



HAL
open science

**La circulation des Scandinaves dans la Rus' aux IXe-XIe
siècles : perspectives comparées avec les fondations
scandinaves occidentales : Normandie et îles
anglo-saxonnes**

Benoît Humbert

► **To cite this version:**

Benoît Humbert. La circulation des Scandinaves dans la Rus' aux IXe-XIe siècles : perspectives comparées avec les fondations scandinaves occidentales : Normandie et îles anglo-saxonnes. Histoire. École pratique des hautes études - EPHE PARIS, 2015. Français. NNT : 2015EPHE4045 . tel-02099639

HAL Id: tel-02099639

<https://theses.hal.science/tel-02099639v1>

Submitted on 15 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École Pratique
des Hautes Études

Mention « Histoire, textes et documents »

École doctorale de l'École Pratique des Hautes Études n° 472
C. N. R. S. – UMR 8167 : Orient et Méditerranée

LA CIRCULATION DES SCANDINAVES DANS LA RUS' AUX IX^e-XI^e SIÈCLES.

Perspectives comparées avec les fondations scandinaves occidentales :
Normandie et îles anglo-saxonnes.

Par Benoît Humbert

Thèse de doctorat en Histoire médiévale

Sous la direction de M. Constantin Zuckerman

Soutenue le 3 Octobre 2015

Devant un jury composé de :

Fedir, Androshchuk, Dr. hab., Research fellow at the Swedish History Museum

François-Xavier, Dillmann, Directeur d'études à l'EPHE, Section SHP

Pierre, Gonneau, Directeur d'études à l'EPHE, Section SHP

Tatjana, Jackson, Doctor of Historical Sciences, Russian Academy of Sciences (Moscou)

Anne, Nissen, Professeur des Universités, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne

Constantin, Zuckerman, Directeur d'études à l'EPHE, Section SHP



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/>

Laboratoire de formation :

C. N. R. S. – UMR 8167 : Orient et Méditerranée

Institut d'Histoire et Civilisation de Byzance, Collège de France, 52 rue du Cardinal Lemoine, 75 005, Paris.

Tel : 01 44 27 17 77/ fax : 01 44 27 18 85

Résumé :

La pénétration des Scandinaves en Russie, qui s'insère dans un vaste mouvement d'échanges qui entre les VIII^e et XII^e siècles fait circuler hommes et biens, apparaît à bien des égards comme un stimulant économique et politique d'envergure dans l'émergence d'organisations politiques et sociales qui aboutirent au développement de centres proto-urbains et du premier État russe. L'objectif de cette étude est donc de s'attacher à travers le traitement des sources historiographiques scandinaves et leur croisement avec les corpus slavon, byzantin et arabo-persan, à l'appréhension des modalités de transport de ces Scandinaves qui empruntèrent la voie de l'Est. Ce traitement nous permettra alors en plus de mesurer la variété et la richesse des contacts et des types de voyages entrepris, de redessiner des itinéraires, et d'appréhender plus en détail de quelle manière l'historiographie envisageait la géographie russe ainsi que le voyage en ces régions.

Mots-Clés :

Vikings, Rus', Varègues, Byzance, Mémoire et Transmission du Passé, Transferts culturels, Écriture du Passé, Migration, Diasporas, Identité et Altérité.

Abstract :

The penetration of the Scandinavians in Russia, which takes place in this vast movement of exchanges between the eighth and twelfth centuries where men and goods were circulating around Europe, appears in many respects as a political and economic

stimulus in the emergence of political and social organizations that led to the development of proto-urban centers and to the creation of the first Russian state. So the aim of this study is through the analyze of the Scandinavian historiography and its crossing with the Slavonic, Byzantine and Arabo-persian corpuses, to focus on the transport modalities of these Scandinavians who took the road to the East. This treatment will allow us to underline the wide variety of contacts and journeys undertaken, and in addition to reconstruct itineraries, and to understand in a better way how historiography dealt with Russian geography and with the journey across those regions as a pattern.

Keywords :

Vikings, Rus', Varangians, Byzantium, Memory and Transmission of the Past, Cultural Transfers, Writing the Past, Migration, Diasporas, Identity and Otherness.

Table des matières

Table des matières	3
Table des cartes et illustrations.....	7
Remerciements	9
Abréviations.....	11
Introduction	13
I/ Approche Historiographique	14
A/ Définitions et problématique d'étude.....	14
B/ Problèmes historiographiques et querelle sur les origines scandinaves de la Rus' ...	25
II/ Contexte politique et culturel	28
A/ L'arrivée des Scandinaves dans le nord de la Russie et le Kaganat russe	29
B/ La deuxième vague d'occupation.....	33
III/ Méthodologie	44
A/ Sources et matériaux de recherche	44
B/ Approches théoriques et structure du manuscrit	59
Partie I : Navigation et voies de communication dans la Rus' ancienne	63
Chapitre I : Voies maritimes et fluviales de la Rus' ancienne.....	64
I/ Le réseau hydrographique en question : géographie, distances et contraintes physiques	64
A/ Mouvements scandinaves et premières connexions.....	66
B/ La route Baltique-Volga	67
C/ La voie Baltique-Byzance ou la « Voie des Varègues aux Grecs »	70
II/ Rapides, portages et nœuds de communications.....	76
A/ Le témoignage du <i>DAI</i> sur les voies fluviales de la Rus'	76
B/ Les portages et le développement de nœuds de communication : le cas du Nord-Est	90
Chapitre II : Navigation fluviale et modalités de transport d'après l'historiographie russe.	98
I/ La navigation russe au confluent de plusieurs héritages : le cas des terminologies nautiques	98
II/ Étymologies et classifications des navires	102

A/ L'emprunt au vocabulaire byzantin.....	107
B/ Les embarcations slaves et finnoises	112
Chapitre III : L'héritage maritime scandinave	123
I/ L'apport du vocabulaire scandinave : problématiques et tentatives d'identifications	123
A/ Skyd'/skedija et chnieka : deux navires de guerres d'origine scandinave	123
B/ Les parties de navire et l'emprunt au scandinave.....	149
II/ Héritage scandinave et diffusion de pratiques issues de la culture scandinave : le cas de la levée navale	160
A/ Principes du leiðangr	161
B / La levée navale dans le DAI, réinterprétation du chapitre IX.....	165
C/ Les attaques des Russes contre Constantinople.....	169
D/ Un autre cas de diffusion possible du leiðangr : la Normandie	174
Chapitre IV : Voyages expérimentaux et reconstitutions d'itinéraires.....	178
I/ L'archéologie expérimentale, objectifs et méthodologie	178
A/ Méthodologie	178
B/ La reconstruction de navires.....	180
II/ Les différents voyages.....	181
A / La « Voie des Varègues aux Grecs »	182
B/ La voie Baltique-Volga et le voyage en Serkland	193
C/ Résultats et limites des voyages d'essais.....	198
Partie II : Le traitement de l'espace russe dans l'historiographie scandinave	208
Chapitre V : Cartographie et géographie mentale de la Rus'	209
I/ Les désinences relatives à l'espace russe	212
A/ L' <i>Austrvegr</i> et la voie vers l'Est	214
B/ Le <i>Garðaríki</i>	219
C/ La « Grande Suède » ou la « Froide Suède »	222
II/ Cartographie des toponymes russes	226
A/ Les hydronymes	227
B/ Les villes.....	235
C/ <i>Sýrnes</i> et <i>Gaðar</i> : identification et nouveaux éclairages	260
Chapitre VI : Voyager en Russie d'après les sources scandinaves	270
I/ La Géographie russe d'après les <i>sagnamen</i>	271
A/ L'emprunt à la culture chrétienne et aux sources classiques	272

B/ L’insertion de la Rus’ dans la géographie mythologique scandinave	274
II/ La Russie « terre de mythes » et les fornaldarsögur : voyages, rencontres et définition de l’altérité	276
A/ Créatures et populations de la Russie : Interactions, oppositions et évolution du héros	276
B/ Marges, distances et conception de l’altérité.....	292
Partie III : Voyageurs dans la Rus’ ancienne à la lumière des sources scandinaves.....	300
Chapitre VII : Les raisons du voyage vers la Rus’	301
I/ Les raisons d’un départ forcé	302
A/ Le contexte scandinave	302
B/ L’exil : la Rus’ terre de refuge	304
C/ Unions matrimoniales et raisons amoureuses.....	307
II/ Un interlude dans la vie du scandinave : évoluer en Russie pour mieux revenir.....	315
A/ De l’enfance à l’âge adulte : fosterage et éducation.....	315
B/ Acquisition de richesses et renommée	317
C/ Migrations pendulaires et séjours temporaires	321
III/ L’évangélisation de la Russie	325
A/ Le christianisme en Russie aux IXe-Xe siècles	325
B/ Les missions évangélisatrices.....	328
C/ Miracles et développement du culte de Saint Óláfr.....	330
D/ La christianisation de la Russie dans les fornaldarsögur.....	333
IV/ Le mercenariat	336
A/ Le séjour à la cour des Princes russes	336
B/ Fin de service et voyage retour : richesse, conversion et apport culturel.....	350
V/ Marchands et marchandises à <i>Garðaríki</i>	357
VI/ Voyageurs en Russie dans l’historiographie scandinave : tableaux récapitulatifs et analyse des données	360
A/Constitution des tableaux	360
B/ Analyse des données.....	363
Conclusion	376
Annexe I : Typologie des navires scandinaves.....	384
Annexe II : La notion d’épave chez les Scandinaves	390
Annexe III : Voyages et voyageurs scandinaves en Russie dans les sagas	399

Annexe IV : Liste des inscriptions runiques concernant les voyages vers l'Est et la Russie	422
Annexe V : Stances scaldiques évoquant les régions de l'Est.....	459
Annexe VI : Chronologie comparée des souverains russes et scandinaves (862-1139)	476
Bibliographie	479

Table des cartes et illustrations

Les différents niveaux d'étude des mouvements et circulations	21
Le Récit de Voyage en tant que source historique	24
Niveaux d'interprétation et d'analyse	24
Les populations en Russie au IXe siècle d'après la PVL	34
Les principales voies fluviales de la Rus' ancienne	66
La voie Baltique-Volga (seconde moitié du IXe siècle-première moitié du XIe siècle)	68
La « Voie des Varègues aux Grecs » (seconde moitié du Xe siècle).....	72
Les rapides du Dniepr d'après le <i>DAI</i>	81
Les noms des rapides d'après le <i>DAI</i>	83
Monoxyle russe d'après Olaus Magnus (1555).....	86
Reconstitution d'une embarcation monoxyle à partir d'un tronc évidé (Musée de Roskilde). 88	
Principes du façonnage de deux bordés monoxyles de transition à partir d'un même tronc ...	89
Zones de portages du Nord-Est de la Rus'	93
Les différents types d'embarcations dans la PVL	104
Les embarcations de la Rus' d'après l'historiographie russe (IXe-XVe siècles).....	106
Ralswiek 2 et sa reconstitution par Peter Herfert	114
Sudno (d'après Piotr E. Sorokin)	117
Strug (d'après Piotr E. Sorokin).....	120
Pavozok (d'après Piotr E. Sorokin).....	121
Pierre runique Sö 171	128
Coupe transversale de Skuldelev 2 au maître bau.....	129
Caractéristiques des navires de Ladby et de Skuldelev 5.....	134
Imme Gramm, reconstruction moderne du navire de Ladby	134
Reconstitution de Skuldelev 5, Roskilde Viking Ship Museum	135
Dimensions moyennes de la <i>chniaka</i> au XIXe siècle	137
<i>Chniaka</i> utilisée en mer Blanche (dessin : revue « La navigation russe », établi d'après des relevés lors de la construction d'un bateau dans la ville de Kem en 1897)	139
<i>Chniaka</i> (d'après Nicolai Karamzin)	140

Tableau comparatif des différentes attestations et transmissions des noms de navires snekkja, skeið, et knörr en Normandie, Grande Bretagne et Irlande (d'après les travaux d'E. Ridel)	145
Les parties de navires dans l'historiographie russe	152
Ancre de Staraïa Ladoga (d'après Piotr E. Sorokin)	156
Schéma de la <i>Ladia Nevo</i>	184
Navire de Gokstad (Image : <i>Viking-Nevo Club</i>)	185
Reconstitution de l' <i>Aifur</i>	187
Zones de portages du nord-ouest de la Russie	189
Reconstitution du <i>Viksboat</i> (D'après Gunilla Larsson)	191
Les différents voyages d'essais sur la « Voie des Varègues aux Grecs »	193
Reconstitution de l'épave de Lapuri par Harry Alopaeus	194
L'Himingläva (Photographie : <i>Viking-Nevo Club</i>)	196
Étapes de l'expédition <i>Vittfarne</i>	197
Expéditions Heimlösa Rus et Vittfarne	198
Villes, fleuves et rivières de la Rus'	227
Les toponymes russes d'après l'historiographie scandinave	259
L'organisation de l'espace russe dans les fornaldarsögur	288
Évolution du héros au contact des populations et créatures de la Rus'	292
Créatures et populations de la Rus' : les différents niveaux de lecture	294
Créatures et populations de la Rus' dans les <i>fornaldarsögur</i> : miroir inversé du héros scandinave	295
Pendentif « marteau de Thor », Novgorod XIe siècle, tranchée Troïtski, Musée d'État	336
1/ Croix pectorale de Trädgårdsmästaren n° 24447, daté du premier quart du XIIe siècle ; 2/ Encolpium de Trädgårdsmästaren n° 4674, daté du troisième quart du XIIe siècle (d'après J. Staecker)	353
Fonction des voyageurs dans le corpus runique	367
Part des personnages fictifs dans la littérature scandinave	368
Origines des voyageurs	368
Statut des voyageurs	369
Fonctions remplies sur le sol russe	370
Statut social des voyageurs en Russie	373
Fonction des voyageurs en Russie	374

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse, Constantin Zuckerman, pour m'avoir fait confiance à l'orée de cette entreprise, de même que pour sa générosité et sa disponibilité sans égales ainsi que pour toutes les connaissances qu'il a pu me transmettre. Je tiens aussi à lui exprimer ma gratitude pour m'avoir guidé, encouragé, conseillé dans les moments de doutes, mais aussi appuyé dans mes diverses demandes de financements et de déplacements, tout en me laissant une grande liberté de manœuvre.

Mes remerciements vont également à Mme Judith Jesch, pour la gentillesse et la patience qu'elle a manifestées à mon égard lors de mon séjour à Nottingham, pour tous ses conseils, son hospitalité, et les nombreuses connaissances qu'elle m'a communiquées.

Je ne sais comment exprimer ma gratitude à ces deux personnes qui ne sont autres pour moi que de véritables modèles académiques mais aussi humains, qui ont su me transmettre leur passion, autrement qu'en leur promettant d'agir comme eux avec des étudiants dans ma situation, si un jour l'occasion m'en est donnée.

Je remercie aussi tous ceux sans qui cette thèse ne serait pas ce qu'elle est : aussi bien par les discussions que j'ai eu la chance d'avoir avec eux, leurs suggestions ou contributions. Je pense tout d'abord aux auteurs des différents travaux académiques que j'ai pu citer au sein de mon travail, ainsi qu'aux différents professeurs rencontrés lors de mon parcours et bien entendu aux membres de ce jury : Mr. François Xavier Dillmann, Mr. Pierre Gonneau, Mme Anne Nissen, ainsi que Mme Tatjana Jackson, qui m'ont fait l'honneur de leur présence et de l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail.

Mais aussi le personnel de l'EPHE, de la Bibliothèque Byzantine du Collège de France, de la Bibliothèque Nordique, ainsi que les membres du Centre for the Study of the Viking Age de l'Université de Nottingham, pour leur gentillesse, leur disponibilité et leur aide à différents moments de ce projet.

Toutes les personnes qui ont participé à la relecture et à la correction de mon manuscrit et qui m'ont sans aucun doute permis de préciser mon propos et d'améliorer la qualité de celui-ci.

Mes remerciements vont aussi bien entendu à mes amis et toutes les personnes que j'ai pu rencontrer lors de cette aventure académique, qui m'ont toujours assuré un soutien indéfectible, et qui souvent grâce à cette récurrente mais oppressante question « Mais quand est-ce que tu soutiens ta thèse ? », m'ont permis de maintenir le cap, sans trop me perdre dans les méandres de la recherche. De fait, je remercie avant tout pour leurs soutiens indéfectibles Benoît, Brice, Bérenger et Camille pour leurs hébergements réguliers sur Lille quand l'heure était à se changer les idées, Max, Attilio et Florent pour leurs encouragements répétés, François et Élodie, Wilfried, Simon, Nicolas, Jean Maxence, toute la famille Daury,

Ouahab, Julie, Laure, Laura, les membres de Crossfit Nottingham et notamment Marlène, mes colocataires de la Jubilee villa qui raffolaient de mes anecdotes sur les Vikings, mais aussi les membres de la salle de travail C4 : Benjamin, Aya, Laura, Ivan, Steffi, Xiaofan.

Je salue aussi ceux qui malgré l'éloignement n'ont eu de cesse de m'encourager et de croire en moi : Romain, Mathieu H., Matthieu B., Timothée, Thibault, Alexandra et Evey, Maëlla, Laure, Thahn, Etienne D., Soline ou encore Yayoi.

Un merci tout particulier aux personnes que j'ai pu croiser sur mes différents lieux d'exercice professionnel : Robin, Assia, Charlotte, Cécile, Elisa, Tristan, Aude, Alix, Christelle, Alexandre, pour le Château de Versailles ; Xavier, Marion, Laurent, Sarah, Ninon, Steffy, Gauthier, Morgane, Florence, Carole, Fabien, Hughes, Mélissa, M. le Pillet et Mme Da Rocha, ainsi que tous les membres des équipes administratives et pédagogiques du Collège Pierre de Nolhac, non sans oublier certains élèves qui se reconnaîtront, qui malgré leur jeune âge ont compris tout l'enjeu de mon travail et ont su à de nombreuses reprises, m'insuffler le surplus d'énergie parfois nécessaire pour mener de front à la fois carrière professionnelle et académique.

Comment ne pas mentionner, ma mère et mon père, qui en plus de représenter des sources d'inspiration et de véritables modèles intellectuels dans ma vie de tous les jours, n'ont eu de cesse depuis l'enfance de me pousser à suivre mes rêves et ainsi emprunter cette voie qui me fascinait tant, tout en m'assurant d'un soutien moral de tous les instants, permettant de faire front à toutes les difficultés et de soulever de véritables montagnes. Merci aussi à ma sœur pour sa capacité à annihiler toute source de stress et à me faire relativiser dans mes périodes de doutes, à mes Grands-Parents maternels et paternels, qui m'ont toujours accompagné durant ces années, mais également à tous les membres de ma famille, oncles, tantes, cousins et cousines qui ont cru en moi et dont l'affection fut l'un des moteurs de mon travail.

Enfin une pensée pour tous les étudiants et académiques avec qui j'ai pu partager l'espace parfois d'un instant, des idées, une salle, un ordinateur, ou même un café pendant ces presque six années de recherches.

C'est donc à vous tous que je dédie cet ouvrage.

Benoît Humbert

Paris, 2015

Abréviations

Ouvrages

- Centres proto-urbains* *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient*, M. Kazanski, A. Nercessian, C. Zuckerman (éds.), Paris, 2000.
- CFHB Corpus Fontium Historiae Byzantinae.
- CSHB Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae.
- ÍF Íslensk fornrit, Reykjavík.
- MGH Monumenta Germaniae Historica.
- MGH SRG Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicum.
- MGH SS Monumenta Germaniae Historica, Scriptores (in folio).
- PNL* *Новгородская Первая Летопись старшего и младшего изводов*, А. Н. Насонова, М. Н. Тихомиров, Москва-Ленинград : Издательство Академии Наук СССР, 1950.
- PVL* *Повесть временных лет*, Д.С. Лихачева (éd.), Москва-Ленинград, 1950.
- ПСРЛ* *Полное собрание русских летописей*, Постоянная историко-археологическая комиссия Академии наук СССР, Ленинград, 1846-.

Inscriptions runiques

- DR + numéro de *Danmarks runeindskrifter*, Jacobsen et al. (éds.), København, 1941-

l'inscription	2.
N + numéro de l'inscription	<i>Norges innskrifter med de yngre runer</i> , M. Olsen <i>et al.</i> (éds.), 1-6, Oslo, 1941-in progress.
G + numéro de l'inscription	<i>Gotlands Runinskrifter</i> , S. B. F. Jansson, E. Wessén, E. Svärdström, T. Snædal, H. Gustavson (éds.), 1962-.
Ög + numéro de l'inscription	<i>Östergötlands runinskrifter</i> , E. Brate (éd.), 1911-1918.
Öl + numéro de l'inscription	<i>Ölands runinskrifter</i> , S. Söderberg, E. Brate (éds.), 1900-1906.
Sö + numéro de l'inscription	<i>Södermanlands runinskrifter</i> , E. Brate, E. Wessén (éds.), Stockholm, 1924-1936.
U + numéro de l'inscription	<i>Upplands runinskrifter</i> , E. Wessén, S. B. F. Jansson (éds.), 1940-1958.
<i>U Fv 1912 + numéro de la page</i>	O. von Friesen, Runinskrifterna på en koppardosa funnen i Sigtuna Augusti 1911, <i>Förnvannen</i> , 7, Stockholm, 1912, p. 6-19.
Vg + numéro de l'inscription	<i>Västergötlands runinskrifter</i> , H. Jungner, E. Svärdström (éds.), 1940-1971.
Vs + numéro de l'inscription	<i>Västmanlands runinskrifter</i> , S. B. F. Jansson (éd.), 1974.
Vs FV 1988 + numéro de la page	J. P. Strid, M. Åhlén, Runfynd 1986, <i>Förnvannen</i> , 83, 1988, p. 34-38.
X UaFv1914 + numéro de la page	S. B. F. Jansson, <i>Runes in Sweden</i> , Stockholm : Gidlunds, 1987.

Introduction

Je crois que l'on apprend plus sur un pays en lisant et en particulier en lisant ses romans qu'en le visitant¹.

Anthony Burgess

Cette citation d'Anthony Burgess pourrait s'afficher à bien des égards comme le point de départ d'une réflexion qui m'a conduit jusqu'à la rédaction de cette thèse. Dans une Europe médiévale qui malgré les stéréotypes est loin d'être figée, une multitude d'hommes et de femmes empruntent les routes qui jalonnent ces différentes régions et participent à un réseau de contacts et d'échanges impliquant savoirs, marchandises... Ma première idée fut donc de m'interroger sur la manière dont ces récits à propos des circulations, qu'ils soient directs ou indirects, nous sont parvenus, et dans quelle mesure ils participaient à l'historiographie de l'époque et à notre connaissance de ces phénomènes et des territoires visités. Outre l'étude de la place qu'occupe celui qui voyage dans la littérature et de la manière dont il se décrit ou est décrit par celle-ci, le but affiché d'une telle analyse s'affirme comme une relecture critique de ces différents témoignages, appliquée à la reconstitution des différentes modalités de circulation. Ce type d'approche fait ainsi écho à l'étude des circulations et des relations de voyages telle qu'elle s'est développée en Europe, essentiellement à partir de la seconde moitié des années 1980, avec la création en France du *Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (CRLV)* en 1984 à l'initiative de François Moureau, mais aussi avec la mise en place de colloques et de semaines d'études sur les thèmes de « Voyageurs, pèlerins et marchands au Moyen-Âge » (1992)², et « Voyage et Voyageurs au Moyen-Âge » (1996)³, ou l'écriture d'ouvrages tels que « The Medieval

¹ A. Burgess, *Hommages à Qwert Yuiop*, Paris : Grasset, 1988.

² *Viajeros, peregrinos, mercaderes en el Occidente Medieval, XVIII Semana de Estudios Medievales, Estella, 22 a 26 de julio de 1991*, Pamplona : Gobierno de Navarra, Departamento de Educación y Cultura, 1992.

³ *Voyages et voyageurs au Moyen-Âge, Actes des Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 26^{ème} congrès, Aubazine, 1995*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1996.

Traveller »⁴, ainsi que d'une importante liste de monographies qu'il serait vain de vouloir récapituler ici.

La seconde partie de ma réflexion concerne l'espace russe et ceux que nous nommons communément les Vikings, ces Scandinaves qui furent à l'origine eux aussi d'un vaste mouvement d'hommes et de marchandises à travers toute l'Europe entre les IXe et XIe siècles, cette période que l'on considère traditionnellement comme l'Age Viking. L'impact que ces hommes et femmes venus de Scandinavie, eurent sur les différentes régions de l'ouest de l'Europe avec lesquelles ils interagirent, a fait l'objet d'études variées qui jouissent d'une large diffusion dans l'univers académique mais aussi public. Ce qui n'est hélas pas le cas des régions d'Europe de l'Est, qui ne bénéficient pas, du fait d'un contexte historiographique particulier sur lequel nous reviendrons dans un instant, mais aussi de par la barrière de la langue, d'une diffusion qui permettrait entre autres l'échange, la comparaison et la collaboration entre équipes de recherches d'Est et d'Ouest. De même, il est souvent triste de constater la pauvreté de la recherche française sur cette thématique, qui ne se limite qu'à quelques parutions dont certaines sont hélas emplies d'erreurs. À travers cette étude, mon intention est ainsi de présenter les derniers résultats sur la question, mais aussi d'apporter une dimension critique aux différents témoignages dont nous disposons sur la circulation des hommes dans cet espace, dont la relecture, permettrait de redessiner cartes, itinéraires, et de reconsidérer certaines modalités de transport.

I/ Approche Historiographique

A/ Définitions et problématique d'étude

Russie, Rus', Varègues et Vikings

Le traitement de ces mouvements dans l'espace russe nécessite tout d'abord de s'attarder sur ce que nous entendons par « Russie » et « territoire russe ». Il est évident que cette « Russie » ne peut être confondue avec la Russie moderne formée à partir du XIVe siècle, pour laquelle nous utiliserons les adjectifs « actuelle » ou « contemporaine » quand il s'agira d'y référer, tout en précisant à chaque fois les périodes évoquées, la Russie de cette époque étant différente de celle du XIXe siècle ou de l'actuelle Fédération de Russie.

⁴ N. Ohler, *The Medieval Traveller*, Woodbridge : The Boydell Press, 1989.

L'obstacle majeur dans l'appréhension et l'utilisation que nous pouvons faire de ces termes réside en fait dans la manière de retranscrire la conception que les contemporains « russes » et étrangers se faisaient de cette entité et de son territoire, à une époque où il n'existait pas de cartes. La notion de territoire russe varie dès lors au gré de l'évolution de ses frontières et de la connaissance des régions que les auteurs de nos sources pouvaient avoir et de l'idée qu'ils s'en faisaient. Définir ce que l'on entend par Russie impose de fait d'opérer un distinguo entre différents types de Russie suivant que l'on est Scandinave, Grec, Arabe ou encore Russe. Lorsqu'à propos des sources russes nous parlerons de Russie, nous évoquerons la Rus', cette entité politique qui s'était constituée au plus tard au Xe siècle, autour de Kiev et du bassin du Dniepr et qui regroupait en son sein un noyau aristocratique d'origine scandinave ainsi que de nombreux Slaves qui peuplaient ces régions. Il nous arrivera aussi pour désigner l'unité géographique kiévienne d'utiliser le terme byzantin *Rôsia/Rhôsia* tel qu'il apparaît dans le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète⁵. Le plus grand problème réside en réalité dans la manière dont nous pouvons retranscrire l'idée de Russie telle que les Scandinaves la décrivent. Le terme *Ruzcia* n'apparaît pour la première fois qu'au XIVe siècle, et auparavant il faut compter sur des toponymes et descriptions géographiques aux contours imprécis comme nous aurons le loisir de nous en rendre compte dans la seconde partie de notre étude. La Russie des sources scandinaves englobe ainsi des régions délimitées au nord-ouest par la Baltique, au nord par la mer Blanche, au sud par Byzance, tandis qu'à l'est les contours sont très variables et mènent parfois jusqu'au *Serkland*, c'est-à-dire l'Orient musulman. Néanmoins lorsque dans ces sources nous évoquerons l'entité politique russe, nous nous référerons à la notion réduite de Rus' kiévienne, tandis que dans le cas des transits scandinaves en Russie, nous opterons pour une acceptation plus large du terme, désignant des territoires souvent plus étendus, qui n'étaient pas pour autant contrôlés par cette même entité étatique, ce que nous ne manquerons pas de préciser le moment venu. En tout état de cause, nous ne pouvons éviter en français l'emploi de l'adjectif « russe ». Enfin nous orthographions les noms de ville de la Rus' en nous fondant sur la graphie des sources du XIe-XIIIe siècles. Nous nous efforcerons ainsi de suivre les principes énoncés par Pierre Gonneau, Irène Sorlin et Vladimir Vodoff dans « Proposition pour une terminologie en langue française du passé des Slaves orientaux »⁶.

⁵ *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio*, G. Moravcsik (éd.), R. J. H. Jenkins (trad.), Washington DC, 1972.

⁶ P. Gonneau, I. Sorlin, V. Vodoff, Proposition pour une terminologie en langue française du passé des Slaves orientaux, *Revista Mediaevalis*, 9, 1997, p. 5-12.

Dans nos propos le terme « viking » désignera de manière indifférente les populations qui peuplaient les régions scandinaves, et qui participèrent à ce que l'on nomme souvent le phénomène viking, c'est-à-dire ce phénomène d'expansion qui poussa dès le VIII^e siècle ces groupes à effectuer de longs voyages et à s'implanter dans différentes régions d'Europe, et qui prendra fin avec la christianisation et l'affirmation de pouvoirs monarchiques centralisateurs en Scandinavie⁷.

L'appellatif Varègue (*Варягу* en russe), est un mot d'origine scandinave (*Varingr*, *Voering*) qui peut renvoyer au terme marchandise (*vara*) ou au concept de serment passé (*varar*). Cet ethnonyme est utilisé dès le XI^e siècle à Byzance pour désigner les Scandinaves qui servaient en tant que mercenaires mais aussi le corps d'armée du même nom qui assurait la garde personnelle de l'Empereur et du Palais. Ce groupe « professionnel » devint toutefois rapidement pluriethnique et fut composé de Scandinaves, de Finnois, de Slaves, mais aussi de Saxons ou encore d'Écossais. Il faut tout particulièrement faire la distinction entre cet appellatif « Varègue », qui désigne dans les sources russes les Scandinaves venus de l'extérieur, et celui de « Rus' » qui désigne ces Scandinaves « de l'intérieur » qui furent appelés par les tribus Slaves afin de les diriger. Les chroniques sont d'ailleurs très explicites à ce propos : « Ils vinrent au-delà des mers à la rencontre des Varègues Rus' : ces Varègues particuliers étaient connus sous le nom de Rus', tout comme certains sont appelés les Svie (suédois), Urmane (norvégiens), Angles ou Gotlandais, ce qui était leur nom »⁸. Le terme Rus', d'origine finnoise (*ruosti*) semble renvoyer à la forme ancien scandinave *róthr*, signifiant « ramer », voire à la province suédoise de Roslagen, et représente un ensemble ethnique cohérent parmi ces Varègues, ce dont ils semblent totalement conscients, comme on peut le voir lors de leur passage à la Cour de Louis le Pieux en 839, au retour de leur rencontre avec l'empereur byzantin Théophile : « ils disaient s'appeler Rhôs » (*Rhos vocari dicebant*). Puis à la suite d'un interrogatoire plus poussé, l'empereur carolingien « découvrit qu'ils appartenaient au peuple suédois » (*comperit eos gentis esse Sueonum*). On remarquera aussi qu'après avoir été expulsés de Russie en 860 par ces mêmes tribus slaves⁹, ces Rus' ont conservé le même ethnonyme à leur retour, figurant l'appartenance à un ensemble identitaire à part. Les Varègues en Russie correspondent pour leur part à des éléments extérieurs venus de Scandinavie, parmi lesquels on trouve à l'origine les Rus'. Mais par la suite ils désigneront ces Scandinaves qui s'adonnent à des activités temporaires sur le sol russe (commerce,

⁷ En vieux norrois, le terme *víkingr* désigne un explorateur, un commerçant, un pillard, mais aussi un pirate scandinave ; J. Haywood, *Atlas des Vikings 789-1100*, Paris : Autrement, 1996, p. 50.

⁸ PVL, entrée 6368-6370/860-862.

⁹ PVL, entrée 6367/860.

mercenariat), qu'il ne faut pas confondre avec les Rus', qui eux correspondent à ce noyau scandinave à l'origine de la fondation étatique du même nom.

Avant de présenter plus en détail les différentes raisons qui poussèrent ces Scandinaves à investir l'espace russe, insistons sur le fait que ces mouvements impliquent des modalités variées de déplacements qu'il nous faut présenter, afin d'amener plus de clarté quant au concept même de circulation, dont la définition représente un préambule nécessaire à notre étude.

Définition du concept de circulation

Le concept de circulation implique un mouvement, une diffusion, un déplacement d'un point A à un point B. Cependant, au sein de notre étude, cette notion peut revêtir des significations différentes tant sur le fond que sur la forme.

Tout d'abord au niveau de la forme, c'est-à-dire de l'expression physique de la notion de mouvement qu'elle implique, la circulation peut prendre différents aspects selon la manière dont elle est impulsée, ses objectifs ou encore son déroulement. Le pèlerinage s'avère ainsi fort différent d'un raid guerrier ou d'une expédition diplomatique, pourtant tous suggèrent cette notion de translation à travers l'espace. En ce sens, il existe une très grande variété de synonymes du terme circulation, dont chacun suppose des méthodes, des objectifs et des conséquences différentes. À travers les lois régissant la notion de mouvement, la Physique nous offre un parallèle intéressant dans la manière dont il faut percevoir mais aussi étudier ce concept de circulation. Ainsi, les *Lois du Mouvement* de Newton nous apprennent qu'il est impossible d'envisager un mouvement autonome dissocié de l'idée d'espace et de temps avec lesquels il entretient une relation étroite¹⁰. Ce schéma physique que l'on peut résumer sous la forme : élément déclencheur > translation dans le temps et l'espace > conséquences, offre une manière de schématiser ces derniers sous forme d'un mouvement impactant et modifiant l'univers qu'il traverse, tout en restant interdépendant du temps et des distances parcourues. L'objectif est donc ici autant que possible de s'intéresser aux origines de ces translations, à leurs procédés de réalisation, mais aussi de reconstituer leurs différents tenants et aboutissants.

¹⁰ B. Guy, *Les rapports entre les concepts d'espace, de temps et de mouvement doivent être repensés, Conséquences en physique (relativité), Discussion préliminaire*, Lecture effectuée en Juillet 2006 à l'Ecole des Mines de Saint Etienne, ressource disponible sur www.emse.fr ; E. Mach, *La mécanique : Exposé historique et critique de son développement*, Paris, 1903, (rééd. 1987), p. 216-234.

Parmi ces différents synonymes du concept de circulation, on trouve tout d'abord la notion de voyage, qui représente en soi l'action de se déplacer par un chemin plus ou moins long pour se rendre d'un lieu à un autre en empruntant divers moyens de locomotion¹¹. Il convient ainsi de différencier les termes considérés comme étant des synonymes du mot voyage : le terme périple, dont l'étymologie ne trompe pas (du grec *periplous*, *peri*/autour, *plous*/navigation) désigne à l'origine un voyage maritime d'exploration permettant de faire le tour d'une mer, d'un pays, d'un continent. Par extension, le terme désigne aussi un voyage circulaire accompli par quelque moyen que ce soit. Le terme expédition nous vient quant à lui du latin *expeditio* qui renvoie aux préparatifs de guerre, de campagne. Dans le cadre plus général du voyage, le terme désigne donc soit une opération militaire, soit une opération de découverte dans une contrée lointaine, d'accès souvent difficile, suggérant néanmoins dans les deux cas des préparatifs conséquents. Enfin, l'excursion, du latin *excursio* exprime l'action de parcourir un pays, une région, dans une intention de simple agrément, de recherche ou d'étude.

La migration consiste quant à elle à un déplacement d'individus depuis leur lieu d'habitation, vers un nouveau lieu de vie. Selon leurs degrés de contrainte et de motivation on peut alors parler de conquête, d'invasion, d'exode ou encore de colonisation. Ce sont des phénomènes très complexes à observer dont la taille et les raisons varient énormément et peuvent dans la majeure partie des cas, être interprétées en corrélation avec la taille et la densité des villes/colonies. La migration peut aussi être envisagée comme un processus régi par plusieurs phases : le premier contact avec la région, la reconnaissance, la migration elle-même, le contact avec les populations indigènes, la stabilisation, le retour vers les territoire¹². Elle implique généralement de longues distances sur de longues périodes, comme la colonisation des territoires de l'est et du centre de l'Europe par des groupes slaves du Ve au VIIe siècle, avec la participation ou non des populations locales. Les migrations peuvent aussi être le fait de petits groupes spécifiques ou d'élites, où l'intense interaction avec les populations locales aboutissait généralement à des phénomènes d'absorption et

¹¹ Le mot voyage, dérivé du latin *viaticum* désigne à l'origine au Moyen-Âge les chemins parcourus par les pèlerins, et commence très vite à désigner cette autre aventure qu'est la Croisade, c'est à dire le pèlerinage en armes. Ce mot est donc dans un premier temps intimement lié aux notions d'aventure et d'expédition guerrière. Ce n'est que vers la fin du Moyen-Âge qu'il tend à s'approcher du sens que nous lui accordons aujourd'hui en remplaçant le terme errer, issu du latin *itinerare*, qui désigne le fait de voyager sans avoir de route certaine. N. Coulet, Introduction, « S'en divers Voyage n'est mis... », *Voyages et voyageurs au Moyen-Âge, Actes des Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 26^{ème} congrès, Aubazine, 1995*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1996, p. 9-11.

¹² D. W. Anthony, Migration in archeology : the baby and the bathwater, *American Anthropologist*, 92 : 4, 1990.

d'acculturation, comme dans le cas des chevaliers normands en Italie aux XI^e et XII^e siècle¹³. Elle peut aussi être considérée comme un processus culturel qui apporte souvent des changements radicaux, non seulement à travers les contacts externes avec d'autres traditions culturelles, mais aussi parce qu'elle peut provoquer des réactions internes au sein du groupe des migrants¹⁴. Le contact avec la culture locale entraîne de multiples changements. Ces contacts peuvent prendre la forme d'une acceptation ou au contraire la mise en place de système de protection et le rejet de cette nouvelle culture.

Le flux pour sa part désigne un ensemble d'éléments qui évoluent dans un sens commun et peut ainsi être entendu au sens de déplacement. Il se caractérise toujours par une origine, une destination, un trajet, et peut s'appliquer autant aux hommes qu'aux marchandises.

Le transit enfin représente la faculté de faire passer des marchandises, des denrées, des biens, par le territoire d'un État, mais peut aussi s'appliquer dans une certaine mesure aux personnes, désignant le fait de traverser un espace sans s'y arrêter.

Au niveau du fond maintenant, s'intéresser au concept de circulation suppose plusieurs niveaux de lectures. Une première division s'opère tout d'abord entre le transport, c'est-à-dire le mouvement des biens, et le voyage, à savoir le mouvement des hommes. Ces deux objets ne s'étudient bien évidemment pas de la même manière, même si pour l'époque qui nous intéresse ils sont étroitement connectés et nous avons pour cela tenu à regrouper leur traitement au sein d'une même étude. Le transport de marchandises est intrinsèquement dépendant de la logistique et implique des intermédiaires, différant ainsi du voyage, une entreprise isolée dont l'acceptation contemporaine est souvent associée à la notion de plaisir, bien qu'à l'époque médiévale cette thématique n'apparaît que rarement dans nos sources.

Une seconde division dans le traitement qu'il faut réserver à ce phénomène de circulation se pose dans l'appréhension du matériel à notre disposition et dans la dimension critique qu'il faut lui appliquer. Le but affiché est donc d'examiner ces différents mouvements d'une part en tant qu'expériences, mais aussi en tant que modèles narratifs. Dans le premier cas, il ne s'agit ni plus ni moins que de l'analyse des données factuelles que nous fournissent à la fois sources écrites, iconographie et archéologie, qui peut conduire à la reconstitution des différents itinéraires et flux de populations et de marchandises. Dans le second cas, il s'agit de

¹³ W. B. Mac Queen, Relations between the Northmans and Byzantium 1071-1112, *Byzantion*, 56, 1986, p. 427-472.

¹⁴ I. Rousse, *Migration in prehistory, Inferring populations movements from cultural remains*, New Haven : Yale University Press, 1986.

l'étude des modèles rhétoriques appliqués aux différents témoignages dont nous disposons, pour mettre en avant, à la faveur d'une relecture, l'existence de schémas narratifs récurrents, et la mise en place de figures littéraires propres à l'expression de ceux-ci, comme dans le cadre des relations de voyages ou des récits de migrations.

Le dernier niveau de lecture reprend en grande partie ce que nous avons évoqué précédemment et permet d'insérer ce phénomène de mouvement dans un contexte spatio-temporel, permettant entre autres de mesurer les motivations, origines, et conséquences de ces derniers sur l'environnement traversé. Car il n'en demeure pas moins que ces mouvements se définissent essentiellement de par leurs intentions : aventure, commerce, pèlerinage, raid, et ne constituent en rien des actions purement linéaires. Étudier la circulation des biens et des hommes dans la Rus' ancienne permet donc de percevoir les raisons, qu'elles soient motivées ou non, ainsi que les conséquences de ces entreprises à différents niveaux : individuel, local ou dans un cadre géographique plus étendu. Cela suggère donc le recours à des corpus variés de sources, mais aussi la mise en perspective de phénomènes connexes qu'il sera nécessaire de commenter.

Première division :

Les types de circulations

- Voyage/Mouvement des hommes
- Transport/Mouvement des biens

Seconde division :

Étude critique des sources

- Étude rhétorique
 - Dimension critique des témoignages
 - Le genre du récit de voyage
- Étude matérielle
 - Analyse des données factuelles et de l'archéologie
 - Recréation d'itinéraires et expérimentation

Troisième division :

La perception d'un mouvement dans l'espace

- Motivations et origine des mouvements
- Rapport à l'espace-temps
 - Distances/Durées
 - Modalités de transport
- Contacts et impacts sur l'espace traversé

Les différents niveaux d'étude des mouvements et circulations

Bien que semblant de prime abord quelque peu abstraite, cette réflexion constitue la première étape de notre recherche, et figure notre volonté de ne pas exclure certains aspects de l'étude des circulations. Cette étude ne se focalise donc pas que sur un genre, celui des « récits de voyages », comme il a trop souvent été le cas, mais plutôt sur un ensemble de modalités techniques d'une part, et d'aspects rhétoriques de l'autre qui fournissent au lecteur un spectre d'appréhension global.

Le problème des témoignages

Les témoignages peuvent se décomposer, arbitrairement j'en conviens, en deux grands ensembles regroupant témoignages matériels, c'est-à-dire les données fournies par l'archéologie, mais aussi par l'archéologie expérimentale et les sciences connexes (numismatique, épigraphie...), et les témoignages textuels, ou sources écrites parmi lesquels figurent les récits de voyage, ou témoignages de translations, qui peuvent prendre la forme de textes ou d'inscriptions sur différents types de supports.

Le récit de voyage représente le récit direct ou indirect des événements d'un déplacement effectué, de ce qui y a été vu, découvert, ou bien appris. Il figure donc comme une véritable porte ouverte sur le monde étranger qu'il décrit. Et c'est dans cette acceptation plus large que nous utiliserons ce concept, à savoir celui de témoignage sur un déplacement, qu'il soit fictif ou réel, laconique ou sous forme d'un texte littéraire. Relatées telles quelles, ou transformées par l'écriture, les expériences qui y figurent connaissent une mise en scène textuelle. C'est pour cette raison que le récit de voyage, en remodelant le réel par souci de fiction ou par extravagance, suscite la méfiance¹⁵. Peut-on le considérer comme un document historique ? Pour répondre à cette question examinons en premier lieu ce que nous entendons par là. L'auteur du récit de voyage peut être poète, géographe, chroniqueur, navigateur. Il faut néanmoins bien différencier la relation de voyage écrite par le voyageur lui-même et celle écrite par un tiers. Il n'est pas possible d'appréhender de la même manière une source directe et un récit consigné plus tardivement, posant de fait le problème de la transmission de ces récits et de leur retranscription, sujet sur lequel nous reviendrons autant que possible tout au long de notre étude. À cette variété d'auteurs correspond une pluralité de récits de voyages allant de la simple observation à un récit plus élaboré. Sans oublier pour autant les récits fictifs dont l'analyse se divise en deux points distincts : le récit et ses limites en tant que reflet d'une réalité et la projection mentale effectuée par le lecteur, incité à voyager suivant ses propres repères, suivant son imaginaire.

Transmis oralement ou de manière écrite et pouvant dès lors recouvrir plusieurs formes matérielles – journal, correspondance, rapport ou encore roman, leur contenu apparaît donc très varié – histoire, géographie, sociologie, mythologie, culture, aventures... Ces différentes figures impliquent de fait des modalités de parcours, des intentions, des rythmes, des rapports à l'espace distincts les uns des autres. Les expériences vécues et transmises de certains voyageurs au long cours montrent que le voyage ne se réduit pas uniquement à un

¹⁵ N. Benachour, Voyage et écriture : penser la littérature autrement, *Synergies Algérie*, 3, 2008, p. 201-209.

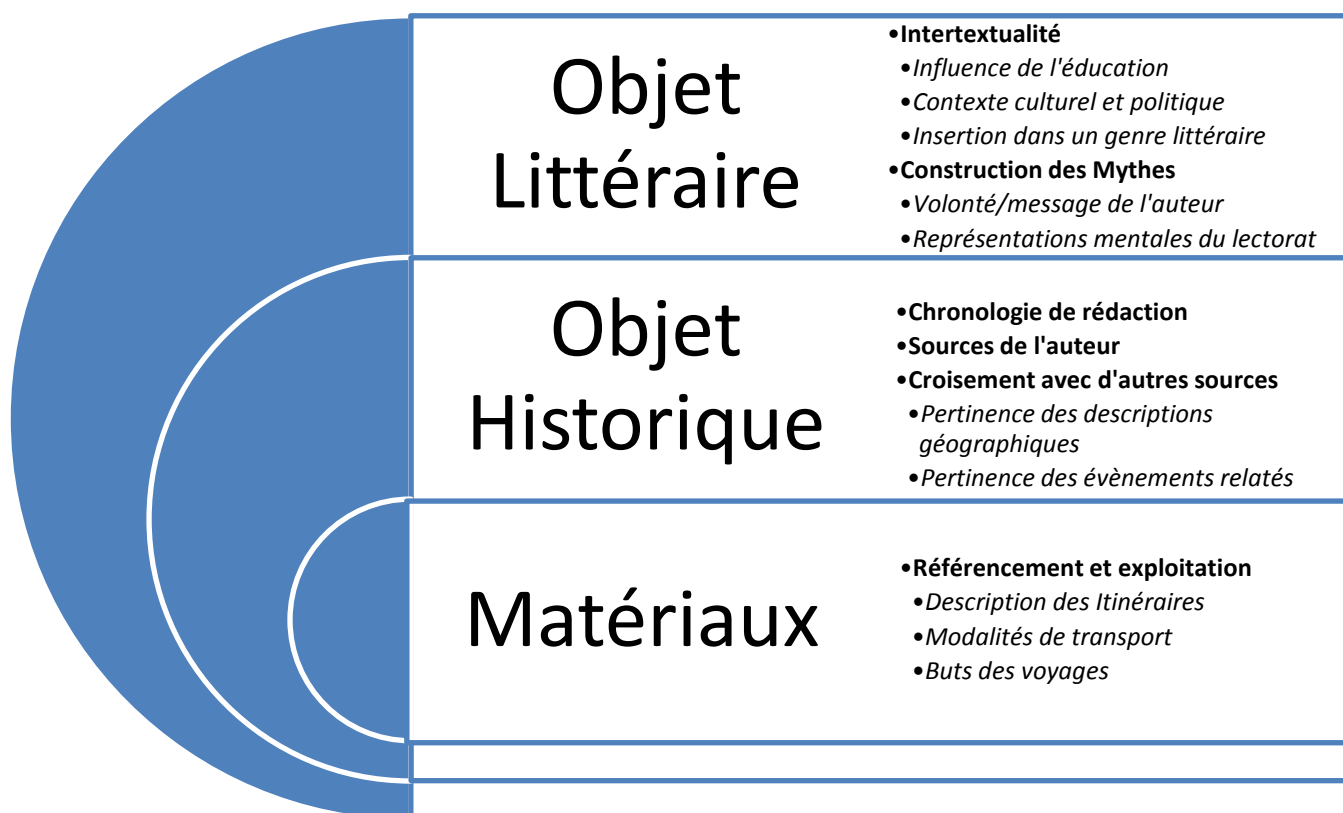
déplacement dans l'espace et le temps¹⁶. Bien au contraire, il est souvent la manifestation d'une connaissance plus large, où éducation, expériences et environnement influencent la perception du monde et donc le récit que le voyageur nous livre¹⁷. C'est en cela que l'on peut parler d'intertextualité au sens où Roland Barthes l'entend, c'est-à-dire que « plusieurs textes sont présents à des niveaux variables dans un même texte, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante »¹⁸. Étudier la circulation des Scandinaves en Russie à travers la littérature qu'elle soit scandinave, arabe, byzantine ou encore slavonne, consiste donc à faire œuvre de sémiologue, c'est-à-dire à déconstruire les conceptions mythologiques qui peuplent ces récits¹⁹. D'un point de vue historique et géographique il s'agit donc d'analyser la pertinence des représentations de l'espace et des événements, tandis que d'un point de vue littéraire, il nous importe de juger de la signification de ces récits en tant qu'éléments individuels, et voir ainsi ce qu'ils nous apprennent de l'auteur, du contexte de rédaction immédiat mais aussi du contexte plus général dans lequel l'œuvre s'inscrit. En ce sens, notre étude présente donc plusieurs degrés d'investigation. Le premier degré, purement littéraire, consiste en l'appréhension du récit en tant que source littéraire et sa mise en perspective dans un contexte culturel plus global. Le second, historique, procède à la déconstruction des informations qui nous sont offertes, à leur confrontation et leur croisement avec d'autres sources afin de voir dans quelle mesure peut-on considérer ces récits comme historiques. Le dernier degré se focalise enfin sur l'analyse pragmatique des faits qui sont exposés : quel est le but de ces voyages ? De quelles modalités d'acheminement est-il question ? Ou encore quelles routes commerciales sont décrites ? Tant de questions sur lesquels ces récits peuvent apporter un éclairage au combien complémentaire de l'archéologie.

¹⁶ *Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen-Âge, Croisés, missionnaires et voyageurs, Les perspectives orientales du monde latin médiéval*, J. Richard (éd.), Londres : Variorum, 1983, p. 211-220.

¹⁷ *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature*, R. Bouvet, A. Carpentier, D. Chartier (éds.), Paris : L'Harmattan, 2006.

¹⁸ Tout ce que l'homme conçoit et rencontre est une reprise ou du moins une variante du savoir qu'il possède déjà. En ce sens, chaque objet sera différent selon qu'il sera présenté par telle ou telle personne mais aussi selon la personne qui se l'appropriera. En cela, Roland Barthes défend le fait que l'auteur doit laisser sa place au lecteur qui réécrit le texte pour lui-même, il en possède sa propre lecture. R. Barthes, *Théorie du Texte*, *Encyclopedia Universalis*.

¹⁹ Selon Barthes, « chaque objet peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société », en cela, l'objet peut devenir mythe. R. Barthes, *Mythologies*, Paris : Éditions du Seuil, 1957, p. 193-247.



Le Récit de Voyage en tant que source historique

Niveaux d'interprétation et d'analyse

Nous serons plus bref concernant l'archéologie, tant est que nous y reviendrons dans notre partie consacrée à la présentation de nos différentes sources. En tant que témoignage, il faut néanmoins retenir qu'elle ne permet pas d'appréhender les mêmes réalités que les textes, il ne saurait donc être question d'y chercher ce que l'absence de ces derniers ne permet de documenter, ni de combler les vides existants. En d'autres termes, la source archéologique qui ne livre d'ailleurs rarement des réponses univoques, ne peut remédier aux carences des sources écrites. Les deux types de sources servent au contraire à se confronter, se corroborer ou mettre en relief les manques de chacune, même si cet exercice de la confrontation ne débouche que rarement sur un tableau complet. D'autant que l'archéologie comporte ses propres impasses, ce qui souligne la difficulté à interpréter catégoriquement toute donnée archéologique. De plus, le développement inégal, à la fois qualitatif et quantitatif des

recherches archéologiques menées en territoire russe, ajouté aux problèmes d'interprétation de la période soviétique liés à la querelle Normanistes/Anti-normanistes, créent des situations de déséquilibres entre régions, mais aussi des zones d'ombre, qui empêchent les tentatives de perspectives comparatistes, d'autant qu'en de nombreuses occasions, le matériel a été perdu et ne subsiste qu'à travers quelques ouvrages.

B/ Problèmes historiographiques et querelle sur les origines scandinaves de la Rus'

Le vaste mouvement d'échanges qui entre les VIII^e et XII^e siècles fait circuler hommes et biens au sein de la terre Russe, véritable interface entre Orient musulman, Baltique, mer Blanche et Méditerranée, s'accompagne d'un accroissement de la richesse des régions, dont atteste fort bien la présence de dirhams et d'objets précieux, mais aussi d'un développement significatif des centres dits proto-urbains qui jalonnent ces différentes voies de communication. Toute la question est donc de savoir dans quelle mesure ces deux phénomènes sont liés, et de montrer le rôle qu'occupent les Scandinaves dans ce modèle. Les récentes études tendent à montrer que la pénétration des Scandinaves en Russie fut un stimulant économique et politique d'importance dans l'émergence d'organisations politiques et sociales aboutissant au développement de centres proto-urbains ainsi que du premier État russe. Cependant, la part jouée par les Scandinaves dans ce processus s'inscrit dans une problématique plus vaste, qui fût l'objet de controverses autour de la participation avérée ou non de ces derniers au processus de développement de la Rus'. Même si aujourd'hui ces questions historiographiques ne sont plus aussi virulentes qu'auparavant, il convient d'en exposer les tenants et aboutissants au lecteur, lui permettant de prendre la pleine mesure de cette controverse dans laquelle s'inscrit en filigrane notre étude.

Cette polémique Normanistes/Anti-normanistes est une construction idéologique moderne qui puise ses fondements dans un débat plus ancien opposant dès le XVII^e siècle des académiciens allemands portés par Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738) et Gerhard Friedrich Mueller (1705-1783), qui défendaient l'idée d'une intervention scandinave déterminante dans le processus de création de l'État russe, en introduisant dans le débat des sources nouvelles telles que les *Annales Bertiniennes* ou encore les travaux de l'empereur Constantin Porphyrogénète. S'opposaient à cette théorie de nombreux savants russes dont Lomonossov

(1711-1765), pour qui les Varègues étaient des Slaves occidentaux et le nom « Russes » provenait de la tribu d'origine sarmate des *Roxolans*. À travers cette ambition de donner une solution scientifique aux origines de l'État russe, se dessinaient des enjeux politiques, idéologiques et culturels considérables qui alimentèrent le débat tout au long du XIXe siècle jusqu'à la période soviétique et l'adoption d'une vision radicalement Anti-normanistes décrétée comme officielle, qui s'inspirait de la thèse défendue principalement par les professeurs Grekov et Mavrodin, selon laquelle l'État résultait du développement des forces productives et de l'évolution sociale des Slaves de l'Est et non d'un apport extérieur²⁰. Ce modèle emprunté au marxisme, conçoit ainsi l'émergence du phénomène urbain comme la conséquence de l'accroissement local des biens, dont le surplus favorise la formation d'une élite guerrière indigène ainsi que l'essor d'artisanats spécialisés et du commerce²¹. Ces nouvelles classes se concentrent alors dans le noyau des villes et s'opposent aux habitants des campagnes. Ce n'est que dans les années 1960-1970 que l'historiographie prit un tournant nouveau avec l'ouverture de nouveaux chantiers archéologiques (Gnezdovo, Staraïa Ladoga, Pskov...), dont les trouvailles alimentèrent l'idée d'une présence scandinave en Europe de l'Est, d'une position élevée de ces derniers dans les sociétés autochtones, tout comme la reconnaissance du rôle joué par le commerce international dans le développement des centres proto-urbains russes. Cette réouverture du débat à l'initiative d'académiques comme Lev Kleïn ou Gleb Lebedev, permit de rapprocher les deux partis sur un grand nombre de points, le rôle des Scandinaves dans l'activité économique, politique et culturelle étant devenu difficilement niable. La chute de l'URSS n'amena néanmoins pas immédiatement l'abandon des thèses soviétiques, poursuivie sur fond de valorisation de l'idéologie nationale par certains académiques (Fomin, Sakharov). Cependant, beaucoup d'historiens et d'archéologues refusent aujourd'hui d'être étiquetés normaniste ou anti-normaniste considérant que la participation des Scandinaves est aujourd'hui suffisamment avérée.

De fait, les sources russes, arabes, latines ou encore byzantines témoignent de concert de l'origine scandinave des Rus', de même que l'archéologie des centres proto-urbains, qui permet de mettre en évidence le rôle majeur joué par les immigrants scandinaves dans leur développement. L'archéologie souligne ainsi le fait que parmi les centres tribaux purement « slaves », aucun n'est devenu un centre artisanal ou commercial d'envergure, tandis qu'à l'opposé, on ne retrouve pas en Russie de modèles d'implantations similaires à ceux rencontrés en Scandinavie. Car malgré une forte composante nordique dans la culture

²⁰ C. Zuckerman, Introduction, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 2.

²¹ *Ibid.*

matérielle des centres proto-urbains russes, celle-ci manifeste des particularités notables par rapport aux sites scandinaves. Les questions sont donc multiples : de quelle manière s'implantèrent les Scandinaves en Russie, et par là même, à qui appartenaient les centres proto-urbains ? La réponse à cette question ne peut pas être donnée par la seule archéologie, sans analyse politique globale intégrant là encore l'apport des sources écrites.

Effets sur l'historiographie

Les effets de cette controverse Normanistes/Anti-normanistes furent nombreux et subsistent hélas encore dans bien des études actuelles. Tout d'abord, cette focalisation sur les origines ethniques a conduit bien souvent à une appréhension et une compréhension limitée des spectres économiques, politiques, ethniques et religieux. D'autant qu'une seule facette du problème semble avoir été étudiée en profondeur : la participation des Scandinaves au processus de formation de l'État russe. Certains aspects de ce problème ont ainsi été laissés de côté, étudiés inégalement ou même parfois non identifiés ou formulés, comme ceux que nous nous proposons d'aborder dans cette étude sur la fonction du commerce dans le développement des centres proto-urbains²², l'acculturation des Scandinaves et les transformations matérielles à la faveur des contacts culturels et politiques, les emprunts au vieux norrois du lexique vieux-russe, ou encore l'influence de la présence scandinave sur l'identité régionale et sur l'historiographie slavonne.

De fait, l'étude de l'histoire des circulations dans la Rus' ancienne, et notamment de la circulation des Scandinaves et de leur impact sur ces différents phénomènes n'a donc jamais été entreprise en tant que telle, et se décompose en un grand nombre de monographies qui ne se bornent généralement qu'à l'étude d'un seul corpus de sources, ou d'un aspect de cette problématique, et qu'il serait vain de vouloir répertorier dans leur intégralité ici même. Citons toutefois l'ouvrage d'Hilda R. Ellis Davidson *The Viking Road to Byzantium*²³, qui bien que ne s'attachant essentiellement qu'aux aspects militaires (raids et mercenariat), fut peut-être le premier ouvrage à grande diffusion académique qui tenta de coupler l'usage des sources russes, arabes, latines et scandinaves avec quelques erreurs d'interprétations néanmoins. Signalons aussi l'ouvrage des professeurs Anne Nercessian, Michel Kazanski et Constantin Zuckerman qui reprend les communications données à l'occasion d'un colloque international

²² E. A. Melnikova, *The Eastern World of the Vikings, Eight Essays about Scandinavia and Eastern Europe in the Middle Ages*, Göteborg Universitet, 1996, p. xi-xiii.

²³ H. R. Ellis Davidson, *The Viking Road to Byzantium*, London, 1976.

qui s'est déroulé au Collège de France à Paris en octobre 1997 sur le thème des centres proto-urbains, qui fait très bien le point sur la question et s'attache à plusieurs reprises à souligner le lien entretenu entre cette pénétration scandinave, le dynamisme commercial et la croissance de ces centres pour les IXe-XIIIe siècles²⁴.

II/ Contexte politique et culturel

La pénétration des Scandinaves dans le nord-ouest de l'actuelle Russie, à travers notamment le golfe de Finlande, n'était en rien un phénomène récent. Les chroniques laissent à penser que leur venue date du IXe siècle et se décompose en deux étapes : d'abord une colonisation mineure, avec des relations antagonistes entre migrants slaves et populations locales, dont résultera une « expulsion », puis une migration contrôlée, à l'initiative des tribus slaves et finnoises qui peuplaient ces régions, aux alentours de la seconde moitié du IXe siècle. Cependant ce phénomène se présente comme bien plus ancien. Il fut précédé par une longue période de contacts durant laquelle des groupes du centre de la Suède et des îles Åland se trouvaient engagés dans un certain nombre d'activités dans les zones forestières à l'Est du golfe de Finlande. La principale raison de cette pénétration semble avoir été l'exploitation des ressources de la région, notamment de l'ambre, des esclaves, et des fourrures dont la demande s'accrût significativement, devenant par là même l'une de leur principale activité commerciale à l'Est mais aussi l'un des moteurs de leur migration²⁵. Celle-ci se décompose en plusieurs étapes :

La première, qui s'articule entre 500 et 700 environ, consiste en des échanges avec les populations locales, sans volonté réelle de colonisation. Ces activités supposent une coopération volontaire entre les marchands/commanditaires et les chasseurs locaux. Les denrées échangées se composent de fourrures, de perles, d'objets de fer de grande qualité, de peignes, de vêtements et d'étoffes²⁶. La phase suivante se caractérise par une véritable implantation et la mise en place d'un vaste réseau commercial et d'une entité politique, le Kaganat russe, vraisemblablement centré sur les régions du Volkhov, dont la domination

²⁴ Ce colloque a donné lieu à une publication intitulée *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient*, M. Kazanski, A. Nercessian, C. Zuckerman (éds.), Paris, 2000.

²⁵ J. Callmer, *From West to East, The Penetration of Scandinavians into eastern Europe ca. 500-900, Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 45-94.

²⁶ *Ibid.*, p. 59-67.

s'étendait du lac Peïpous à l'ouest, jusqu'au Bassin de la Haute Volga à l'est. Les Scandinaves, peu nombreux semblèrent entretenir des relations souvent compliquées avec les populations locales, ce qui aboutit à leur « expulsion » à la fin des années 860²⁷. Le commerce alors florissant entre Baltique et Volga, dont les Khazars furent d'importants intermédiaires, s'évanouit pour ne reprendre qu'à partir des années 900, sous la protection d'une nouvelle entité politique, la Rus'²⁸. Cette troisième phase est marquée par l'apparition de nouveaux groupes qui s'installent dans la région et s'étendent jusqu'au bassin du moyen Dniepr et de la basse Desna. Les trouvailles reflètent une militarisation notable de ces immigrés scandinaves, ainsi qu'une très nette hiérarchisation sociale, tandis qu'à partir de 880 environ, un système de prélèvement de tribut se met en place dans le bassin du Dniepr. C'est bien entendu sur cette troisième phase que porte notre étude, bien qu'il faille présenter brièvement les phases précédentes.

A/ L'arrivée des Scandinaves dans le nord de la Russie et le Kaganat russe

Le panorama ethnique de la région et les premiers contacts

Avant le IXe siècle, trois grands groupes se partageaient les régions forestières du nord-est de l'Europe. Le premier groupe occupait une région s'étalant du lac Peïpous et des frontières actuelles des pays Baltes, jusqu'au nord-ouest de la zone Caspienne. Il se constituait dans sa majorité de Fenno-baltes au Nord et de Baltes dans les parties sud et au centre, qui partageaient des formes d'économies et de culture matérielle communes²⁹. Ces populations entretenaient des contacts essentiellement avec l'Ouest, bien que du commerce ait pu prendre place avec le Sud. Le second groupe, qui se compose des Finnois de la Volga et des Permiens, avait pour cadre d'existence l'Est et le Nord-Est de l'espace russe, et entretenait des liens étroits avec les populations des zones steppiques. Le dernier ensemble, qui regroupe les populations slaves, était centré autour des régions du Dniepr, bien qu'ils pénétrassent progressivement le Nord à partir du VIIIe siècle.

²⁷ La PVL donne l'année 862, tandis que l'archéologiemet en avant des troubles qui se seraient déroulés aux alentours des années 865-869. C. Zuckerman, Deux étapes de la formation de l'ancien État russe, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 110-114.

²⁸ *Ibid.*, p. 116-118.

²⁹J. Callmer, *op. cit.*, 2000, p. 52-58.

Les premières traces de la présence scandinave dans cette région datent quant à elles de la seconde moitié du VIII^e siècle, et se concentrent sur la région du Volkhov. En témoignent les vestiges d'une douzaine de sites d'implantations situés en amont du site de Staraja Ladoga. Cette expansion se fit à la faveur d'un boom du commerce entre le nord de l'Europe et les régions du Sud et de l'Est. On retrouve d'ailleurs dans ces sites des traces de commerce avec l'Orient sous forme de pierres semi-précieuses et de pièces musulmanes³⁰. Ces routes commerciales n'eurent par la suite de cesse de se développer, centrées sur l'exploitation des perles, de l'ambre, des fourrures et de certains métaux non ferreux, ce qui accrut dès lors la présence scandinave dans ces régions.

Le Kaganat russe

Nous n'allons pas nous attacher ici à décrire tous les problèmes relatifs à cette épineuse question du Kaganat russe³¹, dont les origines, la localisation, ou encore la chronologie sont encore aujourd'hui âprement discutées. Ces sujets sont bien loin des préoccupations qui nous animent, mais je souhaite tout de même, pour plus de clarté, en offrir au lecteur un tour d'horizon rapide pour qu'il puisse être plus à même de comprendre certaines sources que nous évoquerons plus tard et de saisir le contexte archéologique que suggèrent la fin de cet épisode et la transition vers la mise en place d'un « second État russe ».

Les sources russes datent ce phénomène du règne de l'empereur byzantin Michel III (842-867). Ainsi la *Première Chronique de Novgorod* date le « début du pays russe » en l'an 854 alors que la *PVL* indique que « le pays commença à s'appeler russe » à partir de l'an 852. Peu de temps après, ils relatent l'arrivée de Riurik et de ses frères, fondateurs de la dynastie princière russe. Néanmoins comme nous allons nous en apercevoir, ce cadre chronologique

³⁰ E. A. Рябинин, Бусы Старой Ладоги, По материалам раскопок 1973-1975 гг., *Северная Русь и ее соседи в эпоху раннего средневековья*, Ленинград, 1982, p. 165-173.

³¹ Le titre même de Kaganat/Khaganat est un néologisme qui se base sur la fonction de kagan/khagan que l'on retrouve chez les populations d'Asie centrale. Ce titre que l'on retrouve pour la première fois à propos des Russes dans les *Annales de Saint Bertin* fait l'objet de nombreuses spéculations. Selon Peter B. Golden, cette fonction d'origine turque aurait été transmise par le kagan khazar désireux de créer un kagan russe vassal, dans le bassin de l'Oka, pour parer à la menace hongroise. Omeljan Pritsak imagine pour sa part la fuite d'un kagan khazar, opposé à la conversion de son pays au judaïsme, vers Rostov, où ses fils se marient avec des filles de la dynastie suédoise des Ynglingar, et auraient ainsi fondé les bases du Kaganat. Néanmoins comme le montre Constantin Zuckerman, toutes ces spéculations ne reposent sur aucune source ni preuve matérielle tangible, et l'adoption de ce titre provient peut-être d'une simple décision arbitraire destinée à affirmer le rang de la Rus' et de ses dirigeants sur l'échiquier politique face notamment au voisin khazar. P. B. Golden, *The Question of the Rus' Qaganate*, *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 2, 1982, p. 77-99 ; O. Pritsak, *The Origin of Rus', Volume One, Old Scandinavian Sources other than the Sagas*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1981, p. 28, p. 171-173 ; A. П. Новосельцев, К вопросу об одном из древнейших титулов русского князя, *История СССР*, 4, Москва : Наука, 1982, p. 150-159 ; C. Zuckerman, *op. cit.*, 2000, p. 95-120.

relève d'une création artificielle et s'inspire en fait grandement de la chronique byzantine de *Georges le Moine (Hamartôlos) Continué*, traduite en slave, qui mentionne pour la première fois les Russes lors de leur attaque sur Constantinople sous Michel III. Or nous savons grâce aux *Annales de Saint-Bertin*, que les premiers contacts entre Russes et Byzantins remontent au plus tard sous le règne du père de Michel, Théophile³². De plus, la chronologie de ces chroniques semble souvent déformée, comme dans le cas du règne du prince russe Igor, d'une durée de trois ans et demi (été 941-début 945), qui est étendu par la *PVL* à trente-deux ans (913-945). En vérité, ces carences s'expliquent par le fait que la chronologie de ces chroniques repose en fait sur une trame artificielle empruntée aux traductions en vieux slavon de chroniques byzantines, incorporées par les deuxièmes et troisièmes générations de chroniqueurs, qui composèrent à partir de ces sources leurs récits près de deux siècles après les événements qu'ils consignèrent.

La période du Kaganat correspond à une entité étatique éphémère, dont seules les sources étrangères, une demi-douzaine au total, attestent l'existence, et ce depuis les années 830 jusqu'aux années 870. La plus ancienne, les *Annales de Saint-Bertin*, décrit comment une mission byzantine, reçue le 18 mai 839 à Ingelheim à la cour de Louis le Pieux, était accompagnée d'un groupe se réclamant du peuple des *Rhôs* que leur roi, nommé kagan (*chaganus*), avait envoyé à l'empereur Théophile. On retrouve ce terme une trentaine d'années plus tard, au printemps 871, dans une lettre de l'empereur Basile destinée à l'empereur d'Italie, Louis II, à propos de la ville de Bari qui semblait lui revenir de droit après l'intervention de la flotte byzantine lors de la reprise de la ville aux mains des Arabes en février 871³³. Dans cette lettre il fait ainsi remarquer à Louis II qu'il n'avait pas le droit de s'intituler empereur, mais devrait se contenter du titre de *rex*. Chaque souverain, selon Basile, avait son titre propre, celui de kagan (*chaganus*) était porté par les chefs des Avars, des Khazars (*Gazani*) et des Normands (*Nortmanni*). On trouve ensuite une description arabe de l'Europe de l'Est utilisée par plusieurs géographes orientaux de l'école classique. Cette source, appelée la *Relation anonyme*, daterait des années 870-880³⁴. Sa version la plus ancienne est celle conservée dans les travaux d'Ibn Rustah (vers 920) qui explique que les Russes sont établis dans une presqu'île entourée de marais : « Cette péninsule, sur une

³² J. Shepard, *op. cit.*, 1995, p. 41-60.

³³ W. Henze, *Epistolae VII (Epistolae Karolini aevi V)*, MGH, Berlin, 1928, p. 385-394 ; *Chronicon Salermitanum*, U. Westerbergh (éd.), Stockholm, 1956, p. 111 ; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches 565-1453*, 1, Regesten von 565-1025, München, Berlin, 1924, p. 59, n° 487, le contenu de la lettre de Basile Ier est ici résumé à partir de la réponse de Louis II ; H. Taviani-Corozzi, *La principauté lombarde de Salerne (IXe-Xe siècles)*, Rome, 1991, p. 227.

³⁴ T. Lewicki, Les rites funéraires des Slaves Occidentaux et des Anciens Russes d'après les relations des voyageurs et des écrivains arabes, *Folia Orientalis*, 5, 1963, p. 1-74.

étendue de trois jours de marche, consiste en forêts et en marécages ; elle est pestilentielle, et son sol est tellement humide qu'il est mouvant sous les pas. Leur souverain porte le titre de *khaqan* des Russes. Ceux-ci font la guerre de course contre les Slaves, s'emparent de prisonniers, qu'ils vendent aux Khazars et aux Bulgares »³⁵. Dans ce texte, l'auteur explique qu'il existe deux kagans « en exercice » : celui des Khazars, et celui des Russes. Ce groupe de sources, contemporaines des faits se concentre sur quatre ou cinq décennies au milieu du IXe siècle.

À celles-ci on peut ajouter trois autres sources, écrites cette fois-ci à partir du XIe siècle, et dont les témoignages sont à prendre avec davantage de précautions. Il y a d'abord le *Sermon sur la Loi et la Grâce* du métropolite de Kiev Hilarion qui en 1051 écrit que le titre de kagan revient au premier prince chrétien Vladimir, dont il fait le panégyrique, ainsi qu'à son fils Jaroslav, le prince régnant³⁶. On retrouve aussi dans le *Dit d'Igor*, cette fois-ci le titre de *kogan* réservé à Oleg, fils de Sviatoslav et petit-fils de Jaroslav, qui n'a pourtant jamais succédé à son père sur le trône de Kiev³⁷. Il y a enfin un graffito dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev qui implore le salut divin pour « notre kagan » qui pourrait correspondre au prince Sviatoslav (1073 -1076)³⁸.

L'archéologie pour sa part semble corroborer le fait que l'implantation des Scandinaves au nord de l'actuelle Russie, initiée dès la fin du VIIIe siècle, et centrée sur la région du Volkhov, fut l'un des prémices au développement d'une structure étatique plus développée, qui semble émerger peu avant sa première mention dans nos sources en 839. Autour des années 870, on retrouve dans ces différents centres d'implantations des traces de destructions qui pourraient figurer cette « expulsion des Varègues », à savoir ce conflit qui aurait opposé populations locales et colons scandinaves³⁹, dont l'importante vague de migration slave qui afflua vers le nord sous la pression Hongroise fut peut-être l'origine⁴⁰. Cette destruction a pour conséquence la chute du commerce à destination de la Rus'. Car en l'absence d'un pouvoir qui puisse assurer la sécurité des marchands dans la partie

³⁵ Ibn Rustah, *Kitāb al-A'lāk an-Nafīsa*, M. J. De Goeje (éd.), Bibliotheca Geographorum Arabicorum, Leiden : Brill, 1892, p. 38-41.

³⁶ Илариона, *Слово о законе и благодати*, А. М. Молдован (éd.), Киев : Наукова думка, 1984.

³⁷ *Слово о полку Игореве*, Д. С. Лихачев (éd.), Москва-Ленинград, 1950, p. 30.

³⁸ С. А. Высоцкий, *Древнерусские надписи Софии Киевской XI-XIV вв.*, Киев, 1966, p. 49-52, n° 13.

³⁹ М. И. Артамонова, Первые страницы русской истории в археологическом освещении, *Советская археология*, 3, 1990, p. 277-296 ; А. А. Горский, К вопросу о роли норманнов в складывании Киевской Руси По поводу книги К. Хеллера «Норманны в Восточной Европе», *Russia medievalis*, IX, 1, München, 1997, p. 129-135.

⁴⁰ С. Zuckerman, *op. cit.*, 2002, p. 117.

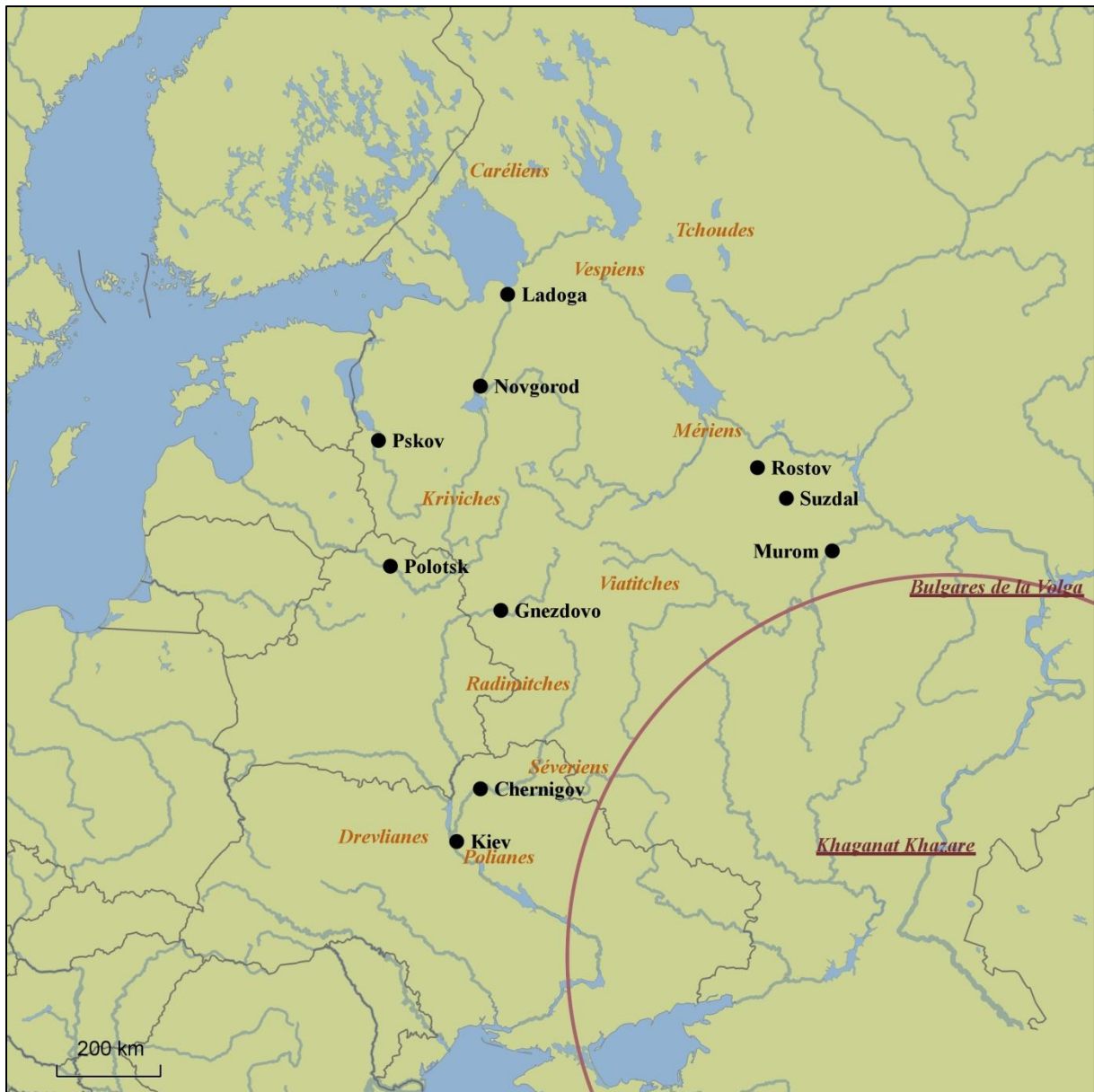
septentrionale de leur trajet, le commerce oriental vers la Rus's'arrête ainsi vers 875 et ne reprend avec vigueur qu'en 900.

B/ La deuxième vague d'occupation

À la fin du IXe siècle, les régions du nord de l'actuelle Russie comprenaient des territoires qui incluaient une grande variété de peuples et d'ethnies, résultats de nombreuses vagues de migrations successives. Une partie de ces populations est d'ailleurs explicitement nommée dans la *PVL* à l'occasion de l'épisode de l'« Appel des Varègues » : Tchoudes, Mériens et Vespiens pour les peuples finnois, Kriviches, Séverianes, Polianes, Drévlianes, Radimitches et Viatitches pour les Slaves⁴¹. Bien que cet épisode suggère l'existence d'une seule et unique entité politique allant de Ladoga à Rostov et regroupant ces différentes tribus, il s'agissait davantage d'une mosaïque de populations dont l'unité ne se traduit qu'à travers une certaine proximité culturelle⁴².

⁴¹ *PVL*, entrée 6367/859 et 6368-6370/860-862.

⁴² M. Kazanski, Les Slaves dans la zone forestière d'Europe orientale au début du Moyen-Âge, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 17-44.



Les populations en Russie au IXe siècle d'après la PVL

Le Mythe de l'« Appel aux Varègues »

L'historiographie russe quand elle aborde la venue des Scandinaves en Russie, fait référence à une migration voulue, à l'origine de laquelle se trouvent ces populations indigènes que nous venons de citer. On y raconte ainsi que dans le dernier tiers du IXe siècle, les différentes tribus de la région de Novgorod, les Slovéniens de l'Ilmen' (Slaves), les Kriviches (Balto-slaves), les Mériens et Tchoudes (Finnois) ne pouvant s'entendre entre elles, demandèrent alors aux Varègues de venir, ou plutôt de revenir les gouverner. Il est ainsi écrit

qu'un groupe de tribus finnoises et slaves expulsèrent dans un premier temps les Varègues à qui elles payaient un tribut, mais qu'après une période de conflits et de désordres, ils s'accordèrent à les inviter pour les diriger à nouveau. De l'aveu même du chroniqueur, c'est la raison pour laquelle les populations slaves, incapables de se gouverner, auraient fait appel aux Scandinaves, ce que les Varègues – majoritairement des Suédois, donc – auraient fait volontiers⁴³. Alors les Slovènes traversèrent la mer et leur dirent : « Notre terre est grande et riche, et près de nous il n'y a personne. Venez régner sur nous et nous gouverner ». L'annaliste qui utilise le terme Varègue comme une désinence collective pour les Scandinaves, explique que ce groupe particulier était appelé les Rus'. L'aîné Riurik s'installe ainsi en 862 à Novgorod⁴⁴, le second, Sineus, à Beloozero et le cadet, Truvor, à Izborsk. Après la mort de ses deux frères, Riurik devint le seul dirigeant et envoya ses représentants au sein de ces villes et de bien d'autres dans le nord de la Russie, et fut le premier représentant de la dynastie des princes russes⁴⁵.

Les origines mythiques de l'État russe

Les annalistes russes ont considéré cet événement comme l'acte fondateur du premier État russe, ce mythe constituant longtemps la pierre angulaire de la théorie normaniste. Cependant, depuis Shakhmatov, cette légende a été vue comme une construction littéraire, Shakhmatov notant à ce propos que « les mains des annalistes étaient dirigées par des passions politiques et des intérêts séculaires »⁴⁶. Shakhmatov toujours, identifie à travers cette construction littéraire, une tradition orale qui proviendrait de légendes locales de Ladoga, Izborsk, et Novgorod, qui existeraient sous formes de chansons historiques⁴⁷. Elena Rydzevskaya, elle aussi convaincue par l'origine artificielle de la légende de l'invitation⁴⁸, s'accorde avec Shakhmatov sur l'existence possible d'une tradition qui concernerait les populations dirigées par la suite par les Scandinaves. De leur côté, Karl Tiander et Adolf

⁴³ *Povest' vremennykh let, The Russian Primary Chronicle, Laurentian text*, S. H. Ross, O. P. Sherbowitz-Wetzor (trads., éd.), Cambridge (Mass.), 1953, p. 59-60.

⁴⁴ Cette date est bien entendu sujette à caution comme nous allons le voir. Dans la version Hypatienne de la Chronique, il s'installe à Ladoga

⁴⁵ La dynastie des Riourikides s'éteint avec Fodor, fils d'Ivan IV le Terrible, qui meurt en 1598.

⁴⁶ А. А. Шахматова, *Разыскания о древнейших русских летописных сводах*, С.-Петербург, 1908, rééd. 1967, p. 477 ; D. S. Likhachev, *The Legend of the Calling-in of the Varangians and Political Purposes in Russian Chronicles writing from the 2nd half of the 11th to the beginning of the 12th centuries*, *Scando-Slavica, Supplementum I*, Kobenhavn, 1970, p. 170-187.

⁴⁷ А. А. Шахматова, *op. cit.*, 1967, p. 255, 311-313 ; Д. С. Лихачев, *op. cit.*, 1975, p. 27-28, 83-84.

⁴⁸ Е. А. Рыдзевская, *К вопросу об устных преданиях в составе древнейшей русской летописи, Древняя Русь и Скандинавия в IX-XIV вв., материалы и исследования*, Москва : Наука, 1978, p. 159-236.

Stender Petersen ont étudié le problème en le comparant avec la tradition germanique. Ainsi, Tiander trace des parallèles intéressants dans la légende de l'invitation avec d'autres légendes de migrations germaniques⁴⁹, alors que Stender Petersen la définit pour sa part comme un conte étiologique qui expliquerait la naissance de l'État⁵⁰. La légende varègue donne une réponse à la question cruciale que l'annaliste pose en préface de la *PVL*, « quelle est l'origine de l'État russe ? ». L'émergence du premier État russe était interprétée par les annalistes en termes d'émergence d'une dynastie régnante. L'histoire de l'appel des princes varègues se présente donc comme un mythe originel qui inclut Slaves, Finnois, Baltes et Scandinaves dans un même système politique.

La construction du mythe

Le motif de la venue au pouvoir d'un dirigeant d'origine étrangère est un thème récurrent de la tradition historique européenne médiévale et ancienne. Celui-ci existe selon deux versions : l'invitation et la migration. Le thème de la migration qui est très répandu dans la tradition germanique avec par exemple la *Guta Saga*, a été très bien traité par Tiander⁵¹. Les textes basés sur le motif de l'invitation que l'on retrouve à la fois chez les Romains avec Remus et Romulus, chez les Anglo-Saxons, avec l'invitation de frères saxons par Vortigern, de même que chez les Slaves de l'Ouest avec l'invitation de Premysl d'après Cosma de Prague, comprennent comme l'a très bien démontré Elena A. Melnikova, les éléments suivants⁵² :

- L'exposition des motifs : l'invitation est motivée par l'instabilité, le désordre, ou l'absence de pouvoir au sein d'une communauté.
- L'appel à des personnes d'une autre communauté, ou la recherche d'un dirigeant par les autorités locales ou par la population. Dans les deux cas, le futur dirigeant est inconnu.
- L'arrivée du ou des dirigeants invités, ou sa découverte (généralement un enfant) par le biais d'un présage ou de l'augure.

⁴⁹ К. Тиандер, *Датско-русскія изслѣдованія*, С.-Петербургъ, 1915.

⁵⁰ A. Stender-Petersen, *Die Varägersage als Quelle der altrussischen Chronik*, Arhus, 1934.

⁵¹ К. Тиандер, *op. cit.*, 1915.

⁵² E. A. Melnikova, In Search of a Ruler : The State Origin Myth in Russia History Writing, *The Eastern World of the Vikings, Eight Essays about Scandinavia and Eastern Europe in the Middle Ages*, Göteborg Universitet, 1996, p. 117.

- Suivant le type d'invitation, la conclusion d'un traité entre les deux parties garantit le transfert légitime du pouvoir.
- La réalisation des termes du traité, ou des volontés du nouveau dirigeant se présente sous la forme d'une *gesta*. Cette partie est souvent liée à des modifications et additions.
- La concentration du pouvoir entre les mains d'un seul homme, et par conséquent la disparition des autres contre-pouvoirs et l'établissement d'une succession de gouvernements, c'est-à-dire la fondation d'une dynastie.

Les annalistes russes n'étaient pas les seuls à développer les questions relatives aux origines de l'État, ou à tenter d'y répondre par le biais de l'établissement d'une dynastie certes bien réelle, mais aux origines légendaires. L'émergence d'une dynastie régnante était cruciale pour toute Histoire « barbare », en tant que première tentative pour replacer un passé national au sein d'un contexte mondial. Grégoire de Tours dans son *Historia Francorum* ou encore Bède le Vénérable dans son *Historia ecclesiastica gentis anglorum* en sont les exemples les plus connus. De même, avec le christianisme, toute nouvelle communauté héritait non seulement d'une nouvelle religion, mais aussi d'une nouvelle culture et d'une nouvelle perception de l'Histoire en tant que phénomène partagé par tous les peuples chrétiens. Pour être intégré dans cette communauté chrétienne, il était ainsi nécessaire d'établir des liens avec les autres nations chrétiennes, et d'incorporer l'Histoire nationale dans l'Histoire plus générale du christianisme et des communautés chrétiennes.

La première tâche consistait à créer un lien *ex nihilo* entre la *Table Biblique des Nations*, et le nom de peuples plus récents. Le compilateur de la *PVL*, assimila ainsi les Scandinaves, les Finnois et les populations baltiques aux Japhétides, les faisant par là même pénétrer l'œkoumène chrétienne⁵³. Plus difficile était la seconde étape qui consistait à relier Histoire nationale et internationale. Pour ce faire, ils disposaient de deux types de sources, la Bible et les descriptions du monde basées sur celle-ci, et l'histoire locale, essentiellement orale et incarnée par différents folklores et mythes. En combinant ces deux types de sources, l'annaliste opéra dans un sens moderne du terme, une transition du folklore vers l'Histoire, ou pour être plus précis, de la quasi-Histoire vers l'historiographie. Cette transition était une étape naturelle dans le développement d'une conscience historique et d'une conscience populaire collective. Car la légende des premiers dirigeants n'est qu'une partie de la tradition,

⁵³ *PVL, op. cit.*, 1953, p. 51-53.

le récit contient aussi de nombreux éléments mythiques et épiques largement antérieurs à l'époque de l'annaliste qui offrent une certaine consistance au récit. Le récit de l'appel représente l'événement qui clôt un ensemble de récits mythico-épiques, et qui prélude au récit constitué de véritables événements historiques. Le récit se compose donc d'une combinaison que l'on retrouve dans bien d'autres récits mythiques cités précédemment, d'éléments mythologiques, quasi-historiques et purement historiques. Mais dans notre cas le chroniqueur insiste aussi très largement sur la nécessité d'ordre, de cadres légaux et de lois, qui furent scellées par un accord, ou *rjad* passé avec Riurik⁵⁴, et met également un point d'honneur à décrire l'ensemble des obligations de celui-ci concernant l'exercice de son pouvoir⁵⁵.

Réalisme et problèmes historiographiques

Lorsque l'on reprend ce récit, on remarque que la séquence des faits se déroule de la manière suivante : 1/ les Varègues imposent le tribut sur les tribus slaves et finno-ougriennes. 2/ Ces peuples expulsent les Varègues et refusent de leur payer le tribut. 3/ Peu après les avoir expulsés, les tribus les rappellent pour rétablir l'ordre. Cette séquence pose certains problèmes de logique et rend douteuse la véracité même de cet épisode. Se pose encore et toujours la question de l'historicité de la chronique en fonction de sa date de mise par écrit, soit pour les événements décrits, presque un siècle et demi plus tard que le récit initial sur lequel se base la *PVL*⁵⁶.

Cet appel, ayant été émis collectivement par plusieurs tribus, il faudrait aussi supposer l'existence d'une forme de pouvoir collectif, sous forme d'union tribale. Cette union aurait été d'une nature plutôt complexe, réunissant à la fois, Slaves, non-Slaves, Finnois, et était capable de prendre de grandes responsabilités sur la forme même de pouvoir, et sur la nouvelle dynastie à mettre en place, ce qui paraît difficile à envisager, à moins qu'il ne s'agisse là d'un vestige d'organisation politique du Kaganat russe. Cette séquence sert de fait à légitimer la venue de Riurik en tant que souverain choisi et non en tant que conquérant.

L'existence de Riurik est elle-même remise en cause, bien que certains chercheurs aient essayé de lier son existence à celle de Rorik de Dorestad qui fut au milieu du IXe siècle

⁵⁴ E. A. Меланикова, В. Я. Петрухин, "Ряд" легенды о призвании варягов в контексте раннесредневековой дипломатии, *Древнейшие государства на территории СССР*, Москва, 1990, p. 219-229.

⁵⁵ E. A. Melnikova, *op. cit.*, 1996, p. 120-121.

⁵⁶ Voir dans l'Introduction le passage réservé à la présentation des sources slavonnes.

roi d'Haithabu et pilla de nombreuses villes comme Brême ou encore Dorestad⁵⁷. On remarque ainsi qu'il n'est pas mentionné dans les écrits parmi les ancêtres de Vladimir, dont il est le grand-père selon la chronique, ni même parmi les ancêtres de Jaroslav. Il est frappant de voir qu'avant les chroniques du XIIe siècle, que ce soit dans le *Sermon sur la Loi et la Grâce* du Métropolite Hilarion, ou dans d'autres ouvrages on ne retrouve de mention de ce personnage, Hilarion ne prêtant attention qu'à Igor, Olga ou encore Sviatoslav.

Le problème concernant l'existence avérée ou non des frères de Riurik semble quant à lui être insolvable du fait d'un manque évident de sources. Les opinions des chercheurs varient à propos de Sineus et de Truvor bien que de nos jours le point de vue dominant semble statuer sur leur invention. Le motif des trois frères est l'un des motifs les plus populaires du folklore indo-européen. L'invitation d'un groupe de frères, généralement deux ou trois pour venir diriger un pays est un thème récurrent des récits relatant des migrations. Disparition, mort infantile ou décès des frères sont eux aussi très typiques de ce type de récits. Il est de ce fait possible d'imaginer que ce récit, impliquant un groupe de frères est l'héritage d'une tradition folklorique, probablement orale. De même, le thème des liens du sang, des liens fraternels, se présente aussi comme un élément récurrent de la littérature russe des XIe-XIIe siècles. Il semble cependant plausible, même si cela est aujourd'hui impossible à prouver, de croire que les frères de Riurik soient intervenus dans le processus de formation de l'État russe. Sineus et Truvor sont des noms d'origine scandinave, Sineus du vieux norrois *Signjótr*, *Signiutr* ou **SigineotR*, et Truvor du vieux norrois *þórvaðr* ou *þórvarr*. Il est dit dans les chroniques que Riurik régnait sur les Slovéniens, Truvor sur les Kriviches, et Sineus sur les Mériens. Il n'est pas impossible que ces derniers furent réellement les dirigeants de ces peuples ou tout du moins de ces régions. Cette hypothèse est rendue d'autant plus probable à la lecture dans la *PVL* de l'année 859 où il est dit que « les Varègues imposaient le tribut sur les Tchoudes, les Slovéniens, les Mériens et les Kriviches ». Ces trois dirigeants seraient donc des Scandinaves qui imposaient leur pouvoir aux populations locales. À défaut d'être les frères réels de Riurik, ils pourraient s'agir de compagnons d'armes, de nobles, ou de proches qui sous influence folklorique, se seraient transformés dans la tradition, de manière posthume en frères de celui-ci⁵⁸.

⁵⁷ А. Н. Кирпичников, Сказание о призвании варягов, Анализ и возможности источника, *Первые скандинавские чтения*, С.-Петербург, 1997, p. 7–18.

⁵⁸ L'existence des frères de Riurik est défendue par G. Schramm, Die erste Generation der altrussischen Fürstendynastie, *Philologie Argumente für die Historizität von Riurik und seine Brüdern*, *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 28, 1980, p. 312-333.

D'autre part, au cours du récit, l'annaliste dresse une liste des villes qui délimitent le territoire contrôlé par Riurik. Les lieux de résidences de ce dernier et de ses frères sont ainsi Ladoga/Novgorod, Izborsk et Beloozero. Deux autres villes, Polotsk et Rostov sont ajoutées en tant que villes octroyées à ses hommes. Dans un récapitulatif des possessions de Riurik, Novgorod, Beloozero, Rostov et Murom sont donc mentionnées. Or, aucune de ces villes à l'exception de Novgorod n'existe avant la première moitié du Xe siècle. Cependant, un certain nombre de sites de production artisanale et commerciale émergent au IXe siècle dans des lieux proches de ceux cités par les annalistes. Gorodišče près de Novgorod, Krutik près de Beloozero, Sarskoe près de Rostov, furent d'importants centres aux IXe et Xe siècles. Au moment de la compilation de la chronique, ces villes étaient des centres mineurs qui ne pouvaient pas rivaliser en importance avec leurs puissants voisins. L'annaliste a donc pu aisément substituer les noms des sites qui avaient connu un déclin par ceux de centres florissants, car même sous cette forme corrompue, la liste des villes, met tout à fait en évidence les différentes tribus qui participèrent à cette invitation et formèrent cet embryon d'État.

La place du mythe dans la littérature russe du XIIIe siècle

La littérature russe des origines, de la fin du Xe siècle aux débuts du XIIe siècle, présente une caractéristique majeure : les auteurs de cette période s'intéressent fondamentalement aux sujets traitant des événements du monde et au rôle joué par la Russie dans ces événements. Dans les premières créations littéraires russes, le thème de l'entrée de la Rus' dans l'histoire commune est ainsi traité principalement du point de vue de la conversion au christianisme. Cependant, les luttes intestines et les problèmes concernant l'unité de la Rus' au XIe siècle amenèrent les chroniqueurs à aborder le problème de l'unité de la famille royale et de leur commune descendance avec un seul ancêtre, Riurik, dans le but de faire cesser les querelles dynastiques. Les chroniqueurs semblent donc avoir tenté d'éviter la question de l'existence d'autres rois qui ne seraient pas de la dynastie des Riurikides, même si dans certains cas ils portaient des noms qui attestaient de leurs origines nordiques. Or, dans le cas de la *PVL* ou même de la *Chronique de Novgorod* dans sa recension cadette, qui toutes deux présentent ce même événement, on peut se poser la question de la date d'introduction d'une telle conception au sein du manuscrit qui servit de base à ces deux ouvrages. En effet, comme nous allons le voir plus en détail dans la section destinée à la présentation des sources,

ces deux chroniques tirent leurs origines d'un même récit initial daté du début du XI^e siècle qui fut par la suite remanié à plusieurs reprises et auquel ne fut ajoutée une chronologie que plus tardivement.

Il est évident qu'en plus de la dynastie des Riurikides, il devait y avoir d'autres princes régnants en Rus', qu'ils soient d'origine scandinave ou d'origine locale⁵⁹. Le traité russe-byzantin de 911 signale qu'il y avait plusieurs princes subordonnés à Oleg⁶⁰. De fait, lorsque l'on examine la forme sous laquelle ce récit nous est parvenu, on s'aperçoit bien qu'il est empreint d'idées politiques qui se focalisent sur trois points principaux : la légitimité de la dynastie régnante, l'unité et la fraternité des princes, l'ordre et la fin des conflits civils en Rus' sont des tâches qui incombent au roi.

Il semble donc très probable que ce récit constitue une légitimation *a posteriori* de la dynastie régnante mais aussi une tentative de replacer l'histoire de ce nouvel État dans l'historiographie chrétienne. L'invitation ou l'élection d'un dirigeant confirme la légitimité de sa dynastie, de même que la tradition concernant l'accord des populations indigènes était elle aussi importante dans ce processus de légitimation, tout comme leur filiation avec des peuples bibliques. Mais on constate aussi que ce récit semble refléter la réalité du IX^e siècle à travers la réinterprétation des chroniqueurs du XI^e siècle. La présence d'éléments historiques ne veut pas dire que ce texte présente des événements réels, ni même qu'il s'agit d'un récit documentaire. Il s'agit seulement d'une tradition de récit courante à l'époque de l'annaliste. Mais l'habile lien opéré entre ce récit et les récits concernant Oleg et Igor, les premiers princes historiques attestés de Kiev, présentés respectivement comme le commandant en chef de Riurik et le fils de ce dernier, établit une réelle séquence dynastique et offre de solides racines au mythe des origines du premier État russe.

Pour en revenir à la chronologie des faits, si l'on se fie à ces observations portant sur une construction *a posteriori* de ce mythe par les chroniqueurs russes, tout en considérant que la chronologie des chroniques est en fait une création artificielle introduite plus tardivement dans les remaniements du récit initial sur lequel se basent les chroniques, cela rend parfaitement caduque la date de 862 quant aux débuts de la dynastie des Riurikides. Ceci étant, l'existence avérée ou non de Riurik ne remet pas en cause la nouvelle vague de migration scandinave opérée à la fin du IX^e siècle, qui est largement corroborée par l'archéologie et la numismatique. Si ces hypothèses sont avérées, cela contribuerait seulement

⁵⁹D. S. Lichachev, *op. cit.*, 1970, p. 176-177.

⁶⁰I. Sorlin, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (I), *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 2, n° 3, Paris, 1961, p. 331-332.

à redéfinir les dates d'arrivées de ces Scandinaves dans le nord de la Russie. Je serais davantage en accord avec la chronologie proposée par Constantin Zuckerman qui place l'émergence du Kaganat russe vers 830 et sa destruction au début des années 870⁶¹, période dont l'auteur ferait référence à travers les mentions de désordres ayant conduit à l'appel des Varègues. Comme le figure parfaitement l'archéologie, la présence scandinave, de même que le commerce ne reprennent qu'à la toute fin du IXe siècle et au début du Xe siècle, date plus probable d'une éventuelle arrivée de Riurik et de ses compagnons. En marge de la reprise du commerce Est-Ouest et du développement des différentes voies de transit que nous avons pu évoquer, les Scandinaves s'installèrent ainsi au cours de la fin du IXe siècle et du début du Xe siècle, en différents points stratégiques, plus au sud notamment, le long du Dniepr et de la Desna, contrôlant ainsi cette fameuse « voie des Varègues aux Grecs ». Dès lors, les relations qu'ils entretenaient avec les populations locales changèrent, passant d'une relation basée sur les échanges et le commerce, à un système de tribut et de stratification sociale.

Contexte scandinave et mouvements migratoires vers la Russie

Outre l'intérêt économique suscité par les ressources locales, mais aussi la place stratégique que les centres proto-urbains russes occupaient aux confluent de plusieurs routes commerciales entre mondes scandinave, méditerranéen, baltique et moyen oriental, ces mouvements d'hommes venus du Nord semblent d'après l'historiographie scandinave avoir été encouragés par des circonstances internes liées aux développements politiques de leurs régions d'origine. Il est important de saisir le contexte même de la Scandinavie de l'époque pour pouvoir comprendre les éléments qui ont pu inciter le départ de ces groupes d'individus vers de nouveaux espaces. Notre connaissance des événements pour cette période est malheureusement loin d'être exhaustive mais peut tout de même être illustrée par un certain nombre de sources écrites. La principale est la *Vita Anskarii* écrite durant la moitié des années 870 par l'archevêque Rimbert⁶². D'autres informations sur cette période se trouvent dans la *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum* d'Adam de Brême qui date cette fois-ci des

⁶¹ C. Zuckerman, *op. cit.*, 2000, p. 95-120.

⁶² C. H. Robinson, *Anskar, The Apostle of the North, 801-865, translated from the Vita Anskarii by Bishop Rimbert his fellow missionary and successor*, London, 1921.

années 1070⁶³. Ces sources peuvent être complétées par les récits plus tardifs des sagas islandaises, qu'il faut manier avec précaution, ainsi que par le matériel archéologique.

À l'examen de ces différents documents, il semble qu'à partir des premières décennies du Xe siècle, de violentes querelles intestines ont agité le monde scandinave poussant nombre de personnes à fuir ces régions. Le plus fameux de ces exils forcés est celui d'Óláfr Tryggvason, que sa mère envoya à l'Est autour de 969, pour échapper au jarl de Norvège Hákon le mauvais, avant de revenir à l'âge adulte reconquérir un pouvoir qui lui revenait de droit⁶⁴. Il n'est ainsi pas déraisonnable de considérer que bon nombre d'émigrés puissent avoir été des populations contraintes à l'exil ou parfois dépossédés de leurs biens, pour avoir soutenu le « mauvais » parti, comme il est de coutume d'observer dans les sagas scandinaves. Les différentes ressources présentes au-delà des mers étaient aussi pour les chefs locaux ou pour tout individu désireux de se hisser dans les sphères du pouvoir, une source de revenus non négligeable, qui permettait soit d'asseoir son autorité, soit de se créer une clientèle. De fait, ces différents raids, expéditions et même mouvement migratoires, se présentent comme le corollaire des profonds changements qui s'opéraient au sein de la société scandinave à partir du VIIe siècle⁶⁵. La région était marquée par l'émergence de nouvelles villes, le développement de l'artisanat, de routes commerciales longue distance et par l'affirmation de pouvoirs locaux dont la sphère d'influence dépassait les simples limites régionales.

Néanmoins ces différents phénomènes, plutôt bien documentés à partir du Xe siècle, sont plus difficiles à corroborer pour les périodes précédentes. Il faut cependant imaginer qu'en plus des princes qui formèrent la dynastie des Riurikides, il y avait d'autres colons scandinaves qui occupèrent différents espaces, qu'Ingmar Jansson appelle communément « the rural vikings »⁶⁶, dont les motifs différaient de ces derniers. Il est d'ailleurs naïf de croire que les Scandinaves qui opéraient dans ces régions n'étaient pas en compétition avec d'autres groupes eux-mêmes scandinaves, et que les différents qui existaient dans leur patrie d'origine ne se réfléchissaient pas ici. Pour beaucoup de Scandinaves, l'opportunité d'opérer leurs activités dans le nord-est de l'Europe représentait une manière de consolider leur position sociale dans leur pays, alors que pour d'autres, il s'agissait d'une opportunité de fuir les troubles qui existaient en Scandinavie et de démarrer une nouvelle vie. C'est ce que nous

⁶³ Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum, Histoire des archevêques de Hambourg*, J-B. Brunet-Jailly (trad.), Paris : Gallimard, 1998.

⁶⁴ Snorri Sturluson, *Heimskringla, or The Chronicle of the Kings of Norway*, S. Laing (trad.), London, 1844. p. 367-368, chap. 1-2.

⁶⁵ I. Jansson, Warfare, Trade or Colonization ? Some General Remarks on the Eastern Expansion of the Scandinavians in the Viking Period, *The Rural Viking in Russia and Sweden*, Örebro, 1997, p. 9-64.

⁶⁶ *Ibid.*

tenterons d'examiner dans la troisième partie de notre étude. Néanmoins ne nous méprenons pas, il ne faut pas confondre ici la vague d'installation qui suivit cet « Appel aux Varègues » dont nous n'avons aucune trace dans les sources scandinaves, et les mouvements de ces « autres » Scandinaves qui vinrent s'installer pour diverses raisons dans cet état alors constitué, la Rus'.

III/ Méthodologie

L'objectif de cette étude est donc de s'attacher à l'appréhension des modalités de transport de ces Scandinaves qui empruntèrent la voie de l'Est, mais aussi de mesurer la variété et la richesse des contacts qu'ils établirent avec les populations locales, et leurs conséquences sur le développement des structures politiques, économiques et urbaines locales, ainsi que sur le transfert d'idées né de l'acculturation de ces populations dans l'espace russe. On peut ainsi identifier ces différents éléments à la fois dans le matériel archéologique et dans les sources écrites traitant de ces différentes circulations et interactions.

A/ Sources et matériaux de recherche

L'archéologie

Les études archéologiques auxquelles nous aurons recours peuvent se décomposer en trois types : l'archéologie « terrestre », l'archéologie sous-marine, et l'expérimentation archéologique également appelée « expérimentation scientifique ».

L'archéologie « terrestre » par opposition à l'archéologie sous-marine, concernera dans notre cas l'évocation des différents objets et traces attestant de la présence et de la circulation des Scandinaves, mais aussi de la circulation dans une plus large mesure de biens à travers l'espace russe. Nous nous appuierons pour ce faire sur les nombreuses études menées depuis la fin du XIXe siècle sur les sites des centres proto-urbains de la Rus' ancienne, ainsi que sur les conclusions issues de sciences connexes comme la numismatique ou encore l'iconographie.

L'archéologie sous-marine a pour objectif la mise à jour des épaves et autres biens connectés au transport nautique. Ses débuts en Russie ont lieu dès les années 1930, mais dans l'ensemble seules des embarcations postmédiévales furent étudiées. Une nouvelle vague de recherches fut lancée au début des années 1990 autour de la région du lac Ladoga, de la Neva, du Volkhov et du golfe de Finlande, mais hélas ne se concentra là encore que sur les périodes postérieures. Si l'on ajoute à cela l'absence de financements réguliers de la part des autorités, ainsi qu'une protection juridique toute relative des sites qui furent bien souvent pillés, les trouvailles n'existant souvent plus que dans les manuels. Nous ne bénéficions donc pas d'un matériel archéologique maritime de premier ordre, comme c'est le cas plus à l'ouest. Ce matériel est néanmoins suffisant pour juger de l'importance des embarcations scandinaves ou d'inspiration scandinave, dans le trafic vers l'actuelle Russie et sur le réseau fluvial russe (dans une moindre mesure du nord de la Rus'). La quasi-intégralité du matériel de la période médiévale est ainsi recensée dans l'ouvrage de Piotr Sorokin *Водные пути и судостроение на Северо-Западе Руси в средневековье*⁶⁷, qui répertorie les différentes trouvailles sur le sol russe. Par ailleurs, pour mesurer l'apport des Scandinaves sur la technologie maritime de la Rus' ancienne, nous nous baserons aussi sur les différentes trouvailles, études, rapports et travaux d'instituts tels que le *Musée de la Navigation Viking* de Roskilde au Danemark (*Roskilde Vikingskibs Museet*), et le *Musée National de la Marine* de Gdańsk en Pologne (*Narodowe Muzeum Morskie w Gdańsku*).

L'expérimentation archéologique enfin, n'a pour d'autre but que de tenter une reconstitution de différents objets à partir des modèles découverts *in situ*, et d'en appréhender l'utilisation dans le cadre d'une étude scientifique. Ce type d'étude se fixe ainsi pour objectif la recreation d'une culture matérielle et des conditions d'utilisation de ces objets, afin d'en mesurer les subtilités de production, d'usage ou encore les performances. Elles sont à mon sens très utiles pour donner une idée des conditions d'utilisation des navires et souligner l'importance de détails qui ne figurent dans aucun texte et qui échappent souvent à la réflexion des chercheurs, comme les conditions de sommeil de l'équipage, ou la dépendance aux vents dans le cadre de trajets maritimes. Elles offrent en plus de cela des cadres de réflexion sur les performances, même s'il faut demeurer prudent, et ne pas prendre comme nous le verrons tous les résultats au pied de la lettre. Les conditions d'expérimentation ne sont bien évidemment pas les mêmes que celles dans lesquelles évoluaient ces différents objets. Il n'en demeure pas moins qu'elles représentent un moyen intéressant de se figurer certaines

⁶⁷ П. Е. Сорокин, *Водные пути и судостроение на Северо-Западе Руси в средневековье*, С.-Петербург, 1997.

pratiques et problématiques, mais pas pour autant une réponse aux questions posées par les textes ou encore l'archéologie.

Les sources écrites

Notre corpus de sources écrites se décompose en cinq grands ensembles, qui reflètent chacun les origines géographiques des différents auteurs.

Les sources slavonnes

La principale source qui fera l'objet de notre attention est la *Chronique des Temps Passés* (*Povest vremennykh let, PVL*) appelée aussi *Récit des Temps Passés*⁶⁸. Il s'agit d'une source essentielle qui relate l'histoire de la Rus' de Kiev depuis ses origines jusqu'à 1116, soit l'année de sa compilation. Sa rédaction est associée à deux monastères de la région de Kiev, le monastère des Grottes et celui de Saint Michel de Vydubič, ainsi qu'au moine Nestor, bien qu'un seul manuscrit ne mentionne ce dernier en tant qu'auteur ou plutôt comme son compilateur, aussi parle-t-on parfois de la *Chronique de Nestor*. Ce récit nous est retranscrit par plusieurs manuscrits postérieurs dont les deux principaux sont ceux du moine Laurent et du monastère d'Hypace de Kostroma. La version la plus ancienne est celle du moine Laurent, ou *laurentienne*, qui fut copiée en 1377 pour un prince de Souzdal et Nijni-Novgorod, où furent insérées sous l'entrée 1096 les œuvres de Vladimir Monomaque, de même que la *Chronique de Vladimir-Suzdal'* qui fait suite au *Récit des Temps Passés*. L'autre principale version est la *Chronique Hypatienne* (1425), du monastère Saint-Hypace de Kostroma, où sont introduits de nouveaux segments narratifs tels que la *Chronique de Kiev* rédigée vers 1200 sous la direction de Moïse l'abbé du monastère de Vydubič, et la *Chronique de Galicie-Volynie* (fin du XIIIe siècle). Parmi les autres manuscrits citons la *Chronique de l'Académie* (fin du XVe), la *Chronique de Radziwill* (1490), ainsi que la version de *Khlebnikov* (XVe siècle).

Derrière l'unité apparente de ce texte se cache une construction qui se base sur plusieurs strates qu'il nous appartient d'expliquer afin de mieux comprendre les passages que

⁶⁸ *Повесть временных лет*, Д.С. Лихачева (éd.), Москва-Ленинград, 1950 ; *The Russian Primary Chronicle, Laurentian text*, S. H. Cross, O. P. Sherbowitz-Wetzor (trads., éd.), Cambridge (Mass.), 1953.

nous serons amenés à examiner⁶⁹. Le texte à l'origine de la *PVL*, aujourd'hui perdu, fut vraisemblablement rédigé autour de 1016, et contenait des événements allant de l'installation des tribus slaves dans les régions de l'actuelle Russie et de l'Ukraine, jusqu'à la succession du prince Vladimir, durant lequel les princes Boris et Gleb furent assassinés par Sviatopolk, lui-même vaincu par Jaroslav qui accéda au trône de Kiev à la fin de l'année 1015. Ce texte servit de base à la rédaction d'une nouvelle chronique en 1076, dont on trouve la trace dans la version « cadette » de la *Chronique de Novgorod* sur laquelle nous reviendrons dans un instant. Cette version combine des emprunts au Continuateur de Georges le Moine (*Hamartôlos*) ainsi qu'à des récits isolés, représentant à bien des égards le socle de la plupart des compilations de l'époque médiévale. Elle fut ensuite remaniée dans les années 1090, en tenant compte de sources supplémentaires, comme la *Lecture Liturgique* sur les Saints Boris et Gleb, et la *Vie d'Antonij*, fondateur du monastère des Grottes. Elle fut à son tour remaniée dans sa partie ancienne lors de la rédaction de la *PVL*, afin d'intégrer cette fois-ci les traités russo-byzantins qui furent rédigés au Xe siècle entre Byzance et la Rus' - respectivement en 911, 944 et 971⁷⁰. Ces documents traduits du grec vers le slavon constituent un ensemble indépendant mais historiquement fiable, qui nous offre de nombreux renseignements sur l'histoire politique, diplomatique, économique et sociale de la Rus'. Par ailleurs, signalons que le schéma reposant sur des entrées annuelles fut quant à lui imposé plus tardivement, imposant par endroits un découpage artificiel, alors que les versions les plus anciennes formaient un récit continu.

La *Chronique de Novgorod* se divise pour sa part en deux recensions : une « ancienne » qui commence en 1016 pour s'achever en 1234, qui n'évoquent donc pas les principaux événements relatifs à la venue des Scandinaves, et une plus récente, dite « cadette », dont le récit est proche de la *PVL* dans sa partie qui va jusqu'à la mort de l'abbé Feodosij en 1074, et qui fait écho au manuscrit de 1076 que nous venons d'évoquer⁷¹, qui serait arrivé en 1126 à Novgorod où il servit de base à la rédaction de la *Première Chronique*

⁶⁹ Sur les différentes strates de ces chroniques, voir en dernier lieu K. Цукерман, Наблюдения над сложением древнейших источников летописи, *Борисо-Глебский сборник*, I, Париж, 2009, p. 183-306.

⁷⁰ I. Sorlin, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (I), *op. cit.*, 1961, p. 313-360 ; I. Sorlin, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (II), *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 2, n° 4, Paris, 1961, p. 447-475.

⁷¹ *Новгородская Первая Летопись старшего и младшего изводов*, А. Н. Насонова, М. Н. Тихомиров, Москва-Ленинград : Издательство Академии Наук СССР, 1950 ; *The Chronicle of Novgorod (1016-1471)*, R. Mitchell, N. Forbes (trads., éd.), Camden 3rd series, XIV, Londres : Royal Historical Society Publications, 1914 (réimp. 1970).

de Novgorod⁷². Cette version cadette se trouve dans le *Manuscrit de la Commission* daté de 1441 qui compile à la suite de la chronique des constitutions princières et ecclésiastiques.

Nous nous intéresserons aussi dans le cadre de la navigation, aux clauses contenues dans la *Pravda Rousskaïa*, plus particulièrement dans sa version courte, le seul document législatif russe dont nous disposons pour l'époque de la Rus' ancienne. Cette version courte de la *Pravda* transmise au sein de la *Première Chronique de Novgorod* contient deux parties distinctes nommées par les chercheurs « Pravda Jaroslava », mais connue aussi sous la dénomination « Drevneyshaya Pravda » (l'ancienne justice - 18 premiers articles) et « Pravda Jaroslavichy » (la justice des fils de Jaroslav - 25 articles suivants). Nous reviendrons au cours de notre récit, sur les problèmes de datation de ces clauses qui furent vraisemblablement insérées dans la *Première Chronique de Novgorod* aux alentours de la fin du XIVe siècle, mais dont certaines apparaissent cependant plus archaïques.

Pour le reste, nous aurons aussi recours à l'étude de la traduction vieux russe du Continuateur de Georges le Moine que nous avons déjà évoqué et qui date de la moitié du XIe siècle⁷³, ainsi qu'à différentes sources liturgiques. Dans le cadre de notre étude des transmissions du vocabulaire scandinave vers le vieux slavon, nous ajouterons les principales éditions de la Bible en Slavon russe : La *Bible de Gennade* (1499), la *Bible d'Ostrog* (1581) et la *Bible synodale* (1751)⁷⁴. Enfin, en nous appuyant sur le précieux travail d'Enrique Santos Marinas nous analyserons aussi le vocabulaire nautique contenu dans les quatre manuscrits les plus anciens renfermant la traduction de l'Évangile du grec en vieux slave : les *Codex Zographensis*, *Marianus*, *Assemanianus* et la *Savinna Kniga* ainsi que les manuscrits d'origine slave méridionale que sont le *Codex Suprasliensis* du XIe siècle et l'*Apostolos Strumički* du XIIe siècle⁷⁵.

⁷² К. Цукерман, *op. cit.*, 2009, voir le schéma p. 188.

⁷³ *Книги временныя и образныя Георгія Мниха, Хроника Георгія Амартола въ древнемъ славянорусскомъ переводѣ, текстъ изслѣдование и словарь*, В. М. Истрин (éd.), Томъ 2, Петроградъ : Россіская Академія Наукъ, 1920, p. 306.

⁷⁴ И. Посвирнин, *Вивлія 1499 года и вивлія в синодальномъ переводе с иллюстраціями в десяти томах*, т. 8 : *Деянія святыхъ апостолов, Послания святыхъ апостолов, Апокалипсис*, Москва, 1992 ; И. В. Дергашева, *Вивлія, сирпч книги Ветхаго и Новаго Завпта по языку словенску : фототипическое переиздание текста с издания 1581 года*, Москва-Ленинград, 1988.

⁷⁵ V. Jagič, *Quatuor evangeliorum codex glagoliticus olim Zographensis nunc Petropolitanus*, Berlin, 1879, réimpr. Graz, 1954 ; V. Jagič, *Quatuor evangeliorum versinis palaeoslavicae Codex Marianus glagoliticus*, St-Petersbourg, 1883, réimpr. Graz, 1960 ; J. Vajs, J. Kurz, *Evangeliarium Assemani : Codex Vaticanus 3, Slavicus glagoliticus*, t. I-II, Praha, 1929-1955 ; В. Щепкин, *Саввина книга, Памятники старославянского языка*, 1/2, С.-Петербург, 1903 ; С. Северьянов, *Супрасльская рукопись, Памятники старославянского языка*, 2/1, С.-Петербург, 1904 ; E. Bláhová, Z. Hauptová, *Strumički (Makedonski) apostol : kirilski spomenik od XII vek*, Skopje, 1990.

Les sources byzantines

Parmi les sources grecques qui feront l'objet de notre attention, nous pouvons tout spécialement citer les chroniques byzantines des Xe-XIIe siècles. Toutes n'ont bien sûr pas la même valeur historique, car dès la moitié du Xe siècle, le milieu impérial byzantin était clairement en position non seulement de décider ce que devait contenir l'Histoire, mais aussi d'imposer la manière dont les travaux historiques devaient être écrits.

Léon le Diacre représente l'une des principales sources de la seconde moitié du Xe siècle⁷⁶. Il a écrit une narration en dix livres qui couvre les règnes de Romain II (959-963), Nicéphore Phocas (963-969), Jean II Tzimiskès (969-976) avec des digressions sur le règne de Basile II (976-1025). Son récit est centré sur les individualités, par opposition avec les récits narratifs chronologiques, ce qui représente une caractéristique particulière de l'historiographie byzantine du Xe siècle, où les travaux sont souvent centrés sur un grand personnage ou une famille⁷⁷. Il offre à cet effet des témoignages très précieux sur les relations politiques russo-byzantines, sur la guerre byzantino-russe des années 970 qui s'acheva par la mort du prince russe Sviatoslav tombé dans une embuscade tendue par les Petchenègues, ainsi que des portraits fascinants de par leur réalisme, du Prince, de ses lieutenants, et des combattants russes en général.

Écrit sous le règne d'Alexis Comnène (1081-1118) et sans doute plutôt à la fin du XIe siècle, l'*Abrégé historique* de Skylitzès⁷⁸, dans sa teneur initiale couvre les années 811 à 1057, depuis la mort de Nicéphore Ier contre les Bulgares jusqu'à l'abdication forcée de Michel VI. C'est une œuvre très importante de l'historiographie byzantine qui fournit de nombreux témoignages clés sur l'histoire de Byzance en particulier pour le long règne de Basile II. Le titre même en dit bien la nature : *Synopsis historiôn*, c'est-à-dire le résumé synoptique d'ouvrages historiques antérieurs. Skylitzès ne prétend donc pas traiter pour la première fois une matière jusque-là négligée, ni reprendre une enquête que d'autres ont commencée avant lui, mais réécrire en les combinant, en les harmonisant et en les abrégant, les œuvres de ses prédécesseurs. *La Synopsis* se revendique donc comme une œuvre de seconde main.

⁷⁶ *Leonis Diaconi Caloënsis Historiae libri decem et liber de velitatione bellica Nicephori Augusti*, C. B. Hase (éd.), CSHB, Bonn, 1928.

⁷⁷ A. Markopoulos, *History writing at the End of the First Millenium, Byzantium in the Year 1000*, Leiden, Boston : Brill, 2003, p. 186.

⁷⁸ Jean Skylitzès, *Synopsis Historiôn*, B. Flusin, J. C. Cheynet (éds. et trads.), sous le titre *Empereurs de Constantinople*, Paris : Lethielleux, 2003.

La *Chronographie* de Michel Psellos commence à la date où Léon le Diacre avait laissé la sienne, c'est-à-dire à la mort de Tzimiskès⁷⁹. Elle nous intéresse de ce fait pour tous les évènements se déroulant au XI^e siècle. Au lieu de diviser son histoire chronologiquement, Psellos relate seulement les évènements les plus critiques et ce qui a le plus fortement agit sur son souvenir. C'est dans le sens psychologique que se développe chez Psellos la narration historique. Il ne prête qu'une attention médiocre à l'histoire des faits extérieurs, incursions barbares, batailles, traités, acquisitions ou pertes de territoires et à plus forte raison à l'histoire administrative.

Nous utiliserons aussi dans une moindre mesure l'Histoire de Michel Attaliatès⁸⁰, une description politique et militaire de l'évolution de l'empire byzantin de 1034 à 1079, les *Annales* de Jean Zonaras écrites au XII^e siècle et qui couvrent l'Histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène⁸¹, ainsi que la version grecque de l'œuvre de Syméon le Logothète, le Continuateur de Georges *Hamartôlos*⁸².

En plus de ces écrits, nous pouvons mentionner à nouveau les traités russo-byzantins du Xe siècle (907, 911 et 944)⁸³, qui furent conservés dans la *PVL*, et que nous ne manquerons pas de commenter le moment venu, ainsi que différents recueils de lois dont les *Nomos Nautikos* une compilation de lois maritimes non exhaustive ayant cours dans l'espace méditerranéen entre 600 et 800⁸⁴. Nous ajouterons enfin différents documents diplomatiques et homéliques, comme les Homélies du patriarche Photius⁸⁵, ainsi que le *De Administrando Imperio* (948-952) que Constantin VII Porphyrogénète rédigea à destination de son fils Romain entre 948 et 952⁸⁶, et son célèbre chapitre IX où il décrit la route fluviale qui relie Kiev à Constantinople ainsi que les activités commerciales des Rus' dans la ville impériale.

⁷⁹Michel Psellos, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, I-II, E. Renauld (éd. et trad.), Paris, 1920.

⁸⁰*Michael Attaleiates, Historia*, I. Bekker (trad.), CSHB, Bonn, 1853 ; *Miguel Attalates, Historia*, Nueva Roma 15, Madrid, 2002 ; *Michael Attaleiates, The History*, A. Kaldellis, D. Krallis (trads.), Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 2012.

⁸¹*Ioannis Zonarae Epitomae historiarum*, t. III, M. Pinder (éd.), Bonn, 1897; Juan Zonaras, *Libro de los Imperadores*, A. Alvarez Rodriguez (éd.), Instituto de Estudios Altoaragoneses y Departamento de Educacion, Cultura y Deperte del Gobierno de Aragon, 1^{er} edicion, 2006.

⁸²*Georgius Monachus, Chronicon*, C De Boor (éd.), 2 vols, Leipzig, 1904 (réimp. Stuttgart 1974) ; B. M. Истрин, *op. cit.*, II, 1922 ; Symeonis Magistri et Logothetae Chronicon, Recenuit Stephanus Wahlgren, CFHB, 44/1, Series Berolensis, W. de Gruyter (trad.), Berlin, 2006.

⁸³I. Sorlin, *op. cit.*, 1961, p. 313-360 ; I. Sorlin, *op. cit.*, 1961, p. 447-475.

⁸⁴*Nómos Rodiôn nautikós, The Rhodian Sea-Law*, W. Ashburner (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1909.

⁸⁵*Photii Patriarchae Epistulae et Amphilochia*, I, B. Laourdas, L. G. Westernik (éds.), Leipzig, 1983 ; C. Mango, *The Homilies of Photius the Patriarch of Constantinople*, Cambridge (Mass.), 1958, p. 100-101.

⁸⁶*Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio, op. cit.*, 1972.

Les sources arabo-persanes

Les travaux des voyageurs, géographes et historiens arabes font office de complément idéal pour l'étude des voies de circulation et du commerce en Russie pour les IXe-XIe siècles notamment⁸⁷. La contemporanéité de ces ouvrages, dont ceux, pour les plus connus d'Ibn Fadlan⁸⁸ ou d'Ibn Hawqal⁸⁹, se présentent comme une véritable fenêtre ouverte sur le monde qu'ils décrivent. Cependant, leur analyse est rendue compliquée par le fait que nombre d'éléments sont empruntés à des récits plus anciens, et qu'ils sont souvent affectés par des jugements ethnocentriques. D'un autre côté, ces récits sur le monde « extérieur » sont rarement entachés par des influences politiques ou historiques et présentent ainsi des événements de manière assez fiable⁹⁰. Il existe donc plus d'une trentaine de passages relatifs aux Rus' dans la littérature arabo-persane, avec des valeurs bien différentes, dont nous discuterons le moment venu. Les Rus' font leur apparition dans ce corpus dès 840 dans le *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik* d'Ibn Khurradādhbih, qui explique que les Rus' passent à travers la Khazarie pour rejoindre la mer Noire, où ils naviguent avec leurs marchandises jusqu'à Jurjan, et parfois jusqu'à Bagdad⁹¹. Ibn Rustah qui écrit au début du Xe siècle raconte que ces Rus' font du commerce d'esclaves avec les Bulgares de la Volga et les Khazares⁹², tandis qu'Ibn Fadlan, qui en 921-922, accompagnait l'ambassadeur du calife al-Muqtadir bi-l-lâh, décrit son voyage jusqu'en terre russe et son interaction avec les différentes populations rencontrées⁹³. Cette période de consignation correspond à une période où le Califat était en pleine expansion, l'enregistrement des routes postales et des activités commerciales représentant alors une tâche administrative d'importance⁹⁴. Les matériaux à notre disposition ne portent en revanche que très peu d'intérêt à la formation étatique de la Rus'. Au contraire, les Russes sont souvent décrits, spécialement par les écrits de l'école dite « classique », comme des populations variées, souvent itinérantes, engagées dans des tâches et fonctions diverses. D'un point de vue général, ils sont décrits comme des communautés insérées dans

⁸⁷ Je vous renvoie en dernier lieu à l'excellente thèse de doctorat de T. J. Hraundal, *The Rus in Arabic Sources : Cultural Contacts and Identity*, Dissertation for the degree of Philosophiae doctor, University of Bergen : *Center for Medieval Studies*, February 2013.

⁸⁸ Ibn Fadlan, *Récit de Voyage*, P. Charles-Dominique (trad.), Paris, 1995 ; Ibn Fadlan, *Voyage chez les Bulgares de la Volga*, M. Canard (trad.), Paris, 1988.

⁸⁹ Ibn Hauqal, *Configuration de la Terre*, J. H. Kramers, G. Wiet (trads.), Paris-Beirut, 1964.

⁹⁰ T. J. Hraundal, *op. cit.*, 2013, p. 5.

⁹¹ Abu'l-Kâzim Obaidallah ibn Abdallah Ibn Khordâbdeh, *Kitāb al-Masālik wa'l-Mamālik (Liber varium et regnorum)*, M. J. de Goeje (éd. et trad.), Leiden : Brill, 1889, p. 115-116.

⁹² Ibn Rusta on The Rus, *Ibn Fadlān and the Land of Farkness, Arab Travellers in the Far North*, P. Lunde, C. Stone (trads.), London, 2012, p. 143.

⁹³ Ibn Fadlan, *op. cit.*, 1995.

⁹⁴ A. Silverstein, *Postal Systems in the Pre-Modern Islamic World*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007, p. 90-140.

des dynamiques commerciales locales ainsi que comme des mercenaires ou pirates. Ils semblent d'ailleurs subordonnés à d'autres entités politiques plus anciennes opérant dans la région, comme les Khazars ou les Bulgares de la Volga.

Les sources latines

Outre les *Annales de Saint Bertin* qui mentionnent pour la première fois l'existence des *Rhôs* en 839 lors d'une visite à la cour de Louis le Pieux⁹⁵, notre attention portée aux sources latines se destine essentiellement à l'étude comparative des phénomènes d'acculturations et d'implantations que l'on connaît en Europe de l'Ouest, particulièrement en Normandie et dans les îles anglo-saxonnes, avec ceux que l'on observera en Russie, afin d'apporter de nouveaux éclairages sur ces derniers. Il sera aussi fait référence à différents phénomènes liés à la navigation scandinave, dans le cadre d'une étude transversale sur les différentes techniques et spécificités liées à cette dernière, qui furent transmises dans les différentes colonies. À ce titre, afin d'illustrer certains éléments techniques, nous nous servirons de la *Tapissérie de Bayeux*, cette œuvre d'inspiration normande et de réalisation anglaise, qui met en scène des types de navires de la fin du XI^e siècle qui servirent à la conquête de l'Angleterre en 1066, et qui s'affichent comme des bâtiments de types incontestablement vikings, qui ne semblaient guère se différencier des modèles anglo-danois, à l'exception du plat-bord qui chez les Anglais était discontinu au milieu⁹⁶. Ce type de croisements ne sera néanmoins fait qu'occasionnellement, car ils exigent une prise en main qui ne serait envisageable que lors d'une étude de plus grande envergure, nécessitant entre autres la collaboration de plusieurs chercheurs, et pourraient de ce fait paraître hasardeux.

Enfin, à l'étude de certains textes, nous ne manquerons pas de mettre en avant l'influence de certains textes « classiques » dans leur composition, tout particulièrement à propos de la description des peuples et de la géographie de la Rus', tels ceux d'Isidore de Séville⁹⁷, d'Hérodote⁹⁸, de Jordanès⁹⁹ ou encore d'Orose¹⁰⁰.

⁹⁵ *Annales Bertiniani* (830-882), F. Gratet *al.* (éd.), Paris, Klincksieck, 1964 ; *Annals of St. Bertin*, J. Nelson (éd.), Manchester-New York : Manchester University Press, 1991.

⁹⁶ L. Musset, *La Tapissérie de Bayeux, œuvre d'art et document historique*, La Pierre-Qui-Vire : Zodiaque, 1989, p. 61-71 ; W. Grape, *La Tapissérie de Bayeux, monument à la gloire des Normands*, Munich, New York : Prestel, 1994, p. 33-40.

⁹⁷ *The Etymologies of Isidore of Seville*, S. A. Barney, W. J. Lewis, J. A. Beach, O. Berghof (trads.), Cambridge, 2006.

⁹⁸ Hérodote, *Histoires d'Hérodote*, P. Giguët (trad.), Paris, 1913.

⁹⁹ Jordanès, *Histoire des Goths*, O. Devillers (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1995.

¹⁰⁰ Orosio Paulo, *Historias, Obra completa*, Madrid, 1982.

Les sources scandinaves : division, aspects critiques et apports

L'étude des circulations et des flux migratoires, de même que l'étude de l'histoire maritime et fluviale de la Rus' n'ont souvent été effectuées qu'à travers un corpus réduit de sources, rarement mises en commun, du fait de la barrière de la langue. Mon propos est donc d'introduire de nouveaux types de sources, dans notre cas scandinaves, afin de compléter les études précédentes, voire d'apporter de nouvelles pistes de recherches. Elles se présentent comme un complément notable de l'étude des circulations en Russie, et n'ont été hélas que très peu souvent confrontées au matériel archéologique et littéraire slave. Leur étude forme l'une des composantes essentielles de ma recherche. Il s'avère néanmoins nécessaire de préciser ici les différents genres existants et de mettre en garde le lecteur sur la spécificité de telles sources.

Celles-ci peuvent être séparées en deux groupes : d'un côté les sagas et de l'autre un second ensemble regroupant à la fois scaldes et runes. Ces sources ont pour avantage majeur le fait qu'elles embrassent directement la période qui nous concerne : runes et stances scaldiques sont datées des Xe-XIe siècles, tandis que les sagas, rédigées plus tardivement, relatent des faits centrés eux aussi sur la période viking.

L'intérêt de cet apport est double : d'une part nous nous proposons de réaliser l'indexation de tous les témoignages concernant la circulation des Scandinaves et de confronter ceux-ci avec les sources russes, arabes, byzantines et latines existantes. Cela nous permet d'établir à partir de ces documents une cartographie des différentes voies de communication empruntées par les Scandinaves, mais aussi de voir quelles modalités de transports étaient employées, et à l'occasion quelles marchandises pouvaient être acheminées. D'autre part, au niveau culturel cette fois-ci, cela nous amène à pouvoir juger de l'influence scandinave sur les pratiques et le vocabulaire nautiques russes en comparant l'étymologie, le sens et le contexte dans lesquels sont employés les termes que nous trouvons dans ces sources avec ceux relevés dans les sources slavonnes. Étudier le contexte de tels emplois permet aussi de saisir les changements de sens qu'ils peuvent subir et qui représentent autant de bouleversements dans la culture matérielle. Enfin, en couplant étude littéraire et archéologique, il nous est donné l'occasion de mettre en perspective la véracité où non de certaines descriptions, ou au contraire leur caractère purement fictif.

Les sagas

Parmi les sources scandinaves, les sagas représentent de loin notre principale source d'information sur les phénomènes relatifs à la Rus'. Ce genre littéraire développé dans l'Islande médiévale aux alentours des XIIe et XIIIe siècles, consiste en un récit historique en prose dont l'auteur, souvent anonyme est appelé *sagnamaðr* (pl. *sagnamenn*). Il existe différentes catégories de sagas qui ont existé de manières concomitantes :

- Les « sagas royales » ou *konungasögur* : ce sont les sagas qui traitent principalement des rois norvégiens, mais aussi dans une moindre mesure des rois danois et suédois. L'exemple le plus connu est l'*Heimskringla*, de Snorri Sturluson, qui regroupe en fait seize sagas consacrées à tous les rois de Norvège jusqu'à la fin du XIIe siècle.
- Les « sagas des Islandais » ou *íslendingasögur* : elles se rapportent aux hauts faits d'un ancêtre ayant vécu aux Xe et XIe siècles. Leurs auteurs ne sont pas connus. Les héros de ces sagas sont généralement fameux en raison des expéditions vikings qu'ils ont menées ou de leurs qualités personnelles (sens de l'amitié, talent poétique, mœurs chevaleresques, etc.). Régis Boyer en donne six comme particulièrement exemplaires : la *Saga de Hrafnkell*, la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, la *Saga de Snorri le Goði*, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, la *Saga de Grettir le Fort* et la *Saga de Njáll le Brûlé*.
- Les « sagas des contemporains » (*samtíðarsögur*) : ces sagas traitent d'évènements contemporains de l'auteur. Il s'agit des sagas d'évêques, mais également de la saga des descendants de Sturla, la *Saga des Sturlungar*.
- Les « sagas des chevaliers » (*riddarasögur*) : œuvres du XIVe siècle, dont beaucoup ont été rédigées à l'instigation des rois de Norvège. Il s'agit d'adaptations assez libres de chansons de geste françaises ou de romans de la Table ronde. Le fantastique, le merveilleux et l'amour y ont une place de choix. L'intérêt principal de certains de ces textes vient du fait qu'ils ont été écrits à partir de textes aujourd'hui disparus.
- Les « sagas légendaires » (*fornaldarsögur*) : ces sagas n'ont pas été écrites à des fins historiques mais font davantage place aux légendes et au merveilleux comme la *Völsunga saga* qui narre les hauts faits du héros Sigurðr meurtrier du dragon Fáfnir. Elles furent pour l'essentiel rédigées en Islande mais aussi en Norvège.

Dans ces sagas sont ainsi consignés de nombreux récits de voyages à travers la terre russe, qui ne manquent pas d'offrir au lecteur maints détails sur les navires utilisés, sur la composition et le fonctionnement des équipages, ainsi que sur les voies maritimes et fluviales

empruntées. Cependant le recours à ce type de sources pose un certain nombre de problèmes. Leur valeur historique peut être remise en cause d'abord par des considérations d'ordre chronologique¹⁰¹. Les sagas ont été essentiellement rédigées aux XIII^e et XIV^e siècles, soit près de deux siècles après les événements qu'elles présentent, axés eux autour du Xe siècle voir du début du XI^e siècle. Le fait est que l'Islande officiellement christianisée en 999, ne possédait pas d'écriture cursive, les runes ne se prêtant guère à la consignation de textes longs. La transmission des faits exposés souffre donc d'un décalage que l'historien ne peut nier. Une transmission orale sur près de deux siècles entraîne nécessairement des altérations. Mais le problème majeur réside dans le sens même que l'auteur souhaite donner à sa saga. Les sagas ne sont pas des documents historiques en tant que tels, et nécessitent un grand sens critique et une bonne connaissance des faits exposés pour percer à jour les desseins de l'auteur. Néanmoins elles fournissent sans aucun doute un grand nombre de matériaux sur la vie des Scandinaves, que l'archéologie vient souvent corroborer, mais ne sont à proprement parler des documents historiques qu'en deuxième ou troisième lecture.

Le corpus runique et scaldique

Le choix de regrouper ces deux types de sources s'explique par un certain nombre de facteurs¹⁰². Tout d'abord, à la différence des sagas écrites quelques siècles plus tard, ces sources sont contemporaines des faits qu'elles relatent. Elles sont donc en quelque sorte des témoins directs, mais ont souvent été négligées du fait des problèmes qu'elles posent. L'étude de la littérature scaldique ainsi que du corpus runique permet d'exposer le plus clairement possible les faits et la terminologie de la période viking telle que la présentaient des sources contemporaines. D'un point de vue géographique ce regroupement permet aussi de couvrir l'ensemble du monde scandinave d'ouest en est, y compris les colonies de l'Ouest. Mais ce choix s'explique tout particulièrement par la complémentarité affichée par ces sources. D'un point de vue sémantique, les inscriptions runiques sont plus laconiques mais aussi plus précises concernant les faits qu'elles abordent, tandis que la poésie scaldique est davantage en proie à des envolées lyriques mais choisit très précisément les termes qu'elle emploie. Les

¹⁰¹R. Boyer, Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ?, Recueil d'études en hommage à Lucien Musset, *Cahier des Annales de Normandie*, 23, Caen, 1990, p. 109-126 ; R. Boyer, Vita – historia – saga. Athugun formgerðar, *Gripla*, VI, Reykjavík, 1984, p. 113-128.

¹⁰² Skaldic and Runic Vocabulary and the Viking Age : a research Project, B. Ambrosiani and H. Clarke (éds.), *Developments around the Baltic and the North Sea in the Viking Age*, Birka Studies, 3, Stockholm, 1994, p. 294-301.

deux corpus ont la même principale fonction commémorative des morts mais aussi des vivants. Dans les deux cas, cette fonction est accomplie avec des embellissements artistiques : poétique dans le cas des scaldes, alors que se mêlent iconographie, poésie et monumentalité pour les inscriptions runiques. En revanche, socialement ils représentent deux contextes différents : l'aristocratie et les chefs guerriers pour la poésie, un panel plus varié de marchands, d'agriculteurs, de militaires ou même de femmes pour les runes.

L'étude des inscriptions runiques a été rendue plus aisée ces dernières années grâce au *dictionary of Swedish Viking Age Inscriptions (SRR)*, mais aussi grâce aux deux bases de données fondamentales sur lesquelles je me suis appuyé : *SamRun* et *Nytt om runer*¹⁰³. Les citations, traductions et références des différentes inscriptions seront d'ailleurs tirées de *SamRun*. Il existe différents types d'inscription mais celles qui nous intéressent sont toutes consignées sur des stèles¹⁰⁴. Ces textes sont rédigés selon le *futhork* scandinave à seize signes. L'écriture runique connaît divers systèmes qui sont tous dérivés du *futhork* germanique initial à vingt-quatre signes. Il s'agit d'un système graphique nommé d'après le nom de ses six premiers caractères. La variante anglo-saxonne répandue dans les îles britanniques comporte vingt-huit, voire trente-trois signes. Le *futhork* scandinave à seize signes transcrit des textes rédigés à l'époque des Vikings (vers 800-vers 1050) aussi bien en Scandinavie que dans les territoires colonisés. Le *futhork* médiéval de vingt-deux ou vingt-trois signes succédera à ce dernier jusqu'au XIV^e siècle environ. Les signes y sont rangés dans l'ordre de l'alphabet et l'ensemble constitue un système de notation capable en théorie de rivaliser avec l'alphabet latin. Au cours de l'ère viking, les inscriptions sur les bijoux, armes et autres objets du quotidien subissent un net déclin au profit d'un nouveau support monumental cette fois, la stèle runique. Celle-ci occupera le paysage rural scandinave pour environ un siècle et demi, en particulier en Suède et dans la région du Svealand. Il n'est pas ici notre but de débattre de la genèse de ce phénomène. Notons seulement que l'ensemble des inscriptions représente un vaste registre mortuaire agrémenté d'éloges posthumes condensées à l'extrême. La stèle runique représente un monument original car elle ne surmonte pas une tombe, elle n'est pas

¹⁰³L. Peterson, *Scandinavian Runic-text Data Base : a Presentation*, B. Ambrosiani, H. Clarke (éds.), *Developments around the Baltic and the North Sea in the Viking Age, Birka Studies*, 3, Stockholm, 1994, p. 305-309. Il existe par ailleurs quatre grandes éditions nationales qui conservent les inscriptions runiques : *Danmarks runeindskrifter*, Jacobsen *et al.* (éds.), København, 1941-2 ; *Norges Indskrifter med de ældre Runer*, 1-3, S. Bugge, M. Olsen (éds.), Christiania, 1891-1924 ; *Norges innskifter med de yngre runer*, M. Olsen *et al.* (éds.), 1-6, Oslo, 1941-in progress ; *Sveriges runinskrifter*, 1-15, Stockholm : Kungliga Vitterhets historie och antikvitets akademien, 1900-in progress.

¹⁰⁴ Étant donné que les bases de référencements sont en constante évolution en fonction des nouvelles découvertes, il se peut qu'à ce jour de nouvelles inscriptions soient à ajouter à mon développement, ce que je ne manquerais pas de faire, lors de corrections futures.

non plus un cénotaphe, mais un monument au mort érigé en général sur la propriété héréditaire du défunt¹⁰⁵.

La poésie scaldique remonte en dernière analyse au « long vers » germanique ancien¹⁰⁶. Elle est régie par des règles très précises en termes de longueur métrique, d'ordre des mots, de thématiques et de choix de vocabulaire. Nous exposerons ici ses grands principes sans pour autant entrer dans des détails trop complexes, car ces principes ont fait l'objet de nombreux ouvrages très détaillés¹⁰⁷. Par ailleurs lorsque nous ferons référence à des stances scaldiques nous utiliserons les mêmes principes que ceux mis en place par l'Université d'Aberdeen dans sa base de données *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages*¹⁰⁸.

La poésie scaldique est à peu près toujours strophique. Une strophe est appelée *vísa* (pluriel *vísur*). Selon les façons dont sont groupées les strophes, on obtient différents types de poèmes : le *flokkr*, de longueur indifférente, qui aligne les strophes sans leur adjoindre de « refrain ». Le mètre en est toujours le *dróttkvaett*. Puis le *tal* (énumération ou dénombrement) qui est ou bien un poème généalogique ou bien une sorte de « liste ». Enfin la *drápa*, le genre le plus célèbre, dédié à un grand de ce monde, qui comporte une sorte de refrain, ou *stef*, qui au niveau de la métrique fait partie intégrante de la strophe dans laquelle il est incorporé. Une *drápa* peut comporter un ou deux « refrains », rarement davantage. La présence de ce refrain divise la *drápa* en parties distinctes ou *stefjamál*, qui peuvent être de longueurs inégales. Généralement la *drápa* doit comporter une sorte d'introduction, puis un développement principal ou *stefjabálkr*, enfin une conclusion, *sloemr*. L'introduction appelée aujourd'hui *upphalf* et le *sloemr* ont la même longueur et se répartissent symétriquement autour du *stefjabálkr* qui peut lui-même être divisé en unités d'égales longueurs. Il existe aussi des strophes isolées, qui ponctuent d'ordinaire le développement de sagas de toutes catégories, ou que la tradition a conservées indépendamment de tout contexte. Une telle strophe s'appelle *kviðlingr* ou, plus communément, *lausavísa* (*vísa* libre/détachée/interrompue).

¹⁰⁵ A. Marez, *Anthologie Runique*, Paris : Les Belles Lettres, 2007.

¹⁰⁶ On appelle scalde (*skáld*) un poète professionnel connaissant et pratiquant les règles très précises de la poésie scaldique. Le terme en islandais, a pris une extension plus large que dans les autres langues scandinaves, et peut aussi s'appliquer à un prosateur. L'étymologie du mot n'a jamais été élucidée. Il peut avoir des rapports avec l'idée de voyant, de prêtre sacrificateur, ou encore de savoir caché. Le registre de ses activités est cependant bien établi : le scalde célèbre un événement, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit digne de mémoire, il décrit un bel objet, loue un prince tant pour sa valeur que pour sa générosité, commémore un grand de ce monde après sa mort, intervient dans de grands rites magiques bien connus¹⁰⁶, ou même, chose exceptionnelle, parle de lui-même, vante ses exploits et expose ses sentiments. Une mise au point intéressante a été tentée dans un article très discuté par M. T. Steblin-Kamenskij, *On the etymology of the word Skáld*, *Afmaelisrit Jóns Helgasonar*, Reykjavík, 1969, p. 421-430.

¹⁰⁷ E. O. G. Turville-Petre, *Scaldic poetry*, Oxford : Clarendon press, 1976.

¹⁰⁸ Nous citerons ainsi les stances sous la forme « Bølv *Harðr* 1 » qui renvoie dans ce cas au fragment 1 de la *Drápa sur Haraldr Harðráði* écrite par le scalde Bölverkr Arnórsson.

Outre ces problèmes de composition, la poésie scaldique pose un problème en tant que document historique. En effet, quelle est sa réelle valeur historique ? Sur quels critères faut-il donc fonder ou réfuter la poésie scaldique ? La poésie scaldique nous a été transmise par les sagas plus tardives dans lesquelles elle se trouve exposée. Une des théories reçues voudrait faire des sagas une sorte de remplissage en prose sur une ossature fournie par les strophes scaldiques. Le fait est que souvent, les sagas obéissent à une sorte de principe qui consiste à éclairer le texte en prose de *vísur*, comme pour démontrer la vérité des événements présentés¹⁰⁹. Le débat est en fait plus vaste. Il s'inscrit dans la querelle aujourd'hui presque résolue, qui a opposé, plus d'un siècle durant les tenants de la théorie dite de la *Freiprosa* à ceux de la théorie dite de la *Buchprosa*. Les premiers voyaient dans les sagas le fruit d'une longue tradition orale reposant sur une authenticité historique. Les seconds considèrent que les auteurs des textes dont nous disposons étaient réellement responsables, individuellement des textes qu'ils avaient élaborés, à partir de leurs lectures savantes (historiographie et hagiographie latine) et des traditions transmises par voie orale. Divers arguments dont il n'est pas question ici font pencher la balance en faveur de cette dernière opinion¹¹⁰. Si l'on s'en tient à la *Freiprosa*, les *vísur* et poèmes scaldiques servaient en quelque sorte de points de repère et de cadre narratif. Il n'est pas pour autant bon de considérer l'authenticité historique d'une *vísa* comme incontestable. Il entre dans la nature de ce type de poésie de favoriser les archaïsmes. On n'oubliera pas non plus que le devoir strict du scalde n'est pas de faire de l'histoire ou de la chronique, mais bien de traiter avec raffinement un certain nombre de thèmes classés, à la faveur de circonstances données. Certes, parfois l'auteur glisse un événement précis, mais la platitude et le caractère presque obligatoire du schéma s'adaptent souvent sans peine à toutes les circonstances et découragent les prétentions de l'historien moderne à situer précisément la scène dans l'espace et dans le temps. Il ne serait cependant pas judicieux de reléguer ces textes au rang de simples exercices rhétoriques et conventionnels, même si c'était là leur fonction première. L'essentiel de la poésie scaldique tient à sa valeur esthétique. Car, contrairement aux récits dans lesquels les *vísur* sont incorporés, les modèles scaldiques, eux sont strictement contemporains des faits qu'ils encensent ou évoquent. Les grands textes scaldiques s'échelonnent environ entre 800 et 1100 après J.-C. Ils n'ont cependant été repris par les parchemins que vers la fin du XII^e siècle. Entre-temps, la transmission n'a guère pu s'opérer autrement que de manière orale, avec toutes les altérations que cela peut supposer. De plus, les études paléographiques établissent

¹⁰⁹ Sur ce thème, R. Boyer, *Les sagas islandaises*, Paris, 1978, chap. III et IV.

¹¹⁰ Pour un point sur la question, R. Boyer, *op. cit.*, 1984, p. 113-128.

que les principaux parchemins sur lesquels nous nous basons sont rarement les originaux. Ce sont en fait des copies de copies qui de ce fait sont à la fois émaillées d'omissions, d'erreurs, voire même d'ajouts ou d'« améliorations ». Cependant il n'y a pas lieu d'exagérer la portée du problème. La poésie scaldique, de par sa rigidité tolérait moins d'altérations que la prose, ce qui nous garantit tout de même un certain niveau de fidélité.

L'utilisation de ce type de source ne présente donc pas les mêmes difficultés et intérêts selon le type d'études que nous mènerons. Ainsi l'étude des faits relatés par les *visur* nécessitera une tentative de datation, qui s'opérera grâce à l'examen du vocabulaire et de la métrique. Leur valeur historique devra ensuite être éprouvée par un croisement avec d'autres types de sources. Pour ce qui est de l'étude de vocabulaire, le problème est moindre. La transmission des termes comme nous venons de le voir n'ayant pas fait l'objet de beaucoup d'altération, cette étude est rendue d'autant plus pertinente.

B/ Approches théoriques et structure du manuscrit

L'idée originelle de cette étude consistait à vouloir étudier dans leur ensemble les déplacements d'hommes et de biens dans la Rus' ancienne, en intégrant un nombre très varié de sources de types mais aussi de chronologies différentes, comme les récits des voyages des évêques de Novgorod ou les récits de voyageurs arabes, afin de déterminer les vitesses de déplacements ainsi que les modalités de transports dans la Rus' ancienne. Hélas une telle étude s'est heurtée à des contraintes de plusieurs types. Tout d'abord l'impossibilité de pouvoir traiter l'intégralité de ces différents corpus de sources, une tâche qui nécessiterait l'apport des compétences de différents chercheurs, du fait d'un trop grand nombre de documents, mais aussi de par leur diversité linguistique. Mais c'est aussi l'impossibilité de lier ces différentes études à travers l'espace et le temps, ainsi qu'à travers une problématique commune qui eut raison de cette entreprise. D'autant que les sources en question sont bien souvent trop laconiques sur les déplacements eux-mêmes, rendant très compliquée leur reconstitution, qui serait bien souvent la résultante de trop nombreuses hypothèses et conjectures.

Nous avons donc choisi de nous recentrer sur ce problème des circulations dans la Rus' ancienne, mais cette fois-ci à travers le spectre scandinave. En ce sens il s'agit d'un côté de mesurer leur part dans ces contacts et échanges ainsi que les conséquences aux niveaux

culturels, économique et politique, et de l'autre côté d'envisager ce problème à travers un corpus de sources incluant à la fois sources russes, byzantines et arabes, et avant tout scandinaves. Ce corpus, bien souvent sous-exploité, car considéré comme problématique et nécessitant de fait un certain niveau d'expertise linguistique et théorique pour qui veut l'appréhender, se présente comme une piste intéressante pour l'analyse de ces différents phénomènes.

La première partie d'une telle étude suppose tout naturellement la description et la mise en perspective des différentes voies de transit et routes commerciales qui parcourent l'espace russe ainsi que les modalités de transports qui y étaient utilisées. Ces différentes routes se superposaient au réseau hydrographique de la Russie, dont la densité permettait le passage d'une voie fluviale à l'autre, formant une route quasi continue qui connectait la Baltique, la mer Blanche, la mer Noire, ainsi que la mer Caspienne, et qui rendait donc possible la traversée de l'Europe de l'Est jusqu'à l'Empire byzantin, au Kaganat khazar et au Califat arabe. L'examen des sources écrites et du matériel archéologique nous permettra de fait, de reconstituer les différentes étapes à la fois de la pénétration des Scandinaves via ce réseau, mais aussi de son exploitation. Cela nous poussera dès lors à nous interroger sur le rapport existant dans le cas de la Rus' entre l'arrivée de ces derniers, le développement des réseaux d'échanges, et celui des centres proto-urbains. À une époque où les Scandinaves pénètrent peu à peu l'espace fluvial et s'emparent ou participent tout du moins à la croissance des principaux centres situés sur ces voies fluviales, faut-il voir une corrélation entre la création d'un véritable réseau de communication, la densification du commerce et enfin le développement des centres urbains ? Après avoir mis en évidence le rôle joué par ces migrants dans l'exploitation de ces réseaux de transit, mais aussi reconstitué ces différentes routes et itinéraires, et mis en évidence l'existence de sorte de nœuds de communication, nous nous intéresserons à la navigation russe en tant que telle, toujours d'après les sources écrites et iconographiques, et ce sur des aspects essentiellement techniques liés au vocabulaire maritime, aux pratiques maritimes ainsi qu'aux technologies nautiques qui furent développées et employées à l'époque de la Rus', afin de souligner l'impact des Scandinaves sur ces différents phénomènes. Il n'existe pas en effet d'étude récente qui examinerait en détail l'héritage nautique scandinave en Rus' pour l'époque médiévale, ainsi que dans la Russie moderne. Contrairement aux autres fondations scandinaves, les études en présence (qui ne jouissent pas d'une grande diffusion du fait de leurs publications en russe) ne s'attachaient qu'à l'aspect technologique, en examinant le matériel archéologique hélas aujourd'hui en

grande partie disparu. Ma volonté était donc d'offrir une étude la plus exhaustive possible concernant les différents types d'héritages en y incluant de nouveaux axes d'études, tels que la linguistique ou l'étude des pratiques maritimes qui feront l'objet de deux parties distinctes :

- La première, porte donc sur l'examen des transmissions linguistiques, c'est-à-dire du vocabulaire nautique slavon et vieux russe hérité de la présence scandinave. Sur ce sujet, les études réalisées sont peu nombreuses et bien trop souvent lacunaires, d'autant que certaines sont vectrices de contresens, tout particulièrement en ce qui concerne les dénominations de navires.
- Dans la seconde partie, à propos des transmissions culturelles, il s'agira d'identifier au travers des sources écrites, les pratiques nautiques d'inspiration scandinave, en procédant par analogie et confrontation avec les sources scandinaves et latines.

Lors de notre développement nous tenterons par ailleurs de mettre en avant les similarités de ces différents phénomènes avec les fondations scandinaves Ouest-européennes dont la Normandie.

À partir de là nous nous attarderons sur les différentes tentatives de reconstitutions des voyages et des embarcations scandinaves le long de ces voies. Il sera ainsi l'occasion de prendre en considération d'un point de vue peut-être plus pragmatique, les différents problèmes suggérés par ces mouvements, et de comparer ces conclusions aux témoignages écrits dont nous disposons afin d'y apporter une dimension critique. La réserve sera ici de mise, la portée historique et scientifique de telles études faisant comme nous le verrons bien souvent débat.

Après avoir mis en avant les voies de communication qui existaient dans la Rus' médiévale, la seconde partie de notre étude sera cette fois-ci centrée sur les témoignages que nous livre l'historiographie scandinave à propos de la géographie Rus' et de la manière dont elle est traitée dans les récits de voyage. En choisissant de regrouper, puis d'identifier les différents toponymes et descriptions d'espaces géographiques que nous livrent les sources scandinaves, nous tenterons d'apporter un regard nouveau sur les principales voies de transit empruntées et les régions qui étaient visitées par ces Scandinaves, et de juger de l'importance des récits de voyageurs dans l'élaboration de cette géographie. De là nous pourrions mettre en perspective le degré de connaissance des lettrés scandinaves sur ce sujet, pour envisager la représentation mentale qu'ils se faisaient de ce territoire, et voir en quoi la manière dont ils décrivaient la Rus' se trouve à mille lieues des réalités physique, historique et archéologique.

L'étude menée au cours du chapitre précédent nous donnera ensuite l'occasion de nous attacher à la dimension humaine de ces mouvements et d'apporter un éclairage nouveau sur

ces Scandinaves qui parcouraient la Rus' ancienne. Quid des motivations à l'origine de leurs déplacements ? Qu'est-ce que les différents témoignages historiographiques nous apprennent sur leurs volontés, leur origine sociale et géographique, leur familiarité avec cet espace, leurs relations avec les populations locales ? À l'examen des motivations qui favorisèrent ces déplacements, nos regards se tourneront tout naturellement vers le commerce et les échanges scandinaves. Très réduits, les témoignages sur ce type d'activités ne peuvent néanmoins pas mener à une réelle réflexion autour du commerce dans la Rus'. L'étude des flux monétaires et de marchandises, et leur impact sur le développement plus général des centres proto-urbains et de la Rus' ne peuvent en effet s'envisager uniquement à partir des sources écrites, et de par la complexité et l'étendue de cette thématique ne pourraient faire l'objet d'un développement exhaustif dans le présent ouvrage.

Partie I :
Navigation et voies de
communication dans la Rus'
ancienne

Chapitre I :

Voies maritimes et fluviales de la Rus' ancienne

L'investigation des voies fluviales de la Russie qui se basait essentiellement sur l'interprétation des sources écrites débuta au XIXe siècle. En prenant comme base les Chroniques russes ainsi que les investigations archéologiques, le professeur Hodakovsky, dans son article paru en 1837 intitulé « Moyens de communication dans la Russie ancienne », donnait une description détaillée du réseau fluvial du nord-ouest de la Russie¹. La place de ces différents cours d'eau au sein du système de communication de la Rus' ancienne fut ensuite développée dans l'ouvrage fondamental de Nicolai R. Zagoskin « Voies maritimes et construction maritime à l'époque de la Rus' ancienne » qui fut publié en 1910². Elena A. Rydzevskaya fut néanmoins la première à croiser sources scandinaves et matériel archéologique pour ainsi faire remonter l'utilisation de ce réseau à l'époque viking³. Par la suite, au milieu du XXe siècle, le croisement des sources fut davantage utilisé pour répondre au problème de l'exploitation de ces voies fluviales. Ainsi la cartographie, la datation et la systématisation des sources à travers des études plus locales permirent de réaliser une reconstruction partielle du processus de formation et de fonctionnement de ces voies.

I/ Le réseau hydrographique en question : géographie, distances et contraintes physiques

Le réseau ramifié de lacs et de rivières que constituent les plaines du nord-est de l'Europe fournit à bien des égards les conditions favorables au développement de routes fluviales. De par l'importance des distances à franchir additionné aux conditions géographiques peu favorables où se mêlent zones forestières très denses et marécages, sans oublier le risque que constituaient les tribus nomades stationnées dans les steppes,

¹ З. Ходаковский, Пути сообщения древней Руси, *Русский исторический сборник*, вып. I, Москва, 1837.

² Н. Р. Загошкин, *Русские водные пути и судовое дело в донетровской России*, Казань, 1910.

³ Е. А. Рыдзевская, *op. cit.*, 1978.

l'acheminement par voie terrestre ne se présentait pas comme une solution des plus aisées. Au contraire d'un réseau routier qui n'apparut véritablement qu'au XIIe siècle et qui resta longtemps une donnée locale, ce réseau fluvial, sécurisé à partir des IXe-Xe siècles par de nombreux sites fortifiés, était idéal pour le transfert d'hommes et de marchandises à la fois sur de courtes et longues distances. La proximité de chacun des trois grands fleuves, le Dniepr, la Volga et la Dvina rendait possible le transfert d'un bassin à l'autre via de nombreuses zones de portages. Ce réseau représentait ainsi le principal moyen de communication entre les différentes parties de la Rus' et formait une route commerciale presque continue qui connectait la Baltique, l'Europe centrale, la mer Blanche, la mer Noire, ainsi que la mer Caspienne, et rendait donc possible la traversée de l'Europe de l'Est jusqu'à l'Empire byzantin, au Kaganat khazar et au Califat arabe.



Les principales voies fluviales de la Rus' ancienne

A/ Mouvements scandinaves et premières connexions

Il faudra néanmoins attendre la seconde moitié du IXe siècle pour constater les prémices d'une connexion entre ces différentes voies et leur utilisation en tant que réseaux de transit. Bien que des communications locales le long de ces cours d'eau existent déjà dès l'âge du fer, ce processus de mise en relation s'est mis en place à la faveur de la pénétration progressive des Scandinaves le long des voies fluviales. Rappelons que dès les VIIe-VIIIe

siècles, des contacts avaient déjà cours entre Scandinaves et populations du nord de la Rus'. Les découvertes occasionnelles d'objets scandinaves, d'armes et d'ornements dans les environs du lac Ladoga et de la rivière Volkhov attestent de visites irrégulières d'hommes venant de la Baltique dès cette époque. Leurs différents voyages, à la recherche de biens commerciaux dont les fourrures, mais aussi dans le cadre de pillages, les rendaient familiers du système fluvial des régions de Ladoga, du lac Ilmen' et du Volkhov⁴.

Néanmoins, ce n'est qu'à la faveur de leur installation progressive à partir du IXe siècle, que se mit en place ce réseau de communication reliant d'une part les centres proto-urbains contrôlés par l'aristocratie scandinave entre eux, mais aussi dans une plus large mesure, le monde Scandinave à la Rus' et à ses voisins. À Ladoga, on retrouve ainsi les premières traces de colons scandinaves dès la moitié du VIIIe siècle⁵. À partir de la Neva ils pénétrèrent le lac Ladoga et le Volkhov qui s'écoule vers le sud et se jette dans le lac Ilmen' pour ensuite rejoindre la Lovat qui permettait de relier le réseau fluvial connecté au Sud ou encore la Msta-Tvertsa, pour ensuite rejoindre le réseau de la Volga et ainsi entrer en connexion avec le réseau de commerce et d'échange oriental dont les trouvailles de trésors de pièces islamiques le long de ces mêmes rivières montrent qu'il était déjà en fonction pour les VIIIe-IXe siècles. Aux IXe-Xe siècles, un certain nombre de centres proto-urbains que nous aurons le loisir d'évoquer plus en détail dans les chapitres suivants, se développèrent à des endroits stratégiques dans ces régions du Nord-Ouest, formant en quelque sorte ce qui allait devenir l'épine dorsale de ces réseaux de communication, que nous pouvons décomposer en deux grands axes Nord-Sud et Ouest-Est, dont le développement et l'essor prirent place à des périodes différentes.

B/ La route Baltique-Volga

Au IXe siècle la route Baltique-Volga (Ouest-Est) commençait dans le golfe finlandais de la Neva. Plus loin dans les terres, le réseau fluvial permettait d'emprunter une grande variété de routes pour rejoindre la Volga.

⁴ *Ibid.*

⁵ S. Kuz'min, Ladoga, le premier centre proto-urbain russe, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 123-142.



La voie Baltique-Volga (seconde moitié du IXe siècle-première moitié du XIe siècle)

La division majeure s'opère à partir des lacs Ladoga et Ilmen'. À partir du sud-est du lac Ladoga, un voyageur pouvait emprunter l'une des quatre routes du réseau fluvial connectée à la Volga, parfois via le portage : la Svir, l'Ojat, la Sjas-Mologa et le Volkhov. À partir du lac Ladoga, la Svir et l'Ojat mènent vers le nord-est au lac Onega. De là il est possible plus au nord de rejoindre grâce à un réseau d'affluents la mer Blanche et la Carélie, et plus au sud la Cheksna, un affluent de la Volga. La région de Novgorod était quant à elle connectée à la Dvina orientale par le réseau composé de la Msta, la Mologa, du lac Kubenskoe et de la Soukhona, à partir desquels on pouvait également rallier le bassin de la

Volga⁶. À partir du golfe de Riga, grâce à la Dvina occidentale et ses affluents, il était aussi possible de rejoindre ce réseau, en empruntant les différents portages qui menaient à la Lovat et ensuite au lac Ilmen'. Cependant, à la lumière des données archéologiques et de la numismatique, il semblerait que cette route n'ait été empruntée régulièrement qu'à partir de la seconde moitié du IXe siècle. Un trésor contenant des monnaies islamiques datées de 840 représente la plus ancienne trace d'activité économique pour ce qui est de la Dvina occidentale⁷.

Il serait cependant inexact de présenter ces routes comme fonctionnant en permanence. La faible densité de populations, les vastes espaces de forêts et de steppes ne permettaient sûrement que des relations fractionnées avec de très nombreux intermédiaires et différentes ethnies. Le contexte géopolitique était lui aussi à la source de variations majeures dans les rythmes de fréquentations et dans le tracé de ces routes. Lors du dernier quart du IXe siècle, le commerce et la fréquentation de ces routes semblent d'ailleurs connaître un net recul en concomitance avec l'effondrement du Kaganat russe avant de reprendre avec vigueur à la faveur de la seconde vague de migration des Scandinaves qui aboutit à la création de la Rus'. À partir de 900, l'Asie centrale soumise à la dynastie Sāmānide, remplace alors l'Iran et l'Iraq comme source principale de dirhams tandis que le volume des échanges croît de manière exponentielle durant le Xe siècle, des millions de dirhams affluant ainsi vers la Baltique, pour atteindre la Scandinavie, phénomène à la faveur duquel la Rus' voit l'émergence et la croissance de nombreux centres proto-urbains. À l'Est ces circulations étaient étroitement contrôlées par le Kaganat khazar dont la domination sur le cours inférieur de la haute Volga jusqu'au confluent de l'Oka le plaçait en situation d'intermédiaire privilégié entre mondes russe et musulman, avant qu'il ne soit défait dans les années 960 par Sviatoslav, provoquant son déclin et son éviction dans la région par la Bulgarie de la Volga, alors que pour la même période le Dniepr et Kiev jouaient un rôle grandissant dans l'acheminement des biens à destination de Constantinople, au détriment notamment du Don. À la faveur de circulations d'hommes et de biens liées notamment au commerce des fourrures, ces routes, bien que concurrencées par la « Voie des Varègues aux Grecs » qui connaîtra un essor notable à partir de la seconde moitié du Xe siècle, continuèrent à être utilisées tout au long du XIe siècle avant de connaître un net déclin qui se traduit par la raréfaction des trésors de monnaies

⁶ G. Jacobson défend la thèse selon laquelle la Dvina Orientale fut un point d'entrée vers la Rus' et les routes de commerces internationales. Г. Якобссон, Варяги и Путь из Варяг в Греки, *Scando-Slavica*, 29, 1983, p. 117-134.

⁷ E. A. Melnikova, Water Routes in Pre-Mongol Rus', *The Eastern world of the Vikings : eight essays about Scandinavia and Eastern Europe in the early Middle Ages*, Göteborg Universitet, 1996, p. 31-44.

orientales dans le nord de la Rus', remplacées à partir du XIIe siècle par des monnaies germaniques.

C/ La voie Baltique-Byzance ou la « Voie des Varègues aux Grecs »

De la Baltique, à partir du golfe de Finlande et de la Neva il était possible de rejoindre le lac Ladoga, véritable porte d'entrée vers le réseau hydrographique russe. À partir de Ladoga, via le Volkhov, Novgorod et le lac Ilmen', on rejoignait ensuite la Lovat puis le Dniepr grâce au réseau de portages qui n'excédaient qu'en de rares occasions 20-30 km. Le premier partage des eaux était ainsi franchi en ralliant la Dvina occidentale grâce à des rivières de moindre importance telles que la Kounia. De là, le second partage des eaux était traversé en empruntant la Kasplaïa qui se déverse dans le Dniepr, à partir duquel on se rendait jusqu'à la mer Noire et Constantinople. C'est ce que les historiens appellent communément la « Voie des Varègues aux Grecs », une expression qu'on ne retrouve en vérité qu'une seule fois dans l'historiographie, à propos de la description de cette voie dans la *PVL* : « Il y avait une route des Varègues aux Grecs, et de chez les Grecs, par le Dniepr, un portage vers la Lovat', et par la Lovat' on entrait dans l'Ilmen', un grand lac et de ce lac s'écoule le Volkhov qui se jette dans le grand lac Nevo, et de ce lac on entre par un estuaire dans la mer des Varègues. Et par cette mer on va jusqu'à Rome et de Rome, on arrive par la même mer à Tsar'grad, et de Tsar'grad, on arrive à la mer de Pont, dans laquelle s'écoule le fleuve Dniepr »⁸. C'est donc à partir de cette unique description des différentes voies et zones de portages que les historiens, archéologues ou encore amateurs ont tenté de recréer cet itinéraire⁹.

Or, il est intéressant de noter que cette route ne semble avoir constitué un axe de transit majeur qu'à partir de la seconde moitié du Xe siècle à la faveur de plusieurs phénomènes. D'une part comme nous l'avons évoqué plus tôt, la pénétration et l'installation progressive des Scandinaves le long de cet axe, dont le contrôle permettait une connexion directe avec le monde de la Baltique. D'autre part, l'effacement progressif du commerce avec l'Orient, à la suite de la chute du Kaganat Khazar qui entraîna une redistribution des pouvoirs

⁸ Traduction en français réalisée par V. Petrukhin, dans Les villes (Gardar) sur la « Voie des Varègues aux Grecs », *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 357.

⁹ Voir Chapitre IV.

dans la zone de la Volga, et une connexion renforcée avec les mondes germaniques, comme en attestent les grandes quantités de deniers en provenance de la Baltique qui supplantèrent progressivement les dirhams dans les échanges du nord de la Rus'. Mais c'est principalement l'effacement progressif de la puissance petchenègue à partir de la moitié du Xe siècle qui semble avoir constitué un tournant dans l'exploitation de cette voie. Car comme en témoigne Constantin Porphyrogénète dans le chapitre IX de son *De Administrando Imperio*, ceux-ci constituaient une menace omniprésente qui rendait très risquée l'utilisation de ces voies. De fait, jusqu'au Xe siècle, les importations de types byzantines se font rares, mais connaissent un essor notable pour les périodes suivantes, grâce au transport de marchandises par le biais d'amphores, tandis que les marchandises en provenance du sud et de la région du Dniepr gagnent progressivement le nord de la Rus' et de l'Europe¹⁰.

Situé en plein cœur de la Rus', le Dniepr constituait l'épine dorsale de la Rus' et permettait d'unifier le Nord et Sud, c'est-à-dire Novgorod et Kiev, les deux centres princiers¹¹. Mais plus que cela, ses nombreux affluents en faisaient le point central de toute voie commerciale liant la Rus' à l'Europe centrale, la Baltique, la Volga, la mer Noire et la mer d'Azov. À l'ouest tout d'abord, le Pripiat et la Berezina menaient aux bassins de la Bug et de la Neman qui s'enfonçaient dans les régions slaves du sud de la Baltique et en Europe centrale. Les affluents du sud-ouest du Dniepr comme le Slich et le Ros permettaient quant à eux la jonction avec la Bug et le Dniestr. Néanmoins, l'intégration de ces rivières au réseau de navigation de la Rus' ne fut réalisée qu'à partir du second tiers du Xe siècle avec l'annexion de la Volhynie sous la régence de la princesse Olga¹². À l'est, la Desna faisait quant à elle le lien avec l'Oka et la Volga, alors que la Desna-Seim, le Psel et la Vorskla permettaient le passage vers le Don par l'intermédiaire de l'Oskol et du Donets. Ces fleuves et rivières constituaient aussi des remparts naturels face aux invasions et menaces venues de l'extérieur. À partir de cet avantage stratégique naturel, de nombreuses forteresses et garnisons furent établies le long de la Ros, du Trubzeh ainsi que de la Stugna, formant ce qu'on appelle les « Murs du Dragon » (*Змиевы валы*), qui protégeaient les régions du Sud¹³.

¹⁰ Fedor Androščuk a décrit comment les perles de schiste de la région de Volhynie se sont progressivement exportées vers le nord de la Rus' et la Suède au tournant de la seconde moitié du Xe siècle et du début du XIe siècle. Cet axe a aussi vraisemblablement entraîné la diffusion de savoirs faire dont témoigne la naissance d'un atelier d'orfèvrerie de type byzantin dans la même région. F. Androščuk, *The Place of Dereva and Volhynia in Norse-Slav Relations in the 9th and 11th centuries*, *Situne Dei 2009*, 2009, p. 7-20.

¹¹ Bien qu'Hérodote dans sa description de la Scythie, évoque l'activité régnant autour du Dniepr dont les rives étaient par endroits habitées, l'archéologie nous montre qu'il existait bien dans la région un certain nombre de centres urbains dont la croissance n'était en rien déterminée par le commerce le long du fleuve.

¹² F. Androščuk, *op. cit.*, 2009, p. 17-18.

¹³ М. П. Кучера, *Змиевы валы Среднего Поднепровья*, Киев : Наукова думка, 1987.



La « Voie des Varègues aux Grecs » (seconde moitié du Xe siècle)

Mais rappelons toutefois que ces routes, qui figurent si clairement sur nos cartes, ne représentent pas pour autant des itinéraires tout tracés, en ce sens, que tout ne se faisait pas dans la simplicité : passages à gué, portage, tirage des navires étaient choses communes comme nous allons nous en apercevoir. Certains tronçons de ces voies ne devaient pas être praticables du fait de bancs de sable, rapides, ou de niveaux d'eau trop faibles.

Nous pouvons aussi retrouver une trace de ces voyages qui menaient à Constantinople dans les traités russo-byzantins de 911 et 944, dans les clauses relatives aux navires échoués. Ces traités qui intervinrent à la suite de conflits ayant opposé Byzance et la Rus', auxquels on peut ajouter celui de 971, constituent un ensemble de documents traduits du grec vers le slavon qui furent conservés dans la *PVL*¹⁴. Les traités de 911 et 944 entretiennent une relation toute particulière puisqu'ils se présentent à bien des égards comme le renouvellement d'accords passés plus tôt. Dans les deux cas les formulations semblent indiquer que ceux-ci furent rédigés en deux exemplaires, un à destination de la cour et l'autre qui nous est parvenu, à destination des plénipotentiaires russes. Néanmoins il est clair que ce type de traité était en fait une décision émanant de l'Empereur lui-même, le seul à pouvoir octroyer ses « faveurs » à autrui, et devait se présenter sous forme d'un chrysobulle impérial, ce qui permettait entre autres de maintenir l'illusion que même en cas de concession humiliante, l'empire byzantin conservait une certaine supériorité dans les débats et ne reconnaissait en aucun cas l'autre partie comme son égale. Il n'en demeure pas moins qu'une fois ces traités « accordés », leurs contenus devaient être discutés par les deux camps.

Traité de 911

Si un bateau est rejeté par un grand vent sur une terre étrangère, et qu'en cet endroit se trouve quelqu'un de chez nous (Russes), et s'il se porte volontaire pour charger le navire et l'envoyer de nouveau en terre chrétienne, nous (les Russes) l'accompagnerons dans les endroits périlleux jusqu'à ce qu'il arrive en lieu sûr. Si un tel bateau, retenu par la tempête ou par un obstacle venant de la terre, ne peut retourner à son port (à son pays), nous viendrons en aide aux rameurs de ce bateau, et nous les accompagnerons, sains et saufs, avec la marchandise si cela arrive près de la terre grecque.

Si un même accident arrive près de la terre russe, nous l'accompagnerons en territoire russe et laisserons vendre le chargement de ce bateau et toute autre chose du bateau que l'on peut vendre. Et quand nous irons chez les Grecs, soit pour faire du commerce, soit en tant qu'ambassade pour l'Empereur, nous rendrons honnêtement le produit de la marchandise vendue de leur bateau.

¹⁴ Н. А. Лавровский, *Византийский элемент в языке договоров русских с греками*, Санкт-Петербург, 1904, р. 17.

S'il arrive que quelqu'un du bateau soit tué ou battu par nous Russes, ou que quelque chose soit dérobé, que ceux qui se sont rendus coupables de ces crimes soient passibles de l'épithème susdit.

Traité de 944

Si les Russes rencontrent une *koubara* grecque rejetée sur quelque rivage que ce soit, qu'ils ne lui portent aucun dommage. Si quelqu'un y prend quelque chose, ou fait esclave un homme ou le tue, qu'il soit châtié selon la loi russe et grecque.

Les clauses de 911 présentent les devoirs auxquels sont tenus les Russes en cas de naufrage d'un navire grec et se décomposent en trois parties distinctes. La première concerne le cas d'un incident ou d'un naufrage survenu sur un territoire étranger. Les Russes s'engagent alors à porter assistance à ce navire. La deuxième partie concerne cette fois-ci un naufrage qui interviendrait en terre russe. Enfin la troisième concerne le meurtre d'un membre de l'équipage, le pillage, ou la revente par les Russes de la cargaison d'un navire grec échoué. Ils acceptent dès lors de restituer la cargaison ou le produit de la vente sous peine d'être soumis comme l'indique l'article suivant, aux châtimens prévus pour le vol et pour le meurtre¹⁵. Le caractère unilatéral de ces clauses s'explique par le contexte dans lequel elles interviennent, bien que comme le considère Lichachev les documents écrits ne semblent pas jouer pour les Russes un rôle déterminant dans les rapports diplomatiques et les échanges qu'ils entretenaient, mais que leur présence se justifie par le fait qu'il était d'usage de procéder ainsi chez les Byzantins¹⁶. Au niveau politique tout d'abord, le traité de 911 intervient alors que Byzance est en conflit ouvert avec la Bulgarie et tente ainsi de prévenir par ces accords d'entre-aide, les éventuels pillages qui pourraient intervenir sur leurs navires échoués sur les côtes bulgares. Remarquons d'ailleurs qu'une fois ce conflit apaisé dans les années 920, le traité de 944 ne semble pas utile de renouveler de tels accords et en simplifie

¹⁵ Les pénalités prévues pour le pillage des cargaisons sont classiques dans la législation byzantine. A. Watson, *The Digest of Justinian*, vol. 4, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1985, livre XLVII, II, 43, 11 ; XLVII, IX, 4, 1 ; XLVII, IX, 1 ; XLVII, IX, 1, 5 ; XLVII, IX, 4 ; XLVII, IX, 4, 1 ; XLVII, IX, 4, 2 ; XLVII, IX, 5.

¹⁶ Il est d'ailleurs intéressant de voir que les Scandinaves, majoritairement présents lors de ces expéditions, pouvaient avoir une conception radicalement différente des épaves qu'ils étaient susceptibles de rencontrer sur leur chemin et qu'en cela il est peu probable qu'ils aient appliqué à la lettre ces clauses. Pour vous en rendre en compte je vous invite à consulter l'Annexe II sur la conception des épaves chez les Scandinaves.

ainsi les termes précisant que les Russes ne doivent seulement pas porter préjudice aux épaves grecques qu'ils seraient susceptibles de rencontrer.

D'un autre côté ce contenu s'explique aussi par la teneur des trajets effectués par les navires grecs et russes. À partir de l'embouchure du Dniepr, les navires russes pénétraient dans la mer Noire pour ensuite longer les côtes bulgares jusqu'à Constantinople. Comme le suggère le chapitre IX du *De Administrando Imperio*, le type d'embarcations utilisées, de par leurs structures et leurs gabarits, étaient adaptées à la fois à la navigation fluviale et hauturière, bien qu'il faille imaginer qu'elles n'étaient pas capables de s'aventurer très loin des côtes. C'est donc dans ce cadre que les clauses évoquent le secours porté aux navires grecs échoués le long de côtes étrangères. Les Russes organisés en convois étaient alors à même de les escorter ou tout du moins d'acheminer hommes et cargaisons jusqu'à Constantinople. L'évocation de la terre russe renvoie quant à elle au chemin retour emprunté par ces marchands russes. De fait, qu'entend-on par « terre russe » ? Il pouvait à cette époque soit s'agir des régions proches de l'embouchure du Dniepr ou des côtes nord de la mer d'Azov. Il est peu probable que des navires grecs aient emprunté le réseau hydrographique de la Rus' et qu'ils s'y soient échoués. De par leurs structures différentes et un fort tonnage, ils ne semblaient pas du tout adaptés à ce type de navigation mixte, d'autant plus qu'ils représentaient souvent des unités individuelles et non des convois, caractéristique pourtant nécessaire pour assurer la protection des marchandises contre les nomades gravitant dans les steppes pontiques. C'est donc lors des voyages retours que les Russes pouvaient rencontrer ces embarcations grecques échouées sur leur terre. Or il semble impensable que dans le cadre de ces accords de tels convois fassent demi-tour pour rejoindre Constantinople. Deux solutions s'imposent donc, rejoindre à partir de l'embouchure du Dniepr Cherson, sachant que la navigation à contre-courant sur le Dniepr devait être particulièrement problématique et qu'au contraire les marchands russes devaient continuer leur route jusqu'à la mer d'Azov et ses différents débouchés commerciaux, où l'embouchure du Don constituait une autre porte d'entrée plus praticable à destination du cœur de la Rus'. La seconde solution constituait comme le suggèrent ces traités à vendre les biens, et à en restituer le produit lors de l'expédition suivante menant à Constantinople ou encore à Cherson¹⁷, ce système de convois

¹⁷ De nombreux articles de la législation byzantine prévoient un dédommagement pour les sauveteurs d'épaves et de marchandises. Dans le *Prócheiros Nómos*, on retrouve l'obligation de rendre au propriétaire d'un navire échoué, ou à ses héritiers, le prix de la cargaison, si elle est vendue sur le lieu du naufrage. Le *Prócheiros Nómos/Πρόχειρος Nóμος*, littéralement le *Manuel*, est un ouvrage législatif byzantin, le grand frère de l'*Épanagôgè* commandé par Léon VI le Sage entre 870 et 880 et non pas en 907. Divisé en quarante sections, le *Procheiron* est plus proche du *Corpus Juris Civilis* que l'*Épanagôgè*. Il traite essentiellement de droit pénal et il est la source de nombreux ouvrages de droit postérieurs tels que l'*Hexabiblos* d'Harménopoulos. *A Manual of*

semblant être quelque chose de cyclique. Signalons d'ailleurs que ces voyages devaient excéder une année et qu'il semble ainsi logique comme le signale le *DAI* que de nouveaux convois soient formés chaque année afin d'exporter les biens et denrées collectées dans l'année¹⁸.

II/ Rapides, portages et nœuds de communications

A/ Le témoignage du *DAI* sur les voies fluviales de la Rus'

La navigation sur le Dniepr et ses contraintes physiques

C'est dans son livre *De l'administration de l'empire*, que Constantin VII Porphyrogénète, rédigea pour la formation de son fils Romain (959-963), qu'il décrit dans le chapitre IX la route fluviale qui relie Kiev à Constantinople sur laquelle se trouvent les fameux rapides du Bas-Dniepr. À cette occasion il dresse la liste des villes qui s'échelonnent de Novgorod à Kiev et décrit les activités commerciales des Rus' à Constantinople. Cet ouvrage se compose d'un ensemble de cinquante-trois chapitres divisés en quatre sections. La première (chap. I-XIII) traite des peuples susceptibles de représenter une menace ou au contraire d'aider Byzance, tandis que la seconde (chap. XIII) présente de manière archaïsante et stéréotypée les différents traits de caractère de ces populations. La troisième partie (chap. XIII-XLVIII) s'attelle à décrire les caractéristiques ethnologiques de ces différents peuples avec à l'appui de nombreux épisodes du passé les mettant aux prises avec Byzance. Enfin, la quatrième section (chap. XLVIII-LIII) décrit dans un changement de style très abrupt les

Easter Roman Law, The Procheiros Nomos, Published by the Emperor Basil I at Constantinople between 867 and 879 A.D., E. H. Freshfield (trad.), Cambridge, 1928, article 39, clause 25. Le *Nomos Nautikos* détermine pour sa part la récompense garantie à celui qui viendra à la rescousse d'un équipage échoué ainsi qu'à la marchandise. Celle-ci est fixée selon deux grands principes : la dangerosité de l'entreprise ainsi que la valeur marchande des biens recueillis. Le *Nomos Nautikos* est une compilation non exhaustive de pratiques maritimes traduites sous forme de lois en Méditerranée orientale avec extension en Afrique et en Italie romano-byzantines, ayant cours entre 600 et 800, fourchette chronologique retenue par la majorité des historiens pour dater sa rédaction. *Nómos Rodiōn nautikós, The Rhodian Sea-Law*, W. Ashburner (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1909, III:30, III:47.

Dans les *Digestes* ce n'est que dans des cas limités et exceptionnels que ces derniers devaient dédommager les sauveteurs – encore étaient-ils alors tenus pour des employés – et le dédommagement n'était que le prix payé à l'heure, sur une base journalière ou à la semaine, pour leurs efforts et l'entreposage des marchandises. Cependant il est important de constater que la loi byzantine reste silencieuse sur les modalités d'appropriation des biens retrouvés. On peut néanmoins imaginer de tels dédommagements pour les Russes qui se rendraient à Constantinople afin de « rendre le produit de la vente des marchandises » issues du naufrage, dans le cas où la loi byzantine invoquée par le texte s'appliquerait autant pour les rétributions que pour les condamnations.

¹⁸ Sur la durée de ces entreprises voir le chapitre IV sur les voyages d'essais.

récents changements apparus dans l'Empire. En voici la traduction basée sur le texte original édité et annoté par Gyula Moravcsik et Romilly H. Jenkins en 1972,¹⁹ ainsi que sur la traduction française réalisée par Irène Sorlin²⁰ :

Des *Rhôs* qui viennent de *Rhôsia* avec leurs monoxyles, à Constantinople.

Les Monoxyles qui descendent de la *Rhôsia* du dehors à Constantinople, viennent de *Nemogardas* où régnait *Sfendosthlavos* fils d'*Igôr*, prince de *Rhôsia*, ils viennent aussi de la place de *Miliniskan*, de *Telioutza*, de *Tzernigôga* et de *Vousegrad*. Tous ils descendent le fleuve Dniepr et se rassemblent dans la place de *Kioba* que l'on appelle aussi *Sambatas*. Les Slaves, leurs tributaires, appelés *Kribétaiènoi*, *Lenzanènoi* et les autres sclavinies, abattent, dans leurs montagnes, durant l'hiver, les monoxyles, et les ayant assemblés, au tournant de la saison, lorsque la glace a fondu, ils les font entrer dans les lacs voisins. Comme ceux-ci se jettent dans le fleuve Dniepr, ils pénètrent de là dans le fleuve, arrivent à *Kiov*, traînent les monoxyles jusqu'à l'arsenal, et les vendent aux *Rhôs*. Les *Rhôs* n'achètent que les coques seules et démontant les vieux monoxyles ils en adaptent sur ces dernières, les écopés, les tolets et autres instruments nécessaires, [et ainsi] les équipent.

Au mois de juin ils se mettent en route par le fleuve Dniepr, descendent à *Vitetzébé* qui est une place tributaire des *Rhôs*, se rassemblent là pendant deux ou trois jours jusqu'à ce que soient réunis tous les monoxyles, puis se remettent en marche et descendent ledit fleuve Dniepr. Et tout d'abord ils arrivent au premier barrage, nommé *Essoupé*, ce qui veut dire en russe et en slave « ne dors pas ! ». Ce rapide n'est pas plus large que le *Tzykanistérion*. En son milieu se dressent de hauts rochers qui affleurent comme des îles. L'eau s'y précipite, déborde et rejaillit jusqu'à l'autre rive en faisant un bruit épouvantable. Aussi les *Rhôs* n'osent-ils pas passer parmi ces roches, mais ils accostent au voisinage, débarquent les hommes sur la terre ferme en laissant les autres marchandises dans les monoxyles, puis, nus ils tâtent le fond avec leurs pieds [...] afin de ne pas

¹⁹ *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio*, R. J. H. Jenkins (trad.), G. Moravcsik (éd.), Washington DC, 1972.

²⁰ I. Sorlin, Le témoignage de Constantin VII sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du Xe siècle, *Cahiers du Monde Russe et soviétique*, 6, 1965, p. 147-188.

heurter quelque roche. Ils procèdent ainsi, les uns à la proue, les autres au milieu, tandis que d'autres, à l'arrière, manœuvrent avec des perches et avec cette entière précision, ils passent le premier barrage en suivant la courbe et la rive du fleuve. Lorsqu'ils ont passé ce barrage, ils repartent après avoir embarqué ceux de la terre ferme, et descendent jusqu'au barrage suivant, appelé en russe *Ouvorsi*, et en slave *Ostrovouniprach*, ce qui signifie « l'île du rapide ». Celui-ci, autant que le premier, est dangereux et difficile à franchir. Débarquant à nouveaux les gens, ils font passer leurs monoxyles comme précédemment. Ils franchissent de la même façon le troisième rapide appelé *Gelandri*, ce qui veut dire en slave « le bruit du rapide » ; puis le quatrième, le plus grand nommé en russe *Aeifor* et en slave *Neasit*, parce que les pélicans nichent dans ses grandes roches. Là tous les monoxyles accostent, proue en avant, et les hommes désignés pour veiller en sortent et s'en vont monter une garde vigilante à cause des Petchenègues. Les autres se chargent des marchandises qui se trouvaient dans les monoxyles, tandis que les esclaves tirent ceux-ci avec des chaînes sur la terre ferme durant six milles, jusqu'à ce qu'ils aient contourné le rapide. Puis les uns les traînant, les autres les portant sur les épaules, ils transbordent les monoxyles de l'autre côté du rapide. Ensuite les ayant mis à l'eau et ayant effectué leur chargement, ils embarquent et naviguent à nouveau. Ils arrivent alors au cinquième rapide appelé *Varouforos* en russe et *Voulniprach* en slave, parce qu'il forme un grand lac, et de nouveau ils dirigent leurs monoxyles le long des courbes du fleuve, comme pour le premier et le deuxième rapide, et ils atteignent le sixième, appelé *Leanti* en russe, et *Veroutsi* en slave, ce qui signifie « bouillonnement de l'eau », et ils le passent encore de la même façon. Ils naviguent ensuite jusqu'au septième rapide, nommé en russe *Stroukoun* et en slave *Naprezi*, ce qui signifie « le petit rapide ». Puis ils franchissent le passage dit du *Krarion*, que traversent les Chersonites venant de *Rhôsia* et les Petchenègues venant de Cherson ; ce passage a la largeur de l'Hippodrome, sa longueur depuis le bas jusqu'à l'endroit où les pierres affleurent est à la portée de la flèche d'un archer. C'est pourquoi les Petchenègues descendent là pour attaquer les *Rhôs*. Ayant dépassé ce lieu, ils arrivent à une île portant le nom de Saint-Grégoire. Dans cette île ils accomplissent leurs sacrifices, car un chêne énorme se dresse là ; ils sacrifient des coqs vivants ; ils plantent des flèches tout autour, d'autres [déposent] des morceaux de pain et de viande, et une part de ce que chacun possède, comme le veut leur coutume. Ils tirent aussi au sort

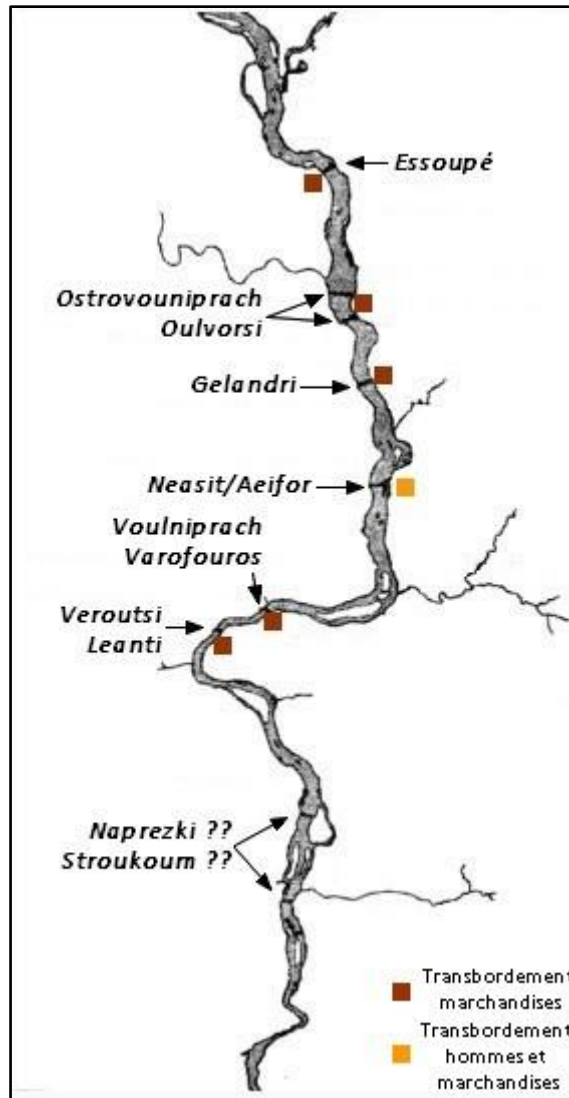
à propos des coqs, soit pour les égorger, soit pour les manger, soit pour les laisser en vie. À partir de cette île les *Rhôs* craignent les Petchenègues, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le fleuve *Sélinas*. Ayant quitté l'île ils naviguent pendant quatre jours jusqu'à ce qu'ils arrivent au lac que forme l'embouchure du fleuve, et dans lequel se trouve l'île de *Saint-Aithérios*. Ayant atteint cette île, ils s'y reposent durant deux ou trois jours. Puis ils équipent leurs monoxyles des choses nécessaires dont ceux-ci manquent, voiles, mâts, vergues, qu'ils avaient emportés avec eux. Comme l'embouchure du fleuve est constituée par ce lac dont nous avons parlé plus haut, qu'elle atteint la mer, et que l'île de *Saint-Aithérios* se trouve près de la mer, de là, ils se dirigent vers le fleuve Dniestr et lorsqu'ils y sont parvenus sains et saufs, ils se reposent à nouveau. Lorsque le temps est favorable, ils rembarquent et arrivent jusqu'au fleuve nommé *Aspron*, et après s'y être encore reposés, ils appareillent à nouveau et atteignent le fleuve *Selinas* qui est un bras du Danube. Et jusqu'à ce qu'ils aient dépassé le *Selinas*, les Petchenègues les suivent. Lorsqu'il arrive que la mer jette un monoxyle à la côte, tous les autres abordent pour opposer aux Petchenègues une défense commune. Après le *Selinas*, ils ne craignent plus personne, car c'est la terre bulgare qui les entoure, et ils se dirigent vers l'embouchure du Danube. Après le Danube ils atteignent *Kônopa*, après *Kônopa*, *Konstantia* [puis] le fleuve de Varna ; de Varna ils vont vers le fleuve *Ditzina*, toutes ces régions étant le territoire de la Bulgarie. De la *Ditzina* ils arrivent dans la région de la *Mesembria*, et ce n'est que là que prend fin leur laborieuse, terrifiante, impossible et rude migration.

Durant l'hiver, la dure existence de ces mêmes *Rhôs* est la suivante : lorsqu'arrive le mois de novembre, aussitôt leurs princes avec tous les *Rhôs* sortent de Kiev et partent pour les *poludia*, ce qui signifie tournées, c'est-à-dire dans les sclavinies des *Vervianoï*, *Drougouvitai*, *Kribitzoi*, *Severioï* et autres Slaves qui sont les tributaires des *Rhôs*. Durant l'hiver ils se font entretenir là, puis de nouveau, après le mois d'avril, la glace du Dniepr ayant fondu, ils reviennent à Kiev. Après quoi ils prennent leurs monoxyles comme il a été dit plus haut, les équipent et descendent vers la Romania.

Ce chapitre IX s'insère dans cet ensemble de treize chapitres qui forment la première partie de l'ouvrage destinée à la présentation des peuples du Nord : Rhôs, Turcs, Khazars...

c'est-à-dire des peuples habitant l'ancienne Scythie, qui se base en grande partie sur des rapports d'ambassadeurs et des fonctionnaires envoyés dans ces mêmes contrées. Pour ce passage Constantin VII se serait servi d'une note issue de l'administration impériale à laquelle il n'a fait subir que peu de modifications. On peut cependant penser que la dernière partie du récit, qui traite des activités hivernales des Rhôs, fut ajoutée par la suite à cette description du trajet. La liaison semble assez maladroite, comme en témoignent les différentes graphies du nom de Kiev (*Κίαβος* au lieu de *Κιοάβα*) et de celui des Kriviči (Kriviches) (*Κριβιτζοί* au lieu de *Κριβηταιηνοί*), ainsi que l'énumération de tribus qui ne sont pas mentionnées au début du texte²¹. L'auteur de cette note est sûrement un Byzantin voire un Constantinopolitain qui semble avoir été le témoin oculaire de ce qu'il a vu. Il offre ainsi un récit vivant, et des observations qui laissent à penser qu'il vit de lui-même ce qu'il raconte : pour donner une idée précise de la largeur du premier barrage rencontré sur le Dniepr, il se réfère par exemple au *Tzykanistèrion*, ainsi qu'à l'Hippodrome pour ce qui est de celle du gué de *Krarion*.

²¹ I. Sorlin, *op. cit.*, 2000, p. 341-344.



Les rapides du Dniepr d'après le *DAI*

Ce passage constitue la plus ancienne description physique de ce qui semble correspondre à ce que le chroniqueur de la *PVL* décrit dans son introduction comme la « Voie des Varègues aux Grecs », c'est-à-dire la voie qui menait à Byzance. Il s'agit pour nous d'une source exceptionnelle qui en plus de traiter des différentes modalités de transport le long de cette voie et des nombreuses difficultés que commerçants, marins et autres voyageurs étaient susceptibles de rencontrer, elle consigne les différents toponymes de l'époque présents sur cette voie, à la fois dans leurs versions « slave » mais aussi « russe », c'est-à-dire dans leur version scandinave originale ou adaptée du scandinave. Ces noms témoignent donc dès la première partie du Xe siècle, de l'utilisation et de l'appropriation de cette route par les hommes venus du Nord qui attribuèrent aux différents rapides des noms tirés de leur propre

vocabulaire. Néanmoins la question demeure toujours d'actualité de savoir si ces noms constituent une traduction et une adaptation de toponymes slaves²², ou au contraire la traduction de termes anciens scandinaves²³.

²² А. И. Толкачев, О названии днепровских порогов Константина Бягрянородного в « De Administrando imperio », *Историческая грамматика и лексикология русского языка*, Москва, 1962, р. 29-75 ; E. Melin, The names of the Dnieper Rapids in Chapter 9 of Constantine Porphyrogenitus' De administrando imperio, *Scando-Slavica*, 49, 2003, p. 57.

²³ К. О. Falk, *Dneprforsarnas namn i kejsar Konstantin VII Porfyrogennetos' De administrando imperio*, C. W. K. Gleerup (éd.), Lund, 1951.

Nom moderne du rapide	Translittération grecque du nom slave	Nom slave	Signification du nom slave	Translittération grecque du nom « russe »	Nom « russe » (ancien scandinave)	Signification du nom d'origine scandinave
<i>Kodak, Kodarskij porog</i>	<i>Εσσουτη</i>	<i>Essoupé (Ne sŭpi)</i>	<i>Ne dors jamais</i>	***	***	<i>Ne dors jamais</i>
<i>Surskij, Lochanskij</i>	<i>Οστροβουνηπραχ Ουιβοροι</i>	<i>Ostrovouniprach (Ostrovŭnyj pragŭ)</i>	<i>L'île du rapide</i>	<i>Ουιβοροι</i>	<i>Ouvorsi (dérive d'Hulmfors)</i>	<i>L'île du rapide</i>
<i>Zvonetskij</i>	<i>Γελανδορι</i>	<i>Gelandri</i>	<i>Le bruit du rapide</i>	***	***	***
<i>Nenasytetskij</i>	<i>Νεασητ</i>	<i>Nesit (Nejasytŭ)</i>	<i>Référence aux nids des pélicans</i>	<i>Αειφορ</i>	<i>Aeifor (Eifur)</i>	<i>Toujours violent/insatiabl</i> <i>e</i>
<i>Vohnyj, Vohninskij</i>	<i>Βουληπραχ</i>	<i>Voulniprach (Vŭlnŭnyj pragŭ)</i>	<i>Vague-cascade</i>	<i>Βαρουφορος</i>	<i>Varouforos (Barufors)</i>	<i>Vague-cascade</i>
<i>Tavolzhanskij</i>	<i>Βεπουτζη</i>	<i>Veroutsi (Vŭruchtŭ)</i>	<i>Boullonnement de l'eau/en train de rigoler</i>	<i>Αεαρι</i>	<i>Leanti (vient d'Hlejandi)</i>	<i>En train de rigoler</i>
<i>Lishnij</i>	<i>Ναπρεζη</i>	<i>Naprezi (Naprijazi/Na bŭrziŭ?)</i>	<i>Pression/rapide</i>	<i>Στροκουν</i>	<i>Stroukoum</i>	<i>Le petit rapide/au rapide</i>

Les noms des rapides d'après le DAI²⁴

²⁴ D'après E. Melin, *op. cit.*, 2003, p. 35-62.

Les rapides et bancs de sable semblent constituer un obstacle de taille, obligeant les voyageurs à débarquer une partie des hommes et marchandises et à manœuvrer prudemment avec seulement trois marins qui apparaissent de fait rompus à ce type d'exercice. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant de considérer qu'il existait des marins spécialisés dans la navigation sur ce tronçon de rivière, qui devaient monnayer leur savoir et ainsi accompagner les marchands et voyageurs de manière temporaire. À ces obstacles il faut aussi ajouter la pression des populations nomades très présentes dans la région pour le Xe siècle, et d'éventuels pillards de toutes sortes attirés par la manne financière générée par de tels trafics, ce qui explique que ces expéditions s'opéraient sous forme de convois regroupant un grand nombre d'embarcations et donc d'hommes, qui le cas échéant étaient susceptibles de pouvoir assurer la défense des navires et des marchandises. Rappelons à titre d'exemple l'attaque par les Petchenègues en 971 du convoi du prince Sviatoslav sur cette même voie menant à Kiev, à son retour de Dorostolon, tout chargé de butin qu'il était après sa guerre menée contre Byzance²⁵.

Malgré une étonnante précision dans les détails qu'il nous livre, l'auteur de ce rapport semble néanmoins complètement ignorer la composition du réseau de lacs et rivières du nord de la Russie, qu'il présente comme directement connecté à celui du sud ainsi qu'au Dniepr, ignorant de fait l'existence des zones de portage. Cela ne remet cependant pas en cause la qualité des informations fournies pour la zone sud, ce trafic régulier d'hommes et de marchandises étant attesté par deux inscriptions runiques. La première, qui se trouve sur l'île de Berezan, à proximité de l'embouchure du Dniepr, parle d'un Scandinave du nom de Grani qui « fit ce sarcophage en mémoire de Karl son compagnon » / krani : kerþi : (h)alf : þisi : iftir : kal : fi:laka : si(n)²⁶. La seconde, est une pierre datée de la seconde moitié du Xe siècle (G 280), qui commémore Hrafn et son compagnon qui « sont allés jusqu'à Eifur »/ *kuamu uit i aifur*, ce rapide qui ne correspond ni plus ni moins qu'à l'*Aeifor* de notre passage du *DAI*²⁷.

La descente du Dniepr supposait donc le passage de sept rapides (*Essouapé, Ostrovouniprach, Gelandri, Neasit, Voulniprach, Veroutsy, Naprezi*) qui nécessitaient débarquement des marchandises et dans certains cas le portage, effectué comme nous le précise l'auteur par les esclaves, qui devaient à bien des égards servir aussi de marchandises, et non pas seulement d'équipage servile. La manœuvre des différentes embarcations, de

²⁵Jean Skylitzès, *Synopsis Historiôn*, B. Flusin, J. C. Cheynet (éds. et trads.), sous le titre *Empereurs de Constantinople*, Paris : Lethielleux, 2003, p.258-259.

²⁶ J. Jesch, *Ships and Men in the late Viking Age : the Vocabulary of Runic Inscriptions and Skaldic Verse*, Woodbridge, Suffolk : Boydell and Brewer, 2001, p. 96. Voir Annexe IV.

²⁷ L'inscription complète et sa traduction se trouvent dans l'Annexe IV.

même que le portage, semble avoir été rendus possibles par le format même des embarcations, ainsi que par le type de marchandises transportées. Il est plus judicieux d’imaginer qu’une grande partie des biens exportés à Constantinople puissent avoir été des esclaves, qui servaient alors à tirer au sol ou à manœuvrer les embarcations lors des passages délicats, permettant d’ailleurs l’acheminement de marchandises plus lourdes à l’aller qu’au retour. En suivant ce schéma, on peut ainsi imaginer qu’au retour les marchands étaient chargés de marchandises de luxe moins encombrantes et moins lourdes car présentes en moindre quantité, telles que métaux précieux, soieries et autres objets précieux.

Le cas des monoxyles du DAI

En ce qui concerne la navigation, et le type de navires utilisés, la description de l’auteur pose davantage de problèmes. La navigation sur ces rapides ne semble devoir s’effectuer qu’à bord de monoxyles, c’est-à-dire de bateaux réalisés à partir d’un tronc d’arbre évidé (*μονοξυλοι*), qui seraient d’après l’auteur à usage unique. Or l’emploi de ce terme est quelque chose de très commun dans l’historiographie byzantine qui en fait une caractéristique des Slaves d’abord, puis des Russes²⁸. Cependant, nous savons que les historiens byzantins ont l’habitude d’attribuer aux peuples barbares et aux peuples du Nord des appellations antiquisantes, voir archaïsantes²⁹. C’est dans cette même logique que nous pensons devoir analyser cette référence récurrente aux monoxyles. Les Byzantins ont découvert les Slaves lors des pressions qu’ils exercèrent sur le Danube à la fin du règne de l’empereur Justinien (527-565). Puis sous la conduite des Avars, en 581, des multitudes de Slaves franchissent le Danube sur de petits bateaux plats, les monoxyles, dont la fragilité, mais aussi la rapidité et la maniabilité ont dû impressionner les militaires byzantins. C’est aussi sur ces embarcations qu’ils ont vu ces Slaves occuper les fonds des vallées de la Péninsule balkanique où ils établirent leurs fameuses *sklavinies*. Dès lors, il est facile de comprendre pourquoi les

²⁸ En 448, lors du voyage que Priscus fit à la cour d’Attila, il décrit une flotte qu’il voit comme étant formée de *τοις μονοξυλοις πλοιοις*, *Excerpta de legationibus gentium ad Romanos*, C. de Boor (éd.), Berlin, 1903, p. 131-138. En 614-615, lors de l’attaque de Thessalonique par les Slaves, ils sont arrivés *εκ μονοδενδρον γλυπας νηας*, J. P. Migne, *Patrologia Graeca*, 116, Harvard, 1864, col. 1325. Enfin lors de l’attaque avaro-slave sur Constantinople en 626, le patriarche Nicéphore I, présente les assaillants arrivant sur des *τοις μονοξυλοις ακατιοις*, *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitam opuscula historica*, C. de Boor (éd.), Leipzig : Teubner, 1880, p. 18-20.

²⁹ E. Malamut, Les peuples étrangers dans l’idéologie impériale : Scythes et Occidentaux, *L’Etranger au Moyen-Âge, Congrès de la SHMESS (Göttingen 1999)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2000, p. 119-132 ; V. Tapkova-Zaimova, M. Vojnov, La politique de Byzance dans ses rapports avec les « barbares », *Byzance et les Balkans à partir du VIe siècle*, V. Tapkova-Zaimova (éd.), Londres : Variorum Reprints, 1979, p. 32-46.

historiens byzantins se trouvent si attachés à associer les monoxyles aux Rus'. Comme ils en avaient l'habitude, ils décrivaient leurs ennemis non en s'attachant à les décrire tels qu'ils pouvaient les observer dans leurs pratiques militaires et leurs armements mais, au contraire, en continuant à véhiculer des traits spécifiques et stéréotypés, des *topoi*, par lesquels les milieux cultivés les identifiaient. Dès lors, pour les lettrés byzantins, Slaves et Rus' sont associés aux monoxyles, à ces bateaux légers, parfaitement adaptés à la navigation fluviale, dont la manœuvrabilité avait déjà été soulignée par Liutprand de Crémone³⁰. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que les sources russes tant historiographiques que juridiques ne connaissent ni le terme monoxyle, ni le bateau creusé dans un seul tronc d'arbre, alors que ressort une multitude de noms d'embarcations. Il semble donc bien difficile en s'appuyant sur les seules sources byzantines d'affirmer que les *Rus'* qui se présentèrent à diverses reprises sous les murs de Constantinople, ou qui empruntaient les différentes voies fluviales de la Rus' naviguaient uniquement sur des monoxyles. Cette idée est d'ailleurs reprise par Olaus Magnus à propos de la Rus' dans son ouvrage de 1555, à travers l'illustration de cinq hommes portant une embarcation faites d'un seul tenant, sans bordés, ni accastillage.



Monoxyle russe d'après Olaus Magnus (1555)³¹

³⁰ Liutprand de Crémone, *Antapodosis*, MGH SRG, 41, J Bekker (éd.), Hanovre-Leipzig, 1915, p. 138 ; S. Franklin, J. Shepard, London, New-York : Longman, 1996, p. 114.

³¹Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, P. Fisher, H. Higgens (trads.), P. Foote, J. Granlund (éds.), Londres : Hakluyt Society, 1996.

Néanmoins il serait risqué d'imaginer qu'il s'agissait là des seules embarcations utilisées par les Russes. Le vieux russe dispose d'une multitude de noms pour désigner les navires à l'époque médiévale, un vocabulaire qui témoigne d'une part des particularités régionales, et d'autre part de l'utilisation d'embarcations destinées à l'accomplissement de tâches précises. À la lecture du passage du *DAI*, plusieurs détails interpellent. Tout d'abord celui de l'équipement des embarcations à Kiev, qui reçoivent alors rames, tolets, mâts (utilisés ultérieurement), mais peut-être aussi des bordés. De même, c'est leur capacité qui prête à l'interrogation. Lors des différentes manœuvres, il semblerait qu'en plus des trois hommes munis de perches, il y ait eu des esclaves, d'autres marins, ainsi que des marchandises embarquées. Or les capacités de fret des monoxyles ne semblent pas du tout s'accorder à ces descriptions. Il est d'autant plus clair qu'il pourrait s'agir d'un terme archaisant à la lecture d'un chapitre du *De ceremoniis aulae Byzantinae* qui décrit à propos de l'expédition menée contre la Crète en 949 sous Constantin VII, comment la marine byzantine fit construire pour ses équipages russes neuf navires identiques à ceux qu'ils étaient habitués à manœuvrer³². Ce passage qui se situe dans le chapitre XLV des traités de guerre impériaux placés en appendice de cet ouvrage, constitue conjointement avec le chapitre XLIV une liste des équipements nécessaires à la reprise de la Crète à destination de Romain le fils de Constantin VII. Il est cependant impossible ici de savoir à propos de ces *'Ρουσιχων καταβίων* s'il s'agissait d'embarcations de types slave ou scandinave, bien que ce terme désigne très clairement des navires de guerre destinés ici à la navigation en haute mer. Néanmoins comme le suggère la liste des équipements nécessaires à leur construction, il s'agit de navires à voile unique auxquels ont été ajoutés des bordés, qui possèdent de nombreux bancs de rames, comme le suggèrent les trois cent quatre-vingt-cinq rames commandées pour ces neuf embarcations auxquelles s'ajoutent deux autres de plus petites envergures, ce qui laisse imaginer un total d'au minimum dix-sept bancs de rames par navire, en admettant qu'ils soient de tailles équivalentes. Or comme nous le verrons très bien dans le chapitre IV, ce type de navires qui présentaient des dimensions plus importantes avec de nombreux bancs de rames, ainsi qu'une architecture faite de bordés, semble avoir été introduit en Russie par l'aristocratie Scandinave. Les navires décrits pourraient faire écho aux *langskips* scandinaves, montrant de fait d'une part que les Byzantins connaissaient ces types de navires qu'ils avaient sûrement déjà affronté lors d'attaques « russo-varègues » sur Constantinople, et que d'autre part, que contrairement à

³²Constantin Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, A. Moffatt, M. Tall (trads.), Book II, *Byzantina Australiensi* 18 (2), Canberra : Australian Association for Byzantine Studies, 2012, p. 674-677.

l'image rendue par l'historiographie, les *Rhôs* ne naviguaient pas uniquement sur des troncs évidés.

Photographies
Diffusion non autorisée

Reconstitution d'une embarcation monoxyde à partir d'un tronc évidé (Musée de Roskilde)

Ces embarcations monoxyles pourraient en revanche s'apparenter aux embarcations à fond plat traditionnellement utilisées par les Slaves dans ces régions, dont l'historiographie nous a livré plusieurs noms (*pavozok, strug, uchan...*)³³, dont la quille se constituait parfois d'un tronc évidé sur laquelle étaient ajoutés des bordés, parfois selon la méthode de construction à clin³⁴. Ces troncs pouvaient aussi dans certains cas être séparés en deux pour former la structure du navire³⁵. Les deux éléments architecturaux obtenus forment alors des bordés de transition assurant architecturalement la transition entre le fond de la coque et les flancs, et jouent un rôle essentiel dans la rigidité longitudinale de la structure de la coque.

Schéma

Diffusion non autorisée

Principes du façonnage de deux bordés monoxyles de transition à partir d'un même tronc (D'après Eric Rieth³⁶)

Il n'y a pas une solution unique à ce problème, qui ne peut s'envisager qu'à travers une grande variété d'embarcations dont l'architecture dépend de nombreux éléments. Commanditaires, fonctions, impératifs géographiques, matériaux à disposition, traditions

³³ Pour ce qui est des dénominations propres aux navires dans la Rus' ancienne, voir Chapitre II.

³⁴ On retrouve ce type de quille dans le navire de Szczecin qui fut découvert en 1962 en Poméranie. Ce navire qui date du IXe siècle, se destine essentiellement à la navigation fluviale bien qu'il ait aussi pu naviguer dans la Baltique. Il mesurait 8,5 m de long et 2,1 m de large avec une quille de 6,2 m de long provenant d'un demi-tronc évidé, à partir de laquelle s'élevaient des bordés fixés grâce à des gournables de bois. J. Litwin, *Shipbuilding Techniques from the Medieval Age Onwards, Baltic Sea Identity, Common Sea, Common Culture, 1st Cultural Heritage Forum, Gdansk 3rd-6th April 2003*, Gdansk, 2003, p. 147.

³⁵ E. Rieth, *Des Bateaux et des Fleuves, Archéologie de la Batellerie du Néolithique aux Temps modernes en France*, Paris : Errance, 1998, p. 74-76.

³⁶ *Ibid.*, p. 76.

locales, sont autant de variables qui peuvent influencer l'architecture d'un navire. Il n'en demeure pas moins que les monoxyles représentent des bateaux de portages, dont l'aisance de navigation est idéale pour les cours d'eaux rapides et difficiles.

Ce passage a néanmoins le mérite de poser une question essentielle, sur laquelle nous reviendrons dans la partie réservée aux voyages d'essais, sur les difficultés d'acheminement dues aux contraintes physiques et l'utilisation de navires adaptés à de telles conditions. Car ces rapides n'étaient évidemment pas les seuls. Du nord au sud on n'énumère pas moins de quatre-vingt-quinze rapides répartis comme il suit ³⁷ :

- Deux sur le Volkhov, d'une longueur de 11 km pour le premier qui débute à 21 km de l'embouchure et de 6 km pour le second qui commence à 76 km de l'embouchure.
- Quatre-vingt-quatre rapides sur la Lovat', sur une distance de 74 km, et ce à partir de 112 km de l'embouchure.
- Neuf rapides sur Dniepr répartis sur 98 km de long, qui commencent à 302 km de l'embouchure.

Le passage de ces zones supposait donc une bonne connaissance du terrain, de même que des équipages rompus à la navigation en de tels milieux.

B/ Les portages et le développement de nœuds de communication : le cas du Nord-Est

Le portage, qui consiste à mettre hors de l'eau une embarcation et à la transporter jusqu'à un autre point d'entrée ou un autre cours d'eau, est une pratique fluviale qui permet d'éviter des portions difficiles telles que rapides ou cascades, mais aussi d'investir un bassin fluvial différent, lorsque la proximité entre deux cours d'eau le permet. Les modalités d'acheminement de l'embarcation peuvent varier en fonction du terrain, des équipages mais aussi des équipements disponibles. Tirage manuel ou à l'aide d'un animal de l'embarcation, tirage sur des rondins, transport à bout de bras et pose de roues à même l'embarcation, représentent donc autant de manières d'effectuer cette tâche.

³⁷ P. E. Sorokin, Waterways from the Varangians to the Greeks : Some Results of Experimental Study on Medieval Navigation, *Between Continents, Proceedings of the 12th Symposium on Boat and Ship Archeology, Istanbul*, Istanbul, 2009, p. 280.

Les zones sur lesquelles s'effectuent ces pratiques présentent dans bien des cas de nombreux aménagements de la part de l'homme (création de voies à travers la forêt, aplanissement des sols...), bien qu'à l'origine ces espaces aient souvent présenté des particularités physiques rendant possible ce type d'activité. Il existe de fait une multitude de types de zones de portage, dont l'aspect varie essentiellement d'une part de la fréquentation de la zone, et d'autre part des types de navires et marchandises transportés.

La seule description de telles zones pour l'époque qui nous intéresse (IXe-XIe siècles) se trouve dans la *PVL*, dans le passage que nous avons déjà mentionné à propos de la « Voie des Varègues aux Grecs ».

Au-dessus du Dniepr, Il y avait un portage pour les bateaux jusqu'à la Lovat', par la Lovat' on entrait dans le grand lac Ilmen'. De ce lac sort le Volkhov qui tombe dans le grand lac Nevo, d'où il coule dans la mer des Varègues³⁸.

Ces régions du nord-est de l'Europe étaient aussi mentionnées dans les Chroniques sous la forme *Zavolochie*, terme dont le sens renvoie aux régions situées au-delà d'un portage, ou au portage lui-même. Mais ces zones n'ont été identifiées et abordées de manière scientifique que très récemment³⁹, leurs sites n'étant pas clairement définis dans nos sources, et le paysage dans lequel elles s'insèrent ayant été largement modifié depuis, alors que certaines de ces voies furent abandonnées depuis plusieurs siècles, rendant leur exploitation scientifique impossible.

Quoi qu'il en soit, ces zones qui furent pour beaucoup en usage bien avant la période médiévale, correspondent à de véritables nœuds de communication, dont l'exploitation entraîna un développement des activités humaines à leurs périphéries. Notre objectif n'étant pas le recensement de toutes les zones de portages, nous allons nous focaliser ici sur l'exemple des portages du nord de la Russie dont l'investigation poussée, par Arsenij N. Nasonov⁴⁰, dont les travaux furent ensuite repris par Nikolai A. Makarov⁴¹, permet

³⁸ *Повесть временных лет*, Д.С. Лихачева (éd.), Москва-Ленинград, 1950, p. 11-12.

³⁹ В. А. Буров, Усвяцкий волок по археологическим материалам, *Вестник Московского университета*, Серия IX, история, Москва, 1975, p. 78-85 ; С. З. Чернов, Изучение Кемского волока, *Археологические открытия 1979 года*, Москва : Наука, 1980, p. 37-38.

⁴⁰ А. Н. Насонов, *Русская земля и образование территории Древнерусского государства*, Москва : Саратовский государственный социально-экономический университет, 1951, p. 98-116.

⁴¹ De 1982 à 1992, il s'attacha à l'étude des toponymes, des trouvailles archéologiques, des conditions environnementales, de la distribution et de l'orientation des routes pour toute cette zone du nord-est de la Rus' ancienne. N. A. Makarov, Portages of the Russian North : Historical Geography and Archeology, *Fennoscandia archeological*, 11, 1994, p. 13-27.

d'envisager avec beaucoup de clarté ce problème de leur appropriation, de leur exploitation, et du phénomène d'interface entre différents mondes qu'elles semblent constituer.

Le développement des zones de portages du nord-est de la Rus'

Dans ces régions du Nord-Est, les géographes ont par le passé déterminé deux grandes voies de transit et de portage qui connectaient Sud et Nord : la route du Nord le long du Svir, du lac Onega, de la Vodla, du lac Kenozero, de la rivière Onega et de la Dvina orientale ; et la route du Sud qui quant à elle passe le long du lac Beloe jusqu'à la rivière Porozovitse, rejoint le lac Kubenskoe, la rivière Soukhona, puis la Dvina orientale. Néanmoins ces données nous proviennent de sources des XIV^e et XV^e siècles, et il est aujourd'hui difficile de dire si ces routes étaient les mêmes à l'époque viking tout comme à l'époque médiévale. Parmi ces zones, aucune n'était en connexion avec un site d'importance (fort, ville ou tumulus). Elles se composent d'un regroupement de sites, ou chaque portage constitue une microzone d'activité, à la différence de certains portages plus à l'ouest, ou l'influence de centres proto-urbains comme Gnezdovo est beaucoup plus notable⁴².

⁴² Tamara Puškina à la lumière des découvertes monétaires et archéologique de Gnezdovo suggère que le site émergea aux alentours de 900 et prit une réelle ampleur durant les deux premiers tiers du Xe siècle. T. Puškina, Les trouvailles monétaires de Gnezdovo : un marqueur des relations commerciales, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 215-224.

Carte
Diffusion non autorisée

Zones de portages du Nord-Est de la Rus' (d'après Nicolaï A. Makarov⁴³)

Parmi ces régions, six sites furent étudiés. Trois étaient en connexion avec la route Svir-Onega-Dvina : le portage Kensky (1), qui connecte le bassin du lac Onega avec le lac Kenozero et la rivière Onega ; le portage Moshinsky (5) qui connecte l'Onega et la Pya, un tributaire de la Vaga ; et le portage Emetsky (6) qui connecte l'Onega et l'Emtsa. Les trois autres portages se situent dans la région de Beloozere : le portage Slavensky (4) qui connecte la Cheksna au lac Kubenskoe ; l'Uchtomsky (2) qui connecte le lac Beloe à l'Onega ; et le Badozhsky (3) qui connecte le lac Beloe à l'Onega.

L'examen de ces portages montre l'existence de traces d'occupations slaves et finnoises et de cimetières qui semblent émerger au début du Moyen-Âge, en corrélation avec l'exploitation de ces zones, ce qui est d'autant plus intéressant qu'à cette période, ce type d'installations n'émerge traditionnellement que le long de lacs et cours d'eau de plus grande importance⁴⁴. Néanmoins il faut remarquer que cinq de ces portages offrent aussi des traces

⁴³ N. A. Makarov, *op. cit.*, 1994, p. 14.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

d'installations remontant jusqu'au Ier millénaire avant J.-C. La concentration de trouvailles datant du Néolithique, de l'âge de bronze et du Haut Moyen-Âge montre ainsi que ces routes avaient été découvertes souvent bien avant, leurs positions demeurant les mêmes pendant plusieurs siècles.

Le développement d'un système de routes commerciales

Il ne fait aucun doute que le développement de ces zones de portages fut la principale raison de ce processus d'occupation, qui se résume précisément à seulement quelques petits villages. La concentration de sites archéologiques des XIe-XIIIe siècles témoigne ainsi parfaitement du fait que cette colonisation s'est effectuée en lien direct avec le développement et l'utilisation soutenue d'un réseau de routes et de voies de transport reliant la Rus' au Nord et à l'Est. Il est logique de considérer que ces processus locaux d'implantations et de développements des voies de communication fonctionnaient en synergie. Le développement d'une communauté locale suggère en effet la volonté d'exploiter au mieux les ressources d'un trafic nécessairement constant, de même que l'amélioration et l'entretien de ces zones par ces mêmes communautés entraînaient la facilitation des communications et la possibilité de transits plus importants.

Ce changement dans l'occupation de ces zones marquait un tournant dans leur utilisation, avec notamment l'aménagement et l'entretien de nouveaux passages, mais aussi l'émergence d'interactions entre populations locales et voyageurs, faisant d'elles de véritables interfaces commerciales, économiques mais aussi culturelles. Les fouilles du cimetière de Nefedevo au niveau du Voloĭk Slavensky ont ainsi mis à jour des objets de la Rus' ancienne, de même que des objets en lien avec la Baltique dont un ornement géométrique de type estonien⁴⁵, un pendentif scandinave de type Borre et un fragment d'une broche scandinave de type P51C ou P52, qui était utilisée en tant que boucle de ceinture⁴⁶. Sur les lacs Moshinskoe et Voezero, la colonisation débuta au XIe siècle et s'intensifia aux XIIe et XIIIe siècles. Des trouvailles archéologiques telles que des poteries, des perles, ainsi qu'un pendentif en forme de croix, montrent que ces habitants étaient là encore connectés au réseau d'échanges qui reliaient le Nord à l'Est et à la Volga⁴⁷.

⁴⁵ A. M. Tallgren, *Zur Archäologie Eestis, von 500 bis etwa 1250 n. Chr.*, II, Dorpat, 1925, p. 97-98.

⁴⁶ Identification réalisée par I. Jansson, dans N. A. Makarov, *op. cit.*, 1994, p. 20-21.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 23-24.

La situation géographique des zones d'habitation par rapport aux portages pouvait varier, mais elles se trouvaient généralement au départ de ces portages, bien que comme dans le cas du Voloк Slavensky deux groupes d'habitations apparaissent à partir du XIIe siècle aux deux extrémités du portage. La prise en compte de l'environnement physique, mais aussi de la richesse des sols devait néanmoins constituer un facteur déterminant dans ce processus d'occupation.

Les détails sur les modalités de transport le long de ces voies de portages nous sont parvenus grâce à des documents plus anciens comme le *Livre du cadastre* d'Obonezhskaïa de 1563 qui relate : « le Kensky volok (volok signifiant le portage) est dans le pogost de Vodlozersky sur la terre de Nastasia et de Myshye Chereva, et c'est via ce portage que les marchands de Novgorod voyagent jusqu'aux terres de Zavolotskaya, des terres de Zavolotskaya jusqu'à Novgorod en bateau le long de la route fluviale. Et les paysans du Grand Prince du volost' [...] transportent les biens à travers ce portage »⁴⁸. Le portage Kensky est le premier sur la route Svir-Onega-Dvina, et connecte le lac Onega avec le lac Kenozero. Dans cette région, on retrouve des zones déboisées formant une sorte de long couloir dans la forêt, mais aussi des traces de planches ayant servi à couvrir les portions les plus humides, témoignant de l'implication des populations locales dans l'entretien de ces voies de communication, ce qui dut considérablement aider les voyageurs de l'époque dans leur entreprise. Le *Livre du Cadastre* de la région de Belozersky de 1585 explique quant à lui qu'au niveau de Voloк Slavensky, les biens étaient transportés grâce à des chevaux sur des routes sèches⁴⁹. On peut très bien imaginer que cette pratique était la même quelques siècles auparavant à condition que ce type de passages fût déjà régulier. De telles modifications et aides supposent une communauté dont le nombre est suffisant pour pouvoir s'atteler à de telles tâches et par là même un transit régulier, capable d'une part d'attirer ces populations et d'autre part de générer suffisamment de revenus en contrepartie pour qu'elles décident de s'installer de manière permanente dans la région. L'entretien de telles zones par les populations locales, de même que l'aide qu'elles devaient fournir en de tels endroits, facilitait dès lors grandement le passage d'un cours d'eau à un autre. Néanmoins, comme le souligne Makarov, la faiblesse démographique des habitants de ces différentes zones, ne permettait pas de contrôler la région militairement, ni d'être en mesure d'effectuer le transport des navires autrement que ponctuellement ; le rôle de ces populations demeurant l'entretien des voies de

⁴⁸ *Писцовые книги Обонежской Пятины 1496 и 1563 гг.*, Ленинград : Издательство Академии наук СССР, 1930, p. 177.

⁴⁹ *Писцовая книга езовых дворцовых волостей и государевых оброчных угодий Белозерского уезда 1585 года*, А. Г. Манькова (éd.), Москва-Ленинград, 1984, p. 176-177.

portages, ainsi que d'un bétail suffisamment nombreux (dont des chevaux, bien que l'on puisse imaginer l'utilisation de bœufs ou d'autres animaux) permettant le transport des marchandises à terre.

On remarquera une fois de plus que ce sont les voies de communication et dans le cas de la Rus', le réseau hydrographique, qui déterminent les modalités de migration et de colonisation. Un acheminement régulier de marchandises et l'ouverture de nouvelles routes de commerce vers l'Est et le Nord aux tournants des Xe-XIIe siècles, ont donc entraîné le développement des zones de portage et leur appropriation par les populations locales. Mais comme nous le montre l'archéologie, les Scandinaves semblaient familiers de telles zones, sans pour autant s'y installer, préférant investir les centres urbains déjà existants ainsi que des espaces permettant de contrôler les axes de transit à plus grande échelle.

Sans pour autant rentrer dans la théorisation de la relation millénaire existante entre villes et fleuves, cela nous pousse forcément à nous interroger sur le rapport existant dans le cas de la Rus' entre la pénétration des Scandinaves le long de ce réseau fluvial, le développement des réseaux commerciaux, et celui des centres proto-urbains. Le rapport entre fleuve et ville se place d'abord à un niveau primaire. En cela je veux dire que le fleuve constitue à la fois une défense naturelle, un vecteur de ressources alimentaires, mais permet aussi le rejet des effluents des citadins que sont bouchers, teinturiers et autres artisans. Il contribue aussi à insérer la ville dans un territoire plus vaste et à le connecter à un réseau. La ville devient dès lors une articulation entre d'autres espaces urbains ou encore entre l'espace maritime et l'hinterland, d'autant qu'à l'époque médiévale, le transport par voie d'eau est devenu le principal moyen de transit de marchandises et de passagers. L'expansion florissante du commerce durant les IXe-XIIe siècles aboutit donc à l'intensification du trafic fluvial qui relie les pôles commerciaux situés sur le fleuve et ses affluents, mais aussi le port maritime débouchant à son tour sur un nouvel espace : l'espace maritime. À l'époque où les Scandinaves pénètrent peu à peu l'espace fluvial et s'emparent ou participent à la création des principaux centres de pouvoirs situés sur ces voies fluviales, faut-il voir une corrélation entre la création d'un véritable réseau de communication reposant de manière conjointe sur une meilleure appréhension des réseaux fluviaux et l'appropriation des principaux centres urbains contrôlant ces routes, la densification du commerce, le développement des centres urbains, et par écho le développement de ces zones de portage ? Nous tenterons de répondre à cette question en filigrane de notre étude, à propos des itinéraires des Scandinaves en analysant à la

fois historiographie et vestiges archéologiques, pour rendre compte au mieux des variations régionales de ce problème.

Chapitre II :

Navigation fluviale et modalités de transport d'après l'historiographie russe

I/ La navigation russe au confluent de plusieurs héritages : le cas des terminologies nautiques

L'étude des problèmes concernant les origines et le développement de la construction navale russe à l'époque médiévale débuta en Russie au XIXe siècle avec les travaux des historiens Nicolai Karamzin, Mikhaïl P. Pogodin et Stefan Gedeonov¹. Cette recherche se fit sur la base de l'interprétation des sources écrites, ainsi que sur l'étymologie des noms de bateaux qui y figuraient. Les principaux résultats de cette période se trouvent dans les ouvrages de Nicolai P. Zagoskin et Vladimir V. Mavrodin². Cependant, les études ne se limitaient alors qu'à l'analyse étymologique d'un certain nombre de termes sans pour autant envisager ce que l'utilisation de ces désinences impliquait en termes de culture matérielle, de diffusion des savoirs et de technologies nautiques. Les études les plus récentes, qui hélas n'abordent encore que partiellement le sujet, se trouvent dans les publications de Piotr E. Sorokin et dans l'ouvrage des professeurs Dubrovin, Okorokov, Starkov et Chernosvitov, intitulé « History of shipbuilding in the north of Russia »³. De ces différentes études ressortent des problématiques diverses : parts respectives des influences scandinaves, slaves et locales sur cette navigation, types d'embarcations utilisées, impact sur les dynamiques locales... Cependant, aucune d'entre elles n'a été en mesure de développer le sujet de la navigation à l'époque de la Rus' sous tous ses aspects. Car paradoxalement, l'étude du navire à l'époque

¹ С. Гедеонов, *Варяги и Русь*, Ч.1, С.-Петербург, 1876 ; Н. Карамзин, *История государства Российского*, Т. 1, С.-Петербург, 1833 ; М. П. Рогодин, *Исследования, замечания и лекции по русской истортт*, Т. 1, Москва, 1846.

² Н. П. Загоскин, *Русские водные пути и судовое дело в допетровской Руси*, Казань, 1910 ; В. В. Мавродин, *Начало мореходства на Руси*, Москва, 1949.

³ П. Е. Сорокин, *Путиями средневековых мореходов : Черноморская навигация Венецианской республики в XIII—XV вв.*, Москва, 1994 ; П. Е. Сорокин, *Водные пути и судостроение на Северо-Западе Руси в средневековье*, St Petersburg, 1997 ; G. E. Dubrovin, A. V. Okorokov, V. F. Starkov, P. Yu. Chernosvitov, *History of shipbuilding in the north of Russia*, Russian Academy of Sciences, *История северорусского судостроения*, Russian Federation ministry of Culture, Russian institute of Cultural Research, St-Petersbourg, 2001.

de la Rus' ancienne (et de son environnement géographique, technique et culturel) est le parent pauvre des recherches universitaires. L'appréhension de ce que nous nommerons la culture nautique russe souffre donc d'un grand nombre de zones d'ombre, manquement qui peut s'expliquer par plusieurs obstacles de tailles. Le premier, et non des moindres, repose sur l'absence manifeste d'un matériel archéologique suffisant qui permettrait entre autres une étude plus complète des différents types de navigations. Cela nous oblige donc à recourir à des procédés détournés, comme la confrontation et le travail par analogie avec les trouvailles archéologiques étrangères pour la même époque. Mais la plus grande difficulté de ce genre d'étude repose sur son caractère interdisciplinaire. La variété typologique et linguistique des sources à disposition suppose un vaste panel de connaissances alliant philologie, archéologie, ethnologie, connaissances techniques en artisanat et en navigation, tout comme la maîtrise de plusieurs langues.

Nous nous proposerons donc d'effectuer l'étude la plus exhaustive possible, en tentant de combler certaines lacunes concernant notamment l' « immatériel », c'est-à-dire ce qui a trait au langage, aux pratiques maritimes, ou tout du moins ce qui touche à la culture maritime. Ce dernier concept est important car il fait toute la spécificité de notre étude : valoriser une identité maritime russe qui s'est construite aux confluent de plusieurs cultures. De fait, notre étude des différents types d'héritages nautiques dans la Rus' médiévale d'après l'historiographie se décomposera en deux axes. La première partie de cette étude consistera en un passage en revue des termes relatifs à la navigation au sein des sources écrites d'origines slaves méridionale et orientale pour ensuite jauger les différentes influences linguistiques sur le vocabulaire maritime russe. Dans un second temps nous nous attacherons à l'étude de cette culture « immatérielle » en tentant d'identifier dans les sources écrites et iconographiques différentes pratiques et coutumes issues de la culture scandinave. De plus, tout au long de cette étude nous tenterons de mettre en parallèle les phénomènes observés avec les autres fondations scandinaves pour la même époque, plus particulièrement avec la Normandie et les îles anglo-saxonnes.

À ma connaissance, il n'a jamais été entrepris d'étude exhaustive à propos du vocabulaire nautique utilisé pour la période relative à la Rus' ancienne. Mon propos dans la présente étude, sera donc d'établir un corpus réunissant les différentes terminologies slavonnes désignant les embarcations russes, leurs structures, ainsi que leurs équipages. Nous tenterons ensuite de mesurer à travers ce vocabulaire nautique l'influence des Scandinaves dans les techniques de construction et les pratiques de la navigation. Cela consistera en un

examen attentif des termes relatifs aux sous-champs sémantiques bateaux et parties de bateaux, puis en l'étude de leur sens premier, pour enfin tenter de voir à quoi ils renvoyaient au niveau matériel. Enfin, nous compléterons l'analyse de ces sources écrites par une étude des témoignages iconographiques et archéologiques, ainsi que par une comparaison avec les fondations scandinaves occidentales. La confrontation de ces différentes données nous permettra ainsi de mieux évaluer l'héritage scandinave dans la navigation russe des IXe-XIIe siècle et par là même d'entrevoir une image plus précise de ces navires qui arpentèrent les fleuves de la Rus' médiévale.

Les objectifs de cette étude sont donc les suivants :

- Introduire de nouvelles sources dans l'étude de la navigation au sein de la Rus' ancienne.
- Établir un corpus regroupant toutes les dénominations relatives aux embarcations et aux parties de navires présentes dans les sources médiévales russes jusqu'au début du XIIIe siècle.
- Établir des regroupements selon les origines linguistiques de ces termes et leur signification.
- Évaluer l'importance du vocabulaire scandinave au sein de cette terminologie et retracer son passage dans le vocabulaire russe moderne courant.
- Évaluer la corrélation entre l'adoption de ce vocabulaire et de la technologie attenante.
- Opérer une comparaison avec les phénomènes observables dans les colonies scandinaves d'Europe de l'Ouest.
- Mettre en place des problématiques novatrices qui feront l'objet d'études futures.

Il est intéressant de noter qu'en France, hormis quelques études de vocabulaire ponctuelles, dont celles d'Antoine Meillet (1927) et d'Henri Boissin (1947), seules deux études ont été entreprises sur le sujet avec plus ou moins de succès⁴. La première menée par Jean Pierre Arrignon à propos du vocabulaire nautique au sein de la *PVL*, se montre hélas bien trop lacunaire et tire des conclusions à mon sens sans réels fondements⁵. Il ne traite que des termes *lodj'a* et *korabl'* tout en excluant les termes renvoyant à des embarcations plus

⁴ A. Meillet, De quelques mots relatifs à la navigation, *Revue des études slaves*, VII, Paris, 1927, p. 5-8 ; H. Boissin, Les noms russes de la « voile », *Revue des études slaves*, XX, fasc. 1-4, Paris, 1942, p. 150-154.

⁵ J. P. Arrignon, La navigation sur la route des Varègues aux Grecs, *Tous Azimuts...*, *Mélanges de recherches en l'honneur du Professeur Georges Jehel*, vol. 13, Université de Picardie, 2002.

spécifiques (*sudno, busa, skyd', chnieka*), pour ensuite conclure sur le fait que ce type de dénominations renvoie forcément aux navires scandinaves appelés *knärr* (*sing. knörr*). Ce terme désigne à l'origine des embarcations qui ont un profil de navires de guerre avec leurs bancs de nages, mais dont le faible rapport longueur/largeur les fait s'apparenter à des navires de charges. Cette spécialisation technique deviendra à partir du XI^e siècle une spécialisation sémantique, le *knärr* désignant dès lors exclusivement un navire de charge. Ce type de terme générique tendrait donc à nier d'une part la coexistence de navires aux spécificités avérées comme nous allons le voir, d'autre part, à réduire à partir du XI^e siècle les différentes embarcations à une simple fonction de charge. Son étude a cependant le mérite de poser une question fondamentale pour notre sujet : faut-il chercher une origine scandinave à la navigation dans la Rus' ancienne pour les IX^e-XII^e siècles ? Cette question fut le point de départ de mon interrogation sur la navigation dans la Rus' médiévale. En effet, l'implantation scandinave au sein de l'espace russe a-t-elle eu un impact conséquent sur l'appréhension du milieu nautique par les populations slaves, comme c'est le cas en Normandie ou dans les îles anglo-saxonnes⁶ ? Toute la question est donc de savoir si l'on peut mesurer cet impact à travers l'emprunt et l'assimilation par la langue russe du vocabulaire nautique d'origine scandinave, sans pour autant nier l'existence de types d'embarcations antérieures à cette implantation, ou encore la possibilité d'évolutions et de spécificités locales. Enrique Santos Marinas a pour sa part réalisé en 2008 une étude sur le lexique relatif à la navigation en vieux slave et vieux russe au sein des livres liturgiques slaves méridionaux ainsi que dans la *Povest' vremennykh let*⁷. Il s'agit là d'une étude essentiellement étymologique et comparative aux conclusions très intéressantes sur lesquelles nous reviendront plus tard.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il y a beaucoup de documents historiques relatifs à ces problèmes de navigation, mais les embarcations y sont bien souvent uniquement citées, et non véritablement étudiées. De fait, l'analyse des chroniques russes, des traités, des différents actes, de même que leur comparaison avec d'autres types de sources (latines, grecques et scandinaves), permet semble-t-il, de déterminer le sens de ces différents termes au Moyen-Âge.

Pour établir ce corpus, nous avons analysé le vocabulaire des principales sources historiographiques russes pour les XI^e-XII^e siècles : la *Povest' vremennykh let* dans ses

⁶ E. Ridel, Viking Maritime Heritage in Normandy from a British Isles Perspective, *Northern Studies*, vol. XXXV, 2000, p. 79-93 ; E. Ridel, *Les Vikings et les mots, L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris : Éditions Errance, 2009.

⁷ E. Santos Marinas, Le lexique relatif à la navigation en vieux slave et vieux russe, *Revue des études slaves*, LXXIX/4, Paris, 2008, p. 485-503.

différentes versions, les traductions en vieux russe de la chronique du Continuateur de Georges le Moine, la *Chronique de Novgorod* dans ses recensions ancienne et cadette⁸, ainsi que la *Chronique de Pskov*. À ces sources nous avons ajouté les traités russo-byzantins du Xe siècle, ainsi que la *Russkaia Pravda* dans sa version la plus ancienne qui date de la première moitié du XIe siècle. Nous avons aussi inclus les principales éditions de la Bible en Slavon russe : la *Bible de Gennade* (1499), la *Bible d'Ostrog* (1581) et la *Bible synodale* (1751)⁹. Enfin, en nous appuyant sur le précieux travail d'Enrique Santos Marinas nous avons aussi analysé le vocabulaire nautique contenu dans les quatre manuscrits les plus anciens renfermant la traduction de l'Évangile du grec en vieux slave : les manuscrits *Zographensis*, *Marianus*, *Assemanianus* et de *Sava* ainsi que les manuscrits slaves méridionaux que sont le *Codex Suprasliensis* du XIe siècle et l'*Apostolos Strumički* du XIIe siècle¹⁰.

L'étude des différents types de navires et leur catégorisation furent longtemps abordées selon des critères de tailles, différenciant ainsi les « *korabelnie* » c'est-à-dire les navires, des « *lodochnie* », les bateaux. Cependant il nous semble que cette différenciation à ses limites, proposant souvent une uniformisation des différentes embarcations. Nous lui préférons donc une classification selon les origines étymologiques et architecturales.

II/ Étymologies et classifications des navires

Aux XIXe et XXe siècles, les travaux des historiens russes sur les sources slavonnes mirent en évidence toute une série de termes génériques utilisés pour désigner les types de vaisseaux : *lodj'a*, *korabl'*, *chnieka* et *busa*. Ces mêmes termes furent alors divisés en deux catégories : les vaisseaux russes – *cheln*, *strug*, *nasad*, *uchan*, *ushkui*, *noboinaya lodyae* – et

⁸ Pour la recension cadette, nous avons aussi consulté les différents manuscrits à notre disposition afin de nous assurer que le choix de certains termes ne constituaient pas une évolution de la langue ou un choix délibéré du copiste.

⁹ И. Посвирнин, *Вивлия 1499 года и вивлия в синодальном переводе с иллюстрациями в десяти томах*, т. 8 : *Деяния святых апостолов, Послания святых апостолов, Апокалипсис*, Москва, 1992 ; И. В. Дергашева, *Вивлия, сирпч книги Ветхаго и Новаго Завпта по языку словенску : фототипическое переиздание текста с издания 1581 года*, Москва-Ленинград, 1988.

¹⁰ V. Jagič, *Quatuor evangeliorum codex glagoliticus olim Zographensis nunc Petropolitanus*, Berlin, 1879, réimpr. Graz, 1954 ; V. Jagič, *Quatuor evangeliorum versinis palaeoslavicae Codex Marianus glagoliticus*, St-Petersbourg, 1883, réimpr. Graz, 1960 ; J. Vajs, J. Kurz, *Evangeliarium Assemani : Codex Vaticanus 3. Slavicus glagoliticus*, t. I-II, Praha, 1929-1955 ; В. Щепкин, *Саввина книга, Памятники старославянского языка*, 1/2, С.-Петербург, 1903 ; С. Северьянов, *Супрасльская рукопись, Памятники старославянского языка*, 2/1, С.-Петербург, 1904 ; E. Bláhová, Z. Hauptová, *Strumički (Makedonski) apostol : kirilski spomenik od XII vek*, Skopje, 1990.

les navires étrangers – *loïva*, *galea* et *skedija* –. Cependant, les sources slavonnes relatives à l’historiographie de la Rus’ nous livrent une typologie souvent peu claire, qui aboutit selon les différentes études à de nombreuses confusions. C’est pourquoi il convient ici d’en examiner les spécificités. Pour ce faire, nous n’hésiterons pas à croiser ces sources slavonnes avec les sources scandinaves et byzantines contemporaines, mais aussi à procéder par analogie avec les autres régions slaves proches géographiquement, qui ont semblerait-il, connu sous certains aspects des développements similaires pour ce qui est de la culture nautique et de navigation.

Désinence	Datation ¹¹	Occurrences	Navires étrangers	Navires Russes	Type de navire désigné	Origines linguistiques
Korabl’	862-1043	13	3 mentions	10 mentions	Terme générique qui désigne essentiellement des navires de guerres	Étymologie grecque
Lodja’	882-1103	36		36 mentions dont 10 mentions relatives aux Drévlianes	Terme générique, semble cependant s’opposer aux navires de plus grandes dimensions ; 10 mentions relatives aux Drévlianes	Étymologie slave
Skyd’ (apparaît sous la forme skedij)	943	1	*	Navire russe	<i>Skeið</i> Navire de guerre de plus de 25 bancs	Origines scandinaves <i>Skeið</i>
Nasad	1015	1	*	Navire russe	Embarcation de Gleb en 1015 qui navigue sur le Dniepr	Origines slaves
Olyad’	1045	2	*	Navire russe	Navires de Constantin Monomaque en 1043	Origines byzantines
Kubara	941, 988	2	2 mentions	*	Navires grecs des traités russo-	Origines byzantines

¹¹ Dates des évènements dans lesquels ces mentions sont utilisées.

					byzantins de 941 Princesse embarque sur un navire en 988 pour traverser la mer Noire et rejoindre Cherson	
--	--	--	--	--	---	--

Les différents types d'embarcations dans la PVL¹²

Dans la *PVL*, qui reprend des traditions byzantines comme le texte du Continuateur de *Hamartôlos*, on remarque l'emploi de pas moins de trois noms d'étymologie grecque parmi les six noms d'embarcations recensés : *korabl'*, *olyad'* et *kubara*. Apparaissent aussi un nom d'origine scandinave, la *skyd'/skedija*, ainsi que deux noms d'origines slaves : la *nasad* et la *lodj'a*, l'appellatif le plus courant qui sert à désigner presque tous types d'embarcations, comme nous allons le voir. Dans l'historiographie russe, il existe par ailleurs un grand nombre de vocables relatifs aux embarcations, dont le sens est souvent beaucoup plus explicite :

Nom	Origine étymologique	Type d'embarcation	Occurrences
<i>Dromon</i>	grecque	Drômon	- <i>Chronique de Novgorod</i> (941)
<i>Galeya</i>	grecque	Galère méditerranéenne	- <i>Chronique de Novgorod</i> (1204)
<i>Korabl'</i>	grecque	Embarcations de plus grande taille, généralement des navires d'origine étrangère et destinés à la guerre	- <i>Chronique de Novgorod</i> (907-1041 = navires russes ; 1204-1475 = navires étrangers) - <i>Chronique de Pskov</i> (1242-323 = navires étrangers) - <i>PVL</i> , 13 occurrences (862-1043)
<i>Kubara</i>	grecque	Navires byzantins, navires marchands des traités, navire de la princesse	- Traité russo-byzantin de 941 - <i>Chronique de Novgorod</i> (988)

¹²Référencement à partir d'A. Кошелев, Лаврентьевская летопись, *ПСРЛ*, Москва : Языки русской культуры, 2001.

		byzantine en 988	- <i>PVL</i> (988)
<i>Olyad</i>	grecque	Embarcation byzantine, navire de Constantin Monomaque	- <i>Chronique de Novgorod</i> (1041) - <i>PVL</i> (1043)
<i>Trir'</i>	grecque	Trière byzantine	- <i>Chronique de Novgorod</i> (941) - <i>PVL</i> (941)
<i>Loiva</i>	finnoise	Embarcation d'origine étrangère, probablement à clin, adaptée à la navigation en mer Baltique	- <i>Chronique de Novgorod</i> (1310)
<i>Ushkui</i>	finnoise	Canoë/barque	- <i>Chronique de Novgorod</i> , 3 mentions (1320-1376) - <i>Chronique de Pskov</i> , 3 mentions (1407-1473)
<i>Busa</i>	Slave	Cogue, navire de la Baltique	- <i>Chronique de Novgorod</i> (1143-1284 et 1496) - <i>Chronique de Pskov</i> (1448)
<i>Cheln</i>	Slave	Canoë/barque	- <i>Pravda longue</i> - <i>Chronique de Pskov</i> (1418)
<i>Lodj'a</i>	slave	Terme générique pour désigner les embarcations russes	- <i>Chronique de Novgorod</i> , 29 mentions - <i>Chronique de Pskov</i> , 9 mentions - <i>PVL</i> , 36 mentions, (882-1103)
<i>Nasad</i>	Slave	Barque fluviale, embarcation de Gleb sur le Dniepr, différenciée de la lodj'a	- <i>Chronique de Novgorod</i> , 6 mentions (1216-1271) - <i>Chronique de Pskov</i> , 6 mentions (1240-1271 et 1407-1473) - <i>PVL</i> (1015) : 1 mention dans la <i>Chronique Laurentienne</i> , 2 mentions dans la <i>Chronique Hypatienne</i> .

<i>Pavozok</i>	Slave	Embarcation plus tardive destinée à la navigation cargo sur des rivières	- <i>Chronique de Novgorod</i> (1374-1446)
<i>Strug</i>	Slave	Embarcation légère à fond plat destinée à la navigation fluviale et en haute mer. Terme dévolu principalement aux embarcations du Sud. Dans la <i>Pravda</i> le terme désigne une péniche	- <i>Pravda longue</i>
<i>Sudno</i>	Slave	Tout type d'embarcation, s'oppose parfois aux navires de plus grandes dimensions	- <i>Chronique de Novgorod</i> , 7 mentions (941 et 1398-1478)
<i>Uchan</i>	Slave	Embarcation fluviale et lacustre faite à partir d'un tronc évidé	- <i>Chronique de Novgorod</i> (1340 et 1471) - <i>Chronique de Pskov</i> (1272 = navire étranger ; 1472 = navire russe)
<i>Chnieka</i>	Scandinave	<i>Snekkja</i> scandinave	- <i>Chronique de Novgorod</i> , 5 mentions (1142-1284) - <i>Chronique de Pskov</i> , 3 mentions (1407-1480)
<i>Skyd'</i>	Scandinave	<i>Skeið</i> scandinave	- <i>PVL</i> (941)

Les embarcations de la Rus' d'après l'historiographie russe (IXe-XVe siècles)

Nous pouvons voir d'après ces tableaux que le vocabulaire nautique vieux russe a emprunté à différentes traditions. Les termes les plus couramment utilisés par les sources historiographiques russes pour désigner les navires sont les vocables *lodj'a/lod'i* et *korabl'/korabli*.

Concernant la période qui nous intéresse, c'est-à-dire jusqu'au XIIe siècle, nous constatons que le vocabulaire relatif à la navigation en haute mer consiste surtout en un vocabulaire d'emprunt aux traditions grecque et scandinave. Ceci confirme l'idée que les

Slaves ne disposaient pas d'un savoir maritime développé au contraire de leurs voisins et pratiquaient essentiellement la navigation sur les rivières et les lacs. Les vocables d'origine slave désignent principalement des embarcations destinées à la navigation fluviale qui semblent héritées de traditions locales et qui s'opposent aux embarcations plus importantes¹³. Pour les périodes suivantes, nous constatons que cette terminologie va se gonfler d'autres termes d'origines slaves, là encore dévolus à une navigation essentiellement fluviale et de portage. À l'opposé, les termes d'emprunts vont progressivement disparaître des strates les plus tardives des sources russes. Il semble donc que différentes traditions nautiques coexistent dès le IXe siècle, mais que ce phénomène de cohabitation s'estompe et semble s'interrompre à partir de la fin du XIIe siècle.

A/ L'emprunt au vocabulaire byzantin

La Korabl'

Le vocable *korabl'*, apparemment emprunté au grec *καρβιον, καρβιος*, est un terme générique dont l'apparition est dans ce cas à mettre en relation avec l'accroissement des relations avec Byzance. Dans l'ensemble, le vocable *korabl'* qui est le second terme le plus utilisé dans nos sources après celui de *lodj'a*, est généralement utilisé par opposition à celui-ci et renvoie ainsi à des embarcations de plus grandes tailles que cette dernière. Il s'agit majoritairement de navires de guerre, dont l'origine est bien souvent étrangère, mais Il est impossible à partir de ce vocable de préciser la morphologie des bateaux utilisés.

Dans les *Chroniques de Novgorod et de Pskov*, il est notable que le terme *korabl'* est utilisé pour désigner les navires étrangers : méditerranéens, suédois et germaniques, même si dans la *PVL* ce constat est plus mesuré¹⁴. Le terme *korabl'* est ainsi utilisé treize fois dans la *PVL*, dont seulement trois fois à propos de navires étrangers. Sur ces treize fois, il est utilisé huit fois dans le cadre des expéditions militaires russes contre Constantinople, trois autres dans les traités de paix des années 907 et 944, une autre dans une citation biblique *Pr. 31,14* en allusion au navire marchand que l'on compare à la « bonne femme », et une dernière fois pour l'année 1015, à propos de la barque dans laquelle le prince Gleb fut assassiné. On

¹³ A. Meillet suppose ainsi que les Anciens Slaves ne pratiquaient la navigation que sur les lacs et rivières, A. Meillet, *op. cit.*, 1927, p. 5-8.

¹⁴ П. Е. Сорокин, *op. cit.*, 1997, p. 107-108.

remarquera que dans ce même passage, son embarcation est aussi nommée *nasad*. Le vocable *korabl'* a alors un sens générique puisque ces deux termes revêtent le même sens, celui d'une simple barque/embarcation. Par ailleurs, lors des expéditions de 866 et 907 contre Constantinople, c'est le terme *korabl'* qui est exclusivement utilisé pour désigner ces navires, dont les équipages étaient alors composés en majorité de Varègues¹⁵.

Nous remarquons aussi que dans les traductions de l'Évangile du grec en vieux slave, le terme *πλοιον/ploïon* est presque toujours rendu par le vocable *korabl'*. À cinq reprises pourtant, il est rendu par le terme *lad'i*¹⁶. Ce terme et sa variante *laditsa'* proviendraient d'une racine protoslave **oldiji/oldija* qui serait apparentée à différents termes baltiques et germaniques comme le lituanien *aldijà, eldijà* « barque », le vieil anglais *aldot, aldaht* « vasque, abreuvoir », ou le danois *olde* « vasque faite d'un seul tronc »¹⁷. Ce terme aurait donc pour la Rus' pris le sens de « barque faite d'un seul tronc ». Tout comme dans l'Évangile vieux slave, dans les Bibles en slavon russe, le mot *korabl'* apparaît encore comme un terme générique qui traduit trois substantifs grecs : *ναυς/naus* (nef, navire), *πλοιον/ploïon* (embarcation, bateau), *σκάφη/skafé* (barque). Néanmoins, on y observe une spécialisation de *ladja'* (Ostrog et Synodale) et de sa variante *lodj'a* (Gennade) qui correspondent exclusivement au grec *skafé*. Nous remarquerons cependant que ces textes liturgiques appartiennent à la littérature de traduction et doivent pour cela appliquer un vocabulaire spécifique à des référents étrangers, ce qui expliquerait l'usage générique de ces termes *korabl'* et *lodj'a*.

Olyad', kubarà, dromon et galea

Contrairement au terme *korabl'*, le terme *галню/galea* est un terme tardif, qui apparaît dans la *Première Chronique de Novgorod*, sous l'entrée 1204, à propos des navires latins et grecs lors de la prise de Constantinople par les croisés. Il désigne d'un point de vue matériel un navire de guerre du type d'un drômon léger et rapide à un banc de rame, utilisé essentiellement pour le transport de messages, l'espionnage maritime, mais aussi par les pirates du fait de ses qualités de manœuvrabilité et de rapidité¹⁸. On le retrouve aussi dans le *Codex Zographensis*, dans Jn 6,17, où il traduit le terme grec *πλοιον/ploïon*, tandis que ce sont

¹⁵ PVL, entrée 6415/907.

¹⁶ E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 485-503.

¹⁷ L. Sadnik, R. Aitzetmüller, *Handwörterbuch zu den Altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg, 1955, p. 211.

¹⁸ H. Ahrweiler, *Byzance et la Mer, La Marine de Guerre, La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIIe-XVe siècles*, Paris : Presses Universitaires de France, 1966, p. 414.

les termes *κοράβη/korabl'* dans l'*Assemanius*, et *ладню/lodj'ou* dans le *Marianus* qui sont utilisés pour rendre ce terme. Il s'agit en fait une traduction directe du grec et non un véritable emprunt. Il en va de même pour les termes *dromon* et *trir'* qui désignent des navires de guerre byzantins bien spécifiques : le drômôn/*δρόμων* et la trière/*τριήρης*, sur lesquels il n'est pas forcément utile de s'étendre¹⁹.

En revanche les termes *kubara/κυβαρα* et *olyad/олядь* sont plus intéressants car ils ne reproduisent pas des termes grecs en tant que tels. Le terme *kubara* qui provient du grec *κουμβάριον/κομβάριον*, apparaît par trois fois dans nos sources : une première fois à propos des navires de pêches grecs de la côte de Cherson dans le traité russo-byzantin de 941, puis de manière conjointe dans la *PVL* et dans la *Chronique de Novgorod* à propos du navire sur lequel la princesse Anne voyage jusqu'à Cherson en 988 pour épouser le prince russe Vladimir. Dans la tradition byzantine, le *κουμβάριον* désigne un grand bâtiment à longues rames, lourd et rond employé dans les flottes arabes²⁰, le terme pouvant être un emprunt à la langue arabe²¹. On remarquera à la lecture de la version russe du Continuateur de *Hamartôlos*, que cet emprunt est utilisé à six reprises pour traduire les mots grecs *naus/vavç* (nef, navire) et *ploïon/πλοίον* (embarcation, bateau)²², et semble représenter un terme générique pour le traducteur. Néanmoins, ce terme semble juste dévolu à la littérature de traduction du Xe siècle (qui inclut la traduction des traités du byzantin vers le russe), pour ensuite être repris tel quel dans les chroniques. Le terme *olyad/олядь* apparaît par deux fois dans la traduction en russe du *Logothète* concernant les embarcations byzantines lors de l'attaque de Constantinople, et sert à rendre le terme *τριήρης/trières*²³. Ce terme apparaît une troisième fois, cette fois-ci en tant qu'apposition explicative : *рекше олядь* « c'est-à-dire des *olyad* », juste après le substantif *трырь/trières*²⁴. Cette apposition n'apparaît pas dans l'original grec, et constitue une innovation du traducteur slave²⁵. L'usage de ce terme dans ce type d'appositions, de

¹⁹ J. H. Prior, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon, The Byzantine Navy ca. 500-1204*, Leiden, Boston : Brill, 2006.

²⁰ *Naumachica partim adhuc inedita in unum nunc primum congesta et indice auxit*, A. Dain (trad.), Paris, 1943, p. 37 et 87 ; *Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, CSHB, I. Bekker (éd.), Bonn, 1838, p. 196 et 299.

²¹ H. Ahrweiler, *Byzance et la Mer, La Marine de Guerre, La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris : Presses Universitaires de France, 1966, p. 414-415.

²² *Книги временныя и образныя Георгія Мниха, Хроника Георгія Амартола въ древнемъ славянорусскомъ переводѣ, текстъ изслѣдованіе и словарь*, В. М. Истрин (éd.), Томъ 1, Петроградъ : Россійская Академія Наукъ, 1920, p. 143,25 ; p. 362,2 ; p. 372,15.18 ; p. 380,24 ; p. 420,8 ; II : p. 300-301.

²³ *Ibid.*, II, p. 61, 6.26.

²⁴ *Ibid.*, II, p. 302.

²⁵ E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 492.

même que le fait de traduire le terme grec *τριήρης* par un autre terme, indiquerait selon toute logique que le vocable *olyad* était passé dans le langage courant vieux russe²⁶.

L'historiographie byzantine face aux embarcations et équipages russes

Comme nous avons pu le voir précédemment, dans le *DAI*, au cours de sa description de la navigation fluviale dans la Rus', Constantin VII nomme les bateaux utilisés par les *Rhôs* « monoxyles », c'est-à-dire des embarcations creusées dans un seul tronc d'arbre. Toujours selon le *DAI*, ces arbres, les Slaves les abattent et les creusent durant l'hiver dans leurs montagnes, puis les descendent par les fleuves et les lacs jusqu'au Dniepr où ils achèvent de les préparer et de les vendre aux *Rhôs*. Notons que ces derniers n'achètent que des coques creusées d'où le nom de *skaphidia*²⁷, puis ils les équipent eux-mêmes de tolets, de rames et d'autres accessoires, peut-être récupérés sur d'anciens navires²⁸. Tels sont les bateaux destinés au commerce fluvial que les Byzantins ont pu voir à loisir dans les ports de Constantinople et qui caractérisaient les *Rhôs*. À la lecture des sources byzantines traitant des différentes attaques russes contre Constantinople, nous pouvons remarquer que toutes les embarcations russes sont assimilées aux monoxyles. Ainsi, Kédrénos nous rapporte qu'en 971, les Rus' assiègent la ville de Silistrie sur leurs monoxyles²⁹. Skylitzès est encore plus explicite lorsqu'il décrit la dernière attaque russe contre Constantinople en 1043³⁰. Les assaillants sont arrivés sur des bateaux de fabrication locale que l'on appelle monoxyles, ce que confirme Michel Psellos pour la même expédition³¹. Cependant, il est étrange de constater qu'à la lecture des différents noms de navires dans les sources slavonnes, aucune d'elles ne connaît le terme monoxyle, et qu'au contraire elles témoignent d'une très grande diversité de navires employés, notamment dans le cadre de la guerre. Il paraît donc logique de considérer que les Rus' ne naviguaient pas uniquement sur ce type d'embarcations.

Pour bien comprendre ce phénomène qui selon moi ne constitue ni plus ni moins qu'un *topoï*, il faut prendre en considération le fait que les historiens byzantins ont l'habitude de désigner les peuples barbares et les peuples du Nord par des appellations antiquisantes,

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Ce terme provient de *σκαφη*, qui désigne tout corps creusé, de là canot, barque.

²⁸ *DAI, op. cit.*, p. 56-62.

²⁹ *Georgius Cedrenus Joannis Scylitzae ope*, I. Bekker (éd.), vol. 2, Bonn, 1838-1839, p. 402, 420-423.

³⁰ *Πλοιοις εγγωριοις τοις λεγομενοις μονοξυλοισ*, *Ioannis Scylitzae, Synopsis historiarum*, H. I. Thurn (éd.), CFHB, Berlin, 1973 ; A. Poppe, La dernière expédition russe contre Constantinople, *Byzantinoslavica*, 32, 1971, p. 1-29 et 233-268.

³¹ Michel Psellos, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, E. Renaud (éd. et trad.), I-II, Paris, 1920.

voir archaïsantes³². Les Slaves sont généralement assimilés aux Antes, tandis que les Byzantins ont donné aux nomades le nom générique de Scythes, et ce au même titre que l'ensemble des peuples du Nord gravitant dans la sphère d'influence byzantine. Les Scythes représentent le peuple étranger par excellence, la référence en matière d'altérité. Les termes « barbares » et « nomades » raisonnaient pour les Byzantins comme des mots pointant du doigt une culture étrangère. C'est dans cette même logique que nous pensons devoir analyser la référence aux monoxyles. En 448, lors du voyage que Priscus fit à la cour d'Attila, il décrit une flotte qu'il perçoit comme étant formée de *τοις μονοζυλοις πλοιοις*³³. Les Byzantins ont par la suite découvert les Slaves lors des pressions qu'ils exercèrent à la fin du règne de l'empereur Justinien (527-565), où ils franchirent en masse le Danube sur de petits bateaux plats, les monoxyles. En 614-615, lors de leur attaque sur Thessalonique, ils sont arrivés *εκ μονοδενδρον γλυπτας νηας*³⁴. Enfin lors de l'attaque avaro-slave sur Constantinople en 626, le patriarche Nicéphore Ier, présente les assaillants arrivant une fois de plus sur des *τοις μονοζυλοις σκατιοις*³⁵. C'est donc sur ces embarcations qu'ils ont vu ces Slaves occuper les fonds des vallées de la Péninsule balkanique où ils établirent leurs fameuses sklavinies. Dès lors, il est facile de comprendre pourquoi les historiens byzantins se trouvent si attachés à associer les monoxyles aux *Rus'*, à l'occasion de toutes les attaques menées par ces derniers au cours des Xe et XIe siècles. Comme ils en avaient l'habitude, ils décrivaient leurs ennemis non en s'attachant à les décrire tels qu'ils pouvaient les observer dans leurs pratiques militaires et leurs armements, mais au contraire, en continuant à véhiculer des traits spécifiques et stéréotypés par lesquels les milieux cultivés les identifiaient, les *topoi*. Dès lors, pour les lettrés byzantins, les Slaves et les *Rus'* sont associés aux monoxyles, à ces bateaux légers, parfaitement adaptés à la navigation fluviale, dont la manœuvrabilité avait déjà été soulignée par Liutprand de Crémone³⁶. Or, ce trait caractéristique des bateaux russes est confirmé dans le *DAI*, mais aussi lors des expéditions de 860, 911, 941, 971, de sorte que le terme de monoxyle semble désigner une caractéristique plutôt qu'un type précis d'embarcation.

³² E. Malamut, Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale : Scythes et Occidentaux, *L'Etranger au Moyen-Âge, Congrès de la SHMESS (Göttingen 1999)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2000, p.119-132 ; V. Tapkova-Zaimova, Quelques remarques sur les noms ethniques chez les auteurs byzantins, *Studien zur Geschichte and Philosophie des Altertums*, Budapest, 1968, p. 400-405.

³³ *Excerpta de Legationibus romanorum ad gentes*, C. de Boor (éd.), Berlin, 1903, p. 131-138.

³⁴ *Symeon Logothetae, Patrologiae Cursus Completus*, 116, J. P. Migne (éd.), Paris, 1893, p. 1325

³⁵ *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, C. de Boor (éd.), Leipzig : Teubner, 1880, p. 18-20.

³⁶ Liutprand de Crémone, *Antapodosis*, V, 15, J Bekker (éd.), Hanovre-Leipzig, 1915, p. 138 ; S. Franklin, J. Shepard, *The Emergence of Rus'*, London, New-York : Longman, 1996, p. 114.

B/ Les embarcations slaves et finnoises

La lodj'a

Le vocable *lodj'a* qui est de très loin le plus utilisé à propos des navires dans les sources slavonnes, apparaît comme un terme générique qui désigne à la fois des bateaux à rames et à voiles dont il est difficile dans les différents récits à notre disposition de saisir les particularités. La *PVL* mentionne le terme *lodj'a* à trente-six reprises dont quatre lors des expéditions militaires, de 941, 944 et 1043 contre Constantinople, dix autres dans les traités de paix de 911 et 944, en parlant des barques marchandes russes et grecques à rames, cinq autres lors des expéditions militaires contre d'autres peuples (Bulgares de la Volga en 985, Mzoviens en 1041, les Turkmènes en 1060, et les Polovtses en 1103), et les autres à propos des traversées du Dniepr, pour certaines associées aux Drévlianes.

Dans le traité russo-byzantin de 911, l'un des articles concerne les bateaux jetés sur une côte étrangère par un vent violent et prévoit que si un Rus' se trouve à proximité, le bateau et sa cargaison seront ravitaillés et ramenés en territoire chrétien. Le terme employé est celui de *lodj'a* et renvoie à un navire de transport, voir à un navire marchand³⁷. Le traité de 944 fait allusion à des bateaux russes qualifiés de *korabl'* au début du texte, puis de *lod'am'* dans le corps du texte. Ce changement de vocable est particulièrement intéressant dans la mesure où nous savons que les traités furent traduits du grec vers le vieux russe. Le traducteur du texte a ainsi pu calquer sa traduction sur l'original grec qui utilisait le terme *καρῆβιος*, tandis que le terme *lodj'a* servait à désigner un autre type d'embarcations, opérant peut-être une distinction entre navires grecs et russes ou entre deux structures de navires.

Lors de l'expédition de 941 contre Constantinople, arrivé à la tête de dix mille *skedij* (mot d'origine scandinave désignant des navires de guerre)³⁸, c'est sur des *lod'i* que le prince Igor parvint à s'enfuir³⁹. En considérant la nature hétéroclite de la composition des flottes russes, point sur lequel nous reviendrons plus tard, il semble que ces *lod'i* ne soient pas forcément dévolues à l'attaque, mais qu'il s'agirait davantage de navires auxiliaires, qui serviraient dans ce cas au transport des troupes et peut être au ravitaillement⁴⁰. La *Ruskaïa Pravda* dans sa version longue nous fournit une typologie des bateaux naviguant sur les

³⁷ I. Sorlin, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (I), *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 2, n° 3, Paris, 1961, p. 334.

³⁸ Voir la sous-partie de ce même chapitre dédiée à l'étude de ce terme.

³⁹ *PVL*, entrée 6449/941, p. 58.

⁴⁰ Sur ce point nous réfutons la thèse de J. P. Arrignon, qui pense qu'il s'agirait de navires identiques, et que les termes *skedij* et *lod'i* peuvent être utilisés indifféremment. J. P. Arrignon, *op. cit.*, 2002. L'emploi de ces termes se fait dans un contexte précis : ces *skedij* sont destinés à la guerre, alors que les *lod'i* apparaissent ici comme de simples navires de transport.

fleuves russes. Quatre types de bateaux sont présentés : le bateau de haute mer/*morskaïa lodj'a*, le bateau de haut bord/*naboinitsy lodj'a* destiné à la fois à la haute mer et la navigation fluviale, le canot/*chel'n*, et la péniche/*strug*. Ces quatre termes sont d'origines slaves. La distinction est claire entre navigation maritime qui s'effectue sur des *lod'i* et la navigation fluviale sur des bateaux plus petits de dénomination particulière. Ce point nous semble d'ailleurs digne d'être relevé. Pour la navigation fluviale, les sources portent des vocables spécifiques, car la construction de bateaux met en œuvre des techniques locales, bien maîtrisées, alors que pour la navigation maritime, les sources ont recours à un terme générique souvent modifié par des formes adjectives, soulignant ainsi l'emprunt à d'autres traditions⁴¹.

Au XIIIe siècle, les biens amenés par les cogues le long des rives de la Baltique étaient acheminés le long des rivières par ces *lodj'a*. D'après le traité germano-russe de 1260, les *lodj'a* qui se composaient généralement d'équipages de trois à quatre hommes⁴², allaient à la rencontre des cogues à l'embouchure de la Neva, s'acquittaient de taxes préétablies et acheminaient les différents biens le long de la rivière jusqu'à Novgorod⁴³. Les *lod'i* sont donc des navires slaves qui arpentent les fleuves et les lacs de la Rus' mais qui sont tout à fait capables de naviguer sur la mer Noire et la mer Baltique. Cette distinction entre dénominations propres aux canoës et navire de haut bord, nous invite à penser qu'il ne s'agit pas de simples monoxyles, comme certains ont voulu le voir en interprétant avec trop de rigueur l'origine étymologique du terme⁴⁴.

Les embarcations slaves de haut bord des IXe-XIIe siècles partagent un certain nombre de caractéristiques : dans l'aspect elles ressemblaient aux embarcations scandinaves mais étaient de dimensions plus réduites et avaient un fond plat. Elles étaient bâties selon les principes de la construction à clin, les planches étant calfeutrées avec de la mousse. Les Slaves produisaient dès le VIe siècle des embarcations à partir de troncs évidés destinés à la pêche et au transport. Mais au IXe siècle, l'appropriation progressive de l'espace maritime les contraint à modifier la structure de leurs navires en élevant chaque côté de l'embarcation à

⁴¹ *Ibid.*, p. 49.

⁴² P. Heinsus, *Das Schiff der hansischen Frühzeit, Quellen und Darstellungen zur Hansischen Geschichte*, Neue Folge, XII, Weimar, 1956, p. 203

⁴³ *Kulturhistoriskt lexikon för Nordisk Medeltid*, vol. 10, Malmö, 1965, column 664.

⁴⁴ Nous contestons donc d'une part les propos de J. P. Arrignon qui estime que ce type de navire est en fait un navire d'inspiration scandinave, et d'autre part ceux de D. Obolensky dans son commentaire du chapitre IX, pour qui les termes *lodj'a* et *korabl'* étaient utilisés dans la *PVL* de manière indistincte, *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio*, R. J. H. Jenkins (trad.), CFHB, Washington : Dumbarton Oaks, 1962, p. 24.

l'aide de bordées, le tronc faisant dans certains cas office de quille⁴⁵. À la fin du IXe siècle, les quilles prirent la forme d'un T caractéristique, comme c'est le cas pour le navire de Ralswiek en Pologne. Ces quilles formées à partir de troncs évidés se perpétuèrent jusqu'au début du XXe siècle. Certes les sources contemporaines ne font pas état d'un nom particulier pour ce type de navire, mais il semblerait que ce type de caractéristiques correspond à ce que nous avons pu observer à propos des *lod'i*.

Image

Diffusion non autorisée

Ralswiek 2 et sa reconstitution par Peter Herfert

La *lodj'a* était donc un navire de taille moyenne, dont l'architecture la rendait capable d'arpenter aussi bien les fleuves que le littoral. Quant à sa fonction, pour l'époque elle semble varier entre pêche, transport, portage ou encore commerce. Il est particulièrement intéressant de voir que le vocable vieux russe a donné en moyen bas-allemand le terme *loddie*, *loddige* qui désigne un bateau de transport, terme que l'on retrouve aussi en Danois, Suédois et Norvégien. Elle pouvait aussi être utilisée pour la guerre lorsqu'elle était réquisitionnée pour

⁴⁵ L'embarcation de Szczecin en Poméranie en est l'un des exemples les plus pertinents. Cette embarcation slave qui date du début du IXe siècle, mesure 8,25 m de long et 2,1 m de large. Sa quille correspond à un rondin évidé auquel furent ajoutées des bordées maintenues par des rivets en fer. W. Ossowski, *Medieval large river crafts from the Vistula River, Der Prähm aus dem Hafen von Haithabu, Beiträge zu antiken und mittelalterlichen Flachbodenschiffen, Schriften des Archäologischen Landesmuseums, Band 2*, Poland, Schriften des Archäologisches Landesmuseum, K. Brandt, H. J. Kuhn (éds.), Schleswig, 2004, p. 83-96. On retiendra aussi la possibilité de passer d'une structure monoxyle à une structure composée de plusieurs éléments comme nous l'avons exposé dans la partie réservée à la navigation monoxyle dans le chapitre I.

transporter les troupes russes lors des expéditions contre Byzance. On constate cependant que ses dimensions et son utilisation tendent à varier selon les époques et les régions, à la faveur d'une large diffusion de ce type d'embarcation le long des côtes de la mer Baltique et à l'est de la Scandinavie pour la fin du XIVe siècle, où la *lodj'a* servit majoritairement de navire de guerre⁴⁶, contrairement au Nord où elle continua à assurer des fonctions relatives au transport et à la pêche.

La nasad

Le vocable *nasad*/*nasad* est un vocable courant qui apparaît pour la première fois dans de la version laurentienne de la *PVL* en 1015, à propos de la barque utilisée par Boris et Gleb pour naviguer sur le Dniepr. Dans la *Chronique Hypatienne*, il apparaît deux fois lors de la campagne de 1182 contre les Bulgares de la Volga en compagnie de sa variante *nosod*, et des substantifs *lodj'a* et *galeia*⁴⁷. Cette distinction se retrouve aussi dans la première *Chronique de Pskov* sous l'année 1459 où le vocable *nasad* est distingué là encore du terme *lodj'a*⁴⁸. Dans la *Chronique de Vladimir-Suzdal'* (début du XIVe siècle) on raconte une apparition des saints Boris et Gleb en 1263 dans un bateau à rames qu'on appelle là aussi *nasad*⁴⁹. Dans le *Dit de la Campagne d'Igor*, on retrouve sa variante *nosod* qui cette fois-ci fait allusion aux barques qui ont descendu le Dniepr lors de l'expédition des Russes contre les Polovtses en 1183, et qui s'oppose au vocable *korabl'* qui eux naviguent sur la « mer bleue »⁵⁰. La *nasad* apparaît donc comme un type d'embarcation fluviale à rames et se différencie en soi des *lodj'a*, qui dans chacun des contextes énumérés ci-dessus se prêtent plus à une navigation hauturière. Dans le dictionnaire de la langue russe, Vladimir I. Dal' définit les *nasad* comme des embarcations fluviales avec les côtés haussés par des planches, ce qu'il justifie en

⁴⁶ C. O. Cederlund, *The lodja and other bigger transport vessels in the east-European clinker-building technique, Sewn plank boats : archaeological and ethnographic papers based on those presented to a conference at Greenwich in November, 1984*, S. McGrail, E. Kentley (éds.), Oxford, 1985, p. 233-252.

⁴⁷ А. А., Шахматова, *Ипатьевская летопись, ПСРЛ*, С.-Петербург, 1908, réimpr. Москва, 1965, p. 625, 626.

⁴⁸ И. И. Срезневский, *Материалы для словаря древнерусского языка по письменным памятникам*, Т. 2, С.-Петербург, 1902, réimpr., Москва, 2003, p. 328-329.

⁴⁹ Е. Ф. Карский, *Лаврентьевская летопись и суздальская летопись по академическому списку, ПСРЛ*, Москва, 1962, p. 429, n. 22, 29.

⁵⁰ Б. Л. Богородский, *Об одном термине из Слова о полку Игореве: насадъ - носадъ*, Ученые записки Ленинградского государственного педагогического института имени А. И. Герцена, t. 104, С.-Петербург, 1955, p. 235 ; Н. Grégoire, R. Jakobson, M. Sfetzel, *La Geste du prince Igor' : épopée russe du douzième siècle, Annuaire de l'institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. VIII (1945-47), New-York, 1948.

expliquant que le vocable *насад* est synonyme de *набой* qui signifie planche⁵¹. De cette façon on pourrait rapprocher la *насад* de la *набонияъ лодьъ* de la *Pravda longue* et peut-être même des monoxyles du *DAI*, si l'on admet l'ajout de bordées et non une simple architecture de type canoë. Il en existe d'ailleurs une représentation dans les miniatures du *Récit sur les saints Boris et Gleb* dans le *Recueil Sylvestre*, où elle a la forme d'une barque à rames, sans voile dont la proue et la poupe étaient surélevées et courbées vers l'intérieur⁵². En 1557, un voyageur anglais du nom d'Anthony Jenkinson, nous fait une description de ces *насад*. Ce sont « des navires longs, larges, à fond plat, avec un faible tirant d'eau (n'excédant pas quatre pieds), capables de transporter jusqu'à deux tonnes de marchandises. Ils ne sont constitués d'aucune pièce de métal, au contraire, tout est fait de bois. Et quand le vent est favorable, ils peuvent naviguer à la voile, sinon, ils ont beaucoup d'hommes, certains peuvent tirer le navire et le remorquer avec des cordes. Il y a beaucoup de ces navires sur la Dvina »⁵³.

Busa, sudno et uchan

La *Busa* désigne le cogue, ce voilier de commerce utilisé dans la Baltique et la mer du Nord au cours du Moyen-Âge. Le cogue se caractérise par une coque dont le fond est plat et à franc-bord vers le milieu, avec un relèvement progressif accompagné d'un recouvrement des virures vers l'étrave et l'étambot. Le bordé latéral est entièrement construit à clin, souvent depuis la lisse jusqu'au bouchain, avec des rivets doubles à la tête pour assembler les virures. L'étrave et l'étambot étaient fixés à la quille par l'intermédiaire d'un massif. Les virures de fond s'aboutaient dans une râblure des massifs de la quille et de l'étambot, tandis que les virures supérieures étaient clouées sur les faces externes de l'étrave et de l'étambot. Le cogue intégrait aussi un gouvernail d'étambot suspendu, une innovation typique des chantiers du nord de l'Europe⁵⁴. Dans nos récits, ces navires apparaissent à la fois dans le port de Novgorod, connecté comme nous le savons à la Baltique, mais aussi en mer Blanche, lors d'une expédition des Caréliens contre les Yems⁵⁵.

⁵¹В. И. Даль, *Толковый словарь живого великорусского языка*, II, Москва : Русский язык, 1980 (réimpr. 1880-1882), p. 1213.

⁵²Д. В. Айналов, *Очерки и заметки по истории древнерусского искусства : IV, Миниатюры Сказания о свв. Борисе и Глебе Сильвестрога сборника, Известия отделения русского языка и словесности Императорской Академии наук*, t. XV, С.-Петербург, 1910, fasc. 3, p. 1-128, miniatures 19-23, 25, 26.

⁵³*Rude & barbarous kingdom, Russia in the accounts of sixteenth-century English voyagers*, L. E. Berry, R. O. Crumme (éds.), Milwaukee and London, 1968, p. 52-53.

⁵⁴O. Crumlin-Pedersen, *To be or not to be a cog : the Bremen Cog in perspective*, *The International Journal of Nautical Archeology*, 29, August 2000, p. 230-246.

⁵⁵*PNL*, entrée 6651/1143.

Il est difficile en revanche d'identifier la *sudno*, qui comme la *lodj'a* désigne tour à tour différents types de navigation. Elle semble néanmoins en usage dans les régions du Nord, ce vocable n'apparaissant que dans la *Chronique de Novgorod* à la fois dans des fragments anciens et récents. Nous disposons cependant d'une illustration du XVIIe siècle qui tend à représenter un navire d'environ 4 m de long, à la fois à voile et à rame, plus adapté à la navigation fluviale.

Image

Diffusion non autorisée

Sudno (d'après Piotr E. Sorokin)⁵⁶

L'*uchan* enfin se caractérise par une structure monoxyle, et désigne tour à tour dans les *Chroniques de Novgorod et de Pskov* des navires soit slaves, soit étrangers. Nous remarquerons que ces différents noms ne semblent utilisés que dans le nord de la Rus', et non en Russie méridionale pour l'époque, leur consignation n'étant effectuée que dans des chroniques attachées à l'histoire et à la culture locale. Elle apparaît ainsi sous l'année 1471 dans la *Chronique de Novgorod* à propos de personnes traversant le lac Ilmen', ainsi que dans l'inscription sur écorce de bouleau n° 232 datée de la fin du XIVE siècle à propos d'un navire cargo. Dans la *Chronique de Pskov*, ce type d'embarcation est employé cette fois-ci par les Chevaliers Teutoniques contre Pskov en 1271 pour évacuer des soldats.

⁵⁶ П. Е. Сорокин, *op. cit.*, 1997, p. 194.

Les vocables plus tardifs : strug, cheln et pavozok

Dans la version longue de la *Pravda*, l'article 79 opère une distinction entre trois types de navires : le *cheln*, le *strug* et la *naboynyou lodj'a*. Cet article mentionne en effet les différentes peines qui sont encourues en cas de vol de bateau, le tout suivant une typologie bien précise.

Если кто украдет ладью, то 60 кун штрафа князю, а саму эту ладью вернуть; а за морскую ладью — 3 гривны, а за набойную ладью — 2 гривны, за челн — 20 кун, а за струг — гривна.

Si quelqu'un vole une *lodj'a* alors il devra payer une amende de 60 *kuhns* au prince, il devra restituer le bateau, au marin il paiera – 3 grivnas pour une *naboynyou lodj'a*, 2 grivnas pour un *cheln*, et 20 *kuhns* pour un *strug*.

Celui qui vole un navire devra donc s'acquitter auprès du Prince d'une amende de 60 *kuhns*, et auprès du marin d'une amende définie suivant le type de l'embarcation. À cela il faut ajouter que le coupable devra aussi restituer cette dernière, en supposant qu'elle soit en bon état, le cas échéant on peut imaginer une amende supplémentaire. Le classement se fait donc en quelque sorte par taille mais aussi par type de navigation. On remarque que le terme utilisé pour désigner génériquement les embarcations demeure le terme *lodj'a*. Cependant il est aussi utilisé conjointement à l'adjectif *naboynyou* qui définit des planches clouées sur le côté de l'élévation. La *naboynyou lodj'a* désigne alors un navire de haut bord à fond plat, de construction à clin, capable de naviguer en haute mer et sur les rivières. Elle se distingue d'une navigation fluviale, peut-être plus locale dans laquelle on retrouve les canoës (*cheln*) et ce que nous identifierons comme des barges (*strug*). L'emploi de cette formule souligne parfaitement l'importation de techniques de construction à clin, spécialité des Scandinaves, dont on ne trouve de traces dans le monde Slave qu'à partir du VIII^e siècle, à la faveur des différents contacts qui s'opérèrent sur les côtes de la Baltique et au sein des colonies scandinaves. Mais son utilisation semble intervenir dans un fragment plus tardif de la *Pravda*, ce vocable se présentant à mon sens comme une alternative slave aux vocables d'origines scandinaves désignant auparavant les navires de construction à clin, tels que la *skyd'/skedija* et la *chnieka* dont nous discuterons plus en avant, ce qui expliquerait leur disparition dans les sources slavonnes méridionales plus tardives. Rappelons que la *Pravda Rouskaia* fut insérée dans la *Chronique de Novgorod* aux alentours de la fin du XIV^e siècle, et se décompose en deux ensembles, la version courte dans lesquels nous pouvons distinguer des fragments plus

archaïques, et la version longue. Dans notre cas, il semble que cette clause appartienne à un ensemble plus récent, une telle distinction entre les embarcations ne semblant pas exister auparavant. Dans la *Pravda courte*, l'article 35 fait lui aussi référence au vol de navire et n'utilise que le vocable *lodj'a* pour rendre le terme de bateau. Il est ainsi dit que : *А если украдет ладью, то за ладью хозяину платить 30 резан, а штрафа князю 60 резан*, « Si un navire est volé, le propriétaire doit payer 30 rezanas pour le bateau et une amende de 60 rezanas (pour le prince) »⁵⁷. Ces vocables *cheln* et *strug*, qu'on ne retrouve que très tardivement dans les sources historiographiques (on retrouve le vocable *cheln* dans la *Chronique de Pskov* sous l'entrée 1418), représenteraient donc des termes russes plus tardifs, contemporains de la rédaction.

Le terme *strug/смыг*, dévolu aux embarcations du sud de la Rus', serait pour sa part apparenté au mot homonyme du russe moderne qui signifie « rabot, outil pour aplanir le bois »⁵⁸, et désigne une embarcation légère à fond plat de type barge ou péniche, destinée à la navigation fluviale et parfois le long des côtes.

⁵⁷ En vieux slavons, cette clause se présente ainsi : *А оже лодью украдетъ, то за лодью платити 30 рѣзанъ, а продажи 60 рѣзанъ*.

⁵⁸ М. Фасмер, *Этимологический словарь русского языка*, III, Москва, 1971, p. 782-783.

Image

Diffusion non autorisée

Strug (d'après Piotr E. Sorokin)⁵⁹

Le terme *cheln* représente quant à lui une embarcation de type canoë, creusée dans un tronc d'arbre, qui témoigne donc de la permanence de l'utilisation de la navigation monoxyle le long des voies fluviales de la Rus' pour les périodes suivant la rédaction du *DAI*. Il faut cependant retenir à mon sens que dans la *Pravda*, il est d'abord question de types de navigations, de grandes catégories d'embarcations, plutôt que d'une véritable typologie des navires de l'époque, ce qui confirme donc qu'il existait conjointement plusieurs types de navigations, donnant lieu à des variations architecturales en fonction des traditions régionales mais aussi du rôle de ces embarcations, ce qui part la même occasion, tord le cou aux anciennes théories faisant de la navigation en Russie une navigation uniforme.

Le *pavozok* enfin, est une embarcation beaucoup plus tardive qui n'apparaît que dans les fragments les plus anciens de la *Chronique de Novgorod*, sous l'année 1446 et qui désigne

⁵⁹ П. Е. Сорокин, *op. cit.*, 1997, p. 195.

une embarcation proche de la barque, destinée à la navigation fluviale, sans que nous n'ayons plus de détails à son propos.

Image

Diffusion non autorisée

Pavozok (d'après Piotr E. Sorokin)⁶⁰

Les vocables finnois : loiva et ushkui

D'origines finnoises, ces deux termes apparaissent dans les fragments plus tardifs des *Chroniques de Novgorod et de Pskov*, à propos des embarcations utilisées au Nord pour naviguer le long des rivières. De fait, une telle transmission linguistique n'a rien d'exceptionnel, dans des régions où se mêlent éléments slaves et finnois, d'autant que ces appellatifs désignent des embarcations communes aux deux ethnies. La première, la *loiva*, désigne dans la *Chronique de Novgorod* les embarcations utilisées par les Novgorodiens pour se rendre sur la rivière Ouzerva, au nord de la région de Novgorod⁶¹. Il s'agit d'une embarcation à clin, plutôt proche au niveau des dimensions et de l'architecture de la *lodj'a*, au sens d'une embarcation destinée à la navigation fluviale et hauturière, à fond plat, avec une

⁶⁰*Ibid.*, p. 191-192.

⁶¹ *PNL*, entrée 6818/1310.

quille en L⁶². L'*ushkui*, représente quant à elle une embarcation monoxyle, composée d'un tronc évidé et est utilisée dans les *Chroniques de Novgorod et de Pskov* pour naviguer dans les régions de Zavoloche (*Zavolch'e*) et de la Dvina. Les sources ne nous offrent néanmoins pas d'informations sur la fonction de ces embarcations : servaient-elles uniquement dans le cadre du transport d'hommes, où avaient-elles une fonction de cargo ?

⁶² П. Е. Сорокин, *op. cit.*, 1997, p. 111-112.

Chapitre III :

L'héritage maritime scandinave

I/ L'apport du vocabulaire scandinave : problématiques et tentatives d'identifications

Au sein de l'espace russe, on constate qu'un certain nombre de vocables relatifs à l'univers de la navigation sont empruntés au scandinave. Cependant, bien souvent, le sens de ces étymons n'a pas forcément été établi. C'est ce que nous nous proposons de faire ici, afin de voir plus en détail à quels types de navires les auteurs russes se référaient quand ils employaient tel ou tel terme, mais aussi de saisir si ce transfert de vocabulaire s'est accompagné d'une variation de sens. Cette restitution de sens n'aura d'intérêt que si elle s'accompagne d'une tentative d'identification morphologique, car ces mots désignaient des objets clairement définis dans la culture scandinave. Toute la question est donc de savoir s'il y a une correspondance entre les noms de navires d'origine scandinave employés et les types qu'ils désignent. Partons d'abord du postulat selon lequel pour avoir une idée plus concrète des navires russes de cette époque, il est tout à fait raisonnable de faire appel aux descriptions fournies par les sources scandinaves et par l'archéologie. Cependant, assimiler totalement les navires vikings et russes reviendrait à nier toute possibilité d'évolution technique, surtout pour les navires des XIe-XIIe siècles, dont il serait hasardeux je pense, d'en faire des répliques exactes de navires vikings. Il ne faut donc pas écarter la possibilité d'évolutions techniques, d'influences extérieures et de traditions locales.

A/ Skyd'/skedija et chnieka : deux navires de guerres d'origine scandinave

Les skedij/ Ckeðuū

L'emploi de ce terme dans les sources russes est en ceci remarquable qu'il ne s'opère qu'une seule fois dans la *Povest vremennykh let (PVL)*, à propos de l'expédition d'Igor contre Byzance. L'auteur de la chronique nous indique qu'au cours de l'année 941, le prince Igor, à

la tête d'une flotte composée de dix mille vaisseaux (*Скедий 10 тысящъ*), s'avança contre Constantinople, mais qu'après avoir pillé et saccagé les régions alentour, les Russes furent défaits par la marine byzantine¹. Or dans la *PVL*, les termes *lodj'a* (*ладья*) et *korabl'* (*корабль*) représentent les termes usuels pour désigner les embarcations russes. Le vocable *korabl'* y est ainsi utilisé à dix-neuf reprises, tandis que *lodj'a* y est utilisée quarante-quatre fois², ce qui contraste très largement avec cette unique utilisation. D'autant que plus loin dans ce passage, ce terme est remplacé par *lodj'a*, puisque c'est sur des *lod'i* que le prince Igor parvint à s'enfuir après son échec devant Constantinople³. Ce terme d'origine slave désigne des embarcations génériques qui naviguent sur les fleuves et lacs de la Rus' septentrionale, mais qui franchissent aussi la Baltique, et qui peuvent parfois s'opposer à des navires plus importants. Il en existe plusieurs types selon les particularités de leur construction, leur destination, leur gréement, le nombre de rames. L'utilisation conjointe de ces deux termes traduit donc une différence à la fois technologique mais aussi dans l'usage qui est fait de ce navire : ces *skedij* sont des navires de guerre d'origine étrangère, tandis que la *lodj'a* est un navire de transport local permettant le rapatriement du prince Igor et de ses troupes après leur défaite.

Concernant les origines de ce terme qui a été conservé dans les dictionnaires modernes sous les formes *скыдь/скедия* (*skyd'/skedija*), bien qu'il s'agisse là d'archaïsmes, puisque ces vocables ne sont plus en usage de nos jours, certains historiens voudraient y voir un emprunt au terme grec *σκεδία* qui signifie radeau, car la forme génitif pluriel *скедий* devrait se décliner au nominatif singulier sous la forme *скедия*⁴. Pour ma part, je me rallie à l'avis de Piotr E. Sorokin qui penche pour une origine scandinave⁵. En effet, il semblerait que ce terme ne se retrouve qu'en grec moderne et qu'un examen des textes à notre disposition ne démontre aucunement son existence à l'époque byzantine. Pour en juger, référons-nous directement aux sources. À partir de l'année 852, le récit de la *PVL* est tributaire de la traduction russe du

¹ *PVL*, entrée 6449/941, dans *Повесть временных лет*, Д. С. Лихачева (éd.), Москва-Ленинград, 1950 ; А. Кошелев, *Лаврентьевская летопись, ПСРЛ*, Москва : Языки русской культуры, 2001

² E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 485-503.

³ *PVL*, *op. cit.*, entrée 6449/941 : « ils embarquèrent de nuit sur des bateaux et s'enfuirent », le terme russe utilisé pour désigner ces embarcations est ici le terme *lodie*.

⁴ On peut trouver la référence au mot dans le dictionnaire d'E. Talbot, *Dictionnaire français-grec suivi d'un vocabulaire des noms propres*, 13^{ème} éd., Paris : Delalain, 1894, p. 415 ; E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 485-503.

⁵ П. Е. Сорокин, *Водные пути и судостроение на Северо-Западе Руси в средневековье*, С.-Петербург, 1997 ; E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 491-492.

Continueur de Georges le Moine (*Hamartôlos*) qui date de la moitié du XI^e siècle⁶. Pour cette raison il est possible de comparer le lexique de ces deux œuvres, mais aussi de recourir à la version originale en grec de l'œuvre de Syméon le Logothète, le Continueur de *Hamartôlos*. Dans la version grecque, on remarque que c'est le terme *plôion/πλοῖον* qui est utilisé pour désigner les navires composant la flotte du prince Igor⁷, tandis que les navires byzantins en présence sont des *drômones/δρόμωνες* et des *trières/τρίηρεις*. Le terme *plôion* désigne dans l'historiographie byzantine une embarcation de manière générale, mais sans précision quant à son utilisation⁸. Or, ce vocable est ici traduit successivement par *skedij* puis par *lod'i*, ce dernier étant d'ailleurs plus proche de la signification de ce terme. De ce fait, si la forme génitif pluriel *скедуи/skedij* employée par l'auteur avait été une translittération slavonne du terme grec *σκεδία/skedia* on aurait pu imaginer une transmission de ce terme du Logothète vers la version russe du Continueur de Georges le Moine. Cependant, ce terme n'apparaît pas chez le Logothète, ni dans aucun autre passage de l'historiographie byzantine concernant les Russes. Il ne semble donc pas forcément recevable que ce terme soit le produit de la translittération du vocable *skedia/σκεδία* passé dans le langage courant vieux russe comme le pense Enrique Santos Marinas⁹.

En réalité, la *PVL* ne reprend pas non plus littéralement le texte de la version russe du Continueur de Georges le Moine. Elle mentionne ainsi qu'« Igor a marché contre les Grecs. Les Bulgares ont envoyé des nouvelles à l'Empereur lui disant que les Rus' marchaient contre Constantinople avec dix mille *skedij*. Ils arrivèrent en naviguant sur la mer et ravagèrent la région de Bithynie »¹⁰. De son côté, la version slave du Continueur de *Hamartôlos* raconte qu'« Ils sont descendus, les Rus' vers Constantinople avec dix mille barques, qu'on appelle aussi *skedij*, qui sont d'origine varègue »¹¹. L'origine scandinave de ces embarcations est ainsi attestée par le traducteur slave du Continueur de Georges le Moine. Dès lors, l'emploi du terme et son sens semblent admis au sein de la *PVL* au point que le chroniqueur ne daigne pas reprendre l'explication de ce terme. Sa présence s'expliquerait donc par le fait que le traducteur du Continueur de Georges le Moine a vraisemblablement utilisé un terme

⁶ Книги временныя и образныя Георгія Мниха, Хроника Георгія Амартола въ древнемъ славянорусскомъ переводѣ, текстъ изслѣдованіе и словарь, В. М. Истрин (éd.), Томъ 2, Петроградъ : Россійская Академія Наукъ, 1920, p. 306.

⁷ Μετά πλοίων χιλιάδων δέκα, *Symeonis Magistri et Logothetae Chronicon, Recensuit Stephanus Wahlgren*, CFHB, 44/1, W. de Gruyter (éd.), Berlin, 2006, p. 334-335.

⁸ H. Ahrweiler, *Byzance et la Mer, La Marine de Guerre, La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris : Presses Universitaires de France, 1966, p. 408-416.

⁹ E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 485-503.

¹⁰ *PVL, op. cit.*, entrée 6449/941.

¹¹ В. М. Истрин, *op. cit.*, 1922, I : 567, p. 1-3.

contemporain de la présence viking qui serait alors passé dans le langage vieux slavon, puis dans le vieux russe. Car avant d'être traduite en vieux russe, une grande partie de l'historiographie byzantine fut d'abord adaptée en slavon liturgique, que ce soit pour les périodes les plus anciennes sous l'impulsion de Cyrille et Méthode en Moravie, ou en Bulgarie pour le Xe siècle notamment. Toute la question est donc de savoir si ce terme pouvait déjà figurer dans une éventuelle traduction effectuée en Bulgarie, pour ensuite être transmis en vieux russe. Hélas la plus ancienne copie dont nous disposons date du dernier quart du XIVe siècle et ne peut nous renseigner sur la question. Il semble cependant plus aisé d'imaginer que ce terme fut introduit à l'initiative des copistes russes, conscients de sa signification et de la tournure résolument scandinave de cette expédition plutôt que par un moine bulgare, bien que ceux-ci fussent vraisemblablement au courant de l'origine ethnique de ces Rus'. Par ailleurs il semblerait que ce terme, à l'image comme nous allons le voir de ce qui se fait en Occident, serve davantage à désigner un navire de guerre lié au pouvoir plutôt qu'une morphologie particulière.

Origines du terme et signification

Ce terme dériverait donc du vocable scandinave *skeið* (f. pl. *skeiðr* ou *skeiðar*), qui dans le monde scandinave représente un long navire de guerre utilisé tout au long des Xe-XIe siècles. Son utilisation n'a donc rien de surprenant pour des hommes installés sur le sol russe depuis seulement quelques générations. Il s'agit du terme le plus fréquemment employé par le corpus scaldique pour désigner des bateaux qui pour l'essentiel sont des navires de guerre : sur quarante-neuf utilisations au sein des stances, il n'y a que deux exemples de *skeið* utilisées à des fins non guerrières¹². Il est en revanche beaucoup moins clair d'identifier le type morphologique de navire auquel renvoie ce terme. D'un point de vue étymologique, Peter Foote et David M. Wilson notent que le terme *skeið* signifie à la fois « celui qui coupe à travers les eaux » et peut renvoyer à « une pièce de bois longue et en forme de sabre »¹³. Les différentes occurrences du mot dans les stances scaldiques nous donnent toutefois une idée de

¹² J. Jesch, *Ships and Men in the late Viking Age : the Vocabulary of Runic Inscriptions and Skaldic Verse*, Woodbridge, Suffolk : Boydell and Brewer, 2001, p. 123-126. Pour les références des stances, voir l'Annexe I intitulée « Typologie des navires scandinaves ».

¹³ P. Foote, D. M., Wilson, *The Viking Achievement*, Great Civilization Series, London : Sigwick and Jackson, 1974, p. 236-237.

l'aspect général de ce type de navire. Ils sont décrits comme *langar* (longs)¹⁴, *súðlungar* (avec de longues virures)¹⁵, et *mævar* (élançés)¹⁶. En tant que navires de guerre, ils sont (*há*)*brynjaðar* (armés), protégés au niveau des sorties de rames et peuvent être lourdement *hlaðnar* (chargés), avec notamment des hommes armés¹⁷.

Le terme *skeið* n'est repris que deux, voire trois fois dans le corpus runique. L'inscription la plus intéressante est sans doute celle que l'on trouve dans le corpus *Södermanlands runinskrifter* sous l'indexation Sö 171¹⁸. Il s'agit d'une inscription commémorative à propos d'un *skeiðar vísi*, le capitaine d'une *skeið*, qui suggère une bataille navale au cours de laquelle il serait tombé à *Hólmgarðr*, c'est-à-dire à Novgorod. Elle a été découverte près de Rönö en Suède. La gravure se trouve sur la partie ouest d'un grand bloc de pierre grise, sur la montagne qui se trouve au sud-est d'Esta, et sur la partie nord-est de la grande route à l'extrémité du lac asséché de cette même Esta. Cette pierre se trouve à l'extrémité ouest de plusieurs pierres au pied de la montagne et se trouve à 120 pas à l'est de la partie nord de la montagne. Le côté gravure mesure 2,10 m de haut mais la partie gravée ne va pas jusqu'en bas. La gravure fait 1,60 m de haut et 1,03 m de large. La partie tracée dans la roche qui opère une boucle fait 8 cm de largeur. La gravure est profonde mais très abîmée par l'usure dans ses parties inférieures. Cette inscription aurait été réalisée au cours de la période comprise entre 950 et 1050, une datation plus précise demeurant hélas impossible. L'inscription est la suivante : « Ingefast a fait graver la pierre en l'honneur de Sigvid, son père. Il est tombé à *Hólmgarðr* en tant que capitaine de navire avec son équipage »¹⁹.

¹⁴ Tindr *Hákr* 4 = Tindr Hallkelsson, *Hákonardrápa*, fragment 4. Lorsque nous ferons référence à des stances scaldiques nous utiliserons les mêmes principes que ceux mis en place par l'Université d'Aberdeen dans sa base de données *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages*.

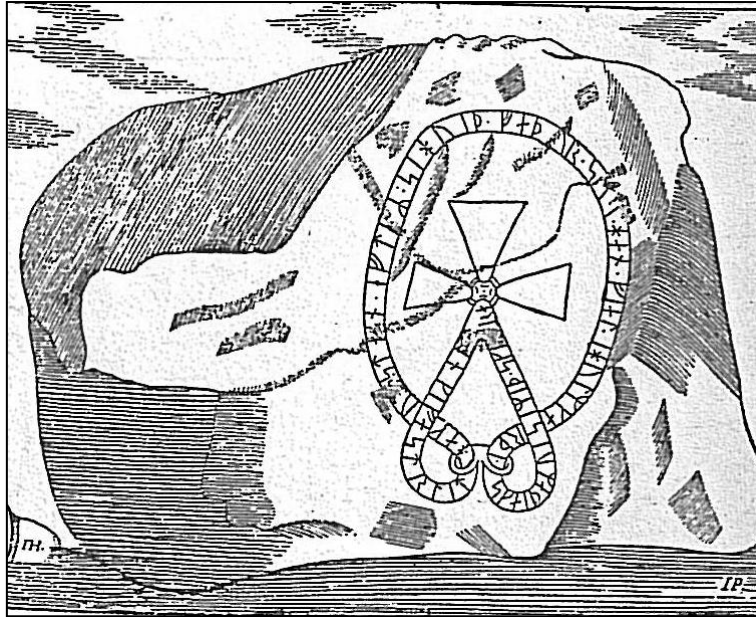
¹⁵ Þkolb *Eirdr* 1.

¹⁶ Þkolb *Eirdr* 4.

¹⁷ Bǫlv *Hardr* 2 ; Bǫlv *Hardr* 8 ; ÞjóðA *Sex* 22.

¹⁸ *Sveriges runinskrifter*, Vitterhets historie och antikvitets akademien, Stockholm : Kungl, 1900 ; *Södermanlands runinskrifter*, E. Brate, E. Wessén (éds.), Stockholm, 1924-1936, p. 58, 97, 124, 126, 184.

¹⁹ *Ingifastr lét hôggv[a] ste[i]n eptir Sigvið, fôð[u]r sinn. Hann fell í Holmgarði, skeiðar vísi með ski[pa]ra.*



Pierre runique Sö 171

Cette inscription est en ceci intéressante que l'utilisation du terme *skeið* dans le corpus runique est très rare, et reflète donc sûrement un choix délibéré de la part de son auteur. Néanmoins, il est difficile de croire que de tels navires de guerre puissent se rendre à Novgorod en empruntant les différents rapides que nous avons énumérés dans les chapitres précédents. De plus, pour ce qui est du contexte évoqué, nous ne pouvons savoir s'il s'agit d'un accident ou d'un conflit scandinavo-russe, voire juste russe. De fait, si l'on admet qu'il s'agissait d'un long navire de guerre, il est peu probable qu'il ait pu dépasser le golfe de Ladoga voire le lac Ladoga, seul un navire de plus petite taille pouvant descendre le Volkhov jusqu'à Novgorod.

Identification morphologique

L'archéologie nous fournit aussi des informations sur ce type de navire. À la lumière des recherches récentes, il est admis que l'épave de Skuldelev 2, d'une longueur de 30 m et de 3,8 m de large, correspond à ce type de navire, généralement compris dans la catégorie des embarcations de vingt-cinq à trente bancs de rames²⁰. Il s'agit d'un navire de guerre long et

²⁰ N. Bonde, *Dendrokronologisk undersøgelse af sk*

étroit de 26 tonnes, avec un tirant d'eau d'un mètre, une voilure d'approximativement 112 m². Construit en chêne à Dublin en 1042, il fut réparé dans la seconde moitié du XIe siècle en mer d'Irlande²¹. Ce navire fut construit pour les eaux houleuses de la mer d'Irlande et fut capable de traverser la mer du Nord ce qui explique quelques particularités au niveau de la quille et de la flexibilité de la coque. Il présente un bon plan de dérive dû à la présence d'une quille profonde et d'un pincement du fond de la carène très accentué. Par ailleurs, le renforcement de la charpente interne contribue à en faire un navire solide²².

Schéma

Diffusion non autorisée

Coupe transversale de Skuldelev 2 au maître bau (source : *Navis 1*)

Cependant, établir une analogie entre nom de navire et épave n'est pas évident. Toute la question est de savoir s'il y a une correspondance entre les noms de navires d'origine scandinave employés en Russie et les types qu'ils désignent. Assimiler totalement les navires vikings et russes reviendrait à nier toute possibilité d'évolution technique. Ceci est particulièrement valable pour les navires des XIe-XIIe siècles dont il serait hasardeux de faire des répliques exactes des navires vikings. Il ne faut donc pas écarter la possibilité d'évolutions techniques, d'influences extérieures et de traditions locales. D'autant qu'aux vues de ses caractéristiques techniques, il semble peu évident que des navires aux dimensions comparables à Skuldelev 2 aient pu faire partie de l'expédition du prince Igor. L'analyse de la

*ibsvrag fra « Peberrenden » i Roskilde Fjord, ud for Skuldelev, Vrag 2 : « Det store krigsskib », Copenhague, NNU, rapport 32, 1999 ; N. Bonde, O. Crumlin-Pedersen, The Dating of Wreck 2, the Longship, from Skuldelev, Denmark, *NewsWARP*, n° 7, 1990, p. 3-6.*

²¹ *Ibid.*

²² J. Bill, Ships and Seamanship, *The Oxford Illustrated History of the Vikings*, P. H. Sawyer (éd.), Oxford, 1997, p. 181-201 ; O. Crumlin-Pedersen, O. Olsen : *The Skuldelev Ships I*, Roskilde, 2002, p. 141-167.

carène et du creux nous permet de voir que Skuldelev 2 se destinait à la haute mer²³, et s'adapterait mal à la navigation fluviale en Russie une fois dépassé le réseau de rivières et de grands lacs des régions du Nord. Il est ainsi difficile d'imaginer un navire de ce type descendre le long du Dniepr et affronter les rapides décrits par Constantin VII dans le *De Administrando Imperio*²⁴, ce d'autant plus que les récents voyages d'essais ont eu tendance à montrer qu'il était compliqué voire presque impossible pour ce type d'embarcations d'emprunter l'ensemble de la « Voie des Varègues aux Grecs »²⁵. Cette corrélation entre épaves et sources écrites n'a pour but que de visualiser dans son ensemble l'apparence de ce type d'embarcations. Il ne faut pas oublier de tenir compte des variations architecturales locales inhérentes au milieu dans lequel le navire est censé évoluer. Au regard des différentes épaves disponibles, il apparaît que les navires présentent un *continuum*, une même conception de la construction navale synthétisant proportions optimales et emploi réservé au navire. Le terme *skyd'* servirait ainsi à désigner chez les Rus' des navires de guerres de plus petite dimensions que leurs équivalents scandinaves qui ne pouvaient que difficilement dépasser la région de Ladoga.

La chnieka/chniaka

Dans la Rus', le vocable *snekkja* (f., pl. *snekkjur*) s'est transmis sous la forme *шнека/šneka/chnieka* qui peut aussi prendre localement la forme *шняка/šnjaka/chniaka*²⁶. La période chronologique pendant laquelle s'emploie ce terme s'étend du XI^e siècle au XIX^e siècle. Si la forme *šneka/chnieka* est employée au XX^e siècle en littérature, d'après le *Dictionnaire de la langue littéraire russe contemporaine* de 1967, il s'agit en fait d'un emprunt au vieux russe, exactement comme en français où pour

²³ Variation du creux : profondeur de la coque mesurée à partir de la quille jusqu'au dessus du maître-bau qui constitue la plus grande largeur d'un bateau.

²⁴ I. Sorlin, Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du Xe siècle, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 6, n° 2, Paris, 1965, p. 147-188.

²⁵ R. Edberg, *Expedition Holmgård, Vikingabåten Aifurs färd från Sigtuna till Novgorod, Ett arkeologiskt äventyr*, Sigtuna museers skiftserie, 5, Sigtuna, 1994 ; R. Edberg, From the Varangians to the Greek, The Experimental Voyage with the « Aifur » in 1994-1996, *Södertörns högskola, Research reports No. 1*, 1999, p. 60-64 ; R. Edberg, The Daugava 2001 expedition, its background and purpose, A short Summary, article délivré lors du séminaire international *Cross-Cultural Interaction of the Peoples in the Western Dvina-Daugava River Basin : History and Prospects*, Polotsk State University, Novopolotsk, Belarus, June 21, 2001 ; R. Edberg, Dnjeprs försvunna forsar fångslar vikingaforskare, *Populär Arkeologi*, 4, 2004, p. 34-36 ; R. Edberg, River Lovat – a Varangian tour de force : two experimental voyages on a legendary route through Russia, *The International Journal of Nautical Archeology*, 43.2, 2014, p. 449-451.

²⁶ Les formes *chnieka* et *chniaka* correspondent à la transcription courante du russe vers le français, mais la translittération internationale remplace dorénavant le *ch-* par un *š* et le *-ia* par un *-ja*.

des raisons littéraires et historiques nous avons fait ressurgir le terme esnèque, auquel un accent a parfois été ajouté pour moderniser l'orthographe, alors que ce dernier n'était plus employé depuis le XIIe siècle²⁷.

La chnieka dans l'historiographie médiévale russe

La première mention de la *chnieka* dans l'historiographie russe remonte à la première moitié du XIIe siècle. Sous l'entrée 1142, la *Chronique de Novgorod* raconte que le *Knyaz* des *Svei*, c'est-à-dire le roi des Suédois, accompagné d'un archevêque, dans soixante *chnieka*, s'attaqua à des marchands russes qui revenaient de mer à bord de trois *lod'i*²⁸. Outre les interrogations qui demeurent sur les personnages et le contexte de cet événement, nous remarquerons seulement que pour le XIIe siècle²⁹, les compilateurs de la chronique différencient explicitement les navires de type *chnieka* des autres navires (*lodj'a* et *korabl'*). Cela est confirmé sous l'année 1283 lorsque des *Nemtsy*³⁰, à bord de *chnieka*, pénétrèrent le lac Ladoga par la Neva pour ensuite s'attaquer aux marchands d'Obonezh³¹. Dans ces deux cas, le vocable *chnieka* est utilisé pour désigner des navires venant de Scandinavie dans le but de piller les régions côtières.

Toujours dans la *Chronique de Novgorod*, sous l'année 1190, ce sont des hommes venus de Pskov à bord de sept *chnieka*, qui vinrent grâce aux portages, en évitant les rapides, dans le lac *Chud'* (lac Peïpous) et tuèrent quelques *Chud'/Tchoudes* vivant sur la côte³². Ce passage est très intéressant pour nous car il est issu d'une strate de la *Chronique de Novgorod* qui est postérieure à l'époque de forte influence culturelle scandinave. Il nous indique donc

²⁷ E. Ridel, La snekkja ou les pérégrinations d'un navire de guerre viking à travers l'Europe, *Les Vikings, premiers Européens, VIIIe-XIe siècles, Les nouvelles découvertes de l'archéologie*, R. Boyer (éd.), Paris : Autrement, 2005, p. 52-93.

²⁸ *PNL*, entrée 6650/1142, dans *Новгородская Первая Летопись старшего и младшего изводов*, А. Н. Насонова, М. Н. Тихомиров, Москва-Ленинград : Издательство Академии Наук СССР, 1950.

²⁹ Pour cette période, il s'agirait du roi Sverker l'Ancien qui régnait sur la Suède. Il est connu pour avoir entretenu de bonnes relations avec la Papauté et par là même avec l'archevêque de Lund, dans ce cas Eskil. Celui-ci installera deux années plus tard, soit en 1144, une première colonie de Cîteaux à Herrisvad en Scanie avant d'en fonder d'autres dans diverses provinces suédoises, dans le Gotland et même en Poméranie, alors sous influence danoise. La présence d'un ecclésiastique à la tête d'une telle expédition navale n'a rien de surprenant. Il est courant dans les sources scandinaves de retrouver des jarls ou même des évêques à la tête de telles entreprises.

³⁰ Le terme *Nemtsy* est souvent employé par les Slaves pour désigner des étrangers d'origine germanique et parfois scandinave et signifie muet/celui qui ne sait pas parler.

³¹ *PNL*, entrée 6792/1282.

³² Les Tchoudes sont une population d'origine finno-ougrienne vivant dans l'actuelle Estonie. On les considère à ce titre comme des proto-estoniens.

que des populations vivant sur le territoire de la Rus' utilisaient ce type de navires au cours de la seconde moitié du XIIe siècle et que ce terme se serait diffusé dans le langage courant.

On remarque en effet l'absence de ce terme dans la *PVL* et les strates les plus anciennes de la *Chronique de Novgorod*, ce qui placerait son adoption par la langue russe au cours de la seconde moitié du XIIe siècle, soit un siècle plus tard que dans les autres fondations scandinaves comme nous allons le voir. Ce décalage s'explique à mon sens de la manière suivante : contrairement au terme *skyd'/skedija* qui fut amené par les Scandinaves lors de leur implantation, le vocable *chnieka* et la technologie correspondante, plus récents, n'ont pu être imposés par une élite scandinave largement fondue dans la masse slave dès le XIe siècle. L'adoption de ce terme et l'utilisation de ce navire se sont donc faites par acculturation sur les marges du territoire russe, dans les zones où Scandinaves et Slaves se côtoyaient largement, et ne furent pas le fait d'une élite dirigeante qui aurait importé ses propres pratiques navales. Cela semble se confirmer lorsque l'on s'aperçoit que ce terme est absent des récits slaves méridionaux pour la même époque, ce qui tend à montrer qu'il se serait diffusé exclusivement dans le nord de la Rus', le long des rives de la Baltique, là où les contacts avec les Scandinaves étaient les plus intenses. Bien entendu, cela ne signifie pas pour autant que ces navires n'ont pas parcouru les fleuves russes. Au contraire, bien qu'ils semblent être pour les XIIe et XIIIe siècles le fait des populations du Nord, les dernières expérimentations scientifiques ont montré que ces navires de tailles plus réduites étaient tout à fait adaptés à la navigation fluviale³³.

Pour les périodes suivantes, on constate un net décalage dans la conception qu'ont les sources de la *chnieka/chniaka*, faisant de cette dernière une embarcation étrangère, ce qui tendrait à confirmer que sa diffusion ne se fit qu'aux marges de la Rus'. C'est le cas par exemple dans la *Chronique de Novgorod* qui sous l'année 1419 relate l'incursion à l'embouchure de la Dvina d'un détachement de cinq cents Norvégiens avec des *busa* et des *chnieka*³⁴. De même, on constate que la *Chronique de Pskov* dans ses différentes versions, à partir de l'année 1407, et ce jusqu'en 1480, utilise le terme *chnieka* uniquement pour désigner les embarcations des *Nemtsy* c'est-à-dire des Scandinaves³⁵. Même si dans cette chronique certains passages semblent avoir été empruntés à la *Chronique de Novgorod*, il n'en demeure pas moins évident qu'un changement s'est opéré, les compilateurs les plus récents de la *Chronique de Novgorod* et ceux de la *Chronique de Pskov* utilisant le vocable *chnieka* comme

³³ Voir note 25.

³⁴ *The Chronicle of Novgorod (1016-1471)*, R. Michell, N. Forbes (éd., trad.), Camden 3rd series, XIV, Londres : Royal Historical Society Publications, 1914 (réimp. 1970), p. 411-412.

³⁵ Псковские летописи, *ПСРЛ*, 5/2, Москва : Языки русской культуры, 2000.

un terme générique désignant désormais les embarcations des Scandinaves quelles que soient leurs particularités.

Origines du terme et diffusion

L'étymologie du terme *snekkja* (f., pl. *snekkjur*) demeure largement incertaine. La principale distinction entre ce navire et une *skeið* tient dans le fait qu'elle est vraisemblablement de taille inférieure. Hjalmar Falk en utilisant les informations contenues dans les sagas, définit la *snekkja* comme un navire de vingt bancs de rame, soit quarante rameurs (*tvítugessa*) et un équipage allant de soixante à quatre-vingt-dix hommes³⁶.

Néanmoins ces données sont contredites par la poésie scaldique, où le terme apparaît dans huit stances, dont sept sont datées de la moitié du XIe siècle³⁷. Dans *ÞjóðA Magnfl 2*, la *snekkja* dans laquelle Magnús effectuait son retour de Russie était un *þrítøgt skip*, c'est-à-dire un navire de trente bancs. Au sein de trois stances (*Þkolb Eirdr 2* ; *ÞjóðA Sex 22* ; *Bölv Hardr 2*), *snekkja* est insérée dans une énumération de navires parmi respectivement *knerrir* et *skeiðar*, *herskip* et *skeiðar*, ainsi que *skeiðr* et *beit*. Les poètes essaient ici de donner l'image d'une flotte impressionnante composée de plusieurs types de navires qui implique une distinction entre *skeið* et *snekkja*. C'est ce que suppose aussi une stance d'Arnórr où il décrit l'attaque de Þorfinnr à la tête de cinq *snekkjur*, contre Karl Hundason et ses onze *skeiðar*³⁸, le nombre plus réduit de *snekkjur* pourrait ici être contrebalancé par leurs tailles.

Identification archéologique et expérimentations

Les sources que nous avons à disposition ne nous livrent hélas aucune description de ces navires. L'archéologie en terre russe n'est elle-même pas en mesure de nous révéler à quoi devaient correspondre ces navires d'inspiration scandinave. Il faut donc procéder par analogie et recourir au matériel scandinave afin d'imaginer ce à quoi ils pouvaient ressembler. Mais encore une fois, établir une correspondance entre désinences et matériel archéologique est une chose très compliquée. Nous examinerons ici ces correspondances uniquement dans le but

³⁶ H. Falk, *Altnordisches Seewesen, Wörter und Sachen*, IV, Heidelberg : Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1912, p. 85-113.

³⁷ Arn *Porfdr* 6 ; Arn *Hardr* 4 ; Arn *Frag* 2 ; Bölv *Hardr* 2 ; ÞjóðA *Magnfl* 2 ; ÞjóðA *Sex* 22, 23 ; Þkolb *Eirdr* 2.

³⁸ Arn *Porfdr* 6.

d'imaginer à quoi ressemblait une *snekkja* scandinave, tout en tenant compte des éventuelles variations locales dans les schémas de construction.

Bien que l'archéologie scandinave ne livre pas d'épaves correspondant *stricto sensu* à la *snekkja*, les experts s'accordent sur le fait que les bateaux de Ladby et de Skuldelev 5 sont les plus proches de ce que devait être une *snekkja* durant la période viking.

Navire	Date	Longueur	Largeur	Creux	Nombre de bancs	Nombre de rameurs	Capacité maximale (en hommes)
Ladby	900-950	21,54	2,92	1,05	16-17	32-34	*
Skuldelev 5	1030	17,30	2,47	1,16	13	26	30

Caractéristiques des navires de Ladby et de Skuldelev 5



Imme Gramm, reconstruction moderne du navire de Ladby

Photographie

Diffusion non autorisée

Reconstitution de Skuldelev 5, Roskilde Viking Ship Museum

Dans le monde scandinave, les experts s'accordent sur le fait que les bateaux de Ladby et de Skuldelev 5 sont les plus proches de ce que devait être une *snekkja* durant la période viking. Ladby qui de l'avis de certains se présente comme l'ancêtre de la *snekkja*³⁹, est un transporteur de personnel long de 21,5 m qui propose des fonds de carène relativement plats et un franc-bord peu important qui lui permettait en plus d'améliorer la stabilité de sa coque, d'embarquer plus de charge. Ce type de carène, adaptée à la propulsion à la voile et à l'aviron était propice à l'échouage. Skuldelev 5 est un navire aux dimensions plus petites (17,30 m de long pour 2,47 m de large) aux caractéristiques similaires. L'absence d'une quille profonde lui

³⁹ E. Ridel, *Les Navires de la conquête, Construction navale et navigation en Normandie à l'époque de Guillaume le Conquérant*, Cully : OREP, 2010.

permettait de transporter trente guerriers avec seulement 60 cm d'eau sous la quille et de s'échouer avec une grande facilité. C'était un navire vraisemblablement très rapide, adapté aussi bien à la propulsion à voile qu'à rames.

Les sources que nous avons à disposition ne nous livrent hélas aucune description de *chnieka*. L'archéologie en terre russe n'est elle-même pas en mesure de nous révéler à quoi devaient correspondre ces navires d'inspiration scandinave. Il est comme nous l'avons déjà exprimé complexe d'établir une correspondance entre désinences et objets. Ces correspondances ne servent donc qu'à imaginer la morphologie et les dimensions d'un tel navire. Un constat s'impose cependant : chaque navire était construit selon des tailles, des buts, des traditions locales et des contraintes différentes. Il existait donc une infinie diversité de ce type de navires. En revanche ils relèvent tous du même concept général. Ce sont des constructions à clin non pontées, aux coques plus ou moins souples, avec un mât, une voile carrée et un gouvernail latéral. Ils avaient une carène adaptée à l'échouage et au transport de personnel, ainsi que des francs-bords peu importants facilitant le débarquement. Voilà ce qui devait définir la *chnieka* de nos récits en plus de son rôle évidemment guerrier.

Permanences linguistiques et technologiques

À partir de la période moderne, seule la forme *Шняка/šnjaka/chniaka* est conservée régionalement pour être employée jusqu'au XXe siècle. Le *Dictionnaire de la langue russe* de 1909 lui donne la définition suivante : « Chniaka, archaïsme, barque de pêche en mer, de quatre à cinq sagènes de longueur, avec un seul mât, et quatre hommes à bord »⁴⁰. Ce terme a continué à être utilisé afin de désigner un type d'embarcation propre au réseau fluvial du nord de la Russie qui communiquait avec la mer Blanche. Pour la fin du XIXe siècle, nous bénéficions de plusieurs descriptions assez détaillées de la *chniaka* et des techniques de construction auxquelles viennent s'ajouter quelques représentations iconographiques. Ses dimensions moyennes au XIXe siècle sont les suivantes :

⁴⁰В. И. Даль, *Толковый словарь живого великорусского языка*, II, Москва : Русский язык, 1980 (réimpr. 1880-1882), p. 1213. 1 sagène = 3 archines = 12 tchetvertis = 2,133 mètres.

Source	Longueur (m.)	Largeur (m.)	Hauteur (m.)	Capacité de chargement (t.)	Tirant d'eau (m.)
P. Bogoslavsky ⁴¹	8,5-11	1,8-2	1,2-1,4	2,4-4	0,61-0,76
B. Dal ⁴²	9-12	2		8	
N. F. Rojdestvansky ⁴³	8-12	Environ 2 ¼		2 ¼ -4	
M. Kozlov ⁴⁴	9,15-11,9	2,14-2,59	0,6-0,76	3,3-4,1	
S. Maximov ⁴⁵	8,5-10,7	2,2		8,2	0,76

Dimensions moyennes de la *chniaka* au XIXe siècle

Elle mesure donc généralement entre 8 et 12 mètres de long, 1,8 à 2,5 mètres de largeur, et de 0,6 à 1,4 mètre de hauteur. Pour les plus grandes embarcations elle peut accueillir jusqu'à 8 tonnes de chargement, même si la valeur moyenne de son tonnage reste comprise entre 3 et 4 tonnes. Les différences dans les dimensions et la capacité de charge des bateaux peuvent s'expliquer par les particularités locales s'appliquant à leur construction mais aussi par le savoir-faire du maître qui le fabriquait à l'œil, sans graphique.

Ces navires essentiellement utilisés pour la pêche étaient fabriqués sur les rives de la mer Blanche⁴⁶. Ces *chniakas* avaient habituellement un, voir deux mâts, mais on pouvait en ajouter un autre à l'avant afin d'augmenter la vitesse du navire⁴⁷. Pour les voyages lointains on installait un mât de foc à l'avant du bateau équipé d'une petite voile. L'intérieur d'une *chniaka* était séparé par des cloisons en six bancs ou parties de bancs. Elle accueillait généralement quatre membres d'équipage : un placé à l'avant ramait à l'aide de deux avirons, le barreur et l' « hameçonneur », placés dans la partie centrale avaient chacun une rame et l'

⁴¹ П. А. Богославский, *op. cit.*, 1859.

⁴² В. И. Даль, *op. cit.*, 1980.

⁴³ Н. Ф. Рождественский, *Справочная книга рыбака*, Москва, Ленинград, 1930.

⁴⁴ М. Козлов, Беломорская шнякa, *Русское судоходство*, n° 10, С.-Петербург, 1898, p. 98-105.

⁴⁵ С. Максимов, *Год на севере*, С.-Петербург, 1871.

^{46,47} Au XIXe siècle on en construisait principalement dans le *volost* de Kolo, dans les villes de Kem et de Kola. Ainsi dans les années 1890, entre cinquante et soixante-dix *chniakas* étaient produites chaque années dans le district de Kem. Le coût d'une *chniaka* au milieu du XIXe siècle était de 25 à 29 roubles d'argent (cf. П. А. Богославский, *op. cit.*, 1859), à la fin du XIXe siècle, à Kola son prix était de 20 à 30 roubles d'argent (selon С. Максимов, *op. cit.*, 1871), à Kem il oscillait entre 80 et 100 roubles-papier (cf. М. Козлов, *op. cit.*, 1900) tandis que sa durée de vie moyenne était de 15 à 20 ans.

⁴⁷ À partir du XIXe siècle on construisait essentiellement des *chniaka* à un seul mât.

« appâteur », assis sur le gouvernail ramait en fonction des besoins à l'aide d'une ou de deux petites rames. La quille de la *chniaka* était construite en bois de sapin et avait une épaisseur dans sa partie la plus basse de 3 pouces, et inférieure à 3 pouces dans la partie supérieure⁴⁸. Sa hauteur pouvait varier entre 6 et 9 pouces. L'étambot de la *chniaka* était taillé en sapin et avait une épaisseur à l'extérieur de 2,5 à 3 pouces et à l'intérieur jusqu'à 6 pouces. Sa largeur était de 9 à 13 pouces, et sa longueur ne dépassait pas 6 pouces. L'angle de courbure de la carène à l'extrémité du navire par rapport à la quille pouvait aller jusqu'à 15°. L'étrave de la *chniaka* était taillée à la hache dans les racines d'un sapin d'une épaisseur de 2,5 pouces et d'une largeur de 12 pouces. L'étayage de l'ensemble se faisait par des gournables en bois, et pour les argues, par des pièces métalliques. La première planche de raccordement depuis la quille, appelée jambage, avait une épaisseur d'1 pouce $\frac{3}{4}$ et une largeur de 10 à 14 pouces. Elle était taillée dans du bois de pin ayant nécessairement une double courbure qui ne bosselait pas. En principe la bande inférieure était constituée de deux planches. Les quatre pièces restantes, de chaque côté, avaient une épaisseur de 1,5 pouce, une largeur de 10 à 14 pouces, étaient arrondies par des planches de sapin et se constituaient de deux ou trois éléments en longueur. Toutes les pièces étaient fixées à l'étrave par des clous de 7 pouces, et entre elles, en majeure partie, par une vis ou un raccord fin appelés « arrêt ». Dans de rares cas, l'étayage des planches se faisait au moyen de rivets. Le rouissage ou la suture entre deux éléments juxtaposés était fait en résine et garni de fourrure avant l'assemblage. Parfois, selon le témoignage de Pavel Bogoslavsky, le fond du bateau était creusé dans du peuplier, enduit de résine et le bord était habillé de planches (pas plus de 6), tandis que les deux bandes supérieures pouvaient être retirées en cas de besoin. Leur étayage se faisait aussi au moyen de vis⁴⁹. On fabriquait les bancs avec des planches de 3 pouces et on les fixait à l'aide de chevilles en bois. Un simple gouvernail était suspendu à la poupe grâce à des estropes et des crochets. La poutre d'armature fendue faisait toute la longueur du bateau. Elle était fixée à l'élément supérieur du côté interne de l'habillage et fabriqué à partir de poutres larges de 4 pouces $\frac{1}{3}$, épaisses de 4,5 pouces puis fixées à l'habillage par des clous en fer et aux élastiques par des émerillons en fer. Le mât de la *chniaka* était lui aussi fabriqué en sapin et était en règle générale placé dans la partie la plus large du bateau, aux $\frac{3}{4}$ de la longueur de la quille, un peu penché vers la poupe.

Nous n'avons plus à faire avec le type de navire décrit par les différentes sources médiévales. Cela n'a rien d'étonnant, rappelons que ce type de navire était avant tout un

⁴⁸ 1 pouce = 2,54 cm.

⁴⁹ П. А. Богославский, *op. cit.*, 1859.

navire guerrier. Il aurait donc été surprenant qu'un navire médiéval de ce type ait traversé le temps et ait encore été utilisé tel quel aux débuts du XXe siècle. On assiste donc fort logiquement à une modification du sens premier du vocable *chnieka/chniaka*, ce terme n'est dès lors plus associé à des fonctions guerrières et de pouvoir, mais à une morphologie et une architecture aux caractéristiques régionales. Cependant, les représentations iconographiques et les descriptions dont nous disposons concordent sur la permanence d'un certain nombre de critères techniques permettant d'établir une filiation morphologique entre la *chniaka* et la *snekkja* scandinave dont elle a conservé quelques grandes lignes architecturales.

Dessin

Diffusion non autorisée

***Chniaka* utilisée en mer Blanche (dessin : revue « La navigation russe », établi d'après des relevés lors de la construction d'un bateau dans la ville de Kem en 1897)**

Image

Diffusion non autorisée

Chniaka (d'après Nicolai Karamzin)

On remarquera tout d'abord une morphologie équivalente (flancs ovales, poupe et proue pointues) due à la permanence d'une structure dite de « bordée première », typique de la construction à clin, offrant par là même un faible tirant d'eau. Ensuite nous remarquerons la constance d'une structure imbriquant quille, étrave et étambot de manière similaire à ce que l'on constate chez les Scandinaves, ainsi que l'utilisation de matériaux possiblement identiques à ceux utilisés à l'époque médiévale. Enfin nous signalerons la permanence de l'utilisation de la voile carrée. Seule caractéristique technique qui outre la taille diffère concrètement de la *chniaka* médiévale : la présence d'un gouvernail central et non latéral.

Du navire de guerre au navire de pouvoir

Vers la fin de la période viking et au cours de la suivante, la *snekkja* avait une fonction bien déterminée en Scandinavie et dans le monde anglo-normand. En Scandinavie, la *snekkja*

est au service du roi dans le cadre de la levée de l'armée navale⁵⁰. Cette levée, appelée *leiðangr* en ancien scandinave, était utilisée pour la défense territoriale et obligeait les paysans, répartis en circonscriptions maritimes à fournir sur l'ordre du roi un navire de guerre équipé et ravitaillé⁵¹. En témoigne le vieux suédois *snoekkia* qui désignait en particulier les navires de guerre recrutés pour cette même levée navale. La toponymie qui en Suède intègre la composante *snäk-* et au Danemark *snekke-* pourrait signaler la présence au mouillage de navires de types *snekkja* prêts à être utilisés à n'importe quel moment.

La littérature islandaise mentionne souvent la *snekkja* dans le cadre d'emplois militaires. La *snekkja* du roi Harald Gormsson en partance pour la Norvège acceptait à son bord soixante hommes, une autre est citée avec soixante-douze hommes et d'autres encore avec le nombre incroyable de cent vingt et un hommes⁵². Il s'agit donc de navires de guerre prestigieux, car plus un navire est grand et dispose de rameurs, plus il figure la puissance de son possesseur.

Dans le monde anglo-normand l'esnèque est un navire au service du duc de Normandie et roi d'Angleterre. Il a assuré pendant tout le XIIe siècle un service de liaison permanent entre l'Angleterre et la Normandie appelé *ministerium de esnecca* mis en place après la conquête de 1066⁵³. Étant donné le grand nombre de trajets effectués à cette époque, on peut supposer qu'il existait plusieurs esnèques destinées à ce service. En somme, comme le formule John Le Patourel, « l'esnèque était bien plus qu'un simple moyen de transport, elle participait à la gestion pratique d'un gouvernement »⁵⁴. Néanmoins, il ne semble pas que cette fonction particulière ait entraîné une modification morphologique par rapport à la *snekkja* scandinave. Toutefois, l'augmentation du nombre de bancs de rame est très probable comme le suggère la mention de soixante hommes d'équipage pour l'esnèque de Richard 1^{er}, ou encore Orderic Vital qui dans son *Historia ecclesiastica* fait état des cinquante rameurs embarqués sur la *Blanche-Nef*, le navire d'Henri I^{er}⁵⁵.

L'examen des sources occidentales et scandinaves nous montre que la *snekkja* était avant tout un *langskip* alliant qualités d'un navire de transport, maniabilité à l'aviron, faible

⁵⁰ E. Ridet, *op. cit.*, 2005, p. 52-93.

⁵¹ L. Musset, *Nordica et Normannica, Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions Vikings et la Fondation de la Normandie*, Paris : Société des études nordiques, 1997, p. 89-96 ; O. Crumlin-Pedersen, O. Olsen (éd.), *The Skuldelev ships : topography, archaeology, history, conservation and display, Ships and Boats of the North*, Vol. 1, Roskilde : Viking Ship Museum, 2002, p. 319-320.

⁵² H. Falk, *op. cit.*, 1912, p. 102.

⁵³ J. Le Patourel, Le gouvernement de Henri II Plantagenêt et la mer de la Manche, *Hors série des Annales de Normandie, Recueil d'études en hommage au doyen Michel de Boüard*, vol. 2, n°2, Caen, 1982, p. 331-332.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 324.

⁵⁵ Orderic Vital, *Historia ecclesiastica : The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, M. Chinall (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1978, livre XII, p. 296.

tirant d'eau permettant de naviguer en eaux peu profondes, mais aussi qualités d'un navire à voile capable d'affronter la haute mer. Cependant, que ce soit en tant que navire de guerre, de liaison, ou dans le cadre de la levée royale, il apparaît que la *snekkja* se présente avant tout comme un navire prestigieux au service des grands. Elle est utilisée pour participer à des opérations navales d'envergure et pour assurer la défense territoriale. Le témoignage des sources slavonnes semble aller dans ce sens : qu'il s'agisse des grandes expéditions scandinaves avec à leurs têtes rois et archevêque, ou d'expéditions russes destinées au pillage et à la défense du territoire, le vocable *chnieka* semble avoir gardé le même sens que l'étymon scandinave dont il est dérivé.

L'emploi du terme *skyd'* semble lui aussi renvoyer à sa signification d'origine, à savoir un navire de guerre de la catégorie des *langskip* avec une architecture de bordée première caractéristique des navires scandinaves, ainsi qu'une propulsion à voile et à rame, bien que ses dimensions originelles aient dû varier en fonction des évolutions locales inhérentes à la topographie et aux influences culturelles finno-baltiques et slaves. Il est alors possible d'imaginer des navires de guerre d'inspiration scandinave plus petits, plus apte à une navigation essentiellement fluviale. Néanmoins l'emploi de ce terme répond selon moi à des critères encore plus précis. Sa sélection ne s'est ainsi pas faite impunément. L'utilisation de ce vocable ne renvoie pas ici aux dimensions précises d'un navire, mais plutôt à sa fonction. Il ne désigne pas seulement un navire aux caractéristiques techniques scandinaves classiques pour l'époque, mais plutôt à une symbolique et à une idéologie précise. La *skeið* tout comme la *snekkja* plus tard sont étroitement liées à la classe dirigeante et représentent à la fois des instruments et des symboles du pouvoir⁵⁶. Elle sert aussi à la levée navale comme l'atteste la *Saga de saint Ólaf*, qui nous apprend qu'un certain Erling Sjálgsson possédait une *skeið* de trente-deux bancs et l'utilisait soit pour prendre part aux expéditions vikings, soit pour lever des troupes⁵⁷. Son important rayon d'action conjugué à sa propension à transporter de nombreux guerriers en fait aussi un incroyable outil pour afficher et par là même asseoir le pouvoir d'un dirigeant sur de longues distances. Dans la version russe du Continuateur de Georges le Moine, à travers l'utilisation du terme *skyd'* au détriment de celui de *lodj'a* pour traduire le vocable *ploïon*, l'auteur, imprégné de culture scandinave a ainsi pu vouloir mettre en avant le pouvoir du prince Igor, capable de réunir tant de navires si prestigieux et par

⁵⁶E. Ridel, J. Bill, Navires et navigation en Occident à l'époque viking, *La Progression des Vikings, des Raids à la Colonisation*, A. M. Flambard-Héricher (dir.), Rouen : Publications de l'Université de Rouen (Cahiers du GRHIS), n° 14, 2003, p. 34.

⁵⁷ *La saga de saint Ólaf, tirée de la Heimskringla de Snorri Sturluson*, R. Boyer (trad.), Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2006, chap. 22.

conséquent tant de guerriers. Bien entendu, le nombre de *skyd'* mentionné est tout à fait fantaisiste, d'une part car de tels navires étaient extrêmement coûteux, d'autre part car la réunion d'une telle flotte était inimaginable pour l'époque⁵⁸, sans parler des effectifs que cela suggérerait. De même, contrairement à l'idée que l'on s'en fait, les Scandinaves ne construisaient pas uniquement de grands navires à clins, mais avaient souvent recours à des embarcations plus petites ou à des embarcations monoxyles composées d'un tronc d'arbre évidé. Il demeure donc clair ici qu'il s'agit plus d'une figure de style que d'un chiffre avéré. Avant la colonisation scandinave, les Rus' connaissaient vraisemblablement ce type de navires qu'ils devaient côtoyer sur les côtes de la Baltique. Ce n'est qu'avec l'implantation scandinave qu'ils procéderont sur leur territoire à la construction et à l'utilisation d'embarcations destinées à la guerre dans le cadre de l'affirmation du nouveau pouvoir. À ces embarcations, dont certaines devaient avoir des architectures d'inspiration scandinave, aux dimensions adaptées à la navigation fluviale, ils leur donneront cet appellatif courant dans leur langage, qu'ils intégreront dans le langage vieux russe.

Perspectives comparées avec les fondations scandinaves de l'Ouest européen

Il est intéressant de constater que ce phénomène n'est pas observable que pour la seule Russie. La transmission et l'adoption de cette terminologie renvoyant aux navires furent ainsi communes à d'autres fondations vikings, notamment en Normandie et dans les îles anglo-saxonnes, où la langue n'a retenu parmi une grande variété de noms de navires, que ces noms de navires guerriers⁵⁹. Ces régions empruntèrent ainsi trois termes d'origine scandinave qui enrichirent les lexiques déjà existants. Il s'agit des termes *snekkja* (*isnechia/esneque/esnacca* en Normandie, *snacc/snack/esnecca* en Angleterre), *skeið* (*eschei* en Normandie, *scaegð* en Angleterre), mais aussi *knörr/knarr* (*kenart(t)* en Normandie, *cnearr* en Angleterre, *cnarr* en moyen irlandais, *cnarra* en Ecosse)⁶⁰.

⁵⁸ Les expéditions vikings du Xe siècle excédaient rarement quelques centaines d'hommes. Tout au plus lors des expéditions militaires de grandes envergures, les contingents ne devaient regrouper que quelques milliers d'hommes. C. Gillmor, *War on the rivers : Vikings numbers and mobility on the Seine and Loire*, 841-886, *Viator* 19, Brepols, 1988, p. 79-109 ; L. Musset, *Problèmes militaires du monde scandinave (VII^e-XII^e siècles)*, *Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo*, 15.1, Spoleto, 1968, p. 278-287.

⁵⁹ J. Renaud, *La Mer et le Bateau dans les Sagas*, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 229-246 ; O. Crumlin-Pedersen, *Les types et les dimensions des bateaux de 800 à 1400 de notre ère*, *Aspects of Maritime Scandinavia AD 200- 1200 : Proceedings of the Nordic Seminar on Maritime Aspects of Archaeology, Roskilde, 13th-15th March, 1989*, Århus : Kannike Tryk, 1991, p. 69-82.

⁶⁰ E. Ridel, *Bateaux de type scandinave en Normandie (Xe-XIII^e siècle)*, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 289-320 ; E. Ridel, *L'héritage des Vikings dans le*

Tout comme pour la Rus', les vocables dérivant des deux premiers termes désignent des *langskips*. Le troisième terme quant à lui, semble désigner aussi bien pour le vieux scandinave que pour les autres langues, un navire générique servant tout aussi bien dans le cadre du transport de marchandises que dans le cadre militaire. Son absence du vocabulaire vieux russe est facilement explicable. En effet, le vocabulaire vieux slavon, puis vieux russe disposait déjà de termes génériques sous les formes *korabl'* et *lodj'a*. D'une manière générale, on constate que l'adoption linguistique et l'utilisation de ces navires sont comme en Russie, étroitement liées à la guerre et par extension à la notion de pouvoir, alors détenue par les élites scandinaves.

Ancien scandinave	Normandie	Angleterre	Zones celtiques (Écosse et Irlande)	Shetland Orcades
Snekkja	Isnechia (1053-1055) Esneque , employé au XIIe siècle Esnecca XIIe siècle	Snacc 1052 et 1066 Esnecca XIIe siècle Snack 1300	Pas d'attestation du mot	Sneckerem ⁶¹ Toponyme (Shet.) Snaky Noust ⁶² Toponyme (Orc.)
Skeið	Eschei Navire de Guillaume utilisé en 1066. Mot employé au XIIe siècle	Scaegð Navire construit en 1008 ⁶³	Pas d'attestation du mot	Skennist Skentoft ⁶⁴ Toponymes (Orc.)
Knörr	Kenar(t) Mot employé au XIIe siècle	Cnearr 937 Mot employé pour désigner des navires vikings ⁶⁵	Cnarr ⁶⁶ Moyen irlandais Cnarra Ecosse	Knorin ⁶⁷ Vestige linguistique (Shet.) Les sagas

domaine de la pêche en Normandie (du XIe siècle à nos jours), *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen, PUC, 2002, p. 363-376.

⁶¹ De *snekkju-höfn*, « port de l'esneque », J. Stewart, *Shetland Place-Names*, Lerwick, Shetland Library and Museum, 1987, p. 177.

⁶² De *snekkju-naust*, « abri de l'esneque », H. Marwick, *Orkney Farm-Names*, W. R. Mackintosh (éd.), Kirkwall, 1952, p. 58.

⁶³ *Two of the Anglo-Saxon Chronicles Parallel*, op. cit., 1892, p. 138.

⁶⁴ H. Marwick, op. cit., 1952, p. 45-46.

⁶⁵ *Two of the Anglo-Saxon Chronicles Parallel*, op. cit., vol. I, p. 108-109.

				mentionnent souvent ce navire dans les Shetland et les Orcades.
--	--	--	--	---

Tableau comparatif des différentes attestations et transmissions des noms de navires snekkja, skeið, et knörr en Normandie, Grande Bretagne et Irlande (d’après les travaux d’E. Ridel)

Le terme *skeið* se transmet dans la langue anglaise sous la forme *scegð/scaegð* pour la période anglo-saxonne et donne le terme *eschei* en ancien normand⁶⁸. Les Anglais semblent aussi avoir adopté ce type de navire comme le suggère le manuscrit latin de l’*Anglo-saxon Chronicle* où à l’année 1008 (version F)⁶⁹, il est question de construire un grand navire « qui est appelé en anglais *scegð* ». Un fragment de bordé retrouvé dans le port de Londres viendrait étayer ces dires, puisque les analyses ont montré qu’il proviendrait d’un navire de type *langskip* équivalent à Skuldelev 2, mais construit localement. On retrouve également des traces de tels navires dans les îles Orcades, où des toponymes composés avec l’élément *skeið* indiquent la présence de ce type d’embarcations dans les archipels⁷⁰. De fait, il apparaît évident que les colonies et les établissements fondés par les Vikings pour ce qui est de l’Europe du Nord-Ouest, de la Baltique et comme nous venons de le voir du nord de la Russie, ont favorisé la diffusion de ce type de navires de guerre.

On retrouve le vocable *snekkja* en Normandie pendant la période ducal sous la forme *esneque*. Il y apparaît pour la première fois sous la forme *isnechia* dans un texte hagiographique, les *Miracles de Saint-Vulfran*, rédigé vers 1053-1055 par un moine de Saint-Wandrille⁷¹. L’*esneque* apparaît comme un mot typiquement français, en témoigne la présence du – e devant le groupe consonantique – sn. Les Anglo-Saxons n’ayant pas cette habitude phonétique, il est évident que le terme a été introduit en Angleterre avec la conquête

⁶⁶ A. Bugge, Norse Loan Words in Irish, *Miscellany presented to K. Meyer*, O. Bergin, C. Marstrander (éds.), Halle, 1912, p. 292.

⁶⁷ A. Mc Bain, *An Etymological Dictionary of the Gaelic Language*, Glasgow, Gairm, 1982 (reprinted from 1911), p. 91.

⁶⁸ C. Fell, Old English *wicing* : a question of semantics, *Proceedings of the British Academy*, 72, 1986, p. 311-313 ; F. E. Harmer, *Anglo-Saxon Writs*, Paul Watkins (éd.), Stamford, 1989, p. 266-267.

⁶⁹ *The Anglo-Saxon chronicle*, M. J. Swanton (trad.), New York : Routledge, 1998.

⁷⁰ E. Ridel, *Les Vikings et les mots, L’apport de l’ancien scandinave à la langue française*, Paris : Éditions Errance, 2009, p. 74-79

⁷¹ *Miracula sancti Vulfranni episcopi, Acta Sanctorum*, mars, III, Société des Bollandistes (éd.), 3^{ème} éd., Paris-Rome, 1865, vol. IX, p. 152.

normande. Il ne faut pas oublier qu'ils devaient aussi utiliser des navires hérités de la présence viking. Ils avaient ainsi adopté ce terme selon leurs propres lois phonétiques : on enregistre en 1052 dans la *Chronique anglo-saxonne* quarante navires du nom de *snacc* que le roi Edouard avait équipé en attente à Sandwich. On apprend aussi qu'en 1066, Tostig faisait voile jusqu'en Écosse avec douze navires de ce type et qu'en 1300 un *snacc* est stationné dans le port de Rye⁷². Au XIIIe siècle, on rencontre assez souvent le mot *esneque* avec néanmoins plusieurs variations graphiques sous la plume des historiographes⁷³. La mention la plus digne d'intérêt se trouve dans un texte intitulé *L'Estoire de la guerre sainte*, rédigé vers 1196, dont l'auteur, Ambroise, est contemporain des événements. Ambroise nous apprend que la flotte de Richard Cœur de Lion, qui est alors en route pour Jérusalem à l'occasion de la troisième croisade (1189-1192), se composait essentiellement d'*esneques* et de *dromones*, des navires de type byzantin⁷⁴. Elles y sont qualifiées d'*isneles* (rapides), et de *movanz* (maniabiles), ce qui rappelle très bien leurs caractéristiques principales telles que nous les présentent les sources scandinaves⁷⁵. Fait remarquable, il semble que ces navires pouvaient aussi transporter des chevaux. C'est le cas des *esneques* de Richard Cœur de Lion dans *L'Estoire de la guerre sainte*⁷⁶, mais aussi des embarcations de Guillaume la Conquérant en 1066 sur la Tapisserie de Bayeux, ou encore dans l'*Heimskringla* qui mentionne que la flotte des Wendes, lors de raids en 1135, était composée d'*esneques* qui pouvaient embarquer quarante-quatre hommes et deux chevaux⁷⁷. Les sources anglaises et normandes concordent donc sur le fait que ce type d'embarcation et le vocable attendant ne débarquent sur la scène maritime locale qu'aux alentours de 1050 pour être conservé jusqu'au XIIIe siècle⁷⁸.

Par ailleurs, dans les pays de langue celtique comme l'Écosse ou l'Irlande, il est plutôt surprenant de ne trouver aucune trace du vocable *snekka* tant d'un point de vue lexical que

⁷² *Two of the Saxon Chronicles Parallel*, Ch. Plumer, J. Earle (éd.), Oxford : Clarendon press, 1892, t. I, p. 178-179, p. 197.

⁷³ E. Ridel, Bateaux de type scandinave en Normandie (Xe-XIIIe siècle), *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 289-320.

⁷⁴ Ambroise, *L'Estoire de la guerre sainte*, G. Paris (trad. et éd.), Paris : Imprimerie nationale, 1897, vers 562 et 7927. Dans toute la chronique, le terme apparaît 14 fois.

⁷⁵ Comme le suggère G. Paris dans sa traduction, Ambroise fut un témoin oculaire de l'expédition à laquelle il participa aux côtés de Richard Cœur de Lion.

⁷⁶ *Li rei la nuit sanz plus targer/Fist tanz de chevaux descharger/Cum ens esneques avoit*. « A la nuit, sans plus attendre, le roi fit mettre à terre tous les chevaux qui étaient dans les esneques » ; Ambroise, *Ibid.*, vers 1565-1567, p. 352.

⁷⁷ D'après l'*Heimskringla* citée par H. Falk, *op. cit.*, 1912, p. 103. Les témoignages archéologiques révèlent que la construction navale de la région occupée par les Wendes au sud de la Baltique étaient profondément influencés par la tradition scandinave ; O. Crumlin Pedersen, *Five Viking Ships from Roskilde Fjord*, Roskilde, 1990, p. 108-109.

⁷⁸ E. Ridel, *op. cit.*, 2009, p. 77-79.

technologique malgré des contacts prolongés avec le monde scandinave⁷⁹. En effet, dans ces espaces très fortement soumis à l'influence viking, aucun texte ou toponyme ne viendrait confirmer l'existence de ce type de navires. À l'ouest, il semblerait donc que seule l'implantation de type coloniale sur plusieurs générations et surtout la mise en place d'un véritable pouvoir local et d'une aristocratie à même de diffuser sa culture, furent déterminantes dans la diffusion de ce vocable et de la technologie attenante, comme ce fut par exemple le cas en Normandie⁸⁰.

Il est intéressant de noter qu'à l'instar de la Normandie et des îles anglo-saxonnes pour la même époque, le vieux russe n'a conservé que des noms de navires relatifs à l'exercice de la guerre et du pouvoir princier. Cependant contrairement aux Normands, il ne semble pas aussi pertinent que les Russes aient utilisé le type exact de navires auxquels ces termes renvoyaient. De fait, ces navires devaient seulement avoir une architecture d'inspiration scandinave, tandis que leurs dénominations renvoyaient à une conceptualisation de ces derniers en tant qu'éléments de pouvoir. Pour sa part, la transmission des termes concernant l'accastillage varie sensiblement suivant les régions en fonction des transmissions technologiques attenantes, ainsi que du vide linguistique qui pouvait exister en termes de technologies nautiques.

Conclusion

Il semble donc que les populations de la Rus' utilisaient durant la période médiévale deux noms de navires directement hérités des Scandinaves : la *chnieka/chniaka* et la *skyd'/skedija*. Même si nous ne disposons pas d'épaves de navires correspondantes, il semblerait que leurs morphologies puissent avoir été inspirées des *langskips* vikings, mais qu'elles devaient subir des variations répondant aux contraintes naturelles et aux influences culturelles locales. Les navires devaient avoir des dimensions plus réduites ainsi qu'un fond

⁷⁹ B. E. Crawford, L'expansion scandinave en Europe de l'Ouest (VIIIe-XIe siècle), *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridet (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 15-32 ; C. Etchingham, Les Vikings dans les sources documentaires irlandaises : le cas des annales, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridet (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 35-56 ; M. Harrison, *Viking Hersir, 793-1066 AD*, Osprey, 1993 ; B. R. S. Megaw, Norseman and Native in the Kingdom of the Isles: a Reassessment of the Manx Evidence, *Scottish Studies* 20, 1976, p. 1-44 ; W. F. H. Nicolaisen, Norse Settlement in the Northern and Western Isles, *Scottish Historical Review*, 48, 1969, p. 6-17 ; E. Ridet, From Scotland to Normandy : The Celtic Sea Route of the Vikings, *West Over Sea: Studies in Scandinavian Sea-Borne Expansion and Settlement before 1300*, The Northern World, vol. 31, Leiden : Brill, 2007, p. 81-94.

⁸⁰ E. Ridet, Langues et identités dans les établissements vikings d'Europe de l'Ouest, Vers l'Orient et l'Occident : regards croisés sur les dynamiques et les transferts culturels des Vikings à la Rous ancienne, Caen : PUC, 2014, p. 349-362.

plat, mais présentaient dans l'ensemble une telle similitude que les populations du nord de la Russie gardèrent la même nomenclature pour les désigner. La nature même de ces navires demeurait par ailleurs inchangée. Il s'agissait de navires de guerre étroitement liés au pouvoir, un fait que l'on peut aussi constater plus à l'Ouest.

Le phénomène d'adoption linguistique de chacun de ces vocables apparaît quant à lui sensiblement différent. En effet l'emploi de la *skyd'* est sûrement le fait des princes et de leurs guerriers installés à partir du Xe siècle. L'adoption de ce vocable se fait donc tout naturellement par le biais des élites habituées à désigner les navires de guerre par ce terme. Par la suite, ce terme disparaîtra des écrits à l'image de l'étymon scandinave dont il est le dérivé. Ce processus de diffusion correspond en fait à un modèle qui s'applique à l'ensemble du monde viking, où dès le XIe siècle, la *skeið* semble être progressivement remplacée par la *snekkja*, qui devient le navire de guerre privilégié des Scandinaves, et tend ainsi à disparaître des écrits au profit de ce même vocable⁸¹.

L'adoption du vocable *chnieka* dans le langage vieux russe, à l'image de l'adoption de ce terme dans les autres colonies est plus tardive, et ne s'opère ainsi qu'au cours de la seconde moitié du XIIe siècle. Cela ne signifie pas pour autant que les habitants de la Rus', en particulier ceux qui occupaient les rives de la Baltique, ignoraient l'existence de tels navires. L'adoption du terme dans le vocabulaire courant semble résulter cette fois-ci d'un phénomène local. En effet, pour les XIe-XIIe siècles, les élites scandinaves ont été absorbées par les populations locales, et leur rayonnement culturel n'est plus dominant. Ce terme ainsi que le modèle de navire semblent donc avoir été adoptés dans les zones où les contacts avec la culture scandinave étaient encore très importants. Le vocable perdurera en Russie jusqu'au début du XXe siècle sous la forme *шняка/chniaka*. Cependant la morphologie ainsi que la fonction même de ce navire évolueront considérablement, pour finalement désigner un navire de pêche de dimensions moyennes en usage sur les rives de la mer Blanche. La conservation et la transmission de ce terme, considéré au début du XXe siècle comme un archaïsme par les dictionnaires russes⁸², se sont opérées dans une région où les contacts entre populations russes et scandinaves (en grande partie composée de Norvégiens et de Sâmes) demeurèrent importants du fait d'intenses échanges commerciaux. Ces contacts ont d'ailleurs accouché au

⁸¹ E. Ridel, *op. cit.*, 2002, p. 289-320.

⁸² P. Botolf Maurseth, Historiske handelsstrømmer mellom Norge og Russland : betydningen av pomorhandelen fram mot første verdenskrig, *Historisk tidsskrift*, t. 1, 1997 ; В. И. Даль, *op. cit.*, 1980.

XVIIIe siècle d'un pidgin, le russenorsk qui a pu jouer un rôle particulier dans la préservation de ce terme et dans son adaptation au contexte local⁸³.

B/ Les parties de navire et l'emprunt au scandinave

Équiper un navire consiste à lui installer un vaste ensemble d'objets et d'appareils nécessaires à sa manœuvre, à sa propulsion et à son orientation. Ce matériel a reçu la dénomination générale d'agrès. Parmi ceux-ci on distingue le gréement qui concerne essentiellement la mâture et la voilure d'un bateau, ainsi que l'accastillage, qui forme un matériel très varié embrassant aussi bien le gouvernail, l'ancre, les avirons... Le gréement d'un bateau est lui-même composé d'un gréement courant et d'un gréement dormant. Le premier est destiné à fixer le mât tandis que le second sert à contrôler la voile. Jusqu'à présent, l'archéologie en Russie, de même qu'en Scandinavie, n'a jamais fourni les vestiges d'un gréement médiéval complet. Les éléments qui le composent sont souvent trop putrescibles pour être conservés. C'est donc l'iconographie et l'historiographie qui nous fournissent le plus de matériaux sur ce sujet.

Outre la relative influence qu'une langue peut avoir sur une autre, son influence sur la nomenclature des agrès est bien souvent révélatrice à la fois d'un apport technique original mais aussi de pratiques de navigation bien définies, elles aussi héritées de cette culture. Notre étude se propose donc ici d'isoler et de quantifier les différentes transmissions de vocabulaire qui concernent le gréement et l'accastillage, tout en les reliant au matériel archéologique correspondant lorsque cela est possible.

Les parties de navires dans l'historiographie russe

Expliquer l'origine de ces différents termes, qui dans l'ensemble correspondent à des termes génériques et qui au contraire des appellatifs concernant les navires, ne renvoient pas à

⁸³ Cette langue de communication fut créée aux XVIIIe et XIXe siècles par des commerçants, des pêcheurs et des marins. Elle était utilisée dans les régions arctiques du Spitzberg, de la péninsule de Kola, du Finnmark et du nord de la Finlande. Sa grammaire était rudimentaire, et son vocabulaire surtout restreint au domaine commercial. On estime qu'elle comportait environ 50% de mots d'origine norvégienne, et 40% d'origine russe, le reste provenant d'emprunts au suédois, à l'allemand, à l'anglais, au français et d'autres langues encore. R. E. Peterson, Russenorsk : A little known aspect of Russian-Norwegian relations, *Studies in language*, 4/2, 1980, p. 249-256.

des spécificités technologiques particulières, ne nous a pas paru ici nécessaire. Je vous renvoie encore une fois pour plus d'approfondissements à l'excellent travail de Enrique Santos Marinas dont il a déjà été question plus haut, et dont je me suis largement inspiré afin de créer ce tableau récapitulatif⁸⁴.

Vocable	Signification	Origine étymologique	Remarques	Occurrences
Анкира/анкура	Ancre	Grecque	Rend le grec <i>ἀγκυρα</i> (ancre)	<i>Bible d'Ostrog</i> et de <i>Gennade</i> <i>Codex Suprasliensis</i> , Hé. 6,19 ⁸⁵ <i>Topographie chrétienne</i> de Cosmas Indicopleustès ⁸⁶
Котва/котка	Ancre	Latine	Rend le grec <i>ἀγκυρα</i> (ancre)	<i>Bible de Gennade</i> (котка) <i>Bible d'Ostrog</i> et <i>Synodale</i> (ковка) <i>Codex Suprasliensis</i> , Sermon de Saint Jean Chrysostome ⁸⁷
Якорь	Ancre	Scandinave	Rend le terme vieux norrois <i>akkari</i>	Traité russo-byzantin de 907
Бремя	Cargaison	Slave		Bibles russes
Роухло	Cargaison	Slave		Traité russo-byzantin de 911
Оцжа	Cordages, amarres	Slave		Bibles russes Traité russo-byzantin

⁸⁴ E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 485-503.

⁸⁵ 500,13 ; 509,17.

⁸⁶ В. С. Голышенко, В. Ф. Дубровина, *Книга нарицаема Козьма Индикоплов*, Москва, 1997, 118,23 ; 213,17 ; 253,29.

⁸⁷ С. Северьянов, *Супрасльская рукопись, Памятники старославянского языка*, 2/1, С.-Петербург, 1904, 400,27.

				de 907
Кормнло/крѣмнло	Gouvernail	Slave	Sert à traduire le vocable grec <i>πρόμνα</i> (poupe)	Une fois dans les Bibles en slavon russe
Нѣдро	Mât/Voile	Slave	Sert à traduire le vocable grec <i>ἰστός</i> (mât), ou le vocable <i>ἰστίον</i> (voile) Renvoie au « noyau/sein »	Mât : <i>Bible d'Ostrog</i> , Is. 33,23 Voile : <i>Bible Synodale</i> , Is. 33,23 La variante <i>юдро</i> est utilisée dans le <i>Codex Suprasliensis</i> et dans la traduction du <i>Prophetologion d'Upr' Lixoj</i> ⁸⁸
Слемѣ	Mât	Slave	Sert à traduire le vocable grec <i>ἰστός</i> (mât) Provient du slavon ecclésiastique <i>слѣмя</i> qui signifie « poutre en bois »	<i>Bible d'Ostrog</i> , Ez. 27,5
Шогла/шегла	Mât	Scandinave	Sert à traduire le vocable grec <i>ἰστός</i> (mât) Vient du vieux norrois <i>sigla</i> qui signifie « mât »	<i>Bible synodale</i> , Is. 33,23 <i>Chronique de Novgorod</i> , année 1204
Юдрнло	Mât	Slave	Sert à traduire le vocable grec <i>ἰστός</i> (mât)	<i>Bible synodale</i> , Ez. 27,5
Кърма	Poupe	Slave ⁸⁹		Évangile vieux slave
Носа	Proue	Slave	Sert à traduire le vocable grec <i>πρόμνα</i>	Une fois dans la Bible

⁸⁸ С. Северьянов, *op. cit.*, 1904, p. 400, 12.29 ; И. И. Срезневский, *op. cit.*, t. III, 2003, p. 1640-1641.

⁸⁹ E. Berneker, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, t. I, Heidelberg, 1908-1913, p. 668.

			(poupe)	en slavon russe
Весло	Rame	Slave		Bibles russes
Клюоуь	Toilet	Slave	A pour signification originelle « clé », sûrement du fait de la forme des tolets	Traité russo-byzantin de 907
Вѣтрнло	Voile	Slave	Sert à traduire le vocable <i>ιστίον</i> (voile) Dérivé de <i>вѣтръ</i> « vent »	<i>Bible d'Ostrog</i> , Is. 33,23
Парцъ	Voile	Baltique ⁹⁰	Dans la Bible, il sert à traduire le vocable <i>ιστίον</i> (voile)	<i>Bible Ostrog et Synodale</i> , actes XXVII,17 <i>PVL</i> , année 907 à propos de l'attaque terrestre de Constantinople
Юдрниа	Voile	Slave	Sert à traduire le vocable <i>ιστίον</i> (voile)	<i>Bible de Gennade</i> , actes 27,17 Variante <i>ѣдрниа</i> utilisée dans <i>l'Apostolos Strumički</i>
(о)упругъ	???	???	Partie de la barque où sont attachés deux sorciers. Lié au substantif <i>пругъ</i> qui signifie bord ⁹¹	<i>PVL</i> , année 1071

Les parties de navires dans l'historiographie russe

⁹⁰ H. Boissin, *op. cit.*, 1942, 153-154 ; E. Santos Marinas, *op. cit.*, 2008, p. 488.

⁹¹ М. Фасмер, *Этимологический словарь русского языка*, III, Москва, 1971, p. 387-388.

Il est étonnant de constater que du grec, l'historiographie slavonne n'a conservé qu'un seul terme, ce qui porte à croire que les Slaves étaient familiers de ces différents éléments. Il est notable à l'inverse, concernant l'ancre et le mât, qui représentent des technologies très singulières, que la langue russe a conservé des appellatifs étrangers, qui dans le cas des vocables scandinaves, sont passés par la suite dans le langage courant.

Étymons scandinaves : la transmission d'un savoir nautique en question

L'historiographie russe n'a conservé que deux mots issus de la langue scandinave désignant des agrès. Le premier, *якорь*, désigne un élément d'accastillage : l'ancre. Le second, *шегла*, désigne quant à lui un élément de gréement dormant : le mât.

L'ancre/якорь dans l'historiographie russe médiévale

Traditionnellement, le vieux russe utilise le terme *якорь* pour désigner l'ancre des navires. Ce mot provient de l'ancien norrois *akkari* et trouve des parallèles dans l'ancien suédois *akkare* et l'ancien islandais *akkeri*, et fut conservé par la langue russe moderne⁹². Le vocable *якорь* apparaît pour la première fois dans la *PVL* dans les traités russo-byzantins consécutifs à l'attaque d'Igor contre Constantinople en 907. Il y est alors décrété que les Grecs devaient fournir aux marchands russes des voiles, des ancres ainsi que des cordages⁹³. Cependant on constate que ce vocable est absent des autres récits historiographiques contemporains. Les bibles russes, traduites du grec vers le vieux russe, pour traduire le vocable *ἀγκυρα*, préfèrent utiliser les termes *котька* (Gennade, 1499) et sa variante *котва* (Ostrog, 1581 et Synodale, 1751)⁹⁴, en choisissant seulement une fois le mot d'emprunt d'origine grecque *анкра* (Gennade et Ostrog)⁹⁵. Le *Codex Suprasliensis* (XIe siècle) utilise lui

⁹² B. Struminski, *Linguistic interrelations in Early Rus' : Northmen, Finns, and East Slavs (ninth to eleventh centuries)*, Edmonton, Toronto, Roma, 1996, p. 242.

⁹³ Traité de 907 dans I. Sorlin, *Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (I), Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 2, n° 3, Paris, 1961, p. 313-360. Cet engagement est rappelé dans le traité de 944, « que les Russes qui partent d'ici nous prennent autant de nourriture qu'il en faut pour la route, et ce qui est nécessaire à leurs navires comme cela à été stipulé déjà, et qu'ils rentrent saufs en leur pays » ; I. Sorlin, *op. cit.*, 1961, p. 447-475.

⁹⁴ И. Посвирнин, *Вивлия 1499 года и вивлия в синодальном переводе с иллюстрацияти в десяти томах*, т. 8 : *Деяния святых апостолов, Послания святых апостолов, Апокалипсис*, Москва, 1992 ; И. В. Дергашева, *Вивлия, сирпч книги Ветхаго и Новаго Завпта по языку словенску : фототипическое переиздание текста с издания 1581 года*, Москва-Ленинград, 1988, Actes 27, 29, 30 pour Gennade et Ostrog ; Actes 27, 29, 30, 40 et Hé. 6, 19 pour la version Synodale.

⁹⁵ *Ibid.*, Actes 27, 40 pour Gennade et Ostrog.

aussi les vocables *котъка* et *анкра*, cependant dans ce manuscrit il est possible de distinguer leurs contextes d'usages : on emploie deux fois le mot d'emprunt *анкра* dans la citation biblique Hé. 6,19, tandis que *котъка* figure dans la traduction d'un sermon de Saint Jean Chrysostome⁹⁶. La même citation biblique apparaît trois fois dans la version russe de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès (XVe siècle) avec à chaque fois le mot d'emprunt *анкра*⁹⁷. Ce vocable *котъка* que les chercheurs considèrent comme étant un emprunt du latin vulgaire *cattus* aurait pour signification première « chat », et n'aurait pris son deuxième sens « ancre » que plus tard⁹⁸. La variante de ce terme, *комва*, serait une formation slave à partir du latin, qui répondrait au besoin de distinguer les sens « chat » et « ancre » comme c'est le cas dans le *Codex Suprasliensis*, où l'utilisation de l'adjectif *кєльзиа* « en fer » conjointement au vocable *котъка* se charge de préciser la nature même de ce mot.

Dès lors, comment expliquer une telle disparité dans l'utilisation qui est faite des vocables retranscrivant le terme « ancre » dans l'historiographie de la Rus' ancienne ? Cette différence s'explique à mon sens par le simple fait que les textes bibliques appartiennent à une littérature de traduction où dans ce cas précis l'auteur tente de rendre le mieux possible le terme grec *ἀγκυρα* en adaptant le vocabulaire vieux slavon qu'il a à sa disposition, n'hésitant pas à recourir à du vocabulaire d'emprunt comme dans le cas du terme *анкра*. *A contrario*, la *PVL* étant une œuvre originale russe, les rédacteurs utilisent un vocabulaire qu'ils connaissent et maîtrisent davantage. Cependant les traités russo-byzantins sont un corps à part au sein de la *PVL* et ne figurent dans aucun autre document contemporain, pas même la *Première Chronique de Novgorod* dont la rédaction se base, elle aussi, sur les récits antérieurs de la *Chronique de Kiev* (1076), elle-même rédigée à partir d'un récit plus ancien daté quant à lui de 1016/1017. Les traités de 911, 944 et 971 représentent des traductions de chartes byzantines vers le russe⁹⁹, avec plus ou moins de rigidité. Le traité de 911 présente ainsi un grand nombre d'erreurs syntaxiques qui pourraient être dues à une traduction proche de l'original grec. Le traité de 907 contrairement aux autres, n'apparaît pas sous forme diplomatique. L'ensemble même du récit de l'attaque d'Igor dans lequel il est inséré est absent des autres sources, notamment byzantines, là où ce fragment de la *PVL* est

⁹⁶ С. Северьянов, *Супрасльская рукопись, Памятники старославянского языка*, 2/1, С.-Петербург, 1904, 400,27 ; 500,13 ; 509,17.

⁹⁷ В. С. Гольщенко, В. Ф. Дубровина, *op. cit.*, 1997, 118,23 ; 213,17 ; 253,29.

⁹⁸ М. Фасмер, *op. cit.*, 1971, p. 350 ; certains auteurs plaident pour une possible médiation des langues germaniques : L. Sadnik, R. Aitzetmüller, *Handwörterbuch zu den Altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg, 1955, p. 252-253.

⁹⁹ I. Sorlin, *op. cit.* I, 1961, p. 326-328.

généralement emprunté au Continuateur de *Hamartôlos*. Il s'agit en fait d'une reprise de l'attaque de 941 contre Constantinople, le récit original se situant dans la *Chronique de Novgorod* après le mariage du prince Igor et de la princesse Olga et la naissance de Sviatoslav, soit quatre années avant la mort d'Igor. Ce traité de 907 représente de fait une création originale, et ne provient pas d'une littérature de traduction, ce qui peut expliquer l'emploi d'un terme scandinave, là où un terme d'origine grec aurait été le plus approprié. Ce terme, est ainsi employé par le compilateur de la chronique, et témoigne donc de l'influence du scandinave pour les périodes précédant la rédaction de ce fragment, sur le vocabulaire maritime vieux russe, ce terme étant ainsi d'usage courant pour l'époque.

Quelle est néanmoins la signification de ce passage ? Comment interpréter cette information apparemment empruntée, ou qui tout du moins fait écho au traité de 944, où il est précisé « qu'ils (les Russes) prennent ce qui est nécessaire pour leurs navires, comme il l'a déjà été stipulé »¹⁰⁰. Leur était-il réellement nécessaire d'équiper leurs embarcations en éléments de gréement courant ? Le témoignage de Constantin Porphyrogénète à propos des monoxyles dans son *De Administrando Imperio* semble aller dans ce sens. Il est ainsi dit que « Les Rhôs n'achètent que les coques seules et démontant leurs vieux monoxyles, ils en adaptent, sur ces dernières, les écopes, les tolets et autres instruments nécessaires (et ainsi) les équipent »¹⁰¹. Dans le cas de l'ancre, dont la forge relevait d'un savoir-faire particulier, l'absence d'un artisanat ainsi que d'un savoir-faire conséquent tourné vers l'élément maritime en Russie peut expliquer le recours à des importations technologiques. L'absence d'une terminologie slavonne et l'adoption d'un terme d'origine scandinave, laissent à penser que ce type de technologie était absent du monde slave. L'adoption d'un faible vocabulaire maritime ne peut que mettre en relief le choix qui s'est porté sur un terme d'origine scandinave et qui reflète sûrement l'adoption de la technologie ou du concept attendant. Nous ne disposons hélas d'aucune trouvaille sur le sol russe pour la période allant jusqu'au XVIIe siècle. Mais cette période tardive voit déjà un basculement technologique dans les pratiques nautiques avec l'introduction des cogues. Ainsi, l'ancre la plus ancienne que nous possédons, date du XVIIe siècle et fut découverte à Staraja Ladoga. Il s'agit d'après Sorokin, d'une ancre de cogue longue de 22 cm et large de 18 cm¹⁰². Cependant sa morphologie nous laisse à penser qu'elle s'apparente plus à une ancre de type grappin, voire comme je le pense à un grappin

¹⁰⁰ I. Sorlin, *op. cit.*, II, 1961, p. 449.

¹⁰¹ Constantin Porphyrogénète, *DAI, op. cit.*, p. 56-62 ; pour la traduction française voir I. Sorlin, *Voies commerciales, villes et peuplement de la Rôsia au Xe siècle d'après le De Administrando Imperio de Constantin Porphyrogénète, Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 337-356.

¹⁰² P. E. Sorokin, *op. cit.*, 1997, p. 42 et p. 191

d'abordage. De telles dimensions laisseraient à penser qu'elle devait être utilisée pour une embarcation de petite envergure de type canot et non pour un cogue. C'est finalement la comparaison pour la même époque avec des grappins d'abordage méditerranéens, mais aussi d'Europe de l'Ouest qui nous fait pencher pour la dernière solution¹⁰³.

Photographie

Diffusion non autorisée

Ancre de Staraja Ladoga (d'après Piotr E. Sorokin)

La question est dès lors toute légitime. Quelles ancres utilisaient les marins russes à l'époque médiévale ? Il n'est pas exagéré selon moi de penser que l'installation des Scandinaves sur le sol russe s'est accompagnée d'une large diffusion d'un savoir maritime

¹⁰³ J. Gay, *Six millénaires d'histoire des ancres*, Paris : Presse Universitaires Paris-Sorbonne, 1997, p. 75-85.

comme ce fut le cas pour la Normandie ou les îles anglo-normandes. L'adoption de principes comme la construction à clin, ou encore l'utilisation de navires de pouvoirs comme la *skeið/skyd'* ou la *snekkja/chniaka*, grandement liés à l'élite scandinave, en sont les exemples les plus probants. De fait, il est plus que raisonnable d'imaginer que dans les régions où l'influence scandinave fut la plus forte, et où ces principes furent appliqués, l'ancre de type scandinave connut une très probable diffusion, car elle était la mieux adaptée au type de navigation proposée par ces élites. Ce modèle d'ancre scandinave semble ainsi avoir connu une diffusion assez large dans l'ensemble du nord de l'Europe entre la mer Baltique et la Manche. Néanmoins il nous est impossible de savoir s'il s'agissait d'une production locale ou d'importations. La Rus' ancienne ne disposait que de très peu de ressources en métaux et procédait en grande majorité à des importations d'objets de fer, tels que de la vaisselle ou des armes, ou de lingots qui servaient ensuite dans le cadre de l'artisanat local. Il est ainsi possible que les Russes aient profité de leurs accords commerciaux avec Byzance afin de répondre à ce besoin.

Le mât

L'historiographie russe a conservé plusieurs vocables, pour la plupart slaves (*Слемъ*, *Юдрнло*), utilisés pour rendre le concept de mât. Ces vocables sont néanmoins issus d'une littérature de traduction plus tardive et servent en fait à traduire le terme grec *ἱστός*. La plus ancienne mention à notre disposition du mot mât se trouve dans la *Première Chronique de Novgorod* à propos des mâts des bateaux latins dans le récit de la prise de Constantinople en 1204. Dans ce passage c'est le vocable *мезла* qui est utilisé, terme que l'on retrouve aussi sous la forme dérivée *шозла*, dans la *Bible Synodale*. Ce terme est issu du vieux norrois *sigla*/mât et a dû passer dans la langue vieux russe durant la période de domination scandinave. Le mât scandinave présentait certaines spécificités : sur les navires de l'époque viking, il était toujours unique et surmonté d'une voile carrée. À son extrémité on retrouve la hune, ou tête de mât, jusqu'à laquelle les marins hissaient la voile. L'espace entre le mât, l'arrière et l'avant du navire était presque toujours symétrique, ce qui lui permettait de se déplacer indifféremment dans toutes les directions. De telles spécificités peuvent donc expliquer l'adoption d'un terme qui renvoie à des caractéristiques physiques particulières, au milieu d'autres étymons slavons.

En Normandie, alors que l'ensemble des dénominations propres au gréement dormant puise ses racines dans l'ancien scandinave, la langue d'oïl a hérité des Germains occidentaux du mot *mât* (francique : *mast*) et peut-être même de celui d'*étai* (vieil anglais : *stæg* ; frison : *stæch*). Cependant, on remarque l'utilisation dès le XIe siècle de la dénomination d'origine scandinave *sigle* à côté de celle plus usuelle d'origine latine *veile* qui a donné notre substantif moderne et qui toutes deux désignent le terme voile¹⁰⁴. Cet appellatif issu d'une racine commune au groupe germanique occidental (anglo-saxon, vieux frison, vieux saxon, vieux haut allemand), a dû être employé par les populations de Neustrie bien avant l'arrivée des Vikings, mais ceux-ci en ont renforcé l'emploi dans les parlers d'oïl de Normandie tant il est attesté dans l'ancien dialecte normand¹⁰⁵. La permanence de ce terme dans deux corpus linguistiques différents, malgré l'existence de termes renvoyant au mât dans les langues autochtones, montre selon toute logique à quel point les Scandinaves y étaient attachés, tant est qu'il représentait à mon sens une spécificité morphologique propre au monde scandinave : le mât à voile carrée.

Nous remarquerons que très peu de vocables d'origine scandinave sont passés dans le vocabulaire courant. De fait, l'apport du scandinave au lexique nautique vieux-russe est très limité puisqu'il ne recouvre que quatre termes :

- deux désignent des embarcations :
 - *snekkja/шняка*
 - *skeïð/скыдь/скедия*
- deux désignant des parties de bateaux :
 - *sigla/шегла/mât*
 - *akkari/якорь/ancre*

Le terme *скыдь/скедия* disparaîtra des écrits par la suite alors que le terme *шняка* sera utilisé jusqu'au début du XXe siècle. On peut imaginer que l'évolution architecturale d'un navire ou l'abandon d'un type de navire ont provoqué la perte des dénominations propres à ce type d'embarcations. Les vocables relatifs aux parties de navires ont été pour leur part complètement assimilés par le vieux russe et sont par la suite passés dans le langage courant.

¹⁰⁴ Le mot *sigle* est attesté dès le XIe siècle (vers 1040) chez un auteur normand probablement natif de la région de Rouen dans *La Vie de saint Alexis*, Ch. Storey (éd.), Genève, 1968, vers 79. Il se déclina au XIIe siècle sous la forme verbale *sigler* qui signifie « faire voile ».

¹⁰⁵ E. Ridel, *op. cit.*, 2009, p. 86-87.

Ce faible apport nous amène à penser que le vocabulaire vieux slavon était déjà suffisamment riche en termes nautiques hérités des influences slave, grecque, finnoise, balte et latine. Cependant, ce corpus présente une réelle cohérence centrée autour d'une conception nouvelle de la navigation, à la fois par l'apport de nouvelles technologies, mais aussi par l'introduction d'une vision particulière de ces navires. Avec ces dénominations, une distinction s'est ainsi opérée entre une navigation classique et une navigation guerrière au service du pouvoir.

Si la diffusion de l'ancien scandinave en Europe a pu être motivée par le biais de l'expansion viking et de conquêtes, sa fixation hors de Scandinavie a largement été tributaire de la nature des implantations vikings. En Europe de l'Ouest, ce sont des formations territoriales de type colonial qui ont assuré son meilleur développement¹⁰⁶, c'est-à-dire des territoires conquis puis dominés politiquement par les Vikings, où ni les langues, ni les cultures « indigènes » n'ont été évincées. Dans ces différents cas, la langue scandinave apparaît comme une langue secondaire, une langue d'appoint utilisée entre élites scandinaves et descendants vikings. Parfois langue dominante, elle ne représente jamais la langue vernaculaire, auquel cas l'anglais, le gaélique ou encore la langue d'oïl n'auraient pas survécu. Le phénomène d'emprunt ou de remplacement linguistique est également lié au prestige dont jouissent une langue et le peuple qui la parle, ou bien au mépris dans lequel on tient l'un ou l'autre. Langue orale plutôt qu'écrite malgré l'explosion des inscriptions runiques au XIe siècle en Scandinavie, elle ne pouvait rivaliser avec une langue commune. L'ancien scandinave ne s'infiltré donc pas dans les langues indigènes par la force mais plutôt par l'usage, lequel a pu être favorisé par :

- Des parentés linguistiques (l'anglais).
- Des formes d'encadrements politiques suffisants (colonies d'Écosse et de l'île de Man).
- Des cultures techniques dominantes qui ont véhiculé des termes spécialisés : construction navale, navigation, pêche (gaélique d'Écosse, ancien français, vieux russe).

C'est en ce dernier sens que le scandinave a infiltré le vieux russe : il a apporté un vocabulaire désignant des objets et des concepts dont les populations locales n'étaient pas familières.

¹⁰⁶ E. Ridel, *op. cit.*, 2014, p. 349-362.

II/ Héritage scandinave et diffusion de pratiques issues de la culture scandinave : le cas de la levée navale

L'héritage nautique scandinave dans la Rus' est un objet d'étude qui soulève encore des interrogations. Bien souvent abordée uniquement par le biais d'un matériel archéologique peu abondant, l'étude de l'influence scandinave dans les pratiques nautiques de la Rus' s'en trouve ainsi tronquée. Car outre un apport technologique indéniable, nous pouvons aisément imaginer que les Scandinaves diffusèrent comme dans les autres fondations d'Europe de l'Ouest, certaines pratiques issues de leur culture maritime. Cet héritage maritime « immatériel » ne saurait se mesurer qu'en termes technologiques, mais aussi par le biais de la linguistique et de l'étude des mentalités. L'isolation de pratiques exogènes exige donc une relecture approfondie des textes ainsi qu'un croisement de sources d'origines diverses. C'est d'ailleurs pourquoi les chercheurs ont négligé cet apport nautique du fait d'une méconnaissance des sources scandinaves incluant sagas, stances scaldiques et inscriptions runiques, indispensables pour comprendre les pratiques et les coutumes maritimes scandinaves de l'époque et pour en identifier des traces parmi les sources slaves ou encore byzantines.

Un passage du chapitre IX du *De Administrando Imperio* (DAI) de Constantin Porphyrogénète mérite ainsi une attention toute particulière, puisqu'il semble faire référence à une pratique que les Scandinaves appellent *leiðangr* ou levée navale. Jusque lors aucune étude ne semble traiter du problème. Seul Vladimir Petrukhin dans un article consacré aux villes sur la « Voie des Varègues aux Grecs » évoque sans aller plus loin, un lien possible entre les faits décrits dans le DAI et la pratique scandinave du « *leidung* »¹⁰⁷. Nous nous proposons donc de creuser ce parallèle en croisant le récit que nous livre Constantin VII avec les données des sources scandinaves qui concernent les différents aspects du *leiðangr* afin d'en mesurer les similitudes. Nous commencerons par un examen attentif du concept de levée navale chez les Scandinaves, puis nous nous attacherons à comparer ces données aux phénomènes semblables attestés dans la Rus' et au sein des fondations scandinaves d'Europe de l'Ouest, pour montrer qu'il pourrait en fait s'agir d'un phénomène largement diffusé.

¹⁰⁷ V. Petrukhin, Les villes (Gardar) sur la « Voie des Varègues aux Grecs », *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 357-364.

A/ Principes du *leiðangr*

La pratique de la levée navale, appelée *leiðangr* en vieux norrois prête encore aujourd'hui à discussion pour ce qui est de son sens premier et de la période de son émergence¹⁰⁸. Telle qu'elle s'est développée chez les Scandinaves durant la période médiévale, elle correspond à une sorte de conscription qui avait pour objectif la levée et l'organisation d'une flotte côtière destinée à la défense du territoire, au commerce, à la guerre et à l'économie de pillage. Normalement la levée s'effectuait dans le cadre d'expéditions de deux à trois mois en période estivale. Les hommes libres se devaient de participer ou du moins de contribuer à celle-ci en fabriquant et en équipant les navires. Les territoires étaient ainsi divisés en districts correspondant à des équipages de navires appelés *skipreiða* (vieux norrois), *skipæn* (danois) ou *roslag* (suédois).

Cette pratique est attestée par la poésie scaldique, les codes de lois et les sagas. Le terme est employé dès le IXe siècle dans le corpus scaldique où il apparaît cinq fois (*Tindr Hákd* 9 ; *Þkolb Eindr* 4 ; *Þjóða Sex* 2 ; *Þjóða Sex* 22 ; *Bölv Hardr* 8)¹⁰⁹, et renvoie à une flotte de navires¹¹⁰. Il est intéressant de noter que la stance *Þjóða Sex* 22 contient à la fois les termes *leiðangr* et *almennigr*, deux mots qui furent utilisés plus tard dans les lois norvégiennes pour désigner le système de levée navale¹¹¹. Si le mot *almennigr* dans ces stances désigne davantage des entreprises collectives, le terme *leiðangr* se rattache aux expéditions militaires, mais ne désigne en aucun cas un système de levée navale comme cela sera le cas plus tard. Le corpus scaldique ne permet d'ailleurs pas de situer la transformation du terme dans le temps, d'autant que sa pratique n'a pas évolué de la même manière en Norvège, au Danemark et en Suède, l'Islande ne l'ayant adopté que tardivement, après la chute de la République en 1264, par alignement avec la Norvège. Ce corpus ne fait donc qu'attester l'emploi du mot *leiðangr* à la fin du IXe siècle (et du mot *almennigr* dès la moitié du Xe siècle), sans nous indiquer en quoi cette pratique a pu consister au commencement.

¹⁰⁸ N. Lund, *If the Vikings knew a Leding, What was it like ?*, B. Ambrosiani and H. Clarke (éds.), *Developments around the Baltic and the North Sea in the Viking Age, Birka Studies*, 3, Stockholm, 1994, p. 98-105 ; N. Lund, *Lið, leding og landvoern*, Roskilde, 1996 ; H. Kuhn, *Das altorndische Seekriegswesen*, Heidelberg, 1991 ; R. Malmros, *Leding og skjaldekvad, Det elvte århundredes nordiske krigsflåder, deres teknologi og organisation og deres placering i samfundet belyst gennem den samtidige fyrstedigtning, Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie*, 1985, p. 89-139.

¹⁰⁹ Lorsque nous ferons références à des stances scaldiques nous utiliserons les mêmes principes que ceux mis en place par l'Université d'Aberdeen dans sa base de données *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages*. <http://abdn.ac.uk/skaldic/db.php>.

¹¹⁰ J. Jesch, *op. cit.*, 2001, p. 195-198 ; H. Khun, *op. cit.*, 1991 ; R. Malmros, *op. cit.*, 1985, p. 89-139.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 196.

Snorri Sturluson, dans son *Heimskringla*, confirmé par un texte peut-être antérieur, la *Fagrskinna*, attribue l'invention du *leiðangr* au roi Håkon le Bon (920-961)¹¹². Il y explique qu'« après la bataille d'Ögvaldsness contre le roi Eiríkr, il consigna ceci dans les bois par tout le pays le long de la mer et aussi loin à l'intérieur des terres que remonte en général le saumon, qu'il divisa toute la contrée en *skipreiður* et qu'il organisa ces dernières en *fylki* (provinces). On fixa combien de bateaux et de quelle taille chaque *fylki* fournirait quand il y aurait convocation générale, et que tout le peuple serait tenu de s'enrôler dès qu'une armée étrangère serait dans le pays »¹¹³. Snorri a pu s'inspirer des *lois du Frostathing* qui rapportent des faits analogues. Une autre tradition attribuerait l'institution du *leiðangr* en Norvège à Harald à la belle Chevelure (872-931), soit une vingtaine d'années plus tôt. Dans un cas comme dans l'autre, tout laisse à penser que ces souverains n'auraient fait que codifier des pratiques qui remontaient plus avant¹¹⁴.

Les premières lois promulguées depuis le règne de Håkon le Bon (920-961) furent mémorisées et transmises oralement par des hommes appelés en Islande les *lovseiemenn*, jusqu'à ce qu'une véritable culture écrite soit établie au XIe siècle. Les recueils qui ont conservé cette législation sont toutefois plus tardifs. Les *lois du Gulathing* ont été transmises par le codex *Ranzowianus*, du nom de son ancien propriétaire le conte Otto Rantza, qui date du milieu du XIIIe siècle. Les *lois du Frostathing* se trouvent dans le codex *Resenianus*, un manuscrit du XIIIe siècle aujourd'hui perdu, qui appartenait au XVIIe siècle au grand érudit danois, le conte Peder Hansen Resen¹¹⁵. Ces recueils, qui sont les plus anciens corps législatifs scandinaves, comprennent l'ensemble des lois adoptées lors des assemblées annuelles de propriétaires terriens durant la période viking (900-1300) et contiennent ainsi un long développement sur la défense et la conscription en cas de conflit¹¹⁶. Dans les *lois du Gulathing*, ce passage comporte une quinzaine de chapitres (CCXCV-CCCX) dont les plus importants, à savoir les CCXCVI, CCXCVIII et CCXCIX, développent les principes du

¹¹² J. Renaud, La Mer et le Bateau dans les Sagas, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 229-245.

¹¹³ *Saga de Håkon le Bon*, *Saga de Håkon le Bon*, dans F. Emion, *La Saga de Håkon le Bon : texte, traduction, notes et index précédés d'une étude de la saga*, Thèse de Doctorat sous la direction de R. Boyer, Paris, 1992, Lille : Atelier national de Reproduction des Thèses, 1994, chap. 20, p. 350.

¹¹⁴ R. Boyer, La Notion de Leidangr (Levée régulières des troupes dans l'ancien Nord) et son Évolution, *Inter-Nord, Revue Internationale d'études arctiques et nordiques*, 12, Paris, 1972, p. 278-279.

¹¹⁵ *The Earliest Norwegian Laws, being the Gulathing law and the Frostathing law*, L. M. Larson (trad.), New-York : Morningside Heights, 1935, p. 28-30.

¹¹⁶ G. T. Flom, The Old Norwegian General Law of the Gulathing according to codex Gl. k. s. 1154 folio, *Illinois Studies in Language and Literature*, vol. XX, University of Illinois : Urbana, 1937 ; L. M. Larson, *The Earliest Norwegian Laws*, New York : Columbia University Press, 1939 ; K. Robbestad, *Gulatingloven*, Oslo : Norrøne bokverk, Det Norske Samlaget, 1969 ; P. Fernandez Alvarez, T. Manrique, *Las leyes del Gulathing*, Salamanca : Universidad de Salamanca, 2005.

recrutement des navires et de leurs équipages, les compensations financières en cas d'exemption, ainsi que les modalités d'attribution de la charge de capitaine. Les vingt-sept chapitres qui traitent du sujet dans les *lois du Frostathing* apportent des précisions, en indiquant que tout homme valide en état de porter les armes devait participer à l'effort militaire et que toute la population à l'exception des enfants, des indigents et des lépreux devait contribuer à l'effort économique. La participation impliquait soit une présence physique, soit une contribution matérielle en argent, en bois ou en vivres. Les lois précisent même par la suite qu'un homme valide devait pourvoir au *leiðangr* pour « les indigents de sa maison »¹¹⁷. Quant à la période de ces levées, les lois suédoises du Södermanland, qui mettent vers 1325 par écrit des pratiques plus anciennes, stipulent que la flotte devait se réunir pour la Pentecôte, soit vers le solstice d'été, une donnée confirmée par l'*Eirikskronika* qui évoque l'expédition du connétable Tyrgil/Thorgils Knutsson vers l'embouchure de la Neva en 1300, dont la flotte est prête au départ à la Pentecôte¹¹⁸.

Cette pratique connut apparemment deux étapes¹¹⁹. Régis Boyer suggère qu'à l'origine il se serait agi d'élaborer un système de transport permettant d'effectuer rapidement une grosse concentration de force davantage qu'une organisation militaire au sens strict du terme¹²⁰. L'examen des stances scaldiques laisse entrevoir que le *leiðangr* fut d'abord un outil permettant la réunion rapide de flottes militaires¹²¹. Il consistait alors en une simple levée navale décrétée par le souverain ou chef¹²². Ce n'est qu'à la fin de la période viking que le *leiðangr* connut une rationalisation et une généralisation en concomitance avec le développement du pouvoir royal en Scandinavie, au moment où se formèrent les États. Il en existait deux types : l'un régulier, l'autre déclenché séance tenante, notamment en cas d'attaque soudaine de l'ennemi. Cette institution avait en principe un caractère défensif mais les textes suédois et danois distinguent deux cas précis. En Suède, le *leiðangr* de guerre,

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 314-323.

¹¹⁸ *Eirikskronika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVe siècle), Introduction*, C. Péneau (trad.), Paris : Publications de la Sorbonne, 2005.

¹¹⁹ Lucien Musset opte lui aussi pour l'idée qu'il existait deux formes de *leiðangr*. La première, représentait une institution coutumière offrant de grosses variétés régionales. Il est difficile de dire si elle était de nature offensive ou défensive. La seconde, uniformisée est celle dont témoignent les corpus de lois plus tardifs, et qui a été adoptée là où il y avait un pouvoir royal effectif. L. Musset, *Problèmes militaires du monde scandinave (VIIe-XIIe siècles), Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo*, 15.1, Spoleto, 1968, p. 278-287 ; réédité dans L. Musset, *Nordica et Normannica, Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions Vikings et la Fondation de la Normandie*, Paris Société des études nordiques, 1997, p. 89-96.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ *Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve*, dans *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. IX p. 15. L'auteur raconte à propos d'événements survenus au Xe siècle que le roi Haraldr à la belle chevelure (Hárfagri) convoqua une grande levée et rassembla une flotte, des troupes vinrent à lui d'un peu partout dans le pays. S'ensuivit la bataille navale du Hafrsfjördr qui donna au roi Haraldr le contrôle de toute la Norvège.

¹²² G. Hafström, *Ledung och marklandsindelning*, Upsala, 1949.

appelé *útróðr* (qui prend le sens de se diriger vers le large), s'oppose au *leiðangr* de défense, le *wardhald*. Au Danemark, dans le cadre de la défense du territoire, il y avait le *leiðangr* total ou *fullr almenningr*, le terme *almenningr* désignant ici l'ensemble du peuple, et dans le cadre d'une levée préventive, il y avait le demi-*leiðangr*, ou *hálfur almenningr*. Il existait un certain nombre de points de ralliement où les navires attendaient le reste de la flotte¹²³. De caractère davantage défensif dans les lois, la notion évoluera vers le sens d'un impôt annuel fixe¹²⁴. Les textes de lois fourniront alors la liste de ceux qui y sont assujettis ou au contraire exemptés, tels les évêques, les prêtres et les diacres¹²⁵, ainsi que la liste des amendes dévolues à quiconque se sera soustrait à celui-ci. Du fait de sa progressive substitution dès le XIIe siècle par des versements en numéraire, le *leiðangr* constituera par la suite une base du système de perception de l'impôt¹²⁶. De la sorte, la *skipreiða* restera longtemps en Norvège la division administrative et fiscale fondamentale de certains districts, tandis que l'*hamna* subsistera en Suède jusqu'au XIVe siècle sous forme d'impôt¹²⁷.

Notons pour éviter toute confusion qu'en Angleterre, il existait pendant la période anglo-saxonne un système similaire appelé le *fyrð*, qui perdurera avec quelques modifications après la conquête normande¹²⁸. Ce système qui puise ses origines dans les coutumes germaniques et dont la pratique est attestée dès le VIIe siècle, est principalement développé et utilisé à partir de la fin du IXe siècle par Alfred le Grand pour prévenir des incursions danoises¹²⁹. Il servait donc à la défense du territoire et se concevait comme une levée militaire de courte durée pour laquelle les hommes concernés devaient fournir leur propre équipement¹³⁰. Contrairement à la pratique scandinave, le *fyrð* s'apparentait à une sorte de milice voir même de police, qui s'ajoutait aux effectifs de l'armée royale et ne revêtait pas forcément un caractère maritime¹³¹, comme l'explique Orderic Vital à propos du *fyrð* appelé

¹²³ De nombreux toponymes témoignent ainsi du mouillage permanent de navires de guerre dont l'utilisation pouvait être ordonnée à tout moment. Le vocable *snekkja* qui désigne un navire de guerre (ce terme s'est transmis dans la langue russe sous la forme *chniaka*), est ainsi utilisé en tant que premier élément au sein de nombreux toponymes dans le monde scandinave (Suède : *snäk-* ; Danemark : *snekke-* ; îles Orcades : *Snaky Noust* ; Shetland : *Sneckerem*). E. Ridel, *op. cit.*, 2009, p. 78.

¹²⁴ R. Boyer, *op. cit.*, Paris, 1972, p. 278-279.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 277.

¹²⁶ Les lois du Värmland détaillent : dix marcs pour un quart de bateau, vingt marcs pour un demi-bateau, quarante marcs pour le bateau entier. *Ibid.*, p. 277.

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ S. Chadwick Hawkes, *Weapons and Warfare in Anglo-Saxon England*, Oxford, 1989.

¹²⁹ D. Sturdy, *Alfred the Great Constable*, Trafalgar Square publishing, 1995, p. 153.

¹³⁰ R. P. Abels, *Lordship and Military Obligation in Anglo-Saxon England*, Berkley, 1988.

¹³¹ C. W. Hollister, *Anglo-Saxon military institutions on the eve of the Norman Conquest*, Oxford : Clarendon Press, 1962. C. W. Hollister montre que l'armée saxonne du XIe siècle se composait d'éléments bien distincts : le *fyrð*, qui se compose de tous les hommes libres en état de porter les armes et asservis à cette sorte de service militaire, et une armée plus choisie et plus efficace qu'il appelle le « select fyrð » et enfin les mercenaires dont l'emploi était courant.

par Henry 1er pour contrer l'invasion de son frère Robert Curthose à l'été 1101 et à l'automne 1102, qui consistait en une armée composée « de toute l'Angleterre »¹³².

B / La levée navale dans le DAI, réinterprétation du chapitre IX

Reprenons maintenant le récit de Constantin Porphyrogénète dans le chapitre IX du *De Administrando Imperio*, où il décrit la route fluviale qui relie Kiev à Constantinople à travers les rapides du Bas Dniepr, ainsi que les activités commerciales des Rus' à Constantinople. Cet ouvrage rédigé sous le règne de Constantin VII pendant les années 948-952 se compose d'un ensemble de cinquante-trois chapitres divisés en quatre sections, dont le passage qui nous intéresse se situe dans la première partie (chap. I-XIII), qui traite des peuples susceptibles de représenter une menace ou au contraire d'aider Byzance :

« Les monoxyles qui descendent de la *Rôsia* du dehors à Constantinople, viennent de Nemogardas ou régnait Sfindosthlavos fils d'Iggôr, prince de la *Rôsia*, ils viennent aussi de la place de *Miliskan*, de *Telioutza*, de *Tzernigôga*, et de *Vousegrad*. Tous ils descendent le fleuve Dniepr et se rassemblent dans la place de *Kioba* que l'on appelle aussi *Sambatas*. Les Slaves, leurs tributaires, appelés *Kribétaiénoi*, *Lenzameni* et les autres sclavinies, abattent dans leurs montagnes durant l'hiver, les monoxyles et les ayant assemblés, au tournant de la saison, lorsque la glace a fondu, ils les font entrer dans les lacs voisins. Comme ceux-ci se jettent dans le fleuve Dniepr, ils (les Slaves) pénètrent de là dans le fleuve, arrivent à *Kiov*, traînent les monoxyles jusqu'à l'arsenal, et les vendent aux *Rhôs*. Les *Rhôs* n'achètent que les coques seules et démontant leurs vieux monoxyles, ils en adaptent, sur ces dernières, les écopés, les tolets et autres instruments nécessaires (et ainsi) les équiper (...) »¹³³.

Ce passage décrit donc comment les Rus' réunissent et équiper chaque printemps un grand nombre d'embarcations fournies par les Slaves, ainsi que la route empruntée pour se rendre à Constantinople. Quelle valeur donner à ce témoignage ? Ce chapitre IX s'insère dans

¹³² C. W. Hollister, *The Military Organization of Norman England*, Oxford : Clarendon Press, 1965, p. 102-126.

¹³³ Constantin Porphyrogénète, *DAI*, op. cit., p. 56-62 ; pour la traduction française voir I. Sorlin, Voies commerciales, villes et peuplement de la *Rôsia* au Xe siècle d'après le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 337-356.

cet ensemble de treize chapitres qui forment la première partie de l'ouvrage destinée à la présentation des peuples du Nord (Rhôs, Turcs, Khazars...), c'est-à-dire des peuples habitant l'ancienne Scythie, qui se base en grande partie sur des rapports d'ambassadeurs et de fonctionnaires envoyés dans ces contrées. Pour ce passage, Constantin VII se serait servi d'une note issue de l'administration impériale à laquelle il n'a fait subir que peu de modifications¹³⁴. Son auteur, sûrement un Constantinopolitain, décrit avec exactitude la voie fluviale de Kiev à la mer Noire, mais ignore la composition du réseau hydrographique russe, croyant à un lien direct entre le réseau des lacs et rivières du Nord et le Dniepr plus au sud¹³⁵. Sans mettre en doute l'authenticité du texte de Constantin VII, il faut tenir compte des intermédiaires qui interviennent dans sa composition : le témoin oculaire des faits, qui pourrait ne pas être celui qui les consigne par écrit, puis le rédacteur du chapitre. Il est probable que certaines informations soient consignées sans en saisir le fond, ce qui souvent a pour conséquence de renvoyer le lecteur à des stéréotypes empruntés à la culture antique.

Le récit que nous donne le témoin des faits demeure flou sur certains points. Tout comme il semble méconnaître le système fluvial du nord de la Rus', il néglige la structure des navires réunis et ne manifeste aucun intérêt pour les marchandises transportées. L'archaïsme « monoxyle » utilisé par le rédacteur est courant chez les auteurs byzantins pour désigner l'ensemble des navires slaves et par extension « scythes ». Or, il a été démontré qu'il existait une multitude de navires susceptibles d'emprunter les voies fluviales de la Rus' ancienne¹³⁶. Cet archaïsme témoigne soit de l'influence de la culture classique sur le vocabulaire de l'auteur, soit du peu d'intérêt qu'il portait à l'aspect technique de navires qu'il a pu observer dans le port de Constantinople. Ajoutons qu'il n'existe pas à notre connaissance dans le vocabulaire byzantin de termes pour désigner la structure si particulière des bateaux à clin, ni pour désigner les bateaux russes ou scandinaves. Constantin VII semble donc s'être appuyé sur un témoin oculaire bien informé, capable plus loin de rendre les traductions des noms dans leur langue originale, mais pour autant peu coutumier des pratiques navales de la région. Le sens qu'il leur donne doit de fait être analysé avec précaution.

Ce n'est donc qu'en seconde lecture que nous pouvons distinguer des similitudes avec les pratiques scandinaves. Il convient d'insister tout d'abord sur le caractère cyclique de ce

¹³⁴ Selon Irène Sorlin il pourrait s'agir de l'un des plénipotentiaires byzantins qui se seraient rendus à Kiev en 944 dans le cadre des accords russo-byzantins qui aboutirent la même année au fameux traité conservé dans la *PVL*, et qui à cette occasion aurait rédigé une relation de voyage. I. Sorlin, *Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du Xe siècle*, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 6, n° 2, Paris, 1965, p. 151-154.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ П. Е. Сорокин, *Водные пути и судостроение на Северо-Западе Руси в средневековье*, С.-Петербург, 1997.

système qui se reproduit à chaque printemps, dicté à la fois par des impératifs commerciaux, mais aussi par la menace petchenègue qui oblige les expéditions commerciales à prendre la forme de convois capables de se défendre en cas d'attaque. À cette occasion chaque ville est engagée à fournir des navires qui seront réunis et armés à Kiev¹³⁷. Mais à la différence de la Scandinavie où la levée navale reposait sur l'exploitation de la terre, dans la Rus', celle-ci semble se baser sur une autre unité géographique, la ville et par extension la principauté¹³⁸. L'auteur mentionne un certain nombre de ces villes qui « envoient des embarcations à Constantinople » : Nemogardas/Novgorod, Miliniskan/Smolensk, Telioutza/Ljubeč, Tzernigôga/Černigov, Vousegrade/Vyšgorod. Cette énumération qui reprend l'axe Nord-Sud – Novgorod-Kiev, correspond aux villes contrôlées par les Scandinaves qui se situaient sur la « Voie des Varègues aux Grecs », c'est-à-dire le long de la route commerciale qui connectait la Scandinavie à Byzance. Le réseau de lacs et de rivières que constituent les plaines du nord-est de l'Europe fournissait les conditions favorables au développement de routes fluviales, la proximité du Dniepr, de la Dvina, du Volkhov ou encore de la Lovat rendant possible le transfert d'un bassin à l'autre. Novgorod et Smolensk représentaient au Xe siècle les deux plus grandes villes du nord-est de la Rus'. De Smolensk située sur les cours supérieurs du Dniepr, l'auteur passe directement aux villes les plus proches de Kiev, en négligeant d'autres centres comme Pskov ou Polotsk, qui ne semblent pas être passées sous la domination du Prince de Kiev avant la fin du Xe siècle et du début du XIe siècle, ce qui peut expliquer cette omission par le simple fait qu'elles ne devaient pas participer à l'effort naval, d'autant qu'elles n'étaient pas forcément liées à ce commerce Nord-Sud, mais davantage à celui de la Baltique¹³⁹. Ljubeč, Černigov et Vyšgorod forment quant à elles un groupe logique, avec ordre de proximité croissante par rapport à Kiev¹⁴⁰. Ces régions situées autour de Kiev (auxquelles on peut ajouter Pereïaslav) formaient au Xe siècle le noyau de l'État russe.

¹³⁷ Irène Sorlin, conjointement avec Hélène Ahrweiler, pensent que les traducteurs du *DAI* rendent à tort le terme *ἐξάρτησιν* par armement et non par arsenal. Il est très vraisemblable qu'un chantier de construction de navires ait existé très tôt dans le quartier du Podil ; J. Callmer, *The archeology of Kiev ca A.D. 500-1000, a survey, Les Pays du Nord et Byzance (Scandinavie et Byzance) : actes du colloque nordique et international de byzantinologie tenu à Upsal (Acta Universitatis Upsaliensis, Figura N. S. 19)*, R. Zeitler (éd.), Uppsala, 1981, p. 38-39.

¹³⁸ En réalité, en Scandinavie, seuls les propriétaires terriens les plus riches pouvaient pleinement assumer cette charge.

¹³⁹ А. П. Новосельцев, В. Т. Пашуто, *Внешняя политика Древней Руси*, Москва : Наука, 1968, fasc. 3, p. 49.

¹⁴⁰ I. Sorlin, *op. cit.*, 1965, p. 155-157.

Cependant Kiev ne gagna réellement en importance que sous domination scandinave au Xe siècle¹⁴¹.

En Scandinavie, le *leiðangr* se basait sur la division du territoire en unités « imposables » fournissant hommes, armes, vivres et navires. Cette division diverge quelque peu selon les différents pays nordiques, mais son unité de base – *Há* ou *by* pour la Suède, *manngörd* pour la Norvège, et *hafnoe* pour le Danemark – sera toujours celle qui fournit un homme avec armes et vivres. Ces unités foncières sont ensuite regroupées en un ensemble appelé *skipreiða* en Norvège, *skiplaǵh* en Suède et *skiben* au Danemark. Ce terme désigne l'équipage d'un navire ou plutôt tout ce qu'il faut d'hommes et de matériel pour équiper un bateau composant le *leiðangr*. Plusieurs de ces ensembles constituent une flotte. Pour la Rus', l'élite scandinave qui se concentrait dans les villes représentait une classe dirigeante exogène encore peu intégrée à la masse slave. Chaque ville s'engageait à fournir un nombre de navires, à la tête desquels devait se placer un commandant ou amiral. Cet ensemble constituait une flotte elle-même commandée par un amiral¹⁴². Il était donc impossible de reproduire le même schéma qu'en Scandinavie où le *boendr*/paysan libre représentait la base de ce système.

L'autre idée forte qui ressort de ce texte est celle d'une obligation pour les populations de fournir des navires aux élites dirigeantes. Ces populations sont ainsi « tributaires des Rhôs ». On remarquera la très nette distinction opérée dans ce passage mais aussi dans l'ensemble de l'œuvre de Constantin VII entre « Slaves » (*hoi Sklaboi*) et « Russes » (*hoi Rhôs*), c'est-à-dire les Scandinaves qui habitent la Rus' et en forment l'aristocratie. Cette description de la levée navale telle que l'avaient adaptée les Scandinaves permet de redonner au terme *paktôn* qui est utilisé dans la version originale, le sens habituel d'un tribut, et non plus d'un accord passé entre populations slaves et scandinaves¹⁴³. Le terme renverrait dès lors à cette obligation de fournir des embarcations aux Scandinaves des villes susnommées, idée centrale du *leiðangr* où les populations locales s'engagent à fournir matériel et hommes dans le cadre de la constitution cyclique de flottes qui se destinaient au commerce avec Byzance. Le regroupement de ces différents navires sous formes de flottilles servait comme le remarque par la suite l'auteur du chapitre IX, d'effet dissuasif et de protection contre les bandes de

¹⁴¹ On ne trouve aucune trace d'une présence scandinave sur le moyen Dniepr avant le Xe siècle, mettant à mal l'idée d'une entité politique scandinave dans la région au IXe siècle comme le suggèrent les chroniques russes. J. Callmer, *op. cit.*, 2000, p. 79-80.

¹⁴² Cette division de la flotte est suggérée lors de l'attaque sur Constantinople en 1043. La flotte est commandée par un voïvode, Vŷshata, tandis que chaque grand prince semble posséder son navire : lorsque Jaroslav fut contraint à abandonner son navire suite à une tempête, il fût recueilli par Ivan l'un de ses généraux. *PVL*, entrée 6551/1043.

¹⁴³ οἱ δὲ Σκλάβοι οἱ πακτιῶται αὐτῶν ; *Constantinus Porphyrogenitus*, I. Bekker (éd.), vol. 3, CSHB, Bonn, 1840, p. 77.

pillards petchenègues qui officiaient dans les régions, bien que l'on puisse imaginer dans d'autres conditions un tout autre emploi.

C/ Les attaques des Russes contre Constantinople

Le récit de Constantin VII, certes le plus parlant, n'est vraisemblablement pas le seul à témoigner de levées navales. Différentes sources russes et byzantines attestent sur une période allant du milieu du IXe siècle à la première moitié du XIe siècle, d'un certain nombre de très grandes expéditions navales à l'initiative des Rus', autrement dit de cette aristocratie scandinave, qui avaient pour objectif Constantinople et nécessitaient un savoir-faire et une organisation proches de ce que nous venons de voir.

Dans la *PVL*, c'est tout d'abord sous l'année 860 qu'une première expédition scandinave est menée contre Constantinople. Askold et Dir attaquèrent la ville avec deux cents bateaux, mais une tempête miraculeuse rejeta les navires sur le rivage¹⁴⁴. Puis, en 907 c'est au tour d'Oleg de se lancer contre la ville impériale avec un contingent de deux mille navires mêlant Rus' et autres peuples d'Europe orientale soumis aux Princes¹⁴⁵. Les Grecs sont alors contraints de payer 12 *grivny* par banc de rames avec il est précisé quarante hommes par navire. Cette attaque amènera par la suite d'après le chroniqueur à la signature du traité de 911. Cependant là où le récit de 860 est grandement emprunté à la traduction slavonne du récit byzantin du Continuateur de *Hamartôlos*, le récit de 907 n'est repris par aucune source byzantine¹⁴⁶. On retrouve le récit original de cette attaque dans la *Chronique de Novgorod* où il se situe après le mariage du prince Igor avec la princesse Olga et la naissance de Sviatoslav, soit quatre années avant la mort d'Igor. Il s'agit en fait d'une réminiscence teintée de légende de l'attaque de 941 sur Constantinople. À propos de cette expédition, la

¹⁴⁴ *PVL*, entrée 6374/863. Il s'agit de deux cents *korabl'*, c'est-à-dire des navires de guerre longs d'origine étrangère. *Chronique hypatienne, PSRL*, II, A. A. Shakhmatov (éd.), 2^e éd., St-Pétersbourg, 1908, réimpr. Moscou, 1962.

¹⁴⁵ V. Petrukhin, *op. cit.*, 2000, p. 357-364.

¹⁴⁶ Le récit initial de la *PVL*, aujourd'hui perdu, fut vraisemblablement rédigé autour de 1016. Ce texte combine des emprunts au Continuateur de Georges le Moine ainsi qu'à des récits isolés, et servit de base à la rédaction d'une nouvelle chronique en 1076, dont on trouve la trace dans la version « cadette » de la *Chronique de Novgorod*. Cette chronique fut ensuite remaniée dans les années 1090, en tenant compte de sources supplémentaires, comme la *Lecture Liturgique* sur les Saints Boris et Gleb, et la *Vie d'Antonij*, fondateur du monastère des Grottes. Elle fut à son tour remaniée dans sa partie ancienne afin d'intégrer cette fois-ci les traités russo-byzantins qui furent rédigés entre Byzance et la Rus' en 911, 944 et 971. К. Цукерман, Наблюдения над сложением древнейших источников летописи, *Борисо-Глебский сборник*, I, Париж, 2009, p. 183-306.

PVL mentionne qu'Igor a marché contre les Grecs accompagnés de « dix mille *skedij* qui sont arrivés en naviguant ». Cette expédition qui ne compte que des guerriers Rus', se compose de dix mille vaisseaux - *Скедиѣ 10 тысящѣ* - qui après avoir pillé et saccagé les régions alentour, furent défaits par la marine byzantine¹⁴⁷. D'après les manuscrits *Trotskij* et *Academicheskij* de la *Chronique de Novgorod*, l'armée se compose en fait de cent navires, avec quarante rameurs à leur bord, soit un contingent de quatre mille assaillants, un chiffre beaucoup plus crédible¹⁴⁸. Mais outre le nombre exagéré de navires, un autre détail attire cette fois-ci notre attention : l'utilisation de ce terme génitif pluriel *скедиѣ/skedij* qui au nominatif singulier devrait se présenter sous la forme *скедия*, bien que la forme *скыдь* soit aussi admise et se rapproche plus de son original scandinave. Ce terme renvoie en effet à la *skeið* scandinave qui était étroitement liée à la classe dirigeante et représentait à la fois un instrument et un symbole du pouvoir¹⁴⁹. La *skeið* servait ainsi à la levée navale comme l'atteste la *Saga de saint Ólaf* qui nous apprend qu'un certain Erling Sjalgsson possédait une *skeið* de trente-deux bancs et l'utilisait soit pour prendre part aux expéditions vikings, soit pour lever des troupes¹⁵⁰. Dans ce passage, l'auteur, qui reprend la traduction slave du Continuateur de *Hamartôlos*, qui précise bien que ces embarcations sont scandinaves, a ainsi pu vouloir mettre en avant le pouvoir du prince Igor capable de réunir tant de navires si prestigieux et par conséquent tant de guerriers, ou encore mettre en relief l'utilisation d'un navire propre à ce système de levée navale mis en place par les Scandinaves.

En 944, la *PVL* nous indique qu'afin d'obtenir sa revanche sur la défaite de 941, Igor appelle une armée intertribale de Rus', Slaves et de mercenaires varègues et petchenègues. Ce récit est en fait une construction littéraire qui n'est attestée ni par le Continuateur de *Hamartôlos*, ni par la *Chronique de Novgorod*. Il faut donc opérer parmi ces récits une nette distinction entre les expéditions de 860 et 941 attestées par différentes sources et celles de 907 et 944¹⁵¹.

Enfin en 1043, c'est Jaroslav qui envoie son fils Vladimir à la tête de quatre cents navires contre Constantinople. Chaque grand dignitaire possède son propre navire et c'est Vyshata qui se voit confier le commandement de la flotte¹⁵². Le chiffre avancé de quatre cents

¹⁴⁷ *PVL*, entrée 6449/941.

¹⁴⁸ Les expéditions vikings du Xe siècle excédaient rarement quelques centaines d'hommes. Tout au plus lors des expéditions militaires de grandes envergures, les contingents ne devaient regrouper que quelques milliers d'hommes. C. Gillmor, *op. cit.*, 1988, p. 79-109 ; Lucien Musset, *op. cit.*, 1968, p. 242-243.

¹⁴⁹ J. Bill, *op. cit.*, 2003, p. 34.

¹⁵⁰ *La saga de saint Ólaf, tirée de la Heimskringla de Snorri Sturluson, op. cit.*, 2006, chap. 22.

¹⁵¹ А. А. Шахматов, *Повесть временных лет и ее источники, Труды Отдела древнерусской литературы*, 4, Москва, Ленинград, 1940, p. 55-57 et 69-72.

¹⁵² *PVL*, entrée 6551/1043.

embarcations n'est pas inconcevable, d'une part car contrairement aux attaques les plus anciennes il ne devait pas s'agir essentiellement d'équipages scandinaves, et d'autre part, l'État russe, mieux structuré était sûrement à même de pouvoir optimiser ce système et réunir davantage de navires comme c'était d'ailleurs le cas en Scandinavie où, du degré de structuration de l'État semble dépendre l'efficacité, la taille et la fréquence des levées navales.

Si l'on considère que les Rus' disposaient d'un moyen efficace de réunir et de concentrer des navires, les chiffres énumérés ci-dessus, à l'exception bien sûr de l'épisode des dix mille embarcations, ne semblent pas relever de la fantaisie. Pour le début du Xe siècle, il semble plus probable de considérer des flottes de cent à deux cents navires, effectifs rarement dépassés lors des différents grands raids vikings de la période¹⁵³. Si l'on prend en considération la capacité des navires de guerre de l'époque, notamment ceux avec des équipages scandinaves, présents en grand nombre lors des premières expéditions, dont certains devaient être d'architecture d'inspiration scandinave, les armées ne devaient pas excéder les six mille hommes, quatre mille étant un chiffre plus probable compte tenu de la capacité de mobilisation des forces armées de la Rus' pour la première partie du Xe siècle¹⁵⁴.

De plus, si cette pratique de la levée navale est avérée, elle va à mon avis dans le sens de l'utilisation d'un ensemble hétérogène de navires lors des expéditions militaires et commerciales en direction de Byzance et non pas d'un seul type de navires comme tendent à le décrire les sources byzantines¹⁵⁵. Il faut comprendre que la Rus' ne pouvait ni entretenir une flotte de guerre comme c'était le cas à Byzance, ni construire autant de navires en si peu de temps. Une partie de la flotte devait donc être réquisitionnée en même temps que les guerriers professionnels provenant de différentes villes. À côté des navires de guerre il devait aussi exister des navires de tous types. Devaient se mêler des navires de pêche, de commerce, ainsi que des caboteurs, idée renforcée par le récit de 941 où se mêlent *скедуйи* et navires de

¹⁵³ C. Gillmor, *op. cit.*, 1988, p. 79-109. Aux alentours de 865, une armée de 2000 à 3000 danois sévit en Angleterre, le Danemark étant alors le seul pays scandinave pouvant offrir de telles concentrations d'hommes. F. Neveux, *L'aventure des Normands, VIIIe-XIIIe siècle*, Paris : Perrin, 2006, p. 50.

¹⁵⁴ La capacité potentielle de mobilisation de l'armée russe autour de l'an mille, basée sur une estimation qui prend en compte un guerrier pour dix familles, auprès d'une population de cinq millions de Russes, était théoriquement de 80000 soldats. Il est cependant plus raisonnable d'envisager un effort de guerre permettant de réunir 20000 soldats ; A. Poppe, Political background to the baptism of Rus, *The Rise of Christian Russia*, London : Variorum Reprints, 1982, p. 229, note 109. Sur la structure sociale et la taille des forces armées kiéviennes voir, Б. Д. Греков, *Киевская Русь*, Москва, 1953, p. 320-353 ; T. Wasilewski, Studia nad skladem społecznym wczesnosredniowiecznych sil zbrojnych na Rusi, *Studia Wczesnosredniowieczne*, IV, Wrocław, 1958.

¹⁵⁵ Il s'agit bien entendu là d'un stéréotype, les auteurs byzantins s'attachant souvent à décrire des pratiques d'autres peuples non pas telles qu'ils les observaient mais en continuant à véhiculer des traits spécifiques et stéréotypés. E. Malamut, *op. cit.*, 2000, p.119-132 ; S. Franklin, J. Shepard, *op. cit.*, 1996, p. 114. On notera à cet effet que la forme russe de ce vocable *однодеревка/odnoderevka* apparaît en 1592, *Словарь русского языка XI-XVII вв.*, 12, Москва : Наука, 1987, p. 286-287.

chargement (*ладья/lodj'a*), puisque c'est sur des *ладии/lod'i* que le prince Igor parvint à s'enfuir après son échec devant Constantinople. Il ne devait pas uniquement s'agir de monoxyles au sens byzantin du terme, c'est-à-dire de troncs évidés comme le décrivent les sources byzantines. Même si les Scandinaves eux-mêmes avaient l'habitude d'utiliser de telles embarcations et devaient y avoir recours dans le cadre du portage¹⁵⁶, il est difficile d'imaginer certains des récits de combats mettant aux prises embarcations byzantines et « monoxyles » russes, comme lors de l'attaque de 1043 où les chroniqueurs byzantins décrivent deux escarmouches mettant aux prises la flotte byzantine et les monoxyles russes¹⁵⁷. Dans un premier temps, le magistre Théodôrokanos aux commandes de trois trières s'en va éperonner et aborder quelques monoxyles après avoir déversé le célèbre feu grégeois. Ensuite, à la tête de vingt-quatre trières il se fait encercler par un grand nombre de monoxyles qui avaient préalablement barré le détroit¹⁵⁸. Or dans ces deux cas, il est à mon sens impensable que de telles embarcations puissent s'opposer physiquement au passage d'une trière, bien qu'il ne s'agisse pas là des trières de l'Antiquité, mais de navires plus petits, et encore moins logique que le Magistre se risque à aborder l'une d'elle. Ces navires devaient être certes plus petits que les navires byzantins, mais suffisamment solides et imposants pour permettre l'affrontement physique. Le combat contre des navires étrangers de plus grande taille ne faisait d'ailleurs aucunement peur aux Scandinaves. Un étonnant récit nous témoigne ainsi de l'abordage en Méditerranée d'un drômon sarrasin par la flotte du jarl Rögnvaldr¹⁵⁹.

De plus, les disparités qui devaient exister entre les différents types de construction navale en fonction des spécificités locales renforcent cette idée d'ensembles hétérogènes. Il faut bien comprendre que développer une flotte permanente ou temporaire représentait aux Xe-XIe siècles une véritable originalité. Les princes russes ont donc dû profiter d'un savoir-faire leur permettant d'assurer une parfaite organisation dont ils tirèrent parti seulement dans le cadre du commerce, mais aussi lors d'expéditions guerrières. La « Voie des Varègues aux Grecs », que nous préférons identifier comme la voie Nord-Sud, devait être le fondement de ce système avec pour nœud central Kiev, notamment après le déclin des Petchenègues et

¹⁵⁶ Contrairement à l'idée que l'on s'en fait, les Scandinaves ne construisaient pas uniquement de grands navires à clin, mais avaient aussi recours aux embarcations monoxyles dont témoignent les nombreuses trouvailles en Scandinavie datées de la période viking et des périodes postérieures.

¹⁵⁷ Jean Skylitzès, *Synopsis Historiôn*, B. Flusin, J. C. Cheynet (éds. et trads.), sous le titre *Empereurs de Constantinople*, Paris : Lethielleux, 2003, p. 358-359 ; Michael Attaleiates, *Ἱστορία*, I. Polemis (trad.), KBI, Athens, 1997, p. 19-20.

¹⁵⁸ Cette manœuvre qui consiste à boucher un golfe ou un détroit par un barrage d'embarcation était une pratique assez répandue chez les Scandinaves comme en attestent les barrages d'embarcations de Roskilde.

¹⁵⁹ *La Saga des Orcadiens, Orkneyinga saga*, J. Renaud (trad.), Paris : Aubier, 1990, chap. 87 et 88, p. 203-207. Ce récit se déroule en 1152.

l'effacement de la menace qu'ils représentaient dans la région. D'ailleurs Kiev, la capitale de la Rus' avait pour nom chez les Scandinaves *Kænugarðr*, *kaena* en ancien scandinave pouvant désigner un bateau. Kiev correspondait donc au lieu où se réunissaient les bateaux dans le cadre des expéditions vers Constantinople¹⁶⁰. Il n'est pas anodin de constater ce lien étroit entre le lieu où siège le pouvoir royal et celui où se réunissent les navires. Il faut donc percevoir cet apport au moins dans ses versions anciennes comme un système de transport permettant d'effectuer dans les plus brefs délais une grosse concentration de force, que de mettre sur pied une organisation militaire au sens strict du terme¹⁶¹. En temps de paix les seigneurs locaux pouvaient ainsi mettre à profit ce système dans le cadre du commerce. De telles expéditions peuvent cependant être remises en cause par l'éventuelle difficulté de manœuvrer tant de navires le long du réseau fluvial menant à Constantinople, même si ces contingents devaient se diviser en plusieurs flottilles chacune commandées par une sorte d'amiral. Il demeure important de bien comprendre que la prédilection des Scandinaves pour l'élément maritime se retrouvait aussi dans leurs tactiques guerrières. Ces dernières consistaient essentiellement en des raids maritimes ou des attaques de navires, évitant de fait toute bataille rangée, ce qui pose toutefois la question du soutien logistique de telles flottes.

Un autre récit, cette fois dans la partie plus récente de la *Chronique de Novgorod*, peut aussi nous faire penser à cette levée navale, tant il s'apparente aux récits que l'on retrouve dans les sagas. En 1190, des hommes de Pskov vinrent à bord de sept *chniek* grâce aux portages, en évitant les rapides, dans le lac *Chud/Tchoude* (lac Peipous) et tuèrent quelques *Chud'/Tchoudes* vivant sur la côte¹⁶². Ce passage fort intéressant non seulement décrit la levée rapide de plusieurs navires de guerre, mais utilise aussi pour désigner ces embarcations le terme *snekkja*, qui vers la fin de la période viking avait une fonction bien déterminée en Scandinavie et dans le monde anglo-normand. En Scandinavie, elle est au service du roi dans le cadre de la levée de l'armée navale et semble constituer plus tardivement un navire de guerre au sein d'une organisation bien structurée, en témoigne le vieux suédois *snoekkia* qui désignait en particulier les navires de guerre recrutés pour la levée navale. La toponymie scandinave pourrait soutenir ce constat en signalant dans certains cas la présence au mouillage de navires de ce type¹⁶³. Ainsi le récit de la *Chronique de Novgorod*, venant d'une strate postérieure à l'époque de forte influence culturelle scandinave, pourrait témoigner tant de

¹⁶⁰ Т. Н. Джаксон, А. А. Молчанов, Древнескандинавское название Новгорода в топонимии пути « из варяг в греки », *Вспомогательные исторические дисциплины*, XXI, 1990, p. 226–238.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Новгородская Первая Летопись старшего и младшего изводов*, А. Н. Насонова, М. Н. Тихомиров, Москва-Ленинград : Издательство Академии Наук СССР, 1950, entrée 6697.

¹⁶³ E. Ridel, *op. cit.*, 2005, p. 52-93.

l'utilisation encore au XIIe siècle d'embarcations de type scandinave que des vestiges d'une organisation locale similaire à la levée navale scandinave.

D/ Un autre cas de diffusion possible du *leiðangr* : la Normandie

En dehors de la Rus', il semblerait que la pratique du *leiðangr* se soit diffusée pendant la période viking (IXe-XIe siècles) dans d'autres régions où les Scandinaves s'implantèrent et exercèrent leur domination sur les populations locales, avant de s'assimiler à celles-ci au bout de quelques générations. En Normandie, on trouve apparemment des formes dérivées du *leiðangr* scandinave vers 1033, lorsque Robert le Magnifique (1027-1035) rassembla une flotte à Fécamp¹⁶⁴, mais aussi lors des préparatifs de la conquête d'Angleterre entre janvier et août 1066. Le Duc ordonna alors la construction de nouveaux navires, ainsi que le rassemblement de toute embarcation pouvant servir dans le cadre de l'expédition. Dans sa biographie consacrée à Guillaume le Conquérant, les *Gesta Guillelmi ducis Normannorum et regis Anglorum* rédigée vers 1073-1074, Guillaume de Poitiers raconte ainsi « Combien il (le duc) se montra avisé en ordonnant la construction de navires et en pourvoyant à leur équipement en armes, en hommes, en vivres, en toutes choses nécessaires à la guerre ; comment la Normandie tout entière s'y adonna avec passion, il serait trop long de le narrer en détail »¹⁶⁵. Ce type de convocation rappelle le récit offert par Sturla Thórðarson dans la saga de Hákon Hákonarson, qui écrivait autour de 1265, qu'au printemps de l'année 1253, le roi de Norvège « envoya une lettre de convocation par tout le pays ; il convoqua un grand nombre d'hommes avec nourriture, équipements et armes. Il fit savoir qu'il avait l'intention de se rendre au Danemark. Alors une grande armée se rassembla cette année-là en Norvège. Quand le roi fut prêt, il fit voile vers l'est jusqu'au Vík ; la flotte ne cingla pas dans sa totalité d'abord, parce que chacun se mit en route au fur et à mesure qu'il fut prêt »¹⁶⁶.

¹⁶⁴ *Guilelmus Gemeticensis, Gesta normannorum ducum*, J. Marx (éd), Paris : Société de l'histoire de Normandie, 1914, lib. VI, cap. 10.

¹⁶⁵ R. Foreville, *Guillaume de Poitiers : Histoire de Guillaume le Conquérant*, Les classiques de l'histoire de France au Moyen-Âge, 23, Paris : Les Belles Lettres, 1952 ; R. H. C Davis, M. Chibnall, *The Gesta Guillelmi of William of Poitiers*, Oxford : Clarendon Press, 1998.

¹⁶⁶ *Sturlunga Saga including the Islendinga Saga of Lawman Sturla Thordsson and other works*, Dr. Gudbrand Vigfusson (éd.), Oxford : Clarendon press, 1878, voir chap. 83, 154, 219, 307 de la *saga de Hákon Hákonarson*.

Lucien Musset souligne le caractère extraordinaire de cet événement à une époque où la flotte carolingienne ne pouvait pas offrir un tel exemple de réunion de navires¹⁶⁷. Comme pour la Rus', développer le concept d'une flotte permanente était au XI^e siècle en France quelque chose d'extraordinaire¹⁶⁸. Le concept de flotte, au sens scandinave du terme recouvre des réalités qui ne faisaient pas partie des préoccupations des rois de France avant la mise en place d'une politique navale aux XIV^e-XV^e siècles. Guillaume aurait donc profité de cette pratique traditionnelle héritée des Scandinaves qui lui permettait de réunir une flotte destinée à servir ses ambitions. De fait, comme nous l'indique un texte attribué aux moines de l'abbaye de Fécamp, chaque seigneur s'engageait à fournir un nombre précis de navires (au total 776) et à fournir des chevaliers¹⁶⁹, informations que confirme le récit d'Orderic Vital qui dit : *In Neustria multae naves cum utensilibus sui diligenter paratae sunt quibus fabricandis clerici et laici studiis et sumptibus adhibitis pariter intenderunt*¹⁷⁰. La seigneurie était donc la base de cette levée navale et il existait sans doute pour chaque ensemble de bateaux dépendant d'une seigneurie, un commandant, et au dessus une sorte d'amiral et de coordinateur de la construction, qui d'après Orderic Vital dans le cas présent se nommait Rabel¹⁷¹.

Il était cependant matériellement impossible pour les Normands de construire en si peu de temps autant de bateaux. Aussi, la levée navale a dû porter sur tous types d'embarcations capables de servir à l'expédition. Wace précise à cet égard, qu'à côté des *escheis*, navires de guerres scandinaves traditionnels, la flotte de Guillaume était composée de *nes* (nefs), et de *batels* (bateaux), c'est-à-dire de caboteurs et autres navires de pêches d'un tonnage suffisant, qui pouvaient aussi s'adapter aux conditions d'échouages. Pour Elisabeth Ridel, il n'est d'ailleurs pas impossible que les petites embarcations figurant à l'arrière-plan sur la Tapisserie de Bayeux soient en fait ces bateaux de types différents¹⁷².

¹⁶⁷ L. Musset, Les apports scandinaves dans le plus ancien droit Normand, rééd. dans L. Musset, *Nordica et Normannica, Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions des Vikings et la fondation de la Normandie*, Paris : Société des études nordiques, 1997, p. 255-256.

¹⁶⁸ E. Ridel, *op. cit.*, 2010, p. 6-15.

¹⁶⁹ Selon E. Van Houts, la liste des navires du duc de Normandie aurait été rédigée à l'abbaye de Fécamp (Guillaume y avait installé sa cour en 1066), après le 13 décembre 1067 ou vers 1072, sur la base d'informations compilées par les moines avant la conquête. Vers le milieu du XIII^e siècle, le document a été copié et conservé en Angleterre à l'abbaye de Battle, où il faisait partie de la documentation relative à la conquête. Il est actuellement la propriété de la Bodleian Library de l'Université d'Oxford sous la cote : ms E Museo 93, f° 8 v°. E. Van Houts, *The Ship List of William the Conqueror, Anglo-Norman Studies*, X, 1987, p. 159-174.

¹⁷⁰ *Historia ecclesiastica*, M. Chibnall (éd.), Oxford, 1980, vol. III, p. 144.

¹⁷¹ Rabel, premier membre connu du lignage des Tancarville, était un officier qui avait la charge d'un service naval, et détenait par privilège spécial, des droits sur un grand nombre de ports de la basse vallée de la Seine et de la côte du pays de Caux. Il ne porte cependant aucun titre et ne faisait pas partie des chevaliers dont les fonctions étaient militaires. *The Gesta Normannorum Ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis, and Robert of Torigni*, VIII, 37, E. Van Houts (éd.), Oxford : Oxford University Press, 1992.

¹⁷² E. Ridel, *op. cit.*, 2010, p. 14.

On peut aussi évoquer le « ministerium de esnecca », c'est-à-dire ce service de liaison entre la Normandie et l'Angleterre¹⁷³, dont l'important nombre de trajets effectués à cette époque laisse supposer l'existence de plusieurs *esnèques* destinées à ce service. Il est probable que ce ministère ait été intégré au service vassalique dès la fin du XIe siècle. Il entraînait différents types d'obligations. D'une part, celle pour le vassal de mettre à disposition de son suzerain les navires qu'il possède ainsi que le personnel attendant. Une charte de 1083-1085 mentionne à cet effet un *Edricus sternannus navis episcopi et ductor exercitus episcopi ad servitium regis*¹⁷⁴. D'autre part, ce service pouvait aussi comporter une obligation plus générale de participer à la construction de la flotte ducale en y contribuant matériellement ou financièrement.

Là encore, il est difficile de voir dans ces phénomènes la copie exacte du *leiðangr* viking, un terme qu'aucun de nos textes n'évoque. Seulement, les Scandinaves forts de leur expérience de la levée navale, semblent avoir apporté en Normandie comme dans la Rus' une véritable rationalisation de la production des navires, ainsi qu'un savoir relatif à la gestion de flottes de grande importance voire permanentes, choses absentes des mondes carolingien et slave.

À la lumière de ces différents exemples, nous pouvons imaginer que la diffusion du concept de levée navale dans la Rus' ne serait en aucun cas un phénomène isolé. On peut très largement envisager que les Scandinaves apportèrent une culture maritime dont les populations slaves ne disposaient pas forcément. Les sources qui nous semblent révéler dans la Rus' les contours de la levée navale, telle qu'elle est pratiquée à l'origine dans les pays scandinaves à l'époque viking, demeurent lacunaires. Leurs rédacteurs, outre les erreurs qu'ils sont susceptibles de rapporter, manquent d'exposer un vocabulaire technique ainsi que les modalités précises d'une telle institution. Néanmoins, le caractère cyclique de l'entreprise, l'organisation matérielle et politique nécessaire à la réunion de tant de navires, de même que l'assujettissement des populations slaves tel que le suggère le passage du *DAI*, nous font pencher pour l'idée qu'il s'agissait d'une pratique qui tirait ses fondements de coutumes dont était familière l'aristocratie Scandinave, qui a su l'adapter à ce nouveau territoire.

Le fait que le terme *leiðangr* ne soit pas employé dans les sources slavonnes et qu'il ne soit pas, comme en Normandie, passé dans le langage courant, ne nous empêche pas de penser qu'il existait des termes distincts pour nommer ces pratiques. Ils ne sont pas passés dans le

¹⁷³ C. H. Haskins, *Norman Institutions*, Harvard Historical Studies, XXIV, Cambridge, 1918, p. 121-122.

¹⁷⁴ *Regesta Regum Anglo-Normanorum, 1066-1087*, D. Bates (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1998, n° 349.

vocabulaire slavon pour des raisons que l'on imagine aisément : ces pratiques ont pu être abandonnées au cours du processus d'acculturation et de fusion de l'élément scandinave au sein d'une société majoritairement slave, ou encore, ces termes n'ont jamais pénétré la culture slave et sont restés l'apanage d'une minorité ethnique, ou furent supplantés par des éléments de vocabulaires slaves.

Nous ne pouvons dès lors que constater les similitudes entre Rus' et Normandie qui fournissaient un terreau favorable à la diffusion et à l'adoption de telles pratiques : absence de pouvoirs locaux tournés vers l'élément nautique, ainsi que d'une organisation centralisée et d'un savoir-faire permettant la réunion et la concentration de flottes commerciales et guerrières. Les Scandinaves semblent donc avoir apporté au sein de leurs colonies les plus pérennes outre un savoir technologique et un lexique nautique d'importance variable selon les régions, une véritable culture maritime. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de constater que lorsque la prégnance de l'élément scandinave au sein de la société russe se fera plus faible au cours de la seconde moitié du Xe siècle, ces expéditions se feront plus rares pour finalement s'arrêter après l'attaque de Constantinople en 1043.

Chapitre IV :

Voyages expérimentaux et reconstitutions d'itinéraires

Peu de temps après la première guerre mondiale, archéologues et chercheurs suédois furent les premiers à tenter de rechercher physiquement les routes que les navires devaient emprunter à l'époque médiévale lorsqu'il s'agissait de traverser la Rus'. Leur intérêt se focalisa essentiellement sur le Dniepr et ses rapides, tels qu'ils sont décrits dans le *DAI* de Constantin VII Porphyrogénète. Le chercheur Ture Johnsson Arne visita et livra à cet effet un certain nombre de descriptions de ces lieux qui hélas ont aujourd'hui disparu, inondés des suites de la construction dans les années 1920 d'une centrale hydroélectrique¹. Par la suite, pendant la période soviétique, les restrictions de circulation, notamment pour les étrangers, rendirent presque impossible l'investigation de nombreuses rivières et régions. Obstacle auquel on peut évidemment ajouter la querelle Normanistes/Anti-normanistes qui bâta son plein et empêchait les chercheurs adeptes d'une participation active des Scandinaves au processus de création de la Rus', d'obtenir des accréditations et autres laissez-passer. Ce n'est qu'avec la chute de l'URSS que les choses vont légèrement s'accélérer et que plusieurs voyages d'essais vont être entrepris, apportant sans mauvais jeu de mots, de l'eau au moulin des chercheurs qui depuis plusieurs décennies se sont penchés sur les degrés de navigabilité des différentes voies fluviales évoquées par les sources écrites, les types d'embarcations utilisées, les modalités de portages, ainsi que sur la possibilité ou non d'effectuer ces trajets à bord d'une seule et même embarcation.

I/ L'archéologie expérimentale, objectifs et méthodologie

A/ Méthodologie

¹ R. Edberg, Dnjeprs försvunna forsar fångslar vikingaforskare, *Populär Arkeologi*, 4, 2004, p. 34-36.

Le voyage d'essai ou voyage expérimental correspond à une pratique issue de l'une des branches de l'archéologie expérimentale, dont le but est de mettre en avant les propriétés techniques d'un artefact, reconstruit à partir d'études approfondies, avec les outils et selon les méthodes présumées de l'époque. Les voyages d'essais ont ainsi pour objectif de contribuer à une meilleure compréhension et description du matériel archéologique en expliquant leur usage pratique, mais aussi en soulignant quelles opportunités ces usages pouvaient apporter à la société qui les avait originellement produits. En pratique, les voyages d'essai sont divisés en deux catégories : les voyages standardisés, des voyages courts qui partent et reviennent dans le même port de base, et les voyages au plus long cours qui se découpent en une multitude d'étapes. C'est la seconde catégorie qui nous intéresse ici et dont nous allons débattre à propos de deux axes de discussion : les performances techniques inhérentes aux navires utilisés (vitesse, portage, capacité de transport), et l'exploitation des voies de communication décrites par les sources.

Dans notre cas, le but de telles reconstitutions est de permettre l'examen des performances des embarcations suivant les milieux dans lesquels elles évoluent, leurs capacités de cargo, leurs structures, les spécificités dans leurs techniques de construction, mais surtout dans quelle mesure ces particularités pouvaient avoir un impact sur les modalités de transport de l'époque et sur l'ouverture de nouvelles voies de communication et de commerce. De telles études offrent aussi la possibilité de mesurer et d'enregistrer les performances des différentes embarcations qui pourront être comparées avec celles d'autres navires, ainsi qu'avec les données fournies par les sources écrites, particulièrement en qualité de capacité de fret, de vitesse et d'adaptabilité aux différents milieux. Ces expérimentations se présentent aussi comme un complément intéressant des sources écrites, permettant la matérialisation de certains trajets et la perception d'obstacles et de problèmes qu'il ne serait possible d'imaginer autrement que par immersion dans cet univers. Il n'existe pas une réponse unique aux questions mises en avant par ces voyages d'essais. La reconstitution et l'expérimentation de ces voies ne font au contraire que proposer des hypothèses et identifier des réponses possibles. Les résultats doivent être examinés dans des conditions réalistes pour qu'ils aient une valeur historique et culturelle. Cela signifie dans la pratique que les navigations d'essai doivent être réalisées dans des éléments naturels constamment changeants comme le vent, les courants... De même l'élément humain joue un rôle important dans ce processus. Pouvons-nous en effet nous mesurer au savoir-faire et aux connaissances de l'époque ? Face à ces problématiques, il est nécessaire de travailler avec une vue d'ensemble,

et le même essai doit être répété de nombreuses fois et dans des conditions variables pour en dégager des conclusions.

Le caractère authentique de ces voyages d'essais est par ailleurs lui-même défini par l'établissement préalable d'un certain nombre de critères qui garantissent le déroulement d'un voyage dans les conditions de l'époque² :

- La reconstitution fiable et documentée d'une embarcation à partir d'une épave
- Un voyage qui emprunte les mêmes eaux que le navire originel
- L'absence de machines
- Aucune aide extérieure en cas d'urgence
- Pas d'autres outils de navigations que ceux qui étaient connus de l'époque
- L'utilisation de ports naturels plutôt que de ports modernes
- L'absence de recours au confort moderne
- L'utilisation de vêtements et de nourriture propres à l'époque

Il s'agit là d'une liste exhaustive qui ne peut être en certains cas respectée, ou tout du moins durant l'intégralité du voyage, même si les trois premières conditions demeurent à mon avis essentielles.

B/ La reconstruction de navires

Autre étape préalable au voyage, la reconstruction des navires fait elle aussi partie intégrante de ce processus d'expérimentation. Les performances obtenues par un navire sont à mettre directement en corrélation avec l'architecture du navire, et par là même avec les choix effectués lors de ce processus de reconstruction. Le produit fini ne cherche pas à imposer une vérité, mais plutôt à voir comment l'original devait se présenter dans les détails. En cela il présente une image ainsi qu'un outil permettant de poser de nouvelles problématiques mais aussi d'aborder les sources sous des angles novateurs. Dans la majeure partie des cas que nous allons énumérer, les reconstitutions partent de découvertes archéologiques que nous ne manquerons pas de présenter, car chacune de ces trouvailles répond à des traditions locales qui dépendent à la fois de critères culturels, de systèmes de construction locaux, mais aussi d'impératifs physiques. L'examen de ce matériel de même que l'analyse des sources écrites,

² <http://www.vikingskibsmuseet.dk> .

concordent sur l'existence d'une structure d'ensemble et de caractéristiques de construction communes qui présentent plusieurs variantes selon les régions. Au nord et au nord-est de la Scandinavie ainsi qu'un nord de la Russie, dans les régions de peuplement Sami et Finno-ougrien, on trouve des techniques d'assemblage à clin par couture³. Plus au sud dans les régions slaves qui bordent la Baltique, on trouve des rivets en bois ou gournables à la place des rivets en fer, avec de la mousse à la place des fourrures et poils d'animaux pour le calfatage⁴. C'est d'ailleurs ces deux derniers éléments, ajoutés au fait que le mât ne soit non pas enserré dans la quille, mais placé dans un bloc transversal qui détermine selon Ole Crumlin Pedersen, l'appartenance d'un navire à la tradition maritime slave⁵.

II/ Les différents voyages

Je ne mentionnerai ici que les expéditions marquées du sceau de l'« approche scientifique », même si certains peuvent taxer ce choix d'élitisme, arguant que les chercheurs forment trop souvent une caste fermée qui se plaît à confisquer le savoir au détriment des « historiens amateurs ». Bien qu'il faille saluer de telles entreprises, ce choix est motivé par la forme que prennent les récits de ces entreprises amateurs, dont la consignation des données est souvent aléatoire et par trop marquée d'appréciations personnelles sur la beauté des paysages, ou la dureté du voyage entrepris, de ces quelques hommes qui veulent expérimenter un peu de cette illusoire mais néanmoins excitant « mode de vie des Varègues »⁶. Il est en tout cas très difficile de faire ressortir des données purement scientifiques de telles aventures, bien qu'elles fournissent tout de même des exemples concrets sur les possibilités de naviguer en différents endroits. Néanmoins, les entreprises scientifiques elles-mêmes ne font pas l'objet d'un traitement uniforme et souffrent parfois d'un grand silence tant au niveau des publications que des données éditées, que nous avons tant bien que mal essayé de regrouper ici.

³ S. Mac Grail, E. Kentley, *Sewn plank boats : Archeological and Ethnographic papers based on those presented to a conference at Greenwich in November 1984*, Greenwich : National Maritime Museum, 1985.

⁴ C. Westerdahl, Treenails and History, A Maritime Archeology Hypothesis, *In honorem Evert Baudou*, Archeology and Environment, 4, Umeå, 1985, p. 395-414.

⁵ O. Crumlin Pedersen, *Das Haithabushiff*, Neumunster, 1969 ; G. Larsson, The Reconstruction of the Viks Boat, *Down the River to the Sea, Proceedings of the Eight International Symposium on Boat and Ship Archeology Gdańsk 1997*, J. Litwin (éd.), Gdańsk, 2000, p. 135-136.

⁶ Parmi ces récits, citons l'un des plus connu : M. Peissel, *La route de l'ambre : De la Baltique à la mer Noire dans le sillage des Vikings russes*, R. Laffont (éd.), Paris, 1992.

A / La « Voie des Varègues aux Grecs »

En termes de distances, cette voie ne représente pas moins de 4 340 km qui se décomposent de la manière suivante : à partir de la Suède (Stockholm) il faut traverser 710 km (800 km en longeant les côtes) pour rejoindre la Neva. Cette dernière mesure 74 km. Il faut ensuite passer par le lac Ladoga (100 km), le Volkhov (224 km) puis la Lovat' (530 km). De là, le premier portage menant de la Lovat' jusqu'à l'Usvyacha constitue un passage de 2-3 km. L'ensemble composé de l'Usvyacha, de la Zapadnaïa Dvina et de la Kasplaïa s'étend sur près de 150 km. Il faut ensuite franchir le portage de la Kasplaïa jusqu'au Dniepr (60 km), avant de rejoindre la mer Noire (1 750 km). Ensuite de Cherson à l'embouchure du Dniepr il faut naviguer sur 740 km (850 km si on longe les côtes) pour rejoindre Constantinople (Istanbul)⁷.

Le Krampmacken

Cette toute première expédition menée par Éric Nylén, avait pour objectif initial de rejoindre Istanbul à partir du Gotland, à bord d'une réplique d'un navire de Bulverket des XIe-XIIIe siècles, de 8 m de longueur, inspiré des pierres du Gotland. L'idée à travers ce projet, était de démontrer que la navigation en Russie était le fait de petites embarcations et non de navires de plus grande stature. Néanmoins, le voyage qui partit en 1983 de la Vistule, n'eut pas l'autorisation de franchir la frontière russo-polonaise et fut contraint à l'abandon. À la place, en 1985, l'expédition reprit là où elle s'était arrêtée et descendit la Vistule, l'Ondava, la Bodrog, la Tisza, pour rejoindre le Danube et son embouchure en mer Noire, et enfin rallier Istanbul. Le navire rencontra quelques difficultés lorsqu'il fallut remonter la Vistule et la Bug, où il ne parvint à couvrir qu'une distance moyenne de 10 km/h, montrant que ce navire n'était pas destiné à ce type de navigation⁸. De même, entre les Carpates et le passage de Dukla, le navire fut contraint de rejoindre la terre où il fut tiré par des bœufs. Il est à signaler qu'aucun équipement moderne ne fut utilisé pour remédier à ces problèmes. Le voyage dura cent quarante-deux jours à une vitesse moyenne de 21 km parcourus par jour (17 km par jour le

⁷ P. E. Sorokin, Waterways from the Varangians to the Greeks : Some Results of Experimental Study on Medieval Navigation, *Between Continents, Proceedings of the 12th Symposium on Boat and Ship Archeology, Istanbul*, Istanbul, 2009, p. 280.

⁸ E. Nylén, *I österled, Med vikingaskepp mot Miklagård, I, Uppströms genom Polen*, Visby, 1983 ; E. Nylén, *Vikingaskepp mot Miklagård, Krampmacken i Österled*, Stockholm, 1987.

long des rivières polonaises, 34 km par jour le long de la Tysa, et 43 km par jour le long du Danube).

*Ladia Nevo*⁹

Cette embarcation fut construite en 1986 à partir des données archéologiques scandinaves et slaves de l'Ouest ainsi que de l'iconographie russe. De 12 m de long, 3,2 m de large et de 1,2 à 1,5 m de hauteur selon les parties, ce navire à clin propulsé par cinq paires de rames, fut employé lors de l'expédition *Nevo* pour rallier Vyborg à Odessa. Néanmoins, surtout focalisé sur les sites archéologiques rencontrés que sur l'expérimentation scientifique en tant que telle, ce premier volet de l'expédition eut recours à de nombreux instruments de navigation moderne. La durée totale du voyage fut de cinquante-six jours, la partie correspondant aux zones de portages ayant été ignorée. En 1995, le navire fut reconstitué et l'expédition continua cette fois-ci à partir d'Orsha (Belarus) jusqu'à Peraus (Grèce). D'Orsha à Odessa, le navire navigua pendant près d'un mois pour franchir les quelque 1 600 km (de juillet à août), tandis que d'Odessa à Constantinople (740 km), il ne lui fallut que dix jours, dont trois jours à l'arrêt en attente de condition météorologiques plus favorables¹⁰.

⁹ P. E. Sorokin, *op. cit.*, 2009, p. 281.

¹⁰ Г. Лебедев, Ю. Жвиташвили, Дракон Нево : на пути из варяг в греки, *Археолого-навигационные исследования древних водных коммуникаций между Балтикой и Средиземноморьем*, С.-Петербург, 2000.

Schéma

Diffusion non autorisée

Schéma de la *Ladia Nevo*

L'Havørn¹¹

L'Havørn est une reproduction aux 2/3 du navire de Gokstad. Ce navire fut retrouvé en 1880 sur les terres de la ferme du Gokstad, dans le *Vestfjold* au sud-ouest d'Oslo. Il reposait dans un tertre en compagnie de deux autres navires de plus petites dimensions, où il servait de sépulture. Cette embarcation, construite en chêne aux alentours de 890, mesurait 24 m de long pour 5 m de large et pouvait aligner jusqu'à seize paires de rames. De la catégorie des *longskips*, il servait vraisemblablement de transporteur de troupes¹², avant d'être utilisé aux alentours de 900 pour servir de tombe à un important chef viking.

¹¹ Il existe deux manuscrits non publiés qui parlent de cette expédition, tous deux cités dans R. Edberg, *op. cit.*, 2009, p. 46. Il s'agit de H. Altroch, *Med vikingaskepp till Ukraina, En reseberättelse*, 1993 et de T. Engøy, *Havørn i Austerveg*, 1992.

¹² C. Lemée, *op. cit.*, 2002, p. 193-197.

Image

Diffusion non autorisée

Navire de Gokstad (Image : Viking-Nevo Club)

Réalisé entre 1981 et 1985 selon les principes de la construction à clin de l'Ouest scandinave (utilisation de rivets de fer, calfatage avec de la fourrure animale et du crin...) ¹³, le navire mesure 15,6 m de longueur, 13 m de largeur, 3,7 m de large, pour une profondeur de 95 cm. Elle possède également une voilure de 57 m² ainsi que neuf paires de rames.

La première phase de l'expédition prit place le 30 juin 1991, bénéficiant largement de la chute de l'Union soviétique, puisqu'elle fut la première à pouvoir sans trop d'encombres franchir les différentes frontières sur son parcours. L'expédition russo-norvégienne *Havørn I Austerveg* composée de l'*Havørn* mais aussi du *Nevo*, un navire médiéval russe fabriqué par l'association *Viken* partit tout d'abord d'Oslo, rejoignit Stockholm puis Tallinn, mais dut s'arrêter à Saint-Pétersbourg où l'*Havørn* rebroussa chemin jusqu'à Helsinki en raison de problèmes avec les autorités. La seconde phase débuta sur l'île de Koguva en Estonie et se décomposa en deux tronçons. Tout d'abord, le parcours de la distance séparant Staraja Ladoga de Novgorod par le *Dir*, une petite embarcation construite par le *Viking-Nevo Club* de Smolensk, ainsi que par l'*Erninge*, une embarcation norvégienne à rames de 4 m. De Novgorod ces bateaux furent ensuite transportés jusqu'à Smolensk par camion. L'*Havørn*

¹³ G. Larsson, *op. cit.*, 2000, p. 135-136.

quant à lui remonta la Dvina occidentale à partir d'Aizkraukle en Lettonie, situé en contrebas de trois centrales hydroélectriques construites dans les années 1900. La navigation se passa bien jusqu'à environ une cinquantaine de kilomètres au niveau de Jēkabpils, où 300 mètres de rapides s'écoulant à une vitesse de 8 nœuds ne purent être traversés qu'après trois journées de combats contre les éléments. De là, le navire dut être remorqué à de nombreuses reprises, du fait d'un niveau d'eau très bas causé cette année-là par une grande sécheresse qui rendit le voyage extrêmement compliqué. L'équipage retrouva alors les deux autres navires sur le Dniepr, aux environs du village de Retchitsa en Biélorussie. De là, le navire rejoignit Kiev sans encombre, puis fut transporté jusqu'à l'embouchure du Dniepr, évitant de fait les différentes zones de rapides, pour ensuite rallier Istanbul via la mer Noire.

L'Aifur

Ce navire suédois du nom de l'un des rapides du Dniepr mentionné dans le *DAI*, consiste en un petit navire cargo, inspiré des trouvailles dans les tumulus d'Uppsala, et bâti selon les techniques de construction à clin caractéristiques du monde scandinave et de la Baltique. Il mesure 9,5 m de long pour 2,2 m de large, et doit être manié par un équipage de neuf personnes, avec un poids d'approximativement 600 kg hors équipage et marchandises, et de plus d'une tonne dans sa configuration complète. Reposant sur un mât unique, sa voilure mesure 19 m², tandis que son gréement fut inspiré des représentations de navires sur les pierres du Gotland.

Schéma
Diffusion non autorisée

Reconstitution de l'*Aifur*

La construction et l'utilisation de ce navire répondaient à un projet initié par le Sigtuna Museum, puis repris par le Södertörns högskola d'Huddinge. Celui-ci se décomposa en deux phases. La première, appelée « Expedition Holmgårðr » rassembla une dizaine de personnes provenant de domaines de spécialisations variés, dont Rune Edberg chargé de l'aspect archéologique, et les historiens scandinaves Bo Gräslund et Erik Nylén d'une part et russes Evgueni N. Nosov et Piotr E. Sorokin de l'autre. Elle consistait en deux voyages effectués respectivement en 1994 et 1996, qui avaient pour objectif de couvrir la distance qui sépare la Suède de la mer Noire le long de cette voie que la *PVL* identifie comme la « route des Varègues aux Grecs »¹⁴. La seconde, appelée « Expédition Daugava » fut réalisée en 2001 et consistait à remonter la Dvina occidentale jusqu'au golfe de Riga, puis jusqu'en Suède¹⁵.

En 1994, la route empruntée fut la suivante : Sigtuna – Stockholm – Arholma, Mariehamn – Köökar – Föglö – Helsinki – Vyborg – St-Pétersbourg (Neva) – Oreshek – Staraiia Ladoga (Volkhov) – Novgorod – Riurikovo Gorodišče. Le navire traversa ainsi 1 382 km, pour un temps de navigation effectif de trois cent sept heures qui se partage en cent quatre-vingt-douze heures et demie de navigation à la voile et cent quatorze heures et demie

¹⁴ R. Edberg, From the Varangians to the Greek, The Experimental Voyage with the « Aifur » in 1994-1996, *Södertörns högskola, Research reports No. 1*, 1999, p. 60-64.

¹⁵ R. Edberg, The Daugava 2001 expedition, its background and purpose, A short Summary, article délivré lors du séminaire international *Cross-Cultural Interaction of the Peoples in the Western Dvina-Daugava River Basin : History and Prospects*, Polotsk State University, Novopolotsk, Belarus, June 21, 2001.

de navigation à la rame, ce qui correspond à une moyenne de 34 km parcourus par jour à une vitesse moyenne de 4,5 km/h¹⁶.

En 1996, l'expédition emprunta la voie : Novgorod – Riurikovo Gorodišče (lac Ilmen', Lovat) – Kholm (portage) – Uzvyaty (rivières Uzvyatya et Zapadnaïa Dvina) – Surazh (Kasplaïa) – Demidov (portage) – Gnezdovo (Dniepr) – Kiev – Svetlylahirske. Mais la navigation ne put s'effectuer sur la Lovat du fait d'un niveau d'eau beaucoup trop faible à partir notamment de la ville de Kholm. Pour les mêmes raisons, la traversée du premier partage des eaux ne put s'effectuer grâce au portage, les distances étant devenues de ce fait trop longues. À partir du village de Prud, à 50 km de la source de la Lovat, il existe un portage de 6-8 km qui permet de rejoindre la rivière Usvyacha, qui à son tour se déverse dans la Zapadnaïa Dvina. Après quelques kilomètres sur cette rivière, la Kasplaïa peut être remontée jusqu'à un endroit où se situent la seconde ligne de partage des eaux et une courte zone de portage qui permet de rallier le Dniepr. Cette traversée du second partage, jusqu'à la Kasplaïa, fut quant à elle effectuée en plaçant le navire sur des roues, et tiré pendant quatre jours sur 65 km par un groupe de dix personnes. Le voyage de Smolensk jusqu'à Kiev dura vingt jours et un mois supplémentaire jusqu'à l'embouchure du Dniepr. Du fait du manque d'équipage, la dernière partie du voyage se fit à l'aide d'un remorqueur. En utilisant la navigation ainsi que le portage, le voyage dura soixante-douze jours pour une distance totale de 1 568 km. Ce voyage se décomposa en quatre cent quinze heures et demie de voyage effectif, dont cent treize heures et demie de navigation à la voile, deux cent soixante-quatre heures à la rame et trente-huit heures de portage à terre pour une moyenne de 22 km parcourus par jour à une vitesse de 3,85 km/h¹⁷.

¹⁶ R. Edberg, *Expedition Holmgård, Vikingabåten Aifurs färd från Sigtuna till Novgorod, Ett arkeologiskt äventyr*, Sigtuna museers skiftserie, 5, Sigtuna, 1994.

¹⁷ R. Edberg, *op. cit.*, 1999, p. 60-64.



Zones de portages du nord-ouest de la Russie

Ces deux voyages avaient pour objectif de répondre à la question de la navigation sur la Lovat et du passage de cette dernière jusqu'au Dniepr, une idée qui n'est suggérée que par la *PVL*, toujours dans sa description de la « Voie des Varègues aux Grecs ». À celle-ci, Rune Edberg répond en insistant sur les difficultés de navigation sur la Lovat, dues à son faible niveau d'eau qui dépend « trop largement des intempéries hivernales », mais aussi au grand nombre de rapides, problème aussi rencontré sur la partie supérieure de la Kasplaja. Il insiste cependant sur la très grande maniabilité de l'embarcation en haute mer, sur les lacs Ladoga et Ilmen', ainsi que sur les parties les plus larges du Dniepr, l'*Aifur* s'étant même

révéle à certaines occasions capable de naviguer au vent, c'est-à-dire avec le vent de face. Néanmoins il conclut sur la quasi-impossibilité d'un trafic régulier de navires cargos et de navires scandinaves le long de cette voie, que seuls de petits navires devaient emprunter, et sur la possibilité plus évidente d'un tirage par traîneaux l'hiver, ou d'un acheminement à cheval pour couvrir ces distances¹⁸.

Le Welet, voyage à travers la Vistule, la San et le Dniestr

La mention de cette expédition enfreint en quelque sorte les règles que nous avons précédemment énoncées, puisqu'elle est en fait l'initiative de particuliers et ne fait pas forcément l'objet d'un traitement purement scientifique. Néanmoins ce qui nous intéresse dans ce cas, c'est en réalité le degré de compétence des différents marins engagés dans l'expédition, qui s'affichent tous comme de solides navigateurs rompus aux affres de la navigation à la voile et en milieu fluvial.

Ce voyage n'est que très peu documenté mais a fait l'objet d'un site internet¹⁹, ainsi que d'un épisode de *360° Géo* diffusé sur la chaîne franco-allemande Arte en 2006, intitulé « Sur la route des Vikings »²⁰. Le point de départ de cette expédition fut Gdansk, qu'Henryk Wolski, marin célèbre pour avoir accompli de nombreux tours du monde à la voile, a décidé de quitter avec une réplique de navire marchand viking, la *Welet*, avec sept autres membres d'équipage, pour rejoindre le port d'Odessa sur la mer Noire, en traversant la Vistule, la San ainsi que le Dniestr. Le navire fut construit en 1999 à Gdansk et consiste en une réplique d'une embarcation slave à clin du XIIe siècle, à fond plat, destiné au commerce. Réalisée en pin, elle mesure 11 m de longueur et 2,9 m de largeur, pour un tirant d'eau de 40-50 cm, avec une tonne de ballast composée de rochers reposant dans le fond de l'embarcation.

Ce voyage s'est déroulé en cinquante-neuf jours, d'avril à juillet 2006 alternant entre navigation à la voile, à la rame et remorquage de l'embarcation lorsque les conditions l'imposaient, en particulier sur certaines parties de la Vistule et de la Bug dont le niveau d'eau était trop faible pour naviguer. De même sur le Dniestr, une fois la centrale de Novodniestrovsk atteinte, il fut décidé de rejoindre l'embouchure du fleuve par voie routière pour éviter la Transnistrie et son dangereux climat politique et social.

¹⁸ R. Edberg, River Lovat – a Varangian *tour de force* : two experimental voyages on a legendary route through Russia, *The International Journal of Nautical Archeology*, 43.2, 2014, p. 449-451.

¹⁹ <http://welet.best.net.pl>.

²⁰ *360° Géo, Sur la Route des Vikings*, Réalisateur : M. Bucka, Allemagne-France, 2006, 43min.

Le Fornkåre

Cette embarcation se trouve être une réplique de celle découverte en 1898 en Suède à Vík, dans la paroisse de Söderby-Karl située dans la province de l'Uppland. La datation de ce navire nécessite encore à ce jour des investigations, bien qu'il ait été daté d'après la dendrochronologie de l'année 1035, et par le Carbone 14 de 1140 ± 70 . Le navire représente lui-même une reconstruction, puisque les différentes parties de l'épave avaient été séparées au XIXe siècle par le propriétaire du terrain sur lequel elle fut découverte, et ajoutée à sa propre collection d'antiquités. Cette reconstitution, réalisée de 1993 à 1994 au Musée Naval de Stockholm, se présente comme la restitution la plus fidèle de l'embarcation originelle, dont elle a suivi scrupuleusement la morphologie des différentes pièces. Le navire reconstitué mesure ainsi 9,6 m de longueur pour 2,1 m de large et 0,54 m de hauteur à partir de la quille et comprend neuf rangées de bordées. La quille elle-même mesure 6,36 m de long avec une section en T. D'inspiration scandinave, ce navire présente néanmoins quelques variations d'origine slave, comme une quille moins profonde et plus large, qui témoigne de l'importance des échanges culturels nautiques entre monde slave et l'est de la Scandinavie²¹.

Image

Diffusion non autorisée

Reconstitution du *Viksboat* (D'après Gunilla Larsson)

Le *Fornkåre* se veut une réplique exacte de cette reconstitution et mesure donc 9,6 m de long pour 2,2 m de large, pèse 500 kg et peut être propulsé par six à huit rames. L'expédition à l'initiative d'une équipe composée de Russes et de Suédois, fut menée par Lennart Liderberg et débuta à l'été 2012 à Uppsala en Suède, où elle fit voile jusqu'à

²¹ G. Larsson, *op. cit.*, 2000, p. 131-138.

Stockholm, puis passa par la mer Baltique pour rejoindre le golfe de Finlande, Saint-Pétersbourg, la Neva, le lac Ladoga, le Volkhov et enfin Novgorod où l'embarcation passa l'hiver²². À l'été suivant, en juillet 2013, l'équipage dépassa le lac Ilmen', et continua le long de la Lovat, ou après vingt jours il atteint la ville de Velike Luki, où l'embarcation attend désormais pour une nouvelle expédition à destination notamment de Smolensk. L'expédition a ainsi parcouru la distance Novgorod-Kholm (240 km) en neuf jours à une vitesse moyenne de 27 km/h, et la distance entre Novgorod et Velike Lui, soit 410 km en vingt jours (dont un jour de repos) à une vitesse de 20 km/h²³. Aucune technologie moderne ne fut utilisée, le *Fornkåre* se révélant capable d'affronter des rapides et d'être tiré à terre sur de courtes portions de terrain.

Ce voyage réalisé sur la même portion de rivière que l'*Aifur* dix-sept ans plus tôt permet d'effectuer certaines comparaisons. Pour ce qui est des distances : un plus haut niveau d'eau couplé à de meilleures conditions climatiques a permis au *Fornkåre* de couvrir presque deux tiers de distance en plus, pour seulement huit journées de navigation supplémentaire. Le même trajet jusqu'à Kholm a quant à lui été effectué en trois jours de moins. Ces deux expéditions diffèrent dans leurs préparations. Mais ce sont les conditions de navigation plus favorable, ainsi qu'un tonnage plus faible (500 kg contre 1 000 kg) qui semblent avoir joué un rôle très notable dans ces disparités²⁴. Néanmoins, cette expédition montre bien qu'il était possible avec un navire scandinave de dimensions réduites de naviguer sur ces rivières. Il faut désormais attendre les prochains résultats qui concerneront les différents portages menant jusqu'au Dniepr.

Nous pouvons aussi ajouter dans une moindre mesure l'expédition « Ro i Osterled » (ramer en direction de l'Est) qui à l'été 2003 relia Novgorod à Saint-Pétersbourg en naviguant pendant 420 km sur le Volkhov, le lac Ladoga et sur la Neva. Regroupant l'organisation *KYSTEN* pour la Norvège, le collectif *Viking-Nevo* ainsi que le *Gumayan Club* pour Smolensk, le Centre de Tourisme et de Sports nautiques de Novaïa Ladoga, et enfin l'*Atlantic Challenge* de Saint-Pétersbourg, cette expédition se composait de trois navires : le *Dir*, le yacht *Bylina* ainsi qu'une réplique de l'un des navires de Gokstad, d'une dizaine de mètres, sans voile et avec quatre bancs de rames. Partie le 26 juin, elle ne mit que vingt jours pour

²² L. Widerberg, *Med Fornkåre till Novgorod 2012, En kort dokumentation av en långfärd med en koplå av en vikingatida båt med några erfarenheter och kommentarer, Situne Dei 2013*, 2013, p. 4-10.

²³ R. Edberg, *op. cit.*, 2014, p. 447-451.

²⁴ R. Edberg, *op. cit.*, 2014, p. 449.

parcourir les 420 km qui la séparaient de Saint-Pétersbourg, en incluant de nombreux arrêts pour des sollicitations diverses (presse, conférences....).



Les différents voyages d'essais sur la « Voie des Varègues aux Grecs »

B/ La voie Baltique-Volga et le voyage en Serkland

Rus, Heimlösa Rus et le voyage Rostov-Volgograd-Astrakhan

Rus et *Heimlösa Rus* correspondent toutes deux à des répliques d'une embarcation scandinave retrouvée dans le golfe de Finlande, l'épave du Lapuri. Cette épave fut découverte en 1976 à une profondeur de 6 m, à proximité de l'île de Lapuri et de l'îlot de Siikasaari, un lieu qui à l'époque médiévale constituait un port naturel comme en témoignent les autres découvertes sous-marines ainsi que les nombreuses poteries présentes sur le site²⁵. Construite en chêne suivant les principes de l'assemblage à clin, cette embarcation scandinave mesurait une douzaine de mètres de longueur pour environ trois de largeur. Ses planches faisaient autour d'1,5 cm d'épaisseur et chose étonnante, étaient alternativement reliées et attachées par des rivets de fer et des chevilles en bois²⁶. La datation au Carbone 14 réalisé sur le calfatage qui était en grande partie composé de poils d'animaux, a permis de faire remonter l'embarcation à la fin du Xe siècle (980 avec une marge d'erreur possible de 90 ans), soit en plein dans la période viking.

Image

Diffusion non autorisée

Reconstitution de l'épave de Lapuri par Harry Alopaeus²⁷

À l'initiative de Fredrik Koivusalo, de 1991 à 1993 une réplique taille réelle de l'épave du Lapuri, nommée la *Rus*, fut construite sur l'île de Replot dans le golfe de Botnie. Le projet fut axé sur la plus grande proximité possible avec les techniques de constructions

²⁵ H. Alopaeus, *The Lapuri Finds, Shipshape*, Roskilde : The Vikings Ship Museum, 1995, p. 127-134.

²⁶ H. Alopaeus, *Der Schiffsfund von Lapuri, Deutsches Schiffsarchiv*, 11, 1988, p. 21-34.

²⁷ H. Alopaeus, *op. cit.*, 1995, p. 127-134.

(voiles de laine, cordages en crins et poils d'animaux...) et le style de vie de l'époque viking (vêtements, couvertures de peau...). En 1994, l'embarcation entreprit un voyage en Baltique, mais le navire sombra hélas du fait d'un gouvernail défectueux²⁸.

De 1995 à 1996 une nouvelle réplique fut construite, appelée cette fois-ci *l'Heimlösa Rus*, qui fût lancée à l'été 1996. Le projet initial fut alors de relier Ladoga-Astrakhan en traversant la « Voie des Varègues aux Grecs », mais des problèmes de bureaucratie eurent raison de ce projet. À la place, l'embarcation navigua à travers toute l'Europe (France, Angleterre...) pour rejoindre la Méditerranée (Italie, Grèce, Turquie...). En 1999, le *Viking Nevo Club* de Smolensk, une association nautique fondée en 1988, rejoignit le projet et aida à la réalisation à l'été 2000 de l'avant dernière étape de son long voyage : de Rostov-sur-le-Don, l'embarcation rallia Astrakhan sur la Volga. De là, elle fut placée sur un camion pour rejoindre Vyborg en Carélie et navigua en 2001 jusqu'à Sibbo en Finlande. Depuis l'été 2001, le navire est désormais la propriété du Musée Ostrobothnian à Vasa en Finlande.

Bien qu'ayant sensibilisé les consciences sur la recherche nautique, mais aussi sur le passé scandinave de la Russie, et fait l'objet de nombreux articles et d'une couverture TV assidue, de cette expédition ne ressortent que très peu de données utiles pour nous. Même l'épisode de la navigation sur le Don et la Volga, qui représente pour nous l'étape la plus intéressante de ce fabuleux projet, qui comme bien souvent aura été contrarié par la bureaucratie postsoviétique, n'est hélas pas d'une grande aide, tant la navigation fut relativement aisée et s'est opérée sur des pans de fleuve facilement navigable comme le canal Don-Volga, ou en milieu hauturier et ne nécessita ni portages, ni de passages de rapides.

Sur les traces d'Yngvarr le Grand voyageur : l'expédition Vittfarne et l'Himingläva

Cette expédition qui se déroula à l'été 2004 tire ses origines de la fondation en 2003 de l'organisation *Vittfarne* dont le but était de relier l'Ukraine à l'Azerbaïdjan grâce à une réplique du navire de Gokstad²⁹. Cette expédition scientifique se fixait ainsi pour double objectif d'expérimenter les voies qui avaient pu mener les Scandinaves de la *Chronique Georgienne* auprès du roi Bagrat aux alentours de 1040-1041, tout comme celles empruntées par Yngvarr le Grand Voyageur, tant est que sa destination finale ait effectivement été la Transcaucasie. La *Chronique Georgienne* décrit la présence de trois mille mercenaires

²⁸ F. Koivusalo, *Rus-projektet, Ett försök att förstå den vikingatida skeppsbyggaren och sjöfararen*, Vasa, 1996.

²⁹ Tous les détails de l'expédition se situent sur le site www.vittfarne.com.

scandinaves à la cour du roi Bagrat de Géorgie, dont sept cent prirent part à une bataille sur les rives de Sasirethi, à quelques kilomètres de Tbilissi, où ils furent défaits et après accord, contraints de quitter le pays. Certains historiens y voient d'ailleurs un lien entre cette présence Scandinave et les récits de l'*Yngvars saga víðforla*³⁰.

L'expédition se déroula à bord de l'*Himingläva*, une réplique du navire *Sexäringen* retrouvée dans le tumulus de Gokstad. Construite en 2001, elle mesure 9,75 m de long pour 1,86 m de largeur avec une voilure de 16 m². Elle pouvait accueillir à son bord un équipage composé de neuf personnes pour trois bancs de rames.

Photographie
Diffusion non autorisée

L'Himingläva (Photographie : Viking-Nevo Club)

³⁰ Nous reviendrons plus en détail sur ce problème à de nombreuses reprises dans notre récit, lorsque nous évoquerons les destinations des voyageurs scandinaves. Pour ce qui est du débat sur le lien entre la *Chronique Georgienne* et l'expédition d'Yngvar, voir J. Shepard, Yngvarr's Expedition to the East and a Russian Inscribed Stone Cross, *Saga Book*, vol. XXI, University College London : Viking Society for Northern Research, 1982-1985, p. 222-292 ; M. G. Larsson, Yngvarr's Expedition and the Georgian Chronicle, *Saga-Book*, vol. XXII, University College London : Viking Society for Northern Research, 1986-89, p. 98-108.

Le voyage commença à l'embouchure du Dniepr, puis rejoint dans un premier temps la Crimée et Yalta, pour ensuite longer les côtes de l'Abkhazie. Elle atteint ensuite l'embouchure du Rioni en Géorgie, où une escale fut effectuée au port de Poti. À partir du Rioni et de ses affluents, l'expédition atteignit le village de Zuare où s'effectuait le partage des eaux. Le navire fut ensuite reversé dans la Koura qui se déverse dans la mer Caspienne sur les côtes de l'Azerbaïdjan avec pour destination finale Bakou.

30/04 au 15/05	Gammalsvenskby/Zmiyivka-Crimée	Navigation à l'aviron puis à la voile en haute mer
16/05 au 30/05	Isaieva-Sudak	Navigation à la voile
31/05 au 15/06	Sudak-Podi	Navigation à la voile et problèmes avec la bureaucratie
16/06 au 28/06	Poti-Sviri	Navigation contre-courant et face au vent très difficile
29/06 au 13/07	Sviri-Kwichkheti	Navire tiré par des bœufs entre la Tschirimela et la Koura
14/07 au 27/07	Kwichkheti-Schuschum	Beaucoup de rivières peu profondes, d'où une navigation effectuée essentiellement à l'aviron
28/07 au 12/08	Schuschum-Bakou	Problèmes liés à la chaleur puis à la Bureaucratie

Étapes de l'expédition *Vittfarne*



Expéditions Heimlösa Rus et Vittfarne

C/ Résultats et limites des voyages d'essais

La répétition de voyages d'essais ces trente dernières années nous offre entre autres la possibilité de dresser une sorte de compte rendu de ces différentes entreprises et des conclusions que l'on peut en tirer tant d'un point de vue technique que pratique.

Les voyages d'essais en Russie : problèmes et limites

Facteur humain, préparation et compétence des équipages

Il est à noter tout d'abord que le facteur humain tient une part extrêmement importante dans les résultats qui se dégagent de ces différents voyages d'essais. Du degré de compétence et de préparation des membres de l'expédition, ainsi que de leurs qualités physiques varient grandement les résultats obtenus.

La planification des différents trajets joue en cela un rôle crucial. Elle ne fut pas la même selon les expéditions, particulièrement du fait d'un accès partiel à la documentation nécessaire. Les plus anciennes d'entre elles, comme le *Krampmacken* et l'*Aifur* ne purent bénéficier que de peu d'informations sur la topographie et l'hydrographie des régions à traverser. L'*Aifur* dut ainsi se baser sur des cartes topographiques au 1 : 500 000 de l'US Air Force, les seules alors disponibles pour l'époque. Ce n'est qu'à partir de 1996 et du second voyage de l'*Aifur* que les membres de l'expédition purent obtenir des cartes russes au 1 : 500 000 et au 1 : 200 000 des différents oblasts. Pour le voyage de 2001 la situation s'améliora avec l'obtention de cartes biélorusses au 1 : 100 000 et 1 : 50 000 qui affichaient les rapides de la Dvina occidentale et la vitesse des différents courants, et d'un livre acheté en Lettonie sur les voies fluviales russes des années 1970. Le développement d'internet et l'accès aux cartes et diverses informations qui s'ensuivirent permit par la suite de résoudre en très grande partie ce problème.

Mal renseignées, et dans une certaine mesure mal préparées, ces premières expéditions durent faire face à des problèmes inattendus auxquels les équipages ne purent répondre qu'au prix de très grands efforts, ce qui à mon sens influa grandement sur les résultats obtenus. Comme l'admet Rune Edberg à propos de la préparation de la première expédition de l'*Aifur*, une mauvaise reconnaissance du terrain, dont la responsabilité lui incombe en partie, eut pour effet une mauvaise préparation physique et mentale de l'équipage aux particularités de la navigation sur le Volkhov et la Lovat³¹. De même, une trop mince appréhension de la langue russe empêcha un accès qui aurait pu pourtant s'avérer déterminant à l'information et augmenta d'autant plus l'incompréhension face à certaines situations administratives.

Un autre type de problème, certes beaucoup moins répandu et plus surprenant, mais qui rendit difficile le bon déroulement de certaines opérations, fut aussi celui d'une trop grande hospitalité des populations rencontrées. Fêtes de villages, interview, rencontres

³¹ R. Edberg, *op. cit.*, 2009, p. 41-42.

officielles, autant d'invitations qu'il est presque impossible de refuser mais qui retardèrent considérablement les expéditions et empêchèrent la bonne tenue d'un strict itinéraire³².

Frontières, bureaucratie et corruption

Avant la chute du bloc soviétique, le strict contrôle des frontières, et l'imperméabilité de celles-ci face aux éléments étrangers constituaient l'un des principaux obstacles à la mise en place et au bon déroulement d'expéditions comme celle du *Krampmachen*, refoulé à la frontière biélorusse. Mais la chute de l'Union soviétique, bien que mettant fin à ces nombreuses restrictions, accoucha d'un nouveau problème, celui d'une bureaucratie touchée de plein fouet par la corruption, qui rend à la fois extrêmement coûteuse et pénible toute expédition. Passage de frontières, accès aux ports, navigation dans les eaux territoriales, problèmes de visas, tout peut rapidement se transformer en un cauchemar bureaucratique. D'autant que ces expéditions souvent autofinancées, ou gratifiées de très faibles dotations ne pouvaient souvent pas s'acquitter des sommes exigées par les autorités³³.

L'environnement : variations naturelles et impact des activités humaines

S'agissant d'un milieu en perpétuelle évolution, la forme d'une rivière n'est pas statique et tend à changer aussi bien dans l'espace que dans le temps du fait des précipitations, de la nature géologique du substrat, ou encore de la pente du relief. Chaque cours d'eau possède sa propre dynamique en fonction de tous ces facteurs. Il est donc par nature impossible de considérer que ceux-ci présentaient le même profil presque un millénaire auparavant. Le climat lui-même présente des variations et semble jouer un rôle dans ces changements physiques. Les conditions de navigations peuvent aussi varier du fait des conditions météorologiques. La navigation sera ainsi rendue plus facile ou difficile d'un jour à l'autre. Mais le climat tempéré tel qu'on le connaît aujourd'hui, a connu de fortes variations, avec des étés plus chauds de quelques degrés autour du premier millénaire, qui eurent comme conséquence des niveaux plus bas pour les lits des rivières du nord-est de la Russie³⁴. Plusieurs archéologues dont le professeur Mikljaev a pointé du doigt la position des

³² *Ibid.*, p. 43.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Sveriges Nationalatlas, Klimat sjöar och vattendrag*, Stockholm, 1995, p. 24.

trouvailles archéologiques sur les rives de la Lovat, de l'Ilmen' ou de l'Usvyacha, qui se situent à un niveau étrangement bas par rapport au niveau actuel des rivières. Or on peut aisément imaginer que ces sites furent construits en des lieux qui ne risquaient pas d'être submergés en cas d'éventuelles crues. Mikljaev en conclut donc que ces rivières présentaient un niveau plus faible que leurs niveaux modernes, et que par conséquent il apparaît comme improbable que les Vikings aient pu voyager sur ces voies qu'il considère même comme impraticables pour l'époque³⁵. Néanmoins cette conclusion semble ignorer la possibilité de changements dans la composition et le niveau de ces différentes voies fluviales, avec l'accumulation de nombreux limons résultants de l'activité humaine. Une étude de la composition du lit du fleuve et des différentes couches de sédiments s'afficherait donc comme une étape nécessaire à l'appréhension de la structure passée du fleuve.

L'impact de l'homme sur les différents réseaux fluviaux est quelque chose certes de difficile à mesurer, mais qu'il faut nécessairement prendre en compte lorsqu'il s'agit de déterminer si un cours d'eau navigable ou non aujourd'hui l'était autrefois. Drainages, déviations, créations de zones humides artificielles, stations de pompes, barrages, réseaux d'irrigations, sont autant d'altérations dans le paysage fluvial qui ont pu modifier le niveau ou le cours même d'un fleuve³⁶. Est-ce que les navires ont rencontré les mêmes conditions de navigation qu'un millénaire plus tôt ? Telle est la question. On note en effet la présence d'une centrale hydroélectrique sur le Volkhov, qui affecte le débit de la partie basse de la Lovat, ainsi que d'une centrale et d'un barrage de plus petite importance à Velike Luki. La route qui mène de la Baltique à la Volga, via Novgorod, la Msta et la Tvertsa au sud, Ladoga, la Svir, le lac Onega et la Cheksna au nord a elle aussi subi de très nombreuses modifications. La construction de très grands canaux et de centrales a ainsi complètement modifié le paysage fluvial de la région. On peut aussi mentionner l'industrie sylvicole qui se sert de la partie basse de la Lovat pour acheminer les troncs le long de la rivière, un passage qui entraîne le déplacement de rochers et d'autres obstacles. Tous ces changements ont entraîné des modifications sur celle-ci, dont le cours moderne n'est plus navigable d'après les autorités, qu'à partir de 40 km en aval de la source³⁷. À cela on pourrait ajouter l'influence de l'agriculture intensive et de l'irrigation, ainsi que la présence d'industries lourdes le long de ces différents cours d'eau, dont l'impact est hélas aujourd'hui passé sous silence.

³⁵ А. М. Микляев, Путь "из варяг в греки" (зимняя версия), *Новгород и Новгородская земля, история и археология*, Новгород, 1992, p. 133-138.

³⁶ BIOTEC, J. R. Malavoi, *Manuel de restauration hydromorphologique des cours d'eau*, Publication de l'Agence de l'Eau Seine-Normandie, 2007.

³⁷ Kholm, Lovat, *Great Soviet Encyclopedia*, New-York – London, 1977 ; R. Edberg, *op. cit.*, 2014, p. 450.

Une historicité remise en question

Ces variations physiques de l'environnement amènent dès lors à repositionner notre conception des conditions de déroulement du voyage d'essai, et de la valeur scientifique que nous lui accordons. Par définition, ce type de reconstitution doit sa valeur historique à la réplique la plus fidèle possible des embarcations et des conditions de navigation de l'époque. Or la modification radicale de certains tronçons des voies fluviales se pose fort logiquement comme un obstacle majeur à l'interprétation scientifique des résultats obtenus. De même, la reconstruction étant soumise à une interprétation des trouvailles archéologiques et des sources historiographiques, elle ne saurait figurer parfaitement le savoir de l'époque. Une reconstruction aussi fidèle soit-elle, ne sera qu'une tentative d'approche du savoir-faire scandinave médiéval. De même, l'introduction de technologies modernes de type GPS, téléphonie mobile, bien qu'utiles pour la consignation de données, modifie forcément l'appréhension de l'espace et des distances des équipages.

Comment doit-on donc considérer ces expéditions ? Il est évident que pour les raisons énumérées ci-dessus, elles ne sauraient correspondre totalement à la définition du voyage d'essai, d'autant qu'en bien des occasions, la navigation à rame fut remplacée par le remorquage, ou encore par l'utilisation du moteur dans le cas de la *Welet*. Bien que ne pouvant donc pas être considérées comme des données scientifiques de premier ordre, ces différents voyages permettent d'affiner notre appréhension de la navigation sur les embarcations vikings et des problèmes qu'elle supposait. De même, les résultats obtenus, en plus de poser des questions sur l'importance du trafic fluvial, permettent d'émettre différentes hypothèses sur la capacité des navires scandinaves à pouvoir emprunter ces voies. Ce n'est néanmoins que dans le cadre d'un croisement avec l'archéologie et l'historiographie que de tels témoignages peuvent prendre tout leur sens.

Apports des voyages sur la perception de la navigation en Russie et controverses

Mises en relation, les durées des différents voyages d'essais nous informent qu'il fallait généralement au moins une saison entière, soit plus de trois mois, pour effectuer l'intégralité du voyage menant du nord de la Rus' jusqu'à Constantinople. Ces durées pouvaient grandement varier en fonction des conditions de navigation et des différentes

haltes, mais cela pose néanmoins la question de la composition de ces voyages dont le retour ne pouvait selon toute logique difficilement s'envisager la même année. La saison de navigation s'étalait en Russie généralement de fin mars-avril, à partir du dégel, jusqu'à octobre, tandis qu'en Baltique elle commençait généralement en mai, le golfe de Neva étant souvent encore pris dans les glaces à cette époque. En prenant en compte le fait que les différentes expéditions devaient vouloir éviter les faibles niveaux des cours d'eau durant le plein été, particulièrement au niveau du Volkhov, de la Lovat', et des différentes zones de portage, on peut imaginer que les convois devaient partir dès le dégel et ainsi rejoindre Kiev avant juin puisque comme le précise le *DAI*, les navires se mettaient en route depuis Kiev ce même mois³⁸. Même si nous devons considérer que la durée du trajet retour s'effectuait dans les mêmes proportions, bien qu'aucune expérimentation n'ait été effectuée à ce jour dans le sens inverse, il est peu probable que les voyageurs et dans notre cas les commerçants aient été en mesure d'effectuer des trajets aller-retour la même année. Cela suggère donc de nombreuses haltes dans le cadre d'un voyage direct, ou l'existence d'intermédiaires commerciaux et de transports dans le cas de voyages par étapes.

L'intérêt majeur de ces différentes expérimentations consiste donc à nous offrir une vision plus pragmatique de la navigation, en net décalage avec celle qui découle des témoignages de voyageurs, cartes et autres sources écrites. En premier lieu ces différences expériences nous rappellent que la navigation en Russie n'est pas quelque chose d'uniforme. Nous avons tendance, historiens, philologues ou même archéologues à considérer que tout cours d'eau matérialisé sur une carte est propice à la navigation. Or d'un point de vue purement physique, chaque rivière est unique et présente des particularités qui lui sont propres. De même sur les centaines ou milliers de kilomètres qui constituent le lit d'une rivière ou d'un fleuve, les écosystèmes, voire les conditions climatiques différentes d'une région à l'autre : le climat moscovite en amont de la Volga diffère à ce titre totalement de celui d'Astrakan à l'estuaire de celle-ci. De fait, il n'apparaît pas logique de faire de la navigation en Russie un tout, auquel on pourrait appliquer de manière trop hâtive les conclusions tirées de l'exploitation de sources écrites comme le *DAI*, ou encore de voyages d'essais pris à titres individuels. C'est d'ailleurs en ce sens que nous avons souhaité diviser ces différents voyages expérimentaux par zone géographique, chaque rivière et tronçon de rivière présentant des caractéristiques uniques auxquelles se devaient de répondre la technologie maritime et le savoir des hommes de l'époque.

³⁸ I. Sorlin, *op. cit.*, 2000, p. 339.

La navigation se présente elle-même comme une sorte de variable aléatoire dépendant de nombreux phénomènes externes (vent, marée...). Les résultats obtenus lors d'un voyage d'essai ne sauraient ainsi traduire une absolue généralité. Au contraire, le principe même d'expérimentation scientifique nous apprend qu'il faudrait répéter la même opération de nombreuses fois pour en tirer de réelles conclusions, tant les données peuvent varier comme dans le cas du voyage entrepris à dix-sept années d'intervalles par l'*Aifur* et le *Fornkåre*. Pour plus de pertinence il semble qu'il faudrait même étendre les reconstitutions à d'autres types de navires de l'époque. Cette obnubilation pour les navires scandinaves a totalement éclipsé l'idée même d'effectuer ces parcours à bord d'autres embarcations de type monoxyles ou à fond plat. Comment analyser les propos de Rune Edberg sur la difficulté, voire l'impossibilité de naviguer sur la Lovat³⁹, si ce n'est en considérant que ce type de conclusions ne s'applique qu'à un seul type de navire, aux propriétés techniques uniques. Comme le soutient Gunilla Larsson, les navires à fond plat étaient peut-être plus adaptés à la navigation fluviale dans ces régions ainsi qu'au portage sur de longues distances⁴⁰. Il ne faut pas oublier non plus le facteur humain, qui varie d'un équipage à l'autre, dont le savoir, aussi pointu soit-il pour certains équipages modernes, devait tout de même être bien loin de celui des équipages de l'époque rompus à de telles pratiques et voies de transit. Car pour ce qui est des voyages modernes, tout se fait à tâtons, chaque route, chaque voie de portage est repérée, testée, abandonnée pour une autre, sans qu'on ne sache s'il s'agissait ou non d'une route autrefois empruntée, au contraire de contemporains qui devaient connaître les voies les plus aisées à emprunter.

De même, excepté peut-être pour les explorateurs qui naviguent vers des contrées dont ils ne connaissent pas les spécificités et dont la seule option est l'anticipation, par définition, un marin utilisera selon toute logique toujours le type de navire le plus adapté à la tâche qu'il veut accomplir. En cela il semble évident que pour chaque fleuve ou rivière il existait des types différents de navigation. Car naviguer sur le Dniepr, le Dniestr ou la Volga ne présente pas les mêmes problématiques. Or, c'est là aussi l'une des limites des différents voyages expérimentaux que nous avons pu présenter, le fait d'avoir utilisé à certaines reprises des navires qui n'était absolument pas adaptés à l'environnement dans lequel on leur demandait d'évoluer, et dont la seule qualité était d'être une reproduction de navire scandinave destinée à répondre à cette double interrogation : dans quelle mesure les Scandinaves naviguaient-ils le long des voies fluviales de la Rus' et dans ce cas utilisaient-ils leurs propres navires ? Chaque

³⁹ R. Edberg, *op. cit.*, 1999, p. 63-64.

⁴⁰ G. Larsson, Maritime aspects on a communication route, *Situne Dei* 2009, 2009, p. 69-81.

objet a sa propre histoire. Il paraît en cela totalement incongru de le placer dans un contexte qui n'est pas le sien. Bien que l'architecture de base des navires scandinaves soit globalement la même, les dimensions et techniques de constructions varient en fonction des régions, des époques, des objectifs et des commanditaires du navire, une chose qu'il ne faut bien évidemment pas perdre de vue.

Qu'entendons-nous donc par cette question sur la possibilité d'une navigation scandinave en Russie, sujet qui suscite tant de débats ? Au sein même de l'archéologie expérimentale les avis divergent sur trois points essentiels : la possibilité de naviguer sur certains cours d'eau comme la Lovat ou le cours supérieur du Volkhov dont les variations du niveau d'eau s'affichent comme un obstacle majeur à une navigation soutenue, la capacité des navires scandinaves à opérer en milieu fermé sur des eaux parfois très mouvementées, les interrogations liées au portage. Le professeur Sorokin estime ainsi que les navires scandinaves n'allaient pas plus loin que Novgorod⁴¹, où les voyageurs optaient alors pour d'autres embarcations aux dimensions plus réduites. Mais que désigne en réalité l'adjectif « scandinave » ? S'agit-il des navires construits selon les principes de la construction à clin, où juste d'un appellatif qui ne ferait qu'englober les quelques navires utilisés dans le cadre de ces reconstitutions. Tout le problème se situe à mon sens au niveau de cette définition, qui tend à opérer un amalgame entre tradition nautique scandinave et *langskips*, ces longs navires de guerre dont le Gokstad est exemple. Il est effectivement très peu probable comme le souligne Rune Edberg, que des navires de grandes proportions, aient pu arpenter ce type de zones fluviales. En même temps, ce serait là leur prêter une vocation qui n'est pas la leur. Ils étaient destinés plus particulièrement à parcourir la haute mer, et éventuellement à remonter de grands cours d'eau comme la Seine ou la Tamise pour des opérations de pillage, mais en aucun cas à opérer plus loin dans les terres. Il existait pour ce faire en Scandinavie des embarcations de plus petites dimensions, voir des embarcations monoxyles⁴². Il ne faut donc pas confondre navigations guerrière et commerciale qui s'opèrent chacune à partir d'embarcations de types différents, et d'autre part navigation qui se déroule en milieu ouvert (sur de larges rivières ou lac, en haute mer ou dans les zones de transition entre espace hauturier et fluvial) avec celle qui se déroule sur des cours d'eau de plus petite importance, et dans les zones de transition entre cours d'eaux, là où il est parfois nécessaire d'avoir recours

⁴¹ P. E. Sorokin, *Waterways from the Varangians to the Greeks, Some results of experimental study on Medieval Navigation, Between Continents, Proceedings of the 10th International Symposium on Boat and Ship Archeology, Roskilde 2003*, Oxford, 2006, p. 157-162.

⁴² Cette diversité des styles de navigations est illustrée par une grande variété de noms de navires. Voir l'Annexe I.

au portage. Naturellement dans le premier cas, des navires de type *langskip*, ou de types cargos ont pu évoluer sur la Dvina, la Vistule, la Neva ou encore sur le lac Ladoga comme en témoignent l'archéologie et les voyages d'essais. Dans le second cas, la présence de rapides, d'un niveau d'eau plus faible et de zones de portages de plusieurs kilomètres, nécessitait d'avoir des navires aux proportions plus réduites. Il ne faut pas pour autant penser que dans le cadre de l'acheminement de marchandises, ces navires de plus grandes dimensions étaient abandonnés par leurs propriétaires au profit d'autres plus petits. Le prix de telles embarcations justifie à lui seul le fait qu'on ne devait pas se débarrasser d'un tel navire. Il faut plutôt envisager le trafic de marchandise en termes d'intermédiaires, avec des zones de contacts comme Ladoga, ou encore Novgorod, où les biens étaient achetés ou échangés, puis exportés vers de nouvelles contrées.

Il demeure cependant évident que des navires scandinaves de plus petite envergure, comme ceux retrouvés dans le sud-est de la Suède ou en Pologne⁴³, ont pu traverser ces régions et ce pour plusieurs raisons :

- La présence de trouvailles archéologiques de type scandinaves (rivets de fer de type scandinaves retrouvés à Ladoga, Kiev, embarcation retrouvée à Gorodišče).
- Les sources slavonnes et byzantines mentionnent des types de navires scandinaves qui circulaient sur le Dniepr et la mer Noire, en les distinguant bien des embarcations d'autres types.
- Un vocabulaire nautique russe qui préserve des noms d'embarcations de type scandinave.
- La corrélation existante entre activité des zones de portages/développement des centres proto-urbains de la région.
- L'aide apportée par des populations spécialisées lors des épisodes de portages, de même que l'entretien de zones qui ne sont aujourd'hui plus en activité qui rendent la tâche des équipages contemporains beaucoup plus ardue.
- La réussite, certes mesurée de certains voyages d'essais qu'il faut néanmoins replacer dans le contexte d'équipage qui n'étaient pas pour autant rompus au maniement de ce type d'embarcations.

⁴³ G. Larsson, *op. cit.*, 2009, p. 77.

Partie II :
Le traitement de l'espace russe dans
l'historiographie scandinave

Chapitre V :

Cartographie et géographie mentale de la Rus'

Nombre de chercheurs ont tenté d'offrir de nouveaux éclairages sur la circulation des biens et des hommes en Russie et se sont heurtés à la grande variété des types de sources, ainsi qu'à leur difficulté d'appréhension. Les études qui en résultèrent demeurèrent de fait souvent lacunaires et négligèrent bien des aspects de ce passionnant sujet. Mon étude sur les voyages vikings dans l'espace russe d'après l'historiographie scandinave entre les Xe et XIIIe siècles, s'affirme en ce sens comme un nouvel axe de recherche sur le sujet. En ce qui concerne les études scandinaves, seules des études qui nous viennent de l'Est parmi lesquelles les travaux de Tatjana Jackson et d'Elena Melnikova se sont attachées à l'examen de ce voyage à l'Est¹. En se greffant à l'examen des sources d'origines byzantines, slaves, latines et arabo-persanes, notre étude permet donc d'offrir un regard nouveau sur ces circulations en nous attachant à la reconstitution de ces itinéraires et à la consignation des lieux fréquentés par les Scandinaves, mais aussi à travers l'étude critique de ces sources et de la manière dont elles abordent l'espace russe. L'examen de l'historiographie liée à cette période s'affiche donc comme une manière originale d'appréhender ce sujet à travers le recensement des récits relatifs à la Rus' et des destinations de ces voyageurs, qui ouvre la voie à la recréation de leurs itinéraires. Car bien que souvent postérieurs à la pénétration et l'implantation des Scandinaves sur les territoires de l'Est, ces témoignages écrits offrent la possibilité de mieux saisir les différentes étapes de l'évolution politique de ces différents espaces mais aussi de mettre en avant le degré de connaissance des lettrés scandinaves quant à la Russie médiévale, et par là même de voir dans quelle mesure les voyageurs ont pu contribuer à l'élaboration de cette géographie de la Russie médiévale à une époque où il n'existait pas de cartes et où les récits oraux représentaient l'une des principales sources d'information pour ces auteurs.

¹ En dernier lieu consulter l'introduction de H. Pálsson dans *Vikings in Russia, Yngvar' Saga and Eymund's Saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Edinburgh University Press, 1989 ; ainsi que l'étude de Sverrir Jacobsson qui dans son article *On the Road to Paradise : « Austrvegr » in the Icelandic Imagination*, s'attache à étudier quatre récits de grands voyageurs (*víðforla*) qui ont parcourus l'Est. *On the Road to Paradise : « Austrvegr » in the Icelandic Imagination, The Fantastic in Old Norse/Icelandic Literature – Sagas and the British Isles*, Preprint papers of the 13th international Saga Conference, Durham and York, 6th-12th August 2006, J. McKinnell, D. Ashurst, D.Kick (éds.), Durham, 2006, p. 935-943.

Il nous importe pour autant de définir une nouvelle fois ce que nous entendons par « voyager en Russie », une activité qui peut prendre une multitude de formes – commerce, missions diplomatiques, évangélisme, raids guerriers, mais dont les limites spatio-temporelles se doivent d’être définies. Par les expressions « Russie » ou « espace russe » nous nous référons ainsi à l’entité géographique telle que la concevaient les Scandinaves à l’époque médiévale et non telle qu’elle se présentait dans la réalité. Dans les sources scandinaves, à travers l’emploi de toponymes particuliers comme *Garðaríki* ou encore *Austrvegr* et des descriptions que nous allons nous employer à décrypter, il règne une certaine confusion autour de la notion de Russie qui ne renvoie que très rarement à l’entité politique que représentait la Rus’. Au contraire, la définition de cet espace semble évoluer en fonction des périodes de rédaction et ne saurait figurer un espace aux frontières distinctes. La Russie dans son acceptation géographique figure donc dans notre cas un espace que les auteurs considéraient se situer entre la Baltique à l’ouest, la mer Blanche et la région de Ladoga au nord, Byzance au sud et l’Orient musulman ou *Serkland* à l’est.

Parmi les sources à notre disposition nous dénombrons trois grands genres – sagas, inscriptions runiques, poésie scaldique – sur lesquels il est à nouveau nécessaire de s’attarder tant leur appréhension en tant que documents historiques peut apparaître problématique. Ces sources ont pour avantage le fait qu’elles embrassent directement la période qui nous concerne : runes et stances scaldiques sont datées des Xe-XIe siècles, tandis que les sagas, rédigées plus tardivement, relatent des faits centrés eux aussi sur la période viking. Néanmoins, leurs formes, de même que les informations qu’elles contiennent diffèrent sensiblement l’une de l’autre et ne peuvent faire l’objet d’un traitement similaire. Les inscriptions runiques représentent un vaste registre mortuaire agrémenté d’éloges posthumes². D’un point de vue sémantique, elles sont plus laconiques mais aussi plus précises concernant les faits qu’elles abordent. Elles ne constituent pas en cela des récits de voyages, mais des marqueurs de ces déplacements et délivrent un grand nombre de détails sur l’identité et parfois même sur le rôle joué par ces hommes. La poésie scaldique choisit très précisément les termes qu’elle emploie. Elle est à peu près toujours strophique, une strophe étant appelée *vísa* (pluriel *vísur*), et se voit régie par des règles très précises en termes de longueur métrique, d’ordre des mots, de thématiques et de choix de vocabulaire³. Outre ces problèmes de composition, la poésie scaldique pose un problème en tant que document historique. Elle nous a été transmise par les sagas plus tardives et contrairement aux récits dans lesquels les

² A. Marez, *Anthologie Runique*, Paris : Les Belles Lettres, 2007.

³ E. O. G. Turville-Petre, *Scaldic poetry*, Oxford : Clarendon press, 1976.

vísur sont incorporées, les modèles scaldiques, eux sont strictement contemporains des faits qu'ils évoquent. Leur transmission n'a guère pu s'opérer autrement que de manière orale, avec toutes les altérations que cela peut supposer. Les sagas représentent de loin notre principale source d'information sur ces déplacements qu'elles relatent sous des formes variées : récits de voyages, aventures, poèmes, traités géographiques, récits mythologiques... Ce genre littéraire consiste en un récit historique en prose dont il existe différentes catégories qui ont existé de manière concomitante. Parmi celles qui nous concernent directement nous pouvons citer : les « sagas royales » ou *konungasögur* qui traitent des rois danois, norvégiens et suédois et qui furent globalement compilées entre 1190 et 1230. Les « sagas des Islandais » ou *íslendingasögur* qui se rapportent aux premiers Islandais ayant vécu sur l'île aux Xe et XIe siècles, et qui furent rédigées pour la plupart au XIIIe siècle. Et enfin les « sagas légendaires » ou *fornaldarsögur* qui font davantage place aux légendes et au merveilleux, qui furent rédigées essentiellement à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle et au XIVe siècle⁴, et prennent place avant qu'Haraldr Hárfagri ne règne sur la Norvège, soit avant la colonisation de l'Islande. Bien qu'écrites en grande partie de manière contemporaine aux *íslendingasögur*, elles représentent un genre hélas trop souvent laissé pour compte par les chercheurs du fait des nombreux motifs mythologiques et fantastiques qui émaillent leurs récits. Enfin le *Páttur* est l'un des genres médiévaux qui désigne un court récit empruntant ses caractéristiques aux sous-genres évoqués précédemment. Il possède de fait des caractéristiques qui ne peuvent être définies qu'en fonction du récit étudié. Tous ces genres citent de nombreux vers scaldiques à l'exception du genre des *fornaldarsögur* construit à la différence des autres sur le vers eddique et non scaldique. Notons toutefois que ces distinctions de genres sont des créations académiques destinées à faciliter l'appréhension de ces sagas. Dans notre étude, chacune d'entre elle revêt une valeur littéraire identique, la question de leur valeur historique et géographique se posant toutefois à de nombreuses reprises comme il sera l'occasion de le découvrir. Celles-ci ne sont pas les uniques documents scandinaves de l'époque sur lesquels nous nous appuyons. À leurs côtés figurent un certain nombre d'ouvrages qui ne peuvent figurer dans ces catégories, qui se réfèrent pourtant à l'Histoire, la Géographie ou encore la Généalogie de la Scandinavie et de l'Islande tels que l'*Íslendingabók* et le *Landnámabók*⁵, ou

⁴ P. Schach, *Saga, Medieval Scandinavia, An Encyclopedia*, Phillip Pulsiano, Kirsten Wolf (éds.), New-York, London : Garland Publishing, 1993, p. 561.

⁵ *Íslendingabók, Landnámabók*, J. Benediktsson (éd.), ÍF, I, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1968 ; *Íslendingabók, Kristni saga, The Book of Icelanders, The Story of the Conversion*, S. Grønlie (trad.), Text Series, 18, London : Viking Society for Northern Research, 2006 ; *Le livre de la colonisation de l'Islande : selon la version de Sturla Thordarson (Sturlubók)*, R. Boyer (trad.), Turnhout : Brepols, 2000.

encore des ouvrages rédigés en latins comme l'*Historia Norwegiae* ou les récits des voyages d'Ohthere (*Ottar fra Hålagoland*)⁶.

En plus de ce décalage entre dates de rédaction et évènements consignés qui entraîne nécessairement des altérations, c'est surtout le sens que l'auteur veut donner à son ouvrage qui fait des sagas des documents historiques seulement en seconde ou troisième lecture⁷. Elles offrent néanmoins au lecteur de nombreux détails sur la vie des hommes de l'époque que l'archéologie a depuis largement corroboré. Le sens que souhaite donner un auteur à sa saga fait tout naturellement varier son contenu, et s'affiche souvent comme le produit d'un contexte bien particulier. Cela suppose qu'il n'est pas possible d'étudier ces récits en tant que récits « transparents », simples reflets des mondes connus et parcourus. Au contraire, il faut replacer leur écriture dans un contexte spatio-temporel précis afin d'en dégager à la faveur d'une relecture, l'existence de schémas narratifs spécifiques. Mais de l'étude des figures littéraires et des *topoi* qui ornent ces récits résulte une interrogation majeure, véritable point de départ de cette étude : au-delà de ces constructions littéraires, quel est le réel degré de connaissance des lettrés scandinaves à propos de la Russie médiévale ?

I/ Les désinences relatives à l'espace russe

Dans les sources contemporaines de la présence scandinave dans la Rus' ancienne, ou qui tout du moins renvoient aux évènements de cette période, il n'existe pas avant le XI^e siècle de translittération du terme Russie, comme c'est le cas chez les Byzantins sous la forme *Rhōsia* ou encore en latin sous la forme *Rusia/Ruscia*. Une telle forme n'intervient étonnamment pour la première fois qu'au début du XI^e siècle, sous la forme latinisée *Ruzcia*, dans l'un des traités géographiques présents dans l'*Hauksbók*, rédigé entre 1025 et 1030, qui proviendrait de la traduction d'un terme que l'auteur se permet d'expliquer à son lectorat en précisant que cette *Ruzcia*, « nous l'appelons *Garðaríki* »⁸. Dans les sources antérieures, ce sont en fait les termes *Garðar* ou *Garðaríki* qui sont employés pour désigner la

⁶ *Historia Norwegie*, E. Inger, L. Boje Mortense (éds.), P. Fisher (trad.), Copenhagen : Museum Tusulanum press, 2003 ; Ohthere's Voyages, A 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural context, J. Bately, A. Englert (éds.), *Maritime Culture of the North*, 1, Roskilde, 2007.

⁷ R. Boyer, Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ?, Recueil d'études en hommage à Lucien Musset, *Cahier des Annales de Normandie*, 23, Caen, 1990, p. 109-126.

⁸ *Hauksbók, udgiven efter de arnamagnæanske håndskrifter, no. 371, 544 og 675, 4o samt forskellige papirhåndskrifter*, E. Jónsson, F. Jónsson (éds.), Copenhagen, 1892-1896, p. 155.

Rus' en tant qu'entité, qu'elle soit politique ou juste géographique, tandis que le terme *Austrvegr* est lui d'abord utilisé pour désigner le voyage vers la Rus' et plus généralement vers l'est, et le fait d'emprunter les voies de transit parcourant ces régions avant lui aussi de correspondre plus tardivement à une entité. Il n'existe d'ailleurs dans nos sources que très peu de descriptions d'itinéraires en tant que telles, en cela j'entends la description du chemin emprunté et des différentes étapes qui mènent d'un point A à un point B. Car plutôt que d'envisager la description de ces étapes, les sources scandinaves ont davantage recours à des marqueurs géographiques figurant la translation d'un ou plusieurs individus vers une direction, sans pour autant que ne soient évoqués les lieux de transit ou de destination de ces voyages. Les Scandinaves divisaient le monde en quartiers relatifs aux points cardinaux : l'Est comprenait ainsi la Suède, la Rus', Byzance, la Baltique, parfois le *Bjarmaland* (qui pouvait aussi faire partie du Nord) et les territoires plus à l'est comme le *Serkland* et d'une manière générale l'Orient musulman⁹. Le Nord se constituait de la Norvège et du Finnmark, l'Ouest des territoires Atlantiques – Islande, îles anglo-saxonnes, îles Shetland, France, Espagne, et même l'Afrique – tandis que le Sud correspondait au Danemark, à la Saxe, aux Flandres mais aussi à Rome. Cette appréhension de la Géographie, aboutit de fait à une conception somme toute singulière des mouvements qui n'est en aucun cas liée à quelque chose de pratique, mais correspond à une vision particulière de l'espace. Ainsi, dans l'*Hákonar saga Hákonarsonar*, le Norvégien Augmund de Spanheim a voyagé depuis le *Bjarmaland* (sur les côtes de la mer Blanche)¹⁰, vers l'*austr* et les terres de Souzdal, puis encore une fois en direction de l'*austr* jusqu'à Novgorod, et de là par la route de l'Est (*hit eystra*) jusqu'à la mer et jusqu'à

⁹ T. N. Jackson, Ways on the « Mental Map » of Medieval Scandinavians, *Analecta Spetentrionalia*, 65, Berlin, 2009, p. 211-220. Cette « Rose des vents » théorique prendrait ainsi son centre dans le sud de la Norvège, voir au nord de la Germanie. T. N. Jackson, A. V. Podossinov, Norway in Old Norse Literature : Some Considerations on the Specific Character of Scandinavia Spatial Orientation, *Skandinavistik*, 27, 1997, p. 85-97.

¹⁰ Dans les sources scandinaves, il existe plusieurs *Bjarmaland*, la signification de ce terme semblant évoluer chronologiquement et renvoyer à des espaces géographiques variables. Le premier d'entre eux est lié aux *Beormas*, dont il tirerait ses origines, et à une région située aux alentours de la Péninsule de Kola et de la Carélie. L'impossibilité d'identifier ces derniers avec une quelconque population laisse à penser qu'ils n'étaient peut être pas fixés sur un territoire défini, et qu'ils ont pu par la suite être absorbés par un autre groupe ethnique. Pour les périodes suivantes, il semblerait que la signification du terme évolue, ne désignant plus seulement les terres des *Beormas*, mais un ensemble de régions plus étendu, peuplé d'ethnies différentes ayant néanmoins des racines culturelles et linguistiques communes. Il ne faut en ce sens donc pas envisager le *Bjarmaland* en termes de frontières physiques mais plutôt culturelles, cet ethnonyme désignant les territoires au nord-est qui ne sont pas habités par des Scandinaves. M. Koskela Vasaru, *Bjarmaland*, Leiden : Brill, 2010 ; M. Koskela Vasaru, On Bjarmaland, Vîna, Vîna and Dvîna, *Stanzas of Friendship, Studies in Honour of Tatjana Jackson*, N. Y. Gvozdetskaja, I. G. Konovalova, E. A. Melnikova, A. V. Podossinov (éds.), Moscou, 2011, p. 176 ; M. Koskela Vasaru, Bjarmaland and Interaction in the North of Europe from the Viking Age until the Early Middle Ages, *Journal of Northern Studies*, vol. 6, n° 2, 2012, p. 37-58.

Jérusalem¹¹. Cet itinéraire semble figurer la route que nous avons déjà évoquée, rejoignant Novgorod à partir de la mer Blanche, via la Dvina Orientale et ses affluents jusqu'au réseau de lacs et de rivières composé respectivement du lac Onega, de la Svir, du lac Ladoga et enfin du Volkhov, pour ensuite emprunter la traditionnelle route Nord-Sud, autrement appelée « route des Varègues aux Grecs » qui mène à la mer Noire, accès privilégié pour qui veut se rendre en Terre sainte. Mais ce récit est en ceci frappant, que les directions indiquées ne correspondent en rien aux réalités géographiques et traduisent au contraire une conception particulière des itinéraires vers les régions de l'Est. L'orientation ne se fait donc pas en fonction de notre boussole moderne, mais en fonction de l'espace de destination : quelle que soit la ville à atteindre, du moment qu'elle se trouve dans la Rus', le voyageur se rendra à l'Est, et poursuivra son chemin en cette direction.

A/ L'*Austrvegr* et la voie vers l'est

Voyager à l'Est dans l'historiographie scandinave, c'est d'abord emprunter l'*Austrvegr*, littéralement « la voie vers l'est », la composante *-vegr* pouvant désigner à la fois le point de départ, la route ou encore la destination. Ces routes représentent chez le Scandinave l'un des principaux marqueurs de l'espace, mais se démarquent par leurs caractères vagues et évolutifs. Ce concept, qui efface tout repère spatial ne peut cependant pas être compris seulement à l'aide de son étymologie, et revêt un sens beaucoup plus complexe.

L'historiographie scandinave a ainsi préservé différents termes utilisant la racine *aust-* (Est) : *Austrvegr* (la voie de l'Est), *Austrland* (les terres de l'Est) et *Austriki* (le royaume de l'Est)¹². *Austriki*, construit sur la base *X-riki* (X-État) sert à désigner une entité politique tandis que les deux autres termes revêtent un caractère plus général. *Austrvegr* semble néanmoins avoir été davantage utilisé pour ce qui est des territoires traversés par la voie menant de Scandinavie jusqu'à Byzance, tandis qu'*Austrland* est assez proche dans son appréhension du terme *Austrhálfa* qui désigne la « région de l'Est »¹³. Néanmoins, comme l'a

¹¹ *Det Arnamagnæanske håndskrift 81a fol, (Skálholtsbók yngsta), Inneholdende : Sverris saga, Böglunga sögur, Hákonar saga Hákonarsonar*, A. Kjær, L.Holm-Olsen (éds.), Kristiania/Oslo : Norsk Historisk Kjeldekrift-Institut, 1910–1986, p. 371–372.

¹² T. N. Jackson, *op. cit.*, 2009, p. 31.

¹³ La plus ancienne occurrence du terme *Austrland* se trouve dans la *Gráfeldardrápa* de Glúmr Geirason (975) : *Austrlandum försk undir / allvaldr, sás gaf skoldum, / hann fekk gagn at gunni, / gunnhorga slog morgum. / Slíðrtungur let syngva / sverðleiks reginn. Ferðir / sendi gramr at grundu / gullvarpaðar snarpar. Den Norsk-*

démontré au préalable Tatjana Jackson, on peut aisément percevoir une évolution dans la manière dont les termes ayant pour racine *aust-* sont utilisés en fonction du type de sources et par là même de l'époque dans laquelle ils se placent.

Les inscriptions runiques de même que la poésie scaldique des IXe-XIe siècles reflètent l'étape initiale du développement de ce toponyme. L'usage qui en est fait est alors extrêmement vaste et peut désigner tout territoire que commanditaires et graveurs jugeaient à l'est de la Scandinavie, parmi lesquels l'actuelle Russie, la Grèce ou même encore l'Italie. La première mention de ce toponyme apparaît à la fin du Xe siècle dans la strophe Þjóð Yt 8 du poème *Ynglingatal* composé par le scalde Þjóðólfr ór Hvini¹⁴.

*Frák, at Dagr / dauðaorði, /froegðar fuss, / offara skyldi, / pás valteins / til Vorva
kom / spakfromuðr / spors at hefna.*

*Ok þat orð / á austrvega / visa ferð / frá vigi bar, / at þann gram / of geta skyldi
/slongupref / sleipnis verðar¹⁵.*

*J'ai entendu que Darg, avide de renommée, dut quitter le monde des morts,
lorsque le sage manieur de la branche apportant le massacre (épée/lance), vint
sur les rives de la Vorvi, pour venger Spör (son corbeau).*

*Et l'armée du Prince amena la nouvelle que du combat à l'Est, par le lancer de sa
fourche, il réussit à prendre la vie du Prince¹⁶.*

Parmi les inscriptions runiques, on retrouve ce terme et ses variations à trente-deux reprises, pour commémorer le lieu où des personnes sont décédées¹⁷. Douze d'entre elles mentionnent le fait que les personnes commémorées moururent sous les ordres d'un leader, principalement Yngvarr, et trois d'entre elles mentionnent d'autres destinations sur la route de l'Est : le

Skjaldedigtning, A- I, op. cit., 1967, p. 76. Plus loin dans son poème, le scalde emploie encore le terme *austr* à propos de l'expédition du roi en *Bjarmaland*, sur les rives de la *Vína*. Ce terme est donc utilisé dans ces deux cas pour désigner des terres à l'Est de la Scandinavie.

¹⁴ Cette datation est néanmoins contestée par C. Krag qui considère la composition du poème plus récente ; *Ynglingatal og Ynglingesaga : en studie i historiske kilder*, C. Krag (éd.), Studia Humaniora, 2, Oslo : Universitetsforlaget, 1991.

¹⁵ *Den Norsk-Skjaldedigtning, A- I, op. cit., 1967, p. 9.*

¹⁶ Traduction réalisée à l'aide de *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages*, D. Whaley (éd.), vol. I, Turnhout : Brepols, 2012, p. 21.

¹⁷ DR 108 ; Ög 8 ; Ög 30 ; Ög 145 ; Sö 33 ; Sö 34 ; Sö 92 ; Sö 121 ; Sö 126 ; Sö 131 ; Sö 216 ; Sö 281 ; ?Sö 308 ; Sö 320 ; Sö 335 ; U 153 ; U 154 ; U 283 ; U 366 ; U439 ; U 504 ; U 644 ; U 654 ; U 661 ; U 778 ; U 898 ; U Fv1992;157 ; ?Vg 135 ; Vg 184 ; Vg 197 ; Vs 19 ; Vs Fv1988;36 ; voir Annexe IV.

Serkland (le Califat Abbaside), et l'*Eistaland* (l'Estonie)¹⁸. À dix reprises le terme *austr* est aussi utilisé sous forme d'un adverbe, conjointement avec le nom d'une région comme dans le cas de l'inscription Ög 81 :

Þorgærðr(?) ræisþi stæin þannsi æftiR Assur, sinn moðurbroður sinn, eR ændaðis austr i Grikkium.

Goðr karl Gulli gat fæm syni. Fioll a Føri frøkn drængR Asmundr, ændaðis Assurr austr i Grikkium, varð a Holmi Halfdan drepinn, Kari varð at Uddi(?)

ok dauðr Boi. Þorkell ræist runaR.

Þorgerðr(?) fit élever cette pierre en mémoire d'Ôzurr, le frère de sa mère. Il trouva la mort à l'Est en Grèce.

Le bon Gulli avait cinq fils. Le brave et vaillant Ásmundr tomba à Føri, Ôzurr trouva la mort à l'Est en Grèce, Halfdan fut tué à Holmr (Bornholm?), Kári fut (tué) at Oddr(?);

Est aussi mort Búi. Þorkell grava ces runes.

On retrouve ainsi cette forme adverbiale *austr* conjointement avec les formes *í Grikkjum* (à Byzance)¹⁹, *á Langdarðalandi* (Italie)²⁰, ou encore *Í Garða* (en Rus')²¹, devenant de fait un simple indicateur d'orientation et ne figurant plus un espace géographique à part entière.

La poésie scaldique utilise l'appellatif *austr* dans un sens encore plus large que celui du corpus runique. Il peut ainsi intervenir sous la même forme que dans les inscriptions runiques et indiquer une orientation géographique²². Dans la poésie scaldique suédoise, il est généralement utilisé dans des expressions telles que *austr til Svíþjóðar* (à l'est de la Suède)²³, ou encore *á austrvega* (sur la route de l'Est)²⁴, pour désigner un déplacement vers l'est²⁵. La phrase *austr í Gørðum* (à l'Est dans la Rus') commune aux inscriptions runiques se retrouve

¹⁸ Ög 8 (sans Yngvar), Sö 131, Sö 173, Sö 281, Sö 320, Sö 335, U 439, U 644, U 654, U661, U 778, U FV1992:157, Vs 19. Le *Serkland* est mentionné dans Sö 131 et Sö 281, l'*Eistaland* dans U 439. La lecture de cette dernière pose néanmoins problème, la pierre ayant été perdue, d'autant que l'expédition d'Yngvar est généralement connue pour avoir traversé des territoires plus à l'est, J. Jesch, *op. cit.*, 2001, p. 92.

¹⁹ Ög 81, Sö FV1954:20, Sm 46.

²⁰ Sö 65, ?Sö FV1955:22.

²¹ Sö 148, Sö 338, U 209, U 636, Vs 1. Dans Sö 121 le texte suivant l'adverbe *austr* est impossible à identifier, mais semble correspondre à une région, qui commence par *í* « en/dans », J. Jesch, *ibid.*, p. 90.

²² *Den Norsk-Skjaldedigtning, A- I, op. cit.*, 1967, p. 157, 201, 573, 338, 394.

²³ *Sigv Austrv* 1.

²⁴ *Sigv Austrv* 21.

²⁵ *Sigv Víkv* 3 ; *Sigv Ást* 1 ; *Sigv Erfól* 8 ; *Ótt Hfl* 4-6.

aussi dans plusieurs stances scaldiques à propos des différents rois de Norvège ayant voyagé en Russie et vers Byzance²⁶. De la même manière, la phrase *austr ór Gørðum* (à partir de l'Est/de la Rus') est utilisée pour marquer leur retour de cette partie du monde, comme dans le cas de Magnús Ólafsson²⁷, Haraldr Harðráði²⁸, ou encore Eiríkr Sveinsson²⁹.

Dans la littérature scandinave, les plus anciennes *sagas royales* ou *konungasögur* ont préservé les toponymes se composant de la racine *aust-* à une autre étape de leur développement. *Austr* n'est alors plus utilisé comme un terme géographique figurant une direction, mais plutôt comme un adverbe locatif. *Austrvegr*, *Austrlond* et *Austríki* font figure de lieux à part entière sur la « Voie des Varègues aux Grecs », comme dans l'*Ágrip* où Haraldr Sigurðarson *flýði... braut ýr landi ok Í Austrvega ok svá til Miklagarðs*, « fuit le territoire, jusqu'à la Voie de l'Est, et après jusqu'à Constantinople »³⁰. Peu de temps après il navigua *heim ór Garði um Austrveg*³¹, « de Constantinople à travers la Voie de l'Est »³². Dans la *Morkinskinna* le voyage retour de Haraldr depuis *Miklagarðr* est décrit comme traversant l'« État de l'Est » jusqu'à Novgorod – *þaðan feR hann um avstrriki til Holmgarðs*³³. Les termes utilisant la racine *aust-* semblent donc désigner une, voir différentes entités territoriales et politiques dont la Rus'. L'auteur de l'*Ágrip* nous apprend ainsi que les nobles de Norvège qui arrivèrent en Rus' pour s'entretenir avec le roi Magnús alors en exil, vinrent *sotto í Austravega til Jaritláfs konungs*, « sur les routes de l'Est jusqu'au roi Jaroslav »³⁴. De même, il est expliqué qu'Ingigerðr, la fille du roi de Suède Óláfr Eiríksson (980-1022), était mariée à *Jaritláfi Austrvegs konungi*, c'est-à-dire à « Jaroslav le roi de la voie de l'Est »³⁵, qui est aussi nommé par Snorri dans l'*Heimskringla Jarizleifr konungr austan ór Hólmgarði*, « Jaroslav le

²⁶ Hfr *Óldr* 4 ; Bqlv *Hardr* 1 ; Mark *Eindr* 4.

²⁷ Sigv *Lv* 25. Magnús revint de l'Est *austan* (Arn *Hryn* 5,6 ; Arn *Magndr* 2 ; ÞjóðA *Magnfl* 1), cependant comme il revint en Norvège en passant par la Suède, l'expression *austan* peut apparaître ambiguë (Arn *Magndr* 3 ; ÞjóðA *Magnfl* 3).

²⁸ ÞjóðA *Sex* 9 ; Valg *Har* 5. *Austr* est aussi utilisé à propos de Byzance dans le cadre des aventures de Haraldr (ÞjóðA *Sex* 6), ce voyage étant nommé *austrför*, c'est-à-dire le voyage à l'Est (ÞjóðA *Sex* 2).

²⁹ Mark *Eindr* 5.

³⁰ *Ágrip af Noregskonunga sögum*, B. Einarsson (éd.), Reykjavík, 1984, p. 33. Ce titre n'est pas le titre originel de l'œuvre qui nous est hélas inconnu, mais le nom d'une édition de 1835 qui fut par la suite repris. Cet ouvrage qui fut écrit par un auteur norvégien inconnu autour de 1190, fut préservé sous forme de quatre recueils dans un manuscrit islandais de la première moitié du XIII^e siècle.

³¹ *Ibid.*, p. 38.

³² Nous partageons l'idée de T. N. Jackson selon laquelle dans ce contexte, *Garði* peut être interprété comme désignant Constantinople. T. N. Jackson, *op. cit.*, 2009, p. 33.

³³ *Morkinskinna*, F. Jónsson (éd.), *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, 53, København : Gad, 1932, p. 85. Cette saga qui relate l'histoire des rois de Norvège de 1025 à 1157 fut rédigée en Islande autour de 1220 et fut préservée dans un manuscrit datant de 1275. *Morkinskinna I-II*, Á. Jakobsson, P. I. Guðjónsson (éds.), *ÍF*, XXIII-XXIV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 2011.

³⁴ *Ágrip af Noregskonunga sögum : Fagrskinna - Noregskonunga tal*, B. Einarsson (éd.), *ÍF*, XXIX, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1984, p. 34.

³⁵ *Ibid.*, p. 27.

roi de Novgorod à l'Est »³⁶. D'autres mentions impliquent directement la Rus', comme dans la saga rédigée à la fin du XIIe siècle par le moine bénédictin Oddr Snorrason à propos d'Óláfs Tryggvason, où il désigne Vísivaldr comme étant *Austrvegs konungr*, « le roi de la Voie de l'Est »³⁷, alors que dans l'*Heimskringla*, il est présenté comme *Vísivaldr austan ór Garðaríki*, « Vísivaldr de la Rus' à l'Est »³⁸. Pour l'époque, c'est-à-dire la fin des années 990, il semblerait s'agir de Vesevolod, le fils de Vladimir qui à en croire cette titulature serait à la tête de l'une des principautés de la Rus'. C'est ce même terme de *Garðaríki* qui dans les sources plus tardives tend à supplanter les termes incluant la racine *aust-* concernant les territoires de l'Est, et plus spécialement la Rus'. Dans les ouvrages du XIIIe siècle, l'usage de ces termes ne fait dès lors essentiellement référence qu'aux régions du sud et de l'est de la Baltique, et non plus aux territoires situés plus à l'intérieur des terres. L'*Austrvegr* devient alors le nom utilisé pour les pays de la Baltique, les toponymes incluant la composante *vegr* ne désignant plus des routes mais des territoires³⁹. On observe également que les termes avec la racine *aust-* ne sont plus utilisés dans les traités géographiques des XIIIe-XIVe siècles, à l'exception du *Landafræði* contenu dans l'*Alfræði Ízlensk*, une compilation de différents manuscrits savants : *I gegnum Danmork gengr sior i austr-veg* (« à travers le Danemark la mer coule vers la voie de l'Est »)⁴⁰. Il semble néanmoins que ce document comme nous aurons le loisir de nous en apercevoir emprunte à de nombreuses sources antérieures.

La division chronologique que nous venons d'effectuer montre bien l'évolution qu'ont subie ces termes, et la nette fracture entre deux ensembles : poésie scaldique, inscriptions runiques et sagas plus anciennes d'une part, sagas plus tardives, et traités géographiques d'autre part. Cette variation de sens apparaît symptomatique de trois phénomènes différents qui se conjuguent et expliquent ces évolutions. Elle est tout d'abord fort logiquement tributaire d'une évolution littéraire et stylistique sur plus de quatre siècles. Elle témoigne aussi d'un changement dans les mentalités. Un toponyme renvoie toujours à une signification évidente pour les contemporains, qui peut cependant varier selon les différentes périodes : les générations plus tardives peuvent ainsi avoir oublié la signification originelle de ce dernier, ou lui accorder une autre signification. Ce changement dans les mentalités se traduit aussi dans la manière dont les contemporains concevaient le monde. Il faut bien saisir que l'image que ces derniers se faisaient du monde et de la géographie était sensiblement différente de la nôtre,

³⁶ *Heimskringla*, op. cit., II, p. 147.

³⁷ *Saga Óláfs Tryggvasonar af Oddr Snorrason munkr*, F. Jónsson (éd.), København : Gad, 1932, p. 107.

³⁸ *Heimskringla*, op. cit., II, p. 436.

³⁹ T. N. Jackson, op. cit., 2009, p. 213.

⁴⁰ *Alfræði íslensk, Íslandsk encyklopædisk litteratur, udgivet for Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, N. Beckman, K. Kålund (éds), København : S. L. Møllers bogtrykkeri, 1908-18, p. 11.

qui se base essentiellement sur des cartes. Celle-ci se basait sur des sources orales et écrites, de même que sur des expériences personnelles, phénomène qui aboutissait à la constitution de cartes mentales propres à chacun, car l'expérience et le savoir des voyageurs, transmis d'une génération à une autre étaient suffisants pour pouvoir s'orienter. Or, dans notre cas, ces transformations semblent résulter des divers degrés d'intérêt et intrinsèquement de fréquentation de cette région. La dernière composante de cette évolution, et aussi la plus frappante, réside dans le parallèle qui la lie à l'évolution politique de la région et de la Rus', ainsi qu'au déclin du commerce avec l'Orient⁴¹.

B/ Le *Garðaríki*

Cette terminologie qui a fait l'objet de nombreuses études dans l'historiographie moderne⁴², puise ses racines dans l'utilisation du terme *Garðar* dans la poésie scaldique et les inscriptions runiques des Xe-XIIe siècle, avant d'être repris par la littérature scandinave sous la forme *Garðaríki* non sans un changement de sens profond, la base X + *ríki* évoquant dès lors l'idée d'un royaume.

On retrouve le terme *Garðar* à vingt-sept reprises dans des stances scaldiques, dont vingt-deux fois sous la forme *Gorðum*⁴³, et cinq sous la forme *Garða*⁴⁴, dont la plus ancienne fixation date de 996, dans l'*Oláfsdrápa* composée par le scalde islandais Hallfreðr Vandræðaskáld⁴⁵, ainsi que dans huit voire neuf inscriptions runiques datant cette fois-ci du XIe siècle⁴⁶. Cette expression semble néanmoins disparaître à la fin du XIIIe siècle, remplacée progressivement dans la littérature scandinave par le terme *Garðaríki*⁴⁷. En vieux norrois *garðar* est le pluriel de *garðr* qui peut revêtir différentes valeurs selon les contextes : il

⁴¹ T. N. Jackson, 2009, *op. cit.*, p. 34.

⁴² Voir en dernier lieu T. N. Jackson, *The Image of Old rus in Old Norse Literature (a place-name study)*, *Middelalderforum, Tverrfaglig Tidsskrift for Middelalderstudier*, 3, Oslo, 2003, p. 29-56.

⁴³ Voir Annexe VI ; Anon *Nkt* 33 ; Anon *Óldr* 3 ; Arn *Magnr* 1 ; Arn *Rognr* 1 ; BjHall *Kálffl* 6 ; Bqlv *Hardr* 1 ; HSt *Rst* 2 ; HSt *Rst* 3 ; Hfr *Óldr* 4 ; Mark *Eindr* 4 ; Ólhelg Lv 9 ; RvHbreiðm *Hl* 71 ; Sigv *ErfÓl* 23 ; Sigv Lv 25 ; Þjóða *Sex* 9 ; Valg *Har* 5 ; Hharð *Gamv* 1 ; Hharð *Gamv* 2 ; Hharð *Gamv* 3 ; Hharð *Gamv* 5 ; Hharð *Gamv* 6 ; HSt *Frag* 1.

⁴⁴ Arn *Hardr* 17 ; Edáð *Banndr* 6 ; BjHall *Kálffl* 3 ; Mark *Eindr* 3 ; Sigv Lv 28.

⁴⁵ Hfr *Óldr* 4 ; *Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning, A- Text efter båndskriverne, I : 800-1200*, F. Jónsson (éd.), Copenhagen, 1967, p 157.

⁴⁶ ÖI 58, Sö 130, Sö 148, Sö 338, U 209, U636, ?Vs 1, G114, N62 ; J. Jesch, *Ships and Men in the late Viking Age : the Vocabulary of Runic Inscriptions and Skaldic Verse*, Woodbridge, Suffolk : Boydell and Brewer, 2001, p. 96.

⁴⁷ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 36.

désigne une clôture, une fortification, une cour ou un espace fermé, une ferme isolée (en Islande) ou encore une maison dans un village (au Danemark, en Norvège et en Suède)⁴⁸. Dès lors comment comprendre le fait que cette forme plurielle ait été employée dans un premier temps pour désigner la Rus' dans son ensemble ? De même pourquoi la composante *garðr* a-t-elle été employée dans la composition des trois centres urbains majeurs sur la « route des Varègues aux Grecs » : *Hólmgarðr*, *Kænugarðr* et *Miklagarðr* ? Existe-t-il un lien entre ces deux phénomènes ? L'historiographie traditionnelle influencée par la position de Vilhelm Thomsen, voit dans le toponyme *garðr* l'équivalent du terme vieux russe *городъ* qui signifie ville⁴⁹. En appliquant ce parallèle, le terme *Garðaríki* serait devenu plus tard le « pays des villes », idée qui fut largement répandue dans la communauté scientifique soviétique⁵⁰. Or, comme le souligna à l'époque Elena Rydzevskaya, l'utilisation du terme *garðr* figurait la volonté d'ajuster un mot d'origine étrangère à un mot similaire du langage scandinave, sans qu'il ne faille réellement prendre en compte son sens vieux norrois⁵¹. Or, comme le souligne Tatjana Jackson, le terme *городъ/градъ* en vieux russe peut prendre lui aussi le sens d'une palissade ou d'une fortification, au même titre que celui d'un centre administratif et de commerce⁵². En suivant cette remarque, il apparaît fort logique de considérer qu'à un certain moment, ces deux mots ont été perçus comme ayant le même sens, celui d'une place fortifiée, et furent utilisés de la même manière. Ce phénomène est à mettre en relation avec le paysage russe où l'on retrouvait de très nombreux centres fortifiés le long des différents axes de transit⁵³. En suivant ces routes, les Scandinaves rencontrèrent toute une série de sites fortifiés que les populations slaves appelaient *городъ*, qu'ils transposèrent alors par le substantif *garðar*, qui devenait ainsi l'appellatif commun pour désigner cette contrée⁵⁴. Il s'agit là d'un

⁴⁸ *Ibid.*, p. 37 ; R. Cleasby, G. Vigfusson, *An Icelandic-English Dictionary*, 2nd éd., Oxford : Clarendon Press, 1957, p. 191-192 ; W. Baetke, *Wörterbuch zur altornischen Prosaliteratur I*, Berlin, 1964, p. 186 ; F. Holthausen, *Wörterbuch des Altwestnordischen, Altnordwegisch-isländischen, einschließlic der Lehn- und Fremdwörter sowie der Eigennamen*, Göttingen, 1948, p. 80 ; A. Jóhannesson, *Isländisches etymologisches Wörterbuch*, Bern, 1956, p. 364 ; J. de Vries, *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, Leiden : Brill, 1962, p. 156 ; A. Blöndal Magnússon, *Íslensk orðsifjabók*, Reykjavík : Orðabók Háskólans, 1989, p. 230.

⁴⁹ W. Thomsen, *Der Ursprung des Russischen Staates*, Gotha, 1879, p. 83.

⁵⁰ Б. Д. Греков, *Киевская Русь*, Избранные мруды, II, Москва, 1959 ; М. Н. Тихоминов, *Древнерусские гороба*, Москва, 1956, p. 9.

⁵¹ Е. А. Рызевская, О названии Руси *Garðaríki*, *Древняя Русь и Скандинавия а IX-XIV вв., материалы и исследования*, Москва, 1978, p. 151.

⁵² T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 37-38 ; И. И. Срезневский, *Материалы для словаря древнерусского языка*, I, Москва, 1958, p. 555-556 ; Н. М. Шанский, *Этимологический словарь русского языка*, I, 4, Москва, 1972, p. 139.

⁵³ Au Xe siècle, sur le territoire de Novgorod, on ne dénombre pas moins de vingt sites fortifiés, В. А. Булкин, И. В. Дубов, Г. С. Лебедев, *Археологические памятники Древней Рус IX-XI веков*, Ленинград, 1978, p. 77.

⁵⁴ Е. Н. Носов, *Поселения Пришльменя и Поволховья в конце I тыс. н. э. Автореферат диссертации кандидата исторических наук*, Москва, 1977, p. 9 et 21.

processus de dénomination assez commun. Comme le remarquent Michael Isaacharoff et Lelia Madrid dans leur étude sur la création des noms propres, la création d'un nom désignant un espace géographique débute par l'existence d'une différence avec le monde que l'on connaît. Cette différence reçoit alors un nom, qui dans notre cas renvoie à une particularité visuelle et architecturale, qui s'il se généralise, « devient une entité de l'esprit »⁵⁵.

Cependant cette dénomination constitue selon moi un réel changement dans les mentalités des Scandinaves, qui considèrent dès lors cet espace comme un tout géographique et politique répondant en quelque sorte aux mêmes caractéristiques, à savoir des régions dominées par l'autorité de centres fortifiés, que nous pouvons lier au système des principautés. Car fondamentalement, nommer permet par un acte de domestication et d'appropriation de l'espace, d'identifier, de singulariser⁵⁶. Le nom propre devient individualisant, car tout territoire doit recevoir un nom s'il veut prétendre à exister⁵⁷. Par ce nom, qui en un certain sens s'oppose aux expressions contenant la racine *austr-* qui semble avoir une portée géographique beaucoup plus large, les Scandinaves reconnaissent l'existence d'une entité géographique et politique, celle des *zopodь*. La reconnaissance d'un tel nom est dès lors venue de la répétition : si l'on réitère son usage à l'intérieur d'une communauté linguistique, ce dernier se transforme en concept⁵⁸. Ce sont certainement les voyageurs, commerçants et mercenaires qui ont fréquenté ces voies commerciales qui ont rapporté cette dénomination, comme en témoignent les différentes inscriptions runiques⁵⁹, pour être plus tard adaptée par la littérature scandinave sous la forme *Garðaríki*. Cette première conception de la Rus' en tant que *Garðar* qui évolue vers la forme *Garðaríki* semble donc figurer les différentes étapes de la structuration de l'État, où des entités culturelles diverses centrées autour de *zopodь* à la tête desquels furent placées des autorités scandinaves, cohabitaient de manière plus ou moins autonome, pour se voir centraliser sous forme d'une entité étatique du nom de Rus' à laquelle renvoie en dernier lieu le terme de *Garðaríki*.

Néanmoins, comme le soulignent Feodor Braun et Elena Melnikova, ce terme ne fut utilisé qu'à partir de la rédaction des sagas à la fin du XIIe siècle, et à apparemment complètement perdu le lien qui le liait avec sa racine *garðr* ne désignant dès lors plus qu'un

⁵⁵ M. Isaacharoff, L. Madrid, *Nommer*, *Littérature*, 97, Paris, 1995, p. 112-125.

⁵⁶ K. Donnellan, *Proper Names and Identifying Descriptions*, *Synthèse*, 21, 1970, p. 335-358.

⁵⁷ M. de la Soudière, *Lieux dits : nommer, dé-nommer, re-nommer*, *Ethnologie française*, vol. 34, 2004, p. 67-77 ; C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris : Plon, 1962, p. 289.

⁵⁸ M. Isaacharoff, L. Madrid, *op. cit.*, 1995, p. 118.

⁵⁹ J. Jesch, *op. cit.*, 2001, p. 96.

royaume et non plus une enceinte fortifiée ou un ensemble de centres proto-urbains fortifiés⁶⁰. Une fois passé dans le langage courant, il est rare qu'une personne utilisant un nom propre veuille en connaître le sens profond. Elle se contente de l'utiliser seulement pour l'entité qu'il désigne⁶¹. C'est ce qui explique à mon sens le glissement vers cette forme, les auteurs plus tardifs, conscients de l'existence de l'État Russe, adaptèrent ainsi cet appellatif sous la forme *X-ríki* qui figure l'idée d'un royaume assujéti à un prince, l'appellatif *ríki* étant communément utilisé en Islande avant le XIIIe siècle pour désigner un domaine sur lequel s'exerçait une charge de pouvoir⁶². Les auteurs des sagas ont ainsi adapté un terme contemporain pour faire ressortir l'idée que l'ensemble de ces espaces fortifiés étaient soumis à une puissance centrale.

C/ La « Grande Suède » ou la « Froide Suède »

Dans l'historiographie scandinave, il existe une autre expression plus rare, pour décrire les territoires de l'ouest de l'actuelle Russie. Il s'agit de *Sviþjóð hin mikla*, « la Grande Suède », que l'on retrouve dans différents types de traités à caractère géographique rédigés à partir du XIIIe siècle.

Il s'agit tout d'abord de la *saga de l'Ynglingar* rédigée par Snorri Sturluson vers l'année 1225, où dans le prolongement de son *Edda*, recueil dans lequel il s'était attaché à conserver les principaux mythes nordiques, il se plaît à décrire la géographie du monde et relate l'arrivée des Ases en Suède et le départ de l'un d'entre eux vers l'ouest qui aboutit à l'installation d'une dynastie royale en Norvège⁶³. Odin, qui savait que sa descendance devait

⁶⁰ F. Braun, *Das historische Russland im nordischen Schrifttum des X-XIV Jahrhunderts*, *Festschrift Eugen Mogk zum 70. Geburtstag 19 juli 1924*, Halle, 1924, p. 192-196 ; E. A. Мельникова, *Восточноевропейские топонимы с корнем garð- в древнескандинавской письменности*, *Скандинавский сборник*, XXII, Таллин, 1977, p. 206-207.

⁶¹ Sir A. Gardiner, *The Theory of Proper Names*, Oxford University Press, London, 1957, p. 7.

⁶² G. Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, 2000, p. 72-73.

⁶³ Ce récit se base sur le texte composé entre la fin du Xe et au début du XIe siècle *Ynglingatal* attribué au scalde norvégien Þjóðólfr ór Hvini qui apparaît également dans l'*Historia Norwegiae*. Ce récit, à travers une géographie plus développée, fait ainsi écho au *Prologue* de son *Edda*, sans doute rédigée à partir de 1220, qui nous est parvenue dans quatre manuscrits aux valeurs textuelles différentes : le *Codex Regius* (premier quart du XIVe siècle), le *Codex Wormianus* (moitié du XIVe siècle), le *Codex Trojectinus* (1600) et le *Codex Upsaliensis* (début du XIVe siècle). L'*Edda* ou *Edda de Snorri* (*Snorra Edda*) se veut d'abord un manuel de poésie scandinave traditionnelle, tout en offrant une présentation complète et organisée de la mythologie nordique. Dans le *Prologue*, Snorri présente les dieux scandinaves (les Ases) comme des hommes originaires d'Asie, liés à la mythique cité troyenne, qui furent à mesure de leur parcours assimilés par les populations locales à des Dieux. *Snorri Sturluson, Edda, Prologue and Gylfaginning*, A. Faulkes (éd.), University College London : Viking

habiter dans la partie septentrionale du monde établit les frères Vé et Vili sur Asgard, et se mit en route accompagné de tous les *díar* et d'une multitude d'hommes. Se dirigeant d'abord vers l'ouest, il gagna la Rus' (*Garðaríki*) et là prit la direction du sud et arriva en Saxe⁶⁴. On retrouve à cette occasion un descriptif des terres qu'Odin traversa.

Au nord de la mer Noire, c'est la *Grande Suède* ou *Froide Suède*. Certains disent que la *Grande Suède* n'est pas plus petite que *Serkland le Grand*⁶⁵, d'autres la comparent au *Bláland le Grand*⁶⁶. La partie nord de la « Suède » est inhabitée à cause du gel et du froid, tout comme la partie sud du *Bláland* est déserte à cause de la chaleur et du soleil. En Suède, il y a de nombreuses provinces. Il y a aussi toutes sortes de nations et maints langages. Il y a là des géants, et il y a là des nains, il y a là des Noirs et il y a là toutes sortes de nations étrangères. Il y a aussi des animaux et des dragons étonnamment grands. Et au nord des montagnes qui se trouvent au-delà de tous les territoires habités coule en « Suède » la rivière qui s'appelle proprement *Tanaïs*. Elle était appelée autrefois *Tanakvísl* ou *Vanakvísl*. Elle se jette dans la mer Noire. Le pays situé dans le bras du *Vanakvísl* était alors appelé *Vanaland* ou *Vanaheim*. Ce fleuve sépare les continents : celui qui est situé à l'est se nomme Asie, celui qui se trouve à l'ouest, Europe⁶⁷.

La *Grande Suède* ou *Froide Suède* qu'évoque Snorri (*Svíþjóð in mikla eða in kalda*) correspond à la *Scythia magna* des textes de l'Antiquité classique et du Moyen-Âge, sûrement en raison de la confusion des noms latins de la Suède (*Svethia*) et du pays des Scythes (*Scythia* ou *Scithia*)⁶⁸, un ensemble de peuples nomades, d'origine indo-européenne, ayant vécu entre le VIIe siècle et le IIIe siècle av. J.-C. dans les steppes eurasiennes, une vaste zone allant de l'Ukraine à l'Altaï, en passant par le Kazakhstan. Cette confusion est d'autant plus probable que nombre de colons scandinaves vinrent s'installer dans ces régions qui correspondent ni plus ni moins au nord-ouest de l'actuelle Russie ainsi qu'à l'actuelle

Society for Northern Research, 1988 ; Snorri Sturluson, *The Uppsala Edda*, A. Faulkes (trad.), H. Pálsson (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 2012.

⁶⁴ Snorri Sturluson, *Histoire des Ynglingar*, dans Snorri Sturluson, *Histoire des rois de Norvège, Heimskringla, Première partie : des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, F. X. Dillmann (trad.), Paris : Gallimard, L'Aube des Peuples, 2000, chap. 5, p. 58-59.

⁶⁵ Dans ce contexte, l'Afrique du Nord.

⁶⁶ *Blá* = noir, *land* = pays. Nous ne savons pas réellement de quelle région il s'agit, mais dans le contexte présent, il semblerait que ce soit l'Afrique.

⁶⁷ Snorri Sturluson, *Histoire des Ynglingar*, op. cit., 2000, chap. 1.

⁶⁸ A. Heusler, *Die Gelehrte Urgeschichte im altisländischen Schrifttum*, Berlin, 1908, p. 43 ; R. Simek, *Altneudishe Kosmographie*, Berlin, 1990, p. 209-210.

Ukraine, une telle expression renvoyant ainsi à une étape antérieure de la Rus' alors dirigée par des élites scandinaves.

L'appellatif *Tanaïs* correspond au Don, l'un des principaux fleuves de Russie, qui prend sa source près de Toula au sud de Moscou avant de se jeter 2 000 km plus loin dans la mer d'Azov, en donnant naissance à un delta d'une superficie de plus de 540 km². Il était connu en Grèce antique et dans l'Empire romain sous le nom de *Tánaïς*, nom qui selon Plutarque, dérivait du scythe *don* ou *dan* signifiant « eau ». Le mot norrois *kvísl* désigne quant à lui le delta. Les termes *Tanakvísl* ou *Vanakvísl* se rapportent donc au delta du Don qui ne séparait pas seulement la Scythie de la Bactriane, mais aussi l'Europe de l'Asie, concept que l'on retrouve chez Orosius et Isidore de Séville qui considèrent l'Est de la Scythie comme la frontière avec l'Orient. Snorri ou sa source semblent ainsi considérer que ces deux noms sont interchangeable, homologie qui va lui permettre de situer dans le delta formé par les nombreux bras du Don la patrie originelle des dieux scandinaves, les Vanes⁶⁹. L'image que Snorri nous livre de ces régions apparaît en grande partie fondée sur des autorités plus anciennes qui proviendraient d'écrits latins présents en nombre dans les monastères islandais où à la cour royale lors de son séjour en Norvège. Ce récit de l'origine des Ases du sud-est de l'Europe, aux frontières de l'Asie, a pu en partie être inspiré par l'idée traditionnelle, empruntée à l'époque classique, selon laquelle les nations germaniques (plus particulièrement les Goths) étaient originaires de Scythie et de Thrace⁷⁰. Dans son *Ynglinga Saga*, la *Grande Suède* constituait donc une partie de la carte historique concernant le voyage d'Odin depuis l'Asie vers la Suède, un schéma qui permettait en outre de rattacher la Scandinavie et dans le cas présent la dynastie des *Ynglingar* à l'histoire de l'Europe chrétienne.

On retrouve ensuite cette expression dans trois traités géographiques, l'*Heymslýsing* contenu dans l'*Hauksbók*⁷¹, l'*Upphaf*⁷², ainsi que le *Landafræði* contenu dans l'*Alfræði Íslenzk*. Ils furent rédigés au tournant du XVe siècle bien que nous revenions dans un instant plus précisément sur leurs dates de rédaction. Très proches dans leurs contenus ils dérivent chacun d'une description de l'Europe et de la Scythie que l'on retrouve dans le quatorzième chapitre des *Étymologies* d'Isidore de Séville, et se présentent sous la forme d'une présentation des régions composant l'Europe en fonction des différents fils de Japhet qui les

⁶⁹ G. Dumézil, *Les Dieux Germaniques*, Paris, 1959, p. 18.

⁷⁰ A. Faulkes, *Descent from the gods, Mediaeval Scandinavia*, 11, Odense University Press, 1982, p. 92-125.

⁷¹ Manuscrit AM 544 4^o, f. 3 v dans *Hauksbók, udgiven efter de arnamagnæanske håndskrifter, op. cit.*, E. Jónsson, F. Jónsson (éds.), Copenhague, 1892-1896, p. 155-156.

⁷² *Antiquités Russes d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, C. C. Rafn (éd.), 2 vols, København, 1850-1852, p. 447 ; *Forrnanna sögur eptir gömlum handritum útgefnar að tilhlutun hins norræna fornfræða félags*, S. Egilsson, Th. Guðmundsson, Th. Helgason, F. Magnússon, N. M. Petersen, C. C. Rafn and R. C. Rask (éds.), XI, København : Kaupmannahöfn, 1825-1837, p. 114-115.

gouvernèrent. C'est ainsi qu'est présentée cette « Grande Suède » où régna Magog, dont faisait partie le *Garðaríki*, auquel est adjointe une liste des villes qui le composent. Néanmoins, bien qu'ils semblent provenir d'une source commune, ces récits ne suivent pas le même ordre d'énonciation, mais les informations qu'ils contiennent conservent tout de même une forme équivalente.

<i>Heimlýsing</i>	<i>Upphaf</i>	<i>Landafraeði</i>
<p>I Þeim lut heímsens er Europa, oc er austat Suíþjóð hin micla ;</p> <p>Þangat ko mat cristna Philippus postole.</p> <p>I þui ríki et þat er Ruscia heítír, þat kollum ver Garðaríki.</p>	<p>Í Europa er austast Cithía, þat köllum vèr Svíþjóð hina miklu ;</p> <p>Þar prædikaði Filippus postuli.</p> <p>Garðaríki.</p>	<p>Iapheth atti VII syni, þeira nöfn voro þessi : Gomer, Magoc, Madai, Iuban, Tubal, Masok, Tirak. Þessi erro þjóðlönd i Þeim hluta heims, er Eyropa heiter : Svíþjóð sum hinn micla,</p> <p>Þar réð Magoc, Kyllingaland, þath köllum ver Garda-riki (...)</p>
<p>Dans la partie habitée du monde se trouve l'Europe, dont la partie la plus à l'est se nomme la Grande Suède.</p> <p>C'est là que l'apôtre Philippe vint pour prêcher le christianisme.</p> <p>Dans cette région, il y a le royaume appelé la Russie, que nous appelons Garðaríki.</p>	<p>Le pays le plus à l'est de l'Europe s'appelle la Scythia, que nous appelons la Grande Suède.</p> <p>Là-bas prêcha l'apôtre Philippe.</p> <p>Garðaríki.</p>	<p>Japhet avait sept fils dont voici le nom : Gomère, Magog, Madaï, Yavane , Tubal, Mèshek, Tirace.</p> <p>Dans cette partie habitée du monde se trouvent l'Europe, et la Grande Suède, où régna Magog, et le Kyllingaland (Courlande) que nous appelons</p> <p>Garðaríki.</p>

Cette expression qui provient donc d'une source commune, semble évoluer sous la plume des auteurs. Dans le récit de Snorri elle sert un cadre géographique mythologique, où à la manière d'Isidore de Séville sont présentés les différents peuples qui habitaient cette région, tandis que dans celui des traités géographiques elle sert un cadre géographique chrétien plus précis englobant des entités réelles parmi lesquelles le *Garðaríki* et les villes qui la composent.

II/ Cartographie des toponymes russes

Que ce soit sous forme de témoignages épigraphiques ou poétiques contemporains, ou encore d'œuvres littéraires plus tardives, le passage en revue des différents noms de lieux consignés par l'historiographie scandinave nous offre la possibilité de reconstituer en quelque sorte la cartographie mentale que les Scandinaves se faisaient de la Rus' et de manière plus générale de l'espace situé à l'Est, pour ainsi se rendre compte que leur spectre d'appréhension était au final très réduit, ne se limitant qu'à un faible nombre de toponymes et de descriptions qui se présentent souvent comme éloignées des réalités physiques et géopolitiques des époques évoquées. Néanmoins, par l'analyse de leurs récurrences et de leurs époques d'apparition dans nos sources, il nous est possible de mieux saisir certaines étapes de la pénétration des Scandinaves dans cet espace et de reconstruire des itinéraires qui à bien des égards semblaient empruntés par les voyageurs de l'époque, ou tout du moins connus des auteurs qui les consignèrent, bien qu'il faille une fois de plus faire attention au rôle joué par l'intertextualité dans les récits qui nous sont parvenus. C'est pour cela que nous ne pouvons une fois de plus qu'insister sur la différence dans le traitement que nous devons appliquer à nos sources. Stances scaldiques et inscriptions runiques se présentent comme des sources contemporaines essentielles, qui de par leur structure et leur contenu ne peuvent emprunter à d'autres sources au contraire de la littérature des siècles suivants, souvent influencée par d'autres œuvres, ou par les propres expériences et conceptions de l'auteur qui n'a bien souvent aucune idée de la réalité géographique des régions qu'il évoque.



Villes, fleuves et rivières de la Rus'

A/ Les hydronymes

La voie de la Baltique

L'axe que constitue le golfe de Finlande, la Neva, le lac Ladoga et le Volkhov représente dès le VIIe siècle la principale porte d'entrée des Scandinaves vers le nord-est de l'Europe. Cette voie donnait accès aux différents réseaux de ressources du nord de l'Europe,

et permettait de se connecter aux grandes routes de commerce reliant la Baltique à Byzance, mais aussi à l'espace volgaïque et l'Est musulman. Il n'y a rien d'étonnant donc, à constater que les premiers sites d'implantations scandinaves, qui datent de la seconde moitié du VIII^e siècle, se trouvent le long du Volkhov⁷³, véritable nœud de communication permettant de rejoindre, parfois grâce au portage, la Svir puis l'Ojat et la mer Blanche au nord ; la Lovat, puis la Dvina ou le Dniepr plus au sud ; ou encore la Msta, la Tvertsa puis la Volga en direction de l'est. De ce premier ensemble fluvial, l'historiographie scandinave n'a conservé qu'un nombre réduit de toponymes qui se rapportent essentiellement à l'embouchure de ce système. On y retrouve tout d'abord de nombreuses mentions de la mer Baltique sous les formes *Austmarr* ou *Eystrasalt* qui figurent toutes deux l'idée d'une « mer de l'Est » qui permettait d'accéder au réseau susmentionné, ainsi que des références aux régions entourant le golfe de Finlande. Néanmoins, ces toponymes constituent un ensemble à part, puisqu'ils n'interviennent que dans les inscriptions runiques, figurant ainsi des itinéraires bien connus des voyageurs. C'est tout d'abord l'expression *Holms hafí* que l'on ne retrouve qu'une seule fois dans l'inscription U 214 et qui évoque la « mer de *Holms* », c'est-à-dire le golfe de Finlande, mais aussi l'*Eistaland* (U 439) ou l'*Æistlandum* (Vg 181) c'est-à-dire l'Estonie. En revanche, pour ce qui est du réseau fluvial connecté à cette embouchure, il est intéressant de constater que les noms des principaux cours d'eau de cette région pourtant assidûment fréquentée par les Scandinaves, ne nous sont parvenus qu'au travers des traités géographiques des XIII^e-XIV^e siècle, sous la forme *Neyia* pour la Neva⁷⁴, et sous la forme *Olkoga* pour le Volkhov⁷⁵. Cette dernière forme souvent assimilée à la Volga, n'apparaît que dans l'*Hauksbók* dans une liste où sont cités dans l'ordre *Nepr* (Dniepr), *Nyia* (Neva), *Seimgol* (Golfe de Riga), *Duna* (Dvina occidentale), *Olkoga*, *Vina* (Dvina Orientale) et *Kuma* (Kouma ?). Or, on se rend bien compte que ces rivières sont celles que les Scandinaves avaient l'habitude d'emprunter dans le cadre de leurs activités à l'Est. Plus étonnant en revanche est la présence de la *Kuma*, tant est qu'il s'agisse bel et bien de la Kouma du sud de la Russie, qui s'écoule le long de la république de Karatchaïevo-Tcherkessie, du kraï de Stavropol et de la République du Daghestan, et qui constitue l'une des étapes sur la voie menant de la mer d'Azov à la mer Caspienne. La transmission d'un tel terme pourrait ainsi faire écho au voyage d'Yngvarr, qui pourrait s'être achevé en Caspienne, à propos duquel les

⁷³ J. Callmer, *op. cit.*, 2000, p. 59-63.

⁷⁴ *Stórár* dans *Alfræði íslenzk*, *op. cit.*, 1908-1918, p. 44 ; *Hauksbók*, *op. cit.*, 1892-1896, p. 150.

⁷⁵ *Hauksbók*, *ibid.*

voyages d'essais, dans une tentative de reconstitution des différentes étapes, ont permis de montrer qu'il était effectivement possible de joindre ces deux mers en empruntant ce fleuve⁷⁶.

Dvina occidentale et Dvina orientale

Les plus anciennes mentions de la Dvina se trouvent dans l'*Edda poétique*, un ensemble de poèmes en vieux norrois, datés des VIIIe-XIIe siècles, dont les auteurs ne sont pas nommés, qui furent rassemblés dans un manuscrit islandais du XIIIe siècle, le *Codex Regius*. C'est dans le *Grímnismal*, un récit qui daterait de la première moitié du Xe siècle, qu'apparaît pour la première fois ce toponyme sous la forme *Vína*. L'auteur dans une tentative de définir la cosmogonie du monde à travers les paroles d'Odin, y livre toute une série de noms de rivières dont cette dernière⁷⁷. Il y est ainsi expliqué que ces cours d'eau, dont bon nombre appartiennent au domaine du fantastique, puiseraient leurs origines de la mythique source *Hvergelmir*. La mention de ce fleuve est en ce sens problématique qu'il est difficile de savoir dans notre cas s'il s'agit de la Dvina occidentale ou bien orientale. La Dvina occidentale prend sa source dans les collines de Valdaï puis traverse sur près de 1 020 km la Russie, l'actuelle Biélorussie et la Lettonie pour enfin se déverser dans le golfe de Riga. L'origine même du terme demeure problématique, mais il semblerait selon Max Vasmer qu'il soit d'origine indo-européenne et désigne de manière générale une rivière ou un cours d'eau, ce qui par la suite aurait donné son nom à la Dvina orientale qui elle prend sa source dans la région de Vologda aux confluents de la Soukhona et de la Youg, puis se déverse dans la mer Blanche⁷⁸.

Le scalde Glúmr Geirason dans un poème composé en 970 et conservé dans l'*Heimskringla* est le premier à mentionner la Dvina orientale sous cette même forme de *Vína* à propos de la bataille livrée par le roi Haraldr Gráfeldr contre les Biarmiens⁷⁹. On retrouve une autre mention pour le dernier quart du Xe siècle dans la *Vellekla* d'Einarrr Helgason skálaglamm⁸⁰. Cependant, Mervi Koskela Vasaru, met en avant le fait que l'association entre *Vína* et Dvina orientale correspond en réalité à quelque chose de plus tardif⁸¹, et qu'il pourrait

⁷⁶ F. Koivusalo, *Rus-projektet, Ett försök att förstå den vikingatida skeppsbyggaren och sjöfararen*, Vasa, 1996.

⁷⁷ *L'Edda Poétique, op. cit.*, 1992, p. 55, 28.1.

⁷⁸ M. Vasmer, *Russisch Etymologisches Woerterbuch : Russian Etymological Dictionary*, Heidelberg, 1953-1958, p. 161.

⁷⁹ Glúmr Gráf 6.

⁸⁰ *Eskál Vell* 11.

⁸¹ M. Koskela Vasaru, *Bjarmaland*, Leiden : Brill, 2010, p. 177-178.

en fait s'agir ici d'une extrapolation de Snorri, l'auteur de l'*Heimskringla*⁸². Pour la même époque nous n'avons pas de trace d'un toponyme se rapportant à la Dvina occidentale, bien que dès la moitié du IXe siècle elle semble avoir constitué une importante voie de transit⁸³, ce que semblent confirmer les inscriptions runiques. L'inscription Sö 198 commémore ainsi un homme qui *uft siklt til simk(a)(l)(a) ... um tumisnis* « navigue souvent vers Seimgalir ... prêt de Dómisnes »⁸⁴. *Dómisnes* représente le nom scandinave désignant la portion de terre qui se projette dans le golfe de Riga à partir du sud, tandis que *Seimgalir* désigne les habitants de *Semigalia*, les plaines situées à l'embouchure de la Dvina occidentale. À trois autres reprises, des inscriptions relatent la mort d'hommes à proximité de l'embouchure de la Dvina, sur la côte est du golfe de Riga, autrement appelée le *Lífland*, « le pays des Livs » ou Livonie. C'est le cas de U 698 qui commémore un homme qui *ut fai aliflainþi frai.../* « est mort à l'étranger, au Lífland »⁸⁵, de Sö 39, où un homme consigne la mort de son frère, qui *trukn-þi [a] lflanti/* « a coulé au Lífland »⁸⁶, ou encore de G 135 à propos d'un homme qui *[va]rð dauðr a Vindau/Vindö/* « Est mort à Vindau », à savoir dans la région de Ventspils en Lettonie⁸⁷. Cette voie fluviale constituait à partir du Xe siècle l'une des principales voies d'accès vers le sud, et permettait de rejoindre le Dniepr, puis la mer Noire et Byzance. Le témoignage que nous livre la *Guta Saga*, rédigée au XIIIe siècle, va très largement en ce sens. La saga débute par la découverte du Gotland par le mythique þieluar, qui réussit à lever le mauvais sort qui pesait sur l'île. Son fils Hafþi eut trois fils : Graip, Gute et Gunfjaun qui se repartirent l'île en trois parties. Néanmoins, les descendants de ces trois hommes furent si nombreux qu'une partie d'entre eux dut émigrer. Ils allèrent d'abord à Fårö, d'où ils furent rejetés par la population, pour ensuite s'installer sur une île estonienne appelée Dagö. De là ils rejoignirent le fleuve dont le nom apparaît sous la forme *Dyna*, traversèrent la Rus' et rejoignirent le royaume des Grecs, c'est-à-dire Byzance⁸⁸. Qu'il s'agisse du récit d'une véritable migration, d'un mélange

⁸² Le terme *Vína* peut renvoyer à différents espaces autour de la mer Blanche. T. N. Jackson, Location of Bjarmaland, *Suomen varhaishistoria*, K. Julku (éd.), *Studia Historica septentrionala*, 21, Rovaniemi : Pohjois-Suomen Historiallinen Yhdistys, 1992, p. 122-130.

⁸³ E. A. Melnikova, *op. cit.*, 1996, p. 35 ; J. Callmer, *op. cit.*, 2000, p. 78.

⁸⁴ J. Jesch, *op. cit.*, 2001, p. 90-91.

⁸⁵ La pierre ayant été perdue, la lecture que l'on peut faire de cette inscription ne dépend plus que de photographies et se présente comme incertaine. J. Jesch, *ibid.*, p. 92.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ O. Pritsak, *The Origin of Rus', Volume One, Old Scandinavian Sources other than the Sagas*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1981, p. 345.

⁸⁸ *Guta Saga, The History of the Gotlanders*, C. Peel (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1999, p. 5. La *Guta saga* est un récit écrit en gutnisk dans la seconde moitié du XIIIe siècle (probablement avant 1285) qui traite de l'histoire du Gotland, de sa colonisation, de l'exil forcé d'un tiers de ses habitants, sa christianisation et ses relations politiques avec la Suède. Elle ne survit qu'à travers un seul manuscrit, le Codex Holm. B64, datant de 1350, préservé à la Swedish Royal Library de Stockholm.

de tradition orale et de fiction, ou d'un récit fictionnel inspiré d'autres récits⁸⁹, cette mention témoigne bien de toute l'importance de cette voie de transit pour qui veut traverser la Rus'. À partir du XIIIe siècle, c'est ainsi sous la forme *Dyna/Duna* que les auteurs scandinaves font référence à la Dvina occidentale, alors que le terme *Vína* désigne désormais explicitement la Dvina orientale dans le cadre de sagas des XIIe-XIIIe siècles relatives au *Bjarmaland*. Le toponyme *Vína* se trouve alors étroitement associé aux régions des rives de la mer Blanche, bien que son attachement au fleuve demeure souvent ambigu, comme dans la *Bósa saga ok Herrauðs* où il est question d'une forêt plutôt que d'un cours d'eau⁹⁰.

Il demeure compliqué de voir quand et comment s'est opérée cette distinction dès lors que nous ne possédons pas de références antérieures à ce toponyme. Ces deux toponymes existaient-ils dès le début en tant que tels où sont-ils le fruit d'une différenciation poussée chez les auteurs par la nécessité de distinguer deux fleuves où s'exerçaient les activités des Scandinaves. D'autant plus que cette division semble très clairement admise dans les traités géographiques où les deux formes apparaissent de manière conjointes dans la description des fleuves qui parcourent l'Europe⁹¹.

Comme nous aurons le loisir de le voir lorsque nous évoquerons la ville de Polotsk, il existe dans la *Kristni saga* un autre toponyme qui pourrait être lié à la Dvina sous la forme *Drafn/Drofn* où Þorvaldr Koðránsón sera inhumé à l'église de Saint Jean-Baptiste⁹².

Dniepr

La plus ancienne mention du Dniepr (*Nep*) se trouve dans l'*Atlakviða*. Il s'agit de l'un des poèmes les plus archaïques de l'*Edda poétique*, conservé là encore dans le *Codex Regius*. Dans ce récit qui est aussi rapporté par la *Völsunga saga*, Attila, le roi des Huns, envoie un messenger à Gunnar le roi des Burgondes, ainsi qu'à son cadet Högni afin de les inviter à sa cour pour leur offrir de grandes richesses. En échange de leur venue, il s'engage à « leur donner nombre de biens de valeur dont des fermes sur le Dniepr », ce qui est en fait un subterfuge pour les capturer et leur faire avouer où ils cachent leurs biens, parmi lesquels l'or

⁸⁹ *Ibid.*, p. 15-49.

⁹⁰ *Bósa saga ok Herrauðs*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads), Middlesex : Penguin Classics, 1985, chap. 7, 10.

⁹¹ *Hauksbók*, *op. cit.*, 1892-1896, p. 150.

⁹² *Kristni saga* dans *Íslendingabók, Kristni Saga, The book of the Icelanders, The Story of the Conversion*, *op. cit.*, 2006, chap. 13.

du dragon Fáfñir⁹³. L'association du Dniepr à Attila n'a en soit rien de surprenant, puisqu'à l'apogée de son pouvoir, l'actuelle Ukraine faisait partie de son royaume. La seconde mention de Dniepr (*Nep*) se trouve cette fois-ci dans la *Kristni saga* écrite au début du XIIIe siècle à propos des Islandais Þorvaldr Koðránsson et Stefnir Þórgilsson, qui de Jérusalem, pour rentrer au Danemark, passèrent par Constantinople (*Miklagarðr*) pour ensuite rejoindre Kiev (*Kænugarðr*) sur le Dniepr (*Nep*) puis Polotsk (*Pallteskia*) où Þorvaldr trouvera la mort, tandis que son compagnon poursuivra son périple jusqu'à destination⁹⁴. Nous retrouvons ensuite cet hydronyme dans les traités géographiques que nous avons déjà pu mentionner, parmi notamment les listes de fleuves qui parcouraient l'est de l'Europe⁹⁵. Il est ainsi étonnant de constater qu'il n'existe pas de mention de transit via ce fleuve concernant notamment les voyageurs qui se rendaient à Byzance. La seule trace que nous ayons conservée se trouve dans deux inscriptions runiques qui témoignent indirectement de leurs opérations sur cette voie, sans pour autant qu'il ne soit indiqué leur destination initiale. La première se trouve dressée sur l'île de Berezan à proximité de l'embouchure du Dniepr, où un Scandinave du nom de Grani explique qu'il « fit ce sarcophage en mémoire de Karl son compagnon » (*krani kerpi half þisi iftir kal filaka sin*)⁹⁶. La seconde, G 280, est une pierre du Gotland datée de la seconde moitié du Xe siècle, où quatre frères commémorent la mort d'un dénommé Hrafn et de son compagnon Rofstein qui *Kuamu uit i aifur* « allèrent jusqu'à Eifor » ce rapide situé sur le Dniepr qu'évoque le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète sous la forme *Aeifor*⁹⁷.

Alors que nous avons de nombreuses traces des voyageurs qui se sont rendus à Byzance, comment expliquer que le voyage le long de cette voie n'ait jamais constitué une thématique de l'historiographie, ni même un toponyme récurrent dans les inscriptions runiques ? Pour ce qui est des inscriptions runiques, comme nous avons pu le voir, il est très rare que des hydronymes soient conservés, leurs auteurs préférant évoquer des régions plus précises, ou des noms de villes, dans l'idée de situer avec plus de précision le lieu de disparition des défunts. Si l'on s'intéresse de plus près aux formules employées concernant les défunts à l'Est, on remarque que plus le lieu de disparition est éloigné, plus l'inscription demeurera vague, à l'exception des quelques noms de grandes villes comme *Miklagarðr* qui résonnent comme autant de points précis sur la carte mentale que devaient se faire les

⁹³ *L'Edda poétique, op. cit.*, 1992, p. 211, 53.

⁹⁴ *Kristni saga, op. cit.*, 2006, chap. 13.

⁹⁵ *Alfræði islensk, op. cit.*, 1908-1918, p. 44 ; *Hauksbók, op. cit.*, 1892-1896, p. 150.

⁹⁶ J. Jesch, *op. cit.*, 2001, p. 96.

⁹⁷ I. Sorlin, Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du Xe siècle, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 6, n° 2, Paris, 1965, p. 148.

contemporains du monde. Mais une fois dépassées les régions de la Baltique dont nous avons conservé des toponymes nombreux et variés, les auteurs et commanditaires des inscriptions, vivant souvent dans la région où était dressée la pierre, ne devaient pas avoir d'idée précise du lieu de disparition de leurs proches, car voyager à l'Est n'était évidemment pas une entreprise à la portée de tous. Dans le cadre de la littérature, la rareté de telles mentions s'explique par un tout autre phénomène que nous développerons dans le chapitre suivant, à savoir que les sagas ne décrivent que rarement des itinéraires en tant que tels, et qu'ainsi les voies fluviales sur lesquelles s'opéraient des transits n'étaient par conséquent pas nommées, à l'exception des traités géographiques plus tardifs qui s'attachaient à la description de ces régions. De même dans ces récits, la région de Kiev et du sud de la Rus' ne fait jamais l'objet d'un traitement approfondi des auteurs qui lui préfèrent le Nord et les régions de Ladoga et de Novgorod.

Don

Le Don ne fait pour sa part l'objet que d'une seule référence dans le chapitre I de l'*Ynglinga saga* de Snorri Sturluson, sous l'appellatif classique *Tanaïs* emprunté à Isidore de Séville, où il est expliqué comme nous l'avons vu à propos de la « Grande Suède » que le Don sépare l'Asie de l'Europe, c'est dans le bras du Don que se situe la patrie des Vanes. L'absence de ce fleuve dans nos sources peut s'expliquer par le simple fait que cette voie ne représentait pas l'un des itinéraires usuels des Scandinaves, d'autant plus que dès le Xe siècle, cette voie fluviale fut progressivement supplantée à l'est par le réseau de la Volga et à l'ouest, au milieu du même siècle par le Dniepr qui joua un rôle grandissant dans l'acheminement des biens à destination de Constantinople.

Cours d'eaux et hydronymes mythologiques

L'unique référence au *Lindibelti* se situe dans le chapitre V de l'*Yngvars saga víðforla* où le roi Jólfr de *Héliópolis* explique à Yngvarr que la source du fleuve qu'il est en train de remonter porte ce nom, et que de cette source coule un autre fleuve qui se jette aussi dans la mer Rouge (*Rauðahaf*), là où il y a un abysse appelé *Gapi* ainsi qu'un isthme du nom de *Siggeum*⁹⁸. Cette rivière, dont Yngvarr s'est fixé pour objectif de découvrir la source, n'est pas nommée, mais il est dit « qu'il y avait trois rivières coulant à l'Est en *Garðaríki*, et que la

⁹⁸ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5, p. 51.

plus grande (celle empruntée par Yngvarr) était celle du milieu »⁹⁹. Ce récit du voyage d'Yngvarr pose un certain nombre de contradictions qui ont ouvert la porte à d'innombrables débats sur la véracité des dires de l'auteur ou encore sur la reconstitution de l'itinéraire suivi par cette expédition. Rappelons tout d'abord que celle-ci est attestée par au moins vingt-quatre pierres runiques, qui pour la majorité se situent dans la région du lac Mälaren en Suède (Uppland, Södermanland, Östergötland), et commémorent des membres de cette expédition¹⁰⁰. Dans certains cas elles permettent même d'envisager la voie empruntée par Yngvarr. Ainsi U 439 nous apprend que « Sæbjörn commanda un bateau avec Yngvarr vers l'est en Eistaland », c'est-à-dire sur la route qui mène de la Suède au golfe de Riga et permet de rejoindre Novgorod, le siège du Grand Prince Jaroslav. Mais la majorité de ces inscriptions ne font hélas référence qu'à des orientations géographiques et non à des toponymes précis. Ainsi ce voyage est entrepris vers l'est/*austr* (Sö 131, Sö 173, Sö 179, Sö 281, Sö 320, Sö 335, U 439, U 644, U 654, U 778, U Fv1992;157, Vs 19), vers le sud (Sö 179, Sö 279), mais aussi vers le *Serkland* (Sö 131, Sö 179, Sö 279, Sö 281, U 439)¹⁰¹. Le *Serkland*, dont l'étymologie est incertaine, peut à la fois renvoyer au « pays des Sarrasins », c'est-à-dire des Musulmans et par là même au Califat Abbaside¹⁰², mais aussi à la ville de Sarkel située sur le Don¹⁰³, ou encore au latin *serica* « soie » qui évoque la route vers l'Orient¹⁰⁴. Il paraît ainsi évident que ce voyage se serait décomposé en plusieurs étapes¹⁰⁵, que la saga présente comme autant d'aventures. De Suède, Yngvarr se serait rendu à Novgorod, à partir de laquelle il se serait mis en direction du sud-est, vers des régions qui semblent correspondre aux bords de la mer Caspienne¹⁰⁶. Le fleuve en question pourrait donc à bien des égards correspondre à la Volga ou au Don, bien que Mats G. Larsson l'ait identifié pour sa part au Rioni qui coule à l'est de la mer Noire et se trouve au milieu de deux autres rivières qui coulent dans la même direction. Cette tentative d'identification se rattache à l'effort opéré par ce dernier pour lier les événements décrits dans la saga à ceux pour la même époque de la *Chronique Georgienne*,

⁹⁹ *Ibid.*, p. 45.

¹⁰⁰ Ög 155 ; Sö 9 ; Sö 105 ; Sö 107 ; Sö 108 ; Sö 131 ; Sö 173 ; Sö 179 ; Sö 254 ; Sö 277 ; Sö 279 ; Sö 281 ; Sö 287 ; Sö 320 ; Sö 335 ; U 439 ; U 644 ; U 654 ; U 661 ; U 778 ; U 837 ; U 1143 ; U Fv1992;157 ; Vs 19 ; voir Annexe IV.

¹⁰¹ Voir Annexe IV.

¹⁰² H. R. Ellis Davidson, *The Viking Road to Byzantium*, London, 1976, p. 167 ; S. Blöndal, S. B. Benediktz, *The Varangians of Byzantium, an aspect of Byzantine military history*, Cambridge-London-New-York : Cambridge University Press, 1978, p. 227-228.

¹⁰³ G. Jarring, *Serkland, Namn och bygd*, 71, 1983, p. 125-132.

¹⁰⁴ J. Shepard, *Yngvarr's expedition to the East and a Russian inscribed stone cross*, *Saga Book*, XXI, 1982-5, p. 235.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 271.

¹⁰⁶ A. Stender-Petersen, *Varangica*, Aarhus, 1953, p. 137 ; S. B. F. Jansson, *The Runes of Sweden*, New York, 1962, p. 39-40 ; P. H. Sawyer, *Kings and Vikings : Scandinavia and Europe AD 700-1100*, London-New York, 1982, p. 32-35.

c'est-à-dire entre 1040-1041. Il identifie ainsi le contingent d'Yngvarr avec une armée de trois mille Scandinaves qui aurait pris part en Géorgie à la bataille ayant opposé le roi Bagrat IV au grand-duc Liparit¹⁰⁷. Nous reviendrons plus tard sur ces considérations chronologiques et sur la teneur exacte de cette expédition, mais rappelons seulement que dans notre cas, il apparaît très risqué de vouloir faire du cadre géographique de l'*Yngvars saga*, un cadre précis¹⁰⁸. Comme le rappelle la référence au *Siggeum*, tirée des *Étymologies* d'Isidore de Séville, qui s'apparente à un promontoire rocheux de l'Hellespont¹⁰⁹, l'auteur n'a pas une conscience précise des éléments géographiques qu'il décrit, et a donc recours à d'autres sources d'inspirations pour créer le cadre de son aventure. Il est donc très difficile d'identifier le *Lindibelti* avec un toponyme existant au sud-est de la Rus' et ce d'autant plus que le fleuve dont il est la source est censé se jeter dans la mer Rouge (*Rauðahaf*).

Force est donc de constater qu'au contraire des noms de villes, les Scandinaves ne consignèrent que très peu de noms de rivières. La littérature scandinave est souvent peu loquace concernant les noms de fleuves étrangers, ceci étant peut-être dû à l'absence de cartes ou de traités géographiques contemporains qui empêchent le rédacteur de précisément les situer dans l'espace qu'il décrit, et l'oblige ainsi à recourir à des autorités étrangères souvent empruntées d'archaïsmes. D'un autre côté, les références répétées aux régions entourant les golfes de Riga et de Finlande, et ce notamment dans les inscriptions runiques, montrent bien que ces deux axes constituaient déjà aux Xe et XIe siècles des portes d'entrées privilégiées vers les territoires du nord-est de l'Europe.

B/ Les villes

L'historiographie scandinave n'a conservé que quatorze noms de villes considérées comme faisant partie de la Rus'. Il s'agit d'*Hólmgarðr*, *Aldeigjuborg*, *Kænugarðr*, *Súrdalar*, *Palteskia*, *Smaleskia*, *Móramar*, *Rostofa*, *Álaborg*, *Danparstaðir*, *Sýrnes*, *Gaðar*, *Citopolis* et *Héliópolis*. De cette liste, seules les huit premières sont clairement identifiées et

¹⁰⁷ Nous reviendrons sur cet évènement dans la partie suivante sur « les raisons du départ à l'Est ». M. G. Larsson, Vart for Ingvar den vittfarne ?, *Fornvännen*, 78, 1983, p. 95-104 ; M. G. Larsson, Ingvarstågets arkeologiska bakgrund, *Fornvännen*, 81, 1986, p. 98-113.

¹⁰⁸ J. Shepard, *op. cit.*, 1982-85, p. 276-279.

¹⁰⁹ G. Glazyrina, On Heliopolis in saga víðförla, *Scandinavia and Christian Europe in the Middle Ages : Papers of the 12th International Saga Conference, Bonn, Germany, 28th July-2nd August 2003*, R. Simek, J. Meurer (éds.), Bonn : Universität Bonn, 2003, p. 175-178.

correspondent aux villes de Novgorod, Ladoga, Kiev, Souzdal, Polotsk, Smolensk, Mourom et Rostov¹¹⁰ ; les six autres demeurant plus difficiles à identifier. À l'exception des deux dernières qui relèvent du domaine de la fiction, ces agglomérations constituèrent à différents stades, les principaux centres proto-urbains qui verrouillèrent les deux grandes voies de transit qui traversent la Rus' : la route Baltique-Volga et la « Voie des Varègues aux Grecs ». Il est tout d'abord frappant de constater que comparativement aux toponymes anglais ou nordiques, la littérature scandinave n'a gardé qu'une infime minorité de noms de villes ou de cours d'eau parmi les presque quatre cent que la littérature russe a conservé¹¹¹. Cela peut s'expliquer par le peu de cas que cette littérature faisait de la géographie russe, considérée comme partie intégrante des marges de l'espace scandinave, n'exigeant dès lors pas d'être détaillée. Mais chacun de ces noms de villes, consignés sur des supports variés et à différentes époques, en plus de témoigner de la connaissance ou au contraire de la méconnaissance de la géographie russe par les auteurs scandinaves, offre en seconde lecture une manière d'apprécier l'évolution de l'attachement des Scandinaves à la terre russe et des relations qu'ils entretenaient avec celle-ci.

Parmi ces sources nous trouvons tout d'abord les inscriptions runiques qui n'ont conservé de traces que de la ville de Novgorod sous le toponyme *Hólmgarðr*, ainsi que la poésie scaldique qui en plus d'*Hólmgarðr* mentionne la ville d'*Aldeigjuborg* (Ladoga). Nos principales sources demeurent donc les sagas dans lesquelles on retrouve tous les noms énumérés plus haut, à l'exception de *Sýrnes* et *Gaðar* que l'on ne trouve que dans l'*Heymslýsing*, un traité géographique consigné dans l'*Hauksbók*¹¹², une compilation islandaise de traité savants que Finnur Jónsson data dans un premier temps de la période 1323-1329, avant que l'expertise paléographique menée par Stefán Karlsson ne fasse remonter sa rédaction entre 1302 et 1310¹¹³. Ce récit que nous avons déjà évoqué, s'attache à énumérer les différentes régions du monde, dont la Rus', à propos de laquelle elle nous offre une liste de ville. Ce type de liste n'est pas une exception puisque l'on retrouve la même tentative d'offrir une géographie de la Rus' dans trois autres traités géographiques de la fin du

¹¹⁰ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 40-50.

¹¹¹ Deux cent soixante-et-onze villes de la Rus' ancienne furent répertoriées dans les chroniques. M. H. Тихомиров, *Древнерусские города*, Москва : Изд, 1956, p. 42. Cependant, A. B. Куза ajoute à cela cent quarante-trois villes qui bien que répertoriées dans les strates plus récentes des chroniques furent en usage durant la période de la Rus' ancienne comme l'atteste l'archéologie. A. B. Куза, *Русские раннесредневековые города, Тезисы докладов советской делегации на III Международном конгрессе славянской археологии, Братислава, сентябрь, 1975 год*, Институт археологии АН СССР, Москва, 1975, p. 62-65.

¹¹² Manuscrit AM 544 4°, f. 3 v dans *Hauksbók, udgiven efter de arnamagnæanske håndskrifter, op. cit.*, E. Jónsson, F. Jónsson (éds.), Copenhagen, 1892-1896, p. 155-156.

¹¹³ S. Karlsson, *Aldur Hauksbókar, Fróðskaparrit*, 13, Tórshavn, 1964, p. 114-121.

XIIIe siècle, l'*Upphaf*¹¹⁴, le *Landafræði*¹¹⁵, et le *Tocius orbis brevis descriptio*¹¹⁶, auxquels on peut ajouter l'*Örvar-Odds saga* qui nous offre une description étrangement similaire à celle de l'*Hauksbók* sur laquelle nous reviendront à propos de *Sýrnes* et *Gaðar*¹¹⁷.

<i>Heimlýsing</i>	<i>Upphaf</i>	<i>Landafræði</i>	<i>Brevis Descriptio et Brevissima Descriptio</i>
<p>I Þeim lut heímsens er Europa, oc er austat Suíþjóð hin micla ;</p> <p>Þangat ko mat cristna Philippus postole.</p> <p>I þui riki et þat er Ruscia heítir, þat kollum ver Garðaríki.</p>	<p>Í Europa er austast Cithía, þat köllum vèr Svíþjóð hina miklu ;</p> <p>Þar prèdikaði Filippus postuli.</p> <p>Garðaríki.</p>	<p>I austan-verdri Eyropa er Garda-riki.</p>	<p>I austanuer þri Europa er Garðavellði</p>
<p>Dans la partie habitée du monde se trouve l'Europe, dont la partie la plus à l'est se nomme la Grande Suède.</p> <p>C'est là que l'apôtre Philippe vint pour prêcher le christianisme.</p> <p>Dans cette région, il y a le royaume appelé la Russie, que nous appelons Garðaríki.</p>	<p>Le pays le plus à l'est de l'Europe s'appelle la Scythia, que nous appelons la Grande Suède.</p> <p>Là-bas prêcha l'apôtre Philippe.</p> <p>Garðaríki.</p>	<p>Dans la partie la plus à l'est de l'Europe il y a le Gardariki.</p>	<p>Dans la partie la plus à l'est de l'Europe il y a le Garðavellði.</p>
<p>Þar [í Garðaríki] ero þessir hofuð garðar :</p>	<p>Þar stendr Pallteskja</p>	<p>Þar er Kénungarðr ok Holmgarðr,</p>	<p>Þar er Holmgarðr ok Palletskia oc</p>

¹¹⁴ *Antiquités Russes d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, C. C. Rafn (éd.), 2 vols, København, 1850-1852, p. 447 ; *Fornmanna sögur eptir gömlum handritum útgefnar að tilhlutun hins norræna fornfræða félags*, S. Egilsson, Th. Guðmundsson, Th. Helgason, F. Magnússon, N. M. Petersen, C. C. Rafn and R. C. Rask (éds.), XI, København : Kaupmannahöfn, 1825-1837, p. 114-115.

¹¹⁵ AM 194, 8°, f. 10 r = 11 r dans *Alfræði islenzk*, *op. cit.*, 1908-18, p. 10-12.

¹¹⁶ AM 736 I 4°, 41 r dans C. C. Rafn, *Supplement to the Antiquitates Americanae*, København : Royal Society of Northern Antiquaries, 1841, p. 286-289.

¹¹⁷ *Örvar-Odds saga*, *op. cit.*, 1888, p. 187 ; *Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, *op. cit.*, 1985, p. 116-119.

<p>Morammar, Rostofa, Surdalar, Hólmgarðr, Syrnes, Gaðar, Palteskia, Kœnugarðr, þar bygði fyst Magon sonr Iafeths Noa sonar.</p>	<p>ok Kiænugarðar, Þar bygði first Magogg sonr Japhets Nóasonar.</p>	<p>Palletskia ok Smalenskia.</p>	<p>Smalenskia.</p>
<p>(...) en voici les principales villes : Mourom, Rostov, Souzdal, Novgorod, Sýrnes, Gaðar, Polotsk, Kiev, où Magog, le fils de Japhet, fils de Noah, fut le premier habitant.</p>	<p>(...) il y a Polotsk et Kiev, où Magog, le fils de Japhet, fils de Noah, fut le premier habitant.</p>	<p>(...) il y a Kiev, Novgorod, Polotsk et Smolensk.</p>	<p>(...) il y a Novgorod, Polotsk et Smolensk.</p>

Bien que rédigées en Islande à la fin du XIIIe siècle et au début du XIVe siècle, les annales dans lesquelles sont contenus ces traités géographiques empruntent leurs informations à des traditions plus anciennes. La première partie de ces textes qui s'attache à décrire l'Europe dérive ainsi d'une description que l'on trouve dans le chapitre XIV des *Étymologies* d'Isidore de Séville, à laquelle a été ajoutée une liste des villes du *Garðaríki*¹¹⁸. La seconde partie qui énumère les villes de la Rus' semble aussi tirer ses origines d'une source commune qu'Elena Melnikova date de la fin du XIIe siècle, qui proviendrait d'une tradition orale renvoyant à la période viking, et dont le texte du *Landafræði* serait le reflet le plus direct¹¹⁹. Dans l'*Heimlýsing* ainsi que dans l'*Örvar-Odds saga*, qui sont intimement liées, l'ajout du groupe de toponymes incluant Souzdal, mais surtout Mourom et Rostov qui n'apparaissent dans aucune autre source avant la moitié du XIIIe siècle, correspondrait ainsi en une addition postérieure reflétant un contexte géopolitique contemporain, au contraire du *Landafræði* où

¹¹⁸ O. Pritsak, *The Origin of Rus', Volume One, Old Scandinavian Sources other than the Sagas*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1981, p. 535-537.

¹¹⁹ E. A. Мельникова, *Скандинавские рунические надписи : Тексты, перевод, коммент*, Москва : Наука, 1977, p. 59-60.

les mentions de Novgorod, Polotsk, Kiev et de Smolensk, en plus de figurer les quatre points cardinaux, représentent pour l'époque viking la liste des centres urbains et de pouvoir les plus importants ayant de surcroît abrité de grands contingents de Scandinaves.

Hólmgarðr

Hólmgarðr et *Aldeigjuborg* représentent de loin les deux centres urbains les plus évoqués par l'historiographie scandinave, mais aussi les deux noms de villes russes qui figurent dans les sources les plus anciennes à notre disposition.

Ce toponyme qui désigne la ville de Novgorod apparaît à quatre reprises dans les inscriptions runiques¹²⁰, dont la plus vieille date de 950-1050. Absente des stances scaldiques, dans la littérature, la ville est en revanche mentionnée plus d'une centaine de fois, ce qui en fait de très loin la ville russe la plus mentionnée¹²¹. Dans ce corpus de sources, elle est comme nous le verrons au fur et à mesure des chapitres suivants, souvent associée au pouvoir princier, et est d'ailleurs considérée comme l'unique capitale du *Garðaríki*, supplantant ainsi Kiev dans ce rôle.

Son étymologie a fait l'objet de nombreuses théories. La première voudrait que cette forme désigne l'*Ilmenskij' gorod*, c'est-à-dire une ville sur le lac Ilmen¹²², bien que d'un point de vue phonétique le lien entre le terme *Ilmen'* et la forme ancien scandinave *Hólm* soit peu probable. Cette forme toponymique que l'on retrouve à propos des autres grandes villes ayant abrité un pouvoir princier ou impérial et qui se base sur le principe X+*garðr*, serait apparue selon Tatjana Jackson à la fin du IXe siècle en même temps que la forme plurielle *Garðar* qui désigne la Rus'¹²³. Les hypothèses les plus récurrentes font en réalité de ce préfixe l'adaptation du terme vieux scandinave *Hólmr* qui signifie « île » auquel est associé le terme *garðr* qui traduirait le suffixe vieux slave *gorod* qui lui désigne lui une fortification, ce qui rappelle en quelque sorte la description d'Ibn Rustah qui se serait rendue au nord de la Rus' au début du Xe siècle dans une ville qui pourrait correspondre à Novgorod et qu'il décrit sous ces mots : « Les Rūs vivent sur une île couverte de broussailles et de forêts épaisses dont le

¹²⁰ G 220 ; Sö 171 ; U 687 ; U 837.

¹²¹ T. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 45.

¹²² K. Müllenhoff, *Zeugnisse und Excurse zur Deutschen Heldensaga*, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 12, 1-2, 1860, p. 346.

¹²³ T. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 48.

tour nécessite trois jours de marche »¹²⁴. Néanmoins comme le soulignent Elena Rydzevskaya ainsi que Tatjana Jackson, ce schéma qui voudrait qu'un toponyme soit formé d'une base scandinave à laquelle serait ajoutée une particule vieux slave n'a pas d'équivalent pour l'époque, et il faudrait en fait imaginer ce nom comme l'adaptation d'un toponyme slavon préexistant à la manière de *Kænugarðr*, voire de *Miklagarðr*. Le nom serait donc un report de la tradition locale *Holm-gorod*, d'autant que la *Chronique de Novgorod* sous l'année 1134, souligne le fait qu'*Holm* désignait l'une des parties anciennes de Novgorod. De fait comme le supposent les professeurs Janin et Aleshkovskij, la forme norroise représenterait en fait le terme associé à la partie la plus ancienne de Novgorod dont on n'a pas conservé le nom et qui pourrait correspondre au site de Riurikovo Gorodišče situé deux kilomètres plus loin¹²⁵, qui se situe sur une colline qui auparavant constituait une île enserrée par le Volkhov et ses bras, le Volkhovec et le Žilotug, avant que l'hydrographie de la région ne soit profondément changée au siècle précédent par différents travaux d'aménagement de l'espace.

Ce site précéda dans le temps Novgorod puisqu'il émergea au milieu du IXe siècle, avant d'être progressivement supplanté au Xe siècle par la ville nouvelle (*Nov-gorod*). Dans les chroniques, l'appellation Novgorod existait avant le toponyme Gorodišče qui apparaît pour la première fois dans la *PNL* sous l'année 1103 pour désigner la résidence princière. Les recensions de Radziwill et Hypatienne de la *PVL*, indiquent que Riurik passa de Ladoga à l'Ilmen' où il fit bâtir une forteresse (*gorod*) sur le Volkhov qu'il appela Novgorod où il s'installa pour régner. Or le seul site à la source du Volkhov qui pouvait accueillir le futur prince au IXe siècle se trouve être Gorodišče¹²⁶. L'archéologie nous montre qu'il existait avant cette éventuelle installation des traces d'habitat. De même la concentration de monnaies orientales indique que le site, au croisement de plusieurs routes commerciales reliant la Baltique au Sud et à l'Orient, constituait un choix logique pour les Scandinaves désireux de contrôler les flux commerciaux et monétaires de la région. Le centre, dont l'émergence se situe durant la seconde moitié du IXe siècle, prit très tôt en plus d'une fonction artisanale et commerciale, une fonction guerrière et administrative afin de contrôler ces différentes voies de transit. Par la suite, il connut un net déclin aux Xe-XIe siècles et fut supplanté par son centre « jumeau » qui accueillit alors la cathédrale, la résidence épiscopale ainsi que la place du marché et la résidence princière. Ce type de « centres jumeaux » dont le plus ancien est

¹²⁴ Ibn Rustah, *Kitāb al-A'lāk an-Nafīsa*, M. J. De Goeje (éd.), Bibliotheca Geographorum Arabicorum, Leiden : Brill, 1892, p. 38-41.

¹²⁵ В. Л. Янин, М. Х. Алешковский, Происхождение Новгорода (к постановке проблемы), *История СССР*, 2, 1971, p. 32-61.

¹²⁶ E. Nosov, Riurikovo Gorodišče et Novgorod, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 167.

tourné vers l'extérieur, concentrant le commerce et l'artisanat, tandis que le second est tourné vers l'intérieur et les ressources agricoles de la région, le second supplantant progressivement le premier, trouve plusieurs parallèles dans la Rus', avec par exemple Šestovica et Černigov, Sarskoe Gorodišče et Rostov ou encore Gnezdovo et Smolensk. On constate ainsi pour la même période, la montée en puissance de centres « nouveaux » en grande partie due à la stabilisation des structures étatiques qui favorisa la formation de régions nouvelles où l'activité économique locale primait sur le commerce extérieur¹²⁷.

Il semble donc qu'au même titre que les chroniqueurs russes prirent pour habitude de désigner indifféremment l'ancien et le nouveau site de la ville de Novgorod, les Scandinaves firent de même avec le toponyme *Hólmgarðr* qui désigne pour les périodes antérieures l'ancien site de la ville, alors que pour les événements les plus récents, il désignait la ville plus récente de Novgorod.

Aldeigjuborg/Ladoga

Aldeigjuborg qui correspond à la ville de Ladoga, est citée dans plus d'une quarantaine de références issues de sagas, de traités géographiques et de stances scaldiques. La forme originelle de ce toponyme est conservée dans la *Bandadrápa* du scalde Eyólf dáðaskáld, datée de 1010 et conservée à la fois dans la *Fagrskinna* et l'*Heimskringla*, toutes deux écrites deux siècles plus tard. Dans la stance Edáð *Banddr* 6, le poète raconte ainsi à propos du jarl norvégien Eiríkr Hákonarson : *brauzt Aldeigju ... komzk austr í Garða*, « tu as détruit Ladoga ... tu es allé à l'est en Garðar »¹²⁸. L'incendie observé dans les couches archéologiques postérieures à l'année 980¹²⁹, pourrait correspondre à ces événements que l'*Heimskringla* place à la toute fin du Xe siècle¹³⁰, et qu'aucune autre source n'a conservés. La seule trace que l'on possède dans nos sources à propos d'un conflit survenu à l'époque se trouve dans la *Bjarnar saga Hitdælakappa*, qui évoque aux alentours de l'année 1010 une opposition le prince Vladimir et un parent, Kaldimarr, bien que cet épisode semble en réalité être une construction littéraire¹³¹.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 168.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 96.

¹²⁹ Д. А. Мачинский, С. Л. Кузьмин, А. Д. Мачинская, Ранние скандинаво-славянские контакты по материалам Ладоги VIII-X вв., *X Всесоюзная конференция по изучению истории, экономики, литературы и языка Скандинавских стран и Финляндии : Тезисы докладов*, Москва, 1986, p. 164–166.

¹³⁰ Т. Н. Джаксон, *Austr í Görðum : древнерусские топонимы в древнескандинавских источниках*, Москва : Языки русской культуры, 2001, p. 108.

¹³¹ Voir Chapitre VII, Partie IV, sur les transferts culturels.

Ce n'est que plus tardivement que le toponyme devint *Aldeigjuborg*, la plus ancienne mention de cette forme remontant à l'*Ólafs saga Tryggvasonar* rédigée par Oddr Snorrason en 1190¹³², où l'auteur conjointement à la stance évoquée précédemment, utilise ce terme qui se base sur la forme scandinave classique *X-borg*, qui désigne une ville ou une fortification. Néanmoins ce schéma est à propos des villes russes unique en son genre. Contrairement à l'agglomération d'*Álaborg* que nous évoquerons plus tard, ce toponyme consiste en l'adaptation sous une forme contemporaine, d'un toponyme plus ancien lié à la géographie locale, un changement qui est à mon sens profondément lié à l'évolution même de la ville et de sa relation à l'élément scandinave.

L'occupation scandinave du site ne correspond pas à un phénomène continu et a souffert au contraire de multiples variations. Les premières traces d'une occupation scandinave remontent ainsi aux années 750. L'habitat et la population se composaient alors seulement de quelques dizaines de Scandinaves, dont l'implantation n'était pas à mettre en rapport avec le trafic commercial Baltique-Orient, mais plus comme le pense Sergueï Kuz'min, à interpréter comme le corollaire des mouvements de migration et de colonisation scandinaves qui s'opèrent dans la Baltique orientale aux VIe-VIIe siècles¹³³. Néanmoins, à partir de 760, cette colonie cesse d'exister et est remplacée par une population venant des régions forestières situées plus au sud, qui pour l'époque peut être mis en rapport avec la percée des Slaves. De 780 à 840, la présence de nombreux objets dont des perles de cornaline, des objets de verre construits sur des modèles orientaux, et celle du plus ancien trésor de pièces arabes (daté de 786), témoigne de la naissance de la voie Baltique-Volga¹³⁴. Il existe toujours à cette époque des liens avec le monde scandinave, bien que ces derniers ne représentent plus un élément majeur constitutif de la population de Ladoga¹³⁵. Mais l'incendie qui détruit l'agglomération en 840 fut suivi de l'installation d'un nouveau groupe de Scandinaves¹³⁶, bien que les autres groupes porteurs de traits culturels de la zone forestière constituent toujours une part importante de la population. Cette étape de l'évolution du site

¹³² Snorre Sturlason, *Heimskringla or the Lives of the Norse Kings*, E. Monsen, A. H. Smith (éd.), New-York, 1990 (réimpr. Cambridge, 1932), p. 183.

¹³³ S. Kuz'min, Ladoga, le premier centre proto-urbain russe, *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient*, Paris, 2000, p. 130.

¹³⁴ E. A. Рябинин, Начальный этап стеклоделия в Балтийском регионе, По материалам исследований Ладоги VIII—IX вв., *Дивинец старолadoжский*, С.-Петербург, 1997, p. 43-49.

¹³⁵ Cette présence est attestée par la découverte d'une épingle décorée de têtes animales couplées ; E. A. Рябинин, Новые археологические открытия и исследования, итоги раскопок на Земляном городище 1973-1975 гг., *Средневековая Ладога*, Ленинград, 1985, p. 23-24.

¹³⁶ On trouve dans cette couche de nombreux objets scandinaves, comme un pendentif en forme de marteau de Thor, une planchette avec une inscription runique, des jetons de jeu et des épées en bois copiant la forme des lames carolingiennes ; S. Kuz'min, *op. cit.*, 2000, p. 133-134.

pourrait correspondre au niveau historiographique, à ces Varègues venus d'au-delà la mer qui levaient un tribut sur les populations slaves et finno-ougriennes, alors que l'incendie des années 860 fait songer aux violents évènements qu'évoque la *PVL*, qui entraînent le bannissement des Scandinaves ou encore les luttes entre tribus qui s'ensuivirent¹³⁷. La phase qui suivit, vit la cohabitation de Slaves, de Finno-ougriens et de Scandinaves dont la présence est très palpable matériellement parlant, à travers notamment le site du cimetière de Plakun. La vocation de Ladoga pour l'époque n'est néanmoins pas celle d'une capitale régionale comme l'insinuent les chroniques¹³⁸, mais surtout celle d'un port et d'un marché maritime ouvert sur la Baltique¹³⁹.

Les périodes suivantes voient une densification de l'habitat où l'élément scandinave bien que toujours présent n'est néanmoins plus culturellement dominant. Les Scandinaves formèrent donc dans un premier temps une communauté autonome dont émergea le toponyme *Aldeigja* qui se base sur des considérations géographiques. C'est tout d'abord l'ancienneté de cette implantation et son caractère exclusivement scandinave, qui peut expliquer la construction de ce terme qui ne se base pas sur l'adaptation d'un terme slavon préexistant. De même, le fait que ce toponyme ne soit pas construit sur le modèle *X-garðr* typique des villes ayant abrité le pouvoir princier montre bien qu'elle n'avait pas le rôle d'un centre politique d'envergure. D'abord une colonie de quelques dizaines d'habitants, jusqu'en 865 Ladoga n'était pas à proprement parler un centre artisanal et commercial spécialisé¹⁴⁰, et encore moins une position fortifiée destinée à contrôler le Volkhov¹⁴¹. Il est donc logique que les habitants de l'époque, de même que les Scandinaves ayant transité par Novgorod n'aient pas considéré cette dernière comme un *garðr*, c'est-à-dire comme un centre fortifié.

Il est aujourd'hui admis que le toponyme *Aldeigja* tire ses origines de la forme balto-finnoise du nom de la rivière Ladoga (*Alode-joki*, *alode* « terres basses » et *joki* « rivière »)¹⁴²,

¹³⁷ *PVL*, entrée 6368-6370/860-862.

¹³⁸ Les chroniques russes la considèrent comme la première résidence du prince Riurik. *Ibid.*

¹³⁹ E. Н. Носов, Раннегородские центры Поволжья : Проблемы возникновения и соотношения, *XIII конференция по изучению истории, экономики, литературы и языка Скандинавских стран и Финляндии*, Петрозаводск, 1997, p. 163-166.

¹⁴⁰ С. Л. Кузьмин, Первые десятилетия истории Ладожского поселения, *Петербургский археологический вестник*, С.-Петербург – Кишинев, p. 228-235.

¹⁴¹ Le site ne semble pas en mesure de contrôler le trafic sur le Volkhov et s'apparente plus à un port de commerce. La date de l'apparition de fortifications en pierre est aujourd'hui encore discutée ; Н. К. Стеценко, История Ладожской крепости и проблемы ее изучения, *Дивинец Староладожский*, С.-Петербург, 1997, p. 168-176. Ce rôle de fortifications devait surtout incomber aux sites de *Novye Duboviki* ou de *Mihajlovskij pogost* qui bloquaient les rapides de *Gostinopol'e* ; S. Kuzmin, *op. cit.*, 2000, p. 140.

¹⁴² Plusieurs théories ont fait dériver la formes originelle du nom du lac Ladoga (du finnois *aaldokas*, *aalokas*, qui dérive d'*aalto* « vague »), de la rivière Ladoga (*Alode-joki*, *alode* « terres basses » et *joki* « rivière »), ou du Volkhov/Bas Volkhov (finnois *Olhava*). Pour un exposé de la question, voir en dernier lieu T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 43-45 et T. N. Jackson, *Aldeigjuborg of the sagas in the light of archeological data*, *Á austrvega*,

pour ensuite passer dans le langage slave sous la forme Ladoga/Ладога¹⁴³, qui devint enfin le nom du lac¹⁴⁴. Ce n'est ensuite qu'au XIIe siècle, que le nom pris la forme d'*Aldeigjuborg*, les auteurs et compilateurs scandinaves adaptant l'ancienne forme selon un modèle qui leur était familier. Située au confluent de la Ladožka et du Volkhov, à quelques encablures du lac Ladoga que l'on rejoignait à partir du golfe de Finlande par la rivière Neva, la ville d'*Aldeigjuborg* est à juste titre souvent mentionnée dans les sagas durant la période viking comme une étape menant soit à Novgorod, soit ouvrant sur la voie menant vers le sud. Dans les sagas elle constitue ainsi une sorte d'étape intermédiaire pour ceux qui désirent entrer ou sortir de la Rus', et pour ceux qui désirent se rendre à Novgorod où réside le pouvoir princier. On retrouve cette idée lorsque le jarl Rögnvaldr Brúsason accompagné de dignitaires se rend à Novgorod pour s'entretenir avec le roi Magnus Olafson en exil à la cour de Jaroslav. Ils sont alors contraints de stationner à *Aldeigjuborg* avant de se voir octroyer le droit d'accéder à la ville princière plus en amont. Dans l'*Heimskringla*, Snorri raconte aussi qu'Einarr Þambarskefir et Kálfr Árnason ont navigué depuis la Suède vers l'est jusqu'à *Garðaríki*, arrivant à l'automne à *Aldeigjuborg*. De là ils envoyèrent des messages à *Hólmgarðr* au roi Jaroslav. Il leur fut alors offert des sauf-conduits pour venir à la rencontre du Prince¹⁴⁵. Dans l'*Orkneyinga saga*, « Kalf et ses hommes demeurèrent à *Hólmgarðr* jusqu'à la fin de *Yule*. Ils allèrent ensuite à *Aldeigjuborg* où ils se procurèrent des navires ; ils naviguèrent à partir de l'Est dès que la glace fondit au printemps »¹⁴⁶. Ladoga semble donc avoir fourni la possibilité aux voyageurs venant de la Baltique de se procurer de nouveaux navires, mieux adaptés à la navigation fluviale et aux rapides, mais aussi d'effectuer des changements ou des réparations sur ceux-ci. Comme le souligne Ryabinin¹⁴⁷, le complexe Staraja Ladoga, devait dès la moitié du VIIIe siècle servir de chantier naval. En témoignent les différents rivets et parties de navires qui étaient parfois réutilisés dans la construction d'habitats, retrouvés dans les

Saga and East Scandinavia, preprint papers of The 14th International Saga Conference, Uppsala, 9th-15th August 2009, vol. 1, Gävle, 2009, p. 438-442. Concernant la formation et l'étymologie du mot, J. J. Mikkola, Ladoga, Laatokka, *Journal de la Société Finno-ougrienne*, XXIII, 1906, p. 10-11 ; E. A. Рыдзевская, Сведения о Старой Ладоге в древнесеверной литературе, *Краткие сообщения Института истории материальной культуры*, 11, Москва-Ленинград : Академии наук СССР, 1945, p. 51-65 ; А. И. Попов, *Следы времен минувших, Из истории географических названий Ленинградской, Псковской и Новгородской областей*, Ленинград, 1981, p. 55-56, 90-91 ; В. П. Нерознак, *Названия древнерусских городов*, Москва : Наука, 1983, p. 101-102.

¹⁴³ Le site de Ladoga fut rebaptisé Staraja Ladoga (l'ancienne Ladoga) en 1704.

¹⁴⁴ А. И. Попов, *op. cit.*, 1981, p. 55-56, 90-91 ; T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 44. Ce schéma a pour avantage de respecter les différentes étapes de l'occupation de Staraja Ladoga.

¹⁴⁵ *Heimskringla*, *op. cit.*, 1932, p. 473.

¹⁴⁶ *Orkneyinga saga*, S. Nordal (trad.), København, 1913-1916, p. 57.

¹⁴⁷ E. A. Рябинин, Скандинавский производственный комплекс VIII в. из Старой Ладого, *Скандинавский сборник*, 25, С.-Петербург, 1980, p. 161-178.

différentes couches archéologiques du site¹⁴⁸. De l'autre côté les témoignages comme celui de la *Bandadrapa* montrent que Ladoga devait être une ville convoitée pendant la période viking, très certainement pour ses richesses, une fois connectée aux différents réseaux commerciaux menant à Byzance ou à la Volga, mais aussi par son éventuel rôle d'avant-poste pour qui veut attaquer Novgorod, où de base arrière pouvant assurer la collecte du tribut dans le cadre de la première phase de colonisation scandinave.

Kænugarðr

Construit lui aussi sur le principe *X-garðr*, ce toponyme semble figurer un axe Nord-Sud avec les villes dont le nom est construit sur le même principe : *Miklagarðr* (Constantinople) et *Hólmgarðr* (Novgorod). Ces villes s'affichent à l'époque viking comme les principaux centres urbains et économiques sur la « Voie des Varègues aux Grecs », mais aussi comme le siège des pouvoirs princiers et impériaux. Sa situation privilégiée aux confluent de plusieurs dizaines de rivières dont la Desna au nord, lui permettait de contrôler tout le bassin du Haut Dniepr, ainsi que les zones de steppes boisées et de forêts de l'actuelle Ukraine, verrouillant ainsi le trafic venu de la Baltique, du nord de la Rus' et de la Volga à destination de la mer Noire.

La tradition voudrait selon la *PVL* que la ville de Kiev, déjà peuplée avant le IXe siècle n'ait connu un réel développement que sous l'influence scandinave, qui commença par le *duumvirat* d'Askold et Dir, des boyards qui faisaient initialement partie de la suite de Riurik¹⁴⁹. Ils s'emparèrent de Kiev qui n'était alors qu'« un petit village sur une colline »¹⁵⁰, et formèrent une alliance avec les tribus polianes de la région. Cette structure pré-étatique indépendante qui fut souvent assimilée au Kaganat russe, fut par la suite soumise par Oleg en 882, qui en fit une capitale régionale, unissant par là même les parties Nord et Sud de la Rus'. Cependant les fouilles menées à Kiev montrent bien qu'avant 880, le site ne formait en aucun cas un centre politique et d'habitat d'importance, et que ce n'est qu'à partir de la fin du IXe siècle qu'il connut un véritable essor, pour devenir au début du Xe siècle un centre urbain. On ne trouve d'ailleurs pas de traces d'une présence scandinave sur le moyen Dniepr

¹⁴⁸ P. Uino, On the History of Staraja Ladoga, *Acta Archaeologica*, 59, Kjøbenhavn, 1988, p. 205-222.

¹⁴⁹ Des traces d'habitat ainsi que des trésors romains attestent d'une activité antérieure sans que l'on puisse pour autant parler de ville au sens médiéval du terme. M. K. Каргер, Древний Киев, *очерки по истории материальной культуры древнерусского города*, I, Москва-Ленинград, 1959, p. 90 ; И. П. Шаскольский, Когда же возник город Киев ?, *Культура средневековой Руси*, Ленинград, 1974, p. 70-72.

¹⁵⁰ *PVL*, entrée 6368-6370/860-862.

antérieure au Xe siècle, mettant à mal l'idée d'une entité politique scandinave dans la région¹⁵¹. Les trouvailles monétaires s'accordent avec les données archéologiques pour montrer que la région échappait avant le Xe siècle aux circuits économiques liés au Califat qui continuent à fonctionner plus au nord et à l'est malgré un net tarissement pendant les deux derniers tiers du IXe siècle¹⁵². De même, la rareté des trouvailles monétaires montre aussi que la « Voie des Varègues » n'était pas en fonction avant le Xe siècle, et qu'il n'existait donc pas de liens commerciaux entre Kiev et l'Orient avant 900¹⁵³.

On pourrait dès lors dans l'historiographie scandinave supposer une apparition ancienne de la ville de Kiev relative à l'afflux de Scandinaves dès le Xe siècle, mais aussi surprenant soit-il, il n'en est rien. La ville n'apparaît qu'à partir du XIIe siècle, et ne figure que dans une dizaine de mentions, au sein de listes de villes plus tardives, comme dans l'*Hauksbók*, l'*Örvar-Odds saga*, ou encore l'*Alfræði Íslenzk*¹⁵⁴. Plus étonnant encore est le fait que ce toponyme n'apparaît ni dans la poésie scaldique, ni dans le corpus runique, alors que les autres villes dont le nom se base sur le principe *X-garðr* y sont attestées dès le début du XIe siècle.

Les sagas ne sont pas bien plus prolixes à propos de Kiev. Les *konungasögur* ne font d'ailleurs pas vraiment cas de la ville, alors qu'Óláfr Tryggvason vécut pourtant en Rus' à la cour de Vladimir I^{er}. D'un point de vue général, Kiev n'est bien souvent que citée en tant que ville de la Rus', sans pour autant qu'un récit ne se déroule dans ce que l'*Eymundar þáttur Hringssonar* décrit pourtant comme « le meilleur royaume de tout *Garðaríki* », à propos du conflit opposant Jaroslav détenteur de Novgorod, à Búrizláfr qui siégeait alors à Kiev¹⁵⁵. Ce récit figure en fait l'intervention de mercenaires varègues auprès de Jaroslav dans son combat contre son demi-frère Sviatopolk I^{er} « le Maudit », pour obtenir le trône suite à la mort de son père en 1015. Néanmoins, là encore l'histoire ne se focalise que sur Novgorod, *Hólmgarðr* apparaissant à bien des égards dans nos sagas, comme l'unique capitale de la Rus'. Il ne faut pas pour autant supposer que les auteurs scandinaves ignoraient la situation de Kiev. Cet

¹⁵¹ J. Callmer, *op. cit.*, 2000, p. 79-80.

¹⁵² В. Л. Янин, *Денежно-весовые системы русского средневековья : Домонгольский период*, Москва, 1956, p. 105-106.

¹⁵³ T. S. Noonan, *The Monetary History of Kiev in the Pre-Mongol Period*, *Harvard Ukrainian Studies*, 11, Cambridge (Mass.), 1987, p. 384-443.

¹⁵⁴ *Hauksbók*, *op. cit.*, 1892-1896, p. 150 ; *Örvar-Odds saga*, *op.cit.*, 1888, p. 187 ; *Alfræði Íslenzk*, *op. cit.*, 1908, p. 8.

¹⁵⁵ *Eymundar þáttur Hringssonar* dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, p. 79. Le personnage de Burislaf pose un certain nombre de questions et fût assimilé par R. Cook à Sviatopolk, tandis que J. P. Arrignon lui préfère le martyr Boris. R. Cook, *Russian History, Icelandic Story, and Byzantine Strategy in Eymundar þáttur Hringssonar*, *Viator*, 17, 1986, p. 64-89 ; J. P. Arrignon, *Le Dit d'Eymundr et le martyr du prince Boris de Russie (1015)*, *Médiévales*, 20, 1991, p. 53-60.

attachement des *sagnamen* peut s'expliquer par une plus grande proximité géographique et historique, les Scandinaves commerçant directement avec la ville, et ayant servi à de nombreuses reprises de mercenaires, particulièrement sous l'administration de Jaroslav.

Ce ne sont donc pas les récits mais l'étymologie même du nom *Kænugarðr* qui nous en apprend le plus sur les relations que les Scandinaves entretenaient avec ce lieu, mais aussi avec les populations locales. Le suffixe *-garðr* renvoie en premier lieu à l'idée d'une agglomération délimitée par un enclos, une fortification¹⁵⁶, et se présente peut-être comme l'adaptation d'un terme slave par un terme scandinave. Le préfixe *Kænu-* (*Kænu-*, *Kiænu-*, *Kønu-*) suscite différentes interprétations et renvoie pour Thomsen, au vieux norrois *kæna* (*kóna*) qui figure l'idée de navire, faisant de *Kænugarðr/Kænugarðr* « la ville des navires »¹⁵⁷, un peu à l'idée du *DAI* de Constantin VII, où les navires venus de toute la Russie se réunissent à Kiev, pour se faire équiper de gréements et ensuite poursuivre leur route vers Constantinople¹⁵⁸. On ne trouve cependant que deux utilisations d'un tel terme dans la littérature en ancien scandinave : la première dans *l'Edda poétique* où le terme désigne des navires sans véritable précision¹⁵⁹ ; la deuxième dans une strophe du scalde Þórbjörn Skakkaskáld à propos d'un noble Norvégien du XIIe siècle qu'il nomme *Frírek Kæna*¹⁶⁰, ce dernier terme pouvant à la fois renvoyer au concept de navire mais aussi de sagesse¹⁶¹. Une autre reconstitution de l'étymologie, fait remonter la création du nom *Kænugarðr* à la *Киянов город* des bylines, terminologie qui là encore n'apparaît qu'une seule fois dans ce type de sources¹⁶². Suivant ce schéma, le nom vieux norrois serait alors fondé sur le toponyme *Кьян(ов)ъ город* dont la traduction serait « la ville des habitants de Kiev ». Or cette reconstruction ne trouve aucun équivalent dans le monde slave et semble de par sa forme peu probable. Melin pour sa part, ouvre la porte à une nouvelle piste d'interprétation en faisant dériver l'élément *Kænu/Kønu* du vieux norrois *kinn* (fem.), qui signifie « la joue » et qui était communément employé dans la toponymie scandinave pour désigner des collines ou des

¹⁵⁶ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 36-40.

¹⁵⁷ В. Томсен, *Начало русского государства, Из истории русской культуры*, II, Москва, 2002 (1891), p. 189.

¹⁵⁸ Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, G. Moravcsik (éd.), R. J. H. Jenkins, (trad.), Washington DC, 1972, p. 56-62.

¹⁵⁹ *Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning, B- Retter text, I : 800-1200*, F. Jónsson (éd.), Copenhagen, 1973, p. 668.

¹⁶⁰ F. Uspenskij, *A new approach to the Etymology of the Old Norse Name of Kiev-Kønuugarðr*, traduction anglaise disponible sur <http://www.academia.edu>.

¹⁶¹ J. Fritzner, *Ordbog over det gamle norske Spro*, 2, Oslo, 1954, p. 386.

¹⁶² В. А. Брим, *Путь из варяг в греки, Из истории русской культуры*, II, Москва, 2002, p. 252.

promontoires¹⁶³. Elle suppose ainsi que l'élément *kinn* serait le calque du nom propre Kiev, qui serait lui-même dérivé du slavon **kij* « colline »¹⁶⁴. Néanmoins, comme le souligne Feodor Uspenskij, cette reconstruction souffre de nombreuses lacunes dont le fait qu'Elsa Melin semble tout simplement ignorer la toponymie de l'ancienne Kiev, où les hauteurs de la ville étaient pour l'époque nommées *Shchekovica/Щековица*, du russe *щeka* qui là aussi signifie « joue »¹⁶⁵. Il n'est pas rare en effet d'utiliser des éléments anthropomorphiques dans la description ou la dénomination d'espaces, d'autant qu'en russe ce mot peut aussi prendre le sens d'une pente raide ou d'un banc de rivière rocailleux¹⁶⁶. Une telle proximité suggérerait donc la traduction d'un toponyme slavon en vieux norrois, ce qui permettrait de résoudre les problèmes liés à l'étude d'une évolution phonétique du nom Kiev vers *Kænugarðr*. Ainsi, *Kænugarðr*, au même titre qu'*Hólmgarðr*, tirerait son nom d'un toponyme slavon relatif à l'ancienne partie de la ville devenue l'emplacement pour les Scandinaves autour duquel l'agglomération se constituait. Ce nom slavon construit suivant la toponymie environnante fut ensuite traduit dans la langue scandinave auquel fut ajoutée la composante *-garðr* qui symbolise une présence princière.

Pallteskia

La ville de Polotsk est mentionnée dans différents types de documents des XIIIe-XIVe siècles parmi lesquels la *Piðrekssaga*, la *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus, la *Kristna saga*, l'*Eymundar þáttur Hringssonar*, l'*Örvar-Odds saga* ainsi que dans les quatre traités géographiques exposés plus haut. La forme *Pallteskia* proviendrait d'une adaptation de la forme vieux-slave *Poltesk* relative au cours d'eau situé à proximité, le *Polota/Palata*, vers une forme scandinave, à laquelle sera même ajouté le suffixe – borg dans l'*Örvar-Odds saga*, pour donner la forme *Pallteskiuborg*, suggérant l'idée d'une forteresse dominant une région¹⁶⁷, bien que comme nous aurons le loisir de le constater, il s'agit là d'une construction littéraire de l'auteur destinée à servir son récit.

L'exploitation archéologique de Polotsk fait remonter son occupation au IXe siècle. La ville se situait à l'époque viking sur un axe de circulation majeur permettant de relier grâce à

¹⁶³E. Melin, *Kønugarðr*, the Name given to Kiev in the Icelandic Sagas, with an Excursus on *Kind* in Place-Names, *ANF*, 120, 2005, p. 59.

¹⁶⁴*Ibid.*, p. 62.

¹⁶⁵F. Uspenskij, *op. cit.*, p. 8-9.

¹⁶⁶M. Vasmer, *op. cit.*, 1953-1958, p. 499.

¹⁶⁷T. H. Джаксон, Palteskia ok þat ríki allt, er þar liggr til, *Scando-Slavica*, 37, 1991, p. 58-68.

la Dvina dont elle contrôlait le cours supérieur, Byzance de même que la Volga. Cette idée est d'ailleurs évoquée dans la *Guta Saga* qui explique comment la surpopulation du Gotland entraîna le déplacement de populations vers Byzance via la Dvina (*dyna*)¹⁶⁸. Elle est aussi évoquée dans la *Kristni saga*, rédigée durant la seconde moitié du XIIIe siècle, où les Islandais Þorvaldur Konráðsson et Stefnir Þórgilsson, entreprirent de voyager autour de l'an 1000 jusqu'à Jérusalem et d'effectuer leur retour en traversant la Rus' à partir de *Miklagarðr*, via le Dniepr et *Kænugarðr*, puis en empruntant très sûrement la Dvina, bien que le nom de la rivière ne soit pas mentionné, pour arriver à *Pallteskia* où Þorvaldur décédera et sera inhumé à l'église de Saint Jean-Baptiste, en haut (*upp í*) de *Drafn/Drofn*, avant que son compagnon ne continue son périple et rejoigne enfin le Danemark¹⁶⁹. La localisation de ce lieu pose certaines difficultés. Les chercheurs semblent s'accorder sur le fait qu'une église fut établie au tournant des XIIe-XIIIe siècles mais pas avant¹⁷⁰. Le groupe de prépositions *upp í* employé conjointement avec le toponyme *Drafn* dans la saga renverrait à l'idée d'une rivière, pouvant trouver un équivalent dans l'expression « en amont »¹⁷¹, le mot *dröfn* pouvant à la fois désigner une goutte dans le vocabulaire courant, ou différents types de vagues dans la poésie¹⁷². L'identification de cette rivière est néanmoins à l'heure actuelle toujours sujette à interrogation¹⁷³.

Au même titre que Kiev, Novgorod ou encore Smolensk, la ville entretenait des relations très étroites avec le monde Scandinave, ce qui malgré une exploitation partielle du site est bien attesté par l'archéologie, qui nous livre des épées de type Petersen H pour le IXe siècle et de type Petersen V avec la marque « ULFBERTH » pour le Xe siècle, ou encore des inscriptions runiques retrouvées sur les ossements d'animaux qui pourraient témoigner de la présence d'un campement scandinave dans la région¹⁷⁴. C'est d'ailleurs ce que suggèrent les fragments les plus anciens des traités géographiques qui placent la ville parmi ces centres proto-urbains qui tous abritèrent des pouvoirs princiers d'ascendance scandinave. Néanmoins dans ses jeunes années malgré les dires de la *PVL* qui explique qu'en 862 Riurik offrit la ville

¹⁶⁸ *Guta Saga, The History of the Gotlanders, op. cit.*, 1999, p. 5.

¹⁶⁹ *Kristni saga, op. cit.*, 2006, chap. 13.

¹⁷⁰ Г. В. Штыхов, *Древний Полоцк IX–XIII вв.*, Минск, 1975, p. 31 ; С. В. Тарасов, *Историческая топография древнего Полоцка (новые данные), Археология и история Пскова и Псковской земли*, Псков, 1987, p. 33-35.

¹⁷¹ Dans le chapitre X de la *Þorvalds Þáttur Víðförla* l'auteur écrit qu'il fut enterré près de la montagne de *Dröfn*, néanmoins il semble que cela soit une interpolation du copiste à partir de ce groupe de préposition. Т. Н. Джаксон, *op. cit.*, 1991, p. 58-68.

¹⁷² R. Cleasby, G. Vigfusson, *op. cit.*, 1957, p. 108.

¹⁷³ Pour un état de la question voir Т. Н. Джаксон, *op. cit.*, 1991, p. 67-68.

¹⁷⁴ Л. В. Дучиц, Е. А. Мельникова, *Надписи и знаки на костях с городища Масковичи, (Северо-Западная Белоруссия), Древнейшие государства на территории СССР : материалы и исследования 1980 год*, Москва, 1981, p. 185–216.

à l'un des proches, il semblerait qu'elle ne fut pas totalement soumise à l'autorité des Riurikides, ce que laisse d'ailleurs penser l'épisode relaté sous l'entrée 980. Alors que le prince Vladimir était en conflit avec Yaropolk pour l'obtention du pouvoir, Rogvolod vint « d'au-delà les mers » pour administrer la ville, tandis que Turi son compagnon hérita de Turov¹⁷⁵. Dans une tentative d'alliance, Vladimir demanda alors à Rogvolod la main de sa fille Rogned, ce qui lui fut refusé au profit de son ennemi. En réaction, il s'empara de la ville se débarrassant par la même occasion de Rogvolod. L'origine et l'existence de ce dernier prête toutefois encore aujourd'hui à débat. Les professeurs Golubovskij et Kostomarov, identifient son nom comme un dérivé des termes slaves *рог* (*rog/corne*) et *волод* (*volod/détenir un pouvoir*), tandis que Tatjana Jackson, Yuri V. Konovalov, Elena Rydzevskaya ou encore Omeljan Pritsak penchent pour un nom d'origine scandinave, équivalent des noms Rögvaldr/Ragnvald, communs dans le monde scandinave¹⁷⁶. Cette idée est d'ailleurs renforcée par l'expression « il est venu d'au-delà les mers » utilisée à chaque fois dans la Chronique pour décrire des voyages vers ou depuis la Scandinavie. Marya Samonava¹⁷⁷, de même que Wladyslaw Duczko¹⁷⁸, voient quant à eux dans cet épisode les origines d'une certaine autonomie de la ville, où la dynastie d'origine scandinave des Rogvolovitchs concurrencera pour les décennies à venir celle des Riurikides établie à Novgorod et à Kiev. Mais comme le souligne très bien Elena Rydzevskaya, l'origine de ce personnage demeure imprécise. Il est donc difficile de conclure sur l'existence d'une lignée fondée à partir de ce personnage¹⁷⁹, d'autant qu'il est complexe de savoir à quel moment ce nom est apparu dans les strates de la *PVL*. Cet épisode est repris sous l'année 1128 à propos de la mort de Boris prince de Polotsk dans la *Chronique de Vladimir-Suzdal'* qui fait suite au *Récit des Temps Passés*. Cette fois-ci c'est le lieutenant de Vladimir, Dobrynia qui s'en va à la rencontre de Rogvolod pour lui signifier la requête de son maître. Suite à son refus, il s'empare de la ville pendant que Rogvolod fuit, accompagné par sa femme et sa fille avant d'être repris et exécuté par le prince Vladimir. Sa fille fit alors part de sa peine d'être

¹⁷⁵ 6486-6488/978-980. Cette formule est utilisée à plusieurs reprises dans la chronique à propos de la venue de Scandinaves en Russie.

¹⁷⁶ Pour Yuri V. Konovalov il s'agit de Rognvald Olafsson, le roi de Vestfold en Norvège. Ю. В. Коновалов, *Русский княжеский дом в середине X века, Историческая генеалогия*, 4, 1994, p. 86-97.

¹⁷⁷ М. Н. Самонова, Полоцкое княжество в системе династических связей и политических взаимоотношений Руси со Скандинавией и Польшей в XI – начале XIII в., *Studia Historica Europae Orientalis, Исследования по истории Восточной Европы*, А. В. Мартынюк, Г. Я. Голенченко (отв. ред.), Минск : РИВШ, 2012, p. 6-24.

¹⁷⁸ W. Duczko, *Viking Rus, Studies on the Presence of Scandinavians in Eastern Europe*, Leiden, Boston : Brill, p. 126-127.

¹⁷⁹ Е. А. Рыдзевская, К вопросу об устных преданиях в составе древнейшей русской летописи, *Древняя Русь и Скандинавия в IX-XIV вв., материалы и исследования*, Москва, 1978, p. 159–236.

responsable de tant de malheurs, la source insistant sur le fait que de ce conflit naquit les troubles entre descendants de Rogvolod et les petits-fils du prince Jaroslav. Cette nouvelle version a l'avantage de dégager Vladimir de toute responsabilité quant à l'attaque de la ville. À la suite de cet épisode, c'est à Iziaslav le fils de Vladimir que furent confiées les rênes de la cité, puis à Briatchislav son fils. La principauté connaît dès lors son âge d'or sous le règne de son fils Vseslav, qui gouverne de 1044 à 1101 et profite des guerres civiles qui déstabilisent Kiev pour faire de son pays une nation commerçante prospère. Elle profita alors de sa puissance grandissante pour coloniser les régions environnantes dont les régions baltiques au XIIe siècle.

Cette idée d'un troisième pôle d'influence est d'ailleurs reprise dans l'*Eymundar þátttr* où chacun des trois frères s'opposant dans la conquête du pouvoir laissé vacant par la mort de Vladimir, résident dans l'un de ces centres politique : Jarizleifr à *Hólmgarðr*, Búrizláfr à *Kænugarðr* et Vartiláfr à *Pallteskia*¹⁸⁰, tandis qu'Eymundr se verra offrir la ville de Polotsk et son royaume (*Palteskju ok þat ríki*) en guise de remerciement¹⁸¹. Néanmoins, il n'existe aucune trace dans les annales d'un tel changement de situation politique.

Smalenskia

Dans les sources scandinaves aucun récit ne se déroule à Smolensk, et c'est seulement dans deux traités géographiques : le *Landafræði* et la *Brevis Descriptio* qu'apparaît le nom de la ville sous la forme de *Smalenskia*. Dans ces deux traités il est inséré dans des groupes figurant respectivement Kiev, Novgorod et Polotsk, puis Novgorod et Polotsk, c'est-à-dire des villes qui ont connu un pouvoir princier ainsi que des contingents importants de Scandinaves durant la période viking, que ce soit sous forme d'une aristocratie dominante, de mercenaires ou encore de marchands. De fait, ces traités contenus dans des annales islandaises rédigées à la fin du XIIIe siècle, figurent en fait comme nous venons de le voir une conception de la Rus' plus ancienne empruntée à la période viking, issue d'une tradition orale mise par écrit à la fin du XIIe siècle, dont le *Landafræði* représenterait le fragment le plus direct.

La forme Smolensk pourrait comme dans le cas de Polotsk être l'adaptation d'un toponyme, dans notre cas la rivière Smolnya, auquel a été ajoutée la forme –sk, caractéristique

¹⁸⁰ *Eymundar þátttr Hringssonar* dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 2, p. 79.

¹⁸¹ *Ibid.*, chap. 11, p. 104-105.

des villes du nord de la Rus' ancienne¹⁸². Toutefois il est étonnant de ne retrouver dans nos sources aucune trace de la ville qui apparaît pourtant sous l'année 880 dans la *PVL*, lorsque le prince Oleg capture la cité¹⁸³, mais surtout dans le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète sous la forme *Miliniskan*¹⁸⁴. Il apparaît que les contemporains du Xe siècle considéraient déjà la zone urbaine de la région qui se composait pourtant de deux centres urbains dits « jumeaux » comme étant une seule et même entité, Smolensk. Elle cohabita durant la période viking avec le site de Gnezdovo, situé à 13 km, qui pour le Xe siècle représentait un véritable pôle économique pour la Rus'. Alors que Gnezdovo semble émerger autour de 900¹⁸⁵, son centre jumeau ne semble monter en puissance qu'au cours du Xe siècle et du XIe siècle, en se basant sur la gestion des ressources économiques et agricoles locales¹⁸⁶. La principauté de Smolensk fut par la suite fondée en 1054. De par sa position centrale, la cité se développa rapidement et devint l'une des plus puissantes de l'Est européen sans compter qu'elle fut épargnée par l'invasion mongole. Dès lors à partir du XIIe siècle, plusieurs princes issus de la principauté contrôlèrent le trône de Kiev. Le site de Gnezdovo pour sa part connut un réel déclin dès le troisième quart du Xe siècle, probablement supplanté en importance par son voisin, dont témoignent notamment les trouvailles monétaires¹⁸⁷. Remarquons par ailleurs que le nom de son site jumeau plus ancien ne nous est pas parvenu dans les chroniques russes rédigées au siècle suivant, la forme Gnezdovo n'apparaissant pour sa part qu'à partir du XVIIe siècle et pouvant constituer une création toponymique plus tardive.

Súrdalar, Móramar, Rostofa

À l'image de *Smalenskia*, on ne retrouve de traces ni de *Móramar* (Mourom) ni de *Rostofa* (Rostov) dans nos sources avant la fin du XIIIe siècle et deux descriptions de la Rus', issues respectivement de l'*Hauksbók* et de l'*Örvar-Odds saga* qui énumèrent successivement ces villes auxquelles elles ajoutent *Súrsdal* (Souzdal), créant l'idée d'un ensemble logique¹⁸⁸. La liste de ces différentes villes semble en fait provenir d'une source commune, issue d'une

¹⁸² С. Роспонд, Структура и стратиграфия древнерусских топонимов, *Восточно-славянская ономастика*, Москва, 1972, p. 12-25.

¹⁸³ Entrée 6388-6390/880-882.

¹⁸⁴ *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio*, R. J. H. Jenkins (trad.), G. Moravcsik (éd.), Washington DC, 1972, 9,4, p. 56.

¹⁸⁵ T. Puškina, *op. cit.*, 2000, p. 215-225.

¹⁸⁶ E. Nosov, Rjurikovo Gorodišce et Novgorod, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 168.

¹⁸⁷ T. Puškina, *op. cit.*, 2000, p. 222-223.

¹⁸⁸ *Hauksbók*, *op. cit.*, 1892-1896, p. 155-156 ; *Örvar-Odds saga*, *op. cit.*, 1888, p. 187 ; *Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson and P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 116-119.

conception plus moderne de la Rus', peut être contemporaine de l'auteur comme nous le verrons à propos des villes *Sýrnes* et *Gađar*.

Au Xe siècle, dans les territoires compris entre la Volga et l'Oka, alors principalement peuplés de populations de langue finnoise (Mériens, Ves'), c'est le centre tribal mérien de Sarskoe qui semble dominer la région et se place ainsi en position d'intermédiaire direct entre monde musulman et baltique¹⁸⁹. Car contrairement à ce qu'indique la *PVL* qui mentionne la ville dès l'année 862, Rostov fut en fait fondée sur un village mérien au milieu du Xe siècle, 963 représentant la date la plus ancienne à notre disposition proposée par la dendrochronologie¹⁹⁰. Elle devint rapidement une ville médiévale d'importance et supplanta Sarskoe, qui fut abandonné au début du XIe siècle suite à l'attaque du prince Jaroslav désireux de réorganiser la principauté de Rostov, mais peut-être aussi du fait de son incapacité à s'insérer dans ce nouveau réseau de villes russes qui se mettait en place à partir de la chute du Kaganat khazar en 960. Cette route commerciale qui allait auparavant du Don à l'Oka disparut au profit d'une nouvelle voie qui rejoignait les terres des Bulgares de la Volga, devenus les principaux partenaires commerciaux de la Rus' à l'Est. De fait, un nouvel itinéraire apparaît, qui remonte par la Volga et l'Oka en direction de Souzdal et Rostov à travers les forêts de Mourom. Cette dernière est elle aussi mentionnée pour la première fois dans la *PVL* sous l'année 862, et abritait jusqu'à la fin du Xe siècle, période de sa slavisation, des populations essentiellement d'origines finno-ougriennes. Le prince Gleb hérita alors de Mourom par son père, Vladimir de Kiev. Elle ne devint cependant un centre politique important qu'à partir du XIIe siècle, lorsqu'elle fut le centre de la principauté de Mourom-Riazan. Cependant, elle tomba rapidement sous le contrôle des princes de Vladimir-Souzdal, et fut détruite en 1239 par la conquête mongole, tombant par la suite en désuétude jusqu'à son rattachement à la principauté de Moscou au XIVe siècle.

Souzdal est pour sa part nommée à six reprises dans la littérature scandinave sous les formes *Súrdalar*, *Surtsdalar*, *Syrgisdalar*, *Súrsdalr*, *Syðridalaríki* ou encore *Suðrdalaríki*. Bien que la deuxième partie du mot ne varie pas, et semble évoquer l'idée d'une vallée (*dalr*), la seconde partie peut tantôt renvoyer au sud (*sudr*) à l'adjectif aigre (*surr*), au géant de la mythologie (*Syrte*) ou encore à l'adverbe *syrgja* qui signifie être en deuil¹⁹¹. Cette multitude

¹⁸⁹ A. Leont'ev, Sarskoe et Rostov : Deux Centres de la Rus' du Nord-Est aux IXe- XIe siècles, *Centres proto-urbains*, 2000, p. 199-214.

¹⁹⁰ А. Е. Леонтьев, Ростов в X-XI вв., *Труды VI международного Конгресса славянской археологии*, 2, Москва, 1997, p. 210-217.

¹⁹¹ Т. Н. Джаксон, Суздаль в древнескандинавской письменности, *Древнейшие государства на территории СССР, 1984 год.*, Москва, 1985, p. 212-228.

de transmissions nous fait donc pencher pour une adaptation plus tardive du nom d'origine slave au gré des interprétations des rédacteurs scandinaves.

L'historiographie russe évoque pour sa part pour la première fois la ville de Souzdal sous l'entrée 1024 de la *PVL*, à propos de magiciens qui semèrent le trouble dans la région répandant ainsi la famine, les habitants n'ayant d'autre choix que de se tourner vers les Bulgares de la Volga pour trouver de l'aide. Le prince Jaroslav, alors à Novgorod vint dans la ville pour la purger de son mal au nom de Dieu (en réalité pour venir à bout de ce qui n'était rien d'autre qu'une rébellion)¹⁹², et ensuite s'en retourna d'abord à Novgorod puis « au-delà des mers » pour recruter des mercenaires varègues dans le conflit qui l'opposait à ses frères¹⁹³. L'archéologie qui témoigne d'une colonisation progressive de la région à partir du Xe siècle pour atteindre son apogée aux XIIe-XIIIe siècles, n'atteste néanmoins pas d'une présence scandinave significative, mais plutôt de celle d'une aristocratie locale qui contrairement à l'idée répandue ne résidait pas exclusivement dans les villes et peuplait en fait les différents centres de moindre importance de la région, qui constituaient un véritable réseau au sein de ce que Nicolaj Makarov nomme la *Suzdal'skoe opolie* (région de Souzdal)¹⁹⁴.

Les premières mentions de la ville dans l'historiographie scandinave seraient d'ailleurs à mettre en rapport avec l'évolution de la cité, mais aussi avec le déplacement du pouvoir dans la région lorsque Yuri, successeur de Vladimir Monomaque, prit à la fin du XIIe siècle la ville de Vladimir, située au sud de la région de Souzdal, sa capitale. Ainsi dans l'*Hákonar saga Hákonarsonar* rédigée dans les années 1260 par l'Islandais Sturla Þórðarson¹⁹⁵, l'auteur mentionne *Andres konung af Súrdölum*¹⁹⁶, « André le roi de Souzdal », qui n'est autre qu'André II Jaroslavitch (1222-1264), qui après la mort de son père Jaroslav II en 1247 séjourna à Karakorum à la cour du khan Güyük, où il se vit confier la direction de la principauté de Vladimir-Souzdal. La ville n'est ainsi citée que tardivement, et ne prend jamais place dans une géographie précise (si ce n'est lorsqu'elle est énumérée dans cet ensemble de trois villes), comme encore dans l'*Hákonar saga Hákonarsonar* où l'auteur, à propos du voyage du commerçant Augmund de Spanheim depuis le *Bjarmaland*, relate un itinéraire dénué de toute réalité, où le norvégien se dirige d'abord au sud vers le royaume de *Súrdalar* (*Suðrdalaríki*), c'est-à-dire la principauté de Souzdal, puis vers l'*austr* (l'est) en direction

¹⁹² Н. Н. Воронин, *Зодчество Северо-Восточной Руси XII-XV веков*, Москва, 1961, p. 27-36.

¹⁹³ *PVL*, entrée, 6532/1024.

¹⁹⁴ N. Makarov, Social elite at rural sites of the Suzdal region in North-Eastern Rus, *Hierarchies in rural settlements, Ruralia IX, Götzis (Austria) 26 September - 2 October 2011*, Turnhout : Brepols, 2013, p. 371-386.

¹⁹⁵ Elle est conservée dans les manuscrits *Fríssbók*, *Eirspennill*, *Flateyjarbók* et *Skálholtsbók yngsta*. *Hákonar saga Hákonarsonar etter Sth. 9 fol., AM 325 VIII(4) and AM 304(4)*, M. Mundt (éd.), *Norrøne tekster nr. 2*, Oslo : Forlagsentralen, 1977, p. 47.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 158.

d'*Hólmgarðr* et encore plus à l'est par la mer jusqu'à Jérusalem¹⁹⁷. Dans ce cas, il est clair que le trajet d'Augmund suit l'une des voies de transit des marchandises venues du Nord jusqu'à Novgorod, et que la région pour l'époque tient une place importante en tant qu'interface commerciale entre le Nord, l'Ouest (la Baltique) et l'Est (la Volga) et est donc fort logiquement connue des auteurs contemporains, bien que son authenticité géographique leur échappe encore, à une époque où l'on ne dispose pas de cartes de la région. Dans l'*Örvar-Odds saga*, il est cette fois-ci question du royaume de Souzdal (*Súrsdal heitir*), qui reflète l'idée d'un assujettissement à un prince, mais qui en réalité, se présente comme une création artificielle de l'auteur de la saga, rédigée entre 1265 et 1275¹⁹⁸, qui à partir d'une liste de villes similaire à celle de l'*Hauksbók*, crée tout une série de principautés soumises à Novgorod afin de souligner le pouvoir de son dirigeant, qui se révèle en fait être l'ennemi juré du héros de la saga.

Les villes de *Súrdalar* (Souzdal), *Móramar* (Mourom) et *Rostofa* (Rostov) de par leur proximité et leur rôle sur la route Baltique-Volga, formaient au Moyen-Âge un ensemble politique et géographique cohérent. Néanmoins elles ne semblent pas avoir été marquées par une présence scandinave déterminante et ne devinrent des centres importants que plus tardivement, succédant en importance au XIIe siècle à la région de Kiev. Or, l'*Hauksbók* utilise explicitement à propos de ces villes l'expression *hofuð garðar*, que l'on pourrait traduire par « grandes villes », suggérant par là même que chacune d'elles était considérée comme des centres d'importance. La liste qu'il contient constituerait donc un ensemble plus tardif dont la rédaction à partir du fragment plus ancien que nous avons décrit, pourrait être datée de la première moitié du XIIIe siècle, avant la conquête mongole et la destruction de Mourom.

Álaborg et Danparstaðir

Dans l'*Hálfðanar Saga Eysteinsonar*, la ville d'*Álaborg* se situe à l'est de la ville de Ladoga¹⁹⁹, à une distance qu'il semble facile de couvrir rapidement, comme le rappelle la *Göngu-Hrólf's saga* où la ville est cette fois connectée au *Risaland/Giantland* « la terre des

¹⁹⁷ *Det Arnamagnæanske håndskrift 81a fol., op. cit., 1910–1986, chap. 371.*

¹⁹⁸ J. de Vries, *Altnordische Literaturgeschichte*, vol. II, Berlin, 1967, p. 483.

¹⁹⁹ *Hálfðanar Saga Eysteinsonar*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson and P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, chap. 2, p. 176 ; *Göngu-Hrólf's saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Canongate, 1980, chap. 30, p. 94.

géants »²⁰⁰, mais aussi à la Carélie, au *Bjarmaland* ainsi qu'à la mer Blanche, où ses dirigeants se rendent pour effectuer des pillages. Ces deux sagas qui appartiennent au genre des sagas légendaires, offrent au lecteur un cadre d'aventure fantastique, d'où la présence de cette référence aux géants, mais aussi celle de nains et de personnages légendaires, auquel semble néanmoins se superposer un cadre géographique authentique. Dans les sagas légendaires, il est souvent question pour l'auteur de poser un cadre qui semble véridique, à l'aide de toponymes contemporains ou classiques, afin d'ancrer dans le réel les légendes qu'il raconte. L'existence même de cette ville ainsi que son emplacement suscitent donc à juste titre de nombreuses théories. Elle fut assimilée aux villes de Loppoti au nord-ouest du site de Staraja Ladoga, ou encore à celle de Beloozero au sud-est. Mais c'est l'hypothèse de Tatjana Jackson et de Dimitri Machinskiy qui font de Gorodišče l'*Álaborg* de nos sagas, qui demeure à ce jour la plus pertinente²⁰¹. Ce centre proto-urbain situé sur la Sjas, existait depuis le néolithique, et connut une occupation scandinave dès le IXe siècle comme en témoigne l'archéologie à travers notamment la présence de plusieurs couteaux scandinaves²⁰². Le site se développa en grande partie à la faveur du contact avec l'Orient musulman, et présentait de nombreux traits communs avec Staraja Ladoga²⁰³. Il disparut cependant suite à un incendie autour de 930²⁰⁴, dont la ville ne sut se relever, malgré des phases de repeuplement mineures, et ce vraisemblablement du fait de l'effondrement du commerce vers l'Orient à la fin du Xe siècle. Bien que pour l'époque viking, ce centre, situé à 70 km de Ladoga, représentait l'un des plus importants centres de la région, dont la position stratégique lui permettait en contrôlant la Sjas de contrôler l'accès au Bassin de la Volga, il demeure complexe d'expliquer la transmission de ce terme jusqu'au XIVe siècle et sa réutilisation par les *fornaldarsögur*.

Le *Danparstaðir* est pour sa part évoqué dans l'*Hlöðskviða*, l'un des poèmes anonyme de l'*Edda poétique* qui fut préservé dans le manuscrit de l'*Hervarar saga ok Heiðreks konungs*. Dans cette saga écrite autour de 1250, l'auteur essaie de combiner divers poèmes et récits au sein d'un seul et même ensemble. L'un des épisodes décrit ainsi « la bataille des Goths et des Huns » et l'opposition pendant laquelle Angantýr défait son frère Tyrfingr. Ce

²⁰⁰ Bien qu'il soit commun de situer le *Jötunheimar* et la terre des Géants au nord de la « Grande Suède », c'est-à-dire de la Russie, il est tout à fait possible d'envisager que cette référence au *Risaland* pourrait tout aussi bien provenir d'une déformation du terme *Rucialand*.

²⁰¹ Т. Н. Джаксон, Д. А. Мачинский, « Сага о Хальвдане сыне Эйстейна » как источник по истории и географии Северной Руси и сопредельных областей в IX-XI вв., *Вопросы истории Европейского Севера*, Петрозаводск, 1989, p. 128-145.

²⁰² О. И. Богуславский, А. Д. Мачинская, Сяское городище и поселения Нижнего Поволжья (опыт сопоставления), *Петербургский археологический вестник*, 6, С.-Петербург, 1993, p. 117-122.

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ О. И. Богуславский, О. А. Щеглова, Новые исследования комплекса памятников у д. Городище, *Ладога и северная Русь*, С.-Петербург, 1996, p. 57-61.

récit qui a dû subir de nombreuses modifications et interpolations avec le temps, présente des traces de fragments plus anciens, à travers l'emploi de toponymes tels que *Danparstaðir*. Ce mot qui est d'origine gothique pourrait se traduire par « les terres/les implantations sur le Dniepr ». Il remonterait ainsi aux Ve-VIe siècles, et évoquerait la présence gothique sur le Dniepr lors des grandes migrations, dont témoignent les sites d'implantations de la rive gauche du bas Dniepr qu'Omeljjan Pritsak identifie avec les ruines du Ve siècle du *gorodišče* de Kiev²⁰⁵.

Citopolis et Héliópolis

Les toponymes *Citopolis* et *Héliópolis* proviennent là encore de l'*Yngvars saga víðforla*. Après avoir quitté *Hólmgarðr* et le Prince Jaroslav, pour partir à la recherche de la source de cette grande rivière qui traverse le *Garðaríki*, Yngvarr traversa deux villes : *Citopolis*, demeure de la Reine Silkisif, et *Héliópolis*, capitale du roi Jólfr²⁰⁶. On remarquera que ces villes ne se situent plus d'après l'auteur dans le *Garðaríki*, qui correspond en tout et pour tout au royaume de Jaroslav et donc à la Rus'. Elles se trouvent ainsi dans le prolongement des cours d'eau qui traversent cette sorte de Rus' réduite, ce qui d'un point de vue rationnel pourrait les placer dans une zone correspondant à l'ouest de la Russie actuelle. Néanmoins, le subtil flou qui règne autour de la trame géographique du récit fait qu'il est impossible de savoir si ces villes se situent en Rus' ou en Orient. D'autant qu'Hermann Pálsson, Paul Edwards mais aussi Galina Glazyrina suggèrent que le nom d'*Héliópolis* fut en fait emprunté aux *Étymologies* d'Isidore de Séville, tout comme ce fut le cas pour le dragon Jakúlus ou *Siggeum*²⁰⁷. La correspondance de tant de noms entre les deux ouvrages ne laisse que peu de chance au hasard. *Héliópolis*, littéralement la « cité du soleil » correspondrait donc à la ville du même nom située en Egypte dont parle Isidore dans le livre XV :

²⁰⁵ O. Pritsak, Hlǫðskviða, *Medieval Scandinavia : An Encyclopedia*, P. Puslano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 286-287. Dans le premier *gorodišče*, on a découvert une fibule décorée d'émail champlevé rouge datable des Ve-VIe siècles. В. Л. Комарович, *Культ рода и земли в княжеской среде XI-XIII вв.*, Труды Отдела древнерусской литературы, 15, Москва, Ленинград : Издательство Академии наук СССР, 1960, p. 91.

²⁰⁶ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5.

²⁰⁷ H. Pálsson, *op. cit.*, 1989, p. 39-40 ; G. Glazyrina, *op. cit.*, 2003, p. 175-178.

*Heliopolis urbs Aegypti, que Latine interpretatur solis civitas, sicut septuaginta interpretes arbitrantur. Aedificata est autem a filiis Israel, in qua Petephres sacerdos fuit, cuius meminit Ezechil*²⁰⁸.

Cet emprunt n'a pourtant de sens que si on le replace dans le contexte du récit, à savoir celui d'une expédition qui sous bien des aspects se transforme en mission chrétienne. Un lecteur avec des notions même très limitées de grec pouvait facilement comprendre la nature païenne de cette ville dressée à la gloire du soleil. C'est d'ailleurs lorsqu'ils revinrent dans la ville après avoir trouvé la source du fleuve, que nombre de membres de l'expédition succombèrent, des suites d'une maladie contractée après avoir cédé à l'appel de la chair suscité par ces femmes païennes qui habitaient la cité²⁰⁹.

Pour ce qui est de *Citopolis*, Mats Larsson, dans sa tentative de lier l'expédition d'Yngvarr aux événements décrits dans les *Chroniques Géorgiennes*, a voulu voir dans cette ville la Kutaisi (*Cytaea*) du nord-ouest de la Géorgie²¹⁰. Pourtant je pense qu'il faut là encore comprendre l'inclusion de cette ville dans le récit d'Yngvarr en tenant compte du fait qu'elle représentait elle aussi le siège de « pratiques idolâtres »²¹¹, et pourrait se comprendre comme étant la *Scythopolis*, c'est-à-dire la ville des Scythes, ces populations barbares de l'Antiquité qui habitaient les régions des steppes eurasiennes allant de l'Ukraine à l'Altaï, ce qui correspond au passage, aux régions traversées par Yngvarr et ses compagnons en direction du sud-est. Ce nom n'était pas étranger des auteurs classiques comme Pline, puisqu'il était associé à l'actuelle ville de Beït Shéan en Israël, qui devint pendant la période romaine Nyfa, puis Baysân pendant la période musulmane. Là encore, il faut bien voir que ces deux villes sont associées dans l'*Yngvars saga víðforla* à des passages édifiants mettant aux prises les valeurs chrétiennes et païennes. Car il est tout à fait évident d'ailleurs, que l'auteur de cette saga, Oddr Snorrason, un moine bénédictin islandais qui vécut au XIIe siècle au monastère de Þingeyrar, n'a jamais été là-bas, d'où une vision très approximative de la géographie de ces régions, issues probablement de témoignages oraux relatant l'expédition, mais aussi de ses propres lectures parmi lesquelles devait figurer Isidore de Séville. Dans sa conception de la géographie russe, on remarquera d'ailleurs qu'il existe une certaine logique dans les choix des

²⁰⁸ *Isidori hispalensis episkopi etymologiarum sive originum*, W. M. Lindsay (éd.), Oxonii e typographeo Clarendoniano, 1911, Lib. XV. I :33.

²⁰⁹ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 7, p. 58.

²¹⁰ M. G. Larsson, Yngvarr's Expedition and the Georgian Chronicle, *Saga-Book*, vol. XXII, University College London : Viking Society for Northern Research, 1986-89, p. 98-108.

²¹¹ *Ibid.*, p. 49.

différents toponymes *Siggeum*, *Héliópolis*, ou encore *Citopolis/Scythopolis* qui se situent tous au sud du *Garðaríki*, voir à proximité de la mer Rouge dans le cas de ces deux villes.

Le cas de *Sýrnes* et de *Gaðar* est quant à lui nettement différent des autres villes présentées ci-dessus. Ces deux noms n'apparaissent qu'une seule fois dans les sources scandinaves, et ne semblent provenir d'aucune source étrangère ou ancienne. L'existence de ces deux noms de lieux nécessite donc d'être remise en question, d'autant qu'ils n'ont pas non plus été préservés sous forme de toponymes.



Les toponymes russes d'après l'historiographie scandinave

C/ Sýrnes et Gaðar : identification et nouveaux éclairages

Parmi les quatorze noms de villes russes que nous avons évoqués²¹², l'*Hauksbók* est le seul à énumérer les toponymes *Sýrnes* et *Gaðar* qu'il inclut dans une liste de huit villes qui composent le *Garðaríki*. La question de l'interprétation de ce passage et de l'identification de ces deux villes, bien qu'ayant trouvé des solutions intéressantes à travers les travaux de Tatjana Jackson²¹³, souffre néanmoins de quelques passages sous silence que seul un examen approfondi du texte, sous un prisme à la fois littéraire et historique, de même que le croisement avec les récentes données archéologiques et l'étymologie permet de résoudre.

Ce manuscrit islandais rédigé en majeure partie par Haukr Erlendsson dont il tient son nom, et par ses assistants, le tout entre 1302 et 1310²¹⁴, est un ouvrage qui se divise en trois ensembles distincts, le premier consistant en des textes historiques et semi-historiques, le second regroupant des traités mathématiques, le troisième des traités philosophiques, géographiques ou encore des dialogues théologiques. C'est au sein de ce troisième groupe que le texte intitulé *Heimslýsing ok helgifræði* (« la Description du Monde ») apparaît. Ce texte recense ainsi les principales rivières d'Asie et d'Europe, parmi lesquelles figurent la Dvina (en l'occurrence ici la Dvina occidentale) et le Dniepr²¹⁵, pour ensuite décrire différentes régions dont la Rus' où prêcha l'apôtre Philippe, à propos de laquelle il présente les principales villes : *Morammar* (Mourom), *Rostofa* (Rostov), *Surdalar* (Souzdal), *Hólmgarðr* (Novgorod), *Sýrnes*, *Gaðar*, *Palteskia* (Polotsk) et enfin *Kænugarðr* (Kiev), dont « Magog, le fils de Japhet, fils de Noah, fut le premier habitant »²¹⁶.

Construction du texte

À la fin de la première partie du texte qui comme nous avons eu le loisir de le constater emprunte à Isidore de Séville et ses *Étymologies*, l'auteur précise après la

²¹² J'exclue donc ici les villes d'*Héliópolis* et de *Citopolis* de l'*Yngvars saga víðforla*.

²¹³ Т. Н. Джаксон, *Sýrnes и Гаðар, Загадки древнескандинавской топонимии Древней Руси*, *Scando-Slavica*, 32, 1986, p. 73-83.

²¹⁴ S. Karlsson, *op. cit.*, 1964, p. 114-121. A l'exception des Fols 1r-18v :31 écrits entre 1290 et 1334, et le Fol. 18v:31-35 daté de 1350.

²¹⁵ *Hauksbók, udgiven efter de arnamagnæanske håndskrifter, op. cit.*, 1892-1896, p. 150.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 155.

description des territoires de l'Europe que c'est à l'Est de celle-ci qu' « il y a le royaume appelé la Russie, que nous appelons *Garðaríki* » (*I þui riki et þat er Ruscia heitir, þat kollum ver Garðaríki*). L'utilisation du terme Russie sous la forme latinisée *Ruzcia*, et son apposition à celui de *Garðaríki*, le deuxième précisant en quelque sorte le premier, suggère par rapport aux autres traités géographiques une addition postérieure. Ce terme n'apparaît jamais dans les sources scandinaves antérieures et se trouve toujours remplacé par les termes *Garðar* ou *Garðaríki*²¹⁷. Il semblerait donc que l'auteur ait utilisé une source latine d'où il tire la forme *Ruzcia* qu'il se permet d'expliquer par un terme scandinave contemporain.

La composition de cette liste de villes semble elle aussi renvoyer à une conception plus tardive de la Rus' qui contraste avec celles des autres traités basées sur les points cardinaux, ainsi que sur une appréhension du cadre géopolitique datant de la période viking, où figurent les principaux centres politiques et urbains de la Rus' ayant connu une activité scandinave notable. Nous pouvons décomposer cette liste en deux ensembles distincts qui correspondent en fait aux axes Nord-Sud et Est-Ouest de communications et de commerce qui parcourent la Rus'. Le premier, composé de Mourom, Rostov et Souzdal forme un groupe logique de par l'étroite proximité géographique de ces villes et de par leur rôle sur la route commerciale reliant la Rus' à l'Orient. À la faveur de la chute du Kaganat khazar en 960, la traditionnelle route commerciale qui allait du Don à l'Oka disparaît au profit d'une nouvelle route commerciale qui rejoignait les terres des Bulgares de la Volga, devenus dès lors les principaux partenaires commerciaux de la Rus' à l'Est. De fait, un nouvel itinéraire apparaît, qui remonte par la Volga et l'Oka en direction de Souzdal et Rostov à travers les forêts de Mourom. Mais cet ensemble ne prit de l'importance que plus tardivement, succédant au XIIe siècle à la région de Kiev, se transformant alors en un duché divisé en plusieurs principautés de plus petites tailles.

Pour leur part, Novgorod et Kiev représentaient au Xe siècle les deux plus grandes villes de la Russie et ses deux principaux centres de pouvoir. Plus ancienne cité à être mentionnée sous l'année 860 par les Chroniques russes²¹⁸, Novgorod constituait dès le IXe siècle un véritable intermédiaire avec la Baltique et le lieu de résidence de garnisons scandinaves. La ville de Kiev ne gagna pour sa part réellement en importance qu'au début du Xe siècle sous influence scandinave. La ville de Polotsk, dont on trouve des traces archéologiques remontant au IXe siècle, était davantage liée au commerce avec la Baltique, mais représentait un centre de commerce majeur sur la route allant de l'embouchure de la

²¹⁷ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 29-56.

²¹⁸ *PVL*, entrée 8368/859.

Dvina vers les zones de portages donnant accès au Dniepr et fut elle aussi un point de chute pour nombre de Scandinaves. La grande particularité de ces villes réside donc dans le fait de représenter des centres proto-urbains et commerciaux de premier ordre sur cette voie Nord-Sud. De fait, un contraste frappant existe entre ce groupe qui constitue un ensemble de villes au rayonnement plus ancien et le premier groupe plus tardif. Cela pourrait ainsi suggérer en suivant l'hypothèse d'Elena Melnikova selon laquelle le fragment le plus ancien de ces listes de villes daterait de la fin du XIIe siècle et se baserait sur une tradition orale qui figurerait la domination scandinave de la Rus' des IXe-Xe siècles²¹⁹, que cette liste fut élaborée au cours du XIIIe siècle, à une période où le premier groupe de ville affichait un réel rayonnement.

Örvar-Odds saga et source commune

On retrouve une liste similaire des villes de la Rus' dans l'*Örvar-Odds saga*, rédigée par un auteur islandais anonyme de la seconde moitié du XIIIe siècle²²⁰. Dans ce récit, le héros, Örvar-Oddr, fait voile vers l'est avec une centaine de navires afin de percer à jour l'identité et les intentions de Kvillánus, un prince qui succéda par la force au trône de Novgorod. La Rus' est alors décrite comme il suit²²¹ :

Garðaríki er svá mikit land, at þat var þá margra konunga ríki. Marró hét konungr. Hann réð fyrir Móramar ; þat land er í Garðaríki. Ráðstafr hét konungr. Ráðstofa heitir þar, er hann réð fyrir. Eddval hét konungr. Hann réð fyrir því ríki, er Súrsdal heitir. Hólmgeirr hét sá konungr, er næst Kvillánus réð fyrir Hólmgarði. Paltés hét konungr. Hann réð fyrir Palteskjuborg. Kænmar hét konungr. Hann réð fyrir Kænugörðum, en þar byggði fyrst Magok, sonr Japhets Nóasonar. Þessir konungar allir, sem nú eru nefndir, váru skattgildir undir Kvillánus konung.

Le *Garðaríki* est un si grand pays qu'il y a là maints royaumes. Il y avait un grand roi appelé Marró. Il régnait sur *Móram*, ce pays est en *Garðaríki*. Il y avait un roi appelé Ráðstafr, il règne sur *Ráðstofa*. Il y avait un roi appelé Eddval, il régnait sur le royaume appelé *Súrsdal* ; il y avait un roi qui s'appelait Hólmgeirr, il régna

²¹⁹ E. A. Мельникова, *Скандинавские рунические надписи : Тексты, перевод, коммент*, Москва : Наука, 1977, p. 59-60.

²²⁰ R. Kroesen, *Örvar-Odds saga, Medieval Scandinavia : an encyclopedia*, P. Pusliano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 744.

²²¹ *Örvar-Odds saga*, op. cit., 1888, p. 187 ; *Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, op. cit., 1985, p. 116-119.

après Kvillánus sur *Hólmgarðr*. Il y avait un roi nommé Pates qui régnait sur *Palteskjuborg*, et un roi appelé Kœnmarr, il régnait sur *Kœnugarðr*, mais habita là d'abord Magok (Magog), fils de Japhet, fils de Noé. Tous ces rois qui viennent d'être mentionnés payaient tribut à Kvillánus.

Remarquons tout d'abord l'étrange proximité entre nos deux textes où l'ordre d'énonciation, l'étymologie des villes de même que la référence à Magog sont les mêmes. La liste des rois apparaît pour sa part comme une construction de l'auteur, les noms de ces rois imaginaires, de consonance nordique, étant en fait fabriqués à partir des noms de villes auxquels ils sont associés. L'intérêt de cette construction est ainsi de servir les desseins de l'auteur, qui par cette liste souhaite mettre en évidence le pouvoir de Kvillánus auquel tant de grandes villes sont soumises. Seules manquent à l'appel les villes de *Sýrnes* et *Gaðar* ainsi que la référence à l'apôtre Philippe. Néanmoins il est frappant de constater que ces deux noms apparaissent en fait dans un autre passage sous la forme cette fois-ci d'un binôme de guerrier : Sírnir et Garðarr²²². Ces deux personnages originaires respectivement du Gotland et du Danemark devinrent les frères de sang d'Örvar-Oddr, et se joignirent à lui le temps d'expéditions en Europe de l'Ouest et en Baltique où Garðarr trouva la mort. Sírnir quant à lui se joignit par la suite au contingent réunit par Örvar-Oddr pour se rendre en *Garðaríki*, auquel il fournit quarante navires.

L'utilisation de ces deux appellatifs en tant que noms propres pose cependant problème du fait de leur rareté. Garðarr, bien que peu répandu dans nos sources se conçoit telle une variation du nom d'origine vieux nordique Gerðarr, dont la racine ancien germanique *gardaz* évoque l'idée d'une fortification. On retrouve ce nom à une seule reprise dans le *Livre de la Colonisation de l'Islande*, le *Landnámabók*, à propos de Garðarr Svavarsson, un suédois considéré comme le premier à avoir vécu en Islande. Lors d'un voyage vers les Hébrides dans les années 860, il fut pris dans une tempête qui le fit dériver jusqu'à la côte est de l'Islande. Il en fit alors le tour concluant que c'était une île, et débarqua au lieu-dit de Skjálfandi où il construisit une maison et y passa l'hiver²²³. Pour les périodes plus tardives on retrouve aussi le nom de Garða-Ketill dans l'*Yngvars saga víðforla* ainsi que dans l'*Eymundr þáttur Hringssonar*, à propos d'un Islandais qui aurait joint dans les deux cas une expédition en *Garðaríki*, où il aurait servi en tant que mercenaire. Il est en revanche beaucoup plus compliqué de retrouver une trace du nom Sírnir dans l'historiographie

²²² *Ibid.*, chap. 19.

²²³ G. Karlsson, *op. cit.*, 2000, p. 11.

scandinave. Dans son dictionnaire des étymologies, Ferdinand Holthausen évoque dans l'*Edda poétique* un *Jötunn* nommé *Sírnir* et offre à ce nom la signification de léthargique²²⁴. Je n'ai néanmoins pour ma part retrouvé aucune trace d'un tel nom ou de ses éventuelles variations dans ces différents récits²²⁵. On le retrouve en revanche dans l'*Harðar Saga og Hólmverja*, à propos d'un géant, ou il est utilisé de manière métaphorique pour figurer de l'or²²⁶. Néanmoins, ce texte fut écrit durant la seconde moitié du XIV^e siècle et ne témoigne donc pas d'une utilisation antérieure²²⁷.

L'extrême proximité des deux récits nous laisse à penser qu'il existait une source antérieure commune à ces deux récits, rejoignant ainsi l'hypothèse d'Elena Melnikova qui suggère que cette partie du traité fut créée avant et indépendamment de l'*Hauksbók*²²⁸. Cependant, la rareté des noms propres *Sírnir* et *Garðarr* dans les sources de l'époque, n'offre d'autre perspective que d'imaginer une adaptation à partir de cette source originale d'un toponyme vers un nom propre, et non l'inverse. Cependant, si tel est le cas, comment expliquer l'extraction de ces deux toponymes de cette liste et leur conversion sous forme de noms propres ? Tout d'abord retenons que l'*Örvar-Odds saga* fait partie du genre des *fornaldarsögur*, ces sagas qui se caractérisent par une prose narrative basée sur des thèmes héroïques traditionnels, où épisodes et motifs fabuleux créent une atmosphère d'irréel²²⁹. Ces sagas souffrent généralement du passage sous silence de repères temporels et contextuels et seules des références vagues permettent de se situer dans un contexte bien souvent teinté de légende. Dans le cas de la Rus', le traitement de la géographie au sein de ces récits se présente comme une réminiscence du folklore. Bien que les pays, villes, rivières ou mers soient généralement cités, ce n'est en aucun à des fins purement géographiques. Il s'agit juste de références peu détaillées, ne servant qu'à l'élaboration d'une atmosphère et de récits exotiques, où la spatio-temporalité est absente, ce qui différencie fortement ce groupe de sagas des autres genres. Mais il faut à mon sens chercher la suite de l'explication dans l'étymologie et le sens même que devaient revêtir ces deux mots.

²²⁴F. Holthausen, *Vergleichendes und Etymologisches Wörterbuch des Altwestnordischen, Altnorwegisch-isländischen, einschliesslich der Lehn und Fremdwörter sowie der Eigennamen*, Göttingen, 1948, p. 244.

²²⁵K. Schulz, *op. cit.*, 2004.

²²⁶The saga of Hord, in *Three Icelandic outlaw sagas*, G. Johnston (trad.), A. Faulkes (trad. et éd.), London : Everyman, 2001, p. 281.

²²⁷*Ibid.*, p. xiii.

²²⁸Е. А. Мельникова, *Древняя Русь в исландских географических сочинениях*, — В кн.: *Древнейшие государства на территории СССР*, Москва, 1976, p. 143.

²²⁹S. A. Mitchell, *op. cit.*, 1991. Le genre des *Fornaldarsögur* peut lui-même être divisé en plusieurs sous-catégories. L'*Örvar-Odds saga* se classe ainsi parmi les récits d'aventure, caractérisés par une fin heureuse et l'acquisition de richesses et d'un royaume.

Sýrnes et Gaðar : un seul et même toponyme et l'hypothèse du site de Gnezdovo

Sýrnes serait la combinaison sous forme d'un toponyme de deux mots d'origines nordiques : *sýr*/truite et *nes*/promontoire. D'après Tatjana Jackson, ces termes serviraient à désigner le site fortifié de Gnezdovo près de Smolensk et pourraient être datés du Xe siècle²³⁰. La ville de *Sýrnes Ga(r)ðar*, en suivant cet ordre d'énonciation Nord/Sud, représentait elle aussi un point essentiel de passage entre Dvina et Dniepr durant les Xe et XIe siècles avant de s'effacer plus tard au profit de Smolensk²³¹. L'exploitation archéologique du site qui se situe à 13 km de Smolensk, et se compose de deux agglomérations, dont la principale est dotée d'une partie fortifiée qui couvre près d'1 hectare, et le recours à la numismatique, ont permis d'envisager son émergence autour de 900 et son rayonnement durant le premier et le second tiers du Xe siècle²³².

Le premier terme serait alors à mettre en relation avec le nom du ruisseau qui s'écoule le long du site fortifié de Gnezdovo, le Svinetz, *svin* en vieux russe signifiant là encore cochon²³³, alors que le second serait lié à la topographie du lieu suggérant ainsi une étymologie populaire locale²³⁴. Cette hypothèse est d'autant plus séduisante que beaucoup de villes de l'époque situées à l'embouchure ou proche de rivières ont des noms qui proviennent de ces cours d'eau : Pskova > Pskov ; Polota/Palata > Polotsk. De même contrairement à ce qu'avance Wladyslaw Duczko, il existait des formes similaires dans le monde scandinave²³⁵. On retrouve ainsi en Islande le toponyme *Sýrnes* dans la région du Sudur-Þingeyjarsýsla au nord de l'Islande, où il désigne une ferme située à proximité des côtes à une altitude de 27

²³⁰ T. N. Jackson, *op. cit.*, 1986, p. 73-83.

²³¹ Les chercheurs ont remarqué depuis longtemps la proximité par paires des principaux centres urbains: Gnezdovo/Smolensk, Rjurikovo Gorodišče/Novgorod, Sarskoe/Rostov. Plusieurs thèses ont tenté d'expliquer ce phénomène. La plus discutée et aujourd'hui réfutée par E. Nosov et F. Androščuk consistait à considérer cette disposition comme résultant d'un transfert du pouvoir du site le plus ancien (site tribal) vers des *pogost*, c'est-à-dire des foyers de féodalisation fondés par le pouvoir princier afin de contrer l'aristocratie tribale et de percevoir le tribut des territoires soumis. Les recherches archéologiques récentes ont cependant montré qu'il n'existait pas de continuité dans l'occupation de ces différents sites, et que contrairement à l'idée émise plus haut, les sites tribaux n'étaient pas antérieurs à ces *pogosty*, mais bien souvent postérieurs. E. H. Носов, Проблема происхождения первых городов Северной Руси, *Древности Северо-Запада, С.-Петербург*, 1993, p. 59-78 ; F. Androščuk, Černigov et Šestovica, Birka et Hovgården : Le modèle urbain scandinave vu de l'Est, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 255-266.

²³² T. Puškina, *op. cit.*, 2000, p. 215, 224.

²³³ H. G. Lunt, *Concise Dictionary of Old Russian, 11th-17th centuries*, 2nd Revised Edition, Edited and with Inflectional Tables by O. E. Swan, Slavica Publications, 2012.

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ W. Duczko, *op. cit.*, 2004, p. 155 ; F. Jónsson, *Bæjanöfn á Íslandi*, Kaupmannahöfn : Prentað hjá S.L. Möller, 1911, p. 490-493.

mètres²³⁶. Ce nom n'est pas mentionné dans le *Landnámabók* mais plus tardivement dans le second volume du *Diplomatarium Islandicum*, un ensemble de documents relatifs à l'Islande et à son peuple émis entre 1253 et 1350, et édités sous forme d'un recueil en 1893²³⁷. Ce toponyme y est alors cité pour la première fois sous l'année 1270 dans un document du monastère de Munkaþverár en Islande intitulé *Rekaskrá Munkaþverárklaustr*, où l'auteur énumère une série d'itinéraires :

*En fra gardzennda vestur vm sýrnes til lækvia vikur*²³⁸.

Mais à partir de Gardzennda vers l'ouest on passe à côté de Sýrnes et de la petite baie.

On retrouve par la suite cette localité dans le premier recensement de l'Islande en 1703, à propos de deux personnes vivant en ce lieu dans une ferme : Halldóra Jónsdóttir et Grímur Árnason ; pour ensuite être fréquemment repris dans les recensements suivants, son nombre d'habitant ayant de surcroît augmenté²³⁹. L'année 1270 se place donc comme un *terminus ante quem* en ce qui concerne l'apparition de ce toponyme dans l'historiographie scandinave. Néanmoins, comme le remarquent Michael Isaacharoff et Lelia Madrid dans leur étude sur la création des noms propres, l'apparition d'un nom désignant un espace géographique s'opère en plusieurs étapes. La première consiste en un constat : celui d'une différence avec l'espace traditionnel. Cette différence reçoit alors un nom, véritable acte de singularisation menant à la domestication et à l'appropriation de l'espace en question²⁴⁰. La forme *Sýr* qui entre dans la composition de ce toponyme, apparaît comme une forme assez commune en islandais et sert à désigner un espace où sont présents des cochons. On la retrouve dans toutes sortes de toponymes tels que : *Sýrá*/ « la rivière des cochons », *Sýrdalur*/ « la vallée des cochons » ou encore *Sýrfell*/ « la montagne des cochons », et dans notre cas *Sýrnes*, qui signifie littéralement le « promontoire aux cochons ». Mais la reconnaissance d'un nom doit nécessairement passer par sa répétition : si l'on réitère son usage à l'intérieur d'une communauté linguistique, ce dernier se transforme alors en concept²⁴¹. L'existence et

²³⁶ Sýrnes : Code administratif IC32 ; Latitude : 65°48'40.38 ; Longitude : -17°25'56.17.

²³⁷ S. Jakobsson, *Icelandic Medieval Documents : From Diplomatarium Islandicum to Digital Publishing*, *Almanach medievisty-editora*, Praha : Historický ústav, 2011, p. 42-45.

²³⁸ *Ibid.*, p. 91.

²³⁹ The National Archive Census Database, <http://www.manntal.is>.

²⁴⁰ M. Isaacharoff, L. Madrid, *op. cit.*, 1995, p. 112-125 ; K. Donnellan, *op. cit.*, 1970, p. 335-358 ; M. de la Soudière, *op. cit.*, 2004, p. 67-77.

²⁴¹ M. Isaacharoff, L. Madrid, *ibid.*, p. 118.

l'adoption du toponyme *Sýrnes* en Islande apparaissent donc logiquement comme bien antérieures à 1270.

Son association dans l'*Hauksbók* avec le terme *Gaðar*, de même que celle formée dans l'*Örvar-Odds saga* par *Sírnir* et *Garðarr* laissent à penser que ces deux noms forment un ensemble indissociable étroitement lié à la Rus', car rappelons-le, ces deux personnages évoluent aussi au cours de leurs aventures dans un espace correspondant à l'est de la Baltique et au nord-est de l'actuelle Russie. Sans doute empruntés à une source commune, ils ont cependant été adaptés par les auteurs dans le cadre de leur récit, ce qui entraîna de fait des transformations morphologiques. C'est le cas de *Gaðar*, qui contrairement à *Sýrnes*, ne renvoie à aucune forme toponymique connue dans le monde scandinave, et peut correspondre à une version altérée du terme *garðar*. Il est possible d'imaginer la perte du r durant l'une des différentes copies du manuscrit, ou encore lors de la reprise des informations depuis cette source vers l'*Hauksbók*. Pour rappel, en vieux norrois, *garðar* (sing. : *garðr*) peut revêtir différentes valeurs selon les contextes et désigne plus généralement une clôture ou une fortification²⁴². Or comme le souligne Tatjana Jackson, le terme *городъ/градъ* en vieux russe peut prendre lui aussi le sens d'une palissade ou d'une fortification, au même titre que celui d'un centre administratif et de commerce²⁴³. En suivant ce raisonnement, il apparaît fort logique de considérer qu'à un certain moment, ces deux mots ont été perçus par les contemporains scandinaves comme ayant le même sens, celui d'une place fortifiée²⁴⁴, phénomène à mettre en relation avec les très nombreuses fortifications présentes sur les voies commerciales traversant la terre russe. En suivant ces différentes routes, les Scandinaves rencontraient toute une série de sites fortifiés que les populations slaves appelaient *городъ*, qu'ils transposèrent par le substantif *garðr*, qui deviendrait plus tard l'appellatif commun pour désigner cette contrée²⁴⁵. Je pense ainsi que l'on peut facilement imaginer qu'utilisé conjointement dans la source originale avec le toponyme *Sýrnes*, le terme *garðar* servait à figurer le fait qu'il existait des fortifications en ce lieu. Cependant, l'auteur, peu familier de ce terme, a pu l'interpréter comme l'un des noms de villes qui composaient cette liste. Car comme le remarquent Feodor Braun et Elena Melnikova²⁴⁶, ce terme qui désigna la Rus' dans la poésie scaldique et dans les inscriptions runiques²⁴⁷, fut ensuite progressivement évincé

²⁴² Voir la partie concernant la signification du terme *Garðaríki*.

²⁴³ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2003, p. 37-38 ; И. И. Срезневский, *op. cit.*, 1958, p. 555-556 ; Н. М. Шанский, *op. cit.*, 1972, p. 139.

²⁴⁴ E. A. Рызевская, *op. cit.*, 1978, p. 151.

²⁴⁵ E. Н. Носов, *op. cit.*, Москва, 1977, p. 9, 21.

²⁴⁶ F. Braun, *op. cit.*, 1924, p. 192-196 ; E. A. Меланикова, *op. cit.*, 1977, p. 206-207.

²⁴⁷ Treize strophes scaldiques mentionnent la Rus' ancienne sous le terme *Garðar*, *ibid.*

dans la littérature par l'appellatif *Garðaríki*, jusqu'à n'être pratiquement plus en usage au XIIIe siècle. Cette nouvelle forme figurait dès lors l'idée d'un royaume assujéti à un prince, l'appellatif *-ríki* étant communément utilisé en Islande avant le XIIIe siècle pour désigner un domaine sur lequel s'exerçait une charge de pouvoir²⁴⁸. Le toponyme *Hólmgarðr* présente d'ailleurs un parallèle intéressant puisqu'il constituerait l'association du terme vieux norrois *Hólm* qui désigne une île²⁴⁹, et de la composante *garðr*, traduction du concept vieux russe de *городъ*²⁵⁰. De fait, *Hólmgarðr* se présente littéralement comme « l'île fortifiée/la fortification sur l'île », au même titre que *Sýrnes Ga(r)ðar* se présenterait comme « les fortifications sur le promontoire aux cochons ».

Notons toutefois que le nom de Gnezdovo n'apparaît pas dans l'historiographie russe avant le XVIIe siècle, phénomène qui pourrait donc suggérer une création plus tardive à partir de l'observation d'une particularité topographique. D'autant que pour la région, même pour les périodes relatives à la domination scandinave de la Rus', c'est à chaque fois le nom de Smolensk qui nous est parvenu, sous la forme *Smalenskia* via les traités géographiques, ou sous la forme *Μιλινίσκων/Miliniskan* dans le *De Administrando Imperio* de Constantin VII Porphyrogénète²⁵¹. C'était donc déjà par ce nom que les contemporains désignaient les zones habitées de la région, ce qui quelque part n'a rien d'étonnant, les noms des sites plus anciens des centres de l'époque n'ayant pas été conservé comme c'est le cas pour Novgorod. Le terme de Gnezdovo et par là même son équivalent scandinave rendu par la forme *Sýrnes i Gaðar*, pourraient donc être une création médiévale plus tardive, parvenue sous forme orale en Scandinavie et consignée dans un manuscrit plus ancien sur lequel se basent l'*Hauksbók* mais aussi l'*Örvar-Odds saga*. On remarquera d'ailleurs que dans la liste de villes, cette forme occupe la place auparavant réservée à Smolensk au centre de la Rus'.

Pour en revenir à l'exclusion de ces deux termes de la liste des villes de l'*Örvar-Odds saga*, il est à mon sens possible d'imaginer que l'auteur ait jugé bon d'écarter un nom de lieu qui ne lui était pas familier réadaptant par là même ces deux noms sous forme de personnages, ou qui d'un autre côté ne correspondait pas au cadre qu'il essayait de créer. Il se serait abstenu d'inclure un toponyme renvoyant ouvertement dans la culture scandinave à l'élevage porcin, dans un récit où il tente au contraire de souligner le pouvoir et la renommée du prince

²⁴⁸ G. Karlsson, *op. cit.*, 2000, p. 72-73.

²⁴⁹ *Holm* désigne d'après la *Chronique de Novgorod* l'un des districts de la ville médiévale et figure encore de nos jours un site du quartier de Slavno situé sur la rive droite du Volkhov.

²⁵⁰ S. Franklin, J. Shepard, *op. cit.*, 1996, p. 40, 130.

²⁵¹ *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio, op. cit.*, 1972, 9,4, p. 56.

Kvillánus, capable de régner sur tant de royaumes et de réunir une si grande armée²⁵². Ce dernier dont l'identité n'est dans un premier temps pas connue, n'est autre qu'Ogmundr, l'ennemi juré du héros. Par ce savant jeu de magnification du pouvoir d'Ogmundr, l'auteur cherche à offrir au héros une *Némésis* à la hauteur de sa réputation, dont l'affrontement apportera richesse et renommée. Cette opposition entre Ogmund et Örvar-Oddr participe donc à la mise en avant des qualités physiques et de l'héroïsme de ce dernier qui n'hésite pas à s'engager dans un conflit face à un puissant ennemi.

²⁵² *Örvar-Odds saga, op. cit.*, 1888, chap. 30.

Chapitre VI :

Voyager en Russie d'après les sources scandinaves

Dans une Europe médiévale loin d'être figée, où transitent une multitude d'hommes, de marchandises et de savoirs, l'historiographie scandinave nous offre un grand nombre de témoignages sur ceux qui empruntèrent le chemin menant jusqu'à la Rus' et qui parcoururent les régions de l'Est. L'examen attentif de ce thème récurrent des sources scandinaves apparaît ainsi comme une manière originale, en parallèle de l'exploitation traditionnelle des sources russes et de l'archéologie, d'appréhender la circulation de ces hommes et femmes, qui pour diverses raisons voyagèrent dans l'espace russe pendant la période viking et parfois même s'y installèrent définitivement. Tel qu'il est abordé par la littérature, ce type de voyage semble toutefois évoluer aux grés du temps et des genres, une nette distinction apparaissant entre récits plus anciens appartenant notamment aux genres des *Íslendingasögur* et des *konungasögur* et récits plus tardifs des *fornaldarsögur*, la période de rédaction semblant influencer tant sur l'arc narratif que sur les informations contenues dans ces textes. Les descriptions les plus anciennes, plus concises, ne présentent généralement que des noms de lieux isolés, avec pour unique ambition de situer avec plus ou moins de précision le lieu dans lequel se déroule l'action. Les récits d'Haraldr Harðráði ou d'Óláfr II Haraldsson, qui comme nous aurons le loisir de nous en rendre compte sont les plus fournis, ne livrent à titre d'exemple aucune description des itinéraires empruntés, ni même de la géographie ou de l'ethnographie de cet espace dans lequel ils sont pourtant amenés à évoluer plusieurs années. Le récit de leurs actions ne se borne dès lors qu'à leurs différentes interactions avec des hauts dignitaires et princes de la Rus', ainsi qu'à de brèves mentions des fonctions qu'ils remplirent dans le cadre de leur séjour. De fait, comme nous le verrons dans la partie suivante, de tels récits nous offrent de multiples éclairages sur les raisons de ces déplacements et sur le caractère plus individuel de l'action entreprise par ces Scandinaves qui vinrent en Russie durant la période viking, mais en aucun cas cela ne nous permet de retracer des itinéraires en tant que tels. Un changement intervient cependant avec le genre des *fornaldarsögur* où les régions de la Rus' sont pour la première fois décrites, bien que cette géographie physique se présente comme une construction littéraire bien loin des réalités physiques et historiques,

résultat d'un syncrétisme entre différents types de sources. De ces descriptions émane une conception mentale des frontières qui repose sur la définition de l'altérité et la prise de conscience de l'unité culturelle scandinave, et qui fait ainsi du voyage en ces régions un affrontement perpétuel entre deux systèmes de valeurs.

I/ La Géographie russe d'après les *sagnamen*

Lorsque l'on traite du voyage, il faut encore une fois bien différencier les types de sources à notre disposition et tout spécialement la relation de voyage écrite par le voyageur lui-même, du récit de voyage écrit par un tiers ou encore du simple rapport. À propos des voyages dans la Rus' dans l'historiographie scandinave, nous ne possédons pas de récit direct, à condition bien sûr de ne pas considérer les inscriptions runiques comme tel. Traditionnellement dressées dans les régions d'origines des morts, les pierres runiques posent la question de la transmission des informations relatives à la disparition des personnes commémorées. Comment imaginer l'accès à de telles informations si ce n'est par leur acheminement via d'autres voyageurs, ou par le retour de membres de ces expéditions, à même de pouvoir décrire les circonstances et le lieu de la disparition du défunt. Mais de telles sources constituent-elles pour autant des récits de voyages ou seulement des marqueurs de voyages, le récit supposant une narration plus élaborée ?

Dans la littérature, les récits à notre disposition sont toujours l'œuvre d'un tiers, qui consigne soit directement comme dans le cas du récit d'Ohthere les événements qui lui sont contés, soit indirectement par l'intermédiaire de différentes sources orales et écrites. Il n'est pour autant pas possible d'étudier le récit de voyage, tout comme le récit géographique d'ailleurs, en tant que récit direct tant il est empreint d'intertextualité. L'auteur alors qu'il affirme refléter le réel, est lui-même marqué par un certain nombre de médiations (livres lus auparavant, différentes sources concernant ces voyages, propres conceptions géographiques...). Cependant, il ne s'agit pas de copier-coller, mais plus d'une sélection, d'un réemploi voir d'une refonte de ces informations, qui aboutit à une transformation du matériau initial¹. Sans parler des récits de voyage fantasmés, nés de l'imagination de l'auteur, dont le

¹ *Miroirs de Textes, Récits de Voyage et Intertextualité*, Études réunies et présentées par S. Linon-Chipon, V. Magri-Mourgues et S. Moussa, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nice, 1989.

but n'est pas d'offrir une exacte description des itinéraires empruntés, mais de susciter l'émerveillement, l'évasion ou le questionnement du lecteur. Leur examen tend à montrer toutefois qu'ils figurent un grand nombre d'éléments empruntés au réel, et qu'ils ne sont donc pas pour autant à exclure de notre analyse.

A/ L'emprunt à la culture chrétienne et aux sources classiques

Parmi les descriptions de la Russie, certaines comme dans *l'Ynglinga Saga* nous offrent une véritable Géographie de la région². Par Géographie j'entends la description littéraire voir l'étude d'une région du monde, de ses caractéristiques physiques, des habitants qui la composent et des phénomènes que l'on y observe, générant chez le lecteur une sorte de carte mentale du territoire décrit. Elle peut se présenter sous forme d'un texte descriptif ou bien encore de mentions relatives à des observations. Elles contiennent en ce sens des éléments d'historiographie basés d'une part sur des sources plus anciennes, liées à l'éducation des lettrés scandinaves, mais aussi sur des itinéraires racontés au retour d'expéditions³. Ces descriptions ne se classent toutefois pas dans la catégorie des récits de voyage au sens où l'auteur ne fut en aucun cas un observateur direct des faits qu'ils consignent, s'apparentant plus à ce que l'on pourrait appeler un « géographe ou voyageur de chambre », c'est-à-dire un auteur de descriptions qui peuvent être fictives, et qui se présentent comme des compilations de données extérieures.

Snorri Sturluson relève de cette catégorie. De la Russie il ne connaît à titre personnel pas grand-chose. Dans *l'Ynglinga saga* il tente seulement de replacer l'origine du monde et de la dynastie du même nom dans un contexte géographique réel, celui de l'Europe. Mais la conception qu'il se fait des régions de l'Est où il situe la *Grande Suède* est empruntée aux descriptions du monde d'auteurs latins dont Isidore de Séville. La vision qu'il offre de ces régions où vivent des géants, des nains, des Noirs, des animaux et des dragons⁴, s'apparente à une sorte de syncrétisme où se mêlent des figures issues des visions chrétiennes, classiques et scandinaves du monde.

² Voir Chapitre V, Partie I, à propos de la *Grande Suède*.

³ E. Piltz, De la Scandinavie à Byzance, *Médiévales*, 12, 1987, p. 11-17.

⁴ Snorri Sturluson, *Histoire des Ynglingar*, dans Snorri Sturluson, *Histoire des rois de Norvège, Heimskringla, Première partie : des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, F. X. Dillmann (trad.), Paris : Gallimard, L'Aube des Peuples, 2000, chap. 1.

Snorri n'est cependant pas le seul à puiser dans les sources antiques. Les traités géographiques contenus dans l'*Upphaf*⁵, le *Landafræði*⁶, ou encore dans l'*Örvar-Odds saga*⁷, font à propos du *Garðaríki* référence à Magog, le fils de Japhet qui aurait d'après la tradition chrétienne été le premier à habiter dans la région. Cette référence puise sa source dans *Ezéchiel* (38 : 2-4) « Fils de l'homme, tourne ta face vers Gog, au pays de Magog, vers le prince de Rosch, de Méschec et de Tubal, Et prophétise contre lui ! ». Dans les chapitres XXXVIII et XXXIX du *livre d'Ezéchiel* est décrite la bataille de Gog et Magog où une confédération de nations alliées à un royaume du Nord appelé Gog et Magog, s'opposèrent à Israël⁸. Magog désignerait en fait « le pays de Gog », le préfixe *ma-* indiquant un territoire tandis que Gog représente l'un des descendants de Japhet⁹. Dans la Bible, cette région correspondrait aux territoires situés au nord d'Israël, et plus précisément à l'Anatolie, c'est-à-dire l'actuelle Turquie. Au Ier siècle apr. J.-C., Titus Flavius Josephus dans ses ouvrages *Antiquités Juives* et *Guerre Juive*, identifie pour sa part Gog et Magog aux Scythes¹⁰. Ainsi, d'après Josephus, Alexandre le Grand aurait bloqué ces cavaliers barbares venus du nord au niveau de la chaîne de montagne du Caucase. Jordanès dans son ouvrage *Getica*, qu'il compose autour de 551, identifie Magog comme étant l'un des ancêtres des Goths¹¹. Idée reprise par Isidore de Séville qui dans son chapitre XXXI du livre XIV précise que « comme le pays des Goths, il est dit que la Scythie tient son nom de Magog, le fils de Japhet »¹². Cette idée perdurera, puisque au XVIe siècle, l'archevêque d'Uppsala Johannes Magnus fit de Magog le pilier de la généalogie de la famille royale¹³. Magnus identifia ainsi deux des fils de Magog comme étant Suenno, le père du peuple suédois, et Gethar l'ancêtre des Goths¹⁴. On

⁵ *Antiquités Russes d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, C. C. Rafn (éd.), 2 vols, København, 1850-1852, p. 447 ; *Fornmanna sögur eptir gömlum handritum útgefnar að tilhlutun hins norræna fornfræða félags*, S. Egilsson, Th. Guðmundsson, Th. Helgason, F. Magnússon, N. M. Petersen, C. C. Rafn and R. C. Rask (éds.), XI, København : Kaupmannahöfn, 1825-1837, p. 114-115.

⁶ AM 194, 8°, f. 10 r = 11 r dans *Alfræði islenszk, op. cit.*, 1908-18, p. 10-12.

⁷ *Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trad.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 116-119.

⁸ *Ezéchiel*, 38 : 3-7, 39 : 1-25.

⁹ D. I. Block interprète Magog comme la contraction de *māt Gūgi* qui signifie « pays de Gog » et qui se référerait au territoire de Lydie en Anatolie. D. I. Block, *The Book of Ezekiel : chapters 25-48*, Eerdmans, 1998.

¹⁰ *The Works of Josephus, Complete and Unabridged New Updated Edition*, W. Whiston (trad.), A. M. Peabody, M. A. Hendrickson (éds.), 1987.

¹¹ Jordanès, *Histoire des Goths*, O. Devillers (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1995.

¹² Isidore de Seville, *Ethymologies*, dans *The Etymologies of Isidore of Seville*, S. A. Barney, W. J. Lewis, J. A. Beach, O. Berghof (trads.), Cambridge, 2006, XIV, 31, p. 288-289.

¹³ T. K. Derry, *A history of Scandinavia : Norway, Sweden, Denmark, Finland, and Iceland*, University of Minnesota Press, 1979, p. 129.

¹⁴ Il est intéressant de noter que dans l'historiographie byzantine, Léon le Diacre qui écrit à la toute fin du Xe siècle, rapproche lors de son récit de la campagne de Bulgarie, les *Tauroscyhtes*, c'est-à-dire les Rhôs/Russes des Rosh d'Ezéchiel. Ces deux formes phonétiques très proches étaient à Byzance déjà utilisées par Photius au siècle précédent et ne pouvaient pas faire l'objet d'une distinction par Léon. *The History of Leo the Deacon : Byzantine*

remarquera donc que l'historiographie chrétienne a souvent présenté les peuples de l'Est, vivant au nord du Caucase, et les populations d'origine scythe, que cela soit prétendu ou avéré, comme étant originaires du pays de Magog, une figure littéraire à laquelle ne semble pas échapper la Russie médiévale. Notons également que dans la *Povest' vremennykh let*, il est fait référence aux populations barbares bloquées par Alexandre le Grand dans les montagnes du Caucase, qui seront libérées quand adviendra la fin du monde¹⁵. Il n'est certes nullement fait part de Magog, mais il est intéressant de remarquer l'adaptation du concept, la Rus' se présentant à son tour comme la Terre sainte menacée par les païens, en l'occurrence dans le cas présent, par les populations nomades venues des steppes.

Dans ces mêmes traités auxquels on peut ajouter cette fois l'*Heimlýsing*¹⁶, il est aussi fait référence à l'apôtre Philippe, qui là encore d'après la tradition vint dans les régions d'Asie Mineure et prêcha aux Scythes. Comme nous l'avions signalé, dans ces descriptions, la *Grande Suède* (*Svíþjóð in mikla*) n'est ni plus ni moins qu'une transposition de la *Scythia Magna* des textes de l'Antiquité. Il n'est donc pas étonnant de retrouver cet amalgame chez un clergé chargé en quelque sorte d'écrire « l'histoire des pays scandinaves », qui de par son enseignement chrétien était marqué par la culture antique et par nombre de concepts que nous pouvons qualifier « d'occidentaux » qu'il réinvestit dans son récit.

B/ L'insertion de la Rus' dans la géographie mythologique scandinave

Dans le *Grímnismal*, l'auteur dans une tentative de définir la cosmogonie du monde à travers les paroles d'Odin, mentionne une série de noms de rivières à la fois fantastiques et réelles dont la Dvina, qui puiseraient leurs origines de la mythique source Hvergelmir¹⁷. L'insertion de cette rivière dans un contexte purement mythologique n'est que la première pierre d'un phénomène où se côtoient géographie réelle et mythologie scandinave, qui se fera plus général au fur et à mesure du temps et qui culminera avec le genre des récits fantastiques. Snorri toujours dans son *Ynglingasaga*, de par sa volonté d'établir un lignage entre rois de Norvège et dieux nordiques, n'hésite pas à emprunter un cadre géographique réel et à

military expansion in the tenth century, A. M. Talbot, D. F. Sullivan (trads.), Washington : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2005, chap. IX, 6.

¹⁵ PVL, entrée 6604/1096.

¹⁶ AM 544 4°, f. 3 v dans *Hauksbók, udgiven efter de arnamagnæanske håndskrifter, op. cit.*, E. Jónsson, F. Jónsson (éds.), Copenhagen, 1892-1896, p. 155-156.

¹⁷ *L'Edda Poétique*, R. Boyer (trad.), Paris : Fayard, 1992, p. 55, 28.1.

l'appliquer à la mythologie scandinave. Ainsi, le royaume des Vanes ou Vanaheim se serait situé dans le bras du Don¹⁸. Ce mythe selon lequel Ases et Vanes se seraient combattus dans cette région, que l'on retrouve notamment dans la *Völuspá*¹⁹, de même que l'histoire de la migration des Ases en Scandinavie, sont considérés par certains chercheurs comme reflétant une vague d'immigration préhistorique d'un peuple indo-européen correspondant au niveau archéologique à l'arrivée de la culture de la Hache de guerre en 2000 av. JC²⁰. Ce conflit entre les populations natives, leurs dieux : les Vanes, et les populations migrantes, prit fin avec la fusion des deux groupes en un seul, au sein duquel le groupe indo-européen devint dominant.

Dans l'histoire d'Egill et Ásmundr, un récit qui appartient au genre des *fornaldarsögur* et qui nous conte les exploits de jeunes scandinaves partis vers l'est dans le royaume du mythique roi Hertryggr, à la recherche d'aventures et de fortune, ce que l'on pourrait apparenter à la Rus' devient une terre peuplée de dangereuses créatures parfaitement insérée dans la géographie mythique de la Scandinavie. Le *Jötunheimar* (*Jotunheim*), c'est-à-dire le territoire qu'Odin laissa aux Géants de glace à la création et qui représente l'un des neuf mondes portés par l'arbre cosmique Yggdrasil, est alors situé au nord du *Garðaríki*²¹, une idée que l'on retrouve chez Snorri pour qui le nord de la *Grande Suède*, c'est-à-dire le nord-est de l'Europe est peuplé de nains, de dragons mais aussi de géants, ou encore dans le chapitre IV de l'*Örvar-Odds saga*, où Oddr, Ásmundr et Gudmund atteignirent le *Bjarmaland*²², puis commencèrent à remonter la *Vína* (peut être la Dvina orientale), pour ensuite gagner le *Lappland* peuplé de géants²³.

Comment dès lors interpréter ce phénomène ? Dans le cadre des *fornaldarsögur* il participe à la création d'une atmosphère fantastique, quasi mythique comme nous allons le voir par la suite. Mais pour ma part, il s'agit d'une matérialisation littéraire de l'appartenance de ces régions à la sphère d'influence scandinave. À travers ce rattachement, les auteurs ne font ni plus ni moins que souligner l'étroite connexion politique, économique et culturelle qui

¹⁸ Snorri Sturluson, *Histoire des Ynglingar*, op. cit., 2000, chap. 1.

¹⁹ U. Dronke, *The Poetic Edda Volume II, Mythological Poems*, Oxford, 1997.

²⁰ E. A. Philipsson, *Die Genealogie der Götter in germanischer Religion, Mythologie und Theologie*, Urbana : University Press of Illinois, 1953 ; A. Hultgård, *Odin – an immigrant in Scandinavia ?*, *Á austrvega Saga and East Scandinavia, Preprint papers of The 14th International Saga Conference Uppsala, 9th–15th August 2009*, Volume 1, Uppsala, p. 405-410. Anders Hultgård pour sa part montre qu'il faut émettre certaines réserves sur ces conclusions.

²¹ Ce récit, qui fut écrit autour de 1300 et préservé dans trois volumes du XVe siècle est bien entendu un récit imaginaire emprunt de mythologie. *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 228-257.

²² Sur cette région située au nord de la Russie, je vous renvoie à la partie traitant du *Bjarmaland* dans le dernier chapitre.

²³ *Örvar-Odds saga*, op. cit., 1985, p. 35, puis p. 41-43.

exista entre ces deux espaces durant la période viking. Très proche géographiquement parlant, la Rus' est donc incluse au sein de la géographie mythologique scandinave, avec en point d'orgue les *fornaldarsögur* qui s'emploient à présenter des thèmes héroïques et mythologiques traditionnels à travers des récits beaucoup plus élaborés, où ne figurent plus seulement des descriptions géographiques neutres, mais où les personnages évoluent directement dans ces paysages, façonnant un peu plus l'image que les lettrés scandinaves se faisaient de cette région devenue dès lors fort exotique, où il est surtout question d'atmosphère et de symbolique plus que d'un traitement pertinent de l'espace.

II/ La Russie « terre de mythes » et les *fornaldarsögur* : voyages, rencontres et définition de l'altérité

Dans les sagas fantastiques, voyager en *Garðaríki* suppose d'arpenter des régions ô combien étrangères et d'interagir avec des écosystèmes, des populations et des créatures mystérieuses en totale opposition avec le monde connu du héros mais aussi du lecteur. Cette vision où se mêlent mythologie et exotisme reflète en réalité une conception nouvelle du monde scandinave et de ses frontières, où le voyage en Russie, une terre pourtant intimement liée à l'histoire scandinave, se définit comme l'occasion de définir les marges du monde scandinave chrétien par effet d'opposition entre normalité scandinave et altérité russe.

A/ Créatures et populations de la Russie : Interactions, oppositions et évolution du héros

La rencontre en tant qu'étape dans le cheminement du héros

Toute la spécificité et la nouveauté des *fornaldarsögur* résident dans le fait de placer la Russie au centre même de l'intrigue et d'en faire une véritable figure littéraire, mais aussi de proposer une interaction directe avec d'autres créatures et personnages qui font dès lors entièrement partie du décor. Il n'y est d'ailleurs plus question de la Rus' en tant qu'État, mais d'une terre pleine de mythes et de légendes tantôt accueillante, tantôt inhospitalière, regorgeant d'horribles créatures féroces que nous préférons rendre par le terme Russie tant ses

frontières demeurent floues. Le but de l'auteur n'est plus géographique, mais avant tout littéraire : il ne cherche plus à décrire un lieu de manière avérée, mais à créer une atmosphère globale, un contexte pour l'aventure. D'autant que ces récits semblent présenter un développement et des figures héroïques assez similaires²⁴. Le héros atteint tout d'abord un pays lointain, où il est accueilli amicalement par la population. Il entreprend ensuite un voyage encore plus périlleux auquel il survit, qui aboutit généralement à la défaite d'un roi ou d'un ennemi puissant. Il effectue ensuite un retour où il obtient femme et pouvoir. On retrouve par exemple ce schéma dans l'*Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, où Egill se rend initialement en *Garðaríki* à la recherche de richesses et de renommées. Après avoir pillé les côtes du pays, il est accueilli par le roi Hertryggr qui le charge de se débarrasser du *berserkr* Ásmundr qui lui aussi s'adonne au pillage des régions. Après un duel épique, ils se lient tous deux d'amitié et entrent au service de ce même roi qui les charge de se lancer à la recherche de ses deux filles enlevées quelques années plus tôt par des forces mystérieuses, en échange de quoi il s'engage à leur offrir de nombreuses richesses ainsi que le tiers de son royaume²⁵. Après s'être rendus jusqu'au *Jötunheimar* où pour délivrer la main des deux jeunes filles ils durent s'allier à une géante et à sa fille, avant d'affronter une horde de ces mêmes créatures, ils revinrent à la cour où à la place des faveurs promises par le roi ils choisirent d'épouser respectivement Bekkhildr et Brynhildr²⁶. Après cette union, Egill retourna avec sa femme en *Götaland* tandis qu'Ásmundr partira plus à l'est afin d'y explorer le Tartare. De ce schéma principal se dégagent ainsi différentes étapes figurant à chaque fois l'interaction avec un type bien particulier de protagoniste : tout d'abord le roi, puis un *berserkr*, une géante et sa fille, et enfin le roi des géants et sa horde.

On retrouve cette même idée dans l'*Yngvars saga víðförla*, où Yngvarr à la tête d'un équipage composé de pas moins de trente navires, entreprend un voyage vers l'est afin d'y acquérir un royaume qui conviendrait à son rang, chose à laquelle il ne peut accéder en Scandinavie²⁷. Yngvarr fut d'abord accueilli par le roi Jaroslav auprès duquel il séjourna trois

²⁴ R. Power, Journey to the Otherworld in the Icelandic « Fornaldarsögir », *Folklore*, vol. 96, n° 2, 1985, p. 156-175.

²⁵ *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, *op. cit.*, 1985, chap. 1-2, p. 228-230.

²⁶ *Ibid.*, chap. 17-18, p. 255-257.

²⁷ *Yngvars saga víðförla* dans R. Boyer, *La Russie des Vikings, Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur suivie du Dit d'Eymundr Hringsson*, Toulouse : Anacharsis, 2009, chap. 6 et chap 9. Cette œuvre probablement rédigée au début du XIIIe siècle, est une traduction en islandais d'une œuvre latine perdue que l'on nomme « Vita Yngvari », rédigée par le moine bénédictin Odd Snorrason, qui appartenait au monastère de Þingeyrar. Cet auteur est aussi connu pour avoir écrit une *Vita Olavi* autour de 1190, à propos du roi Olaf Tryggvason. La première édition de la *Saga d'Yngvar*, est celle d'E. Olson, *Yngvar saga víðförla*, E. Olson (éd.), *Samfund til utgivelse af gammel nordisk litteratur*, 39, Copenhagen : S. L. Møllers bogtrykkeri, 1912. Elle se base sur deux parchemins AM 343 4^{to} dans la Arnarnagnæan Collection à Reykjavík (-A), et GkS 2845 4^{to} dans la Royal

hivers durant lesquels il en profita pour apprendre diverses langues, avant de se destiner à découvrir la source de ce grand fleuve qui parcourait le *Garðaríki*. En pénétrant le réseau fluvial, son expédition se heurta à la présence d'un géant, puis de dragons, avant d'atteindre le royaume de la reine Silkisif puis celui du roi Jólfr, ainsi qu'une mer appelée la mer Rouge, où à la tête de ses compagnons il dut défaire des Vikings ainsi qu'un autre géant. Finalement ils réussirent à atteindre la source du fleuve gardée par un second dragon, qu'ils choisirent de ne pas affronter, pour s'en retourner auprès du roi Jólfr à *Héliópolis* qu'ils aidèrent pour venir à bout de son frère. Ils regagnèrent ensuite le royaume de la reine Silkisif où à la suite d'une maladie qui s'est abattue sur l'ensemble de la troupe, Yngvarr décéda. La suite du récit conte les exploits de Sveinn, qui pour récupérer la dépouille de son père, s'embarqua à destination du royaume de Silkisif qu'il convertit ainsi que son peuple au christianisme avant de l'épouser. Ce récit de voyage se déroule donc suivant des étapes bien précises qui sont encore une fois autant d'interactions avec des types de personnages ou se mêlent sans distinctions figures réelles et fantastiques. Mais malgré des détails historiques fiables²⁸, la structure littéraire à laquelle répond ce récit renvoie en fait à un double impératif : celui de la construction du personnage qui à travers ces différentes péripéties se voit acquérir renommée, richesse ou même pouvoir, et celui de l'objectif de l'auteur, qui est de faire de ces épisodes autant de récits édifiants porteurs d'une morale précise.

Nous pouvons dès lors diviser ces protagonistes en trois grandes catégories véhiculant des idées différentes : la créature fantastique, l'humanoïde et le personnage humain. Cette division ethnique était d'ailleurs déjà suggérée par Snorri dans sa description de la *Grande Suède* dans l'*Ynglinga Saga*, où l'on retrouve pêle-mêle dragons, géants, nains, Noirs et nations étrangères. Cette catégorisation repose sur des principes physiques évidents, mais aussi sur le type de relations que le ou les héros et voyageurs entretiennent avec chacune d'elles. Nous n'utilisons volontairement pas ici les appellatifs « monstre » et « monstrueux »,

Library à Copenhague (-B). Olson utilise aussi deux autres manuscrits AM 343s 4^{to} (-C) et Rask/AM 2602 4^{to} (-D). La relation entre ces manuscrits est débattue par J. Helgason, *Til Ynvars sagas overlevering*, *Opuscula*, I. Bibliotheca Arnamagnæana 20, Copenhague, 1960. Le manuscrit B a été édité dans une édition facsimile : *The Saga Manuscript 2845 4^{to} in the Old Royal Collection in the Library of Copenhagen*, *Manuscripta Islandica*, vol. 2, J. Helgason (éd.), Copenhague, 1955. Sur la datation du récit, voir D. Hofmann, *Die Yngvars saga víðförla und Odrr munkr inn fróði*, *Speculum Norroenum : Norse Studies in Memory of Gabriel Turville-Petre*, U. Dronke *et al.* (éds.), Odense, 1981, p. 188-222.

²⁸ Un nombre surprenant d'inscriptions runiques atteste de la véracité de l'expédition d'Yngvar sur les routes de l'Est jusqu'à sa disparition aux confins orientaux de la Russie, probablement aux alentours de la mer Caspienne en 1041. Il existe en Suède autour de vingt-cinq inscriptions qui font état de l'expédition d'Yngvar le Grand Voyageur, la majorité se situe dans la région du lac Mälaren, tandis qu'une se trouve en Ukraine. Des annales islandaises confirment quant à elles l'existence d'Yngvar dont elles datent la mort en 1041 ; *Íslandske Annaler, indtil 1578*, G. Storm (éd.), Christiania, 1888 ; H. Buerger Goodwin, *Konungs Annáll, Annales islandorum regii*, Uppsala, 1906 ; *Lögmannsannáll*, dans *Annálar og nafnaskrá*, G. Jónsson (éd.), Reykjavík : Íslendingasagnaútgáfan Haukadalsútgáfan, 1953 (2nd ed.), p. 75-158.

qu'il nous faut bien distinguer de ces trois sous-ensembles et spécialement de la créature fantastique. L'archétype même du monstre représente l'individu ou la créature dont l'apparence, voire le comportement, surprend par son écart avec les normes d'une société, ce qui le pousse ainsi à vivre en dehors de celle-ci. Toutefois la monstruosité n'est pas forcément négative et encore moins figée : une créature telle que le dragon est supposée agir suivant des procédés qui vont à l'encontre de la société, il en est de même pour certains humains qui de par leurs actes sortent des normes et deviennent dès lors des monstres²⁹. La monstruosité est en ce sens étroitement liée à l'altérité et peut s'appliquer dans notre cas aux trois ensembles susnommés. Néanmoins comment expliquer la présence récurrente de ces créatures dans les différents voyages en terre russe, notamment dans ce genre des sagas fantastiques ? Dans notre quête d'interprétation des récits scandinaves ayant pour objet la Rus' et dans une plus large acceptation la Russie, doit-on y voir une preuve de la méconnaissance de la région de la part des auteurs, qui aboutirait à la création de récits folkloriques ? Ou s'agit-il d'un choix délibéré, reflet d'une volonté littéraire ? Pour répondre à cela, examinons les différents exemples à notre disposition en partant de cette simple interrogation : quels peuples pour quelle Russie ?

Les créatures fantastiques

Contrairement au monstre dans sa nature première, la créature fantastique est une création, consciente ou non, de l'imaginaire humain. Elle rejoint l'idée que le sens commun se fait du monstre : un animal hors normes aussi bien dans son physique que dans son potentiel. Tandis que le monstre est création de la Nature et donc soumis à ses lois, la créature fantastique ne connaît aucune limite ni dans les formes qu'elle peut revêtir ni dans les prouesses qu'elle peut réaliser. En cela, elle évolue dans un monde sans lois et au rythme de l'imaginaire.

Il existe plusieurs types de ces créatures, dont l'aspect peut varier, mais qui très souvent occupent une place d'antagoniste que le héros doit vaincre pour parvenir à ses fins. De ces créatures, le dragon est peut-être la plus connue, comme dans l'*Yngvars saga víðförla*, où alors que Valdimarr, l'un des membres d'équipage de l'expédition d'Yngvarr, montait la garde de nuit, il fut attiré par la lueur d'un promontoire rocheux qui était en fait couvert de

²⁹A. Mc Lennan, *Monstrosity in Old English and Old Icelandic Literature*, PhD Thesis, University of Glasgow, 2010, p. 11-24 ; A. Jungmann, *Monstrous Transformations in Old Icelandic Sagas*, PhD Thesis, Icelandic and Comparative Cultural Studies, Medieval Icelandic Studies, September 2011, p. 29-42 et p. 59-63.

dragons gardant de nombreux trésors. Tentant de s'emparer à l'aide de son épieu d'un anneau d'or, il réveilla l'un d'entre eux qui éveilla à son tour ses compagnons jusqu'à ce que le plus gros d'entre eux, Jakúlus, soit lui-même tiré de son sommeil. En représailles, ce dernier s'éleva et déversa son venin sur l'équipage de l'un des navires de la flotte, tuant deux prêtres³⁰. Tout comme c'était le cas pour certains toponymes, le nom de ce dragon semble là encore emprunté aux *Étymologies* d'Isidore de Séville³¹, ou peut-être à Lucain dans son *Histoire des Romains*³². Il n'est ici pas de notre propos de revenir aux origines du dragon dans la culture ouest européenne³³, mais plutôt à travers cet exemple, d'en expliquer la symbolique et de saisir la portée de la présence de ce type de créatures dans les descriptions de la géographie russe et dans les récits de voyages à l'Est. Bien connu du lectorat latin, dans le contexte des sagas, le dragon présente la particularité d'être le produit d'une union évidente entre mythologie germanique traditionnelle et culture chrétienne. Dans le cadre de cet épisode, sa présence et son action prennent un caractère édifiant et servent d'exemplum : le dragon, caractère maléfique par excellence, punit ceux qui enfreignent les commandements chrétiens. Les membres d'équipages sont à chaque fois prévenus par Yngvarr des risques qu'ils encourent s'ils cèdent à la tentation que représentent la sexualité, le paganisme ou dans notre cas l'avarice³⁴. Yngvarr tout comme son fils plus tard, représentent les saints garants des valeurs chrétiennes par opposition au dragon, créature démoniaque qui tente et châtie le pêcheur, et s'oppose ouvertement au christianisme en attaquant les clercs présents dans son équipage³⁵. Vaincre le dragon, comme le fera Sveinn au nom de son père, revient ainsi à vaincre le démon et à porter en triomphe les valeurs chrétiennes. Après tout comme le rappelle dans son *Manuel*, Byrhtferth, un prêtre anglo-saxon de la fin du Xe siècle : « que sont les dragons si ce n'est des créatures diaboliques, querelleuses et ennemies de Dieu »³⁶. Même mort, celui-ci continue à constituer une menace pour ceux qui ne sauraient contrôler leurs travers. Sveinn ordonna ainsi à son équipage de faire voile afin de s'éloigner de la carcasse nauséabonde de la créature, mais six membres d'équipages, poussés par leur trop grande

³⁰ *Yngvar saga víðforla*, op. cit., 2009, chap. 5.

³¹ Isidore de Séville, op. cit., 2006, XI, 3. 16, et XIII. Il fait du dragon un être aux caractéristiques serpentes vivants dans les airs et crachant du venin.

³² *Rómverja saga*, Þ. Helgadóttir (éd.), Reykjavík : Stofnun Árna Magnússonar Í Íslenskum Fræðum, 2010, IX, 720.

³³ J. Tally Lionarons, *The Medieval Dragon, The Nature of the Beast in Germanic Literature*, Trowbridge, Wiltshire, 1998, p. 1-22.

³⁴ L. Lönnroth, *From History to Legend : The Yngvar Stones and Yngvar saga víðförla*, London : Viking Society, 2012, p. 8-9.

³⁵ Le dragon créature démoniaque opposée au christianisme tire ses origines de l'apocalypse selon Saint Jean (12:3 et 12:9) et de l'hagiographie chrétienne où plus d'une quarantaine de saints sont opposés à des dragons, parmi lesquels, Saint Michel, Saint Siméon le Stylite, Saint Clément et bien entendu Saint Georges.

³⁶ *Byrhtferth's Manual*, S. J. Crawford (éd.), London, 1929, p. 141.

curiosité, s'approchèrent de l'animal et furent foudroyés par les émanations putrides qui s'en dégageaient³⁷.

Le dragon qui garde le fleuve renvoie quant à lui à la symbolique des origines du monde que l'on retrouve dans les mythes indo-européens³⁸. La source du fleuve est le symbole de la vie, de la société humaine, tandis que le dragon est le symbole du chaos, du néant³⁹. Dans le schéma narratif qui nous conduit à ce dernier, il devient aussi le symbole de la fin de l'aventure, de point de retour. Là encore, le dragon n'a de prime abord rien de belliqueux. Il prend place dans un monde éminemment païen et sauvage dont il se fait la figure de proue. Le trésor qu'il conserve, figure récurrente de la littérature germanique, symbolise à la fois la connaissance et son lien avec le néant⁴⁰. Oscillant entre bestiaire germanique traditionnel et bestiaire chrétien, ces créatures qui évoquent le chaos préhistorique, représentent par définition une menace, un obstacle aux prétentions humaines⁴¹. Il est dangereux là où l'homme s'aventure et veut devenir le maître, rivalisant avec ce dernier. Par l'affrontement de cette créature démoniaque, le personnage devient d'une part à la fois le saint défenseur du christianisme et pourfendeur du démon, mais aussi le héros protecteur de la société humaine, de la civilisation⁴². Sa victoire permet le retour de la paix, et symbolise la fin de la quête qui amena le héros à l'Est. En ce sens, affronter les créatures fantastiques et souvent maléfiques de l'Est c'est propager l'idéal chrétien et dompter le monde sauvage. Yngvarr et son fils Sveinn font en ce sens figures de véritables missionnaires, propageant la foi et annihilant toute source de mal⁴³. D'un point de vue plus pragmatique le héros retire aussi gloire et richesses de cette opposition, l'intérêt de ce type de rencontre étant de mettre en avant les qualités physiques et l'héroïsme du protagoniste qui n'hésite pas à s'engager face à la férocité et à la dangerosité de la bête. On retrouve tout à fait ce système de magnification du héros dans la *Bósa saga ok Herraud's*, où Bosi et Herraud se rendent dans les forêts de la *Vína*, où ils doivent affronter un vautour géant ainsi qu'un Bœuf démoniaque pour réussir à délivrer Hleið, fille du roi Godmund du Finnmark, prisonnière

³⁷ *Yngvar saga víðforla*, *op. cit.*, 2009, chap. 12.

³⁸ On retrouve une symbolique similaire dans l'histoire indienne de Rig-Veda composée entre 1700 et 1100 av. J.-C. où le dragon Vrtra a emprisonné les eaux du cosmos dans une montagne. Seule la mort de ce dernier permet de relâcher l'eau et par là même la vie.

³⁹ Voir en dernier lieu J. Tally Lionarons, *op. cit.*, 1998, p. 7.

⁴⁰ Cette caractéristique est inscrite dans le nom même du dragon : l'origine du mot grec *drákōn* (*δράκων*) qui ne désigne alors qu'un serpent, dérive de *drakeîn* (*δρακεν*), aoriste du verbe *dérkomai* (*δέρκομαι*) signifiant « voir, regarder d'un regard perçant ».

⁴¹ H. Blumenberg, *Arbeit am Mythos*, Frankfurt, 1979, p. 131-132.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Voir Chapitre VII, Partie III.

d'un temple païen dédié à *Jómali*⁴⁴. Bien que ne faisant pas partie de la Rus', c'est-à-dire de la Russie « réduite », cette région, associée dans la saga au *Bjarmaland* est étroitement liée aux régions du nord-est de la Russie, et subit à bien des égards le même traitement littéraire. On remarque une sorte de continuité dans la manière dont est traitée dans ces sagas l'intégralité des régions situées à l'est de la Scandinavie, c'est-à-dire au nord-est de la Russie, qui englobe *Garðaríki* et *Bjarmaland*, dont les contextes géopolitiques sont souvent liés comme dans le cas de l'*Örvar-Odds saga*⁴⁵, ou encore dans l'*Hervarar saga ok Heiðreks*⁴⁶. Dans ces récits, la créature fantastique n'existe donc que par opposition au héros, une dualité que l'on retrouve tout aussi bien avec les créatures humanoïdes qu'avec les populations humaines, mais qui peut revêtir d'autres valeurs.

Notons par ailleurs que la vision de ces différentes créatures et de ces figures classiques de la mythologie que sont le géant ou encore le nain, ont pu aussi trouver écho dans des expériences réelles relatées par des aventuriers ou des voyageurs⁴⁷. Par définition l'esprit humain ne peut créer une image qu'à partir de quelque chose qu'il a vu, qu'il a vécu. En ce sens, l'imagination représente tout à la fois la capacité innée et le processus d'invention d'un champ personnel, à travers l'esprit, à partir d'éléments dérivés de perceptions sensorielles et d'expériences vécues⁴⁸. L'invention de ces formes irréelles figure très certainement la peur de l'inconnu, de cet étranger dont on ne comprend pas l'apparence ni les us et coutumes et qui renvoie ainsi à nos peurs les plus primitives.

Les créatures humanoïdes

Cette fonction de protecteur des valeurs chrétiennes est une de fois de plus mise en avant lors de l'épisode où Yngvarr et ses compagnons viennent à bout d'un géant « si terrible qu'ils crurent que c'était le diable »⁴⁹. C'est d'ailleurs grâce aux six jours de jeûne et de prières qu'ils purent accomplir cette prouesse au nom de Dieu, mais aussi de par les qualités de stratèges qu'Yngvarr peut enfin exercer hors de sa patrie d'origine, lors d'aventures qui lui

⁴⁴ *Bósa saga ok Herrauðs*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads), Middlesex, 1985, chap. 10.

⁴⁵ *Örvar-Odds saga*, *op. cit.*, 1985, p. 25-137.

⁴⁶ *Hervarar saga ok Heiðreks*, E. O. G. Turville-Petre (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1956, chap. 2.

⁴⁷ La figure du dragon peut par exemple renvoyer à des récits de voyageurs ayant découverts des serpents de très longues tailles lors de séjours en Inde ou en Afrique.

⁴⁸ P. Legros, *Introduction à une sociologie de la création imaginaire*, Paris, 1996, p. 12-17 et p. 49-61.

⁴⁹ *Yngvar saga viðförla*, *op. cit.*, 2009, chap. 6. Sur le géant et sa symbolique voir en dernier lieu K. Schulz, *Riesen, Von Wissenshütern und Wildnisbewohnern in Edda und Saga*, Heidelberg, 2004.

permettent de mettre en avant son courage et son ingéniosité. Il remarqua ainsi que la maison du géant était soutenue par un unique pilier d'argile qu'il fit affaiblir, pour une fois le moment venu faire tomber la structure sur le géant et l'emprisonner pour ensuite l'achever. Cette attaque n'est pas pour autant gratuite, et semble se justifier par le fait que contrairement aux créatures précédemment rencontrées par le convoi, celui-ci constituait une menace directe pour les humains qu'il enlevait et attachait à sa ceinture. Par ce combat, Yngvarr s'érige en protecteur des communautés humaines et ramène l'ordre et la paix dans la région. Ces créatures ne sont pourtant pas toutes menaçantes au premier abord comme au tout début de l'expédition, où un soir, lors du tour de garde de son compagnon Ketill-Gardar, ce dernier se prit d'envie d'explorer les environs et lorsqu'il arriva à la fenêtre d'une grande maison, apercevant une marmite en argent, il s'empressa de la dérober, provoquant la fureur de son propriétaire qui n'était autre qu'un géant⁵⁰. Poursuivi, il abandonna la marmite dont il ne conserva que la poignée⁵¹. Alors qu'il n'avait pas fait preuve d'agressivité, le géant tout comme Jakúlus n'entra donc dans un état de fureur qu'en réponse au péché commis par le Scandinave.

La place accordée à ce type de créatures dans le récit ne revêt pas pour autant uniquement des fonctions édifiantes et ne peut se comprendre qu'en fonction de sa nature profonde, fort différente de celle de la créature fantastique. Il correspond à une créature proche de l'humain dans sa morphologie : bipède, il possède également deux bras ainsi qu'une tête. Dans cette catégorie se mêlent cyclopes, nains, géants ou même encore créatures maléfiques, démons et fantômes qui proviennent d'une véritable fusion entre bestiaire païen hérité de la mythologie scandinave et bestiaire chrétien largement hérité de la culture classique⁵². Dans ces récits elles ne sont en aucun cas considérées comme fantastiques, c'est-à-dire appartenant au domaine du mythe, bien au contraire, elles s'intègrent totalement à la géographie du monde telle que la conçoivent les Scandinaves et plus largement les auteurs européens de l'époque médiévale.

Humains et créatures humanoïdes coexistent ainsi dans le même monde, partageant parfois le même type de structures sociales comme dans le cas des géants de l'*Örvar-Odds saga* qui tiennent conseil auprès de leur chef pour régler leurs problèmes à la manière d'une

⁵⁰ *Yngvar saga viðförsla*, op. cit., 2009, chap. 5.

⁵¹ Garða-Ketill semble d'ailleurs tenir son nom de cet épisode : la première partie de son nom suggère un séjour en *Gardar* tandis que la seconde renvoie à l'idée d'une bouilloire et de sa poignée si caractéristique.

⁵² Au Moyen-Âge, la littérature autour d'Alexandre le Grand et de son voyage en Inde, de même que les écrits de Pline (*Naturalis Historia*) et de Solinus représentent les principales sources concernant les créatures fantastiques et les monstres.

communauté humaine⁵³, ou dans l'*Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana* où ils sont gouvernés par des princes et suivent des coutumes similaires aux humains en termes de successions et de mariage⁵⁴. Dans cette même saga, les deux princes géants Gaut et Hildir n'hésitent d'ailleurs pas à s'unir avec deux princesses humaines qu'ils ont auparavant enlevées⁵⁵. Proches des communautés humaines dans leurs structures, ils le sont aussi dans le style de vie, puisque dans l'*Yngvars saga*, les géants habitent dans des maisons en tout point similaires à celles de l'homme si ce n'est concernant les dimensions.

Comme nous l'avons vu avec la définition de la monstruosité, c'est la non-appartenance à la société et à son ensemble de normes qui définit l'altérité et par là même la monstruosité d'un être vivant. En ce sens, les monstres des sagas dépassent la simple limite existant entre humanité et monstruosité. Ces différences n'étant pas clairement définies, elles permettent l'interaction entre ces deux ensembles, comme dans l'*Hervarar saga ok Heiðreks*, où le roi du *Garðaríki*, Svafrlami, se fait forger l'épée magique *Tyrfing* par les nains Dvalinn et Durin⁵⁶. Parlant le même langage, hommes et géants peuvent même s'allier comme dans le cas d'Egill et d'Ásmundr qui s'unirent à celle qui usurpée, devrait être la véritable reine des géantes, contre leurs ennemis communs, les princes Gaut et Hildir⁵⁷. Egill découvrira alors que des années auparavant il sauva cette même géante en s'opposant à l'attaque de l'un de ses congénères, ce qui lui vaudra la perte de sa main⁵⁸. Cette alliance instaure de fait une dichotomie dans le roman entre bons et mauvais géants, car la créature humanoïde n'est pas pour autant fondamentalement maléfique. Le cas dans l'*Yngvars saga* du fantôme qui réside dans une halle abandonnée sur un promontoire du nom de Siggeum est à ce titre éloquent. A la nuit tombée il délivre à Sóti un aperçu du futur de l'expédition, lui apprenant qu'Yngvar périra mais que son âme sera préservée par l'aide de Dieu, tandis que la sienne, emplies de félonie, ne saura échapper au jugement divin et devra rester en ce lieu avec les autres âmes et démons qui le peuplent. À cela il enjoint Sóti de retourner à Yngvarr l'étendard du roi Haraldr mort à proximité de ce lieu, pour qu'il soit ramené en Svíthjóð et que tous sachent ce qui lui

⁵³ *Örvar-Odds saga*, op. cit., 1985, p. 41-43.

⁵⁴ *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, op. cit., 1985, chap. 9-15.

⁵⁵ *Ibid.*, chap. 15.

⁵⁶ *Hervarar saga ok Heiðreks*, op. cit., 1956, chap. 1. Durinn est mentionné dans la *Völuspá* (strophe 10) comme étant le second nain créé après Mótsognir, tandis que Dvalinn apparaît dans le *Grímnismál* (strophe 14) comme l'un des quatre nains qui se nourrissent auprès d'Yggdrasill, tandis que dans l'*Hávamál* (strophe 143) il est celui qui enseigne les runes à ses congénères. Voir dans *L'Edda Poétique*, R. Boyer (trad.), Paris : Fayard, 1992.

⁵⁷ *Ibid.*, chap. 9-15.

⁵⁸ *Ibid.*, chap. 14.

est arrivé⁵⁹. Ce personnage éthéré à l'allure humaine n'a donc rien de belliqueux, il fait simplement office d'oracle et permet d'insister une fois de plus sur la sainteté d'Yngvarr.

Ce traitement n'a rien de surprenant lorsque l'on considère le cadre d'écriture et l'influence hautement chrétienne de ces différentes œuvres. On sait que ces créatures humanoïdes rencontrèrent une véritable réflexion dans la culture chrétienne du Moyen-Âge, qui visait à leur trouver une place dans le monde⁶⁰. Saint-Augustin, repris par Isidore de Séville écrit ainsi que « monstres et créatures fabuleuses apparaissent certes surnaturelles, mais que rien dans la création n'étant contre-nature, Dieu l'avait simplement souhaité comme cela »⁶¹. Un poème biblique germanique de la seconde moitié du XIe siècle que l'on retrouve dans la *Wiener Genesis*, explique pour sa part que Dieu prévint Adam du danger pour les femmes enceintes de se nourrir de certaines herbes, mais que les descendants de celui-ci ayant ignoré ces conseils, eurent des enfants difformes, la désobéissance des hommes étant ainsi à l'origine des humanoïdes⁶². Une autre réponse populaire consistait à considérer que ces races descendaient de Caïn et étaient maudites, d'où ces déformations physiques⁶³. Ces questionnements s'intensifièrent aux XIIIe-XIVe siècles, autour cette fois-ci de la question fondamentale de l'ascendance de ces populations humanoïdes avec Adam, comme le montre Konrad de Megenberg peu avant 1350 qui reprend dans le *Liber de Natura Rerum*, les réflexions entamées un siècle plus tôt par Thomas de Cantimpré⁶⁴. Pour sa part, Nicolas Oresme, dans son livre *De Causis mirabilium*, explique que les déformations peuvent être vues comme des déficiences intervenues lors de la conception ou du développement, qui seraient dues à l'environnement, peut-être trop sec, trop humide...⁶⁵. Cette considération peut dès lors servir d'axe de lecture pour le passage de l'*Ynglinga saga*, où les races peuplant la *Grande Suède* souffriraient de déformations du fait du climat extrême dont Snorri nous fait état plus en amont.

Dans le schéma narratif des *fornaldarsögur*, l'insertion de ces créatures humanoïdes ne paraît pas refléter une véritable réflexion sur leur existence. Au niveau littéraire, la figure

⁵⁹ *Yngvar saga viðförla*, *op. cit.*, 2009, chap. 7.

⁶⁰ R. Simek, *Heaven and Earth in the Middle Ages*, Woodbridge, 1996, p. 86-97.

⁶¹ Saint-Augustin, *De civitate Dei*, Corpus Christianorum, B. Dombart, A. Kalb (éds.), Series Latina XLVII/XIV, Turnhout, 1995, XIV, 8 ; Isidore de Séville, *op. cit.*, 2006, XI, 3.

⁶² K. Smits, *Die frühmittelhochdeutsche Wiener Genesis*, Berlin, 1972, p. 134-137.

⁶³ J. B. Friedman, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge, Massachusetts and London, 1981, p. 31.

⁶⁴ Thomas Cantimpratenis, *Liber de natura rerum*, 1, *Text, Editio princeps secundum codices manuscriptos*, Berlin et New York : de Gruyter, 1973, III,5,2 ; Konrad of Megenberg, *Das Buch der Natur, Die erste Naturgeschichte in deutscher Sprache*, F. Pfeiffer (éd.), Stuttgart, 1861, 3^{ème} réimpr., Hildesheim, 1994, p. 489.

⁶⁵ Oresme, *De Causis Mirabilium*, dans *Nicole Oresme and the marvels of nature, a study of his De causis mirabilium with critical edition*, B. Hansen (trad., éd.), Toronto, 1985, 3,47.

même du héros ne semble s'envisager qu'au travers des aventures qu'il vit et des créatures auxquelles il fait face. Wilfried Schäfke a très justement remarqué que les héros de ces romans tendaient à effectuer ces voyages en terres lointaines afin de combler certains manques⁶⁶. En l'absence de l'une des valeurs de son espace d'origine (beauté, courtoisie, tempérance, qualités chevaleresques...), il doit ainsi quitter ce dernier et s'aventurer dans le monde extérieur peuplé de créatures reflétant l'exact opposé de ses qualités (sorcières, *berserkir*, géants...), ce qui est tout à fait le cas pour Yngvarr ou encore Sveinn qui peuvent dans cet espace faire preuve de toutes leurs qualités, chose qui leur était impossible en Scandinavie. Ils deviennent dès lors de parfaits leaders d'hommes ainsi que de fins stratèges comme lorsque Sveinn organise la défense du convoi face à une attaque rangée de cyclopes, là où Garða-Ketill l'un des compagnons d'Yngvarr avait auparavant connu des démêlés avec un géant⁶⁷. Tant qu'il est dans ce monde, le comportement du héros s'adapte à son environnement et peut alors devenir l'équivalent de celui des créatures qui le peuplent, ne répondant plus aux règles du monde civilisé ; sans pitié, il peut tuer, piller, voler... Sveinn ne fait ainsi aucun état d'âme lorsqu'une troupe d'hommes avec à un personnage à l'apparence humaine s'avance vers lui et jette deux pommes l'une après l'autre en sa direction. Déclarant qu'il « n'attendrait pas la troisième pomme », et qu'il devait y avoir « quelque diabolique force et croyance puissante derrière cela », il décocha une flèche sur le visage de cet étrange personnage dont l'impact dévoila un bec d'oiseau⁶⁸. Après avoir combattu ces abominations, le héros peut ensuite retourner dans sa contrée natale en possession de toutes ces valeurs auparavant manquantes et hériter du pouvoir. Le voyage en terre russe se présente dès lors pour le héros comme une quête identitaire, parsemée d'épreuves et de rencontres. Le schéma narratif suivi par le voyage d'Örvar-Oddr et de ses compagnons retranscrit très bien cette idée. Ceux-ci remontent à la rame la *Vína* (la Dvina orientale dans ce cas) à travers la *Permia* pour ensuite rejoindre le *Lappland*, suivant ainsi une trajectoire rectiligne où se succèdent les aventures comme autant d'étapes dans la construction du personnage. Il se voit alors octroyer au fur et à mesure les qualités et objets qui feront de lui un héros, jusqu'à hériter de son surnom (« aux flèches/pointe de flèche ») de la bouche même d'un géant⁶⁹. Mais là encore, ce dernier se présente comme une créature monstrueuse, vivant en marge, que le héros se doit

⁶⁶ W. Schäfke, *The « Wild East » in Late Medieval Icelandic Romances – Just a Prop(p)?, Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint papers of the 14th International Saga Conference, Uppsala 9th-15th August 2009*, Gävle, 2009, p. 845-850 ; J. Glauser, *Märchensagas, Studien zur Prosaliteratur im spätmittelalterlichen Island*, Basel, 1983, p. 197-200,

⁶⁷ *Yngvar saga viðförla*, *op. cit.*, 2009, chap. 9.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Örvar-Odds saga*, *op. cit.*, 1985, chap. 6.

d'affronter au nom d'un idéal purement manichéen, car combattre ces créatures, c'est aussi faire preuve d'héroïsme et consiste souvent dans une vision littéraire simpliste en la victoire du bien contre le mal.

Les communautés humaines : la définition d'un nouveau barbare

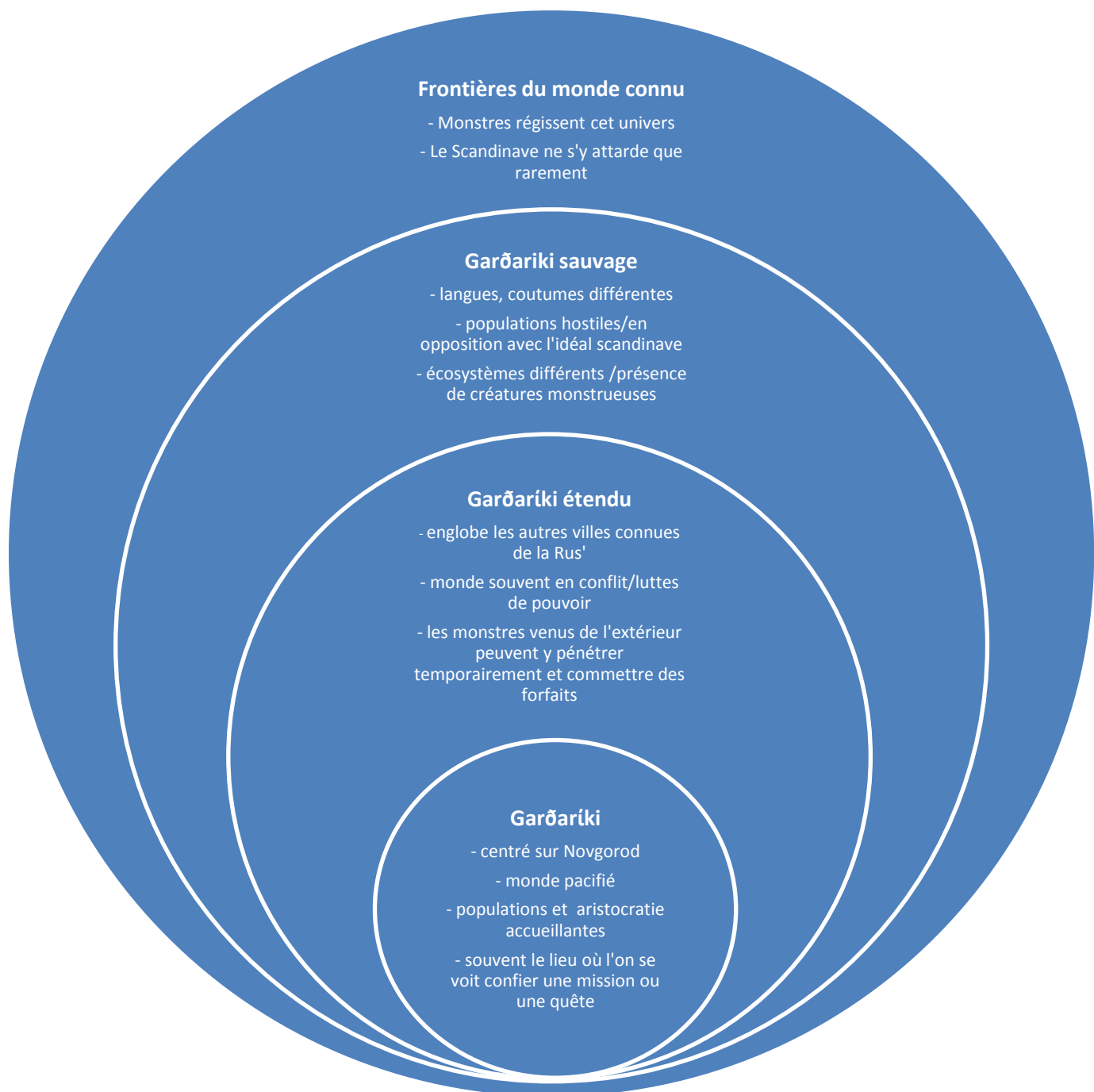
Bien avant d'interagir avec ces différentes créatures, le héros scandinave à peine débarqué sur le sol russe est tout d'abord confronté aux populations humaines locales réparties en deux groupes, dont la réaction diverge fortement face à ces voyageurs.

Le premier se trouve être composé d'aristocrates et de dignitaires qui accueillent toujours avec bienveillance les Scandinaves. Qu'il s'agisse de Jaroslav à Novgorod, de Silkisif ou de Jólfr plus tard, Yngvarr est toujours invité à séjourner dans les villes qu'il traverse et se voit même réserver l'honneur d'un banquet par la reine⁷⁰. Quel que soit l'endroit de cette rencontre et même lorsque l'intention des héros est belliqueuse, ce trait caractéristique des interactions entre aristocratie et héros ne semble pas changer. Lorsqu'Egill puis Ásmundr soumettent les côtes du royaume au pillage, affrontant par là même les populations locales, le roi Hertryggr les invite malgré tout l'un après l'autre à séjourner en son royaume pour le servir⁷¹. Cette entrevue avec un grand personnage fait souvent figure de point de départ d'une quête qui amène le héros plus loin dans les terres, le poussant à côtoyer de nouvelles figures humaines parmi les populations rencontrées sur son trajet.

L'attitude de ce second groupe composé des communautés humaines varie grandement cette fois selon la distance qui sépare les protagonistes de leur point de départ, évoluant un peu à la manière de cercles concentriques que nous avons tenté de restituer dans le schéma suivant :

⁷⁰ *Yngvar saga viðförla*, op. cit., 2009, chap. 5.

⁷¹ *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, op. cit., 1985, chap. 9-10.



L'organisation de l'espace russe dans les fornaldarsögur

Dans cet espace on peut donc faire une nette distinction entre les populations d'un premier *Garðaríki*, situé autour de Novgorod, qui si elles n'ont pas à se défendre face à l'attaque de nos héros, offrent une attitude pacifique, manifestée dans l'*Yngvars saga* par ce groupe

d'hommes qui remettent à Sveinn une plume d'oiseau en témoignage de paix⁷². C'est néanmoins lorsqu'on sort de ce premier cercle que les choses se compliquent, puisque l'on rentre dans une région encore profondément humaine, où l'on trouve des villes figurant souvent autant de principautés, qui font l'objet très souvent de conflits comme dans l'*Hálfðanar saga Eysteinsonar*, où les principaux protagonistes se disputent les villes d'*Aldeigjuborg* et d'*Álaborg*⁷³, ou encore dans l'*Yngvars saga*, à propos du roi Jólfr qui se voit opposé à son frère, bien que là le contexte géographique soit plus difficile à cerner. L'auteur nous explique qu'Yngvarr suivait cette fameuse rivière qui parcourait le *Garðaríki*, bien qu'il précise qu'une fois quitté le royaume de Novgorod, la végétation avait bien changé et qu'ils ne naviguaient plus désormais dans le même royaume⁷⁴. Les frontières de cet espace apparaissent désormais perméables aux créatures monstrueuses qui peuvent y pénétrer pour y mener des actions négatives à l'encontre des humains, comme l'enlèvement des deux filles du roi Hertryggr par les géants venus du *Jötunheimar*.

Il est toutefois notable que ces populations peuvent aussi se voir affublées de traits monstrueux. C'est le cas des femmes de l'*Yngvars saga víðförla* dont Yngvarr invite à se méfier et qu'il décrit comme des « serpents venimeux ». Malgré ces avertissements, les femmes de la ville d'*Héliópolis* arrivent à s'introduire dans le camp dressé par les Scandinaves. La plus noble d'entre elles parvient alors à se glisser dans la tente du héros et s'essaie à le pervertir, celui-ci ne repoussant ses avances qu'en la poignardant dans les parties intimes. Hélas, malgré la vertu d'Yngvarr qui sert une fois de plus d'exemple à ses compagnons qui repoussèrent immédiatement les intruses, certains ayant succombé à l'avance de ces femmes, furent retrouvés morts le lendemain matin. Les Scandinaves s'empressèrent de lever le camp, mais une maladie s'abattit sur l'expédition, à la manière d'une punition divine, à laquelle Yngvarr n'échappa pas. Ce n'est qu'avec la mort d'Yngvarr, bien conscient que sa disparition lèverait la malédiction, que son équipage fut sauvé, à la manière du Christ se sacrifiant pour racheter le salut des hommes. La femme, dans cet épisode revêt un double caractère : elle fait à la fois figure de personnage sauvage, mais aussi de tentatrice. D'un point de vue symbolique, cet acte correspond ni plus ni moins à la victoire du héros sur le péché de la chair et de la luxure, magnifiant ainsi les qualités de ce dernier au détriment de celles de son équipage, dont certains hommes ont succombé à la tentation, ce qui entraîna en l'espace de quelques heures leur mort. Mais par cet appétit sexuel, la femme fait aussi figure de

⁷² *Yngvar saga víðförla*, op. cit., 2009, chap. 9.

⁷³ *Hálfðanar saga Eysteinsonar*, F. R. Schröder, (éd.), Altnordische Saga-Bibliothek, 15, Halle a.S. : Niemeyer, 1917, chap. 2-27.

⁷⁴ *Yngvar saga víðförla*, op. cit., 2009, chap. 5.

barbare, rappelant notamment les Amazones d'Hérodote, surtout qu'elles semblent vivre sur le même territoire que ceux-ci, c'est-à-dire en Scythie comme le suggère le nom de la ville de *Citopolis*⁷⁵. La lubricité et la fornication à outrance sont souvent présentées comme caractéristiques du barbare, et se définissent ainsi comme autant d'éléments transgressifs. Les femmes dans l'*Yngvar saga víðforla* apparaissent donc comme formant une caste à part, dont il faut se méfier. Or, lorsque l'on considère les rouages de la société et des institutions de l'Islande médiévale dans laquelle ont été rédigés ces ouvrages, on se rend compte que la femme, garante du domaine privée, mais exclue de l'*alþing* et par là même du domaine politique mais aussi religieux, appartient elle aussi aux marges de la société⁷⁶. Si l'on ajoute à cela les conceptions chrétiennes assez répandues qui font de la femme la tentatrice originale, on comprend mieux le rôle qu'elle occupe dans ces récits. Cet épisode édifiant, comme ceux énumérés auparavant participent à la construction du personnage d'Yngvarr en tant que saint, qui par écho contribue à la définition d'un modèle humain auquel le pieux lecteur pourra se référer et calquer ses agissements. Dans ce récit, Yngvarr puis son fils sont en réalité présentés comme des missionnaires chrétiens combattant au nom des valeurs chrétiennes et convertissant les populations païennes. Cette orientation n'a rien d'étonnant si l'on suit le raisonnement de Dietrich Hoffmann⁷⁷. La saga fut écrite dans un contexte d'affrontement entre *regnum* et *sacerdotium* pour le contrôle de l'Église. De fait, l'auteur et son monastère, proches des pouvoirs séculiers avaient tout intérêt à montrer que des hommes appartenant au siècle comme Yngvarr, pouvaient revêtir les mêmes qualités que des saints et accomplir de grandes choses pour la foi chrétienne sans pour autant accomplir de miracles.

La troisième zone est pour sa part peuplée de créatures qui sont hostiles aux héros, et s'en prennent souvent directement à lui. Dans l'*Yngvars saga víðforla*, après avoir vaincu le géant, Yngvarr fut ainsi aux prises avec des bandits qui sur des bateaux camouflés en formes de petites îles attaquèrent l'équipage à l'aide d'une sorte de tuyau d'airain faisant office de lance-flammes, rappelant en quelque sorte le feu grégeois byzantin. Cet épisode n'est donc

⁷⁵ R. B. Godolphin, Herodotus : On the Scythians, *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, vol. 32, n° 5, *From the Lands of the Scythians : Ancient Treasures from the Museums of the U.S.S.R 3000 B.C-100 B.C.*, 1973-1974, p. 129-149 ; F. S. Brown, W. B. Tyrell, ἐκτιλώσαντο : A Reading of Herodotus' Amazons, *The Classical Journal*, vol. 80, n° 4, Apr.-May 1985, p. 297-302.

⁷⁶ J. Ahola, Outlaws, women and violence in the social margins of saga literature, *Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint papers of the 14th International Saga Conference, Uppsala 9th-15th August 2009*, Gävle, 2009, p. 21-28.

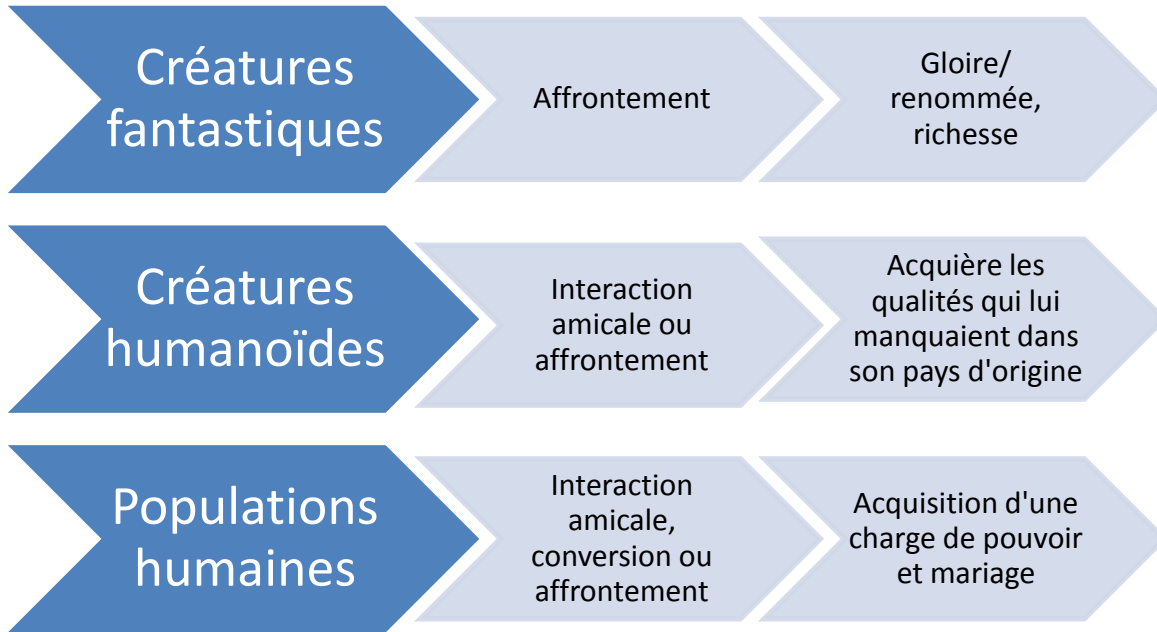
⁷⁷ D. Hoffman, *op. cit.*, 1981, p. 215-222 ; L. Lönnroth, Studier i Olav Tryggvasons saga, *Samlaren* 84, 1963, p. 54-94. Il est à noter que dans le chapitre 3, Yngvar est explicitement comparé à Olaf Tryggvason, que l'auteur, Oddr Snorasson dans la biographie latine qu'il lui consacre, se plaît à présenter à son tour comme un missionnaire chrétien d'ascendance royale. Les moines du monastère de Þingeyrar étaient ainsi du côté du *regnum* de même que les chefs islandais Gissur Hallsson et Jón Loftsson, les deux leaders ecclésiastiques à qui furent envoyés l'*Yngvars saga*.

pas sans évoquer le fait que de nombreux pillards sévissaient sur ces voies de transit et qu'il n'était pas rare chez les Scandinaves d'entendre de nombreux récits évoquer de telles attaques. Mais outre ces groupes de bandits, c'est plutôt la réaction des communautés sédentaires qui interpelle, chaque interaction débouchant dans la saga sur des affrontements nés souvent d'incompréhensions. Après son affrontement contre les cyclopes, Sveinn fit accoster sa troupe dans un fjord à partir duquel ils pouvaient constater que le paysage était empli de beaucoup « de châteaux et de fermes ». Avec ses hommes ils allèrent faire du commerce avec les populations locales, néanmoins un *Girskr*, c'est-à-dire un habitant venant du *Garðaríki* eut maille à partir avec l'un des païens à propos d'un achat de peaux, et d'un coup d'épée le tua. Cela déboucha sur une rixe avec les populations locales, Sveinn prenant le parti du « Russe ». Peu de temps après, c'est une seconde troupe avec l'homme au bec d'oiseau qui s'approcha d'eux en jetant ces fameuses pommes, rituel dont nous n'avons pas de précision et auquel Sveinn répliqua par l'attaque⁷⁸.

La dernière zone enfin ne voit que rarement l'homme s'y aventurer tant elle est dangereuse pour lui. De tels voyages font dès lors figure de véritables quêtes apportant richesses et renommée à ceux qui l'entreprennent.

En dehors de cet espace de confort symbolisé par Novgorod et dans une plus large mesure par le terme *Garðaríki*, le caractère monstrueux des populations rencontrées produit deux effets distincts : il sert tout d'abord de manière active le récit et magnifie le héros, tandis que d'un point de vue purement symbolique, il participe à la définition de l'altérité et d'un modèle scandinave. Par définition, l'étranger est celui qui n'est pas, celui qui ne possède pas les mêmes qualités, qui ne fait pas partie de la norme et se situe donc en marge d'une communauté. Monstres et étrangers partagent donc cette même situation. Par ce positionnement narratif, en affublant des populations humaines de caractéristiques monstrueuses, l'auteur a donc recours à un procédé d'exclusion de ces populations qui vivent en dehors du monde scandinave, et implicitement en dehors du monde chrétien. Ces populations deviennent en quelque sorte les barbares de la Scandinavie. On remarquera ainsi que les personnages et figures étrangères de ces épisodes sont souvent des personnages mineurs, créés de toutes pièces pour le bien de l'histoire de même que pour servir les visées de l'auteur.

⁷⁸ *Yngvar saga viðförla*, op. cit., 2009, chap. 9.



Évolution du héros au contact des populations et créatures de la Rus'

B/ Marges, distances et conception de l'altérité

L'ensemble de ces créatures et populations cohabite donc aux marges du monde scandinave dans une zone qui n'est pas clairement définie et qui peut couvrir un espace quasiment infini propice à l'imagination des auteurs⁷⁹. Fleuves, montagnes, océans ou encore épaisses forêts servent alors de frontières naturelles et séparent cet « autre monde » du monde des hommes. Mais cette frontière physique qui définit le monde scandinave s'affiche aussi comme une véritable frontière psychologique et culturelle entre le monde connu et l'ailleurs, le monde de l'autre, le monde de l'imaginaire et du surnaturel. Le *Garðaríki* est ainsi perçu malgré sa proximité géographique tel un pays lointain dans les esprits des Scandinaves⁸⁰. Dans les descriptions géographiques que nous offrent les auteurs scandinaves, il n'est en aucun cas fait mention de distances. Distinction est faite cependant entre les contrées qui sont proches car familières, et celles qui sont éloignées car considérées souvent comme exotiques. L'*Yngvars saga* nous décrit d'ailleurs qu'après avoir navigué plusieurs jours ils remarquèrent

⁷⁹ R. Simek, *Elusive Elysia, or which Way to Glæsisvellir ?*, *Sagnaskemmtum, Studies Hermann Pálsson*, Vienne, 1986, p. 247-275.

⁸⁰ J. D. Shafer, *Saga-Accounts of Norse Far-Travellers*, Durham theses, Durham University, 2010, Available at Durham E-Theses Online : <http://etheses.dur.ac.uk/286/>, p. 7-8.

que « les animaux avaient d'autres habitudes et couleurs, ce dont ils déduisirent qu'ils s'éloignaient de leurs propres districts et pays »⁸¹. Un peu plus loin c'est cette fois-ci la rencontre d'une grande bête menée par des païens et surmontée d'une tour sur le dos, dont les Scandinaves ne comprirent pas la nature ni la fonction et qu'ils tuèrent à coup d'épieux, qui marque cette distance⁸². Ce schéma de pensée supplante donc toute appréhension des distances physiques en les remplaçant par des considérations mentales et des artifices littéraires comme le surnom de *viðforla* – grand voyageur – essentiellement employé pour désigner des voyageurs s'aventurant vers l'est⁸³. Ces voyageurs tels Yngvarr ou Örvar-Oddr, ne représentent aucunement la majorité des voyageurs scandinaves. Ce surnom reflète la particularité de s'aventurer hors de l'espace familial, offrant ainsi une image du monde scindée en deux, distinction étant faite entre espace intérieur et extérieur. C'est donc implicitement la manière dont la région est présentée qui définit la distance à laquelle cette dernière se trouve par rapport à la Scandinavie.

On peut dès lors se demander dans quelle mesure la définition des marges et des populations qui les composent participent à la construction d'une identité scandinave. Pour se faire, il est intéressant d'envisager en quoi les modalités de perception de l'altérité et du rapport à l'Autre participent à la construction d'une identité commune. L'Étranger paraît étrange car il représente un manque, une perte de repères, une anomalie, voire une « anormalité » face à un ensemble de valeurs et de codes culturels qui veulent refléter une identité donnée. Si la figure allogène de l'Étranger procure un sentiment d'inquiétante étrangeté car elle déstabilise ou choque, force est de constater qu'elle conduit à la mise en place de stéréotypes pour figer et cerner la différence de cet Autre. Il faut donc questionner l'horizon d'attente qui préside à la rencontre avec l'Autre pour examiner la part de fantasme et d'imaginaire qui entre dans la représentation de l'étranger. C'est à cette occasion qu'interviennent les interactions entre voyageurs et les différentes catégories de personnages que nous venons d'étudier : d'un point de vue mental elles ont pour conséquences l'idéalisation des Scandinaves, mais aussi l'aliénation des populations vivant en dehors de ce monde profondément chrétien. Le sujet n'est dès lors pas la véracité des éléments présentés,

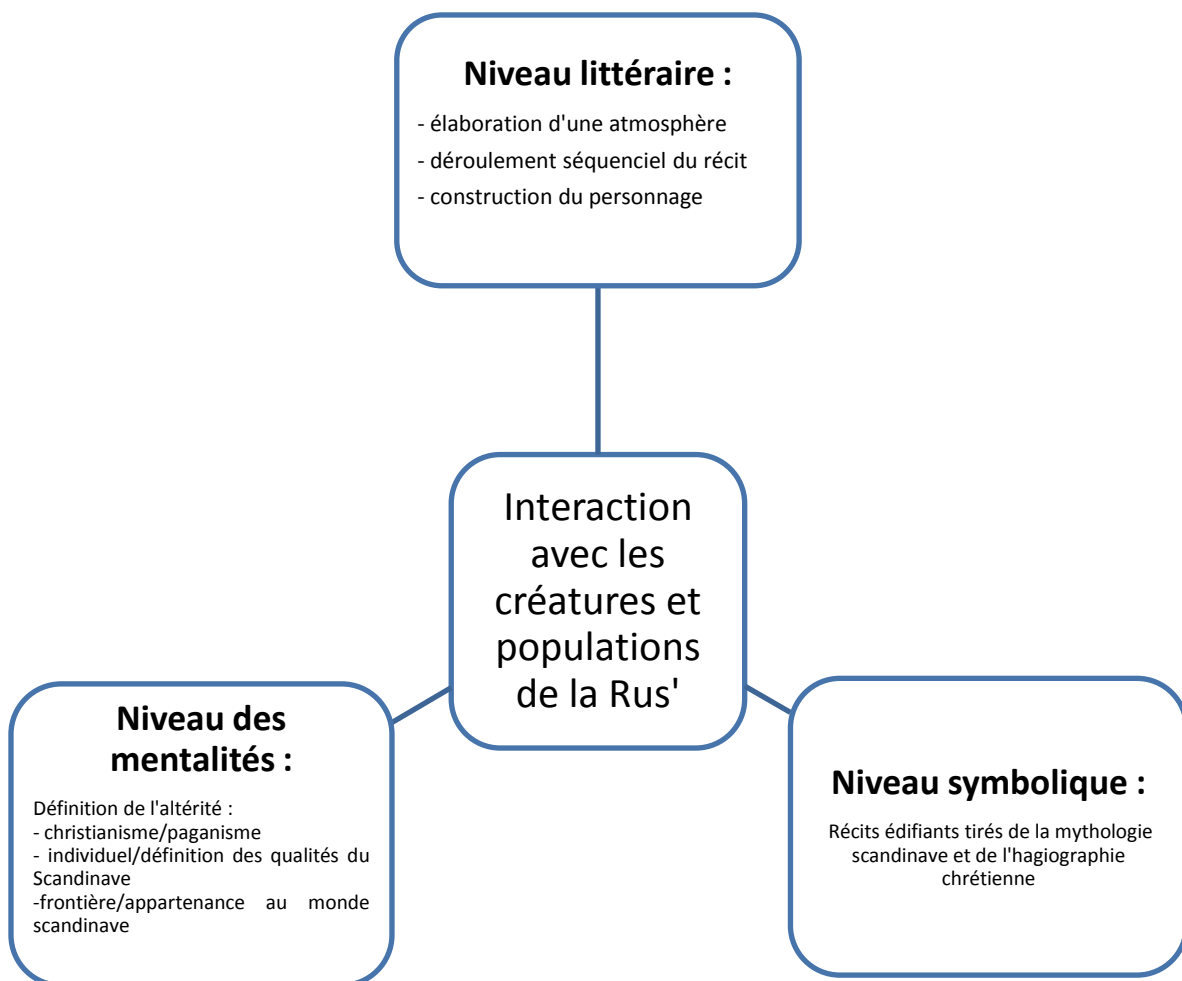
⁸¹ *Yngvar saga viðförla*, *op. cit.*, 2009, chap. 5, p. 46.

⁸² Cette créature qui pourrait être un éléphant ou peut-être un buffle n'a bien entendu rien à faire dans l'espace russe ni même dans l'espace caspien. Il s'agit là probablement plus d'un orientalisme destiné à marquer la distance et le changement dans les paysages et écosystèmes. *Ibid.*, chap. 10, p. 65.

⁸³ Sverrir Jakobsson remarque que le terme de *viðförla* « voyageur lointain » est surtout employé à propos des voyageurs en Russie. S. Jakobsson, On the Road to Paradise : « Austrvegr » in the Icelandic Imagination, *The Fantastic in Old Norse/Icelandic Literature, Sagas and the British Isles, Preprint papers of the 13th International Saga Conference*, Durham : Centre for Medieval and Renaissance Studies, 2006, p. 936.

mais plutôt le besoin de construire des groupes par effet de contraste entre l'intérieur et l'extérieur et ainsi de se définir une identité⁸⁴.

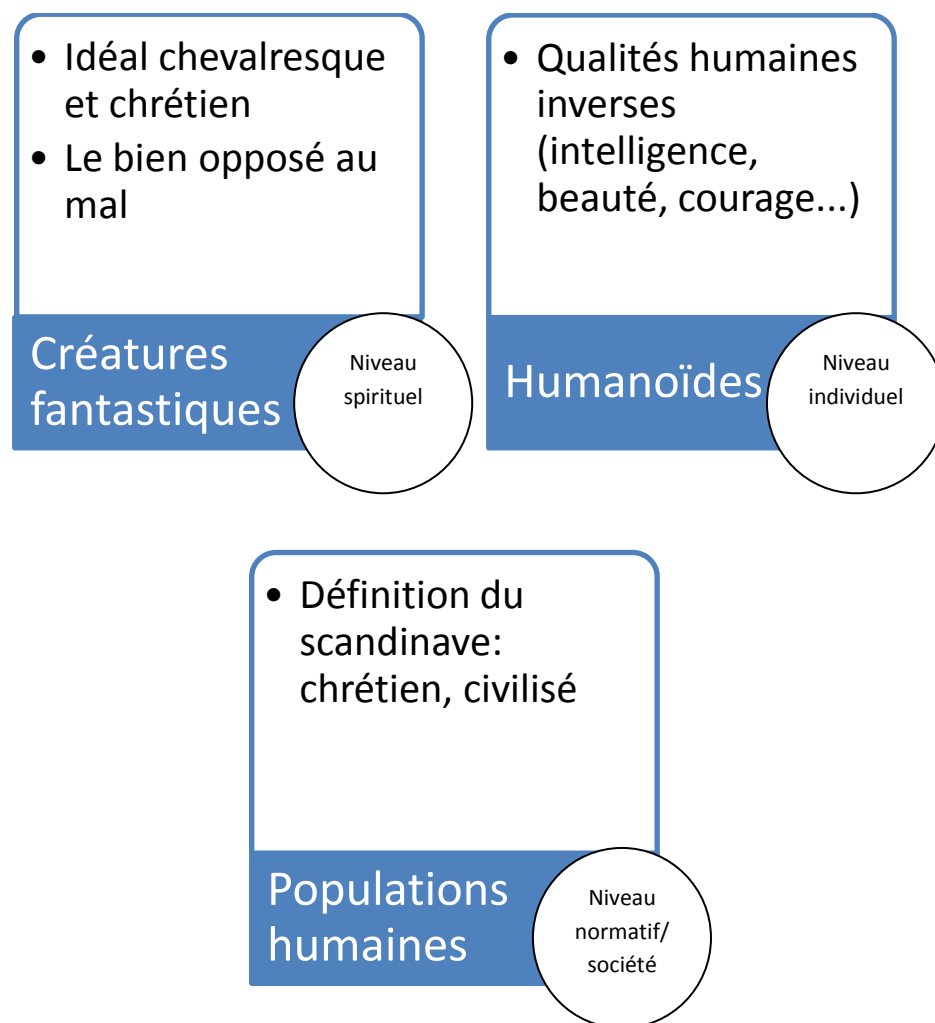
Comme nous venons de le voir, dans le cas des *fornaldarsögur*, il est complexe à propos des auteurs, de parler d'une véritable méconnaissance de la Russie « étendue » et des populations qui la composent. L'insertion de ces différentes populations et créatures qui proviennent d'une fusion entre mythologie chrétienne et germanique, hagiographie et expériences réelles, ne peut s'envisager que suivant un triple niveau de lecture.



Créatures et populations de la Rus' : les différents niveaux de lecture

⁸⁴ J. Lindow, Supernatural Others and Ethnic Others : A Millenium of World View, *Scandinavian Studies*, 67.1, 1995, p. 22.

Au niveau du récit, outre la participation active à l'élaboration d'une atmosphère, ces rencontres, synonymes de péripéties, aident au déroulement séquentiel des événements. Ces figures servent en quelque sorte de faire-valoir au héros, de miroir inversé, dont la rencontre lui permettra de progresser dans son voyage de même que dans sa quête spirituelle et matérielle. D'un point de vue symbolique, ces interactions servent très largement d'*exemplum*, de récits édifiants destinés au lecteur, qui insistent sur des valeurs chrétiennes. D'un point de vue mental, on remarquera aussi que ces créatures représentent la contrepartie du héros et de ses aptitudes en suivant une structure binaire. Cette magnification des qualités du héros participe alors à la définition de l'altérité et par là même à la définition de la notion d'appartenance au monde scandinave et en dernier lieu au monde chrétien, chaque groupe de créatures se faisant le reflet de l'un de ces principes.



Créatures et populations de la Rus' dans les *fornaldarsögur* : miroir inversé du héros scandinave

On constatera par ailleurs que cet effet de miroir inversé qui s'opère entre le héros et les créatures, par cette opposition entre qualités et manques, se fait l'écho d'un phénomène plus général au sein des sagas islandaises de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e siècle. Cette période qui a vu la perte de l'autonomie de l'île entre 1262-1264, débouche en termes littéraires sur la réévaluation du passé des insulaires et sur la redéfinition de leur identité, le meilleur témoin de cette entreprise demeurant le corpus de texte formant le genre des *Íslendingasögur*. À travers des généalogies de rois et de héros liés directement à l'histoire de la Scandinavie, le genre des *fornaldarsögur* a tenté pour sa part d'offrir un passé commun à l'ensemble des pays nordiques et par là même de se lier davantage à cet héritage. Le changement politique subit à la fin du XIII^e siècle força l'aristocratie islandaise et scandinave à réévaluer son passé et à le lier à l'histoire et à la géographie du monde scandinave, aux dépens de racines considérées jusque lors comme exclusivement norvégiennes⁸⁵. Ceci explique à mon sens pourquoi la Rus', une terre éminemment liée à ce monde, tient une place si importante dans ce type de récits. Mais ce phénomène pourrait aussi être le corollaire d'un changement du statut de l'État russe sur la scène internationale suite à la conquête mongole avec en point d'orgue en 1238 les prises de Vladimir et de Moscou puis de Kiev en 1240. Il serait ainsi intéressant de mesurer l'impact que cette vague de conquête a eu dans les mentalités ouest européennes et scandinaves notamment au niveau de la production littéraire. Les contemporains, choqués par ce changement subit du paysage duquel ils étaient pourtant familiers, ont pu lorsqu'il s'agissait de décrire la Russie d'un point de vue ethnographique, offrir un panorama teinté d'orientalisme dans un monde qu'ils considéraient comme n'appartenant plus au monde chrétien.

Une nette distinction apparaît donc entre récits plus anciens qui datent des XII^e-XIII^e siècles auxquels appartiennent les genres des *konungasögur* et des *Íslendingasögur* et ceux plus tardifs appartenant aux *fornaldarsögur*, la période de rédaction semblant influencer tant sur l'arc narratif que sur les informations livrées par ces textes. Les descriptions les plus anciennes, ne présentent que généralement des noms de lieux isolés, avec pour unique ambition de situer avec plus ou moins de précision le lieu dans lequel se déroule l'action.

⁸⁵ J. V. Sigurðsson, *Historical Writing and the Political Situation in Iceland 1100-1400, Negotiating Pasts in the Nordic Countries*, Interdisciplinary Studies in History and Memory, Lund : Nordic Academic Press, 2009, p. 59-78.

L'utilisation de ces toponymes, liés bien souvent à des récits indirects de voyages, peut être due à des témoignages oraux de voyageurs, ou encore au recours à la poésie scaldique en tant que source, genre très enclin à leur consignation. Les périodes suivantes voient la prise de conscience de l'attachement historique de l'espace russe au monde scandinave et l'introduction d'une véritable description de la terre russe, désormais incluse à la fois dans la géographie réelle et mythique du monde scandinave. Avec les *fornaldarsögur*, nous avons à faire avec une géographie qui semble beaucoup plus détaillée, mais qui sous couvert de relater des voyages aux sonorités souvent épiques, emprunte sûrement davantage aux sources classiques qu'aux témoignages de voyageurs. Il y est question d'atmosphère et de symbolique, plus que d'un traitement pertinent de l'espace russe, un changement qui implique une volonté très claire de lier le passé de l'Islande au monde scandinave, mais aussi de fixer l'histoire des États dans un contexte mythologique et géographique précis.

À travers notre étude, nous avons tenté de répondre à l'interrogation qui plane sur un éventuel lien entre date de rédaction, contenu thématique et degrés de connaissance des sources. Comme nous venons de le voir, nous avons à faire avec des écrivains et un lectorat qui n'ont souvent qu'une connaissance partielle de la géographie à laquelle les formes littéraires évoquées correspondent. Toutefois cela permet de soulever de riches problématiques quant à la relation qui existe au sein de ces récits entre le réel et l'imaginaire : se superposent emprunts aux sagas antérieures, sources étrangères, récits mythologiques, et récits de voyageurs. Le *sagnamen* ne fait pas œuvre d'historien pas plus que de géographe : il ne s'appuie en aucun cas sur des traces historiques en suivant une méthodologie rigoureuse afin de reconstituer le passé ou d'analyser les spécificités d'un territoire. L'auteur choisit délibérément un certain nombre d'informations et les utilise à ses propres fins. Son œuvre est ainsi influencée par une culture particulière, par un contexte, de même que par ses propres objectifs. Mais par ce savant choix d'éléments narratifs, l'auteur définit ce qu'il est important de retenir ou d'oublier afin d'expliquer le monde qui l'entoure. En cela, il propose sciemment des éléments destinés à fonder une mémoire collective de la Rus' et des voyages qui s'y destinaient. On peut donc parler de mythe, voire même de géographie mythique de la Russie, dans le sens barthésien du terme, c'est-à-dire d'un message qui oriente la signification d'un objet selon un certain concept, selon une certaine intention. La *doxa* propagée par ce mythe,

est l'image qu'une catégorie sociale, en l'occurrence ici l'aristocratie scandinave et surtout islandaise, se fait du monde et qu'elle impose au monde⁸⁶.

Il est par ailleurs intéressant de constater que la transmission qui a été faite des toponymes a rencontré différentes étapes. Tout d'abord une plus ancienne qui voit la consignation de toponymes issus d'une tradition purement scandinave, qui consiste en la construction de noms incluant la composante *garðr*. Au nombre de trois – *Hólmgarðr*, *Kænugarðr* et *Miklagarðr*, ils représentent les principales étapes de la voie Nord-Sud, de même que d'importants centres de pouvoir ayant hébergé des contingents notables de mercenaires scandinaves, jouissant ainsi d'une place toute particulière dans les mentalités scandinaves. La seconde voit la transmission de toponymes du vieux slave vers le scandinave et leur consignation par la littérature. Cette production qui était essentiellement l'œuvre de moines, était très souvent le résultat d'un mariage entre sources classiques chrétiennes conservées dans les monastères, sources locales, et culture orale. Or, il semble que l'adoption de ces toponymes n'ait pas rencontré de médiations et que leur transmission sous des formes linguistiques proches de leurs formes originales témoigne de l'incroyable vitalité des échanges et contacts entre Slaves et Scandinaves durant la période viking. Cette transmission directe se présente donc comme le fruit de voyages répétés de Scandinaves en terre russe. Ils ramenèrent ainsi avec eux ces différents termes, qui entrèrent peu à peu dans le langage et la culture commune⁸⁷.

⁸⁶ La *doxa* est l'ensemble plus ou moins homogène d'opinions, de préjugés populaires ou singuliers, de présuppositions généralement admises et évaluées positivement ou négativement, sur lesquelles se fonde toute forme de communication.

⁸⁷ L'adoption d'un terme par le langage courant passe avant tout par sa répétition M. Isaacharoff, L. Madrid, *op. cit.*, 1995, p. 118.

Partie III :
Voyageurs dans la Rus' ancienne à la
lumière des sources scandinaves

Chapitre VII :

Les raisons du voyage vers la Rus'

Dans l'ensemble des études que nous avons déjà pu évoquer, les chercheurs n'ont souvent retenu que le contexte politique dans lequel se déroulaient les récits consignés quelques siècles plus tard par les descendants de ces hommes et femmes qui entreprirent de voyager à l'Est et parfois de s'installer en terre russe. L'œil du chercheur s'est trop longtemps focalisé sur leur historicité, et sur ce qu'ils pouvaient apporter dans le débat sur les origines scandinaves de l'État russe. Or, bien que ne représentant pas des témoignages directs et exposant des contextes ou des faits parfois issus de l'imaginaire, ces récits, en seconde lecture, regorgent de très nombreux indices sur la société de l'époque et sur les modes de vie des Scandinaves, un apport non négligeable pour comprendre les motivations de ces différents voyageurs. Seul l'intérêt très récent de chercheurs tels que John Shafer ou Eleanor Rosamund Baraclough¹, a permis de relancer cette question qui dans le meilleur des cas s'était souvent cantonnée à ces mercenaires qui servirent auprès de Jaroslav, ou qui traversèrent la Rus' jusqu'à Byzance pour s'engager dans la Garde Varègue. Mais qu'en est-il de ces hommes qui aspiraient tout simplement à un changement de vie, ou qui étaient forcés pour de multiples raisons de quitter le monde dans lequel ils avaient grandi ? Il n'est pas question ici d'évoquer l'épisode de l'« Appel aux Varègues » à propos duquel les sources scandinaves demeurent totalement silencieuses, mais plutôt ces différents types de migrations, qu'elles soient volontaires ou forcées, locales ou sur de longues distances, définitives ou encore temporaires, et des phénomènes sur lesquels nos sources peuvent nous en apprendre davantage. Il s'agit donc dans ce chapitre d'une étude essentiellement littéraire et historiographique de la question, bien qu'en de certaines occasions nous puissions faire référence au matériel archéologique et historiographique russe afin de replacer certains éléments dans leurs contextes. Mais contrairement aux chroniques russes, ces différents récits ne s'inscrivent pas dans une conception temporaire linéaire de l'histoire. Il serait d'ailleurs inutile de tenter de les relier à travers une chronologie afin de figurer une éventuelle évolution, car il est rare que ces

¹ J. D. Shafer, *Saga-Accounts of Norse Far-Travellers*, Durham theses, Durham University, 2010, Available at Durham E-Theses Online : <http://etheses.dur.ac.uk> ; entretiens réalisés avec E. Rosamund Baraclough.

différents récits se chevauchent ou renvoient aux mêmes évènements. Nombre de ces sources ne cherchent pas à offrir une vision chronologique de l'histoire de ces hommes, mais quelque chose de plus personnel. D'autant que certains de ces épisodes n'offrent pas de repères temporels précis, ou figurent des évènements relatifs à un passé mythologique. Ceci étant, notre propos initial est comme nous l'avons annoncé en introduction, d'abord de référencer tous les cas de voyages dans la Rus' ancienne d'après l'historiographie scandinave, et d'en dégager des motifs récurrents permettant de nous renseigner sur les raisons et modalités de déplacements qui ne sauraient être observables à travers d'autres corpus de sources. Tous ces récits seront récapitulés sous forme de tableaux dans les annexes III-IV-V.

I/ Les raisons d'un départ forcé

A/ Le contexte scandinave

Il existe un grand nombre de théories sur les raisons qui peuvent expliquer ces mouvements migratoires scandinaves vers les différentes régions de l'Europe. L'une des idées communes est attribuée au fait que l'augmentation de la population ait dépassé le potentiel de production agricole, ce qui aboutit à des déplacements, une idée qui bien que plausible dans le cas de l'ouest de la Norvège, est en vérité difficilement applicable à l'ensemble du monde scandinave². Dans une autre tentative d'explication, certains chercheurs ont imaginé qu'un contrôle très strict des naissances favorisant les enfants de sexe masculin aboutit à une pénurie de femmes, ce qui à mon sens n'explique néanmoins pas pourquoi ces Scandinaves durent s'expatrier, plutôt que de ramener des femmes de leurs expéditions³. Une autre théorie, basée sur l'interprétation des sagas cette fois, part du principe que dans la société viking, seuls les premiers nés héritaient du patrimoine familial. Les plus jeunes fils devaient donc chercher fortune ailleurs, que ce soit par le pillage ou en migrant vers des lieux qui leur seraient plus favorables. Cependant, ni déclin dans la production agricole, ni augmentation démographique, ni pénurie de l'élément féminin n'ont été clairement démontrés pour ces périodes. Il n'est pas plus clair d'ailleurs de comprendre pourquoi de telles pressions sur les populations n'aient pas abouti à une exploration et un accaparement de l'intérieur des terres scandinaves plutôt qu'à

² P. H. Sawyer, *The Oxford Illustrated History of the Vikings*, Oxford, 2001, p. 3.

³ J. H. Barrett, Viking Age Triggered by Shortage of Wives ?, *Antiquity*, vol. 82, September 2008, p. 671-685.

une orientation vers les régions se situant au-delà des mers. De tels facteurs ont pu être localement la cause de déplacements, mais il semble plus probable que les Scandinaves aient en fait été à la recherche de nouveaux débouchés commerciaux. La chute de l'Empire romain a porté un coup au commerce entre Europe et Asie centrale, le commerce en Méditerranée ayant même atteint son plus bas niveau, alors que plus à l'Est, mondes musulman et khazar redistribuaient les cartes quant aux voies menant à la traditionnelle route de la Soie. Car bien que les premières expéditions scandinaves qui s'effectuèrent entre 500 et 700 environ se limitent à de simples contacts et échanges avec les populations locales, les différentes migrations qui s'ensuivirent durant la période viking eurent clairement pour objectif le contrôle de points stratégiques et l'établissement d'une domination politique et économique sur ces régions du nord-ouest de la Russie. La recherche de denrées particulières et leur exploitation, de même que l'insertion au sein de voies de transit de marchandises, apparaissent de fait comme l'une des principales sources de motivation pour ces Scandinaves qui vinrent en Russie. Dans son étude intitulée « The Viking Road to Byzantium », le professeur Ellis Davidson évoque ainsi le fait que l'argent en tant que métal précieux, fut l'une des principales sources de motivation de ces Vikings qui partirent à l'aventure en Russie⁴. On retrouve ce motif littéraire de nombreuses fois à propos du *Bjarmaland*, où les Scandinaves s'adonnent à la fois au commerce et au pillage dans le but d'acquérir cette précieuse richesse. Néanmoins il faut à bien des titres mesurer ce propos. À la lumière de l'archéologie, on se rend compte que les premières implantations scandinaves sur le sol russe s'effectuèrent bien avant l'établissement d'un quelconque lien avec le monde oriental⁵. Cette route commerciale ne prit réellement d'ampleur qu'à la fin du IXe siècle pour progressivement s'effacer à la fin du Xe siècle, remplacée par la voie qui menait vers l'ouest de l'Europe et celle qui menait à Byzance à la faveur du déclin des Petchenègues, comme en témoignent les trouvailles monétaires germaniques ou encore celles d'amphores byzantines. Il semble pourtant que cette image demeura dans les consciences des écrivains des siècles suivants qui n'hésitèrent pas à l'adapter au gré de leurs récits. Car, le commerce et la guerre bien que raisons prépondérantes des déplacements vers la Rus', ne sont bien évidemment pas les seules causes de ces voyages. Ils pouvaient être la conséquence de motivations individuelles que les sagas et dans une moindre mesure les inscriptions runiques et la poésie scaldique furent les seules à consigner. À bien trop se placer dans une perspective d'étude

⁴ H. R. Ellis Davidson, *The Viking Road to Byzantium*, London, 1976, p. 51-53.

⁵ S. Kuz'nin, Ladoga, le premier centre proto-urbain russe, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 123-142.

globale, on a bien trop souvent tendance à oublier les motivations plus personnelles qui pour certains hommes étaient à l'origine de ces voyages.

B/ L'exil : la Rus' terre de refuge

Directement après les omniprésents motifs guerriers et commerciaux que nous avons choisi d'évoquer dans deux parties distinctes, c'est l'exil, que l'on retrouve dans tous les genres de sagas confondus, qui s'affiche comme le motif de séjour en Rus' le plus récurrent.

Le premier type d'exil correspond à celui de jeunes Scandinaves qui sous couvert de fosterage, c'est-à-dire le fait de placer un enfant sous la protection et l'éducation d'un parent ou d'un proche, consiste en réalité en des mesures d'éloignement d'un environnement menaçant. Il s'agit par exemple d'Óláfr Tryggvason qui d'après les dires de Snorri Sturluson dans son *Óláfs saga Tryggvasonar*, dut s'enfuir de Norvège aux alentours de 964, afin d'échapper aux meurtriers de son père Tryggve Olafsson, envoyés par Harald à la pelisse grise (Harald Gráfeldr). En compagnie de sa mère Astrid, il se dirigea successivement vers l'Oppland, la Suède, puis en direction de Kiev, afin de se mettre sous la protection de Sigurd, le frère de cette dernière, qui était alors au service du prince Vladimir. L'origine même de cette décision varie selon les sources, tantôt à l'initiative d'Astrid dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar*⁶, tantôt celle d'Hákon gamli chez qui ils avaient trouvé refuge en Suède dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar* d'Oddr Snorrason⁷. Dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, il est également suggéré que le climat de tyrannie régnant en Norvège avait déjà contraint de nombreux fils d'hommes de pouvoir à quitter le pays. Le passage suivant de ce texte introduit d'ailleurs le personnage de Sigurd, le frère d'Astrid, faisant implicitement de ce dernier un exilé⁸. Néanmoins, attaqués en chemin par des pirates, l'équipage fut réduit en esclavage, et Óláfr, séparé de sa mère, fut vendu en Estonie. Six années plus tard, à l'âge de neuf ans, il fut retrouvé par hasard sur un marché estonien par Sigurd, son oncle, qui le racheta et l'éleva⁹. Ce

⁶ Snorri Sturluson, *Óláfs saga Tryggvasonar*, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1945, chap. 3-6.

⁷ Oddr Snorrason, *Óláfs saga Tryggvasonar*, Ó. Halldórsson (éd.), *ÍF*, XXV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 2006, chap. 5-8.

⁸ *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, Ó. Halldórsson (éd.), Copenhagen : Munksgaard, 1958-61, chap. 46.

⁹ Snorri Sturluson, *Histoire des rois de Norvège, Heimskringla, Première partie : des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, F. X. Dillmann (trad.), Paris : Gallimard, L'Aube des Peuples, 2000, p. 224-231 ; *Historia Norwegie*, E. Inger, L. B. Mortense (éds.), P. Fisher (trad.), Copenhagen : Museum Tusulanum press, 2003, p. 92-95.

placement sous l'éducation de l'oncle se présente donc comme le mélange entre volonté de la mère, désir de fuir les menaces qui pesaient sur Óláfr, mais aussi fruit du destin, comme le précise la version d'Oddr Snorrason et l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, où la mère du prince Vladimir de Kiev prédit qu'un enfant né en Norvège s'en viendrait en Rus' pour y être élevé¹⁰.

On retrouve cette idée dans le chapitre XCIII de la *Knýtlinga saga*, où suite à l'assassinat de son mari et prince du Danemark, Canut IV, la princesse Engilborg/Ingibjorg, fille du prince russe Mstislav Ier de Kiev, alors enceinte, dut en 1130 se réfugier en Rus' où elle donna naissance à un fils : Valdemar, qui deviendra le roi du Danemark de 1157 jusqu'à sa mort en 1182¹¹. Ce dernier passa son enfance à la cour de Russie, jusqu'à ses 8 ans, avant de rejoindre le Danemark et la cour d'Asser Rig de Fjenneslev pour ensuite prétendre au trône. Cette notion de retour est quelque chose d'omniprésente à propos des rois ou fils de rois scandinaves exilés en Rus', faisant de ce séjour une sorte d'étape obligatoire dans la destinée de ces jeunes hommes. Mais au-delà de ce cheminement, d'un point de vue plus pragmatique, la venue des membres de familles royales en Russie semble toujours dépendre du bon vouloir des princes russes comme en témoigne ce passage de l'*Óláfs saga helga* où des dignitaires scandinaves désirant s'entretenir avec Magnús Ólafsson afin de lui proposer de le raccompagner en Norvège pour récupérer son trône, sont bloqués à Ladoga où ils doivent attendre le consentement du prince Jaroslav pour délivrer leur message¹². La ville de Ladoga fait ainsi office de première étape portuaire pour qui veut pénétrer la Rus' à partir de la Baltique. C'est d'ailleurs très certainement dans cette ville que Magnus prépare son retour en armant des navires comme le précise la strophe *Arn Magndr* 1. Dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta* le constat est encore plus éloquent, puisqu'il est expliqué qu'aucune personne de sang royal n'est autorisée à séjourner sans l'autorisation du Prince¹³. Les Scandinaves restent donc à tout moment soumis à son autorité, ce qui a pour effet d'assurer une réelle sécurité aux personnes accueillies. Il n'est d'ailleurs jamais fait cas de vengeance ou d'assassinat perpétrés par d'autres Scandinaves sur le sol russe, contrairement aux autres destinations, où même Byzance n'échappe pas à la règle¹⁴.

¹⁰ Oddr Snorrason, *op. cit.*, 2006, p. 144 ; *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, *op. cit.*, 1958-61, p. 80-81.

¹¹ *Knýtlinga saga, The history of the kings of Denmark*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Odense, 1986, p. 135-136.

¹² *Saga de Saint Óláfr*, dans Snorri Sturluson, *Histoire des rois de Norvège, Heimskringla, Première partie : des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, F. X. Dillmann (trad.), Paris : Gallimard, L'Aube des Peuples, 2000, p. 211-212.

¹³ *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, *op. cit.*, 1958-1961, chap. 47.

¹⁴ Dans la *Grettis saga*, Thorsteinn Dromund parti pour Constantinople afin d'y retrouver et tuer Thorbjörn qui avait rejoint la Garde Varègue, dans le but de venger la mort de son demi-frère Grettir.

Ce sont donc souvent les rivalités pour l'accession au pouvoir qui poussent les Scandinaves à l'exil comme pour Óláfr Haraldsson, alors sur le trône de Norvège, qui se voit contraint de fuir vers la Rus' alors que sa vie est menacée par le jarl Hákon. Il ne s'agit là aussi que d'un exil temporaire, puisque averti de la vacance du pouvoir par Bjørn Stallare¹⁵, son ancien conseiller devenu après son départ conseiller de Canut le Grand, il entreprit de reconquérir son trône et mourra en 1030 à la bataille de *Stiklarstaðir*¹⁶. Cette défaite eut pour conséquence de pousser à leurs tours les proches d'Óláfr à l'exil, à savoir son demi-frère Haraldr Sigurðarson et son allié Rögnvaldr Brúsason, à rejoindre la cour du roi Jaroslav¹⁷. Là-bas, ils retrouvèrent Eilífr Rögnvaldsson, fils de Rögnvaldr lui aussi exilé, qui était en charge de la défense du prince Jaroslav¹⁸. Haraldr y voyagea pendant plusieurs années et s'installa par la suite à Byzance. Rögnvaldr quant à lui demeura là-bas et prit part à de nombreuses batailles pour le compte du Prince autour d'*Hólmgarðr*¹⁹, avant de rentrer en Norvège avec Magnus Ier en 1035²⁰.

Eymundr Hringsson, fils d'un noble norvégien qui fut dépossédé de ses biens par le roi Óláfr lors de son accession au trône, choisit quant à lui l'exil non du fait d'un danger, mais par principe personnel, afin de ne pas rentrer en conflit avec celui qui était auparavant son « frère juré », et partit ainsi à l'Est en abandonnant ses possessions. Cette version est cependant nuancée par l'*Yngvars saga víðforla*, où le motif qui le pousse à partir vers la Rus', se trouve être l'amour qu'il porte à la princesse Ingigerð, qui vient alors d'épouser Jaroslav²¹. Ce personnage vraisemblablement fictif, s'engage dès lors avec ses nombreux compagnons en tant que mercenaire dans la guerre que se livrent les successeurs du prince Vladimir²².

Moins habituel cette fois-ci est le cheminement de Víga-Barði Guðmundsson dans l'*Heiðarvíga saga*. Cet homme qui n'est cette fois-ci pas de sang royal cherche lui aussi à fuir la tyrannie (le terme d'*ofríki* étant même utilisé à propos de cet épisode), non pas celle du pouvoir, mais plutôt de sa femme dont il ne saurait plus accepter la domination²³. Cette

¹⁵ *Óláfs saga ins helga*, A. Heinrichs (trad., éd.), Heidelberg, 1982, chap. 186.

¹⁶ Son retour en Norvège outre le fait d'être motivé par des considérations politiques, est présenté dans nos sources comme le fruit d'une apparition du roi Óláfr Tryggvason qui lui intime l'ordre de retourner en Norvège et d'y mourir s'il le faut. *Ibid.*, chap. 188.

¹⁷ *Haralds saga Sigurðarsonar*, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVIII, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1951, chap. 2.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Orkneyinga saga*, F. Guðmundsson (éd.), *ÍF*, XXXIV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1965, chap. 21.

²⁰ *Ibid.*

²¹ R. Boyer, *La Russie des Vikings, Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur suivie du Dit d'Eymundr Hringsson*, Toulouse : Anacharsis, 2009, chap. 3, p. 39-40.

²² *Ibid.*, p. 77-80.

²³ *Heiðarvíga saga*, S. Nordal, G. Jónsson (éd.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938, chap. 43.

décision aussi surprenante soit-elle, l'est d'autant plus à la vue du motif : une simple bataille d'oreiller qui dégénéra, aboutissant dès le lendemain au divorce du couple. Barði quitta dans la foulée l'Islande pour rejoindre le *Garðaríki* et servir en tant que mercenaire parmi les Varègues (*Væringjar*), l'utilisation de ce terme marquant encore une fois très bien le fait que ceux-ci représentaient un groupe exogène à la Rus'.

C/ Unions matrimoniales et raisons amoureuses

Fuites et amours impossibles

Des raisons beaucoup plus personnelles et intimes que celles énumérées précédemment peuvent aussi être à l'origine de voyages. Dans l'*Yngvar saga víðforla*, un chef du Svíthjóð nommé Áki demanda la main de la fille du roi Eíríkr inn sigrsæli (Eric VI le victorieux, 945-~995). Mais celui-ci s'y refusa préférant la marier au chef d'une région du *Garðaríki* qui n'est pas nommée²⁴. Éperdue d'amour, Áki se dirigea à son tour vers l'est à la poursuite de celle qu'il aime et tua ce chef pour ensuite ramener la princesse en Suède où il l'épousa. Par ce geste, il s'attira cependant les foudres du roi de Suède qui lors de son propre mariage avec Audr, la fille du jarl Håkon de Norvège²⁵, l'invita et fit assassiner ce dernier ainsi que ses alliés. À la suite de cet événement, le roi Eíríkr entreprit de saisir tous les biens des huit alliés d'Áki, et d'emmener Eymundr, le fils de l'un d'eux, pour l'élever à sa cour. Là-bas, Eymundr s'éprit comme nous venons de l'évoquer d'Ingigerðr/Irène, la fille du roi Ófáfr, successeur d'Eíríkr. Néanmoins, elle épousa et rejoint le prince russe Jarizleifr/Jaroslav à *Hólmgarðr*. Eymundr alors en exil n'hésita pas à se diriger vers le *Garðaríki* où il fut accueilli avec grand respect par le Prince, qu'il servit en tant que mercenaire dans la guerre qui l'opposait à ses frères pour la succession du trône²⁶. Cette migration reste néanmoins ambiguë car motivée à la fois par le fait de rester proche de son amour de jeunesse, mais aussi par opportunité. Alors en disgrâce, Eymundr pouvait y voir une occasion de regagner richesse et renommée tout en imaginant être bien traité grâce à la présence de la princesse, qui par la

²⁴ « Einn fylkiskongr austan ur Gardaríki », *fylki* désignant un district, d'où *fylkiskongr*, roi d'un district ; *Yngvar saga víðforla*, E. Olson (éd.), *Samfund til utgivelse af gammel nordisk litteratur*, 39, Copenhagen, 1912, chap. 1, p. 1.

²⁵ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 1, p. 35-36.

²⁶ *Ibid.*, chap. 3, p. 39-40.

suite d'ailleurs, intercédéra en sa faveur auprès de son père, afin qu'il puisse regagner la Suède ou il trouvera une épouse²⁷.

Les alliances politiques avec les princes russes

Dans l'*Ófáfs saga helga*, c'est Ófáfr II Haraldsson (Saint Olaf, roi de Norvège depuis 1016) et non Eymundr qui convoitait originellement la main de la princesse Ingigerðr avant qu'elle ne soit promise au prince russe²⁸. Lorsque le royaume de Norvège fut rétabli par Ófáfr II Haraldsson en 1015-1016, une nouvelle guerre éclata avec le royaume de Suède. En 1018, de nombreux hommes des deux royaumes dont Ragnvald Ulfsson, jarl du Västergötland et proche du roi de Suède, tentèrent de raisonner ce dernier en le convainquant d'accepter la paix, et de marier sa fille, Ingigerðr, au roi de Norvège pour sceller cet accord. Néanmoins, le roi se sentant trahi, menaça le jarl de bannissement, et bien qu'initialement promise au roi de Norvège, il préféra marier sa fille au prince Jaroslav, réaffirmant par là même ses prétentions sur la Norvège. Ce récit qui figure très bien les réseaux d'alliances politiques qui avaient cours dans le nord de l'Europe, décrit aussi la manière dont les tractations pouvaient avoir lieu. C'est tout d'abord à l'initiative de Jaroslav que des messagers sont envoyés à la cour d'Óláfr Eiríksson afin de sonder le roi sur une possibilité d'accord²⁹. Le Roi choisit de s'entretenir ensuite avec sa fille et de lui demander son avis sur cette union, ce à quoi elle répond positivement à la faveur toutefois de certaines conditions sur lesquelles nous reviendrons plus tard³⁰. Le Roi renvoya ensuite les émissaires en Rus', où le mariage eut lieu en 1019, date à laquelle la princesse rejoignit la Rus'.

Nous avons la description d'un procédé à peu près similaire dans la *Knýtlinga saga*, qui fut composée en Islande autour de 1260 et qui contient l'Histoire des rois du Danemark depuis Harald Ier de Danemark (910-986) jusqu'à 1187. Il y est question des arrangements concernant l'union de Knútr lávárðr (1096-1131), fils du roi Eric Ier de Danemark, et de la princesse russe Engilborg/Ingibjorg (vers 1100-après 1137), fille de Mstislav Ier, alors prince de Novgorod. Comme dans le cas précédent, c'est le prétendant qui est à l'origine de la demande, et non la famille de la future épouse. Knútr fit ainsi envoyer à la cour du prince Mstislav, un émissaire récemment christianisé du nom de Viðgautr, sélectionné de par ses

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Snorri Sturluson, *Heimskringla, History of the Kings of Norway*, L. M. Hollander (trad.), Austin : University of Texas Press, 1964, chap. 91, p. 302.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, chap. 93, p. 304-305.

compétences, à savoir la connaissance de la route menant jusqu'à Novgorod et son maniement de la langue russe, si bien qu'il n'a pas besoin d'interprète. Après quelques pourparlers, l'accord est conclu et l'émissaire s'en retourne au Danemark afin d'annoncer la nouvelle et faire préparer le mariage. Suivit la princesse, qui à la date convenue auparavant, rejoint le Danemark pour y épouser son promis³¹. Là encore, les tractations ne semblent pas s'éterniser et l'envoi d'un seul messenger paraît suffire.

Par ailleurs, dans le même extrait, en présentant l'arbre généalogique de Mstislav ici appelé Haraldr, l'auteur nous renseigne indirectement sur les multiples interactions entre les dynasties royales d'Europe du Nord. Il précise ainsi qu'Haraldr/Mstislav (alors seulement prince de Novgorod avant de monter sur le trône de Kiev en 1125) est le fils de Vladimir II Monomaque (qui régna de 1113 à 1125 sur le trône de Kiev) et de Gyda, la fille d'Harald Godwynson d'Angleterre. Mstislav est lui-même marié à la princesse Christine (morte en 1122), fille du roi de Suède Inge Ier l'Ancien (roi de 1079 à 1084, puis de 1087 à 1105). Il eut plusieurs enfants, dont Ingibjorg (née vers 1100) et Malfrid (née vers 1105, elle épousa le roi Sigurd Ier de Norvège, dont elle se sépara vers 1128, pour ensuite épouser le roi Eric II du Danemark).

Dans le cas d'Haraldr Harðráði, aucune tractation préalable ne semble avoir eu lieu lorsqu'il épouse la fille de Jaroslav à son retour de Constantinople en 1045³². C'est sur le chemin le menant vers la Suède, qu'en repassant par la cour du prince Jaroslav il se voit accorder la main d'Ellisif, avec qui comme l'assure le scalde Stuf l'aveugle, il entretenait un amour ancien. Mais c'est plutôt les raisons de son retour – s'emparer du trône de Norvège, qui peuvent expliquer ce geste, Haraldr cherchant à s'assurer le soutien politique du prince russe, tandis que ce dernier, proche d'Haraldr depuis son séjour en tant que commandant de la garde princière, devait le tenir en haute estime et devait voir en lui un futur allié potentiel. Une fois de plus, comme c'est le cas à propos du retour en Scandinavie, c'est à *Aldeigjuborg* que les navires sont appareillés au printemps pour ensuite rejoindre Sigtuna.

Dans un épisode de l'*Hervarar saga ok Heiðreiks*, en attendant le combat qui devait les opposer l'hiver suivant à Hjalmar à propos de la main d'Ingibjörg, la fille du roi de Suède, Angantyr et ses onze frères se dirigèrent au printemps vers le royaume du jarl Bjartmar, que le manuscrit U de la saga identifie comme étant *Aldeigjuborg/Ladoga*. Peu de temps après avoir

³¹ *Knytlinga saga*, op. cit., 1986, chap. 88, p. 128-130.

³² *Haralds saga Sigurðarsonar*, op. cit., 1951, chap. 16-17.

festoyé, Angantyr demanda la main de la fille du Jarl et les noces eurent lieu dans la foulée³³. Les douze frères purent ensuite repartir vers la Suède, sans pour autant que la récente épouse ne soit du voyage. Dans cet épisode fictif, il est cette fois-ci difficile de distinguer dans quelle mesure les noces étaient prévues, tant cet épisode semble venir de nulle part, mais aussi de percevoir quels liens le jarl Bjartmar pouvait entretenir avec les jeunes frères. Néanmoins, rappelons-le, le mariage avec une princesse étrangère est symbole de pouvoir. Cet événement, aussi incongru soit-il, est symptomatique de l'ascension et de la reconnaissance des douze frères à l'échelle du monde scandinave et de la Baltique.

Bien que ces mariages constituent des alliances à part entière, il est important de constater que contrairement aux phénomènes que l'on peut observer en Scandinavie et en Europe de l'Ouest, ces unions matrimoniales ne constituent en aucun cas d'un côté comme de l'autre une entrée dans le lignage royal ou princier, entraînant par là même d'éventuelles futures prétentions sur le trône ou sur des territoires. Ces unions sont dans nos récits l'occasion d'entériner un appui stratégique et de bonnes relations interdynastiques, la Rus' servant en de maintes occasions de refuge pour les rois et aristocrates déchus ou bannis, ou de lieu idéal pour faire ses classes militaires. Il s'agissait tout autant d'assurer le maintien de relations commerciales aux retombées significatives pour les deux parties, tout comme je le pense, d'éviter les raids des guerriers scandinaves sur les possessions russes, comme celui mené par Eiríkr Hákonarson à la fin du Xe siècle³⁴. C'est peut être d'ailleurs de cette manière qu'il faut interpréter ce passage du *Skáldskaparmál* contenu dans l'Edda de Snorri qui parle d'Hálfðanr gamli « le Vieux », ce roi légendaire qui s'en alla piller les régions de l'Est où il se maria à Alvig la Sage, fille du roi Eymundr d'*Hólmgarðr*³⁵. Cet événement qui se déroule dans un passé mythologique de la Scandinavie, évoque à mon sens ces alliances contractées avec les Scandinaves, afin de stopper d'éventuelles incursions, et peut être aussi faire office de protecteurs, un phénomène assez comparable dans sa genèse à ceux observés plus à l'ouest comme l'installation de Rollon en Normandie à l'initiative du roi Charles le Simple en 911, en contrepartie de l'arrêt des pillages et de la défense de l'estuaire de la Seine.

L'ingérence des princesses d'origine scandinave dans les affaires de l'État

³³ *Saga Heiðreiks Konungs ins Vitra : The Saga of King Heidrek the Wise*, C. Tolkien (trad.), London : T. Nelson and Sons, 1960, chap. 2.

³⁴ S. Franklin, J. Shepard, *The Emergence of Rus'*, London, New-York : Longman, 1996, p. 169.

³⁵ Snorri Sturluson, *The Uppsala Edda*, A. Faulkes (trad.), H. Pálsson (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 2012, p. 146-147.

Dans les versions de l'*Óláfs saga* contenues dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta* ainsi que dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar* d'Oddr Snorrason, il est plusieurs fois fait mention de la princesse Allogia. Cette dernière, mariée au prince Vladimir, y apparaît extrêmement importante dans le processus de christianisation de la Rus' initié par Óláfr Tryggvason au tournant des années 984-985, soit quatre années plus tôt que la conversion de la Rus' à l'orthodoxie byzantine. Dans cet épisode, la reine joue un rôle primordial. Jugée comme plus sage et plus intelligente par son époux, elle achève de le convaincre d'accepter cette nouvelle foi³⁶. La princesse Allogia éclipse ainsi dans l'historiographie scandinave la princesse byzantine Anne Porphyrogénète, pourtant mariée à Vladimir en 988, de même que cet épisode efface totalement de l'histoire la conversion du prince à Cherson la même année, faisant de la christianisation de la Rus' un phénomène exclusivement scandinave. L'existence de la princesse est cependant remise en question par son absence des chroniques russes et pourrait renvoyer à différents personnages féminins de l'époque. Ainsi, Elena Rydzevskaya avance que les rédacteurs de ces sagas ont confondu Allogia, avec Olga la grand-mère de Vladimir, d'où cette proximité évidente entre les noms, ainsi que le partage de traits de caractère communs, dont la sagesse et cet attrait pour la religion chrétienne³⁷. Néanmoins, outre cette proximité des noms, sagesse et implication dans le processus de christianisation de la Rus', sont en fait des figures communes aux reines de la Rus' ancienne dans la littérature scandinave médiévale. Ces caractéristiques qui effectivement pourraient être inspirées de la figure d'Olga, dont la célébrité aurait pu être colportée par les voyageurs, mercenaires ou encore dignitaires scandinaves qui séjournèrent à la cour princière et entretenue par la culture orale, ne sauraient donc uniquement s'appliquer à ce personnage.

Il pourrait aussi s'agir de la princesse Rogneda de Polotsk, fille du scandinave Rogvolod, qui fut enlevée de force par Vladimir après que son père lui ait refusé sa main autour des années 978-980³⁸. Cette hypothèse bien que difficilement vérifiable, a pour intérêt d'être la plus à même de correspondre au cadre chronologique proposé par les traditions historiques slave et scandinave, et pourrait ainsi expliquer l'attachement de cette princesse pour les Scandinaves, alors qu'elle-même était en quelque sorte retenue contre son gré, trouvant un certain réconfort comme le suggèrent les différentes sagas dans la compagnie de ces hommes avec lesquels elle partageait un héritage culturel commun. Les différentes

³⁶ Oddr Snorrason, *op. cit.*, 2006, chap. 12-13 ; *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, *op. cit.*, 1958-61, chap. 75-76.

³⁷ E. A. Рыдзевская, К вопросу об устных преданиях в составе древнейшей русской летописи, *Древняя Русь и Скандинавия в IX-XIV вв., материалы и исследования*, Москва : Наука, 1978, p. 159-236.

³⁸ PVL, entrée 6486-6488/978-980.

traditions placent la naissance d'Óláfr autour de 963/964 et donc son arrivée à Novgorod neuf ans après en 972. Son séjour en *Garðaríki* dura jusqu'à ses dix-huit ans, soit jusqu'en 981, avant de revenir quelques années plus tard après ses séjours au Danemark puis à Byzance. De son côté, la *PVL* explique que dès 969 Vladimir demeure à Novgorod et que c'est cette même année que sa grand-mère, Olga décéda. À la suite du meurtre de son frère Oleg par Yaropolk, Vladimir est obligé de s'enfuir en Scandinavie en 976 avant de revenir quelques années plus tard, en 978, à la tête d'un contingent scandinave, pour ensuite prendre la ville de Polotsk et par là même la main de Rogneda. Dans les sagas, lorsqu'à l'âge de neuf ans Óláfr est retrouvé par son oncle Sigurd, il n'est aucunement précisé s'ils se dirigent directement vers Novgorod ou s'il continue son éducation auprès de son oncle avant d'être placé sous la protection de la reine Allogia quelques années plus tard, soit durant la seconde moitié des années 970, d'autant que l'activité de Sigurd auprès du prince Vladimir l'avait amené en Estonie afin de collecter le tribut, une activité qui pourrait évoquer la récolte des fonds nécessaires au recrutement et à l'entretien des nombreux mercenaires varègues dont Vladimir s'est entouré durant le conflit qui l'opposa à Yaropolk.

Enfin, il pourrait peut-être s'agir de la princesse chrétienne bulgare qui donna à Vladimir ses fils Boris et Gleb. En plus d'être ouvertement en faveur du christianisme, comme nous le verrons plus en amont à propos des transferts culturels entre historiographie russe et scandinave, le récit du martyr de Saint Boris et Gleb est un thème qui pénétra la culture et littérature scandinave, Allogia pourrait ainsi être une résurgence de ce personnage. Mais de ces hypothèses il ressort néanmoins l'idée qu'Allogia, qui à la différence des autres femmes de Vladimir n'est pas mentionnée par les sources russes, pourrait en fait être le produit d'une fusion entre différents personnages de l'historiographie russe à une période où le rôle des Scandinaves fut déterminant dans les guerres opposant Vladimir à son frère, mais aussi lorsque se jouait le destin spirituel de la Rus'. Il n'en demeure pas moins, que cette princesse d'origine scandinave comme en témoigne son nom qui se présente comme un dérivé d'Olava, la forme féminine d'Óláfr, en plus de jouir d'un grand respect de la part de son époux, prend une part active aux décisions de l'État. La Reine possède d'ailleurs une garde personnelle, composée de la moitié de la garde princière, qu'elle entretient grâce à son propre trésor, c'est-à-dire grâce aux revenus provenant des impôts³⁹. Avec le Prince, ils se disputent le recrutement des meilleurs hommes possible, alors qu'elle semble de son côté entretenir une certaine proximité avec les mercenaires issus de sa patrie d'origine, comme Óláfr

³⁹ *Histoire des Rois de Norvège, op. cit.*, 2000, p. 247.

Tryggvason. C'est d'ailleurs aussi pour cette raison que Vladimir deviendra méfiant de celui qu'il considérait auparavant comme un ami, et qu'il l'incitera à quitter la Rus'.

Ingigerðr, l'épouse de Jaroslav, semble elle aussi prendre sous son aile les hommes venus de Scandinavie, comme Eymundr, pour lequel elle intercédéra dans la version de l'*Yngvar saga* auprès de son père, le roi de Suède afin qu'il lève le bannissement pesant sur celui-ci, lui permettant de revenir en Suède pour y fonder une famille⁴⁰. Elle semble même à l'origine de la venue de certains d'entre eux comme Magnús Ólafsson dont elle encourage le séjour à la cour de Kiev⁴¹, ou encore le jarl Rögnvaldr, alors en disgrâce auprès du roi de Suède. Dès les tractations concernant son mariage avec le prince russe, Ingigerðr imposa littéralement ses conditions parmi lesquelles l'attribution de la ville d'*Aldeigjuborg/Ladoga* et sa région, et la possibilité d'emmener avec elle un homme de confiance de son choix, à savoir Rögnvaldr, qui devrait jouir là-bas du même statut qu'il avait en Suède⁴². Une fois arrivés, elle lui céda la ville afin qu'il l'administre. Le choix de la ville de Ladoga est bien évidemment un choix stratégique, en ceci qu'elle constitue la principale porte d'entrée à partir de la Baltique pour rejoindre la Rus' et la ville de Novgorod. Nous remarquons aussi qu'il est très rare que Jaroslav soit évoqué dans les sources sans que sa femme ne le soit, marquant ainsi toute son importance dans le couple royal et son omniprésence dans les affaires de l'État. Dans l'*Eymundar þáttur Hringssonar*, la reine sert d'ailleurs à plusieurs reprises d'intermédiaire entre les partis qui s'opposent dans la guerre pour la succession de Vladimir et essaie alors de raisonner Eymundr qui vient de rejoindre le camp de Vartiláfr, pour ensuite tenter de l'assassiner⁴³. Elle prendra par la suite part aux négociations qui mettront fin à la guerre, servant d'arbitre entre les deux camps⁴⁴.

Le mariage comme dénouement d'une quête dans les fornaldarsögur

Au contraire des sagas royales précédemment évoquées, le mariage dans les sagas fantastiques ne résulte pas de tractations diplomatiques, mais plutôt d'un dénouement inattendu, où le héros victorieux des forces maléfiques auxquelles il était opposé, se voit en tant que récompense attribuer richesse, renommée et amour. Ce schéma narratif se répète ainsi

⁴⁰ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 3, p. 39-40.

⁴¹ *Morkinskinna*, F. Jónsson (éd.), *Samfund til udgiveslose ag gammel nordisk litteratur*, 53, København, 1932, chap. 1.

⁴² Snorri Sturluson, *Heimskringla, op. cit.*, 1964, chap. 93, p. 304-305.

⁴³ *Eymundar þáttur Hringssonar* dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 8, p. 98-101.

⁴⁴ *Ibid.*, chap. 11, p. 101-106.

à chaque fois à propos des héros principaux se rendant à l'Est, bien qu'il ne soit jamais le moteur de leur aventure.

Dans l'*Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, Egill et Ásmundr alors présents à la cour du roi Hertryggr, acceptent lors d'une réception de se lancer à la recherche des deux filles du roi enlevées quelques années plus tôt par des forces mystérieuses. Ce dernier promet à cet effet à quiconque les retrouvera, non seulement leurs mains, mais aussi un tiers de son royaume⁴⁵. Après s'être rendus au *Jötunheimar* et avoir affronté maints géants, ils reviennent à la cour du roi et se marient respectivement à Bekkhildr et à Brynhildr⁴⁶. Après le mariage qui vit les familles des deux Scandinaves se rendre à la cour du roi Hertryggr afin de célébrer leurs unions, Egill retourna avec sa femme en *Götaland* tandis qu'Ásmundr parti plus à l'est pour explorer le Tartare. Bien que leur motivation initiale semble résider dans l'opportunité de gagner richesse et renommée à travers cette aventure, les deux héros choisissent de s'unir aux filles du roi plutôt que l'or, tandis que les deux filles expliquent à leur père qu'elles ne sauraient épouser d'autres hommes que ceux qui vinrent les délivrer⁴⁷. L'amour ne fut donc pas la raison essentielle de cette venue, à l'exception des familles venues assister aux mariages, mais résulta à la manière du chevalier venant secourir sa belle, d'une dangereuse quête pour délivrer ces deux jeunes femmes des griffes des géants.

On retrouve un schéma comparable dans la *Bósa saga ok Herraud̄s*, où les héros, après avoir pénétré un temple de *Jómali* sur les rives de la *Vína*, vinrent à bout des créatures qui le peuplèrent et délivrèrent par la même Hleið, la fille du roi Godmund du Finnmark, retenue prisonnière depuis de nombreuses années⁴⁸. Cette rencontre inattendue déboucha sur l'union d'Herraud avec cette dernière, qui accepta ensuite de le suivre jusqu'en *Götaland*, renonçant ainsi à sa terre d'origine.

Comment enfin ne pas mentionner Sveinn, le fils d'Yngvarr le grand voyageur, qui dans sa quête pour ramener la dépouille de son père, finit par convertir puis épouser la princesse Silkisif qui règne sur *Citopolis*⁴⁹.

⁴⁵ *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, chap. 1-2, p. 228-230.

⁴⁶ *Ibid.* chap. 17-18, p. 255-257.

⁴⁷ *Ibid.*, chap. 5, p. 233.

⁴⁸ *Bósa saga ok Herraud̄s*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, chap. 8, p. 211-214.

⁴⁹ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 12-13, p. 68-70.

II/ Un interlude dans la vie du Scandinave : évoluer en Russie pour mieux revenir

L'un des grands principes du voyage en Russie dans les sagas repose sur la notion d'évolution. De la même manière que ce séjour permet au héros des *formaldarsögur* d'évoluer au contact des créatures et personnages qu'il rencontre⁵⁰, dans les autres genres de sagas, il constitue à chaque fois une étape importante dans la vie du Scandinave dont résultent souvent des conséquences extrêmement positives. Que ce voyage soit désiré ou imposé, dès lors qu'il est temporaire, les personnages en reviennent toujours grandis, riches, auréolés de succès, ce qui leur permet généralement d'accéder à ce à quoi ils ne pouvaient prétendre auparavant (pouvoir, terres, mariage, reconnaissance...). Leur destin s'y voit irrémédiablement changé, de sorte que le départ vers l'est ne reçoit jamais de connotation négative. Au contraire, c'est un lieu qui attire, qui fait rêver, et dans lequel on peut vivre de grandes aventures et évoluer au contact de personnages prestigieux.

A/ De l'enfance à l'âge adulte : fosterage et éducation

Le fosterage, également appelé « confiage » est une pratique sociale qui consiste à confier durablement un enfant à un membre de la parentèle pour son éducation. Il consiste dans sa forme la plus exemplaire à confier l'éducation des garçons à un oncle maternel, bien qu'il existe d'autres formes où d'autres adultes peuvent être inclus. Une fois passé l'enfance auprès de sa mère, le garçon passe donc sous l'autorité de son oncle maternel à l'âge de sept ans. Il s'agit alors d'une adoption quasi plénière, bien que temporaire, où l'enfant se voit nourrir, hébergé et éduqué, bien qu'elle ne remette pas en cause les liens génétiques existant entre l'enfant et ses parents d'origine. Cette pratique revêt une fonction éminemment initiatique, permettant entre autres le passage du jeune garçon du statut d'enfant à celui d'adulte.

Il existe dans l'historiographie scandinave plusieurs cas de fosterage d'enfants scandinaves, mais qui présentent à chaque fois des caractéristiques particulières. Il n'est tout d'abord pas question d'âge, celui-ci n'étant jamais précisé⁵¹. Tous ces enfants appartiennent à

⁵⁰ Voir Chapitre VI, Partie II.

⁵¹ Dans certains cas, l'âge des enfants peut être calculé comme dans le cas de Magnús Olafsson, qui né en 1021 (d'après les *Annales Islandici*) fut contraint de quitter la Norvège en même temps que son père en 1028, ce qui

des dynasties royales danoises ou norvégiennes et sont toujours accueillis à la cour de la Rus' à l'initiative de leurs parents (plus souvent du père d'ailleurs), ou des princes russes eux-mêmes. Nous sommes donc bien loin des lignées matriarcales, ainsi que du but « initiatique » originel qui caractérise ce type de pratique. Il semble que le fosterage en Rus', dans le cadre de l'historiographie scandinave, se fasse surtout l'expression de circuits d'alliances proches de ceux entretenus par le mariage. La captation momentanée ou définitive d'enfants peut à bien des titres être à l'origine d'une forme d'alliance voir la pérenniser⁵².

Dans le chapitre XXIII de la *Knýtlinga saga*⁵³, à propos des enfants du roi Sveinn Úlfsson, autrement dit Sven II de Danemark qui fut roi de 1047 à 1076, il est expliqué que son septième fils, Þorgísl fut envoyé en *Garðaríki* où il avait de la famille du côté de sa mère. Il demeura là-bas et devint par la suite roi⁵⁴. Néanmoins nous n'avons aucune autre précision ni sur cet épisode, ni sur le personnage de Þorgísl dont la mère, qu'il s'agisse parmi les femmes de Sveinn de Gyda, Gunild ou de Thora Thorbergsdotter, ne semblent pas avoir entretenu de contacts avec la Rus'.

Dans la *Saga de St Óláfr* préservée dans l'*Heimskringla*, Snorri nous explique qu'alors qu'il est lui-même contraint de quitter la Norvège, Óláfr se décide à confier son fils Magnús au Grand Prince de Kiev Jarizleifr/Jaroslav et à la reine Ingigerðr⁵⁵. Dans la *Morkinskinna*, qui fut rédigée autour de 1220 et qui reprend elle aussi l'histoire des rois de Norvège de 1025 à 1157, la version de cet épisode est toute autre. Il s'agit cette fois-ci d'un désir personnel de la reine d'origine scandinave Ingigerðr, aussi connue sous le nom d'Irène, de faire venir le jeune Magnús à la cour de Kiev⁵⁶. Cette volonté suscite alors certaines réserves parmi les Russes, qui n'hésitent pas à souligner l'origine étrangère de ce dernier, ce qui est d'autant plus étonnant lorsque l'on connaît l'étroite connexion qui existe entre ces deux mondes, la reine étant elle-même originaire de Suède. Bien que cet épisode soit présenté comme l'accueil d'un jeune noble à la cour de Kiev pour y parfaire son éducation, il s'agit d'un exil qui fait suite aux événements intérieurs norvégiens, où Óláfr fut contraint de quitter son trône suite au débarquement en 1028 de Knut/Canut 1^{er}, roi du Danemark et d'Angleterre.

lui donne l'âge de 7 ans au moment de son fosterage, soit l'âge classique pour une telle pratique, bien qu'il semble que ce soit là davantage le fruit des circonstances que du respect d'un éventuel protocole.

⁵² S. Lallemand, Adoption, fosterage et alliance, *Anthropologies et Sociétés*, vol. 12, 1988, p. 25-40.

⁵³ Littéralement la « saga des descendants de Knut », cet ouvrage fut composé en Islande aux alentours de 1260 et contient l'histoire des rois du Danemark depuis Harlad à la dent bleue (910-986), jusqu'en 1187. R. Malmros, *Knýtlinga saga, Medieval Scandinavia : an encyclopedia*, P. Pusliano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 359-360.

⁵⁴ *Knýtlinga saga, op. cit.*, 1986, p. 47-48.

⁵⁵ *Óláfs saga helga, op. cit.*, 1945, chap. 180-81.

⁵⁶ *Morkinskinna, op. cit.*, 1932, chap. 1.

Enfin on remarquera dans l'*Hervarar saga ok Heiðreiks*, que ce processus prend cette fois-ci une forme inverse en faisant voyager le roi Heiðrek en *Garðaríki* pour s'occuper du fils du « roi de la Rus' »⁵⁷. Il s'agit cependant d'un récit fantasmé, appartenant au genre des *fornaldasögur*, le roi Heiðrek faisant figure de roi légendaire.

B/ Acquisition de richesses et renommée

Raids, pillages et l'image d'un Garðaríki propice au butin

Le pillage, l'image peut-être la plus récurrente qui vient à l'esprit lorsque l'on évoque les Vikings, est contrairement aux sources occidentales où cette thématique est omniprésente, étrangement absente des sources slavonnes. C'est à l'inverse vers le matériel scandinave qu'il faut se tourner pour apercevoir un phénomène en apparence courant, ou tout du moins qui marqua l'esprit des rédacteurs de sagas. Parmi ces témoignages, on distingue nettement deux types de récits.

Le premier, lié au genre des *konungasögur*, puise en partie ses sources dans la poésie scaldique, à laquelle les rédacteurs de sagas n'hésitent pas à se référer. Ces récits, peu fournis en détails, évoquent des expéditions souvent saisonnières destinées à faire du butin. Le jarl norvégien Eiríkr Hákonarson (963-1024) est ainsi contraint de quitter la Norvège après le retour d'Óláfr Tryggvason en 995 et se réfugie en Suède, où il s'allie avec le roi Óláfr Skötkonung dont il épouse l'une des filles : Gyða. De là, il se lance dans toute une série de raids vers l'est et en vint à piller Ladoga⁵⁸. Son frère Sveinn Hákonarson, gouverneur de Norvège de 1015 à 1016, est à son tour contraint de rejoindre la Suède après une défaite face à Óláfr Haraldsson. Il y prépare son retour en allant guerroyer en *Garðaríki* pour y acquérir des richesses, probablement dans l'idée de pouvoir entretenir une armée suffisante pour un tel projet. Cependant, il décède d'une maladie contractée lors de l'expédition⁵⁹. Nous pouvons tout aussi bien citer les pillages menés en *Bjarmaland* et spécialement le long de la *Vína*, comme ceux perpétrés par Eiríkr à la hache sanglante au début du Xe siècle⁶⁰, ou par les

⁵⁷ *Hervarar saga ok Heiðreks*, E. O. G. Turville-Petre (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1956, chap. 28.

⁵⁸ *Histoire des Rois de Norvège*, op. cit., 2000, chap. 90, p. 326.

⁵⁹ *Óláfs saga ins helga*, op. cit., 1982, chap. 52-53.

⁶⁰ *Egil's saga*, C. Fell (trad. et éd.), London, 1993, chap. 37 ; *Haralds saga hárfagra*, dans Snorri Sturluson, *Heimskringla I*, B. Aðalbjarnarson (éd.), ÍF, XXVI, Reykjavík : Hið ízlenska fornritaféla, 1941, p. 134.

marchands norvégiens Karli, Gunnstein et Thorir envoyés initialement par le roi Óláfr Haraldsson pour commercer dans la région⁶¹.

Cette image du butin et de la possibilité d'acquérir aisément des richesses est une image récurrente des récits scandinaves, qui font des terres situées à l'est, des régions étonnamment riches, où comme dans la *Bósa saga ok Herraud̄s* les héros trouvèrent plus d'or « qu'ils ne pouvaient en transporter »⁶². Même si l'on ne peut pas parler de pillage, dans l'*Hervarar saga ok Heiðreks* on retrouve cette idée d'une venue en *Garðaríki* où le héros est motivé cette fois-ci par la possession d'un objet précieux, l'épée magique Tyrfingr qu'il prendra des mains du roi Sigrlami/Svafrlami⁶³. Nous reviendrons plus en détail sur ces questions à travers la question des métaux précieux, mais il semble en tout cas, que les différents voyageurs et sources sur lesquelles se basent ces récits, bien qu'il faille faire attention à la dimension imaginaire et à l'exagération, aient été marqués par la vitalité économique de la région, et par la concentration en objets et métaux précieux.

Le second genre, intimement lié aux *fornaldarsögur*, évoque des événements plus romancés où le pillage n'est pas une fin en soi, mais souvent l'amorce d'un nouveau cheminement pour le héros. Dans l'*Hálfðanar saga Eysteinnssonar*, pour Eysteinn, le roi du *Brándheimr* en Norvège, c'est la colère provoquée par la perte de sa femme Ása, qui le pousse à partir effectuer des raids en Baltique. C'est d'ailleurs en quelque sorte cette soif de sang qui l'amena tout d'abord en *Bjarmaland*, puis à *Aldeigjuborg* dont il détruit la forteresse, avant d'y tuer le roi Hergeirr à qui il prit sa fille, Ingigerðr, et sa femme, Ísgerðr, pour en faire sa nouvelle reine. Une fois installé, il s'empara de la ville d'*Álaborg* alors détenue par le jarl Skúli et la confia à Ulfkell, son fils adoptif à qui il maria par la même occasion Ingigerðr⁶⁴. Mais ces pillages se présentent davantage comme le remède à son chagrin, et comme une sorte de route le menant à un nouvel amour, celui qu'il témoignera à sa nouvelle femme quelques chapitres plus tard⁶⁵. Mais cet élan qui le mène tout droit vers la Rus' peut aussi être le fait d'un attachement inconscient à ces régions qui étaient autrefois dirigées par ses aïeux, Radbard et Syrka, respectivement son arrière-grand-père et son arrière-arrière-grand-père, tous deux rois légendaires ayant régné sur *Hólmgarðr* aux VIe-VIIe siècles⁶⁶, une époque où la ville n'existait pourtant pas. C'est aussi après avoir pillé en *Garðaríki* qu'Hálfðanr gamli en

⁶¹ Snorri Sturluson, *Heimskringla*, op.cit., 1962, chap. 133, p. 229.

⁶² *Bósa saga ok Herraud̄s*, op. cit., 1985, p. 211-216.

⁶³ *Saga Haiðreiks Konungs ins Vitra : The Saga of King Heidrek the Wise*, op. cit., 1960, p. 66-67.

⁶⁴ *Hálfðanar saga Eysteinnssonar*, F. R. Schröder, (éd.), *Altnordische Saga-Bibliothek*, 15, Halle a.S. : Niemeyer, 1917, chap. 3.

⁶⁵ *Ibid.*, chap. 7.

⁶⁶ O. Latyszzonek, A. Bely, On the Scandinavian origin of Rahvalod, *Annus Albaruthenicus 2005*, Krynky, 2005, p. 56.

vint à se marier avec la fille du « roi » d'*Hólmgarðr* sans qu'il ne nous soit pour autant décrit l'enchaînement des événements qui aboutirent à une telle union⁶⁷. Dans l'*Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, ce sont aussi des raids qui menèrent le jeune Egill en *Garðaríki*, au royaume du roi Hertryggr, qui le convaincra d'entrer à son service pour venir à bout d'un autre scandinave, Ásmundr, et de sa flotte de trente navires qui pillaient les côtes de son royaume. Après un incroyable duel dont personne ne sorti vainqueur, il persuada celui-ci de le rejoindre à la cour du roi qu'ils servirent dans sa quête pour retrouver ses filles⁶⁸.

Peut-être faut-il voir dans ces différents dénouements l'évocation d'un processus logique également observable à l'Ouest, que nous avons déjà suggéré quelques paragraphes plus haut, où pour contrer ces raids saisonniers, les chefs et princes locaux n'hésitèrent pas à s'assurer les services de ces guerriers et à en faire les protecteurs de leurs royaumes. C'est d'ailleurs aussi peut-être sous cet angle que l'on peut envisager l'épisode de l'« Appel aux Varègues », où un groupe conscient de son unité, les Rus', a été « invité » à s'installer d'abord au nord de l'actuelle Russie, pour ensuite progressivement former une entité politique de premier ordre, qui éclipsera les différents pouvoirs de la région, un phénomène qui rappelle à bien des égards l'émergence du pouvoir normand.

On constate une nette rupture chronologique dans ces récits, où les pillages semblent s'arrêter après le règne de Vladimir, qui semble montrer une distinction dans l'esprit des auteurs scandinaves entre une période encore propice au pillage, et une autre qui à partir de l'établissement de Jaroslav voit ce genre de pratiques cesser.

Pouvoir et renommée

Alors qu'il résidait à *Aldeigjuborg*, le roi Eysteinn, que nous venons d'évoquer fut assassiné par deux proches de l'ancien roi présentés comme étant des Rus'. Ses deux fils réclamèrent alors l'intégralité du royaume dont ils s'estimaient les légitimes héritiers⁶⁹. Halfdan qui séjournait à *Aldeigjuborg* s'allia tout d'abord à Sigmund, un proche de la reine Ísgerðr, qui défit les armées d'Ulfkell, contraint de fuir vers la Norvège où il assassina son frère pour obtenir ses possessions⁷⁰. Il revint avec trente navires, dont une magnifique embarcation à tête de dragon de soixante-dix bancs de rames avec à sa tête Ivar, son frère

⁶⁷*Skáldskaparmál*, op. cit., 2012, p. 146-147.

⁶⁸ *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, chap. 3-5.

⁶⁹ *Hálfðanar saga Eysteinsonar*, op. cit., 1917, chap. 11.

⁷⁰*Ibid.*

Hrafnkell, et Egill, tous de fidèles lieutenants d’Ulfkell⁷¹. Halfdan, bien secondé par un dénommé Sivdi qui réussit à tuer Egill, vint à bout de l’armée d’Ulfkell, contraint de fuir cette fois vers le *Bjarmaland*, où avec son autre frère Ulf, ils s’allièrent au roi Herrod et devinrent les protecteurs du royaume. Une nouvelle bataille vit l’emporter Halfdan allié au jarl Skúli qui gouvernait *Álaborg* du temps d’Hergeirr, sur les troupes d’Ulfkell composées essentiellement de Biarmiens⁷². Halfdan marcha ensuite sur le *Bjarmaland* où il prit Ingigerðr pour femme⁷³. Cette saga fantastique écrite au milieu du XIVe siècle, décrit des évènements qui chronologiquement se seraient déroulés au IXe siècle, si l’on suit la généalogie donnée par l’auteur au début de l’ouvrage⁷⁴. Cependant, bien que le cadre physique de ces évènements paraisse correspondre à la fin de cette période avec l’existence de villes comme Ladoga/*Aldeigjuborg* et d’*Álaborg* qui pourrait correspondre au site de Gorodišče sur la Sjas⁷⁵, aucune autre source ne vient corroborer de tels récits, l’existence de ces grandes figures étant même considérée à bien des égards comme légendaire. Que ces évènements se soient réellement produits, avec certes quelques embellissements littéraires, ou que ceux-ci ne soient que pure fiction, il n’en demeure pas moins dans notre récit que les territoires de la Rus’ suscitent un intérêt considérable de la part de protagonistes autrefois pourtant proches. Il est logique de considérer que ces terres aient pu faire l’objet de disputes entre colons scandinaves désireux de s’approprier les différentes villes et régions, un peu à la manière d’Oleg assassinant Askold et Dir pourtant eux aussi Scandinaves, alors qu’ils régnaient sur Kiev⁷⁶.

Mais l’obtention de terres n’est pas le seul moyen d’acquérir du pouvoir. Les richesses obtenues dans le cadre de pillages, ou de présents accordés aux Scandinaves par les membres de la cour permettent elles aussi d’atteindre cet objectif. Dans le chapitre LXX de la *Knýtlinga saga*, Eiríkr góði, le futur roi du Danemark rendit visite à plusieurs chefs des mains desquels il reçut de nombreux cadeaux⁷⁷. L’entretien de bonnes relations avec les membres de l’aristocratie russe semble ainsi constituer une manne financière non négligeable dans la quête de pouvoir en Scandinavie. De fait, la cour de Russie semble avoir son rôle à jouer dans l’échiquier politique scandinave en accordant ses faveurs à tel ou tel prétendant. C’est

⁷¹ *Ibid.*, chap. 12.

⁷² *Ibid.*, chap. 20.

⁷³ *Ibid.* chap. 21.

⁷⁴ *Ibid.*, chap. 1.

⁷⁵ Voir Chapitre V, Partie II, B.

⁷⁶ *PVL*, entrée 6388-6390/880-882.

⁷⁷ *Knýtlinga saga*, *op. cit.*, 1986, chap. 70. Saxo Grammaticus qui écrit ses *Gesta Danorum* à la fin du XIIe siècle soit un demi-siècle plus tôt que le rédacteur de la saga, envoie ce dernier en Suède plutôt qu’en Russie. Saxo Grammaticus, *Saxonis Gesta Danorum*, J. Olrik, H. Raeder, F. Blatt (éds.), Copenhagen, 1931-1957, XII.i, XII.iii.

d'ailleurs peut-être pour cette raison que dans l'*Yngvars saga víðforla*, alors qu'Yngvarr s'apprête à appareiller, le roi accepte de lui accorder une charge de pouvoir, afin que celui-ci ne quitte la Suède pour le *Garðaríki*⁷⁸. Ce changement d'attitude peut s'expliquer par la crainte qu'Yngvarr, de sang royal, ne gagne là-bas trop de pouvoir et de renommée, et ne vienne à renverser l'actuel roi. Cela ne serait effectivement pas un cas isolé comme pour Óláfr Tryggvason, Óláfr II Haraldsson, Magnús góði ou même Haraldr Harðráði dont les séjours temporaires se sont achevés par des retours triomphaux en Scandinavie et par l'accès au trône⁷⁹. Le pouvoir semble d'ailleurs beaucoup plus facile à atteindre hors de Scandinavie qu'à l'intérieur où les choses semblent figées. Cependant, l'accession au trône n'est pas ce qui motive de prime abord Yngvarr à quitter son pays. Il s'agit plutôt de l'absence de considération et d'honneur qui lui sont accordés qui le poussent à chercher fortune ailleurs. Yngvarr refuse ainsi la proposition du roi, estimant qu'elle intervient trop tard et que sa décision est déjà prise. C'est donc cette quête de gloire et de reconnaissance qui fut sa motivation première avant que son voyage ne prenne comme nous allons le voir une tournure différente.

Il n'est d'ailleurs pas le seul à se nourrir d'une telle motivation. Björn Hítðælakappi rejoint ainsi la Russie malgré les remontrances de l'un de ses proches qui lui signifie qu'il a déjà acquis suffisamment de gloire et d'honneur et que poursuivre un tel voyage serait risqué. Néanmoins, Björn désire d'abord tester son caractère et ses compétences avant de se marier, et pour se faire ne souhaite pas demeurer en Islande⁸⁰. Il voyage ainsi en compagnie de marchands mais finit par servir en tant que mercenaire dans la garde du Prince, où il trouvera cette gloire tant convoitée en gagnant un duel pour le compte de celui-ci⁸¹.

C/ Migrations pendulaires et séjours temporaires

Ce concept de migration pendulaire renvoie à un concept moderne caractéristique des pays développés, qui définit un va-et-vient continuels au cours d'une même journée entre deux

⁷⁸ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5.

⁷⁹ J. Shafer, *op. cit.*, 2012, p. 182.

⁸⁰ *Bjarnar saga Hítðælakappa*, S. Nordal, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938, chap. 3, p. 118.

⁸¹ *Ibid.*, chap. 4.

destinations lointaines et qui en cela ne peut s'appliquer à l'époque viking⁸². Néanmoins cette terminologie figure très bien l'idée d'un voyage aller-retour effectué dans un but précis et qui ne concerne pas un seul, mais un certain nombre de Scandinaves. Dans nos propos, ce concept de « mouvement pendulaire » évoque en fait un départ temporaire, avec l'idée précise d'un retour, l'objectif de ces mouvements étant souvent lié à l'accomplissement d'une tâche précise qui peut se répéter dans le temps.

L'appel de l'aventure et l'exploration

Ce motif de l'exploration est un motif mineur de l'historiographie qui n'apparaît qu'une seule fois à propos du voyage d'Yngvarr, voir à deux reprises si l'on considère que le voyage entrepris par Eiríkr viðförli à partir de *Miklagarðr* vers l'est et l'Inde à la recherche du Paradis, ait pu emprunter un itinéraire passant par la Rus', sachant que ce voyage fut entrepris essentiellement à pied⁸³. Ce qualificatif de *viðförli* que l'on retrouve aussi à propos d'Yngvarr et qui pourrait se traduire par « grand voyageur », traduit tout à fait cette idée selon laquelle la motivation initiale de ces hommes était de découvrir un endroit éloigné légendaire, dont l'emplacement était ignoré du commun des mortels. Que ce soit le Paradis, ou dans le cas d'Yngvarr la découverte de la source légendaire d'un fleuve⁸⁴, dans les deux cas, les héros poursuivent leur aventure en allant de découverte en découverte. C'est d'ailleurs une réelle innovation propre à la littérature des *fornaldarsögur* que de décrire physiquement les régions de l'Est et ses populations, qui n'étaient auparavant que nommées dans la littérature scandinave. Ces récits insistent alors sur le multilinguisme de ces régions et sur la nécessité pour Yngvarr ou son fils Sveinn de parler différentes langues. Qui dit exploration, dit aussi confrontations avec des situations auxquelles les protagonistes ne sont pas habitués, comme cet éléphant qui laisse circonspects les hommes de Sveinn, ou encore les différents monstres, dont la présence ne fait que symboliser le monde de l'extérieur⁸⁵. Ce motif de l'exploration est à cet effet un exemple probant comme nous avons pu nous en apercevoir, de la construction raisonnée d'un espace en opposition avec celui dans lequel on évolue, et par là même de la définition de sa propre identité par rapport à celle de l'extérieur. La découverte de

⁸² G. Baudelle, O. David, Population, Peuplement et Migration, *Les fondamentaux de la géographie*, A. Ciattoni, Y. Veyret (dir.), Collection Cursus, Armand Colin, 2003, p. 46.

⁸³ *Eiríks saga viðförli*, H. Jensen (éd.), *Editiones Arnamagnææ*, series B, 29, Kæbenhavn, 1983, chap. 3 ; *The Tale of Eirik the Traveller*, P. Tunstall (trad.), 2005, chap. 3.

⁸⁴ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5, p. 45.

⁸⁵ Voir à ce propos, Chapitre VI, Partie II.

la Russie et de ses populations, se conçoit donc à travers le prisme littéraire, comme une découverte par un effet de miroir inversé de l'identité scandinave.

Le séjour à la cour des princes russes

Comme le remarque Sverrir Jakobsson, le voyage vers la Rus' constituait aussi l'occasion de côtoyer la cour et ses fastes⁸⁶, comme pour Heiðrek, le roi du *Reitgotaland*, invité en *Garðaríki* pour assister à un banquet, puis pour s'occuper du fils du prince local et l'éduquer⁸⁷. Le voyage à l'Est permettait aux Scandinaves de se mêler à des personnages de hauts rangs parmi lesquels princes, princesses et aristocrates russes, permettant notamment l'échange et l'apprentissage au contact de grands personnages tels que Vladimir, Jaroslav ou encore Ingigerðr. C'est le cas des enfants élevés à la cour russe que nous avons évoqué plus tôt, mais aussi celui des voyageurs, exilés, marchands ou encore mercenaires. Eymundr à son arrivée passe ainsi « chaque jour avec le Roi et la Reine, prenant du bon temps et se réjouissant »⁸⁸, tout comme Óláfr Tryggvason qui entretient une relation très amicale avec le Prince et la Princesse, éveillant par la même occasion la jalousie des aristocrates russes qui n'hésiteront pas à monter Vladimir contre lui⁸⁹.

La construction d'infrastructures destinées à l'accueil des Scandinaves

En signe de bienvenue, les voyageurs scandinaves obtiennent en certaines occasions l'accès à des infrastructures destinées à les loger. Il s'agit souvent d'une halle⁹⁰, régulièrement richement pourvue, mais aussi de hangars mis à leur disposition, comme il l'est suggéré dans l'*Yngvars saga víðforla*, où les habitants de *Citopolis* « prirent les navires et tous leurs gréements pour les monter dans la ville »⁹¹. Le séjour de ces voyageurs peut ainsi avoir un impact direct sur l'urbanisme, Yngvarr exigeant à Jaroslav la construction de l'une de ces halles, et son fils faisant construire une église dans cette même ville de *Citopolis*. Bien que la

⁸⁶ S. Jakobsson, On the Road to Paradise, « Austrvegr » in the Icelandic Imagination, *The Fantastic in the Old Norse/Icelandic Literature – Sagas and the British Isles : Preprints of the 13th International Saga Conference*, Durham and York, 6th-12th August, 2006, p. 935-943.

⁸⁷ *Hervarar saga ok Heiðreks*, E. O. G. Turville-Petre (éd.), Viking Society for Northern Research, University College London, 1956, chap. 10.

⁸⁸ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5, p. 83.

⁸⁹ Snorri Sturluson, *Heimskringla, op. cit.*, 1964, chap. 21.

⁹⁰ *Ibid.*, chap. 5, p. 49 ; Eymundar þáttur Hringssonar dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5, p. 83.

⁹¹ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5, p. 49.

véracité de tels faits demeure sujette à caution, la venue en nombre de voyageurs ou de mercenaires devait forcément entraîner la construction de nouveaux bâtiments ou quartiers destinés à les abriter, ce que reflètent parfaitement ces récits.

L'envoi de dignitaires et de messagers

Le rôle de dignitaire ou d'émissaire représente aussi comme nous venons de l'évoquer l'une des raisons de ces déplacements et supposait le maniement de la langue locale (qui suivant les périodes pouvait être scandinave ou slave), comme dans le cas de Viðgautr, envoyé pour arranger l'union de Knútr lávárðr, fils du roi Eric Ier de Danemark et de la princesse russe Engilborg, fille de Mstislav Ier⁹² ; ou encore de traducteurs comme pour Sveinn et l'évêque Róðgeirr, lorsqu'ils conversent avec la reine Silkisif et l'instruisent dans la foi chrétienne⁹³. Tantôt envoyés pour délivrer un message aux princes russes, tantôt pour s'entretenir avec des princes scandinaves réfugiés à la cour princière, comme Bjørn Stallare qui va retrouver le roi Óláfr Haraldsson alors en exil⁹⁴, ou le jarl Rögnvaldr Brúsason accompagnés d'Einnarr Þambarskelfir, Sveinn bryggjufótr et Kálfr Árnason qui se rendent à *Aldeigjuborg* pour s'entretenir avec le roi Magnús Ólafsson lui aussi en exil à la cour de Jaroslav⁹⁵. Les récits nous suggèrent dans chacun des cas une sorte de protocole à respecter avant que ces émissaires ou messagers ne puissent atteindre leur destination. Une fois arrivés à Ladoga, ils doivent être contrôlés, puis expliquer l'objectif de leur mission, afin que d'autres messagers, russes cette fois, se rendent à Novgorod pour délivrer le message et obtenir aux Scandinaves un éventuel droit de passage⁹⁶. On retrouve cette idée du droit de passage lors de l'arrivée d'Eymundr et de sa troupe en *Garðaríki*, où le prince Jaroslav leur envoie un sauf-conduit afin de se rendre jusqu'à lui à *Hólmgarðr*⁹⁷. D'une manière générale la circulation des hommes venus du Nord ne semble donc pas s'effectuer de manière libre et apparaît au contraire toujours soumise à l'approbation des autorités locales.

⁹² *Knytlinga saga*, *op. cit.*, 1986, chap. 88, p. 128-130.

⁹³ Le texte rend le terme interprète par *tolk* qui est un terme slave. *Yngvars saga víðförla*, *op. cit.*, 1912, chap. 12.

⁹⁴ *Óláfs saga ins helga*, *op. cit.*, 1982, chap. 186.

⁹⁵ *Saga de Saint Óláfr*, *op. cit.*, 2000, p. 211-212, 220, 240.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 3, p. 80.

III/ L'évangélisation de la Russie

A/ Le christianisme en Russie aux IXe-Xe siècles

Ce que nous savons de la religion en Russie et du développement du christianisme pour l'époque qui nous concerne demeure hélas très lacunaire. Le matériel archéologique témoigne de pratiques souvent individuelles et localisées, et seuls les documents historiographiques nous offrent une vision plus précise de ce processus de diffusion de la religion chrétienne qu'il convient de commenter. Ces témoignages proviennent de traditions historiographiques qu'il serait très dangereux d'amalgamer, et qu'il semble au contraire judicieux de séparer l'une de l'autre.

Si on laisse de côté les légendes concernant les prédications de l'apôtre André sur les bords du Dniepr au sein de la *PVL*, dans l'historiographie slavonne, c'est tout d'abord au sein du traité russo-byzantin conclu par le prince Igor, que l'on trouve la mention de Péroun, que l'on définit traditionnellement comme la divinité slave suprême commandant la foudre et le tonnerre, tandis que le traité de 971, conclu par le prince Sviatoslav mentionne quant à lui, ce même Péroun, mais aussi Volos/Veles, le dieu des troupeaux et des richesses. Dans l'habillement qui est fait de ces textes dans la *PVL*, il est précisé qu'en 944, qu'Igor et les païens prêtent serment devant la statue de Péroun, tandis que « les Rus' chrétiens allèrent prêter serment dans l'église Saint-Elie qui se trouve au-dessus de Ručaj, près du quartier de Pasyńča beseda et des Kozars : c'était une église cathédrale car il y avait beaucoup de Varègues chrétiens »⁹⁸. L'utilisation de l'expression « Varègues » renvoie aux Scandinaves venus de l'extérieur, c'est-à-dire ces marchands, mercenaires ou encore dignitaires qui n'étaient pas originaires de la Russie, et qui pouvaient dans certains cas être proches du pouvoir en place.

La *PVL*, nous indique aussi que la princesse Olga, qui à la mort du prince Igor en 945 assure la régence de l'État jusqu'à l'accession au trône en 960 de son fils Sviatoslav, fut elle aussi baptisée lors d'une mission diplomatique à Byzance aux tournants des années 955⁹⁹, tandis que les sources latines relatent en 961 l'arrivée du premier évêque latin, Adalbert, envoyé par Otton à la requête là encore de la princesse. On retrouve la trace de cet épisode

⁹⁸ *PVL*, entrée 6453/944.

⁹⁹ *PVL*, entrée 6463, 954/955. Cette date est sujette à de nombreux débats, G. G. Litvavin plaçant la date de la conversion aux alentours de 946, Г. Г. Литаврин, Путешествие русской княгини Ольги в Константинополь, Проблема источников, *Византийский Временник*, 42, 1981, p. 35-48 ; tandis qu'A. Poppe, la situe en 955, A. Poppe, Once Again Concerning the Baptism of Olga, Archontissa of Rus', *Dumbarton Oaks Papers*, 46, 1992, p. 271-277. Featherstone situe le baptême en 957, J. Featherstone, Olga's Visit to Constantinople, *Revue des Études Byzantines*, 61, 2003, p. 241-251. D. Obolensky pour sa part le date en 960, D. Obolensky, The Baptism of Princess Olga of Kiev : The Problem of the Sources, *Byzantina Sorbonensia*, 1984, p. 159-176.

dans la continuation anonyme de la *Chronicon Regionis Prumiensis*¹⁰⁰, la *Chronicon Thietmari*¹⁰¹, la *Gesta archiepiscoporum Magdeburgensium*¹⁰², dans différentes annales des XIe-XIIe siècles¹⁰³, ainsi que dans deux documents officiels traitant de l'établissement de l'archevêché de Magdeburg en 968¹⁰⁴. Cependant ces différents événements ne semblent avoir eu un impact que très limité, peut être juste centré sur l'entourage de la princesse, son fils lui-même étant resté imperméable à cette nouvelle foi. Néanmoins, on peut très raisonnablement imaginer que les Rus', regroupés en tant qu'ethnie sous forme d'un noyau aristocratique au sein d'un ensemble multiculturel à dominante slave et finnoise, se soient à un moment donné posés la question du choix d'une nouvelle religion permettant de cimenter l'entité politique qu'ils venaient de créer. C'est peut-être sous cet aspect qu'il faut envisager cette tentative d'Olga. Un autre essai fut d'ailleurs entrepris par Vladimir qui mit en place un culte païen public autour d'un panthéon comprenant Pérour, Khors, Dajdbog, Stribo, Simargl et Mokoch¹⁰⁵, alors qu'une tentative similaire fut mise en place à Novgorod par l'oncle de Vladimir, Drobrynia, autour cette fois du seul Pérour¹⁰⁶.

C'est à partir de 986 que la *PVL* relate le processus ayant mené à la conversion du même Vladimir. Il envoya ainsi des messagers de par le monde pour étudier les différentes religions. À leur retour, ils lui expliquèrent que de tous, seul l'office orthodoxe les transporta par sa beauté. Il reçut par la suite la *prigma signatio* à Kiev, puis fut baptisé à Cherson et épousa la princesse Anne, sœur des empereurs byzantins Basile II (976-1025) et Constantin VIII (976-1028). Le chroniqueur relate que Vladimir fit baptiser en 989 tous les Rus', formule qui semble renvoyer à l'entourage du Prince plutôt qu'à l'intégralité de la population¹⁰⁷.

Les premiers témoignages sur les débuts du christianisme en Russie proviennent en fait des sources byzantines et des écrits du patriarche byzantin Photius, où dans une

¹⁰⁰ *Regionis abbatis Prumiensis Chronicon cum continuatione Treverensi*, F. Kurze (éd.), MGH SRG, 50, Hannover : Hahn, 1890, p. 169-172.

¹⁰¹ *Die Chronik des Bischofs Thietmar von Merseburg und ihre Korveier Überarbeitung*, R. Holtzmann (éd.), MGH SRG ns 9, Berlin : Weidmann, 1935, p. 64.

¹⁰² *Gesta archiepiscoporum Magdeburgensium*, W. Schum (éd.), MGH SS, 14, Hannover : Hahn, 1883, p. 381.

¹⁰³ *Annales Hildesheimenses*, G. Waitz (éd.), MGH SRG, 8, Hannover : Hahn, 1878, p. 21-22 ; *Annales Altahenses maiores*, E. L. B. Oefele (éd.), MGH SRG, 4, Hannover : Hahn, 1891, p. 9 ; *Annales Quedlinburgenses*, G. H. Pertz (éd.), MGH SS, 3, Hannover : Hahn, 1839, p. 60 ; *Annales Ottenburani*, G. H. Pertz (éd.), MGH SS, 5, Hannover : Hahn, 1844, p. 4.

¹⁰⁴ A. B. Назаренко, *Немецкие латиноязычные источники IX-XI веков, Тексты, перевод, комментарий*, Москва : Наука, 1993, p. 112, 119-129, 125-126, 144-147.

¹⁰⁵ Le christianisme et la formation d'une idéologie politique dans la Russie pré-mongole, *Mille Ans du christianisme russe, 988-1988 : actes du colloque international de l'université Paris X-Nanterre, 20-23 janvier 1988*, Paris, 1989, p. 17-25.

¹⁰⁶ *PVL*, entrée 6486-6488/978-980.

¹⁰⁷ A. Musin, Paganisme, Christianisme et Structures Ecclésiastiques de la Ville de Novgorod, *Russie Viking, vers une autre Normandie ? Novgorod et la Russie du Nord, des Migrations Scandinaves à la Fin du Moyen-Âge (VIIIe-XVe s.)*, Paris, 2011, p. 127.

encyclique à destination des patriarches de l'Est rédigée en 867, il explique avec fierté qu'après que les Bulgares se soient tournés vers la religion chrétienne en 863, les *Rhôs* ont suivi la même voie, et qu'il serait donc judicieux de leur envoyer un évêque¹⁰⁸. Cet épisode intervient peu de temps après la défaite jugée miraculeuse par Photius lui-même, des Russes sous les murs de Byzance en 860. Un épisode repris non sans embellissement par l'historiographie byzantine, qui attribue cette victoire à une intervention divine suite aux prières de Photius¹⁰⁹, ou encore à l'intercession de la Vierge après que celui-ci ait trempé le *mapharion* dans la mer, ce qui provoqua un violent orage qui réduisit à néant la flotte russe alors massée sous les murs de la ville¹¹⁰. Mais la réalité semble toute autre, comme nous pouvons le voir dans une lettre du 28 septembre 865 adressée par le pape Nicolas Ier à Michel III, où il est décrit que les Russes sont repartis sans qu'aucune vengeance n'ait été effectuée contre eux¹¹¹. Cette idée est réitérée dans la *Chronique vénitienne* de Jean le Diacre, où les Russes sont rentrés triomphalement chez eux¹¹². Dans *Théophane Continué*, à cet épisode de 865 où les *Rhôs* sont convertis à leur demande, fait écho un épisode similaire, cette fois-ci sous le règne de Basile Ier. Constantin VII Porphyrogénète, qui n'est autre que le biographe de Basile Ier dans *Théophane Continué*, explique ainsi que ceux-ci furent convertis grâce aux paroles de Basile et du patriarche Ignace et à divers cadeaux somptueux. Il ajoute à cela un épisode miraculeux, où les païens auraient été particulièrement impressionnés par le fait qu'un livre contenant les Évangiles fut placé par le Patriarche dans un brasier et en soit sorti indemne¹¹³. Certains chercheurs voient dans cet épisode un doublon du premier, Constantin VII ayant ainsi attribué à Basile les succès de ses prédécesseurs¹¹⁴. Néanmoins, comme le démontre Constantin Zuckerman, il semblerait qu'à l'initiative des Russes, Photius et Michel III aient envoyé un simple évêque en Russie, une démarche qui rencontra peu de temps auparavant un échec cuisant en Bulgarie, ou le khan Boris, n'ayant pas obtenu de statut autocéphale pour son église, chassa les missionnaires byzantins en 866, soit un an après son

¹⁰⁸ *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia*, B. Laourdas, L. G. Westernick (éds.), t. 1, Leipzig, 1983, p. 49.

¹⁰⁹ *Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, CSHB, I. Becker (éd.), Bonn, 1838, p. 196.

¹¹⁰ *Georges le Moine Continué*, dans *Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, I. Bekker (éd.), CSHB, Bonn, 1838, p. 826-827 ; *Leonis Grammatici Chronographia*, I. Bekker (éd.), CSHB, Bonn, 1842, p. 240-241 ; *Théodose de Mélitène*, Th. Tafel (éd.), Munich, 1859, p. 168 ; *Syméon Logothète*, dans *Georges le Moine Continué*, dans *Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, I. Bekker (éd.), CSHB, Bonn, 1838, p. 674-675.

¹¹¹ *Nicolae I Papae epistolae*, E. Perels (éd.), MGH, Epistolae VI (Karolini aevi IV), Berlin, 1925, p. 479-480.

¹¹² « et sic praedica gens cum triumpho ad propriam regressa est », *Iohannes Diaconus, Chronicon*, Monticolo (éd.), *Cronache veneziane antichissime*, I (Fonti per la storia d'Italia 9), Rome, 1890, p. 57-171.

¹¹³ *Ibid.*, p. 342-343.

¹¹⁴ A. Авенариус, Христианство на Руси в IX в., *Beitrage zur byzantinischen Geschichte im 9-11 Jahrhundert*, Prague, 1978, p. 301-315.

baptême, pour les remplacer par des envoyés du pape Nicolas Ier. L'envoi d'un simple évêque a donc aussi très bien pu être perçu par les Russes comme un affront. De fait, après la prise de pouvoir de Basile Ier en 867 et la promotion d'Ignace en tant que patriarche, les négociations ont dû reprendre, et Ignace leur envoya un archevêque, une démarche qui permit d'ailleurs à celui-ci de reprendre la Bulgarie au Pape au printemps 870¹¹⁵. Il semblerait par ailleurs que ces conversions soudaines, que ce soit celle de la Rus' ou de la Bulgarie aient été impulsées par un phénomène corollaire, celui de la conversion de la Khazarie au judaïsme en 861, la proximité chronologique de ces trois événements suggérant une réaction en chaîne face au choix du rival khazar¹¹⁶. Néanmoins, cette conversion des élites Rus' s'évanouira très rapidement, en même temps d'ailleurs que disparaîtra le Kaganat russe pour la même époque. Le christianisme ne réapparaîtra dès lors que sous formes diffuses jusqu'à 988, à l'initiative notamment des Scandinaves, qui jouèrent comme nous allons le voir, un rôle important dans la diffusion de cette religion au niveau local.

B/ Les missions évangélisatrices

Au même titre qu'en Russie, le christianisme pénétra la Scandinavie bien avant les conversions officielles de ses dirigeants au tournant de l'an 1000, comme le roi Olöf III Skötkonung en Suède ou Óláfr Tryggvason en Norvège. Ces conversions ne signifiaient pas pour autant une adoption de la nouvelle foi pour l'ensemble du monde scandinave et ce processus s'étendit tout au long des XIe et XIIe siècles. Néanmoins, les sources scandinaves nous présentent des Scandinaves qui une fois christianisés, n'hésitent pas à dispenser leur foi au-delà des frontières et particulièrement vers l'est où ils sont représentés comme les responsables de la christianisation de la Rus'. Que ce soit en tant que chrétiens ou que païens, les voyageurs et colons scandinaves ont dû effectivement exercer une certaine influence sur la religion des populations qu'ils rencontrèrent. Ces phénomènes de transferts et d'acculturation ont pu s'exprimer aux niveaux individuels, locaux, ou à plus grande échelle. Néanmoins, les récits scandinaves ne témoignent que de phénomènes liés à la christianisation de la Rus' et ce à une grande échelle, faisant de certains des plus grands personnages de l'époque de véritables évangélistes de ces régions.

¹¹⁵ C. Zuckerman, Deux étapes de la formation de l'ancien État russe, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 102-106.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 106.

C'est tout d'abord le cas d'Óláfr Tryggvason qui après avoir passé son enfance en exil à Novgorod, est devenu un proche du prince Vladimir qui lui confia la direction de sa garde personnelle à la tête de laquelle il remporta de nombreuses victoires. Cependant, alors que sa popularité se voit grandir auprès des soldats, sur les conseils de ses boyards, Vladimir commence à se méfier et à s'éloigner de celui qui était auparavant un ami. Óláfr se voit alors contraint de quitter temporairement la Rus' pour aller chercher fortune dans la Baltique¹¹⁷. Il s'établit par la suite en 982 dans le *Weindland* pendant trois hivers où il prend pour femme Geira, la fille du roi Búrisleifr. À la mort de celle-ci, il se dirige tout d'abord au Danemark puis vers le *Gardaríki*, bien décidé à retourner dans ce pays où « il passa les plus belles années de sa vie »¹¹⁸. Alors qu'il séjourne à *Hólmgarðr*, il fait un rêve où une voix lui intime de se diriger vers le *Gríkland* pour y devenir chrétien et ainsi propager la foi et ramener ceux qui ne sont pas chrétiens auprès de Dieu. Il a ensuite une vision de l'enfer et des âmes tourmentées dont celles de nombre de ses proches parmi lesquels la princesse Allogia et le prince Vladimir¹¹⁹. Il s'empresse donc de se diriger vers Byzance où il reçoit l'enseignement chrétien, et demande à l'évêque Paul de se joindre à lui pour l'aider à diffuser la parole de Dieu. Ce dernier n'accepte qu'à une condition, qu'Óláfr prenne les devants afin de convaincre les dirigeants des différents pays du bien-fondé de cette entreprise, et ainsi éviter qu'il ne soit maltraité. Óláfr de retour en *Gardaríki* prêcha tout d'abord auprès du Prince et de sa femme. Celle-ci fut tout de suite conquise par les paroles de celui qu'elle portait en très haute estime, mais Vladimir demanda tout de même conseil à ses boyards ainsi qu'à la Princesse. Après cette réunion, il s'adressa à tous et déclara qu'il fallait désormais embrasser cette nouvelle religion qui s'offrait à eux. On ne retrouve cependant pas cet épisode dans l'*Heimskringla* de Snorri Sturluson qui n'évoque à aucun moment la question de la religion en Russie, au contraire de l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta* rédigée plus tardivement (début du XIIIe siècle), et de l'*Óláfs saga Tryggvasonar* d'Oddr Snorrason dont Snorri s'inspire pourtant pour rédiger son récit¹²⁰. Dans l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, cet épisode de la conversion du prince russe et plus largement de la population fait écho à un épisode précédent où Vladimir se rend dans un temple païen pour honorer les dieux, tandis qu'Óláfr pourtant lui aussi encore païen, se refuse à pénétrer le temple et exhorte son prince à ne plus commettre de

¹¹⁷ *Histoire des Rois de Norvège, op. cit.*, 2000, p. 247.

¹¹⁸ *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta, op. cit.*, 1958-61, chap. 75.

¹¹⁹ Oddr Snorrason, *op. cit.*, 2006, chap. 12 ; *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta, op. cit.*, 1958-61, chap. 75.

¹²⁰ Oddr Snorrason, *op. cit.*, 2006, chap. 12-13 ; *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta, op. cit.*, 1958-61, chap. 75-76.

telles actions auprès de divinités jugées malfaisantes¹²¹. On remarquera la proximité du récit avec deux faits qui semblent inspirés de la réalité. Dans l'hypothèse où comme nous avons pu l'évoquer à propos des alliances matrimoniales, la princesse Allogia serait une résurgence de la princesse Olga, on ne peut que souligner son enclin pour la religion chrétienne et son rôle auprès de Vladimir dans l'adoption de cette dernière. On remarquera aussi l'attachement du Prince à honorer les divinités païennes au début des années 980, que l'on pourrait rattacher à la mise en place de ce culte païen officiel évoqué par la *PVL*. Mais cette conversion intervient d'après les sagas autour de 985-986, ignorant totalement l'arrangement politique russo-byzantin de 988 et la conversion qui s'ensuivit de même que le décès d'Olga en 969. L'auteur de l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, vraisemblablement conscient du caractère particulier de son récit, tient à justifier ses dires en expliquant que cette version des faits provient d'un ouvrage digne de confiance, l'*Imago Mundi*. Dans d'autres ouvrages, c'est cette fois-ci l'Empereur Otton, accompagné d'Óláfr qui força les nations de l'Est à accepter le christianisme¹²². On retrouve cette idée dans la version du *Þorvalds þáttur víðförla* du *Flateyjarbók* où Óláfr, en mission pour Otton, rencontre le missionnaire islandais Þorvaldur Konráðsson à l'Est, où ils en viennent à discuter de l'inéluctable futur chrétien de l'Islande et des nations du Nord¹²³. On remarquera qu'Óláfr bien que faisant office d'évangéliste n'a pas encore reçu le baptême, qu'il ne se verra administrer qu'une fois dans les îles anglo-saxonnes¹²⁴, l'auteur de la *Mesta* justifiant cette particularité en le comparant à Saint Basile qui lui aussi prêcha la foi avant d'être baptisé¹²⁵.

C/ Miracles et développement du culte de Saint Óláfr

Le cas d'Óláfr Haraldsson (Saint Olaf/Óláfr helgi), est lui bien différent, puisqu'il fait l'objet d'un véritable culte en Russie dès la fin du XIe siècle, bien qu'il ne soit jamais présenté dans nos sources comme ayant participé à la diffusion du christianisme en ces

¹²¹ *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, op. cit., 1958-61, chap. 57.

¹²² *Ibid.*, chap. 76.

¹²³ *Þorvalds þáttur víðförla*, S. Steingrímsson, Ó. Halldórsson, P. Foote (éds.), *ÍF*, XV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 2003, p. 98-99.

¹²⁴ *Ibid.*, chap. 77.

¹²⁵ *Ibid.*, chap. 76.

régions¹²⁶. Sa sanctification intervint peu de temps après sa mort à la bataille de *Stiklarstaðir* le 29 juillet 1030, et comme nous l'explique Adam de Brême, dès le tournant des années 1070 son culte se répandit rapidement parmi les populations du nord de l'Europe au sein desquelles figurent les Slaves¹²⁷. L'établissement de ce culte répond à une abondante production liturgique et à la manière dont se présentait la vie d'Óláfr tenu pour responsable de nombreux miracles, dont quatre se seraient déroulés sur le sol russe¹²⁸. Ces épisodes, dont deux prennent place du temps d'Óláfr et deux autres de manière posthume, ne sont conservés que par des sources scandinaves, ce qui pose tout naturellement la question de la diffusion de ce culte parmi les populations locales ainsi qu'à Novgorod, où fut établie une église en son honneur, dont hélas aucune source ne nous livre la date de construction, bien que nous sachions pourtant qu'elle fut reconstruite en pierre après l'incendie de 1181.

Le premier de ces épisodes est mentionné dans un poème scaldique, *l'Erfidrápa Ólafs helga* du scalde Sigvatr Þórðarson (995-1045), dont une strophe est mentionnée par Snorri Sturluson dans son *Ólafs saga helga*, à propos des cheveux et des ongles du défunt roi qui continuaient à pousser :

Lýgk, nema Óleifr eigi
 Ýs sem kykvir tívar,
 Gœðik helzt í hróðri,
 hárvøxt, konungs øru.
 Enn helzk, þeims sýn seldi,
 svørðr, þanns óx, í Gørðum
 hann fekk læs, af liósum,
 lausn Valdamarr, haus¹²⁹.

Dans ce poème qui fait encore aujourd'hui l'objet de débats quant à sa traduction et à son interprétation, il est question d'un miracle qu'Óláfr aurait perpétré en *Garðar*, où il aurait soigné un certain Valdamarr de sa maladie. Les dissensions portent cependant sur le caractère posthume ou non du miracle. Elena Melnikova estime que cette guérison fut effectuée grâce à

¹²⁶ T. N. Jackson, *The Cult of Saint Olaf and Early Novgorod, Saints and Their Lives on the Periphery, Veneration of Saints in Scandinavia and Easter Europe (c. 1000-1200)*, H. Antonsson, I. H. Garipzanov (éds.), *Cursor Mundi*, vol. 9, 2010, p. 147-167.

¹²⁷ *Adam Bremensis gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, II. 61, B. Schmeidler (éd.), MGH SRG, 2, Hannover : Hahn, 1917, p. 122.

¹²⁸ H. Antonsson, *The Cult of St Óláfr in the Eleventh Century and Kievan Rus, Middelalderforum*, 1-2, 2003, p. 143.

¹²⁹ Snorri Sturlurson, *Heimskringla*, 2, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVII, Reykjavík : Hið ízlenska fornritaféla, 1945, p. 406.

une boucle de cheveux d'Óláfr coupée lorsqu'il séjournait là-bas et conservée par un Scandinave qui soigna Valdamarr¹³⁰. D'autres chercheurs comme Tatjana Jackson, Finnur Jónsson, Erling Monsen, Albert H. Smith, Anne Holtsmark et Didrik Arup Seip y voient quant à eux un miracle perpétré du vivant d'Óláfr¹³¹. Le second point d'achoppement réside dans la nature de la maladie guérie. Finnur Jónsson, comme Elena Melnikova ou Omeljan Pritsak estiment que Valdemarr recouvra la vue¹³². Anne Holtsmark pense pour sa part qu'il fut seulement délivré d'une maladie¹³³, alors que John Lindow avance que la cécité fut une maladie guérie parmi d'autres afflictions¹³⁴. Un autre sujet de discorde concerne le personnage de Valdamarr, que Tatjana Jackson dans un brillant exposé lie au prince Vladimir Ier Sviatoslavich, dont la *PVL* témoigne d'ailleurs de sa cécité temporaire à la veille d'être baptisé, qui se résorba miraculeusement une fois devenu chrétien¹³⁵. Cet amalgame entre plusieurs traditions proviendrait ainsi de la circulation du mythe du baptême de Vladimir de la Russie vers la Scandinavie et de son assimilation aux différents miracles entourant la sainteté de l'ancien roi¹³⁶.

Le second miracle, conservé dans l'*Heimskringla* de Snorri Sturluson relate l'épisode d'un enfant affublé d'un furoncle dans la gorge, qui ne pouvant plus avaler de nourriture, était en train de dépérir. Sa mère le présenta à la reine Ingigerðr qui l'envoya vers Óláfr alors présent en *Gardaríki*, le présentant comme un grand guérisseur. Ce dernier plaça du pain dans sa main, fit le signe de croix et fit avaler le tout à l'enfant qui guérit presque aussitôt¹³⁷. Ce miracle tient une place particulière dans l'œuvre de Snorri car on n'en retrouve de traces dans aucune autre source et c'est le premier de seulement quatre miracles qu'il prend le soin de consigner dans son ouvrage, mais aussi car c'est le seul qui se déroule en Russie. Cependant cette thématique du roi guérisseur dont le pouvoir est concentré dans les mains n'est pas une thématique nouvelle, et trouve de nombreux échos dans la littérature latine, dont Snorri a pu

¹³⁰ E. A. Мельникова, Культ святого Олафа в Новгороде и Константинополе, *Византийский Временник*, 56, Москва, 1996, 78-133.

¹³¹ *Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning, B- Retter text, I : 800-1200*, F. Jónsson (éd.), Copenhagen, 1973, p. 244 ; Snorre Sturlason, *Heimskringla or the Lives of the Norse Kings*, E. Monsen, A. H. Smith (éd.), New-York, 1990 (réimpr. Cambridge, 1932), p. 469 ; *Snorres Kongesagaer*, A. Holtsmark, D. Arup Seip (éds.), Oslo : Gyldendal, 1934, p. 447 ; T. N. Jackson, *op. cit.*, 2010, p. 150.

¹³² *Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning, B- I, op. cit.*, 1973, p. 244 ; O. Pritsak, *The Origins of Rus'*, Cambridge (Mass.), 1981, p. 277 ; E. A. Мельникова, *op. cit.*, 1996, p. 95.

¹³³ A. Holtsmark, Sankt Olavs liv og mirakler, *Festkrift til Francis Bul på 50 årsdagen*, S. Skard (éd.), Oslo : Gyldendal, 1937, p. 122.

¹³⁴ J. Lindow, St Olaf and the Skalds, *Sancticity in the North : Saints, Lives, and Cults in Medieval Scandinavia*, T. A. Dubois (éd.), Toronto, 2008, p. 119, 126.

¹³⁵ *PVL*, entrée 6496/988.

¹³⁶ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2010, p. 155.

¹³⁷ Snorri Sturluson, *Heimskringla, op. cit.*, 1945, p. 341.

s'inspirer, alors que dans la littérature des saints royaux, parmi les miracles se déroulant du vivant de ces différents personnages, la guérison est l'un des phénomènes les plus courants¹³⁸.

Les troisième et quatrième miracles se rapportent à l'église de Saint Olaf à *Hólmgarðr*. Le troisième, que l'on trouve dans la *Passio Olavi* (miracle n° 15), dans le *Livre des Homélies en ancien norvégien*, la *Saga légendaire* ainsi que l'*Óláfs saga helga* contenue dans le *Flateyjarbók*, relate un miracle à propos d'une icône lors d'un incendie, alors que le quatrième, contenu dans le même groupe de sources (miracle n° 15), à l'exception du *Flateyjarbók*, concerne la guérison d'un esclave simple d'esprit. Ces épisodes tirent selon toute logique leurs origines du clergé et des paroissiens de l'église, et encore une fois de la circulation de ces récits entre communautés scandinaves et russes¹³⁹. Bien que ces deux derniers miracles ne relatent pas des actes d'Óláfr lors de son séjour, ils témoignent du développement de son culte parmi les communautés chrétiennes de Novgorod avec la construction d'une église qui dépendait du district Gotlandais, où les marchands et voyageurs scandinaves pouvaient demeurer pendant leur passage à Novgorod, comme en témoigne la pierre runique U687, retrouvée à Sjusta en Suède, et datée de la fin du XIe siècle, dont l'auteur, Öpir, fit graver une inscription en l'honneur d'un certain Spjallboði, qui est mort à *Hólmgarðr* et inhumé dans l'église de Saint Olaf¹⁴⁰. Saint Olaf ne représentait pas pour autant le seul saint latin vénéré en Russie, pour le XIIe siècle¹⁴¹, un phénomène qui comme le souligne Tatjana Jackson dériverait de cette politique d'ouverture de Novgorod vers l'ouest de l'Europe à travers des mariages interdynamiques nombreux, mais aussi de par la présence de marchands et voyageurs venus de Scandinavie et de toute l'Europe.

D/ La christianisation de la Russie dans les fornaldarsögur

Dans l'*Yngvar saga víðforla*, le rôle d'Yngvarr varie sensiblement au fur et à mesure du récit. Initialement parti à la recherche de nouvelles terres en *Garðaríki*, il entreprend de

¹³⁸ C. Phelpstead, Introduction, *A History of Norway and The Passion and Miracles of the Blessed Óláfr*, K. Devra (trad.), C. Phelpstead (éd.), London: Viking Society for Northern Research, 2011, p. xliv.

¹³⁹ T. N. Jackson, *op. cit.*, 2010, p. 166-167.

¹⁴⁰ an uar . tauþr . i hulmarþi . i olafs krikí ; E. A. Мельникова, *Скандинавские рунические надписи: Новые находки и интерпретации. Тексты, перевод, комментарий*, Москва : Восточная литература, 2001, p. 338-339 ; K. Zilmer, He drowned in Holmr's sea- his cargo ship drifted to the sea-bottom, only three came out alive : Records and Representation of Baltic Traffic in the Viking Age in Early Nordic Sources, *Nordistica Tartuensis*, 12, Tartu, 2005, p. 161-162.

¹⁴¹ J. H. Lind, The Martyrium of Odense and a Twelfth-Century Russian Prayer : The Question of Bohemian Influence on Russian Religious Literature, *Slavonic and East European Review*, 68, 1990, p. 1-20.

découvrir la mystérieuse source du fleuve qui parcourt le pays. Or son voyage prend rapidement la tournure d'une expédition chrétienne où chaque péripétie revêt la forme de récits édifiants destinés à magnifier l'attitude du bon chrétien face aux tentations du bas monde et aux créatures diaboliques qui le peuplent¹⁴². Le caractère chrétien de cette expédition est mis en avant dès ses débuts, lorsqu'Yngvarr fait consacrer « les haches et silex », à savoir les armes et l'équipement des hommes qui la composent, et n'hésite pas à se faire accompagner par des clercs¹⁴³. Arrivé en terres païennes, il prend le soin d'éviter tout contact avec les habitants, en résidant avec tous ses hommes dans une grande halle à *Citopolis* puis à *Héliópolis*, et en leur interdisant formellement toute interaction, sous peine d'être exécutés, ce qu'il ne manquera pas de faire pour cinq de ses hommes qui ne respectèrent pas ses commandements¹⁴⁴. Par la suite alors qu'ils remontent le fleuve, Yngvarr et son équipage sont cette fois-ci forcés d'affronter païens et créatures diaboliques qui peuplent ces contrées. Comme dans le cas du géant, où ils prièrent et jeûnèrent pendant six jours et six nuits, tandis que le clerc Hjálmvígi chantait des cantiques à la gloire de Dieu. Ce n'est d'ailleurs que grâce à la protection divine qu'ils l'emportèrent et purent échapper à ces différents périls¹⁴⁵. Et lorsque l'attitude d'un membre de l'équipage n'est pas exemplaire, la punition divine est presque immédiate, tantôt par l'intermédiaire de ces créatures maléfiques, comme le dragon Jakúlus qui pour punir Valdimarr d'avoir cédé à l'avarice en tentant malgré les mises en garde de voler un anneau d'or, déversa son venin sur l'équipage et tua ainsi deux clercs ; tantôt par la maladie comme lorsque certains membres de l'équipage commirent le péché de chair, en succombant aux avances des femmes de *Citopolis*, amenant la maladie dans les rangs des Scandinaves et mettant ainsi fin à l'expédition. Chaque épisode se résume donc à la lutte contre un nouveau péché ou une créature maléfique, Yngvarr représentant le saint garant des valeurs chrétiennes par opposition à ces hommes et créatures qu'il tente soit de raisonner, soit de châtier. Son caractère de saint est d'ailleurs mis en avant par le rêve de Sóti demeuré une nuit sur le promontoire de *Siggeum*, qui vit apparaître un diable sous forme d'homme qui lui annonça qu'une partie de la troupe allait périr, mais que l'âme d'Yngvarr allait être sauvée de par sa foi inébranlable en Dieu¹⁴⁶.

Nous avons donc choisi de classer Yngvarr parmi ces évangélistes, non pas parce qu'il participa à la christianisation de la Russie, tout du moins pas de son vivant, mais parce

¹⁴² Voir Chapitre II, Partie I, « Voyager en Russie d'après l'Historiographie scandinave ».

¹⁴³ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5.

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ *Ibid.*, chap. 6.

¹⁴⁶ *Ibid.*, chap. 8.

que dans le récit qui est fait de son périple, son action se résuma à éradiquer le péché et la monstruosité qui s'opposaient dans ces contrées aux valeurs chrétiennes traditionnelles. D'autant que cette vie sainte représente l'étape initiale de l'évangélisation du *Garðaríki*, puisque c'est afin de récupérer la dépouille de son père qui avait avant sa mort émis le soin d'être enterré en Suède, que Sveinn effectuera le voyage en terre russe, qu'il convertira ensuite au christianisme, construisant par la même occasion la première église de *Citopolis*, consacrée à la mémoire d'Yngvarr.

Là où l'attitude d'Yngvarr était peut-être plus celle d'un explorateur, d'un missionnaire, celle de son fils est sans ambiguïté celle d'un évangéliste. Tous ses actes se placent ainsi sous la volonté directe de Dieu. Il s'adjoit à cet effet de nombreux clercs ainsi qu'un évêque, Róðgeirr qui bénit tout d'abord l'équipage et « par trois fois fit jeter les dés » afin de savoir si Dieu était favorable à cette expédition, ce à quoi la réponse fut positive¹⁴⁷. En chemin, il combat de nombreux païens et à chaque fois se soumet à l'avis et à la protection de Dieu, dont il a les faveurs. Il continue l'entreprise de son père en venant à bout des forces diaboliques rencontrées dont le dragon Jakúlus, grâce à une flèche au « feu consacré »¹⁴⁸. Cette victoire est celle de Dieu sur le Démon, Sveinn et son équipage priant Dieu une fois le combat achevé afin de le remercier. Tout comme Yngvarr avant lui, Sveinn refuse toute interaction avec le peuple de la reine Silkisif. Il la convainc ainsi de se faire convertir et entreprend par là même avec l'aide de son évêque la conversion de la ville puis du pays¹⁴⁹. Après trois hivers passés dans la ville, une grande église fut bâtie et consacrée à la mémoire d'Yngvarr à la demande de la reine, en l'honneur de sa foi constante en Dieu, et non de miracles, comme il est de coutume. La mort d'Yngvarr et son passage à l'état de Saint semblent donc contribuer dans ce récit bien évidemment teinté de légende, à l'évangélisation du pays et à l'enracinement de la culture chrétienne.

Ces récits, construits parfois quelques siècles après les événements qu'ils décrivent ne tendent donc pas à cadrer avec les faits de la conversion de la Rus' au christianisme, mais plutôt à mettre en avant le caractère saint de certains hommes considérés comme ayant participé à l'évangélisation de la Scandinavie et dans une plus large mesure de la Rus'. On remarquera ainsi cet attachement à l'Est considéré par les auteurs nordiques comme faisant en quelque sorte partie du monde scandinave durant la période viking. Bien que ces faits soient exagérés, voir inventés, ils posent tout de même cette question du rôle de ces hommes, qu'ils

¹⁴⁷ *Ibid.*, chap. 9.

¹⁴⁸ *Ibid.*, chap. 11.

¹⁴⁹ *Ibid.*, chap. 12.

soient dignitaires, exilés, mercenaires, colons ou voyageurs, quant à la diffusion de pratiques culturelles et religieuses au niveau local. On peut aussi imaginer des phénomènes de transmissions et d'acculturations assez similaires pour ce qui est du panthéon scandinave en Russie bien que l'historiographie ne nous en laisse aucune trace. Il est fort possible que les voyageurs et colons scandinaves aient pu transmettre certains éléments de leur religion aux populations rencontrées. Néanmoins de tels phénomènes, en plus d'être totalement absents de nos récits, sont également très difficiles à analyser au niveau archéologique, des objets liés au panthéon scandinave ayant été retrouvé en différents endroits, mais il demeure cependant difficile de les attribuer aux colons, aux voyageurs ou encore aux populations locales ayant adopté des traits de culture scandinave bien que ce dernier cas de figure soit peu probable¹⁵⁰. On retrouve ce type d'objets bien après la christianisation comme en témoigne ce marteau de Thor retrouvé dans les couches archéologiques de la Novgorod du XIe siècle.

Photographie

Diffusion non autorisée

Pendentif « marteau de Thor », Novgorod XIe siècle, tranchée Troïtski, Musée d'État

IV/ Le mercenariat

A/ Le séjour à la cour des Princes russes

¹⁵⁰ G. L. Novikova, Iron neck-rings with Thor's hammers found in Eastern Europe, *Fornvännen*, 87, Stockholm, 1992, p. 87.

Parmi les raisons qui poussèrent les Scandinaves à voyager à l'Est et à s'installer sur le sol russe, le service en tant que guerrier professionnel dans la garde d'un prince ou lors de conflits internes et externes à la Rus', apparait de très loin comme le thème le plus récurrent de nos sources. Dans la littérature nous dénombrons ainsi plus d'une soixantaine de personnages ayant exercé le métier des armes en Rus', dont sept voire huit que nous qualifierons d'« avérés », qui ont explicitement servi en tant que mercenaires et ce souvent à des postes clés de la garde princière, parmi lesquelles Björn Hítðælakappi¹⁵¹, Víga-Barði Guðmundsson¹⁵², Þormóðr Kolbrúnarskáld¹⁵³, Rögnvaldr Brúsason¹⁵⁴, Eilífr Rögnvaldsson¹⁵⁵, Haraldr Sigurðarson (Harðráði)¹⁵⁶, Óláfr Tryggvason¹⁵⁷ et dans une autre mesure Ragnvald Ulfsson¹⁵⁸, qui impliqué dans le mariage entre le prince Jaroslav et la princesse Ingigerðr, devait faire partie du contingent de mercenaires envoyé en échange de cette union. Nous opérons ici très volontairement une distinction entre récits et par là même personnages « réels » ou « avérés » et récits imaginaires, c'est-à-dire entre des récits qui ne prêtent aucune place au légendaire et qui peuvent être corroborés par d'autres sources, et d'autres qui comme l'*Yngvars saga víðförla* empruntent un cadre politique et spatio-temporel assimilable au monde réel, tout en ajoutant une très nette notion fantastique qui nous empêche de juger du degré de véracité des événements décrits. De même dans certains de ces récits, comme l'*Eymundar þáttur hrings*, qui décrit à l'aide de maints détails le conflit qui opposa le prince Jaroslav à ses frères, il semble qu'au-delà de la véracité des faits évoqués, de nombreux éléments furent empruntés à une tradition orale que l'on retrouve dans certains passages de la *PVL*, voire dans les récits byzantins et qui comme nous allons le voir, posent la question de la transmission de tels récits et une fois de plus de leur appréhension en tant que sources historiques.

Nous pouvons aussi retrouver des traces de cette activité dans les inscriptions runiques où parmi les personnes qui disparurent *í austrvegri* (sur la route de l'Est) ou en *Garðaríki*, nombre d'entre elles devaient officier en tant que guerrier, comme le suggère la pierre Sö 254 où :

¹⁵¹ *Bjarnar saga Hítðælakappa*, *op. cit.*, 1938, chap. 3, p. 118.

¹⁵² *Heiðarvíga saga*, *op. cit.*, chap. 43.

¹⁵³ *Fóstbræðra saga*, B. K. Þórolfsson, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, VI, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1943, p. 260.

¹⁵⁴ *Orkneyinga saga*, F. Guðmundsson (éd.), *ÍF*, XXXIV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1965, chap. 21.

¹⁵⁵ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 2.

¹⁵⁶ *Ibid.*, chap. 2, p. 16-17.

¹⁵⁷ *Historia Norwegie*, *op. cit.*, 2003 ; *Óláfs saga Tryggvasonar*, *op. cit.*, 1945 ; *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, *op. cit.*, 1958-61.

¹⁵⁸ Snorri Sturluson, *Heimskringla*, *op. cit.*, 1964, chap. 93, p. 304-305.

Sveinn ok Steinn reistu stein at Tosta, fôður sinn, er varð dauðr í liði Ingvars, ok at Þorstein ok at Eystein, Alfildar s[on].

Sveinn et Steinn ont dressé cette pierre en mémoire de Tosti, leur père, qui est mort dans la troupe d'Yngvarr, et en mémoire de Þorsteinn, et en mémoire d'Eysteinn, fils Alfildir.

Il est hélas impossible de savoir dans ce cas s'ils sont mort alors qu'ils servaient dans la Rus' ou plus loin vers la mer Caspienne, comme le suggèrent d'autres pierres relatives à l'expédition d'Yngvarr qui mentionnent le *Serkland*¹⁵⁹. Il est néanmoins évident que nombre de ces disparus ont pu servir dans les contingents scandinaves qui officièrent à de nombreuses reprises dans la Rus', comme lors de la prise de Polotsk par le prince Vladimir qui assembla une armée composée de nombreux Varègues, c'est-à-dire de Scandinaves venus de l'extérieur¹⁶⁰.

Une garde ou des gardes ?

Nous pouvons tout d'abord constater le caractère multiethnique de ces contingents de mercenaires, où les hommes venaient de l'ensemble du monde scandinave et même d'Islande, suggérant une véritable renommée du service en Rus'. La proximité géographique n'était donc pas en soit un facteur déterminant, le mercenariat attirant tout type de Scandinaves motivés par la perspective de butin ou forcé pour diverses raisons de fuir leur pays d'origine et d'exercer leurs talents ailleurs. Toutefois, la provenance de ces contingents devait varier en fonction des différents réseaux d'alliances, Jaroslav recevant des mercenaires d'origine suédoise après son mariage avec la princesse Ingigerðr en 1019, puis Norvégiens dans l'hypothèse où le Jakun mentionné dans la *PVL* en 1024 à propos de la première offensive de Mstislav contre Jaroslav serait en réalité le jarl norvégien Hákon Eiríksson¹⁶¹.

Dans nos sources on ne constate pas l'existence d'une seule garde comme il est de coutume de l'imaginer, mais de plusieurs groupes de mercenaires varègues qui peuvent ainsi figurer les différentes vagues de recrutement ainsi que la possibilité de coexistence de différents corps exogènes suivant les contextes. Il est possible d'imaginer des groupes d'origines différentes qui n'étaient pas regroupés au sein d'un même ensemble et qui

¹⁵⁹ Sö 131 ; Sö 179 ; Sö 279 ; Sö 281 ; U 439.

¹⁶⁰ *PVL*, entrée 6486-6488/978-980.

¹⁶¹ *PVL*, entrée 6532/1024.

préservait ainsi une certaine autonomie comme le suggère l'*Eymundr þátr Hringssonar*, qui évoque un groupe de mercenaires indépendant dont le service est renouvelé chaque année sous forme d'un contrat verbal passé entre le prince russe et le leader du groupe de mercenaires¹⁶². L'*Óláfs saga Tryggvasonar* ainsi que l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta* évoquent quant à elles les gardes personnelles du prince Vladimir et de la princesse Allogia, séparés en deux corps distincts et composés majoritairement de Scandinaves dont ils se disputent souvent le recrutement¹⁶³. La *Bjarnar saga Hítðlakappa* mentionne à son tour la garde personnelle du prince Vladimir dans laquelle sert l'Islandais Björn Hítðlakappi, dont il devient d'ailleurs le champion au cours d'un duel qui permet d'éviter une bataille rangée contre le prince Kaldimarr¹⁶⁴. Dans l'*Haralds saga Sigurðarsonar* c'est de la garde personnelle de Jaroslav dont il est question, dont Haraldr Harðráði et Eilífr Rögnvaldsson deviendront les leaders menant de nombreux combats aux alentours de Novgorod¹⁶⁵, qui se trouve être la seule ville qui dans nos sources abrite ce type de contingents. Dans la *Fóstbræðra saga*, il semblerait qu'il soit question de la garde personnelle d'Óláfr Haraldsson alors en exil, bien que la mention prête à confusion et pourrait en fait désigner la garde commandée par Óláfr¹⁶⁶. Enfin pour l'*Heiðarvíga saga* il s'agit de partir faire le service parmi les Varègues (*væringjar*)¹⁶⁷. Comme on peut le voir les chroniques à propos du recrutement par Jaroslav de 1 000 Varègues en marge de l'armée régulière composée elle de 4 000 soldats¹⁶⁸, ces groupes formaient des ensembles exogènes constituant une troupe d'élite capable de marcher « au-devant des troupes »¹⁶⁹, et reconnus pour leurs qualités de stratèges et de combattants loyaux¹⁷⁰. Il n'est en ce sens pas étonnant qu'à la manière de la Garde Varègue byzantine, ils aient constitué des gardes personnelles, notamment en temps de guerres civiles, comme dans le cas des gardes de Vladimir et de Jaroslav qui sont les seules mentionnées par nos sources, le phénomène semblant s'éteindre par la suite.

¹⁶² *Eymundr þátr Hringssonar*, dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 4, 6, 8, 10.

¹⁶³ *Histoire des Rois de Norvège*, *op. cit.*, 2000, p. 247.

¹⁶⁴ *Bjarnar saga Hítðlakappa*, *op. cit.*, 1938, chap. 3, p. 118.

¹⁶⁵ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 2, 16-17 ; *Morkinskinna*, F. Jónsson (éd.), *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, 53, København : Gad, 1932, chap. 2 ; *Orkneya saga*, *op. cit.*, 1965, chap. 21.

¹⁶⁶ *Fóstbræðra saga*, *op. cit.*, 1943, p. 260.

¹⁶⁷ *Heiðarvíga saga*, *op. cit.*, 1938, chap. 43.rn.

¹⁶⁸ La *Chronique de Novgorod* avance le chiffre de 4000 soldats pour ces événements qui se déroulent sous l'année 1015, alors que la *Povest'* qui se présente comme une adaptation de la chronique concernant ces strates avance le chiffre fantaisiste de 40000.

¹⁶⁹ *Eymundr þátr Hringssonar*, dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, p. 82.

¹⁷⁰ Dans l'*Eymundr þátr Hringssonar*, le prince Jaroslav vante explicitement les qualités des Norvégiens, une chose exceptionnelle comme le souligne R. Boyer à propos des récits concernant le mercenariat. *Ibid.* p. 82, n. 15.

Le paiement des mercenaires

La question des compensations perçues par ces mercenaires est quant à elle plus délicate à traiter car elle n'est abordée qu'à deux reprises dans nos sources. L'*Óláfs saga Tryggvasonar* et son pendant l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta* nous expliquent ainsi que le prince Vladimir et la princesse Allogia disposent tous deux d'une garde personnelle formée essentiellement de ces Varègues, pour lesquels ils se livrent une compétition dans le recrutement. L'auteur ajoute alors que la Princesse entretient la solde de ses gardes grâce à son « propre trésor » qui provient de la collecte des impôts sans pour autant donner de précisions quant au Prince¹⁷¹.

Dans l'*Eymundar þáttur hrings* les choses sont cette fois-ci beaucoup plus explicites puisque apparaissent les montants des soldes des hommes d'Eymundr, partis exporter leurs talents l'Est lorsqu'ils apprirent qu'une guerre était en cours entre Jarisleifr/Jaroslav et ses frères. Le mercenariat apparaît de la bouche même d'Eymundr le meilleur moyen de collecter « richesses et renommée »¹⁷². Une fois à la cour du prince Jaroslav, Eymundr ne tarde pas à préciser les raisons de sa venue, à savoir monnayer ses services en échange d'or, d'argent et de vêtements de qualité, indiquant que si le Prince n'accepte pas, il irait proposer ses services aux mêmes prix à ses frères. Il exige ainsi en échange de la défense du royaume, l'octroi d'une halle pour lui et ses hommes, toutes les provisions nécessaires à leur entretien, et enfin le versement d'un *eyrir* d'argent (une once d'argent/un huitième de marc) pour chaque homme et un demi *eyrir* de plus pour chaque chef, ce à quoi s'ajoutera une partie du butin de guerre. Bien que cela ne soit pas précisé, nous pouvons déduire qu'une telle somme ne peut que correspondre à un paiement mensuel. Jaroslav refuse tout d'abord, avant qu'Eymundr ne précise que cette compensation pourra être perçue « en nature, peaux de castors, fourrures de zibelines et autres choses disponibles dans le royaume » et qu'en cas de période d'inactivité, la solde sera diminuée¹⁷³. L'accord est conclu et les deux personnages s'engagent à ce que d'éventuelles nouvelles discussions ne soient menées qu'entre eux deux, et non par leurs hommes. Après avoir mené plusieurs batailles pour Jaroslav, Eymundr se présente à lui afin d'émettre des doutes sur un éventuel renouvellement de leurs accords, car comme il le souligne, la solde n'a pas été correctement versée par le Prince, qui hésite à se passer des

¹⁷¹ *Histoire des Rois de Norvège, op. cit.*, 2000, p. 247.

¹⁷² *Eymundar þáttur hrings*, dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 4, p. 81.

¹⁷³ *Ibid.*, chap. 4, p. 81-83.

Scandinaves qu'il juge trop coûteux, mais pourtant indispensables à son succès¹⁷⁴. Il décide toutefois en raison de la menace que son frère fait peser sur son royaume de reconduire l'accord qui les unit pour une année, au bout de laquelle, il lui est encore reproché de ne pas avoir satisfait ses engagements malgré la grande quantité de butin amassée lors des différentes batailles¹⁷⁵. Lassé de n'être payé « qu'en nourriture » Eymundr finit par quitter Jaroslav, dont l'auteur avait déjà avant un quelconque accord souligné le fait qu'il ne soit pas particulièrement connu pour sa générosité. Eymundr et ses hommes vont alors s'engager aux côtés de Vártilafr, l'un des frères de Jaroslav, aux mêmes conditions tarifaires, ce que le Prince accepte sans hésiter bien qu'il lui faille réunir ses conseillers afin de rassembler la somme nécessaire¹⁷⁶.

De ces deux témoignages, il ressort donc que ces mercenaires se divisaient en deux catégories, les compagnies temporaires « louées » pour une durée déterminée, et celles plus institutionnalisées, qui semblent constituer un corps d'armée permanent centré autour de la personne du Prince, qui dans les deux cas est bien celui qui se charge de recruter et de payer les mercenaires, qui s'engagent en tant qu'*handgegnir menn*, c'est-à-dire en tant qu'hommes liges. Quant aux soldes, nous imaginons qu'elles devaient varier selon les époques et en fonction des missions ou du butin perçu.

Une étape vers Byzance et l'Orient

Parmi les raisons qui les poussaient à rejoindre Byzance, servir en tant que mercenaire ressort comme la principale. Qu'ils soient Rus' ou Varègues, il était possible de servir dans les armées byzantines, et ce bien avant la constitution de la Garde Varègue au XI^e siècle. Il faut d'ailleurs bien dissocier ces ensembles selon les contextes dans lesquels ils sont mentionnés. Les Rus' de la fin du IX^e siècle et de la première moitié du X^e siècle, partageaient un certain nombre de traits communs avec les Varègues, ces Scandinaves venus de l'extérieur, qui ne résidaient que temporairement sur le sol russe. Ils parlaient bien évidemment scandinave et devaient ainsi se sentir proche de leurs voisins nordiques, bien que cela semble s'effacer après la seconde moitié du X^e siècle, comme le suggère d'ailleurs

¹⁷⁴ *Ibid.*, chap. 6, p. 86-87.

¹⁷⁵ *Ibid.*, chap. 8, p. 90-93.

¹⁷⁶ *Ibid.*, chap. 10, p. 100-101.

l'épisode à propos du rapprochement entre le prince Vladimir et Óláfr Tryggvason que les boyards russes voient d'un mauvais œil car ce dernier est considéré comme un étranger¹⁷⁷.

On retrouve lors des expéditions de 934 et de 935 en Crète, des Rus' qui servirent dans les armées de Constantin Porphyrogénète, de même qu'un autre contingent incorporé cette fois au corps d'armée des *Hetaireia/Eταυρεία*, qui officia en 955 en Syrie. Dans le traité russo-byzantin de 911, on retrouve d'ailleurs une close à propos de ces Rus' qui sont autorisés à servir l'empereur dans le cas d'une campagne militaire, et à demeurer dans l'Empire si tel est leur choix. Dans le cadre de ces documents le terme Rus' renvoie ici très clairement aux Scandinaves. Il faut faire une nette distinction entre ces traités rédigés au début du Xe siècle et la *PVL* dont les strates les plus anciennes remontent au XIe siècle, et par conséquent entre deux visions des Rus' et des Varègues. Le terme Rus' désigne pour l'époque ces Scandinaves installés sur le sol russe qui forment un groupe ethnique cohérent et qui sont à la tête de l'entité politique du même nom. Il ne faut donc pas confondre ces différents Scandinaves qui servirent dans l'armée byzantine aux Xe-XIe siècles.

L'historiographie scandinave ne manque pas de mentionner certains de ces hommes venus de l'extérieur, comme Eyvindr Bjarnasson, un habitant du Hrafnkeldaldr en Islande, qui parti à *Miklagarðr* pour y servir « le roi des Grecs »¹⁷⁸, ou encore le norvégien Thorbjörn qui part embrasser le métier de mercenaire pour éviter des représailles après avoir tué un certain Grettir. Il y est alors rejoint par Thorsteinn Dromund qui en réalité s'est enrôlé dans la Garde Varègue pour retrouver l'assassin de son compagnon et ainsi venger sa mort¹⁷⁹. Pour autant, il n'est fait que rarement cas de l'itinéraire suivi par ces hommes et seuls quelques récits nous expliquent qu'ils émigrèrent d'abord en Rus' avant de rejoindre Byzance. C'est d'abord l'Islandais Kolskeggr Hamundarson qui dans la *Brennu-Njáls Saga*¹⁸⁰, traverse le *Garðaríki* pour rejoindre la garde Varègue, et surtout Haraldr Sigurðarson (Harðráði) contraint en 1030 de rejoindre d'abord la Rus' pour y servir dans la garde princière, avant de poursuivre son activité de mercenaire à Constantinople dans la Garde Varègue en 1034¹⁸¹. En réalité, mis à part le cas d'Óláfr Tryggvason sur lequel nous reviendrons dans quelques lignes, ce n'est que dans le cadre du mercenariat que sont évoqués ces itinéraires menant à Byzance, ce qui contraste avec l'idée que nous avons suggéré précédemment d'une voie commerciale

¹⁷⁷ Oddr Snorrason, *op. cit.*, 2006, chap. 12-13.

¹⁷⁸ Hrafnkels Saga Freysgoda, Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyer, *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Paris : Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. 3, p. 1172-1199.

¹⁷⁹ Grettis saga, Saga de Grettir, *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Paris : Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. 85-90, p. 767-960.

¹⁸⁰ *Saga de Njáll le Brûlé*, *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. 81, p. 1398.

¹⁸¹ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 2 ; *Orkneya saga*, *op. cit.*, 1965, chap. 21.

particulièrement fréquentée. Or, les pierres runiques nous livrent trente-huit inscriptions citant explicitement des Scandinaves qui se sont rendus à Byzance¹⁸², parmi lesquelles dix-huit proviennent d'Uppland¹⁸³, sept du Södermanland¹⁸⁴, deux du Västergötland¹⁸⁵, deux de l'Östergötland¹⁸⁶, une du Gotland¹⁸⁷, et une du Småland¹⁸⁸, soit une grande majorité de pierres trouvées dans les régions du centre de la Suède. Or, on imagine mal ces hommes emprunter un autre chemin que celui menant à Byzance *via* la Rus'.

À ce propos, bien que dans l'*Yngvars saga viðforla* il soit difficile de définir le cadre géographique exact dans lequel se déroule l'expédition, les inscriptions runiques commémorant la disparition de certains de ses compagnons, nous informent que la destination finale de cette expédition vers l'*austr*, fut le *Serkland*¹⁸⁹, faisant de la route de l'Est et de la Rus' une étape permettant de rejoindre une région qui s'apparenterait à la mer Caspienne¹⁹⁰.

L'omniprésence du prince Jaroslav

Parmi les grands personnages fréquentés par les Scandinaves, on retrouve des personnages de haut rang dont des jarls comme Bjartmar ou encore Rögnvald. Mais ce sont avant tout les membres de lignages royaux, qu'ils soient réels ou fictifs comme les rois Jólfr¹⁹¹, Hertryggr¹⁹², ou la reine Silkisif¹⁹³, qui interagissent avec les Scandinaves et semblent toujours très avenants. Hors alliances politiques dont résultent mariages et fosterage, les rencontres entre les deux partis accouchent souvent d'une mission, ou d'une requête de la part des protagonistes russes, avec naturellement une promesse de récompense à la clé.

Le prince Jaroslav occupe une place toute particulière dans l'historiographie scandinave. Mais comme l'indique le scalde Markús Skeggjason dans son *Eiríksdrápa*, Jaroslav était l'homme le plus connu à l'Est et personne n'ignorait son nom¹⁹⁴. Il est le personnage russe ayant de loin le plus d'interactions avec des Scandinaves, qu'il accueille

¹⁸² E. Piltz, *De la Scandinavie à Byzance*, Médiévales, 12, 1987, p. 11-17.

¹⁸³ U 73 ; U 104 ; U 112 ; U 136 ; U 140 ; U 201 ; U 270 ; U 358 ; U 374 ; U 446 ; U 431 ; U 518 ; U 605 ; U 792 ; U 922 ; U 956 ; U 1016 ; U 1087.

¹⁸⁴ Sö 80 ; Sö 82 ; Sö 85 ; Sö 163 ; Sö 165 ; Sö 170, Sö 345.

¹⁸⁵ Vg 184 ; Vg 178.

¹⁸⁶ Ös 81 ; Ös 94.

¹⁸⁷ G 216.

¹⁸⁸ Sm 46.

¹⁸⁹ Sö 131 ; Sö 179 ; Sö 281 ; U 439.

¹⁹⁰ J. Jesch, *op. cit.*, 2001, p. 104.

¹⁹¹ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 5, 8.

¹⁹² *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, *op. cit.*, 1985, p. 228-257.

¹⁹³ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 7.

¹⁹⁴ Mark *Eindr* 3.

toujours avec enthousiasme. Eymundr, Yngvarr, Óláfr Tryggvason ou même Magnús Olafsson sont tous reçus avec beaucoup de considération, et reçoivent tout ce dont ils ont besoin, mais aussi plus indirectement la protection du Prince. Par exemple, lorsque des émissaires venus à la rencontre de Magnús sont retenus à Ladoga, en attente de l'accord de Jaroslav, celui-ci s'entretient alors avec lui quant au sort à accorder à ces deux émissaires qui viennent d'un pays où le pouvoir est hostile à son invité¹⁹⁵.

Cette omniprésence du prince Jaroslav dans les relations russo-scandinaves est le produit de deux facteurs bien précis, à savoir l'insistance des sagas sur la situation confessionnelle du *Garðaríki* et sur son évangélisation, ce qui range nombre de récits dans un cadre chronologique que l'on pourrait placer entre 980 et 1050, mais aussi l'emploi massif par Jaroslav de mercenaires scandinaves dans les guerres menées contre ses frères. La venue du jarl Rögnvaldr après l'alliance conclue avec le roi de Suède et le mariage de Jaroslav avec Ingigerðr, ne saurait d'ailleurs être interprétée autrement que comme l'envoi de l'un de ces contingents de mercenaires vers Novgorod et sa région. Le même principe peut s'appliquer à la ville de Novgorod, omniprésente dans nos récits au détriment de Kiev, la capitale. Ces mercenaires Scandinaves qui servirent par milliers à Novgorod où régnait alors le Prince, retournèrent donc en Scandinavie avec l'idée que celle-ci était la capitale princière, et non Kiev.

Le recours répété aux mercenaires Varègues lors des conflits avec ses frères

La *PVL* qui nous fournit de nombreux détails sur ces conflits, nous explique qu'en l'année 1014, Jaroslav s'éleva contre son père, le prince Vladimir, et en prévision d'une guerre il fit venir un premier contingent de Varègues « d'au-delà des mers ». Mais Vladimir qui projetait d'attaquer son fils fut emporté par une maladie en 1015. C'est à ce moment-là que commencèrent les guerres de succession pour le trône de Kiev entre Jaroslav et ses frères, auxquelles participèrent de très nombreux contingents scandinaves, dont nous avons conservé d'ailleurs un étonnant témoignage dans *l'Eymundar þáttur Hringssonar* sur lequel nous reviendrons¹⁹⁶. Cette même année, Sviatopolk fit assassiner ses frères Boris et Gleb, avant que ne débute le conflit l'opposant à son frère. À ce moment même, la province de Novgorod était en proie à une révolte destinée à se débarrasser des garnisons de Scandinaves qui

¹⁹⁵ *Saga de Saint Óláfr* dans *Histoire des Rois de Norvège*, *op. cit.*, 2000, p. 211-212, 220, 240.

¹⁹⁶ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, p. 39-40 et p. 75-106.

causaient du tort à la population. Malgré l'exécution de nombre d'entre eux, Jaroslav parvint tout de même à réunir mille Varègues ainsi que quatre mille autres soldats et en 1016 à remporter une victoire contre son frère dans les environs de Lubeč, s'emparant ainsi de Kiev. Sviatopolk s'allia alors au roi de Pologne Bolesław I Chrobry qui parvint à reprendre Kiev malgré une opposition composée de « Russes, de Varègues et de Slaves », et contraint Jaroslav à regagner le Nord où il réunit une nouvelle armée de mercenaires. Bolesław laissa par la suite la ville de Kiev à Sviatopolk qui fut de nouveau vaincu par une armée composée de Scandinaves et dut s'enfuir en 1019 chez les Petchenègues, trouvant la mort dans sa fuite. En 1024, c'est au tour de Mstislav alors prince de Tmutorakan, de s'engager dans la lutte contre son frère, le poussant à recruter de nouveaux mercenaires dont le jarl Hákon, qui vaincu, s'en retournera en Scandinavie. Néanmoins en 1024-1025, les deux frères convinrent d'un arrangement, le Dniepr servant de frontière entre leurs deux royaumes, Jaroslav héritant de la rive droite où se trouvent Novgorod et Kiev, tandis que Mstislav se vit octroyer la rive gauche où il siégea à Černigov.

Après ces conflits, le flux de mercenaires ne semble toutefois pas tarir à la faveur cette fois-ci des conflits qui agitèrent le monde Scandinave opposant à partir de 1028 Canut le Grand roi du Danemark et d'Angleterre à Óláfr II Haraldsson roi de Norvège. Le débarquement de Canut en Norvège en 1028 contraint Óláfr à s'exiler en Rus', où il fut rejoint par ses fidèles dont Þormóðr Kolbrúnarskáld, qui l'assista dans sa garde personnelle¹⁹⁷. Après un retour avorté d'Óláfr et sa mort à la bataille de Stiklarstaðir en 1030, ce sont ses proches qui par peur de représailles fuirent vers la Rus' pour servir en tant que mercenaire comme Rögnvaldr Brúsason¹⁹⁸, qui officia jusqu'à son retour en Norvège aux côtés de Magnus I^{er}, ou encore Haraldr Harðráði qui servit dans la garde personnelle du prince dont il devint le capitaine¹⁹⁹, y rencontrant alors Eilífr Rögnvaldsson, présent déjà depuis quelque temps²⁰⁰.

L'Eymundar þáttur Hringssonar et la transmission de thèmes historiographiques étrangers en Scandinavie

¹⁹⁷ *Fóstbræðra saga*, op. cit., 1943, p. 260.

¹⁹⁸ *Orkneyingaa saga*, op. cit., 1965, chap. 21.

¹⁹⁹ *Haralds saga Sigurðarsonar*, op. cit., 1951, chap. 2, 16-17 ; *Morkinskinna*, op. cit., 1932, chap. 2 ; *Orkneya saga*, op. cit., 1965, chap. 21.

²⁰⁰ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *ibid.*, chap. 2.

L'*Eymundar þáttur* ou *Dit d'Eymundr* se trouve préservé dans l'*Óláfs saga ins helga* au sein du *Flateyjarbók*, une compilation de texte islandais rédigée entre 1387 et 1394²⁰¹. L'intrigue de cette saga se place durant la guerre qui opposa Jaroslav et ses frères à la mort du Prince Vladimir en 1015. Ainsi, alors que le roi Óláfr II Haraldsson s'était emparé du trône de Norvège (1016), Eymundr et ses compagnons sachant que nombre de leurs proches et compatriotes furent pris pour cible par le nouveau roi, décidèrent de quitter le pays pour chercher « richesses et renommées » en *Garðaríki* profitant de la guerre civile qui y régnait. Eymundr explique alors à ses compagnons qu'en ce pays, « le roi Valdimarr est mort et que son royaume est entre les mains de ses trois fils », mais que ce dernier a réparti inégalement le pays entre eux de sorte qu'ils se font la guerre. L'aîné, Búrizláfr possède le plus grand héritage et siège à *Kænugarðr*, mais se sentant lésé souhaite obtenir de nouvelles terres et prétend ainsi à conquérir les terres de Jarozleifr qui siège à *Hólmgarðr* et peut-être de Vartiláfr qui réside à *Palteskja*. Les Norvégiens au nombre de 600 auxquels se mêlent quelques Islandais, se rendent auprès du prince Jaroslav et lui proposent de défendre son royaume moyennant les rétributions que nous avons évoqué plus haut. Après trois affrontements qui voient chacun la victoire de Jaroslav et de Varègues contre son frère Búrizláfr, c'est finalement grâce à un piège tendu dans le campement du prince que les Scandinaves viendront à bout de ce dernier, lui infligeant de mortelles blessures. Cependant, le paiement des soldes tarda et le Norvégien décida d'exporter ses talents auprès du second frère de Jarozleifr, échappant par là même à une tentative d'assassinat de la part de la princesse Ingigerðr. Ce n'est qu'en faisant enlever celle-ci et grâce à sa médiation qu'Eymundr parviendra à rétablir la paix entre les deux hommes, ce qui aboutira à une répartition équitable du pays, Jarozleifr occupant *Hólmgarðr* tandis que Búrizláfr se verra confier *Kænugarðr* et que *Palteskja* échouera à Eymundr en remerciement des services rendus lors de ces guerres.

Cette saga offre donc une immersion dans l'univers de ces mercenaires et une contrepartie intéressante au récit contenu dans la *PVL*, avec lequel elle semble s'accorder sur les grandes lignes, ce qui explique peut-être pourquoi elle fut la première à être traduite du vieux norrois vers le russe en 1834²⁰². Au contraire de la *PVL* qui ne fait que mentionner le recrutement successif de Varègues par Jaroslav, ce récit se focalise sur le rôle joué par l'un de ces contingents et fournit des détails crédibles sur leur fonctionnement à propos des contrats

²⁰¹ G. Már Gunnlaugsson, *Manuscripts and paleography, A companion to Old Norse-Icelandic literature and culture*, R. McTurk, Malden (Mass.) : Blackwell Publishing, 2005, p. 257.

²⁰² *Ibid.*

et paiements, ou encore sur la situation en Norvège au moment où Óláfr monta sur le trône et poussa à l'exil un grand nombre de ses congénères qui vinrent gonfler les rangs de ces mercenaires. Le cadre proposé par l'*Eymundr þátttr* pour le départ d'Eymundr touché par le sort réservé à ses proches et ne désirant plus demeurer en Norvège, est d'ailleurs corroboré par l'*Óláfs saga ins helga* de Snorri. Ce récit nous explique en effet comment Hring Dagsson (le père d'Eymundr) et son frère Hrærek, complotèrent contre le roi et furent déportés en Islande. Il convient toutefois de remarquer que dans la généalogie du héros présentée en introduction de l'*Eymundr þátttr*, Hrærek n'est plus l'oncle d'Eymundr mais l'un de ses frères.

Dans le fond tout d'abord, ces documents décrivent tous deux la lutte menée par les fils de Vladimir, en se focalisant sur le camp de Jaroslav, dont on retrouve des traits communs dans chacune des traditions : inaptitude à la stratégie, besoin du conseil de ses proches... ; tout comme on retrouve chez Sviatopolk cette aptitude à s'enfuir et à forger de nouvelles alliances avec des peuples païens (Petchenègues dans la *PVL*, Biarmiens et Turcs dans le *þátttr*). Les deux traditions diffèrent cependant sur le nombre de frères : cinq pour la *PVL*, trois pour le *þátttr*, un chiffre symbolique que l'on retrouve d'ailleurs chez Thietmar de Mersebourg qui était contemporain des faits²⁰³.

Dans la forme maintenant on assiste dans le *þátttr* à un découpage séquentiel en quatre épisodes distincts (les deux combats menés contre Sviatopolk, le stratagème opéré dans le camp du prince qui aboutit à sa mort, et enfin l'enlèvement d'Ingigerðr qui mène à une médiation et à la répartition équitable des territoires du pays entre les différents partis). Ce rythme rappelle celui de la *PVL* et des différentes offensives menées par les opposants, bien que les épisodes soient différents, à l'exception de la mort du prince Boris dans sa tente, assassiné par des Varègues envoyés par Sviatopolk qui rappelle celui de la mort de Jarizleifr.

La plus grande différence dans ces deux récits tient dans les noms des personnages, Búrizláfr qui remplace Sviatopolk et Vartiláfr qui se substitue à Mstislav. La première forme qui n'apparaît nulle autre part dans l'historiographie scandinave²⁰⁴, pourrait provenir d'une confusion avec le nom d'un autre frère de Jaroslav, Boris qui fut assassiné tout comme son frère Gleb par Sviatopolk²⁰⁵. Il pourrait d'un autre côté s'agir du personnage de Bolesław qui joue un rôle important dans ces événements puisqu'il intervint auprès de son gendre dans la reconquête de Kiev en 1018, ce qui pourrait d'ailleurs expliquer dans le *þátttr* la mention

²⁰³ *Die Chronik des Thietmar von Merseburg*, R. Holtzman, J. C. M. Laurent, J. Strebitzki, W. Wattenbach (éds.), Halle, 1912 (réimpr. 2007), livre 7, chap. 73.

²⁰⁴ R. Cook, *Russian History, Icelandic Story, and Byzantine Strategy in Eymundar Þátttr Hringssonar*, *Viator*, 17, 1986, p. 69.

²⁰⁵ J. P. Arrignon, *Le Dit d'Eymundr et le martyre du prince Boris de Russie (1015)*, *Médiévales*, 20, 1991, p. 53-60.

d'alliés Valaques (*Blákumenn*) lors de la seconde bataille²⁰⁶. Vartiláfr qui réside d'après la source à *Patleskia* semble lui résulter d'une fusion entre deux personnages des chroniques russes²⁰⁷ : Bryachislav Izyaslavich (997-1044) prince de Polotsk depuis 1001, qui en 1021 mis à sac Novgorod pour au retour être défait par Jaroslav sur la Sudoma, et Mstislav qui à l'image de Vartiláfr résolut le conflit de manière pacifique en divisant la Rus' suivant le Dniepr, mais qui dans la *PVL* ne prit pas possession de Kiev mais de Černigov.

Toutes ces ressemblances ne font pas pour autant de l'*Eymundr þátrr* un document historique, ce texte consistant en fait en l'amalgame de trois traditions distinctes. Il est très probable que la trame de ce récit, recoupée par la *PVL*, soit le reflet d'évènements réels dont le récit fut rapporté par les Scandinaves à leur retour et conservé de manière orale avant d'être consigné plus tard par écrit. Dans la littérature scandinave on retrouve la trace de telles pratiques de l'aveu même des auteurs qui comme dans l'*Haralds saga Sigurðarsonar* indiquent qu'en Sicile il y avait deux hommes avec Haraldr, et que « l'un d'eux était Haldor, fils de Snorre le Bon, qui rapporta cette histoire en Islande »²⁰⁸, ou encore que ce sont « les Varègues alors en service à Constantinople qui rapportèrent cette histoire »²⁰⁹. Il est dès lors possible que les récits de ces guerres aient pu atteindre l'Islande où ils furent consignés par écrits soit via la Scandinavie, soit grâce aux Islandais mentionnés dans le texte, qui après leur service rentrèrent au pays, comme ce fameux Garða-Ketill, un personnage que l'on retrouve étrangement dans l'*Yngvars saga*. Bien qu'il existe une probabilité pour qu'il y ait eu deux personnes du même nom qui voyagèrent en Rus' et servirent de mercenaires, il est envisageable que ce nom fut emprunté par l'auteur de l'*Yngvars saga* à cette tradition orale, ou inversement que l'auteur de l'*Eymundr þátrr Hringssonar* ait emprunté à l'*Yngvars saga víðförla*. Dans notre cas il semblerait que la première possibilité soit de loin la plus probable, ce qui expliquerait d'ailleurs parfaitement le chapitre VII de la saga où Yngvarr et ses compagnons prêtent main-forte au roi Jólfr d'*Helíópolis* contre son frère Sölmundr²¹⁰, un épisode qui rappelle grandement ces guerres de succession.

C'est justement la présence de motifs littéraires traditionnels que l'on retrouve dans d'autres sources qui pose la question d'une seconde médiation intervenant dans le processus de mise par écrit de l'*Eymundr þátrr Hringssonar*. De par un jeu d'intertextualité inhérent à la formation des clercs à l'origine de la production littéraire islandaise médiévale, il nous est

²⁰⁶ *Eymundar þátrr Hringssonar*, dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap 8, p. 92.

²⁰⁷ R. Cook, *op. cit.*, 1986, p. 69.

²⁰⁸ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 9. L'un des descendants de cet Haldor n'est autre que Snorri Sturluson.

²⁰⁹ *Ibid.*, chap. 11.

²¹⁰ *Yngvar saga víðförla*, dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 7.

possible d'isoler dans ces récits des motifs communs. On retrouve cette idée avec le banquet tenu en l'honneur d'Eymundr et de ses compagnons à leur arrivée, un événement où étonnamment la reine Ingigerðr est présente. Si comme le présente le récit, Eymundr participa aux différentes grandes batailles opposant les princes russes, son départ de Norvège qui coïncide avec la prise de pouvoir d'Óláfr, ne dut avoir lieu au plus tard qu'à l'été 1016, alors que le mariage entre le prince et la princesse n'intervint qu'à l'automne 1019. Néanmoins comme nous l'avons vu dans ce même chapitre à propos de la reine Ingigerðr, celle-ci dans les sagas est presque indissociable du prince Jaroslav. Cette figure de l'accueil chaleureux par une princesse se reproduit aussi dans l'*Yngvars saga* où Silkisif invita les Scandinaves à demeurer dans ses quartiers et leur fit construire une halle. Là encore ce motif est commun aux deux œuvres, Jaroslav faisant construire une halle en pierre pour Eymundr et ses compagnons. La mention de cette structure apparaît aussi dans la *Morkinskinna*, où une dispute intervient entre le prince et sa femme à propos de cette halle²¹¹. L'existence de quartiers spécifiques destinés aux Scandinaves n'a en soit rien d'étonnant et est même mentionné sous l'année 1015 dans la *PVL*, mais la construction de ce type de bâtiments demeure une image bien particulière véhiculée par nos sources à propos du service à l'Est.

À ces emprunts on peut aussi ajouter la circulation de motifs littéraires empruntés cette fois-ci à des traditions étrangères et véhiculées par le biais de ces Scandinaves qui voyagèrent entre les différents espaces européens. Robert Cook dans un brillant article dresse ainsi des parallèles significatifs entre les récits stratégiques présents dans l'*Eymundr þáttur* et les récits stratégiques byzantins, et notamment ceux consignés dans les « Conseils et Récits » de Kekauménos²¹². Dans le *þáttur* ces épisodes représentent des créations littéraires et ne semblent en rien refléter des réalités stratégiques. Il s'agit tout d'abord de l'épisode où Eymundr fait parader les femmes de la ville avec tous leurs bijoux pour mieux impressionner leurs assaillants, avant à l'aide d'un arbre et de cordes qu'il avait précédemment disposé de façon à faire œuvre de collet, d'éjecter la tente du prince Sviatopolk en l'air, le laissant incapable de s'enfuir à la merci de ses adversaires. Robert Cook reprend ainsi l'idée émise par Adolf Stender-Pedersen selon laquelle il existait une tradition orale scandinave de récits qui appris lors du mercenariat à Byzance, remontaient vers le nord en passant par la Rus' dont on peut retrouver des traces dans la *PVL*²¹³. Néanmoins, il faut bien comprendre que la diffusion

²¹¹ E. Melnikova, *Eymundar saga Hringssonar : literary representation of oral tradition, Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint Papers of The 14th International Saga Conference Uppsala, 9th – 15th August 2009*, vol. 2, p. 691-693.

²¹² R. Cook, *op. cit.*, 1986, p. 65-89.

²¹³ A. Stender-Petersen, *Die Varägersage als Quelle der Altrussischen Chronik*, Aarhus, 1934.

de tels récits supposait le maniement de la langue grecque dans le cadre d'une médiation orale, voir la capacité de pouvoir lire de tels écrits auxquels il fallait au préalable avoir accès. Ce parallèle semble de fait quelque peu excessif dans le cas de l'*Eymundr þáttr* en grande partie car ces stratagèmes militaires représentent une figure classique des récits littérature depuis l'Antiquité, et qu'on ne saurait trouver d'exact équivalent de ces deux épisodes. Il n'en demeure pas moins que ces Scandinaves aient pu comme nous le reverrons à propos du récit de la mort d'Igor ou encore de l'*Haralds saga Sigurðarsonar* revenir porteurs de traditions orales étrangères qui furent ensuite transmises dans la littérature scandinave.

B/ Fin de service et voyage retour : richesse, conversion et apport culturel

Richesse, pouvoir et retour en Scandinavie

L'idée que le voyage à l'Est était accompagné d'un enrichissement considérable est assez commune dans la littérature scandinave tant est qu'on la retrouve par exemple dans la *Laxdæla saga* à propos du retour de Bolli Bollason²¹⁴. Cette saga islandaise écrite entre 1250 et 1270, raconte qu'après avoir servi l'Empereur à Byzance, Bolli fit escale en Norvège et revint accompagné de onze autres Norvégiens et de nombreuses richesses dont des vêtements de soie offerts par l'empereur lui-même, ainsi que des armes incrustées d'or. Le roi Haraldr Harðráði lui-même lorsqu'il débarque à Sigtuna à son retour de la cour du prince Jaroslav et de Byzance en 1045, est chargé d'or et d'objets précieux, « plus qu'aucun homme du Nord n'en avait jamais vu »²¹⁵. Ce motif des richesses est d'ailleurs développé dans l'*Óláfs saga helga* de Snorri Sturluson, où des Norvégiens se livrent au pillage de l'arrière-pays et d'un temple de *Jómali* proche de la rivière *Vína*, bâti sur une colline où les habitants de la région enterrent or et argent²¹⁶. On retrouve un épisode similaire dans la *Bósa saga ok Herrauðs* où les héros se rendent à nouveau dans un temple de *Jómali*, où ils trouvèrent plus d'or « qu'ils ne pouvaient en transporter »²¹⁷.

Cet afflux de richesses venues de Byzance et de Russie trouve une résonance dans les trouvailles archéologiques du centre de la Suède, où les fouilles menées notamment à Sigtuna

²¹⁴ *Saga des gens du Val-au-Saumon, Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. 73 et 77.

²¹⁵ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 16.

²¹⁶ Snorri Sturluson, *Heimskringla I*, *op. cit.*, 1962, p. 227-232

²¹⁷ *Bósa saga ok Herrauðs*, *op. cit.*, 1985, p. 211-216.

et au niveau du lac Mälär ont révélé de nombreux trésors monétaires et objets précieux venant de l'Est et de Byzance. Sur les quelque six cent trente-cinq pièces byzantines retrouvées en Scandinavie, la majeure partie fut frappées à Constantinople et date des règnes de Basile II (976-1025), de Jean Tzimiskès (969-976) et Constantin VII et Romain II (945-959)²¹⁸, et fut souvent interprétée comme représentant les paies des mercenaires ayant servi dans l'armée impériale et qui empruntèrent le chemin du retour²¹⁹. Il faut toutefois faire preuve de réserve quant à ce type d'interprétations, ces trésors monétaires pouvant tout aussi bien résulter d'opérations commerciales le long de ces voies.

L'accumulation de richesses et la création de réseaux devaient entraîner un nouveau statut pour celui qui revenait. L'enrichissement de certains de ces hommes comme Haraldr Harðráði ou encore Óláfr Tryggvason, pouvait alors permettre l'entretien d'une clientèle et de troupes nécessaires à la conquête du pouvoir en Scandinavie comme le suggère la stance Þjóða Sex 9 où Haraldr revient du *Garðar* fort du support de tous les Suédois à bord d'un navire chargé d'or (*Sviar tæðu þér síðan, snjallr landreki, allir*). Tout comme le suggère son mariage avec la princesse Ellisif, fille de Jaroslav²²⁰, le passage par la cour de Russie offre aussi un appui de poids aux ambitions des aristocrates scandinaves, une bienveillance qui dans les sagas est à chaque fois synonyme de succès, comme pour les retours de Magnus Olafsson ou avant lui de son père Óláfr Haraldsson.

L'influence sur la christianisation des zones traversées

Comme nous avons pu le voir à travers l'existence d'églises latines à Novgorod, ou de ces missionnaires et évangélistes latins présents dans la Rus' comme l'Islandais Þorvaldur Konráðsson²²¹, les voyageurs scandinaves pouvaient être les vecteurs d'un christianisme d'inspiration latine, dès lors qu'ils s'aventuraient dans cet espace à partir de la Scandinavie. Mais *quid* de ceux qui ayant officié en terres grecques, étaient vecteurs du fait d'une acculturation ou bien même d'une conversion, de concepts spirituels orthodoxes. Le cas le plus évident dans nos sources est celui d'Óláfr Tryggvason qui d'après l'*Óláfs saga Tryggvasonar en mesta* ainsi que l'*Óláfs saga Tryggvasonar*, rejoint Byzance à la suite d'un

²¹⁸ I. Hammarberg, B. Malmer, T. Zachrisson, Byzantine Coins found in Sweden, *Commentationes de nummis saecolorum IX-XI in Suecia repertis, Nova Series*, 2, London, 1989, p. 12

²¹⁹ M. Roslund, Crumbs from the Rich Man's Table, Byzantine Finds in Lund and Sigtuna, c. 980-1250, *Visions of the Past, Trends and Traditions in Swedish Medieval Archeology*, H. Andersson, P. Carelli, L. Ersgård (éds.), Riksantikvarieämbetet Arkeologiska undersökningar Skrifter nr 24, Stockholm-Lund, 1997, p. 242-248.

²²⁰ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 17.

²²¹ *Þorvalds þáttur viðförla*, *op. cit.*, 2003, p. 98-99.

rêve pour s'y faire instruire en tant que Chrétien pour ensuite pouvoir propager la vraie foi à son entourage. À son retour de Constantinople, il se fait accompagner d'un évêque orthodoxe, Paul, qui l'aide dans sa mission de conversion du couple royal et de la Rus'²²².

Mais qu'en était-il de ces anonymes, marchands, mercenaires ou simples voyageurs qui séjournèrent dans l'Empire byzantin et qui empruntèrent le chemin du retour ? On peut aisément imaginer qu'ils aient eu un impact important et qu'ils facilitèrent la diffusion et l'adoption de cette religion tant en Russie qu'en Scandinavie, tout comme ils facilitèrent la diffusion d'autres éléments culturels comme nous allons pouvoir en discuter dans un instant. Dans la région du lac Mälaren, à Sigtuna, on a découvert trois croix pectorales d'inspiration orthodoxe qui témoignent de l'influence de cette religion dans la région. C'est dans cette même région du centre de la Suède que l'on retrouve la plus grande concentration d'inscriptions runiques témoignant du voyage à l'Est (quarante-neuf sur un total de soixante-quatre), et à Byzance (vingt-cinq inscriptions sur un total de trente-huit). On peut dès lors imaginer un lien entre ces déplacements via la Russie, l'importation de tels objets et la diffusion de pratiques orthodoxes dans la région. Stylistiquement, ces médaillons présentent une grande similarité, avec le Christ présent au centre, entouré aux quatre extrémités de la croix par des saints insérés dans des médaillons. Ces pendentifs, d'inspiration byzantine, ont pu être produits par des ateliers russes ou byzantins²²³. Le premier retrouvé dans le quartier Trädgårdsmästaren est daté du premier quart du XIIe siècle, tandis que les deux autres n'ont à ce jour pas été datés. On peut ajouter à ces trois objets, un *encolpium* trouvé lui aussi dans le même district de Sigtuna, daté du troisième quart du XIIe siècle, très proches des croix, avec le Christ en son centre entouré de Saints dans des médaillons²²⁴.

²²² Oddr Snorrason, *op. cit.*, 2006, chap. 12-13 ; *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, *op. cit.*, 1958-61, chap. 75-76.

²²³ J. Staecker, *Rex Regnum et dominus dominorum : Der wikingerzeitlichen Kreuz- und Kruzifixanhänger als Ausdruck der Mission in Altdänemark und Schweden*, Lund Studies in Medieval Archaeology 23, Stockholm, 1999, p. 162.

²²⁴ M. Roslund, *op. cit.*, 1997, p. 249-250.

Image
Diffusion non autorisée

1/ Croix pectorale de Trädgårdsmästaren n° 24447, daté du premier quart du XIIe siècle ; 2/ Encolpium de Trädgårdsmästaren n° 4674, daté du troisième quart du XIIe siècle (d'après J. Staecker)²²⁵.

La *PVL* elle-même, sous l'année 983, nous explique qu'un Varègue (Turi/Thorir) qui avait émigré de Grèce et adopté la foi chrétienne, s'était installé à Kiev où il avait eu un fils (Jon/Johannes)²²⁶. Ceux-ci furent alors sacrifiés par les Rus' encore païens sous l'impulsion du diable. Et c'est à l'endroit où reposait leur demeure que Vladimir fit poser la première pierre de l'église de la Dîme.

Un autre épisode qui provient du *Paterikon*²²⁷, nous montre comment un Scandinave du nom de Šimon/Simon/Sigmundr s'est rapproché de la foi orthodoxe une fois en Rus'. Celui-ci était comme le précise la source, le fils du prince varègue Afrikan (Alfrekr), lui-même frère de Jakun (Hákun) qui avait servi le prince Jaroslav et prit part en 1024 à la bataille de Listven contre Mstislav. Lorsque Afrikan mourut, Jakun expulsa Šimon et son frère Friand (Friandi) hors du pays. Il servit alors Jaroslav puis son fils. En 1068, il rejoint l'armée des trois fils de Jaroslav contre les Coumans Polovtsi' lors de la bataille sur la rivière Alta. Avant la bataille, Saint Antoine de Kiev prédit un terrible dénouement dont Šimon serait

²²⁵ J. Staecker, *op. cit.*, 1999, figures 101 et 105.

²²⁶ *PVL*, entrée 6491/983.

²²⁷ Le *Paterikon* du monastère des Grottes de Kiev, est une collection d'histoires sur la vie des moines et les origines du monastère. Il fut rédigé au XIIIe siècle à partir de la correspondance entre l'évêque Simon de Vladimir et Polycarpe, moine des Grottes et semble aussi se baser sur des documents conservés au monastère.

sauvé par un miracle. Ce dernier fut néanmoins sévèrement blessé et Antoine pris soin de lui. En reconnaissance il lui offrit une ceinture et une couronne en or que son père utilisait pour décorer un crucifix d'une valeur de 50 grivnas. À sa mort, son fils Georgi montra à son tour un attachement tout particulier pour le monastère en faveur duquel il fit de nombreuses donations en or et en argent à partir de Souzdal où il résidait²²⁸.

Ces différents exemples montrent donc comment les Scandinaves lors de leurs séjours à l'Est et à Byzance pouvaient à juste titre être soumis à l'influence religieuse, mais aussi culturelle de ces régions et ainsi être vecteurs sur le chemin du retour de nouvelles pratiques, qu'ils diffuseraient aussi bien durant leur pérégrination, qu'en Scandinavie.

L'impact culturel

Ces mouvements interrégionaux pouvaient aussi avoir pour conséquence directe l'adoption de motifs littéraires issus de différentes traditions. Dans le *Paterikon*, le thème de l'exil forcé des suites d'une spoliation, se présente à cet égard comme un motif traditionnel scandinave, qui pourrait avoir été importé par un Scandinave, comme le souligne Omeljan Pritsak²²⁹. C'est cette fois-ci peut-être l'inverse à propos de cet étonnant épisode de la *Bjarnar saga Hítðælakappa*, où le scalde Björn Hítðælakappi qui servait dans la garde du prince Vladimir, remporta un duel contre Kaldimarr, un parent du Prince qui cherchait à faire main basse sur ses possessions. Kaldimarr à la tête d'une grande armée proposa ainsi à Vladimir de l'affronter afin de décider du sort de ce conflit, ce qu'il déclina, demandant à choisir un champion pour combattre à sa place²³⁰. Mais aucun des vassaux de Vladimir ne se présenta pour relever ce défi, et c'est Björn réputé pour ses capacités guerrières qui choisit de livrer ce duel dont il ressortit avec une grave blessure. À la mort du champion adverse, il reçut de Vladimir l'armure du vaincu ainsi que le glaive *Maeringr*, d'une très grande valeur. La chronologie de ces événements est assez facile à recréer. Björn demeura trois hivers en *Garðaríki* avant de se rendre en Norvège auprès du jarl Eirik, et resta ensuite deux hivers en Angleterre auprès de Knut. Or selon les *Annales Regii*, Eirik prit Londres en 1012 avant de retourner en Norvège dont il sera le gouverneur jusqu'en 1015, ce qui devrait donc situer son

²²⁸ D. Abramovich, *Das Paterikon des kiever Höhlenklosters*, Munich, 1929, réimpr. 1964, D. Tschizewskij (éd.), p. 5.

²²⁹ O. Pritsak, *op. cit.*, 1981, p. 418-419.

²³⁰ *Bjarnar saga Hítðælakappa*, *op. cit.*, 1938, chap. 3, p. 118.

séjour entre 1008-1010²³¹. Le problème est que sur cette période de temps nous ne disposons dans les sources russes d'aucun témoignage de conflit ayant opposé Vladimir à un autre prince. En revanche, on retrouve un passage presque équivalent sous l'année 992 de la *PVL* où les Petchenègues arrivent sur le Dniepr et leur leader enjoint à Vladimir d'envoyer un champion pour livrer un duel avec celui des Petchenègues, dont l'issue décidera de l'avenir du conflit²³². Là encore aucun guerrier n'ose relever le défi. C'est alors qu'un vieil homme se présente à Vladimir et lui explique que l'un de ses fils pourrait être à même de remporter ce combat. Le jeune homme arracha la victoire et provoqua la fuite de l'assaillant petchenègue, en l'honneur de quoi Vladimir fonda Pereïaslav. Cet épisode qui semble présent à l'unique fin d'expliquer la construction de la ville pose un certain nombre de questions tant il ne semble pas cadrer avec le style du récit dans lequel il s'insère, d'autant que comme l'a déjà auparavant remarqué Shahmatov, il n'est pas présent dans la *Chronique de Novgorod* et constituerait ainsi un ajout plus tardif. Dans le cadre de la saga, ce duel est une manière pour Björn de prouver sa valeur, ce pourquoi il avait quitté l'Islande, sa terre natale, et à la suite duquel il pourra entreprendre un voyage retour. Dans la *PVL*, cet épisode ne répond à aucune structure et semble même en rupture avec la fin abrupte qui précise dans un style très concis contrastant avec la multitude de détails de l'épisode, que c'est en l'honneur de cette victoire acquise par ce jeune homme que Vladimir fonda la ville. Il est toutefois complexe de savoir s'il proviendrait d'une tradition orale que les Scandinaves rapportèrent après leur service à l'étranger bien que comme le souligne Fredrik J. Heineman, cette saga se construit essentiellement sur la base de thèmes empruntés à des traditions différentes²³³, notamment en ce qui concerne cet épisode du duel que l'on retrouve dans des versions similaires dans la *Kórmaks saga* ou encore dans la *Tristrams saga ok Ísondar*²³⁴, tandis que l'opposition à Kaldimarr pourrait en fait être une résurgence des conflits ayant opposé Vladimir à Sviatopolk, ou encore des conflits entre Jaroslav et ses frères.

Le plus célèbre exemple de transfert de l'historiographie russe vers la littérature scandinave demeure toutefois l'épisode de la mort d'Örvar-Oddr qui trouve son exact parallèle dans la *PVL* avec la mort du prince Oleg mordu par un serpent. Sous l'année 912 il est raconté qu'Oleg apprit de la bouche d'un magicien qu'il trouvera la mort de la faute de son

²³¹ *Islandske Annaler indtil 1578, Udgivne for det norske historiske kideskriftfon*, G. Storm (éd.), Kristiana, 1888 (reimpr. Oslo, 1977), p. 468.

²³² *PVL*, entrée 6500/992.

²³³ F. J. Heineman, *Intertextuality in Bjarnar saga Hítðælakappa*, Saga Book, XXIII, University College London : Viking Society for the Northern Research, 1990-1993, p. 419-432.

²³⁴ A. Finlay, *Skald Sagas in their Literary Contexte 2 : Possible European Contexts*, *Skaldsagas : Text, Vocation, And Desire In The Icelandic Sagas Of Poets*, R. G. Poole (éd.), Reallexikon der Germanischen Altertumskunde - Ergänzungsbände 27, Berlin : de Gruyter, p. 254--258.

destrier dont il décida immédiatement de se séparer, le faisant tout de même entretenir par un écuyer. Après plusieurs années, de retour à Kiev, il vint s'enquérir de la santé de la bête dont on lui annonça la mort. Se moquant alors du destin que lui avait prédit le magicien, il souhaita qu'on lui montre la dépouille de son destrier. Il s'approcha alors des os du cheval dont sortit un serpent qui le mordit au pied précipitant sa mort²³⁵. On retrouve cet épisode dans l'*Örvar-Odds saga* qui fut rédigée par un auteur islandais anonyme de la seconde moitié du XIII^e siècle²³⁶. Alors qu'il était enfant, une völvu prédit à Örvar-Oddr qu'il serait tué par son propre cheval Faxi à l'endroit où il est né, ce à l'âge de trois cents ans²³⁷. Il se décide alors à le tuer et à l'enterrer pour ensuite quitter son domaine pour ne jamais revenir. Après de multiples aventures, il fut pris du mal du pays et se décida à rentrer. Alors qu'il marchait près de la tombe de sa monture, il trébucha sur son squelette éveillant un serpent qui le mordit et mit ainsi fin à sa vie²³⁸. Comme l'a très bien montré Elena Melnikova, d'un point de vue narratif ces deux épisodes rompent avec l'unité du texte. D'un côté nous avons Oleg qui est habituellement présenté comme étant rompu à la magie, qui ne saurait lui-même prédire sa propre mort et se moquerait de telles prédictions, et de l'autre Örvar-Oddr dont les aventures sont essentiellement centrées sur son affrontement avec son ennemi juré Ogmund²³⁹. Bien qu'il ne rentre pas véritablement dans le cadre spatio-temporel de l'enchaînement des aventures du héros, cet épisode de la prédiction définit en quelque sorte son caractère. C'est cette révélation qui le conduira d'une part à emprunter le chemin de l'aventure mais aussi à lutter indéfiniment contre le destin²⁴⁰. Doté d'une force incroyable et d'un courage à toute épreuve, son plus grand malheur repose dans le fait de ne pouvoir lutter contre la destinée mortelle de ses proches dont il subit la perte à de maintes reprises et qu'il ne peut pas même venger, car Ogmund, celui qui prit la vie de l'un de ses frères d'arme ne peut être tué de la main d'un mortel. Cette sombre destinée apparaît comme une sorte de prix à payer pour ne pas avoir respecté ce qui lui avait été prédit. Mais c'est justement ce sentiment de lassitude qui lui fit ressentir le mal du pays, cet artifice justifiant son retour et sa fin impromptue. Dans ce cas précis, nous avons un bel exemple de réutilisation d'un motif historiographique plus

²³⁵ PVL, entrée 6420/912.

²³⁶ R. Kroesen, *Örvar-Odds saga*, *Medieval Scandinavia : an encyclopedia*, P. Pusliano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 744.

²³⁷ *Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, *op. cit.*, 1985, chap. 2, p. 28-30.

²³⁸ *Ibid.*, chap. 31, p. 121.

²³⁹ E. A. Melnikova, *The Death in the Horse's Skull : The Interaction of Old Russian and Old Norse Literary Traditions*, *Gudar på jorden*, L. Lönnroth, S. Hansson, M. Malm (éds.), Eslöv : Brutus Östlingsbokförl Symposion, 2000, p. 152-168.

²⁴⁰ M. C. Van den Toorn, *Über die Ethic in den Fornaldarsagas*, *Acta Philologica Scandinavica*, 26, 193-1964, p. 57-58.

ancien qui fut adapté dans le cadre de la *PVL*, à propos de la mort d'Igor sur laquelle les chroniqueurs ne savent en réalité pas grand-chose.

Un autre parallèle intéressant se trouve dans la manière dont Haraldr lors des campagnes de Sicile reprit une ville pour le compte des Byzantins grâce à un stratagème consistant à mettre le feu à la cité à l'aide d'animaux, contraignant les assiégés à l'abandon²⁴¹, dont on trouve un écho dans plusieurs récits de l'Antiquité mais aussi dans la *PVL* à travers la vengeance d'Olga contre les Drévliales, où elle fit attacher des mèches enflammées aux pigeons et corbeaux de la ville d'Iskorosten, afin que de retour dans leurs nids ils mirent feu aux toits de la ville²⁴². Ce stratagème bien que fantaisiste peut très bien tirer ses origines de récits de guerre ou d'enseignements qu'Haraldr ou d'autres mercenaires ont pu entendre ou recevoir lors de leurs séjours à Byzance, qui furent ensuite réintroduits dans le folklore local, toute la question étant effectivement d'identifier des possibles points de contacts permettant de tels transferts²⁴³. Or, comme il est souligné dans plusieurs récits, les Nordiques parlaient le grec ou encore la langue du *Garðaríki* comme le danois Viðgautr lorsqu'il se rend à la cour de Mstislav Ier²⁴⁴, qu'ils pouvaient le cas échéant apprendre sur place comme Yngvarr à la cour de la reine Silkisif²⁴⁵. Haraldr pour sa part sur les huit années de service a pu très apprendre le grec d'autant qu'il disposait d'une place toute particulière dans les milieux guerriers après que l'empereur l'ait fait *manglabites* puis *spatharokandidatos*, et ainsi ramener de tels récits stratégiques que Jonathan Shepard identifie comme emprunté à l'historiographie byzantine²⁴⁶.

V/ Marchands et marchandises en *Garðaríki*

Pour ce qui est des activités marchandes sur le territoire russe et de la circulation de marchandises en provenance ou à destination de celui-ci, il est surprenant de constater que les sources scandinaves restent étonnamment discrètes là où la numismatique, l'archéologie, ou encore les rapports de voyageurs arabes nous donnent la vision d'un commerce florissant.

²⁴¹ *Haralds saga Sigurðarsonar*, *op. cit.*, 1951, chap. 6.

²⁴² *PVL*, entrée 6453/945.

²⁴³ J. Shepard, Middle Byzantine Military Culture, Harald Hardrada and Tall Stories, *Stanzas of Friendship, Studies in Honour of Tatjana N. Jackson*, Moscow, 2011, p. 473-482.

²⁴⁴ *Knýtlinga saga*, *op. cit.*, 1986, chap. 88.

²⁴⁵ *Yngvars saga víðförla*, dans R. Boyer, 2009, chap. 5, p. 48-49.

²⁴⁶ J. Shepard, *op. cit.*, 2011, p. 481-483.

L'historiographie scandinave n'a conservé que cinq voir six exemples de pratiques commerciales en Russie dont un à propos du commerce sur la *Vína* en *Bjarmaland*.

Il y a tout d'abord Karl vesæli et son frère Björn, des commerçants norvégiens présentés comme aisés, qui en 1035 brisent un embargo norvégien qui pesait sur la Russie en y commerçant²⁴⁷. La *Morkinskinna* où est conservé ce passage ne nous offre pas plus d'indication, ni sur l'embargo, ni sur la nature du commerce en question. Les sagas royales, sont très peu enclines à traiter ce type de sujet, préférant se concentrer sur les personnages aristocratiques, leurs exploits ou au contraire leur mauvaise fortune. Nous avons aussi Björn Hítðælakappi qui rejoint la Russie à partir de l'Islande en compagnie de marchands, se servant de leur embarcation pour effectuer cet itinéraire, afin plus tard de prouver sa valeur dans la garde princière²⁴⁸. C'est d'ailleurs ce type d'itinéraire régulier que suggère l'inscription Sö 198 à propos du dénommé Sveinn qui *Hann oft siglt til Seimgala, dýrum knerri, um Dómisnes*, « naviguait souvent avec son knörr vers *Seimgalir* aux environs de Dómisnes », c'est-à-dire le Golfe de Riga. Cette région est dès la fin du IXe siècle soumise comme en témoignent l'archéologie et la numismatique à l'afflux d'une part de Scandinaves, et d'autre part de marchandises et de monnaies venues d'Orient, ce qui suppose de fait une connexion avec les circuits commerciaux traversant la Russie pour rejoindre la Baltique et la Scandinavie. Il pourrait donc s'agir ici d'un marchand effectuant des liaisons régulières entre ces deux régions, ce que laisse aussi présumer l'usage du terme *knörr*, qui désigne théoriquement un navire plus large porté vers l'activité marchande et le transport. Cependant, comme le remarque Judith Jesch, l'utilisation de ce terme dans les inscriptions runiques, provient uniquement des régions centrales de Suède et tend à figurer un terme générique pouvant aussi bien servir à désigner un navire de charge qu'un navire de guerre²⁴⁹.

Un autre exemple qui contrairement aux précédents apparaît plus de l'ordre de la création littéraire, se trouve dans l'*Yngvars saga víðforla* à propos de Sveinn Yngvarsson qui fit débarquer ses hommes dans un fjord où se trouvaient de nombreuses fermes et châteaux, pour ensuite commercer avec les populations indigènes, bien qu'aucune des deux parties ne réussisse véritablement à communiquer avec l'autre. Cet épisode peut néanmoins rappeler à une pratique que l'on retrouve dans certains récits de voyageurs arabes, celle du commerce silencieux. Toutefois, à la suite de ces échanges, un *girskr*, terme que l'on pourrait traduire

²⁴⁷ *Morkinskinna*, F. Jónsson (éd.), *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, 53, København : Gad, 1932, chap. 2.

²⁴⁸ *Bjarnar saga Hítðælakappa*, S. Nordal, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938, chap. 3, p. 118.

²⁴⁹ J. Jesch, *Ships and Men in the Late Viking Age, the Vocabulary of Runic Inscriptions and Skaldic Verse*, Woodbrige, Suffolk : Boydell and Brewer, 2001, p. 128-132.

par « Grec » bien que dans ce passage l'acceptation « habitant du *garðar* » semble plus appropriée²⁵⁰, voulut rompre un accord qui concernait un achat de peaux, ce qui déboucha sur une rixe sanglante et le massacre de nombre d'indigènes²⁵¹. Par la suite, lors d'une seconde escale, Sveinn entreprit cette fois-ci l'achat d'objets précieux, sans qu'il ne soit donné de détails de la part de l'auteur sur leur nature²⁵². On retrouve la même idée dans l'*Heimskringla* à propos d'un dénommé Gudleik, un marchand prospère de la région d'Adler en Norvège qui est habitué à commercer en de nombreux pays, dont le surnom Gerske renvoie là encore à l'idée d'une activité prolongée en *Garðaríki*. Au printemps 1017 alors qu'il équipait son navire pour s'en aller vers l'est, il fut convoqué par le roi de Norvège, Saint Olaf, qui lui fit part de sa volonté d'entrer en partenariat avec lui afin de se procurer de nombreux biens qu'il n'était possible de se procurer en Scandinavie. Après que de l'argent lui fut remis, il se rendit à *Hólmgarðr* où il se procura des vêtements fins pour le roi, qui devaient lui servir de vêtements d'apparat, des fourrures précieuses ainsi que de la vaisselle. À l'automne sur le chemin du retour, il fut attaqué et tué par Thorgaut Skarde. Ce dernier divisa son butin entre les membres de son expédition gardant les objets les plus précieux pour le roi de Suède, avant d'être lui-même défait et tué par Eyvind Huarhorm qui rapatria les biens à la cour de Norvège²⁵³.

Ces passages bien que créés de toutes pièces pour certains²⁵⁴, permettent de préciser quelles marchandises étaient échangées ou intéressaient les Scandinaves, et dans une plus large mesure, quels types de biens pouvaient être échangés ou achetés en *Garðaríki*. La fourrure est la marchandise la plus clairement évoquée par nos récits. Le commerce de fourrure se présente comme l'un des moteurs de l'économie du nord de la Rus'. Elle apparaît comme l'une des principales marchandises vouées à l'exportation comme le suggère dans le *Landnámabók* le nom de Skinna-Björn Skeggjason qui voyagea jusqu'à *Hólmgarðr*²⁵⁵. Ce nom qui apparaît dans plusieurs autres ouvrages renvoie aux peaux (*skinna*), et par extension aux fourrures, d'autant que la version complète de la *Þórðar saga hreðu* ainsi que la version

²⁵⁰ R. Boyer, op. cit., 2009, chap. 9, p. 64.

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² *Ibid.*, chap. 10, p. 66-67.

²⁵³ Snorri Sturluson, *Heimskringla, History of the Kings of Norway*, L. M. Hollander (trad.), Austin : University of Texas Press, 1964, chap. 64.

²⁵⁴ John Shafer remarque que ce récit d'échanges avec des populations indigènes, est par de nombreux aspects identiques aux épisodes de trocs avec les populations du Vínland, suggérant ainsi l'existence d'une paternelle commune. J. D. Shafer, *Saga-Accounts of Norse Far-Travellers*, Durham theses, Durham University, 2010, Available at Durham E-Theses Online : <http://etheses.dur.ac.uk/286/>, p. 195-197.

²⁵⁵ *Landnámabók*, dans *Íslendingabók, Landnámabók*, J. Benediktsson (éd.), *ÍF*, I, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1968, p. 174 ; *Þórðar saga hreðu*, J. Halldórsson (éd.), *ÍF*, XIV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1959, p. 212.

Melabók du *Landnámabók*, indiquent qu'il était habitué à faire de tels voyages, et qu'il était ainsi engagé là-bas dans « le commerce de fourrures et de tout autre bien »²⁵⁶. Dans ces sagas il apparaît d'ailleurs comme un personnage assez important sur l'île, ce qui suggère une probable réussite financière et une certaine prospérité acquises grâce à ce type d'activités, qui incluaient aussi l'exportation de fourrures à destination de l'Islande.

La production, l'échange et l'exportation de ce type de biens s'affichent, comme en témoignent l'archéologie ou encore les sources arabes et slavonnes, comme l'une des principales activités commerciales du nord de la Rus', qui participe d'ailleurs à l'afflux monétaire, notamment de pièces d'argent en provenance d'abord du monde musulman à l'Est, puis du monde germanique à l'Ouest. Or dans nos sources, ces figures que sont les fourrures, la vaisselle ou même l'argent, apparaissent toujours étroitement liées à l'univers du *Bjarmaland*, ce qui nous encourage une fois de plus à rapprocher le traitement de ces deux régions et à considérer que le *Bjarmaland* était physiquement et économiquement lié au *Garðaríki*, bien que dans les mentalités Scandinaves la distinction était faite entre ces deux espaces pourtant politiquement plus proche que les sources ne le laissent suggérer.

VI/ Voyageurs en Russie dans l'historiographie scandinave : tableaux récapitulatifs et analyse des données

A/Constitution des tableaux

Objectifs

L'ensemble des tableaux situés en annexe constitue la base analytique de ce chapitre III et dans une plus large mesure de nombreux pans de notre étude. Ils offrent une revue complète de toutes les sources scandinaves mentionnant des voyages à destination de la Russie au sens géographique ou de personnes y ayant séjourné. Pour ce qui est de l'Annexe III concernant les sagas, nous avons choisi dans ces tableaux de ne répertorier que les noms de voyageurs à destination de la Rus' ainsi que leurs objectifs et fonctions, et non l'intégralité des mentions géographiques concernant ces régions, point que nous avons d'ailleurs évoqué en détail dans notre second chapitre, où nous avons en plus de consigner chaque ouvrage faisant référence à la Rus' dans sa dimension géographique et politique, tenu à expliquer les

²⁵⁶ *Þórðar saga hreðu*, J. Halldórsson (éd.), *ÍF*, XIV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1959, p. 212.

tenants et aboutissants de tels récits. Ces tableaux se proposent donc de faire office de support à l'étude menée dans cette partie concernant les raisons de tels déplacements.

L'objectif d'un tel recensement est dans un premier temps de constituer une base de données utile pour toute étude future sur ces circulations entre monde scandinave et monde russe, permettant un travail de comparaison avec d'autres corpus de sources. Mais le recensement de ces Scandinaves qui circulèrent entre ces deux espaces géographiques permet aussi de porter un regard nouveau sur cette question des circulations d'hommes et de biens. Notre propos n'est pas à travers l'analyse de ces différents tableaux d'effectuer une étude démographique des migrations et autres mouvements, qui ne pourrait être possible du fait de la typologie même des sources et du trop faible nombre de témoignages à notre disposition. À travers la présentation de leurs origines géographiques, de leurs fonctions, de leurs objectifs, du contexte dans lequel ils évoluent, et du type de sources dont ces témoignages émanent, il s'agit d'offrir un nouvel aperçu sur ces hommes que l'archéologie ne saurait nous offrir, tout en soulignant les liens qui peuvent exister entre origines géographiques, activités en terre russe, et types de sources.

Les sources exploitées, dont nous avons précisé les spécificités en introduction, présentent toutefois des particularités dans le traitement qu'il faut leur accorder et dans les informations qu'elles nous livrent. Dans le cas des inscriptions runiques, l'exploitation de ces informations est facilitée par l'absence de rhétorique et des textes souvent explicites quant à la nature des activités du défunt et au lieu de sa mort. Se pose néanmoins toujours la question de la datation de tels objets, tout comme celle de l'origine des personnages qu'elles commémorent. Nous avons à cet effet pris le parti de faire figurer dans nos tableaux les datations fournies par la base de données *Samnordisk runtextdatabas*. De même, il est généralement admis que la pierre fut placée à un endroit en lien avec les commanditaires de l'inscription, bien souvent des membres du lignage du défunt, et par conséquent en lien avec les origines du défunt²⁵⁷.

Les documents historiographiques posent dans le cas des sagas, un problème d'historicité quant aux événements qu'elles décrivent, ayant souvent été consignés plusieurs siècles après ceux-ci. Bien qu'il soit difficile dans certains cas de vérifier la véracité des informations, ces documents offrent un regard aiguisé sur la société et ceux qui la composent, et se présentent ainsi comme autant de témoignages indirects des pratiques de l'époque viking mais surtout de la période durant laquelle elles ont été rédigées. Le plus important ici, n'est

²⁵⁷ R. Boyer, Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ?, Recueil d'études en hommage à Lucien Musset, *Cahier des Annales de Normandie*, 23, Caen, 1990, p. 109-126 ; voir Introduction.

donc pas la consignation des noms de voyageurs que nous avons seulement recensés à des fins pratiques, mais plutôt les raisons de leurs déplacements ainsi que leurs origines sociales et géographiques, afin d'établir d'éventuels liens entre ces différentes composantes, sans pour autant en faire une généralité, mais plutôt afin de formuler des hypothèses nouvelles sur ces voyages et voyageurs.

La question des témoignages fictifs, dont le traitement n'est pas le même, est quant à elle beaucoup plus simple, car dans notre cas elle ne fait souvent que figurer des pratiques ayant existé, l'étude des différents voyages se résumant alors à l'étude de figures littéraires. Cependant, de tels récits posent la question du lien existant entre le type de sources et le type de voyage entrepris par les personnages, où il s'agira dans notre cas de voir s'il existe des figures récurrentes (que ce soit dans l'objectif ou l'origine des voyageurs) en fonction du type de sources. Comme nous l'avons déjà précisé en introduction, le référencement des différentes stances se fera selon les principes de la base de données *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages* de l'Université d'Aberdeen.

Remarques sur la constitution et la présentation des tableaux

En ce qui concerne l'élaboration des tableaux nous avons pris le soin d'effectuer un découpage entre sources littéraires (sagas, documents diplomatiques, stances scaldiques...) et inscriptions runiques pour mieux figurer le décalage temporel qui s'opère dans la transmission de l'information. Pour ces inscriptions il a été choisi de proposer leur forme translittérée, leur forme normalisée en ancien islandais, ainsi que leur traduction en français, afin d'une part de souligner les altérations et les problèmes d'interprétations que de tels documents supposent, mais aussi de laisser au lecteur la possibilité de se faire sa propre idée sur d'éventuelles traductions. Ces différentes formes proviennent du logiciel *Samrun* ainsi que des différents recueils énumérés en bibliographie.

Les origines géographiques, le statut et la fonction de ces hommes, de même que l'objectif de ces voyages tels qu'ils sont recensés dans nos tableaux correspondent toujours aux données exposées dans les différentes sources. Elles ne font toutefois pas toujours explicitement cas de voyages. Il est parfois simplement suggéré, comme dans le cadre de voyages vers Byzance, ce que nous précisons à chaque fois. Nous avons aussi choisi d'intégrer les voyageurs qui avaient pour destination la terre russe, mais qui pour différentes raisons disparurent en chemin. Pour ce qui est des inscriptions runiques, la donne est

différente. Les objectifs et statuts de ces Scandinaves sont souvent aisément devinables en fonction de la formule inscrite sur la pierre, bien qu'en plusieurs occasions nous préférons ne pas prendre de risque et ainsi ne rien préciser. Concernant l'origine, nous avons fait le choix de préciser à chaque fois l'origine géographique de l'inscription, en partant du principe que les personnages évoqués étaient dans une très large mesure attachés aux régions où leur mort est commémorée.

Dans le cas des sources littéraires, cette datation des événements pose davantage de problèmes. Il arrive parfois que ces événements soient précisément datés par l'auteur, où que d'autres données du texte, telles que la mort d'un haut dignitaire, puissent aider à donner un ordre d'idée chronologique. Néanmoins, le problème de l'historicité de ces sources demeure entier. C'est d'ailleurs pour cela que l'analyse de ces différents tableaux se place dans notre cas en dehors de toute conception temporelle, dans le sens où nous n'étudions pas l'évolution de ces circulations à travers le temps. Cette donnée chronologique demeure toutefois importante pour ce qui est de la typologie des sources, afin de mettre en évidence d'éventuels liens entre évolution des genres littéraires et conception des voyages dans la Rus'.

Enfin, pour ce qui est des stances scaldiques, pour éviter toute répétition pouvant mener à une certaine confusion, nous avons choisi de répertorier les noms de voyageurs au sein des tableaux relatifs aux sagas car ces stances se trouvent consignées dans ces mêmes récits, dont ils développent bien souvent le propos. Les tableaux concernant les stances scaldiques situés en annexe servent néanmoins d'une part à alléger notre récit en évitant d'y inclure à outrance ces différents poèmes, mais aussi à figurer l'intégralité des mentions concernant le *Garðar* et l'*Austrvegr*. Nous en avons réalisé la traduction au sein de notre récit, à chaque fois que cela était pertinent pour notre développement.

B/ Analyse des données

Cette partie qui se veut en quelque sorte la conclusion de tout ce qui a été dit précédemment, se présente comme une mise en perspective des informations contenues dans les différents types de sources que nous avons pu évoquer.

Les inscriptions runiques concernant les déplacements d'hommes à l'Est et en Rus'

Il existe soixante-quatre inscriptions runiques datées de la période viking (800-1050, voire jusqu'en 1100-1130 en Suède) qui évoquent un séjour ou un voyage vers l'est et en *Garðaríki*²⁵⁸, dont vingt-six, soit plus du tiers, à propos de l'expédition d'Yngvarr²⁵⁹. Soixante et une de ces pierres ont été découvertes en Suède, centrées essentiellement autour du lac Mälär (Södermanland, Uppland, Västmanland) avec près de quarante-neuf inscriptions dont vingt-quatre liées au voyage d'Yngvarr. Ces inscriptions relatives à cette expédition montrent le lien qui pouvait exister entre ces différentes communautés dont les hommes se trouvaient réunis dans la même compagnie, autour du même projet, tout comme l'influence que ce même Yngvarr devait exercer dans ces régions, tant sur les hommes que sur les mentalités.

<u>Pays</u>	<u>Province</u>	<u>Nombre de mentions</u>	<u>Mentions du voyage d'Yngvarr</u>
Danemark	*	1	*
Norvège	*	1	*
Ukraine	*	1	*
Suède	Gotland	4	*
	Östergötland	4	2
	Öland	1	*
	Södermanland	28	15

²⁵⁸ DR 108 ; N 62 ; X UaFv1914;47 ; G 114 ; ?G 134 ; G 220 ; G 280 ; Ög 8 ; Ög 30 ; Ög 145 ; Ög 155 ; ÖI 28 (58) ; Sö 9 ; Sö 33 ; Sö 34 ; Sö 39 ; Sö 92 ; ?Sö 96 ; Sö 105 ; Sö 107 ; Sö 108 ; Sö 121 ; Sö 126 ; Sö 130 ; Sö 131 ; Sö 148 ; Sö 171 ; Sö 173 ; Sö 179 ; Sö 198 ; Sö 216 ; Sö 254 ; Sö 277 ; Sö 279 ; Sö 281 ; Sö 287 ; ?Sö 308 ; Sö 320 ; Sö 335 ; Sö 338 ; U 153 ; U 154 ; U 209 ; U 283 ; U 366 ; U 439 ; U 504 ; U 636 ; U 644 ; U 654 ; U 661 ; U 687 ; U 698 ; U 778 ; U 837 ; U 898 ; U 1143 ; U Fv1992;157 ; ?Vg 135 ; Vg 184 ; Vg 197 ; Vs 1 ; Vs 19 ; Vs Fv1988;36.

²⁵⁹ Ög 145 ; Ög 155 ; Sö 9 ; Sö 96 ; Sö 105 ; Sö 107 ; Sö 108 ; Sö 131 ; Sö 173 ; Sö 179 ; Sö 254 ; Sö 277 ; Sö 279 ; Sö 281 ; Sö 287 ; Sö 320 ; Sö 335 ; U 439 ; U 644 ; U 654 ; U 661 ; U 778 ; U 837 ; U 1143 ; U Fv1992;157 ; Vs 19.

	Uppland	18	8
	Västergötland	3	*
	Västmanland	3	1

Distribution des pierres par région

Il faut cependant faire attention à tout excès d'interprétation quant à la distribution géographique de ces différentes inscriptions. Cette pratique qui consiste à ériger des pierres runiques, qui dans notre cas servent à commémorer les défunts, n'est pas une pratique généralisée à l'ensemble du monde scandinave, la Norvège semblant en retrait de ce phénomène. De même de telles pratiques exigent souvent sur place la présence d'artisans spécialisés²⁶⁰, comme Brandr (Öl 28) ou Öpir (?Sö 308, U 687) dont les noms sont inclus dans les formules commémoratives. Ce même Öpir, connu pour avoir signé une cinquantaine d'inscriptions concentrées essentiellement dans l'Uppland, mais aussi dans le Gästrikland et le Södermanland, a dans les travaux d'Anders Sjöberg²⁶¹, puis d'Henrik Janson²⁶², fait l'objet d'une théorie le reliant au prêtre russe du nom d'*Upir Likhyi* (Упирь Лихый) qui a transcrit le *Livre des Psaume* du glagolitique vers le cyrillique pour le prince de Novgorod Vladimir Jaroslavovich. Cette théorie qui considère qu'Öpir aurait séjourné à Novgorod avant de rejoindre la Suède ne repose cependant que sur le rapprochement entre son nom germanique Ofægir Öpir, et cette étrange forme slave que l'on pourrait traduire par « vampire malfaisant »²⁶³, alors que les occupations de ces deux hommes semblent aux antipodes l'une de l'autre.

Parmi ces soixante-quatre inscriptions runiques, on recense soixante-seize personnes auxquelles on pourrait ajouter les frères et les compagnons du défunt suggérés dans ?Sö 308 et Sö 338. Sur ces soixante-seize personnes, soixante-quatre noms masculins ont été identifiés, les douze autres ne pouvant l'être du fait de l'état de conservation de la pierre. En

²⁶⁰ M. P. Barnes, *Runes, A Handbook*, Woodbridge, 2012, p. 66-68.

²⁶¹ A. Sjöberg, Pop Upir? Lichoij and the Swedish rune carver Ofeigr Upir, *Scando-Slavica*, vol. 28, 1, 1982, p. 109-124.

²⁶² J. H. Lind, *Varangians in Europe's Eastern and Northern Periphery, The Christianization of North and Eastern Europe c. 950-1050, A Plea for a Comparative Study*, 2004, version disponible sur le site <http://www.emenjanet.net>.

²⁶³ E. Löfstrand, *V nacale bylo slovo — om språkhistorisk forskning vid Institutionen för slaviska och baltiska språk, Föreläsningar hållna vid Institutionens för slaviska och baltiska språk femtioårsjubileum 1994*, archivé en 2007 à partir de l'original présent sur le site <http://web.archive.org>.

partant du principe que ces voyageurs sont souvent originaires, ou tout du moins attachés à la région où la pierre a été dressée, nous constatons que soixante-douze d'entre eux pourraient venir de Suède, un du Danemark, un autre de Norvège et enfin deux d'entre eux, Karl et Grani, mentionné sur la pierre de l'île de Berezan en Ukraine (X UaFv1914 ;47), ne peuvent être clairement identifiés bien qu'ils puissent être originaires du Gotland comme le suggère l'utilisation du terme *hvalf* (cerceuil/caveau) que l'on ne retrouve que dans cette région²⁶⁴.

Ces inscriptions n'évoquent que très rarement le statut des voyageurs ni même les raisons qui les poussèrent à voyager, bien que dans certains cas il soit aisé de les deviner comme pour les compagnons d'Yngvarr, qui si l'on se fie à la tradition historiographique se présentent de prime abord comme des aventuriers et des mercenaires. Parmi ces hommes on en compte vingt-neuf qui seraient tournés vers le métier des armes, deux marins, sept membres d'équipage qui sont à la fois marins et membres de l'expédition d'Yngvarr, qui suggérerait une activité en lien avec le mercenariat, et enfin un autre marin qui comme nous l'avons évoqué à propos de l'inscription runique Sö 198, pourrait être un marchand.

<u>Fonction</u>	<u>Avéré</u>	<u>Hypothèse</u>	<u>Total</u>
Guerrier	3 (Ög 8) ; 1 (Ög 145) ; 1 5Sö 126) ; 1 (Sö 254) ; 1 (Sö 277) ; 1+ (Sö 338) ; 2 (U 698) ; 1 (U 837) ; 2 (Vg 184)	1 (Ög 155) ; 1 (Sö 9) ; 1 (Sö 105) ; 1 (Sö 107) ; 1 (Sö 108) ; 1 (Sö 131) ; 1 (Sö 173) ; 2 (Sö 179) ; 1 (Sö 279) ; 1 (Sö 281) ; 1 (Sö 287) ; 1 (Sö 320) ; 1 (U 1143) ; 1 (U FV1992;157) ; 1 (Vs 19)	29
Marin	1 (Sö 39) ; 1 (Sö 171)		2
Marin/Guerrier ?²⁶⁵		2 (Sö 335) ; 1 (U439) ; 1 (U 644) ; 1 (U654) ; 1 (U 661) ; 1 (U 778)	7

²⁶⁴ La forme de la pierre semblent abonder en ce sens. F. Braun, T. J. Arne, Den Svenska runstenen från ön Berezan utanför Dneprmyrningen, *Fornvännen årgång*, 9, 1914, p. 44-48.

²⁶⁵ Le statut de guerrier n'étant pas clairement, nous avons choisi dans les graphiques qui suivent de comptabiliser ces voyageurs en tant que marins.

Marin/Marchand ? ²⁶⁶		1 (Sö 198)	1
---------------------------------	--	------------	---

Fonction des voyageurs dans le corpus runique

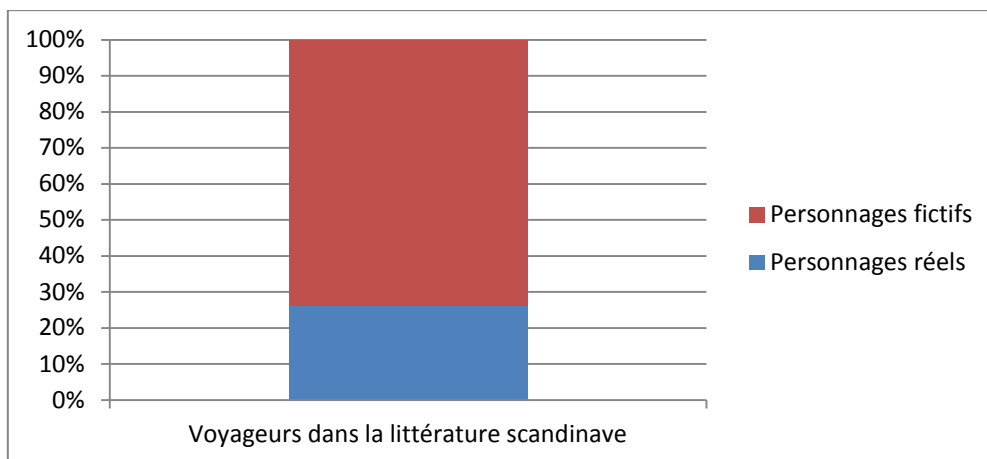
Le fait que la majorité des voyageurs dont il est question dans ces inscriptions soient des mercenaires ou des aventuriers s'explique par la nature même des inscriptions runiques, qui dans notre cas commémorent la disparition de Scandinaves à l'Est, leur mort étant souvent liée à des activités dangereuses telles que le mercenariat ou la navigation.

Les voyageurs dans la littérature scandinave

Dans la littérature ce ne sont pas moins de cent trente Scandinaves qui évoluent en Rus' et dans une plus large mesure à l'Est, qu'ils voyagent en direction de celle-ci, évoluant un temps dans cet espace, où qu'ils y soient déjà installés. À travers le terme de « littérature » nous avons choisi de regrouper les sources scandinaves rédigées en latin, les sagas, mais aussi la poésie scaldique, car ce sont dans ces mêmes sagas que figurent ces poèmes, dont elles développent le contenu. Parmi ces cent trente personnes, on retrouve huit femmes, à chaque fois de sang royal, ainsi que quatre-vingt-seize personnages fictifs²⁶⁷, dont cinq femmes. Pour plus de clarté nous avons choisi dans les tableaux qui suivent d'isoler ces personnages fictifs, essentiellement issus du genre des *fornaldarsögur*, dont les récits héroïques appartiennent souvent au domaine du fantastique. Cette distinction ne doit pas pour autant occulter le fait que pour nombre de ces personnages dits « réels », nous n'avons pas d'autres traces de leur existence, et que c'est souvent sur la qualité et le contenu de la source que nous basons ce jugement partial. Rappelons tout de même que ces personnages issus de l'imagination, peuvent à bien des égards nous renseigner sur le monde dans lequel vivaient les Scandinaves, sur leur histoire, mais aussi sur leur mentalité et la façon dont ils percevaient l'espace environnant.

²⁶⁶ De même le statut de marchand n'étant pas clairement défini, nous avons aussi choisi dans les graphiques de comptabiliser ces voyageurs en tant que marins.

²⁶⁷ Parmi ces personnages fictifs nous avons fait le choix d'y ranger l'Yngvar des sagas, dont les exploits sont résolument fantaisistes, bien qu'un Yngvar ait vraisemblablement existé et mené une expédition à l'Est comme en témoignent les inscriptions runiques.



Part des personnages fictifs dans la littérature scandinave

<u>Origine</u>	<u>Personnages réels</u>	<u>Personnages fictifs</u>	<u>Total</u>
Danemark	4	5	9
Islande	9	2	11
Norvège	17	35	52
Suède	2	30	32
Danemark/Russie²⁶⁸	1	*	1
Inconnu/Russie	1	24	25

Origines des voyageurs

A la lecture de ces tableaux, on s'aperçoit tout d'abord que les origines géographiques de ces hommes sont à l'inverse des pierres runiques centrées à la fois sur la Norvège et la

²⁶⁸ Pour les personnages réels, il s'agit de Valdemar, le fils de Canut IV et d'Engilborg qui naquit en Russie mais retourna plus tard reprendre le trône du Danemark. Pour les personnages fictifs il s'agit dans la *Göngu-Hrólfs saga* des personnages d'ascendance scandinave résidant à *Hólmgarðr*, mais surtout des guerriers du prince Eirik originaires des « régions environnantes », sans qu'il ne soit fait plus de précision sur ces régions. S'agit-il de la Rus' ou des régions situées plus à l'ouest, d'où ce dernier est originaire, et où il serait logique qu'il ait de nombreux alliés. *Göngu-Hrólfs saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Canongate, 1980, chap. 31.

Suède. A la différence des inscriptions runiques, on remarquera dans le cas des « personnages réels », la part plus réduite d'hommes d'armes qui se rendent dans ces régions ainsi que l'absence de marins, ceci étant essentiellement dû à la nature même des sagas royales, très représentées dans notre corpus, qui préfèrent consigner les faits relatifs aux différentes dynasties royales et à leur évolution. On remarquera ainsi l'omniprésence dans le cas des « personnages réels » issus de la littérature, de personnes de haut rang, associés aux pouvoirs locaux, parmi lesquels dignitaires, aristocrates, messagers ou encore rois, princes et princesses, dans le cas d'exil, de visite à la cour des princes russes, ou encore d'unions matrimoniales. Les sagas nous renseignent ainsi indirectement sur l'existence de ces réseaux d'alliances et sur les liens qui existaient entre les cours scandinaves et la cour de Russie. Pour ce qui est des récits fictifs, les personnages qu'ils soient aristocrates ou guerriers, sont majoritairement associés au métier des armes et au mercenariat, et livrent de nombreux combats à l'Est qui leurs apportent gloire et richesse.

<u>Statut</u>	<u>Personnages réels</u>	<u>Personnages fictifs</u>	<u>Total</u>
Aristocrate	8	15	23
Dignitaire	4	*	4
Homme d'arme/Guerrier	2	66	67
Homme d'Église/Missionnaire	2	2	4
Homme libre²⁶⁹	6	1	7
Marchand	5	*	5
Roi/Reine/Prince/Princesse	7	12	19

Statut des voyageurs

²⁶⁹ Nous y avons inclus Viljham de la *Göngu-Hrólfs saga* qui bien que fils de fermier jouit de toute la liberté nécessaire pour rejoindre l'expédition de Hrólfr à destination du *Garðaríki*.

Apprentissage/Fostorage	1	*	1
Dignitaire/Messager	5	*	5
Missionnaire/Évangélisation	2	2	4
Esclave	1	*	1
Exil	5	*	5
Marchand	5	*	5
Mariage²⁷⁰	1	2	3
Mercenariat/Homme d'arme	7	67	74
Roi/Reine/Prince/Aristocratie locale	2	13	15
Pillage/Prise de ville ou de territoires	4	11	15
Visite à la Cour	1	1	2

Fonctions remplies sur le sol russe²⁷¹

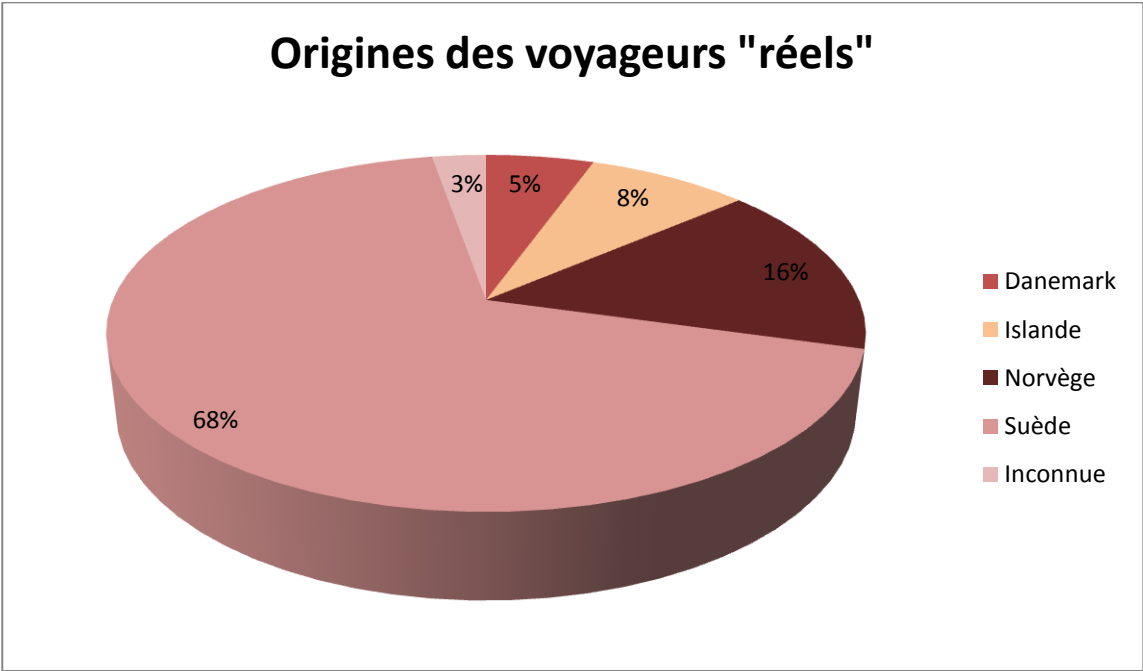
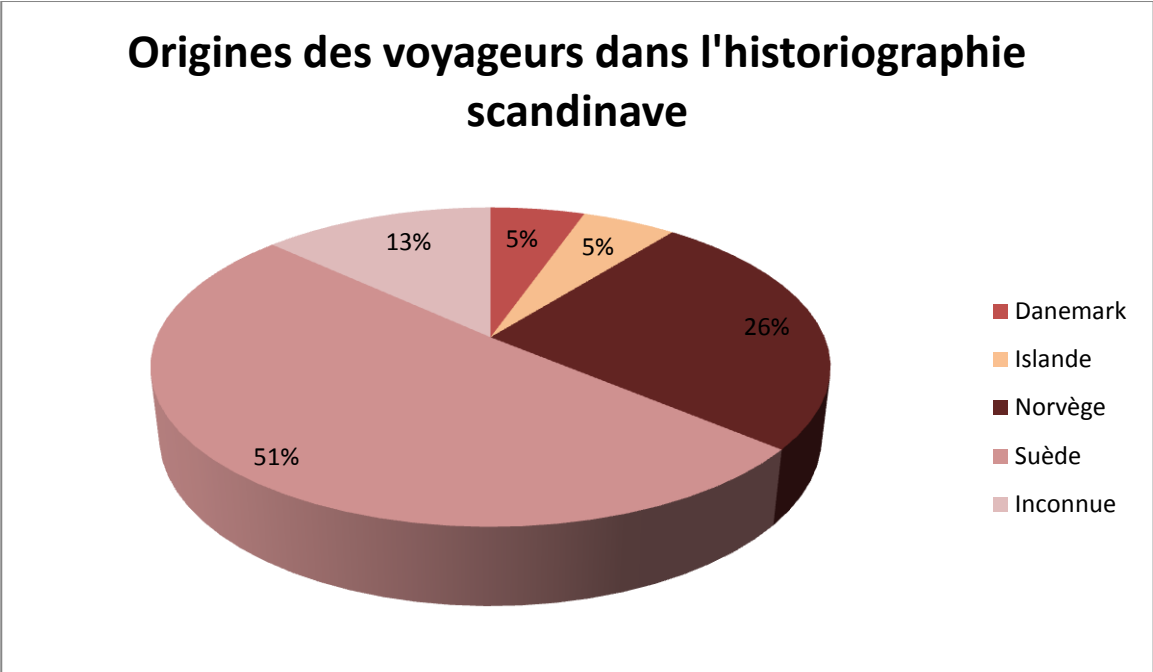
Graphiques et exploitation des données relatives à l'historiographie scandinave

Le regroupement et le traitement de ces différentes informations nous a conduit à l'élaboration de graphiques. Ceux-ci ne sauraient ni figurer une réalité statistique, ni celle du terrain que seule l'archéologie saurait rendre. Il s'agit ici de mettre en valeur les informations que le corpus de sources scandinaves nous présente à propos des circulations. Nous avons

²⁷⁰ Nous avons choisi de placer Angantyr parmi les voyageurs dont l'objectif était l'union matrimoniale avec un membre de l'aristocratie locale russe, tandis que ses onze frères, pourtant présents à *Aldeigjuborg*, ont été décompté parmi les guerriers car ils sont décrits à de nombreuses reprises comme des bersekers et qu'ils ne prennent aucune part active aux tractations débouchant sur cette union. *Hervarar saga ok Heiðreiks, op. cit.*, 1956, chap. 2.

²⁷¹ On parle ici des fonctions premières remplies par le personnage lors de son séjour en Russie, et non de la signification secondaire que ses actions peuvent à certain moment revêtir.

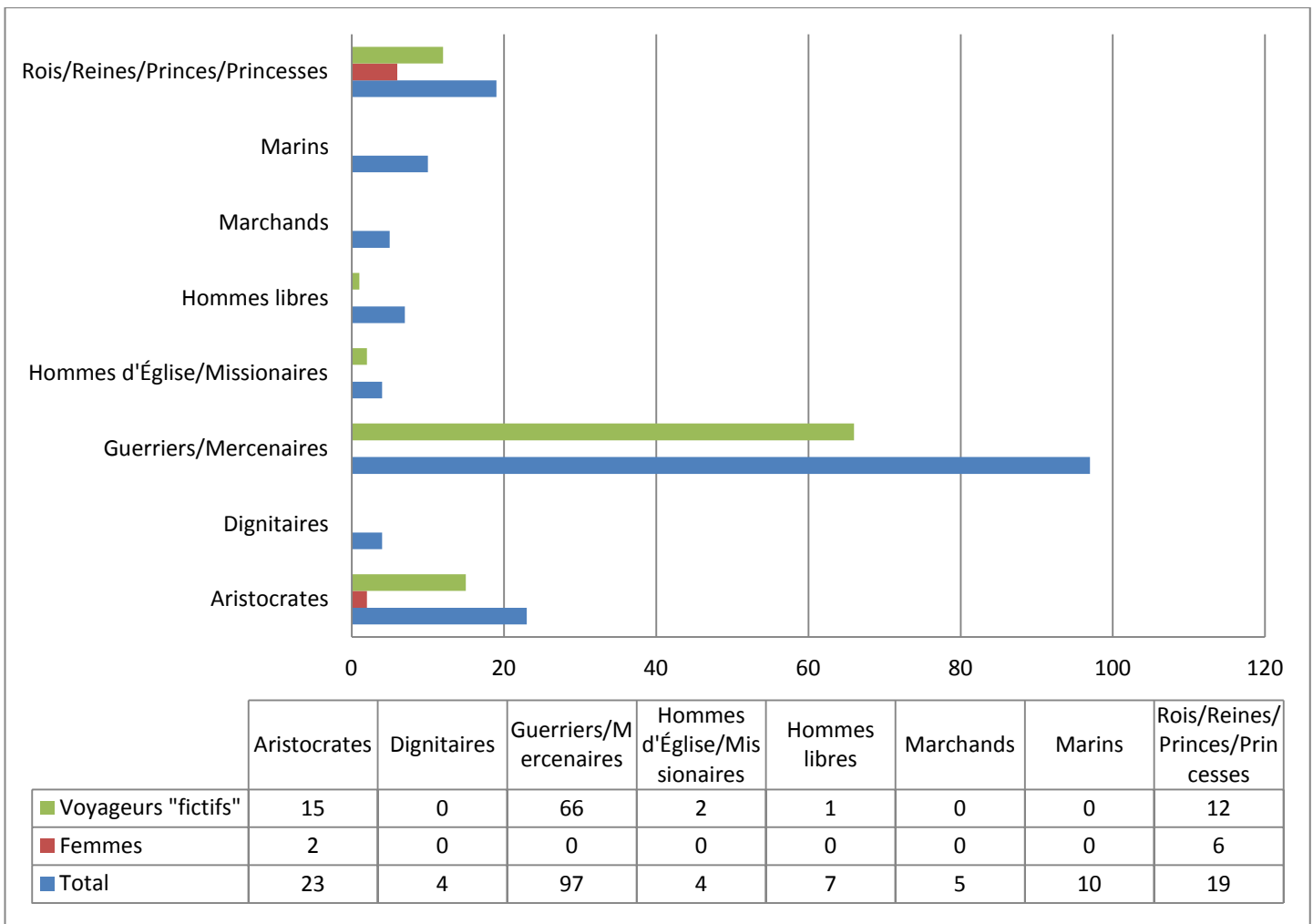
ainsi choisi de mettre en avant un certain nombre de points qui semblent mériter une attention plus particulière, comme la part des personnages et récits fictifs dans ces voyages, l'origine géographique des voyageurs, la répartition des objectifs de ces déplacements, et enfin la fonction sociale des voyageurs. Nous avons de fait choisi de présenter les résultats rapportés à l'ensemble des mentions de voyageurs, ainsi qu'à l'ensemble des voyageurs supposés « réels » afin de mettre en relief les différences qui existent entre les deux.



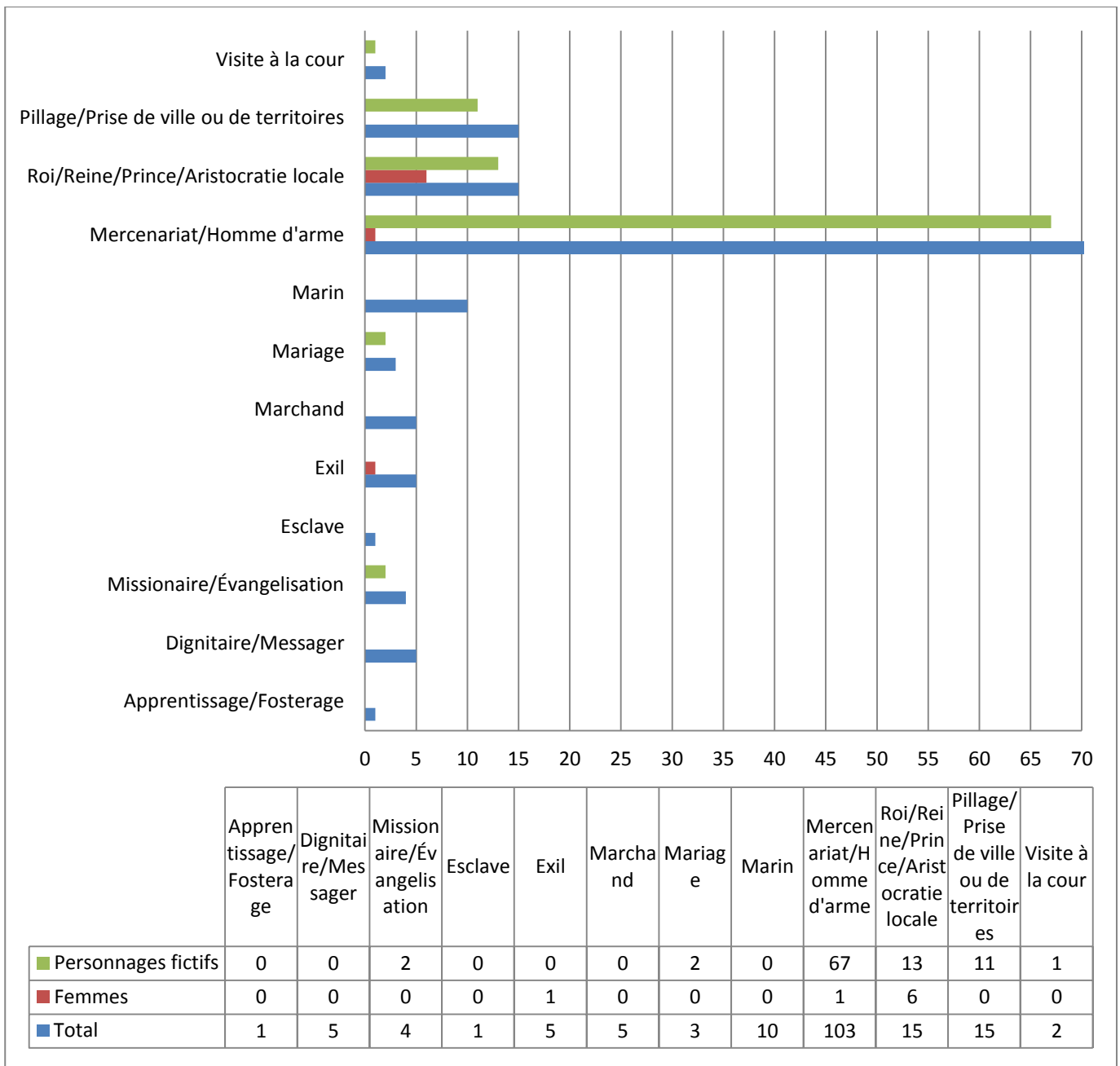
Sur un total de deux cent six voyageurs dont le nom nous est parvenu, cent dix sont considérés comme ayant réellement existé et non comme étant le produit d'une création littéraire. Dans les deux cas nous constatons une écrasante majorité de voyageurs suédois, avec 51 % des noms de voyageurs dans l'historiographie en général, et 68 % parmi les voyageurs réels, un fait qui est essentiellement dû au corpus runique, avec pas moins de soixante-quatorze hommes sûrement originaires de Suède. À la lecture de ces graphiques, contrairement à l'idée que l'on s'en fait, on constate que le voyage en Russie n'était pas uniquement le fait des Suédois, certes géographiquement proches, auxquels les « Rus' » étaient liés.

Avec seulement onze mentions, les Danois représentent les parents pauvres de ces voyages, qui parmi les « personnages réels » sont uniquement le fait de personnes de sang royal. En Norvège, parmi les voyageurs avérés, ce sont soit des marchands, soit des personnages de hauts rangs qui effectuent ces déplacements, tandis qu'en Islande il s'agit d'hommes libres, dans le cadre de l'exercice d'une profession, qu'elle soit celle de mercenaire (cinq mentions), de marchand (une mention), de missionnaire (une mention), ou encore lors de raids et pillages estivaux (deux mentions).

L'activité de mercenaire et d'homme d'arme est la plus représentée une fois atteint le sol russe, ce qui corrobore en quelque sorte les sources slavonnes qui témoignent des nombreuses recrues impliquées dans les différentes guerres internes et externes au territoire. Mais au final nous insisterons sur le fait que la répartition de ces activités et leur description sont intimement liées à la source dont ces informations sont issues. Les inscriptions runiques sont ainsi dédiées à la mémoire de personnages disparus, une fin prématurée très souvent liée à l'activité guerrière ou de marin exercée sur place. Les *fornaldarsögur* pour leur part placent les personnages dont elles comptent les exploits dans des situations héroïques, souvent liées au combat et à l'accomplissement de quêtes. Les *konungasögur*, liées à l'histoire des familles royales relatent les interactions de ces rois, reines, princes et princesses avec la cour de Russie, alors que les *íslendigasögur*, qui racontent l'histoire des premiers habitants d'Islande se concentrent sur les différentes activités qu'exerçaient ces hommes libres.



Statut social des voyageurs en Russie



Fonction des voyageurs en Russie

Conclusion

À travers cette étude sur la circulation des Scandinaves en Russie entre les IXe-XIIe siècles, sur une période embrassant à la fois âge viking et constitution de l'État russe, nous nous sommes efforcés de proposer une image nouvelle des liens entretenus par la Rus' avec le monde scandinave. Au-delà de l'aspect purement politique de la participation de ces hommes venus du Nord au processus d'élaboration de la Rus', notre idée était de plonger dans l'histoire des relations entretenues par ces deux espaces. Cet examen placé sous le prisme scandinave, c'est-à-dire à travers l'étude de l'historiographie scandinave, mais aussi centré sur l'individu de même origine, nous est apparu comme un choix logique pour plusieurs raisons. Tout d'abord, car l'étude approfondie de tous les corpus de sources disponibles n'aurait pu s'effectuer durant la période de temps limitée que constitue une thèse. Malgré des références récurrentes au matériel archéologique, aux sources slavonnes, byzantines, latines ou encore arabo-persanes, un traitement plus en profondeur de ces ensembles, outre le fait de nécessiter des compétences historiques, techniques et linguistiques particulières, ne peut être le fait d'un individu isolé et nécessite au contraire la contribution d'équipes et de pôles de recherche différents. D'autre part, une telle orientation thématique s'est opérée en fonction de deux constats. Celui tout d'abord de l'étrange pauvreté de la recherche française sur la question qui ne compte qu'un nombre réduit d'ouvrages récents. On ne peut d'ailleurs que s'attrister du sort réservé à la recherche en France sur la littérature scandinave médiévale et plus généralement sur le phénomène viking, qui malgré un fond de ressource extraordinaire conservé en grande partie à la bibliothèque Nordique de Paris, s'est vu cette dernière décennie dépossédée de ses crédits et réduite comme peau de chagrin. Espérons d'ailleurs que le retour au premier plan dans la culture populaire des Vikings, à travers la bande dessinée ou le cinéma puissent insuffler une nouvelle dynamique et entraîner de nouvelles vocations.

Notre travail avait donc pour objectif premier de constituer une base de données exhaustive recensant tous les témoignages de l'historiographie scandinave relatifs à la Russie et aux circulations dans cet espace pour en effectuer une relecture critique. En nous centrant sur ce problème des circulations dans la Rus' ancienne à travers le spectre scandinave, qui s'inscrit dans la thématique plus vaste du rôle joué par les Scandinaves dans l'essor économique et politique de la Rus' des IXe-XIe siècles, nous avons tenté d'offrir une vision

de l'activité des Scandinaves qui sortait quelque peu des sentiers battus. Notre regard s'est ainsi porté sur trois thématiques qui nous semblaient déterminantes dans l'étude de ces phénomènes de transits : la reconstitution des voies de circulation et des modalités de transport, une étude critique des témoignages scandinaves sur la Rus', le passage en revue des différents types de transferts, qu'ils soient humains, économiques ou culturels dès lors qu'ils étaient évoqués ou suggérés par l'historiographie scandinave.

Navigation et voies de communication dans la Rus'

Nous avons donc tout d'abord tenté de reconstituer ces différentes voies de transit, qui pour l'époque sont avant tout fluviales, les routes terrestres n'étant utilisées qu'au niveau local. Il en ressort que le développement de voies de transit long cours à travers la Rus' est due à deux phénomènes étroitement liés : celui de l'intensification du commerce d'abord à destination de l'Orient à partir du IX^e siècle jusqu'à la moitié du Xe siècle, puis avec Byzance à partir de 900, qui prend son essor durant la seconde moitié du Xe siècle, mais aussi la venue des Scandinaves en Russie, attirés par de nouveaux débouchés commerciaux. Le développement des sites proto-urbains, de même que les trouvailles scandinaves et numéraires témoignent parfaitement du fait que cette colonisation s'est effectuée en lien direct avec le développement et l'utilisation soutenue d'un réseau de routes et de voies de transport reliant la Rus' aux différents espaces qui la bordaient.

Nous avons par la suite tenté de mettre en lumière les différentes modalités de circulations le long de ces voies. À défaut d'un matériel archéologique abondant, le choix s'est porté sur l'historiographie pour nous livrer des indications sur la manière dont les contemporains transitaient le long de ces voies. À la manière de l'exemple normand qui pour l'époque ne dispose pas d'un matériel archéologique naval, nous avons tenté de restituer par effet de comparaison et grâce à l'analyse linguistique et iconographique, les principales embarcations qui étaient utilisées, pour ainsi voir dans quelle mesure les Scandinaves eurent un impact sur la culture nautique de la Rus'. En réponse à cette vision qui voudrait faire de la circulation en Russie une navigation monolithique à bord de simples monoxyles ou au contraire d'embarcations scandinaves, nous avons pu nous rendre compte qu'il existait une multitude de types de navigation qui dépendaient à la fois des traditions technologiques locales, de l'environnement dans lequel elles étaient utilisées, tout comme de leurs fonctions premières.

Il en ressort également que la langue russe ne bénéficia pas d'un apport scandinave aussi important que les langues occidentales puisque seuls quatre termes furent incorporés au lexique nautique. Néanmoins, la transmission des vocables *snekkja/шнека/шняка* et *skeið/скыдь/скедия* relatifs aux navires, apparaît comme un phénomène partagé par l'Est et l'Ouest. Il ne semble pourtant pas aussi pertinent que les Russes aient utilisé le type exact de navires auxquels ces termes renvoyaient. Dotés d'une architecture d'inspiration scandinave dont les dimensions devaient varier selon les régions, leurs dénominations renvoyaient avant tout à leur conceptualisation en tant qu'éléments de pouvoir. L'apport des Scandinaves à la culture maritime de la Rus' semble ainsi bien moindre que dans les fondations occidentales, bien que nous ayons aussi pu isoler une tentative de structuration de la production maritime à des fins commerciales et guerrières, chose que l'on retrouve aussi dans le monde anglo-normand, qui répondait dans la Rus' à une volonté de sécuriser les convois marchands face à la menace pechenègue, mais aussi de constituer des flottes d'envergures lors des différentes expéditions vers Constantinople. Là où l'adoption d'un vocabulaire nautique semble relever d'un phénomène d'acculturation linguistique, l'adaptation dans sa forme primitive de ce principe, connu chez les Scandinaves sous le nom de *leiðangr*, figure l'expression d'un système mis en place par une élite scandinave dont on ne conserve pas de traces après le Xe siècle, après que ceux-ci se soient fondus parmi les populations locales.

Pour sa part, l'examen des voyages d'essais nous offre la possibilité de mesurer certaines données de ces voyages qui nous échappent par le simple fait qu'elles n'ont jamais été consignées, telles que la durée exacte de ces entreprises, de même que les difficultés auxquelles elles se heurtaient. Ces différentes reconstitutions nous informent qu'il fallait ainsi au moins une saison entière, soit plus de trois mois, pour effectuer l'intégralité du voyage menant du nord de la Rus' jusqu'à Constantinople. Ces durées pouvaient grandement varier en fonction des conditions de navigation et des différentes haltes, mais cela pose néanmoins la question de la composition de ces voyages dont le retour ne pouvait s'envisager la même année. Mais ces résultats ne sauraient traduire une absolue généralité, tout d'abord par le simple fait qu'ils furent effectués à bord d'embarcations d'inspiration scandinave, qui pour certaines ne se destinent nullement à une navigation fluviale. De même, le changement dans la constitution des cours d'eau de même que l'inexpérience des équipages offrent des obstacles de taille dans la prise en compte de tels résultats.

Le traitement de l'espace russe dans l'historiographie scandinave

À travers le recensement et l'examen critique de toutes les descriptions et évocations de la terre russe dans l'historiographie scandinave, il nous a été possible en plus de pouvoir retracer certains itinéraires, de reconsidérer le rapport que les Scandinaves, qu'ils soient voyageurs ou écrivains, entretenaient à cet espace qu'il nous a à cette occasion fallut redéfinir. La Russie des sources scandinaves ne correspond que rarement à la Rus' médiévale telle que l'évoquent les sources slavonnes. Au contraire, elle renvoie dans son acceptation politique à un espace réduit centré autour de quelques grandes villes princières, et surtout autour de Novgorod. Dans son sens géographique, malgré une fréquentation assidue des voyageurs venus du Nord, elle ne connaît pas vraiment de description approfondie avant la seconde moitié du XIIIe siècle. La géographie russe telle qu'elle est pensée, se présente alors comme une construction littéraire bien loin des réalités physiques et historiques, et s'affiche en réalité comme le résultat d'un syncrétisme entre littérature classique, témoignages oraux, informations de la période viking et données contemporaines du rédacteur. Ce type de descriptions connaît par la suite une nette évolution, puisque de simples mentions toponymiques destinées à situer le récit dans un espace aux contours flous, on passe à partir du XIIIe siècle et le genre des sagas fantastiques, à une volonté de faire œuvre d'ethnographe et ainsi de présenter au mieux les territoires dans lesquels se déroule le récit. La Russie sert alors de décor exotique aux aventures des héros scandinaves et se présente selon une structure concentrique, où plus on s'éloigne de la capitale princière, plus les régions deviennent sauvages. Cet espace ne connaît d'ailleurs de frontières que par la rupture qu'il offre avec l'univers scandinave à l'ouest et avec l'Empire byzantin au sud, tandis qu'au nord et à l'est, ses frontières varient selon la plume des auteurs, pour qui le changement de végétation et d'écosystème constitue le marqueur essentiel du passage d'une région à l'autre. Mais ces descriptions de la Russie, de ses paysages, de ses populations, et des interactions entre héros et populations locales, participent en fait à deux phénomènes étroitement liés : celui du développement personnel du héros en tant que Chrétien et Scandinave, et la définition des marges du monde scandinave et des populations qui le composent. Par un effet de miroir inversé, la magnification des qualités du héros entraîne ainsi la définition d'un idéal scandinave qui s'oppose aux populations rencontrées dans cet espace. La géographie physique, très lacunaire, fait alors place à une conception mentale de la géographie et des frontières reposant sur la définition de l'altérité et la prise de conscience de l'unité culturelle scandinave.

Cette thématique de la construction de l'espace dans l'historiographie scandinave se trouve d'ailleurs à l'honneur cette année de la *16th International Saga Conference*, ce qui je l'espère débouchera sur des collaborations futures et une comparaison à moyen terme sur la manière dont les Scandinaves percevaient d'autres espaces tels que l'Empire byzantin ou encore certaines terres à l'Ouest comme le *Vinland*, avec lesquelles il semblerait qu'on puisse trouver des points communs. De même ce projet de comparaison intervient en réponse à la naissance d'un projet de recherche lancé cette année par l'Université Franco-allemande autour des questions du voyage dans la littérature et de la littérature de voyage, où il sera par la suite l'occasion de se questionner sur la place des inscriptions runiques dans ce type de récits. Car en plus de constituer des marqueurs géographiques de par la place qu'elles occupent dans l'espace où elles furent érigées, elles consignent un grand nombre d'informations sur ceux qui voyagèrent et les raisons de leur disparition. Bien que laconiques, ces récits nous permettent bien plus que la littérature scandinave de reconstituer des itinéraires, et par un recoupement avec d'autres corpus d'élaborer de véritables récits de voyages.

Voyageurs dans la Rus' ancienne à la lumière des sources scandinaves

En plus de constituer un référencement de tous les individus réels ou fictifs qui ont foulé la terre russe d'après l'historiographie scandinave, l'objectif de cette troisième partie résidait dans la volonté d'offrir une vision différente de celle que nous offrent les chroniques russes et l'archéologie à propos de ces déplacements. On ne retrouve dans ce corpus que d'infimes traces de la migration des Rus' et de l'émergence de la formation politique du même nom, notamment dans le genre plus tardif des sagas fantastiques, qui nous font part de l'établissement de jarls et autres princes d'origine scandinave en Russie et leurs batailles pour le contrôle de ces régions, dans un contexte qui demeure toutefois intemporel et empreint de mythologie. Les autres sources offrent au contraire des épisodes ponctuels, presque toujours indépendants les uns des autres, et ne font dans le cas des récits « réels » jamais référence à des migrations de groupes, se concentrant sur des récits plus individuels.

Ce référencement fut donc l'occasion pour nous de mettre en valeur la grande variété de contextes dans lesquels pouvaient s'effectuer ces voyages. La distinction entre motifs littéraires et motifs réels y est souvent bien mince, l'historicité des sources étant là encore toujours sujette à questionnement, à l'exception des inscriptions runiques qui nous fournissent des détails sur le lieu et parfois la raison de la disparition du défunt, sur son activité, mais

aussi sur sa terre d'origine. Néanmoins, cette pratique qui consiste à faire graver ces inscriptions n'étant pas rependue de manière uniforme dans le monde scandinave, il apparaît dangereux de porter des conclusions sur l'origine de ces voyageurs. La littérature montre que ces hommes pouvaient venir de tous pays, mais qu'il existait une très nette corrélation entre origine, fonction exercée dans le pays d'origine, fonction exercée en Russie, et enfin le type de sources d'où proviennent ces informations. Ainsi on constate que les sagas royales qui se concentrent sur les événements relatifs aux dynasties princières suédoise, danoise, et surtout norvégienne, nous parlent d'exils et d'unions dynastiques, alors que les sagas des Islandais, se concentrent sur des sujets plus pragmatiques tels que le service en tant que mercenaire ou en tant que marchand des hommes libres qui peuplaient l'île. Ce motif du mercenariat et de l'expédition guerrière s'affiche d'ailleurs comme la principale raison de ces déplacements, le mercenariat s'exerçant presque toujours dans la région de Novgorod, ce qui tend à confirmer la tradition rendue par les chroniques, des multiples recrutements de mercenaires varègues à partir de cette ville. Pour une raison étrange, l'historiographie ne nous renseigne par ailleurs que très peu sur les marchands et marchandises qui transitaient à partir ou à destination de la Rus'. En seconde lecture, la figure de l'argent que l'on retrouve dans les récits relatifs au *Bjarmaland*, apparaît toutefois comme un témoin de l'intensité des circulations monétaires venues d'abord de l'Orient entre les IXe et XIe siècles, puis du monde germanique, dans le cadre notamment du commerce des fourrures en provenance du nord de la Rus' et des rives de la mer Blanche, dont nous conservons quelques traces dans les sagas, et dont témoigne plus largement l'archéologie.

Cet examen qui initialement visait à juger de l'importance des témoignages des Scandinaves au retour de leurs voyages à l'Est n'apporta hélas pas les résultats escomptés puisqu'en réalité nous ne disposons que de très peu de récits d'itinéraires « réels », et qu'en aucun cas ceux-ci ne dépassent la simple expression de quelques orientations cardinales, sans pour autant nous renseigner sur les modalités ou encore les durées de transit. Néanmoins, ils nous offrent une vision plus humaine de ces déplacements, où il est parfois difficile de dissocier le réel du fictif. Cela ne veut pas pour autant dire que de tels transferts oraux n'existaient pas. Mais étonnamment on ne les trouve pas au niveau de ces récits de voyages, mais enfouis plus profondément dans la littérature sous forme de motifs empruntés aux traditions historiographiques russe ou encore byzantine, qui entendus lors de ces séjours furent transmis et souvent adaptés tels quels par les écrivains scandinaves.

Annexes

Annexe I : Typologie des navires scandinaves

Les sagas scandinaves nous ont laissé de nombreux témoignages sur les noms donnés aux différents types d'embarcations qui naviguaient à l'époque viking¹. Cette terminologie est sans conteste la preuve d'une véritable classification savante de ces navires et se présente de ce fait comme un outil indispensable dans l'identification des navires qui parcoururent le nord de l'Europe, mais aussi la Russie médiévale.

Au sein de cette typologie, on distingue deux types d'embarcations : le navire, qui est désigné généralement par le terme *skip*, qui s'oppose au *bátr*, simple barque ou canot (*eptirbátr*). Dans la catégorie des navires on distingue ensuite deux grands types : le *herskip* et le *kauskip*. Le *herskip* est le navire de guerre, également nommé *langskip* « long bateau », tandis que le *kauskip* est le « bateau marchand », aussi appelé *byrðingr* « navire de charge ». Ces deux groupes se décomposent ensuite en une multitude d'embarcations.

Dans la catégorie des *herskips* on distingue essentiellement la *snekkja* et la *skeið*, qui sont deux catégories de longs bateaux. Les bateaux de guerre de la période viking sont d'une construction très différente des bateaux de commerce. Ce sont des bateaux longs et fins, dont la longueur représente de six à onze fois la largeur. De tels navires ont été retrouvés dans des tumulus à Ladby et Hedeby, et au fond du port de Hedeby en Allemagne, à Skuldelev près de Roskilde au Danemark, ainsi qu'à Fotevik en Suède². Les vestiges de ces navires nous apportent des témoignages concrets sur la technologie et l'idéologie mises en œuvre pour leur construction. Les différents niveaux de qualité de réalisation artisanale et de finition appliquées dans la construction des bateaux traduisent le statut social des propriétaires des navires.

Parallèlement au navire de guerre, un autre type de navire spécifiquement conçu pour le commerce fait son apparition durant la période viking. Ces bateaux sont construits selon les mêmes principes que les bateaux de guerre, mais leurs formes sont plus amples et leurs

¹ J. Renaud, La Mer et le Bateau dans les Sagas, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridet (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 229-246.

² O. Crumlin-Pedersen, Les types et les dimensions des bateaux de 800 à 1400 de notre ère, *Aspects of Maritime Scandinavia AD 200- 1200 : Proceedings of the Nordic Seminar on Maritime Aspects of Archaeology, Roskilde, 13th-15th March, 1989*, Århus : Kannike Tryk, 1991, p. 69-82 ; O. Crumlin-Pedersen, *Viking-Age Ships and shipbuilding in Hedeby/Haithabu and Schleswig*, Ships and boats of the North, vol. 2, Schleswig-Roskilde, 1997 ; *The Skuldelev ships : topography, archaeology, history, conservation and display*, Ships and Boats of the North, vol. 1-2, O. Crumlin-Pedersen, O. Olsen (éds.), Roskilde : Viking Ship Museum, 2002.

charpentes plus fortes. Ils ne disposent que de peu de rames, ce qui indique que la voile était leur principal moyen de propulsion, la rame ne servant qu'à effectuer des manœuvres d'arrivée ou de départ ou encore à négocier des passages difficiles. Presque tous ont dans leur partie centrale un espace destiné à contenir la cargaison, la manœuvre s'effectuant sur des tillacs à l'avant et à l'arrière du bateau. Le matériel archéologique semble montrer que ce type de navire apparaît au IXe siècle mais qu'au siècle suivant il est exclusivement destiné au transport des marchandises. On a maintes fois affirmé qu'il avait été impossible de transformer les bateaux vikings en bateaux de marchandises et que, par conséquent, ils ont dû être remplacés par les cogues, des bateaux beaucoup plus grands et plus économiques. Ces affirmations ne cadrent cependant aucunement avec les découvertes archéologiques³. Au XIe siècle il existe ainsi une grande diversité de ces navires pouvant charger de 5 à plus de 50 tonnes. Les bateaux de cette période se différencient les uns des autres par leurs constructions et par leurs lignes, influencées par des particularités régionales. Parmi ces *kauskips*, le principal navire de charge des Vikings mais aussi le plus connu était le *knörr*. On distingue aussi la *róðrarferja*, sorte de barge à fond plat et à rames, le *kuggr*, au départ un navire marchand qui par la suite fut utilisé à des fins militaires jusqu'au XIIIe siècle, et la *skúta*, petit navire à tout faire utilisé dans le cadre du cabotage. Ceux de plus petite envergure incluaient les *eikja*, sortes de petits bachots, les *ferja*, des bachots plus larges, les *byrðingr*, larges et hauts de bordage, lourds et lents, qui transportaient de lourdes cargaisons le long des côtes. Enfin parmi ces navires de charge on peut aussi distinguer les navires de servitude, parmi lesquels on retrouve la *skuta*, de petite taille et assez proche des cotres, les *karfi*, bateaux de servitude locale dont la désinence serait attachée au mot latin *carabus*, et enfin les *roðrarferja*, des petits esquifs à rames utilisés pour les déplacements le long des côtes. D'une manière plus générale, les vaisseaux sont aussi souvent nommés en fonction du nombre de leurs bancs de rame : ainsi *sexoeringr* équivaut à un six-rames, *tólfoeringr* à un douze-rames, tandis qu'un *fimtánessa* désigne quinze bancs de rameurs, un *tvítugssessa* vingt bancs, et un *tritugssessa* en désigne trente⁴.

³ O. Crumlin-Pedersen, *op. cit.*, 1991.

⁴ J. Renaud, *op. cit.*, 2002, p. 229-246.

Désinence ancien scandinave	Équivalence	Type	Archéologie	Notes
<i>bátr</i>	Barque	K		
<i>byrðingar</i> (sing. <i>byrðingr</i>)	Navire de charge	K		
<i>eikja</i>	Petit bachot	H		
<i>eptirbátr</i>	Canot	K		
<i>ferja</i>	Bachot/ plus large que l' <i>eikja</i>	H		
<i>herskip</i>	Navire de guerre	H		
<i>karfi</i>	Bateau de servitude locale	H		Du latin <i>carabus</i>
<i>kauskip</i>	Navire marchand	K		<i>Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve</i> , chap. LVI ⁵
<i>knörr</i>	Navire de charge	K	Navire de charge, Skuldelev 1	Poèmes scaldiques, inscriptions runiques, sagas islandaises
<i>kuggr</i>		H-K		Au départ un navire marchand qui par la suite fut utilisé à des fins militaires jusqu'au XIIIe siècle
<i>langskip</i>	Grands bateaux/	H		- <i>Saga des Orcadiens</i> ,

⁵ *Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve*, dans *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. LVI.

	longs bateaux			chap. LXVII ⁶ - <i>Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve</i> , chap. LVI ⁷
<i>róðrarferja</i>	Barge à fond plat et à rames	K		
<i>skeið</i>	Navire de guerre excepté dans deux inscriptions scaldiques	H	Navire de guerre de plus de 25 bancs. Epave Skuldelev 2 (30 m, 58 rames)	- 3 inscriptions runiques - 68 mentions dans les poèmes scaldiques ⁸
<i>skip</i>	Navire sans véritable distinction	H-K		- 6 voire 7 inscriptions runiques ⁹ - stances scaldiques ou ce terme est surtout utilisé à des fins métriques et rythmiques
<i>skútur</i> (sing. <i>skúta</i>)	Cotres / petit navire destiné au cabotage	K		- <i>Saga des Orcadiens</i> , chap. LXVII ¹⁰ - <i>Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve</i> , chap. LVI ¹¹

⁶ *La Saga des Orcadiens, Orkneyinga saga*, J. Renaud (trad.), Paris : Aubier, 1990, chap. LXVII.

⁷ *Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve, op. cit.*, 1987, chap. LVI.

⁸ Anon *Líkn* 33 ; Anon (*MH*) 1 ; Anon *Oddm* 1 ; Anon (*Styrb*) 2 ; Anon *Sveinfl* 1 ; Arn *Hardr* 3 ; Arn *Hryn* 4,7,10 ; Arn *Magnr* 14 ; Arn *Porfdr* 6,13 ; Bjbp *Jóms* 15,38,40 ; Bqlv *Hardr* 2,5,8 ; Edáð *Banddr* 7 ; Gsind *Hákr* 2 ; Halli *XI Fl* 2 ; Hfr *Erfól* 6 ; Hharð *Gamv* 6 ; HSt *Rst* 14,15 ; Hókr *Eirfl* 2,6,7,8 ; Ólhelg *Lv* 7 ; Ótt *Hfl* 16 ; Ótt *Knútdr* 1 ; Sigv *Austv* 9 ; Sigv *Erlfl* 1,2,3 ; Sigv *Nesv* 8,10 ; Sigv *Víkv* 3,5 ; SnSt *Ht* 21 ; Sturl *Hrafn* 3 ; Sturl *Hákfl* 1 ; Sturl *Hryn* 3,6,14 ; Tindr *Hákr* 4,5,9,10 ; Valg *Har* 1,6,9,10 ; ÞjóðA *Frag* 1 ; ÞjóðA *Har* 1,2,5 ; ÞjóðA *Magn* 9 ; ÞjóðA *Magnfl* 12 ; ÞjóðA *Sex* 9 ; ÞKolb *Eindr* 1,2,4,12,16 ; Þul *Skipa* 1.

⁹ D 68, D 335, Sö 164, U 439, U 778, U FV1946:258, et peut être D EM1985:265.

¹⁰ *La Saga des Orcadiens, Orkneyinga saga, op. cit.*, 1990, chap. LXVII.

¹¹ *Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve, op. cit.*, 1987, chap. LVI.

<i>snekkja</i>	Esnèque	K	Navire de guerre de 20 bancs. Pas d'épaves correspondantes stricto sensu, mais le bateau de Ladby et Skuldelev 5 sont les plus proches	- Sagas islandaises ¹² - <i>Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve</i> , chap. LVI ¹³ - 8 stances scaldiques, dont sept sont datées de la moitié du Xe siècle ¹⁴ . Au sein du corpus scaldique, il s'agit d'un navire d'une trentaine de bancs, plus grand que la <i>skeið</i>
<i>stórskip</i>	Grand bateau			<i>Saga des Orcadiens</i> , chap. LXVII ¹⁵
H = <i>Herskip</i> / catégorie des navires de guerre				
K = <i>Kauskip</i> / catégorie des navires de charge				

Typologie des navires scandinaves de la période viking

Ces différents types de navires ne sont pas tous en fonction pour la période qui nous intéresse. Certains sont plus tardifs, et empruntés au vocabulaire en usage aux XIIIe et XIVe siècles, dates de rédaction de certaines sagas. Par ailleurs, l'analogie qui peut être faite entre nom de navire et navire correspondant demeure ardue. Les noms de navires tels qu'ils nous sont donnés par les sources écrites renvoient à des archétypes. Ils possèdent des dimensions, un aspect et une fonction spécifiques. De fait, établir le schéma suivant : nom = type = épave reviendrait à nier toute évolution technologique ou influence locale dans la construction. Il existe certes des principes architecturaux communs à toutes ces embarcations,

¹² Voir le Chapitre III, partie I/A/ sur la terminologie scandinave des navires.

¹³ *Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve*, op. cit., 1987, chap. LVI.

¹⁴ Arn *Þorfr* 6 ; Arn *Hardr* 4 ; Arn *Frag* 2 ; Bølv *Hardr* 2 ; Þjóða *Magnfl* 2 ; Þjóða *Sex* 22,23 ; Þkolb *Eindr* 2.

¹⁵ *La Saga des Orcadiens, Orkneyinga saga*, op. cit., 1990, chap. LXVII.

cependant l'examen des différentes épaves à notre disposition montre la singularité de chacune d'entre elles.

Annexe II : La notion d'épave chez les Scandinaves

Dans les pays nordiques, les épaves (*reki*) constituaient depuis l'époque viking une source de revenus non négligeable. Était considéré comme *reki* tout ce qui s'échouait sur les côtes. L'historiographie scandinave et notamment les sagas nous offrent ainsi bon nombre d'exemples de ce que l'on considérerait comme *reki* et des problèmes suscités par leur propriété. Dans ces récits, il est souvent attesté que le bois, les baleines ou même parfois les marchandises et embarcations échouées sont choses assez courantes¹. Il est relaté que les Scandinaves avaient ainsi pour habitude de s'approprier ce qu'ils trouvaient sur les rivages². En Islande notamment, en raison du manque de bois et de la fréquence des échouages de baleines et autres gros poissons, les « épaves » étaient une véritable source de revenus pour les insulaires. La principale question était de savoir à qui revenait le droit de se les approprier. Dans la *Grettis saga* il est mentionné que « Thorgrímr et les siens ne purent prouver qu'ils avaient payé pour les terres et le droit aux épaves que leur contestait Flosi. [...] qu'il soit établi légalement que chacun aura la possession des épaves qui s'échoueront sur sa propre terre »³. En principe le rivage appartenait aux fermiers avoisinants, sauf quelques portions (*almenningar*), qui étaient laissées à la disposition de tous. Aussi, il est dit dans l'*Hávarðar saga Ísfirðings* que Thorbjörn et Hávarðr « avaient droit de propriété sur les épaves de part et d'autre de *Laugaból* »⁴. Mais cela n'évite pas pour autant les conflits qui sont nombreux dès qu'il s'agit d'épaves. Dans ce même récit, lorsqu'une baleine vint échouer sur les rivages de l'*Ísafjörðr*, au même endroit où Thorbjörn et Hávarðr avaient droit de propriété, s'ensuit une dispute pour savoir à qui reviendrait l'animal échoué. Dans la *Fóstbræða saga*, Thorgeirr « alla aussi dans les *Strandir* et il était avec ses compagnons sur une baleine qui s'était

¹ « Grímr le Chauve était grand constructeur de bateaux, et le bois échoué ne manquait pas dans l'Ouest, dans le Mýrar », *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve, Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. XIX, vers 1533, p. 54.

² « Ils (Óspakr et son fils) avaient toujours un bateau au mouillage, et ils s'approprièrent ce qui leur convenait des biens ou épaves de quiconque », *Saga de Sorri le Godi, Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. LVI, vers 1603, p. 311.

³ *Saga de Grettir, Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. XII, vers 1761, p. 785.

⁴ *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr, Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. III, vers 1741, p. 725.

échouée sur les *almenningar* »⁵. Cette trouvaille aboutit à une rixe mortelle avec d'autres prétendants à la dépouille.

La question de la propriété se présente comme le problème majeur soulevé par ces différents récits. À qui reviennent-elles en dernier lieu ? À leur possesseur dans le cas d'épaves d'embarcations ou de marchandises tombées à la mer ? Au propriétaire de la terre sur laquelle elle s'est échouée ? Ou encore à celui qui en a fait la découverte ?

Il ne faut cependant pas perdre de vue que les sagas représentent des sources historiques singulières et que les récits qui y figurent requièrent une lecture particulière. Il n'est pas de notre propos d'aborder la question amplement discutée de la valeur historique de ces sagas, ni de savoir si les faits qui y sont abordés sont avérés ou non⁶. Mais la récurrence des récits relatifs aux épaves, notamment dans le cadre des *Sagas des Islandais*, qui s'attachent à présenter le quotidien des premiers colons de l'île, montre bien qu'il s'agissait d'un problème très sérieux chez les Scandinaves, qui était bien souvent l'objet de querelles sanglantes, ce qui donnera lieu à l'adoption de lois qui offraient un chapitre spécial sur la question.

La mise par écrit/la législation des épaves

Il n'est donc pas étonnant que ce problème fût abordé au sein des premiers recueils de lois scandinaves et notamment dans le plus ancien d'entre eux : les *Grágás* qui nous sont parvenues par l'intermédiaire de deux versions révisées et enrichies du XIIIe siècle⁷. Ce recueil de lois scandinaves fut rédigé entre 1117-1118 en Islande, par des colons d'origine essentiellement norvégienne installés depuis le début du Xe siècle. Ces lois furent en grande partie importées de Norvège par Ulfjótr puis enrichies par différentes coutumes, lois orales et lois adoptées lors des assemblées (*þings*) où se regroupaient hommes libres et propriétaires terriens⁸. Elles se présentent donc comme le prisme le plus fiable sous lequel il faut imaginer les lois qui avaient cours dans le monde scandinave aux Xe et XIe siècles, car nous n'avons hélas pas de connaissance directe des lois norvégiennes originales du début du Xe siècle

⁵ Saga des frères jurés, *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. VII, vers 1718, p. 654.

⁶ H. Pálsson, *Oral tradition and saga writing*, Wien : Fassbaender, 1999.

⁷ A. Dennis, P. Foote, R. Perkins, *Laws of Early Iceland, Grágás*, Tome I, Winnipeg : University of Manitoba Press, 1980 ; A. Dennis, P. Foote, R. Perkins, *Laws of Early Iceland, Grágás*, Tome II, Winnipeg : University of Manitoba Press, 2000. Les articles de lois tirés de ces deux ouvrages seront cités selon le schéma suivant : *K+ numéro*.

⁸ *Íslendingabók, Landnámabók*, J. Benediktsson (éd.), ÍF, I, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1968, chap. 2, p. 6-7.

auxquelles celles-ci font écho. Avant leur codification, pour l'époque il est préférable de parler de coutumes, plus que d'un réel droit.

Dans ces *Grágás* un chapitre spécial (*Rekatbátttr*) qui regroupe dix clauses, traite tout spécialement de la question relative à la propriété des épaves, c'est-à-dire de tout ce qui est rejeté sur le rivage : embarcations, corps, biens de valeurs, bois et cétacés. Il y est précisé qu'un paysan (*bóndi*) possédait, outre ses terres et sa demeure, une portion de rivage, celle qui correspondait à ses champs en général, et que ce qui s'y échouait lui revenait, tout ou partie, selon les normes fixées. Rappelons qu'il y avait alors des portions de rivages qui appartenaient à des propriétaires, le reste étant laissé à la disposition de tous. Ainsi, « chacun possède les épaves qui arrivent sur ses terres, bois, phoques, baleines et poissons, à moins qu'il les ait vendues, ou données, et chacun aura droit à ce sur quoi il est légalement attitré »⁹. Il est aussi possible pour le propriétaire du rivage de faire marquer le bois qui s'échoue, de même que de réclamer réparation si quelqu'un venait à lui dérober quelque chose échouée sur son rivage : « Si du bois arrive sur le rivage appartenant à un homme, celui-ci peut y apposer sa marque. [...] Si ce rondin arrive sur le rivage d'un autre homme, alors il appartient à celui qui l'a marqué, et l'homme à qui appartient la terre sur laquelle il a dérivé doit envoyer un mot quand il peut à l'homme auquel il (le tronc) appartient »¹⁰. De même : « Si une embarcation se trouve prêt d'un rivage et qu'elle endommage des éléments de sa coque ou d'accastillage tels que ses rames, alors il est autorisé à prendre des morceaux de bois sur le rivage à condition d'offrir une compensation financière au propriétaire du rivage sous peine de recevoir une amende »¹¹.

La propriété des biens, épaves et marchandises fait l'objet d'un long article où sont précisées les choses suivantes : « Si des corps et des biens sont rejetés sur le rivage, alors le propriétaire de la maison la plus proche doit bouger les corps [...] et prendre soin des biens et bouger le corps avec le propriétaire de la terre s'il n'a pas suffisamment de gens pour s'en charger seul. Le propriétaire de la terre doit prendre suffisamment de ces mêmes biens pour les dépenses relatives à l'enterrement et au service funéraire, et il doit montrer à ses voisins ce qu'il a pris et aussi ce qu'il reste [...]. Les biens rejetés sur le rivage avec des corps sont appelés « rejets de la vague » et ainsi en est-il des biens dont les possesseurs sont tous considérés comme morts même si aucun corps n'est rejeté avec eux sur le rivage. Le possesseur de la terre doit prendre soin de ces biens comme s'il en était le possesseur lui-

⁹ K 209, p. 141.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ K 210, p. 141.

même, mais il n'en a pas à prendre la responsabilité. Si des héritiers des personnes à qui appartenaient de tels biens, viennent pour eux, il faut au moins deux personnes pour les identifier, qualifiées en termes d'attachement, qui savaient ce qu'ils avaient emporté à bord du navire [...] »¹². Cet article conclut ensuite longuement sur la manière dont les biens doivent être reversés entièrement ou en partie aux propriétaires après réunion et avis d'un conseil selon des procédures clairement définies. Nous pouvons cependant penser que contrairement aux autres articles qui semblent s'inspirer de coutumes plus anciennes, celui-ci fut le produit de l'adoption de la culture chrétienne, qui pour empêcher les conflits et les meurtres inhérents à ces problèmes de propriété et de pillage, fait cas du propriétaire originel de l'épave et des marchandises, qui possède dès lors le droit de réclamer ses biens en suivant une procédure clairement établie.

Il est bien évidemment impossible de penser que ces mêmes lois furent l'apanage des Scandinaves en Russie, ce d'autant plus que les lois que nous avons sous les yeux furent rédigées un siècle et demi après la période qui nous intéresse. À cela, ajoutons que le système sur lequel reposent en grande partie ces lois met en avant la propriété terrienne aux mains de fermiers libres, tandis que le système russe reposait sur l'appropriation des terres par les seigneurs locaux et leur clientèle. Ne perdons cependant pas de vue que bon nombre de ces lois et coutumes existaient bien avant cette rédaction tardive. Leur codification ne s'est opérée qu'après l'adoption de l'écriture latine cursive en concomitance avec l'adoption du christianisme, la complexité et la longueur d'un tel ouvrage rendant quasi-impossible sa rédaction à l'aide de l'alphabet runique. Ces lois sont ainsi le produit d'une certaine conception de la propriété de ces *réki* héritée de coutumes plus anciennes. Il en ressort qu'elles devenaient la propriété du détenteur du littoral sur lequel marchandises et épaves avaient échoué. Dans le cas où le littoral n'appartenait à personne, elles revenaient à celui qui les avait trouvées.

Contexte culturel russe et transmissions

Le concept d'épave dans la législation russe

¹² K 218, p. 148-149.

Pour l'époque médiévale, il n'existe qu'un seul exemple de législation relative à la navigation, sous forme d'une clause présente dans la version courte de la *Pravda* transmise au sein de la *Première Chronique de Novgorod*¹³ :

А если украдет ладью, то за ладью хозяину платитъ 30 резан, а штрафа князю 60 резан.

Celui qui vole un bateau, il doit payer 30 rezanas pour le bateau et une amende de 60 rezanas (pour le prince).

La clause ne concerne que le système d'amendes appliqué en cas de vol de bateau, le rédacteur ne précisant pas si ces amendes concernaient aussi le vol de navires échoués. Nous remarquerons cependant que le terme servant à désigner les navires est le terme d'origine slave *lodj'a*, qui de manière générale sert à désigner les navires marchands de plus petites tailles, par opposition aux termes *korabl'*, *chnieka* ou encore *skyd'/skedija*¹⁴. La version longue de la *Pravda*, plus tardive, ne fait quant à elle que reprendre ce système d'amende en cas de vol de navire en l'enrichissant cette fois-ci d'une typologie distinguant les différents types de navires :

Если кто украдет ладью, то 60 кун штрафа князю, а саму эту ладью вернуть;
а за морскую ладью — 3 гривны, а за набойную ладью — 2 гривны, за челн
— 20 кун, а за струг — гривна.

Si quelqu'un vole une *lodj'a* alors il devra payer une amende de 60 kuhns au prince, il devra restituer le bateau, au marin il paiera – 3 grivnas pour une « Naboynyou » *lodj'a* (bateau de haut bord), 2 grivnas pour un « cheln » et 20 kuhns pour un « strug ».

Nous ne trouvons en réalité aucune trace d'un droit coutumier maritime qui serait inspiré des pratiques scandinaves ou byzantines et encore moins ce concept d'épave qui aurait pu être transmis à l'instar des autres colonies vikings de l'Ouest par les migrants scandinaves. On notera d'ailleurs que dans les sources russes contemporaines, plusieurs textes évoquent des naufrages mais qu'il n'existe pas de mot désignant l'épave que ce soit en vieux slave ou en vieux russe vernaculaire ou littéraire. Le premier d'entre eux, rédigé en vieux slave

¹³ M. Szeftel, *Documents de droit public relatifs à la Russie médiévale*, Bruxelles, 1963, p. 36.

¹⁴ Voir Chapitre II.

concerne la traduction du chapitre XXVII des *Actes des Apôtres* où à la suite d'une tempête Paul s'échoue avec son équipage en Adriatique. En vieux russe littéraire, il s'agit dans la *PVL* de l'échec de l'expédition maritime de 1043 contre Byzance. De même en russe littéraire moderne, il n'existe pas non plus de mot pour l'épave. On traduit en fait ce concept par la périphrase « vaisseau échoué », ou plus couramment par *обломки после кораблекрушения* qui signifie littéralement « morceaux résultant d'un naufrage ».

Un autre exemple de transmission : le cas normand

Il est notable au contraire qu'en Normandie, lors de leur installation, les Scandinaves n'ont pas manqué de transmettre cette notion à laquelle ils accordaient tant d'importance. Elle fut adaptée dans la législation mais aussi incorporée au vocabulaire local, où le mot (*v*)*reki* a été employé en Normandie dans deux contextes différents bien que sa signification générale conserve toujours l'idée de « rejet de la mer »¹⁵. Il a donné le mot *vrec* et son composé *vág-rek(i)*, qui signifie « rejet de la vague » et qui a donné le mot *varech* qui désignera plus tard dans le français standard l'ensemble des algues brunes¹⁶. Ce mot est attesté en Normandie entre 1056 et 1066 dans une charte de Guillaume le Bâtard en faveur de Notre-Dame de Coutances sous la forme *veresc*. Le scribe qui a rédigé l'acte propose une traduction latine qui correspond parfaitement à l'étymologie du mot :

[...] *decima* [...] *tocius quoque ejecti quod in illis finibus dicitur veresc*.¹⁷

[...] la dîme [...] de tout ce qui est rejeté par la mer qui dans ce pays s'appelle *veresc*.

L'utilisation de ce mot s'applique ainsi aux épaves échouées sur le rivage : baleine, bois d'échouage, navire, et a désigné un droit propre à la Normandie qui perdurera jusqu'à la Révolution française : le droit de *varech* selon lequel le seigneur pouvait revendiquer toutes les épaves et choses qui arrivaient sur ses plages¹⁸. Ce droit de *varech* était très impopulaire et méprisé dans le monde chrétien, mais très honorable dans le monde scandinave, en

¹⁵ Le mot *varech*, de l'ancien scandinave (*v*)*reki*, renvoie dans un contexte juridique à l'épave marine dont la propriété est légiférée et dans le contexte de la pêche, aux algues rejetées par la mer, qui peuvent servir à la consommation ou comme engrais ; E. Ridel, *Les Vikings et les mots, L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris : Éditions Errance, 2009, p. 275-276.

¹⁶ E. Ridel, *L'héritage des Vikings dans le domaine de la pêche en Normandie (du XIe siècle à nos jours), L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen, PUC, 2002, p. 374.

¹⁷ J. Fontanel, *Le cartulaire du chapitre cathédral de Coutances, Étude et Édition critique*, Saint-Lô, 2003, 340 (1056-1066).

¹⁸ Le mot *varech* peut prendre les orthographes suivantes selon les localités de Normandie et des îles anglo-saxonnes : *varech*, *varest*, *verec*, *veresc*, *veriscum* (lat.), *vrec*, *waerece*, *wreck*, *wereq*, *werec*.

Normandie mais aussi en Gascogne. La nature même et l'entendue de ce droit de *varech* sont d'abord précisées par les chartes ducales dont la lecture nous révèle qu'il portait à la fois sur les poissons et cétacés¹⁹, sur les navires²⁰, sur les épaves échouées sur le littoral ou retrouvées dans un port, ou sur les épaves découvertes en mer, en tout cas en mer bordière²¹. Sa première rédaction fut cependant plus tardive. On le retrouve dans le *Très Ancien Coutumier* (1218-1223), puis dans la *Summa de legibus* (1254-1258)²², et de manière plus détaillées dans la *Coutume rédigée de Normandie* (1583), où pas moins de sept articles lui sont consacrés²³. Ce droit coutumier autorisait donc les seigneurs fonciers à devenir propriétaires des épaves jetées sur le rivage bordant leurs terres. Cependant au début du XIIe siècle, le droit de varech devint le monopole du Duc qui s'en appropria les aspects les plus intéressants. Une charte d'Henry Ier s'attache ainsi à mentionner le *wreck* dans la liste des cas royaux, rappelant la place qu'il entend tenir sur le produit des naufrages et sur le littoral²⁴. De fait, dès la fin du XIe siècle, le prince se pose comme le grand protecteur des victimes de naufrages. Il veille à ce que les droits de ces derniers soient respectés. Le récit d'Orderic Vital est évocateur²⁵, de même que l'acte de 1078-1086 par lequel Guillaume le Conquérant ordonne que l'abbé d'Abbotbury dispose de tout ce qui appartient à son église en respect du *wreck* et « que le navire échoué sur sa terre lui soit remis s'il parvient à prouver qu'il lui appartient de droit »²⁶. La question des épaves est dès lors pour le Duc l'occasion d'imposer sa loi au détriment des coutumes

¹⁹ Dans les *Actes du Duc de Normandie*, deux actes font état de ce droit sur les cétacés : l'acte 214 (1056-1066) consiste en une donation de Guillaume le Batârd envers l'église Notre Dame de Coutances qui se voit offrir la dîme des langues de *craspois* (c'est-à-dire les cétacés échoués sur la côte), entre la rivière du Caredel et celle du Thar, ainsi que la dîme des épaves (*veresc*). Dans l'acte 224 (1063-1066), ce même Guillaume le Batârd octroie aux 5 chanoines de la chapelle de Notre-Dame au château de Cherbourg, la nageoire droite du *craspois* ainsi que le droit d'épave (*werec*) entre le Tharel et le Thar ; *Recueil des actes du Duc de Normandie, 911-1066, op. cit.*, 1961, 214 et 224. Ces mêmes actes sont repris au sein du *Cartulaire du chapitre cathédral de Coutances*, J. Fontanel, *op. cit.*, 2003, 339 et 340. Sur la chasse aux cétacés : L. Musset, Quelques notes sur les baleiniers normands du Xème au XIIIème siècle, *Revue d'Histoire économique et sociale*, XLII, 1964, p. 150.

²⁰ Deux chartes de 1083-1084 mentionnent successivement le *wreck* et le *navium fructuris* ; *Regesta Regum Anglo-normannorum, op. cit.*, 1962, n° 110 et n° 114.

²¹ Etienne pour Saint-Benoît de Holme mentionne le *wreck* « *in mari, in litore et in portibus maris* » ; *Regesta Regum Anglo-normannorum, op. cit.*, n° 399.

²² *Coutumiers de Normandie, Le très ancien coutumier*, E. J. Tardif (éd.), Rouen, 1903.

²³ *Summa de legibus normannie in curia laicali ou coutumier latin de Normandie*, F. Simon (éd.), Rennes, 1896.

²⁴ *Regesta Regum Anglo-normannorum, op. cit.*, n° 911.

²⁵ Orderic Vital, *Historia ecclesiastica, op. cit.*, 1980, vol. IV, p. 280 : « *Quattuor naves magna quas canardes vocant de Nothuegia in Angliam appulsae sunt quibus Robertus (Robert de Mowbrai) et Morellus nepos eius ac satellites eorum occurrerunt, et pacificis mercatoribus quicquid habebant violenter abstulerunt. Illi autem amissis rebus suis ad regem accesserunt damnique sui querimoniam lacriminaliter deprompserunt. Qui mox imperiose mandavit Roberto, ut mercatoribus ablata restitueret continuo sed omnino contempta est huiusmodi iussis. Magnanimus autem rex quantitatem rerum quas amiserant inquisivit et omnia de suo eis erario restituit. Deinde ad curiam suam Robertum accersit sed ille venire noluit* ».

²⁶ *Regesta Regum Anglo-normannorum, op. cit.*, 1998, n° 3 : « *Et navem illam que in terra sua fracta est, si iuste istrationari poteri ad ius ecclesie sue pertinere similiter volo ut habebat* ».

féodales²⁷. Il parvient d'une part à faire valoir son droit sur la partie la plus précieuse du *wreck*, et d'autre part à modifier la coutume en vigueur pour développer sa propre réglementation. C'est d'ailleurs ce que fait Henri Ier qui corrige sur initiative royale, la loi du *wreck*, en abolissant la coutume devenue insupportable mais pourtant valable (*absque calumpnia*), qui cédait aux seigneurs côtiers les biens naufragés aux dépens des survivants. Cette mesure est reprise à la fin du XIIe siècle dans le *Très Ancien Coutumier* et s'applique sur tout le littoral anglo-normand (*per imperii sui spatia*) tandis que les contrevenants sont désormais soumis à de lourdes pénalités²⁸. De manière analogue, on constate que ce privilège était également en vigueur au Danemark pour la même époque où la loi du Jutland (1241) octroyait au roi « les trésors, les épaves et les poissons d'une taille supérieure à celle de l'esturgeon, qu'un homme ne pouvait porter »²⁹. De même l'un des plus anciens diplômes conservé, celui du roi Niels pour Saint-Knud d'Odense (1117 ?) concède : *quicquid regio jure ad nos pro qualicunque causa attinuit [...], exceptis tribus duntaxat causis, que cognominantur lingua danica wrech*, les épaves étant restées au Danemark par la suite un monopole royal³⁰.

Un autre mot d'origine scandinave intervient en Normandie pour préciser la nature des épaves. Il s'agit du mot *gaive* qui fait l'objet d'un chapitre entier dans la *Summa de Legibus*³¹. Étymologiquement il se rattache au verbe scandinave *veifa* qui signifie « onduler, ondoyer » et désigne dans le contexte maritime les épaves flottant à la surface de l'eau. Dans ses commentaires sur la *Coutume rédigée de Normandie*, le juriste Josias Bérault stipule clairement la distinction entre les choses *gaives* et les épaves venues « à varech »³². Étaient considérées *gaives* les épaves qui n'étaient pas encore échouées ou qui n'étaient pas assez proches du rivage pour qu'on pût les toucher, la distance reconnue correspondant à celle

²⁷ G. Davy, *Consuetudines maris et maritimas consuetudines: les coutumes maritimes en Normandie à la lumière des chartes ducales (fin Xe - milieu XIIe siècle)*, *Les Annales du droit*, 1, 2007, p. 91-110.

²⁸ *Coutumiers de Normandie, Le très ancien coutumier, op. cit.*, 1903, chap. LXVII (1,2), 1248-1270, « Ils distrent del wereq que se nef est depeciee, si que nus n'en eschape qui sa[che] dire qui les choses estoient qui sont venues a wereq... Se aucuns prant aucune chose del wereq e il ne le dit a la justice ainz que il li soit demandez, li plez en appartient au duc. Toutes les autres choses appartiennent as barons en qui terre li wereq arrive » ; *William de Newburg, The Church Historians of England*, J. Stevenson (trad., éd.), Londres, 1861, III, 26.

²⁹ *Den jyske Lov, Text med Oversættelse*, P. Skautrup (éd.), Århus-Copenhague, 1941, p. 156 ; L. Musset, Les apports scandinaves dans le plus ancien droit Normand, rééd. dans L. Musset, *Nordica et Normannica. Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions des Vikings et la fondation de la Normandie*, Paris : Société des études nordiques, 1997, p. 250 ; L. Musset, *op. cit.*, 1964, p. 314.

³⁰ Sur le droit d'épaves au Danemark, variable d'une province à l'autre, voir P. J. Jørgensen, *Dansk Retshistorie*, Copenhague : Gads Forlag, 1940, p. 168 et 266.

³¹ *Summa de Legibus, op. cit.*

³² J. Kelleher, The mysterious case of the ship abandoned off Sark in 1608 : the customary law relating to choses *gaives*, G. Dawes (dir.), *Commise 1204. Studies in the History and Law of Continental and Insular Normandy*, St. Peter Port, 2005, p. 171-190.

d'une lance. Au contraire les épaves échouées que l'on pouvait atteindre sur cette distance étaient du *varech*. Cependant le terme *gaive* représentait surtout un élément descriptif lié au droit de *varech* qui servait à préciser si une épave était flottante ou non. Chez les Scandinaves il ne représentait aucunement un élément de droit maritime. C'est son emploi dans un contexte juridique au sein de la langue d'oïl qui en a fait un terme juridique en Normandie³³.

Conclusion

Dans les mentalités scandinaves, l'épave, c'est-à-dire l'ensemble des choses rejetées sur un rivage, était souvent synonyme de richesse et posait de fait un problème quand à sa propriété. Était considéré comme possesseur de l'épave, celui à qui appartenaient les terres sur lesquelles elle venait à s'échouer et en dernier ressort celui qui les trouvait. Ce principe qui fut mis par écrit aux XIe-XIIe siècles avec l'adoption de l'écriture latine cursive, s'appliquait ainsi différemment selon les contextes socio-économiques des régions colonisées où les princes locaux pouvaient se substituer aux fermiers libres en tant que propriétaires terriens, comme c'est le cas en Normandie. Car, ce qui caractérise les Vikings c'est bien leur faculté à s'adapter aux situations locales d'où ont émergé à chaque fois des sociétés à l'identité originale. Néanmoins ce principe ne semble pas avoir percé dans la législation russe. Cette dernière ne fut en effet mise que plus tardivement par écrit à une période où les élites scandinaves s'étaient totalement fondues dans la population slave. Il faut cependant reconnaître qu'une telle conception où le possesseur originel de l'épave et des biens demeurerait son propriétaire légal, s'opposait tout naturellement aux clauses stipulées dans les traités de 911 et 944. Bien que le contexte bulgare-byzantin se soit assagi, il est notable que les Byzantins aient tenu à réitérer ces engagements, cette fois-ci en insistant sur l'engagement des Russes à ne pas s'emparer des biens et équipages échoués afin d'éviter tout risque d'incidents commerciaux futurs pouvant dégénérer en conflits de plus grande importance comme ce sera le cas en 1043, suite aux altercations survenues entre marchands russes et grecs à Constantinople.

³³ E. Ridel, *op. cit.*, 2009, p. 104.

Annexe III : Voyages et voyageurs scandinaves en Russie dans les sagas

Les voyages en Russie

<u>Identité du voyageur</u>	<u>Origines géographiques</u>	<u>Statut/Fonction</u>	<u>Objectifs du voyage/Lieux visités</u>	<u>Datation des évènements</u>	<u>Sources et genres</u>
Eiríkr góði Sveinsson	Danois	Futur roi du Danemark	Il voyagea jusqu'en <i>Garðaríki</i> et rendit visite à plusieurs chefs des mains desquels il reçut de nombreux cadeaux.	Fin du XIe siècle	<i>Knýtlinga saga</i> ¹ <i>Konungasaga</i>
Engilborg/Ingibjorg	Danoise/Russe	Reine du Danemark/fille du prince russe Mstislav	À la suite de l'assassinat de son mari et prince du Danemark, Canut IV, la princesse Engilborg/Ingibjorg, fille du prince russe Mstislav Ier de Kiev, alors enceinte, dut en 1130 se réfugier en <i>Garðaríki</i> où elle donna naissance à un fils :	1130	<i>Knýtlinga saga</i> ² <i>Konungasaga</i>

¹ *Knýtlinga saga, The history of the kings of Denmark*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Odense : Odense University Press, 1986, chap. 70. Saxo Grammaticus qui écrit sa *Gesta Danorum* à la fin du XIIe siècle soit un demi-siècle plus tôt que le rédacteur de la saga, envoie ce dernier en Suède plutôt qu'en Russie. Saxo Grammaticus, *Saxonis Gesta Danorum*, J. Olrik, H. Raeder, F. Blatt (éds.), Copenhagen, 1931-1957, XII.i, XII.iii.

² *Knýtlinga saga, ibid.*, chap. 127.

			Valdemar , qui deviendra le roi du Danemark de 1157 jusqu'à sa mort en 1182. Ce dernier passa son enfance à la cour de Russie, jusqu'à ses 8 ans, avant de rejoindre le Danemark et la cour d'Asser Rig de Fjenneslev pour ensuite prétendre au trône.		
Ragnarr Loðbrók	Danois	Aristocrate/Jarl/Roi	Alors qu'il a vingt ans il défait huit jarls sur la Dvina.	IXe siècle ³	<i>Krakúmal</i> ⁴ <i>Poème scaldique</i> <i>Fornaldarsaga</i>
Viðgautr	Danois	Dignitaire	Parlant le russe et connaissant le chemin jusqu'à Novgorod, il y est envoyé pour négocier le mariage de Knútr lávárðr, fils du roi Eric Ier de Danemark et de la princesse russe Engilborg, fille de Mstislav Ier.	Peu de temps avant le mariage de Knútr lávárðr et d'Engilborg qui eut lieu en 1116	<i>Knýtlinga saga</i> ⁵ <i>Konungasaga</i>

³ Le personnage de Ragnar suscite des interrogations et pourrait provenir de la fusion de plusieurs personnages dont Reginheri qui attaqua Paris en 845 d'après les sources franques. Sur ce sujet, R. MacTurk, *Studies in Ragnars Saga Loðrókar and its Major Scandinavian Analogues*, Oxford : The Society for the Study of Mediæval Languages and Literature, 1991, p. 1-37.

⁴ *Krakúmal* dans *The Saga of the Volsungs, The Saga of Ragnar Lodbrok together with the Lay of Kraka*, M. Schlauch (trad.), London : The American-Scandinavian Foundation, 1930, p. 259, strophe 3.

⁵ *Ibid.*, chap. 88.

Porgísl Sveinsson	Danois	Fils du roi Sveinn II du Danemark	Septième fils du roi Sveinn qui fut envoyé en Rus' où il avait de la famille du côté de sa mère afin d'y être élevé.	Troisième quart du XIe siècle	<i>Knýtlinga saga</i> ⁶ <i>Konungasaga</i>
Björn Hítðælakappi	Islandais	Homme libre	Il rejoint la Rus' avec des marchands puis sert dans la garde du prince Vladimir à la recherche de gloire et d'honneur. Il remporta un combat pour le prince Vladimir contre un Prince rival Kaldimarr	???	<i>Bjarnar saga Hítðælakappa</i> ⁷ <i>Íslendigasaga</i>
Egill Skallagrímsson	Islandais	Scalde/homme libre/issu de la famille des Myrar	Avec son compagnon Þórólfr, il s'est rendu en Courlande où il pilla jusqu' dans les terres.	Xe siècle	<i>Egils saga Skalla-Grímssonar</i> ⁸ <i>Íslendigasaga</i>
Kolskeggr Hamundarson	Islandais	Homme libre	Traversée du <i>Garðaríki</i> pour rejoindre Constantinople et la Garde Varègue.	Seconde moitié du Xe siècle	<i>Brennu-Njáls Saga</i> ⁹

⁶ *Ibid.*, chap. 30.

⁷ *Bjarnar saga Hítðælakappa*, S. Nordal, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938, chap. 3, p. 118.

⁸ *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, dans *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Bibliothèque de la Pléiade, 1987, chap. 46.

⁹ *Saga de Njáll le Brûlé*, dans *Sagas islandaises, ibid.*, chap. 81, p. 1398.

					<i>Íslendigasaga</i>
Skinna-Björn Skeggjason	Islandais	Marchand	Il voyage régulièrement jusqu'à <i>Hólmgarðr</i> où il est engagé dans différents commerces dont celui des fourrures.	Début XIe siècle	<i>Landnámabók</i> ¹⁰ <i>Þórðar saga hreðu</i> ¹¹ <i>Íslendigasaga</i>
Víga-Barði Guðmundsson	Islandais	Homme libre	Il cherche à fuir sa femme et quitte l'Islande pour rejoindre le <i>Garðaríki</i> et servir en tant que mercenaire parmi les Varègues.	Fin du Xe siècle	<i>Heiðarvíga saga</i> ¹² <i>Íslendigasaga</i>

¹⁰ *Íslendingabók, Landnámabók*, J. Benediktsson (éd.), *ÍF*, I, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1968, p. 174.

¹¹ *Þórðar saga hreðu*, J. Halldórsson (éd.), *ÍF*, XIV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1959, p. 212.

¹² *Heiðarvíga saga*, S. Nordal, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938, chap. 43.rn.

Þormóðr Kolbrúnarskáld	Islandais	Homme libre/Mercenaire	Il rejoint la garde d'Óláfr Haraldsson alors en exil.	Durant l'exil d'Óláfr Haraldsson en Russie	<i>Fóstbræðra saga</i> ¹³ <i>Íslendigasaga</i>
Þorvaldur Konrádsson	Islandais	Missionnaire	Rencontre fortuite et discussion avec Óláfr Tryggvason de la christianisation à venir de l'Islande et des pays du Nord. Dans la <i>Kristni Saga</i> , il voyage accompagné de Stefnir Þórgilsson jusqu'à Jerusalem puis en direction de Constantinople, de <i>Kænugarðr</i> pour rendre l'âme dans la région de <i>Pallteskia</i> où sera enterré à l'église de Saint Jean-Baptiste au niveau du toponyme dénommé <i>Drafn</i> . Stefnir pour sa part continuera son voyage en direction du Dnaemark.	Autour de 984-985 peu de temps avant l'évangélisation de la Rus' par Óláfr Tryggvason. Puis pour le second épisode autour de l'an 1000.	<i>Þorvalds þáttur víðförla</i> ¹⁴ <i>Íslendigan þættir</i> <i>Kristni Saga</i> ¹⁵ <i>Íslendigasaga</i>

¹³ *Fóstbræðra saga*, B. K. Þórolfsson, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, VI, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1943, p. 260.

¹⁴ *Þorvalds þáttur víðförla*, S. Steingrímsson, Ó. Halldórsson, P. Foote (éds.), *ÍF*, XV, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 2003, p. 98-99.

¹⁵ *Kristni saga* dans, *Íslendingabók, Kristni Saga, The book of the Icelanders, The Story of the Conversion*, S. Grønlie (trad.), University College London : Viking Society for Northern Research, 2006, chap. 13.

Arngrim	Norvégien (Hålagoland) ou Suédois (Småland) selon les versions du manuscrit	Guerrier/Mercenaire	Dans la version R du manuscrit, il devint le général des armées du roi Sigrlami. Dans les versions H et U, il partit pour piller <i>Garðaríki</i> et affronta le roi Svafrlami.	Récit fictif	<i>Hervarar saga ok Heiðreks</i> ¹⁶ <i>Fornaldarsaga</i>
Augmund de (från) Spanheim	Norvégien	Marchand	Augmund de Spanheim passa l'automne dans la région du <i>Bjarmaland</i> et navigua ensuite jusqu'à Souzdal pour y demeurer l'hiver et y faire commerce. Au printemps après avoir appris que ses précédents compagnons étaient tombés dans une embuscade tendue par des <i>Biarmiens</i> sur le chemin du retour, il voyagea vers Novgorod puis vers Jérusalem.	1222 durant le règne du roi Hákon IV	<i>Hákonar saga Hákonarsonar</i> ¹⁷ <i>Konungasaga</i>
Bjørn Stallare	Norvégien	Maréchal/Aristocrate	Bjørn va retrouver le roi Óláfr Haraldsson alors en exil en Rus' pour lui signifier la vacance du	1030	<i>Olafs saga ins helga</i> ¹⁸ <i>Konungasaga</i>

¹⁶ *Hervarar saga ok Heiðreks*, E. O. G. Turville-Petre (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1956, chap. 2.

¹⁷ *Hákonar saga Hákonarsonar*, dans *Icelandic sagas and other historical documents relating to the settlements and descents of the Northmen on the British Isles*, vol. II, London ; Printed for H. M. Stationery Office, by Eyre and Spottiswoode, 1887, p. 73, chap. 81 ; *Det Arnemagnæanske håndskrift 81a fol(Skálholtsbók yngsta)*, *Inneholdende : Sverris saga, Böglunga sögur, Hákonar saga Hákonarsonar*, A. Kjær, L.Holm-Olsen (éds.), Kristiania/Oslo : Norsk Historisk Kjeldeskrift-Institut, 1910–1986, chap. 371.

¹⁸ *Óláfs saga ins helga*, A. Heinrichs (trad., éd.), Heidelberg, 1982, chap. 186.

			pouvoir en Norvège et l'inviter à revenir.		
Egill et Ásmundr	Norvégiens	Aristocrates	D'abord venus pour piller, les deux guerriers de 16 et 17 ans prêtent allégeance au mythique roi Hertryggr et devinrent les défenseurs du <i>Garðaríki</i> . Ils retrouvèrent les deux filles perdues du roi auxquelles ils se marièrent ¹⁹ . Après le mariage qui vit les familles des deux Scandinaves se rendre à la cour du roi Hertryggr, Egill retourna avec sa femme en <i>Götaland</i> tandis qu'Ásmundr parti plus à l'est pour explorer le Tartare.	??? Récit fictif	<i>Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana</i> ²⁰ <i>Fornaldarsaga</i>
Eilífr Rögnvaldsson	Norvégien	Mercenaire	Il sert dans la garde du Prince Jaroslav, et a livré de nombreux combats autour de Novgorod.	Autour de 1030	<i>Haralds saga</i> ²¹ <i>Konungasaga</i>
Einarr þambarskelfir, Sveinn bryggjufótr et	Norvégiens	Dignitaires	Ils se rendent à <i>Aldeigjuborg</i> (Ladoga) pour envoyer un	Autour de 1030	<i>Óláfs saga helga</i> ²²

¹⁹ *Ibid.*, chap. 17-18, p. 255-257.

²⁰ *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 228-257 ; *Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana, Drei Lygistögur*, Å. Lagerholm (éd.), Altnordische Saga-Bibliothek, 17, Halle (Saale), 1927, p. 1-83.

²¹ *Haralds saga Sigurðarsonar*, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVIII, Reykjavík : Hið ízlenska fornritaféla, 1951, chap. 2.

Kálfr Árnason			message à la cour du roi Jaroslav, à destination de Magnús Ólafsson afin de lui proposer de le raccompagner en Norvège pour récupérer son trône.		<i>Konungasaga</i>
Eiríkr Hákonarson	Norvégien	Jarl	Est contraint de s'exiler en Suède après le retour d'Óláfr Tryggvason en 995, à partir de laquelle il mène des raids vers l'est et vers Ladoga.	Après 995	<i>Heimskringla</i> ²³ <i>Konungasaga</i>
Eymundr Hringsson	Norvégien (Uppland)	Deuxième né d'une famille royale	Eymundr s'épouse d'Ingigerðr la fille du roi Óláfr. Néanmoins, elle épousa et rejoint le prince russe Jarizleifr/Jaroslav à <i>Hólmgarðr</i> . Après avoir choisi de s'exiler volontairement pour ne pas rentrer en conflit avec le roi Óláfr. Il s'en va en Rus' et entre au service du prince Jarizleifr puis de son frère Vartiláfr.	Premier quart du XIe siècle/guerres de succession au trône de Kiev après la mort de Vladimir (1015)	<i>Yngvars saga víðförla</i> ²⁴ <i>Eymundar þáttur Hringssonar</i> ²⁵ <i>Fornaldarsögur</i>

²² *Saga de Saint Óláfr, Histoire des Rois de Norvège, Heimskringla, Première partie, Des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, F. X. Dillman (trad.), Paris, 2000, p. 211-212, 220, 240.

²³ *Ibid.*, chap. 90, p. 326.

²⁴ *Ibid.*, chap. 3, p. 39-40.

²⁵ R. Boyer, *La Russie des Vikings, Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur suivie du Dit d'Eymundr Hringsson*, Toulouse : Anacharsis, 2009, p. 39-40 et p. 75-106.

			Parmi ses compagnons, sont nommés Ragnals , Kjorn , Ketill , Thord , Askel , un second Thord , ainsi qu'un évêque : Róðgeirr .		
Eysteinn	Norvégien (Prándheimr)	Roi	Parent de Radbard et Syrka, rois légendaires d' <i>Hólmgarðr</i> aux VIe-VIIe siècles. C'est la colère éprouvée par la mort de sa femme, Ása, qui le pousse à mener des raids en Baltique jusqu'en <i>Bjarmaland</i> , puis à <i>Aldeigjuborg</i> dont il détruit la forteresse et où il s'empare de la femme du roi Hergerirr , Ísgerðr pour en faire sa nouvelle reine. Il confia ensuite <i>Álaborg</i> à son fils adoptif Ulfkell. À sa mort, ses fils, se disputèrent son royaume.		<i>Hálfðanar saga Eysteinssonar</i> ²⁶ <i>Fornaldarsaga</i>
Gudleik Gerske	Norvège (Agder)	Marchand	Riche marchand, il avait pour habitude de voyager vers le <i>Garðaríki</i> , ce qui lui valut le surnom de <i>Gerske</i> (le russe). Au printemps 1017 le roi de Norvège	1017	<i>Heimskringla</i> ²⁷ <i>Konungasaga</i>

²⁶ *Hálfðanar saga Eysteinssonar*, F. R. Schröder, (éd.), Altnordische Saga-Bibliothek, 15, Halle a.S. : Niemeyer, 1917, chap. 3.

²⁷ Snorri Sturluson, *Heimskringla*, op. cit., 1964, chap. 64.

			s'associa à lui pour qu'il s'en aille acheter des biens de grande valeur à <i>Hólmgarðr</i> où il se procura des vêtements fins pour le roi, des fourrures précieuses ainsi que de la vaisselle. À l'automne sur le chemin du retour, il fut attaqué et tué par Thorgaut Skarde.		
Halfdan	Norvégien	Fils du roi	À la mort du roi Eysteinn, il gouverne <i>Aldeigjuborg</i> et rentre en conflit contre Ulfkell pour prendre possession de l'intégralité du royaume. Il le défait une première fois grâce à Sigmund Hlodvisson , un proche de la reine Ísgerðr. À l'aide de Sivdi puis du jarl Skúli , il finit par vaincre définitivement Ulfkell, et marcha sur le <i>Bjarmaland</i> où il prit Ingigerðr , la fille de l'ancien roi pour épouse.	IXe siècle	<i>Hálfðanar saga Eysteinsonar</i> ²⁸ <i>Fornaldarsaga</i>
Hálfðanr gamli	Norvégien (Uppland)	Homme libre/Guerrier	Pillage en <i>Garðaríki</i> où il se maria à Alvig la Sage, fille du roi	Événements fictifs qui sont censés	<i>Skáldskaparmál</i> contenue dans

²⁸ *Ibid.*

			Eymundr de <i>Hólmgarðr</i> .	s'être déroulés à la fin du VIIIe siècle	<i>l'Edda de Snorri</i> ²⁹ <i>Stance scaldique</i>
Haraldr Sigurðarson (Harðráði)	Norvégien	Aristocrate puis mercenaire puis roi	Demi-frère d'Haraldr Haraldsson il fut contraint de rejoindre la Rus' en compagnie de Rögnvaldr Brúsason après la bataille de Stiklarstaðir en 1030 et servit dans la garde princière dont il assura le commandement avec le fils de ce dernier, Eilífr, avant de rejoindre Constantinople et la garde Varègue en 1035. Il revint chargé de trésor en 1045, pour un bref passage à la cour de Jaroslav dont il épousa la fille, Ellisif, pour se rendre ensuite via <i>Hólmgarðr</i> à <i>Aldeigjuborg</i> , où il appareille l'été suivant en direction de Sigtuna.	1030-1035	<i>Ágrip af Nóregskonungasögum</i> ³⁰ <i>Haralds saga Sigurðarsonar</i> ³¹ <i>Morkinskinna</i> ³² <i>Orkneyinga saga</i> ³³

²⁹ Snorri Sturluson, *The Uppsala Edda*, A. Faulkes (trad.), H. Pálsson (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 2012, p. 146-147.

³⁰ *Ágrip af Nóregskonungasögum*, ÍF, XXIX, B. Einarsson (éd.), Reykjavík : Hið ízlenska fornritaféla, 1984.

³¹ *Haralds saga Sigurðarsonar*, op. cit., 1951, chap. 2, 16-17.

³² *Morkinskinna*, F. Jónsson (éd.), *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, 53, København : Gad, 1932, chap. 2.

³³ *Orkneyinga saga*, F. Guðmundsson (éd.), ÍF, XXXIV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritaféla, 1965, chap. 21.

					<u>Konungasögur</u>
Hrólf	Norvégien (Ringerike)	Aristocrate, fils de Sturlaug	Alors à la cour du jarl Thorgny en Jutland, Hrólf entreprend de secourir la princesse Ingegerd et entreprend ainsi un périlleux voyage durant lequel il rencontrera Vilhjalm , fermier originaire du Danemark qui l'accompagnera jusqu'en <i>Garðaríki</i> où ils combattirent tout d'abord pour le compte du roi usurpateur Eirik, en défendant le royaume d'une attaque menée par le roi du Tartare, Menelaus. Vilhjalm reçut alors toute la gloire de cette aventure et ce à la place de son compagnon. Il se vit ainsi offrir la main de la sœur du roi Eirik, Gyda . Ils parvinrent par la suite à libérer la princesse Ingigerd et à la ramener en Jutland, malgré la trahison de Vilhjalm. Après avoir déjoué ses plans et révélé à tous la véritable	Récit imaginaire ³⁴	<i>Göngu-Hrólfs saga</i> ³⁵ <u>Fornaldarsaga</u>

³⁴ L'auteur, du XIVe siècle, nous est par ailleurs anonyme.

³⁵ *Göngu-Hrólfs saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Canongate, 1980.

			<p>face de ce dernier, Hrólfr s'en retourne en Russie pour combattre l'usurpateur lors d'une grande bataille de trois jours dans la région de Ladoga. Il est aidé pour cela du nain Mondul (du Jutland) ainsi que de Stefnir et de son porte-bannière Áli. Ils sont ensuite rejoints par Sturlaug et son frère Eirik accompagnés de trois cents combattants ainsi que de nombreux guerriers renommés, tous originaires du Ringerike : Torfi, Bard, Gardi, Atli, Birgir, Solvir, Lodin, Knut Kveisa. Lors du dernier jour de bataille, c'est enfin Hrafn et Krak qui sont en réalité Haraldr et Sigurd, fils d'Edgar d'Angleterre et originaires du Danemark, qui viendront apporter leur aide pour ensuite remporter la victoire.</p>		
--	--	--	---	--	--

Karl vesæli et son frère Björn	Norvégiens	Marchands	Dans la <i>Morkinskinna</i> , Karl vesæli et son frère Björn sont présentés comme des voyageurs expérimentés et plutôt riches qui brisent un embargo mis en place par la Norvège pour se rendre en Russie et y commercer.	Autour de 1035	<i>Morkinskinna</i> ³⁶ <i>Konungasaga</i>
Magnús Ier Óláfsson den Gode	Norvégien	Fils de roi/Exilé	Óláfr contraint de quitter la Norvège se décide à confier son fils Magnús au Grand Prince de Kiev Jarizleifr. Alors en exil, il se rend depuis Novgorod à Ladoga pour préparer son équipage et ses navires pour le printemps, afin de repartir vers l'ouest et la Suède (vers Sigtuna).	Autour de 1030	<i>Heimskringla</i> ³⁷ <i>Konungasaga</i>
Óláfr II Haraldsson	Norvégien	Aristocratie/Exilé	Adolescent, n'ayant pas d'héritage il vécut en Rus' et soumit au tribut les îles du Götland et Öland. Il convoitait la main de la princesse suédoise Ingigerðr avant qu'elle ne soit promise au prince	Première décennie du XIe siècle	<i>Historia Norwegie</i> <i>Fagrskinna</i>

³⁶ *Morkinskinna*, op. cit. 1932, chap. 3, p. 58-64 ; chap. 4, p. 86-89.

³⁷ *Saga de Magnus le Bon, Sagas of the Norse Kings*, Everyman's Library, Livre IX, p. 127-159.

			<p>Jaroslav.</p> <p>Il est à l'origine de quatre miracles sur le sol russe. Deux de son vivant où il soigna le prince Valdemarr/Vladimir ainsi qu'un jeune enfant ; et deux posthumes qui se sont déroulés dans l'église qui lui est consacrée à <i>Hólmgarðr</i>.</p>		<p><i>Morkinskinna</i></p> <p><i>Heimskringla</i>³⁸</p> <p><u><i>Konungasaga</i></u></p>
Óláfr Tryggvason	Norvégien	<p>1/Esclave</p> <p>2/ Chef de la garde du Prince</p> <p>3/Prétendant au trône de Norvège</p> <p>4/Évangéliste</p>	<p>Enfant il fut capturé et détenu en Estonie en tant qu'esclave alors qu'il fuyait la Norvège afin d'échapper aux meurtriers de son père et de rejoindre un membre de sa parenté à Kiev. Après avoir été racheté et emmené à Novgorod par son oncle Sigurd, lui-même exilé, il devint ensuite le chef de la garde du prince Vladimir.</p> <p>Dans la <i>Mesta</i> et dans le récit d'Oddr Snorrason, après avoir reçu l'enseignement chrétien à Byzance, il est à l'origine de la</p>	964/969-982	<p><i>Historia Norwegiae</i>³⁹</p> <p><i>Óláfs saga Tryggvasonar</i>⁴⁰</p> <p><i>Óláfs saga Tryggvasonar en mesta</i>⁴¹</p>

³⁸ K. Devra, *A History of Norway and The Passion and Miracles of the Blessed Olaf*, London: Viking Society for Northern Research, 2011.

³⁹ *Historia Norwegie*, P. Fisher (trad.), E. Inger, L. Boje Mortense (éds.), Copenhagen : Museum Tusulanum press, 2003.

⁴⁰ Snorri Sturluson, *Óláfs saga Tryggvasonar*, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXV, Reykjavík : Hið íslenska fornritaféla, 1945.

⁴¹ *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, Ó. Halldorsson (éd.), Copenhagen : Munksgaard, 1958-61.

			conversion de la Rus', du prince Vladimir et de la reine Allogia.		<i>Konungasaga</i>
Örvar-Oddr	Norvégien	Héros/Guerrier	Örvar-Oddr ainsi que ses deux compagnons norvégiens Ásmundr et Gudmund se rendent jusqu'en <i>Bjarmaland</i> et remontent la <i>Vína</i> . À la mort du prince de Novgorod, ils livrent bataille contre son successeur.	Fiction	<i>Örvar-Odds saga</i> ⁴² <i>Fornaldarsaga</i>
Rögnvaldr Brúsason	Orkney (possession norvégienne)	Aristocrate (jarl) puis mercenaire	Rejoint la cour de Jaroslav après la bataille de Stiklarstaðir en 1030 pour y servir en tant que mercenaire. Il revint en Norvège avec Magnus I ^{er} en 1035.	1030-1035	<i>Orkneyinga saga</i> ⁴³ <i>Konungasaga</i>
Sveinn Hákonarson	Norvégien	Gouverneur de Suède de 1015 à 1016	Rejoint la Suède après une défaite contre Óláfr II Haraldsson. De là il ambitionne de faire du butin en <i>Garðaríki</i> avant de reconquérir le trône de Norvège. Il décède néanmoins d'une maladie	1016	<i>Óláfs saga ins helga</i> ⁴⁴ <i>Konungasaga</i>

⁴² *Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex, 1985, p. 25-137.

⁴³ *Orkneyinga saga*, *op. cit.*, 1965, chap. 21.

⁴⁴ *Óláfs saga ins helga*, *op. cit.*, 1982, chap. 52-53.

			contractée lors de ces pillages.		
Ulfkell	Norvégien	Fils adoptif du roi Eysteinn	Après avoir pris <i>Álabórg</i> des mains du jarl Skúli et s'être uni avec la princesse Ingigerðr, il réclame à la mort du roi Eysteinn l'intégralité de ses possessions mais est défait par Halfdan. Il s'enfuit une première fois en Norvège d'où il revient avec une trentaine de navires et de nombreux combattants dont Ivar , le <i>berserkr</i> Hrafnkell , ainsi qu' Egill . Une nouvelle fois défait, il rejoint avec son frère Ulf le <i>Bjarmaland</i> , où il lève une armée pour ensuite être tué par Halfdan.	IXe siècle	<i>Hálfðanar saga Eysteinnssonar</i> ⁴⁵ <u><i>Fornaldarsaga</i></u>
Áki	Suédois (Svíthjóð)	Aristocrate	Áki demanda la main de la fille du roi Eiríkr inn sigrsæli (Eric VI le victorieux, 945--995) dont on ne connaît pas le nom, mais celui-ci s'y refusa préférant la marier au chef d'une région du <i>Garðaríki</i> . Il se dirigea alors à l'est et tua ce	Une génération avant la participation d'Eymundr aux guerres pour la succession de Vladimir	<i>Yngvar saga víðförla</i> ⁴⁶ <u><i>Fornaldarsaga</i></u>

⁴⁵ *Hálfðanar saga Eysteinnssonar*, op. cit., 1917.

⁴⁶ « Einn fylkiskongr austan ur Gardariki », *fylki* désignant un district, d'où *fylkiskongr*, roi d'un district ; *Yngvar saga víðförla*, E. Olson (éd.), *Samfund til utgivelse af gammel nordisk litteratur*, 39, Copenhagen, 1912, chap. 1, p. 1.

			chef pour ensuite ramener la princesse avec lui vers la Suède où il l'épousa.		
Angantyr et ses 11 frères	Suédois	<i>Berserkr</i> /Guerriers	Se rend avec ses frères à <i>Aldeigjuborg</i> où il passe l'hiver et épouse la fille du jarl Bjartmar avant de repartir vers la Suède (celle-ci demeure cependant sur place et ne repart pas avec le <i>berserkr</i>).	Épisode fictif	<i>Hervarar saga ok Heiðreiks</i> ⁴⁷ <i>Fornaldarsaga</i>
Bjartmar	Vraisemblablement d'origine suédoise	Jarl	Se trouve être le dirigeant d' <i>Aldeigjuborg</i> .	Épisode fictif	<i>Hervarar saga ok Heiðreiks</i> ⁴⁸ <i>Fornaldarsaga</i>
Brynhildr	Il est difficile de lui accorder une origine, bien que dans l' <i>Ásmundar saga Kappabana</i> , son père, le roi Buðli est un Suédois.	Princesse, Skaldmær, guerrière	Brynhild déclare à Gunnar qu'elle a combattu aux côtés du roi du <i>Garðaríki</i> .	Épisode fictif	<i>Völsunga saga</i> ⁴⁹ <i>Fornaldarsaga</i>

⁴⁷ *Hervarar saga ok Heiðreks*, op. cit., 1956, chap. 2.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *The saga of the Volsungs*, R. G. Finch, (trad., éd.), London, Edinburgh : T. Neslon, 1965, chap. 29, p. 49.

<p>Eirik</p>	<p>Suèdois (Gestrekaland)</p>	<p>Roi</p>	<p>Il vint en <i>Garðaríki</i> afin de combattre le roi Hreggvid et de s'emparer d'<i>Hólmgarðr</i> et de sa région. Il est pour cela aidé des <i>berserkir</i> Brynjolf et Sorkvir (qui sont tous deux frères), de Thord et de son frère de sang et démon Grim Aegir, et enfin d'Imi et de son porte-bannière Arnodd. Après avoir défait le roi ainsi que le jarl Sigurd, Eirik s'éprend d'amour pour la princesse Ingigerðr. Cette dernière lui demande alors un délai de trois ans pour trouver quelqu'un capable d'affronter le champion d'Eirik, Sorkvir, et promet de devenir la femme de celui-ci si elle échoue dans sa tentative. Lors de son affrontement avec Hrólfr, il est aidé du <i>berserkr</i> Rondolf, originaire d'<i>Aluborg</i> dans le <i>Giantland</i>, ainsi que de nombreux guerriers des régions alentour qui le rejoignent en cours de bataille :</p>	<p>Épisode fictif</p>	<p><i>Göngu-Hrólfs saga</i>⁵⁰</p> <p><u><i>Fornaldarsaga</i></u></p>
---------------------	-----------------------------------	------------	---	-----------------------	---

⁵⁰ *Göngu-Hrólfs saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Canongate, 1980.

			Laeso-Pate, Orn, Ulf, Har, Gellir, Sorli, Tjorfi, Tjosnir, Lodmund, Haki, Litolf, Styr, Brusi et enfin Sval .		
Heiðrek	Suédois (Götaland/Reitgotaland)	Roi	Invitation à un banquet royal en <i>Gardaríki</i> . Il est aussi invité à s'occuper de l'éducation du fils du roi de la Rus'.	???	<i>Hervarar saga ok Heiðreks</i> ⁵¹ <i>Fornaldarsaga</i>
Ingigerðr	Suédois	Fille du roi Óláfr Eiríksson Épouse du prince Jaroslav	Convoitée selon les sources par Eymundr Hringsson et Óláfr II Haraldsson, elle fut mariée en 1019 au prince Jaroslav. Elle exige alors la propriété d' <i>Aldeigjuborg</i> qu'elle cédera ensuite à l'un de ses proches et conseillers, le jarl Ragnvald Ulfsson. Dans la guerre qui opposait Jaroslav à ses frères, elle servit d'après l' <i>Yngvars saga</i> d'intermédiaire dans la résolution	Guerres de succession au trône de Kiev	<i>Morkinskinna</i> ⁵² <i>Ófáfs saga helga</i> ⁵³ <i>Konungasögur</i> <i>Eymundar þáttur</i>

⁵¹ *Ibid.*, chap. 10.

⁵² *Morkinskinna*, *op. cit.*, 1932, chap. 1.

⁵³ Snorri Sturluson, *Heimskringla*, *op. cit.*, chap. 91.

			du conflit.		<i>Hringssonar</i> ⁵⁴ <i>Yngvars saga víðförla</i> ⁵⁵ <u><i>Fornaldarsögur</i></u>
Ragnvald Ulfsson	Suédois (Västergötland)	Jarl	Après le mariage de la princesse Ingigerðr avec Jaroslav, il se vit octroyer par cette dernière l'administration d' <i>Aldeigjuborg</i> .	1019	<i>Heimskringla</i> ⁵⁶ <u><i>Konungasaga</i></u>
Sveinn Yngvarsson	Suédois	Fils d'Yngvar le Grand Voyageur/ Évangéliste/ Guerrier	Veut récupérer la dépouille de son père et christianiser la région. Il est accompagné d'un clerc nommé Róðgeirr (originaire de Suède), et de Ketill , un guerrier (originaire d'Islande). Il participe à la christianisation de certaines régions du <i>Garðaríki</i> , dont la vie de <i>Citopolis</i> après	Événements fictifs ayant pour cadre la moitié du XIe siècle	<i>Yngvars saga víðförla</i> ⁵⁷ <u><i>Fornaldarsaga</i></u>

⁵⁴ *Eymundar þáttur Hringssonar* dans R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap 8, 10 et 11.

⁵⁵ *Yngvar saga víðförla*, R. Boyer, *op. cit.*, 2009, chap. 3.

⁵⁶ Snorri Sturluson, *Heimskringla*, *op. cit.*, 1964, chap. 93, p. 304-305.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 61-72.

			s'être marié à la reine Silkisif.		
Yngvarr	Suédois (Svíthjóð)	Aristocrate	<p>Il se dirigea avec trente navires, jusqu'à <i>Garðaríki</i>, ou il fut accueilli par le prince Jaroslav. Il resta là pendant trois hivers. Il fut accompagné des suédois Valdimarr, Hjálmvígi, Sóti et de l'islandais Garða-Ketill.</p> <p>Ils cherchent par la suite à remonter une rivière mythique qui les amène aux villes de <i>Citopolis</i> et d'<i>Héliopolis</i>.</p> <p>Ils campent dans une forteresse où serait mort Haraldr le roi des <i>Svíar</i>.</p> <p>Ils font ensuite office de mercenaires pour le compte du Jólfr contre son frère Bjólfr, avant d'être touchés par une épidémie.</p> <p>Au cours de ces aventures il se voit opposé aux païens et aux</p>	Récit emprunt de fiction qui semble néanmoins retranscrire une expédition qui se serait déroulée au tournant des années 1040	<i>Yngvars saga víðförla</i> ⁵⁸ <i>Fornaldarsaga</i>

⁵⁸ R. Boyer, *op. cit.*, 2009, p. 35-61.

			créatures diaboliques.		
Allogia	???	Épouse du prince Vladimir de Kiev	<p>Son nom qui n'est autre qu'une variation de la forme Olava nous laisse penser qu'elle pourrait être d'origine scandinave.</p> <p>Elle est proche d'Óláfr Tryggvason, et milite auprès du Prince en faveur de l'adoption de la foi chrétienne.</p>	Années 980	<p><i>Óláfs saga Tryggvasonar en mesta</i>⁵⁹</p> <p><i>Óláfs saga Tryggvasonar</i>⁶⁰</p> <p><u><i>Konungasögur</i></u></p>

⁵⁹ Oddr Snorrason, *Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, op. cit., 1958-61, chap. 12-13.

⁶⁰ *Ibid.*, chap. 75-76.

Annexe IV : Liste des inscriptions runiques concernant les voyages vers l'Est et la Russie

<u>Régions</u>	<u>Mentions</u>		<u>Total</u>
Austrvegr/Austr/Austarla	DR 108 ; Ög 8 ; Ög 30 ; Ög 145 ; Sö 33 ; Sö 34 ; Sö 92 ; Sö 121 ; Sö 126 ; Sö 131 ; Sö 216 ; Sö 281 ; ?Sö 308 ; Sö 320 ; Sö 335 ; U 153 ; U 154 ; U 283 ; U 366 ; U439 ; U 504 ; U 644 ; U 654 ; U 661 ; U 778 ; U 898 ; U Fv1992;157 ; ?Vg 135 ; Vg 184 ; Vg 197 ; Vs 19 ; Vs Fv1988;36		32
Garðar/Gørðum/Gôrðum/Gôrðe	N 62 ; G 114 ; Öl 28 (58) ; Sö 130 ; Sö 148 ; Sö 338 ; U 209 ; U 636 ; Vs 1		9
Toponymes situés à l'Est	Hólmgarðr	G 220 ; Sö 171 ; U 687 ; U 837	4
	Eifor	G 280	1
Autres régions	Serkland	Sö 131 ; Sö 179 ; Sö 279 ; Sö 281 ; U 439	5
	Lífland	Sö 39 ; U 698	2
	Eistaland	U 439	1
	Seimgalir	Sö 198	1

	Dómisnes	Sö 198	1
Voyage d'Yngvarr	Ög 145 ; Ög 155 ; Sö 9 ; Sö 96 ; Sö 105 ; Sö 107 ; Sö 108 ; Sö 131 ; Sö 173 ; Sö 179 ; Sö 254 ; Sö 277 ; Sö 279 ; Sö 281 ; Sö 287 ; Sö 320 ; Sö 335 ; U 439 ; U 644 ; U 654 ; U 661 ; U 778 ; U 837 ; U 1143 ; U Fv1992;157 ; Vs 19		26

Danemark

<u>Nom</u>	<u>Lieu de découverte de la pierre</u>	<u>Fonction/rôle du commémoré</u>	<u>Inscriptions</u>	<u>Datation</u>	<u>Indexation de l'inscription</u>
Tófa	Kolind, Municipalité de Syddjurs		<p>tusti × risþi × stin × þonsi × ift × tufa × is ¶ uarþ (:) tupr : ustr : burpu¶r × sin × smiþr × osuiþaR</p> <p><i>Tosti reisti stein þenna ept Tófa, er varð dauðr austr, bróður sinn, smiðr Ásviðar.</i></p> <p>Tosti, le forgeron d'Ásviðar, a fait ériger cette pierre à la mémoire de Tófi/Tófa, son frère, mort à l'Est.</p>	1000-1050	DR 108

Norvège

<u>Nom</u>	<u>Lieu de découverte de la pierre</u>	<u>Fonction/rôle du commémoré</u>	<u>Inscriptions</u>	<u>Datation</u>	<u>Indexation de l'inscription</u>
Þóraldr	Alstad		<p>× ikli × reisti stein þana eftir × þoral(t) sun sin is uarþ tauþr × i uitahol(m)(i) mipli ustaulms auk karþa ×</p> <p><i>Engli reisti stein þenna eptir Þórald, son sinn, er varð dauðr í Vitaholmi, miðli Ustaholms ok Garða.</i></p> <p>Engli fit élever cette pierre en mémoire de Þóraldr, son fils, qui est mort à Vitaholmr - entre Ustaholmr et Garðar.</p>	1050-1100	N 62

Ukraine

<u>Nom</u>	<u>Lieu de découverte de la pierre</u>	<u>Fonction/rôle du commémoré</u>	<u>Inscriptions</u>	<u>Datation</u>	<u>Indexation de l'inscription</u>
Karl et Grani	Île de Berezan sur le Dniepr		<p>krani : kerpi : (h)alf : þisi : iftir : kal : fi:laka : si(n)</p> <p><i>Grani gerði hvalf þessa eptir Karl, félagi sinn.</i></p> <p>Grani a fait ce sarcophage en la mémoire de Karl, son compagnon.</p>	Période Viking	X UaFv1914;47

Suède

<u>Nom</u>	<u>Lieu de découverte de la pierre</u>	<u>Fonction/rôle du commémoré</u>	<u>Inscriptions</u>	<u>Datation</u>	<u>Indexation de l'inscription</u>
Vivi et ???	Ardre (Gotland)		<p>A/ syniR : likna(t)(a)-(a)rua : merki : kut : ebtir : ailikni : kunu : koþa : moþur :</p> <p>B/ ...(s) : auk : kaiRuataR : auk : liknuiaR :</p>	1060-1100	G 114

			<p>C/ kuþ a-... ..(n) : heni : auk : kieruantum : merki : m-... ..ua : aR : men : sin :</p> <p>D/ ...(R) : i : karþum : aR : uaR : ui(u)(e) meR :: (h)...</p> <p><i>A/ Synir Líknhvata[r] ... [g]erva merki gott eptir Eilíkni, konu góða, móður</i></p> <p><i>B/ ... ok Geirhvatar ok Líknvéar.</i></p> <p><i>C/ Guð o[k](?) ... [náði](?) henni ok gervôndum merki er menn sé</i></p> <p><i>D/ ... í Gôrðum/Garde, er var Vivi(?) meðr ...</i></p> <p>A/ Les fils de Líknhvatr ... le beau monument fait en mémoire d'Eilíkn, une bonne épouse, mère ...</p> <p>B/ et Geirhvatr et Líknvé.</p> <p>C/ Dieu ... être bon envers elle et ceux qui firent le monument des hommes qui</p> <p>D/ ... en Garðir/Garde, il fut avec Vivi(?)</p>		
--	--	--	--	--	--

<p>Hróðfúss</p>	<p>Sjonhems (Gotland)</p>		<p>roþuisl : auk : roþalf : þau : litu : raisa : staina : eftir : sy-... .. þria : þina : eftir : roþfos : han : siku : blakumen : i : utfaru kuþ : hialbin : sial : roþfoaR kuþ : suiki : þa : aR : han : suiu :</p> <p><i>Hróðvísl ok Hróðelfr þau létu reisa steina eptir so[nu sína] þrjá. Þenna eptir Hróðfúss. Hann sviku blákumenn í útfaru. Guð hjalpi sál Hróðfúsar. Guð svíki þá, er hann sviku.</i></p> <p>Hróðvísl et Hróðelfr, ils firent ériger les pierres en mémoire de leurs trois fils. Celui-ci en mémoire d’Hróðfúss. Il fut trahi par des hommes noirs en voyage. Que Dieu aide l’âme d’Hróðfúss. Que Dieu trahisse ceux qui l’ont trahi.</p>	<p>1060-1100</p>	<p>?G 134</p>
<p>Oddgeirr (?)</p>	<p>Hallfrede (Gotland)</p>		<p>... ..tkaiR : aR : to i : hulmka-... ..iþ(i) : -...</p> <p><i>... [O]ddgeir/[Bó]tgeir. Er dó í Hólmga[rði] ...</i></p> <p>... Oddgeirr/Bótgeirr. Il mourut à Hólmgarðir ...</p>	<p>1060-1100</p>	<p>G 220</p>

<p>Hrafn et Rofstein</p>	<p>Pilgårds (Gotland)</p>		<p>biarfaa : statu : sis[o] stain ¶ hakbiarn : bruþr ¶ ruþuisl : austain : imuar ¶ is af[a] : st[ai]n[a] : stata : aft : raf[a] ¶ su[þ] furi : ru[f]staini : kuamu ¶ uit i aifur : uifil ¶ [ba]uþ [u=m]</p> <p><i>Bjartfánn staddu þenna(?) stein Hegbjörn [ok] bræðr [hans] Hróðvísl, Eysteinn, <-muar>, er hafa stein[a] stadda ept Hrafn suðr fyrir Ro[f]steini. Kvámu vítt í Eifor. Vífill bauð ...</i></p> <p>Hegbjörn érigea cette éblouissante pierre (avec ses) frères Hróðvísl, Eysteinn, <-muar>, qui ont eu des pierres élevées à la mémoire de Hrafn du Sud et de Rofstein. Ils sont allés jusqu'à Eifor. Vífill annonce ...</p>	<p>900-1000</p>	<p>G 280</p>
<p>Eyvindr, Eivísl et Grímulf.</p>	<p>Stenby (Östergötland)</p>	<p>Eivísl chef de l'expédition/ Guerriers</p>	<p>A/ stikuR (') karþi kubl þ(a)=(u) aft auint sunu sin ' sa fial austr</p> <p>B/ miR aiuisli ' uikikR faþi auk krimulfR</p> <p><i>A/ Stigr/Styggr gerði kuml þau ept Eyvind, son sinn. Sá fell austr</i></p>	<p>990-1010</p>	<p>Ög 8</p>

			<p>B/ <i>með Eivísl. Víkingr fáði ok Grímulfr.</i></p> <p>A/ Stigr/Styggr a fait ce monument en mémoire d'Eyvindr, son fils. Il est tombé à l'Est</p> <p>B/ avec Eivísl. le père des vikings (chef de l'expédition ?) et Grímulfr.</p>		
Yngvarr	Skjorstad (Östergötland)		<p>: siksten : let : rasti : stain : þe(n)... : eftiR : ikuar : sun : sin : han : uarþ : austr : tauþr :</p> <p><i>Sigsteinn lét reisa stein þenn[a] eptir Ingvar, son sinn. Hann varð austr dauðr.</i></p> <p>Sigsteinn a fait dresser cette pierre en mémoire d'Yngvarr, son fils. Il est mort à l'Est.</p>	1010-1050	Ög 30
???	Dagsbergs kyrkogårdsmur (Östergötland)	Guerrier/ Mercenaire	<p>... ur : sin : eR : furs : ... hilfnai : (a)(u)str</p> <p><i>... [fôð]ur/[bróð]ur sinn, er fórst ... helfningi(?) austr.</i></p>	Période viking	Ög 145

			Son père/frère, qui est mort ... troupes (?) à l'Est.		
Gauti	Sylten (Östergötland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	<p>þurfríþ × risti × eftiR × askut × auk × kauta sunu × sina × stin × þasi × han × kuti × etaþis × i × ikuars × hilfniki ×</p> <p><i>Þurfríðr/Þorfreðr reisti eptir Ásgaut ok Gauta, sonu sína, stein þenna. Hann Gauti endaðist í Ingvars helfningi.</i></p> <p>Þurfríðr/Þorfreðr a dressé cette pierre en mémoire d'Ásgautr et Gauti, ses fils. Gauti a rencontré sa fin parmi les troupes d'Yngvarr.</p>	990-1010 (?)	Ög 155
Halfborinn	Gårdby kyrkogård (Öland)		<p>harþruþr + raisti + stain + þinsa + aiftiR + sun + sin + s(m)ip + trak + kuþan + halfburin + brupiR ans + sitr + kar¶þum ¶ brantr + rit - × iak þu raþa + khn</p> <p><i>Herþrúðr reisti stein þenna eptir son sinn Smið, dreng góðan. Halfborinn,/Halfborinn bróðir hans, sitr Gôrðum/Gôrðum Brandr/Brandr. rétt/Rétt [í] hjó, því ráða kann.</i></p>	1020-1050 (?)	Öl 28 (58)

			Herþrúðr érigea cette pierre en la mémoire de son fils, Smiðr, un homme bon et vaillant. Halfborinn, son frère, siège en Garðar. Brandr grava proprement pour quiconque puisse interpréter (les runes).		
Ulfr	Lifsinge (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire(?)	<p>barkuiþr × auk × þu : helka × raistu × stain × þansi : at * ulf : sun * sint * han × entapis + miþ : ikuari + kuþ + hialbi + salu ulfs ×</p> <p><i>Bergviðr/Barkviðr ok þau Helga reistu stein þenna at Ulf, son sinn. Hann endaðist með Ingvari. Guð hjalpi sálu Ulfs.</i></p> <p>Bergviðr/Barkviðr et Helga, ont érigé cette pierre en mémoire d'Ulfr, leur fils. Il trouva la mort avec Yngvarr. Que Dieu aide l'âme d'Ulfr.</p>	1010-1050	Sö 9
Gulleifr	Skåäng (Södermanland)		<p>+ gnubha ÷ liþ : raisa : stain : þinsa : hibtiR : kulaif : bruþur sin han : antapis : austr : at þikum</p> <p><i>Gnúpa lét reisa stein þenna eptir Gulleif, bróður sinn. Hann endaðist austr at þingum.</i></p>	1010-1050	Sö 33

			Gnúpa fit dresser cette pierre en mémoire de Gulleifr, son fils. Il trouva la mort à l'Est, au þing (à l'assemblée).		
Porkell et Styrbjörn	Tjuvstigen (Södermanland)		<p>styrlaugR * auk * hulmbR * staina * raistu * at * bryþr * sina * brau(t)u * nesta * þaiR * entapus * i * austruiki * þurkil * auk sturbiarn þiaknaR * kuþiR</p> <p><i>Styrlaugr ok Holmr steina reistu at bræðr sína, brautu næsta. Þeir enduðust í austrvegi, Porkell ok Styrbjörn, þegnar góðir.</i></p> <p>Styrlaugr et Holmr ont dressé cette pierre à côté du chemin en mémoire de leurs frères. Ils ont trouvé la mort sur la route de l'Est, Þorkell et Styrbjörn, de bons membres (?)</p>	Période viking	Sö 34
Bergviðr	Åda (Södermanland)	Marin	<p>: hermoþr : lit : hagua : at : barkuþ : bruþur : sin : h[an] trukn-þi : [a] lf:lanti :</p> <p><i>Hermóðr lét hoggva at Bergvið/Barkvið, bróður sinn.</i></p>	Autour de 1050	Sö 39

			<p><i>Hann drukn[a]ði á Líflandi.</i></p> <p>Hermóðr fit graver (la pierre) en mémoire de Bergviðr/Barkviðr, son frère. Il coula en Lífland.</p>		
Rysja	Husby kyrkogård (Södermanland)		<p>... * lit * raisa * st... ... rysu * br(o)... * sin * ha... ... austr * bali * ...</p> <p><i>... lét reisa st[ein] ... Rysju(?), bró[ður] sinn. Ha[nn] ... austr. Balli ...</i></p> <p>... a dressé cette pierre ... Rysja(?), son frère. Il ... Est. Balli ...</p>	1050-1100	Sö 92
Beglr	Jäders (Södermanland)		<p>... .. -(t)ain : þansi : at : begli : faður : sii :: buanta :: sifuR :: han : uaR : fa... ..</p> <p><i>... .. [s]tein þenna at Begli, fôður sinn, bónda Sæfu. Hann var fa[rinn](?) ...</i></p> <p>... .. cette pierre en mémoire de Beglr, son père, le mari de Sæfa'. Il voyagea(?) ...</p>	1010-1050	?Sö 96

Þorbjörn	Högstena (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	: hulmviðr : -þi-(s)... ...(R) ...ur--(r)- su[n] han : uaR : fa-in : m(i)- : ikuari ×+ <i>Holmviðr [Þ]or[þjör]r[n](?) son [sinn]. Hann var fa[r]inn með Ingvari.</i> Holmviðr Þorbjörn(?), son fils. Il voyagea avec Yngvarr.	1010-1050	Sö 105
Skarfr	Balsta (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	: rulifR : raisti : stein : þnsi : at : faþur : sin : skarfr : ha[n] uaR : farin : miþ : ikuari : <i>Hróðleifr reisti stein þenna at fôður sinn Skarfr. Hann var farinn með Ingvari.</i> Hróðleifr dressa cette pierre en mémoire de Skarfr, son père. Il voyagea avec Yngvarr.	1020-1050 (?)	Sö 107
Ulfr	Gredby (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire(?)	kunulfrR : raisti : stein : þansi : at : ulf : faþur : sin : han : uaR i : faru : miþ : ikuari : <i>Gunnulfr reisti stein þenna at Ulfr, fôður sinn. Hann</i>	1010-1050	Sö 108

			<p><i>var í fôru með Ingvari.</i></p> <p>Gunnulfr érigæa cette pierre en mémoire d'Ulfr, Son père. Il fut du voyage d'Yngvarr.</p>		
???	Bönestad (Södermanland)		<p>[sumuR : hauka : stan : sum iR : tuþ : austR * i : tuna : as(u)]</p> <p><sumuR> <i>hôggva stein, sem er dauðr austr í <tuna> <asu>.</i></p> <p><SumuR> <i>grava cette pierre, qui mourut à l'Est à <tuna></i></p>	990-1010	Sö 121
Áskell	Fagerlöt, Hamra skog (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire	<p><i>Holmfríðr, <ilin--r>, þær létu hôggva stein eptir Áskel, fôður sinn. Hann draug orrostu í austrvegi, áðan folksgrimmr falla orði.</i></p> <p><i>Holmfriðr, <ilin--r>, þaR letu haggva stein æftiR Æskel, faður sinn. Hann draug orrustu í austrvegi, aðan folksgrimR falla orði.</i></p>	1020-1050	Sö 126

			<p>Holmfríðr (et) <ilin--r>, ils ont fait graver cette pierre en mémoire d'Áskell, leur père. Il s'engagea dans la bataille sur la route de l'Est, avant que le commandant ne provoque sa chute.</p>		
???	<p>Hagstugan, Sparsta ägor (Södermanland)</p>		<p>A/ fiuriR : kirþu : at : faþur : kuþan : tyrþ : trikela : at : tumara : miltan : urþa uk : mataR kuþan : þat * (u)-(h)---(u)--(u)(k)(þ)</p> <p>B/ h=a l=f kirþu o</p> <p><i>A/ Fjórir gerðu at fôður góðan dýrð drengila at Dómara/dómara, mildan orða ok matar góðan, þat...</i></p> <p>B/ <i>Hann(?) fell(?) [í(?)] Gôrdum(?) ...</i></p> <p>A/ Quatre (fils) ont réalisé cette magnifique œuvre en la mémoire de leur bon père, vaillamment, en mémoire de Dómari/domaine, agréable dans la parole et bon dans la nourriture...</p> <p>B/ Il(?) tomba (?) en (?) Garðar(?) ...</p>	1010-1040/50	Sö 130
Skarði	<p>Lundby (Södermanland)</p>	<p>Guerrier/ Mercenaire(?)</p>	<p>: sbiuti : halftan : þaiR : raisþu : stain : þansi : eftiR : skarþa : bruþur sin : fur : austr : hiþan : miþ : ikuari : o sirklanti : likR : sunR iuintaR</p>	990-1010 (?)	Sö 131

			<p><i>Spjóti, Halfdan, þeir reistu stein þenna eptir Skarða, bróður sinn. Fór austr heðan með Ingvari, á Serklandi liggr sonr Eyvindar.</i></p> <p>Spjóti (et) Halfdan, ils érigèrent cette pierre en mémoire de Skarði, leur frère. D'ici (il) voyagea à l'Est avec Yngvarr, en Serkland repose le fils d'Eyvindr'.</p>		
Farulfr	Innberga (Södermanland)		<p>þiupulfrR : bui : þaiR : raisþu : stain þansi : at : farulf : faþur : sin : han uas antaþ austr i kaþ(u)(m)</p> <p><i>Þjóðulfr, Búi, þeir reistu stein þenna at Farulf, fôður sinn. Hann var endaðr austr í Gôrðum.</i></p> <p>Þjóðulfr (et) Búi, ils ont dressé cette pierre en mémoire de Farulfr, leur père. Il a trouvé la mort en Garðar.</p>	Période viking	Sö 148
Sigviðr	Rönö (Södermanland)	Captaine de navire	<p>i)nk(i)f(a)[s]tr * l[i](t) (h)(a)ku... st(a)...n * eftiR * sihuiþ * faþ-r * si[n * han * fial * i h]ul(m)[karþi *</p>	950-1050	Sö 171

			<p>skaipar * uisi mi]p * ski...ra</p> <p><i>Ingifastr lét hōggv[a] ste[i]n eptir Sigvið, fōð[u]r sinn. Hann fell í Holmgarði, skeiðar vísi með ski[pa]ra.</i></p> <p>Ingifastr a fait graver cette pierre en mémoire de Sigviðr, son père. Il est tombé à Hólmgarðr, capitaine de navire avec son équipage.</p>		
Holmsteinn	Tystberga (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	<p>A/ mus:kia : a(u)[k :] (m)an(i) : litu : rasa : ku[(m)l) : þausi : at : b]ruþur * (s)in : hr(u)þkaiR * auk : faþur sin hulm:stain *</p> <p>B/ * han hafpi * ystarla u(m) : uaRit * lenki : tuu : a:ustarla : meþ : inkuari</p> <p><i>A/ Myskja ok Manni/Máni létu reisa kuml þessi at bróður sinn Hróðgeir ok fōður sinn Holmstein.</i></p> <p><i>B/ Hann hafði vestarla um verit lengi, dóu austarla með Ingvari.</i></p> <p>A/ Myskja et Manni/Máni ont fait ériger ce</p>	1010-1050	Sö 173

			monument en mémoire de leur frère Hróðgeirr et de leur père Holmsteinn. B/ Il a longtemps été à l'Ouest, mort à l'Est avec Yngvarr.		
Haraldr et Yngvarr	Gripsholm (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	<p>× tula : lit : raisa : stain : þinsa at : sun : sin : haralt : brupur : inkuars : þaiR furu : trikila : fiari : at : kuli : auk : a:ustarla ar:ni : kafu : tuu : sunar:la : a sirk:lan:ti</p> <p><i>Tóla lét reisa stein þenna at son sinn Harald, bróður Ingvars. Þeir fóru drengila fjarri at gulli ok austarla erni gáfu, dóu sunnarla á Serklandi.</i></p> <p>Tóla a fait ériger cette pierre en mémoire de son fils Haraldr, frère d'Yngvarr. Ils voyagèrent ensemble vaillamment pour de l'or, et à l'Est nourrirent l'aigle. Ils moururent au Sud en Serkland.</p>	1010-1050	Sö 179
Sveinn	Mervalla (Södermanland)	Marin/Marchand (?)	<p>siriþ * lit * resa * stan * [þin](a) [*] (a)(t) * suen * sin * [b]unta * h[n] * uft * siklt * til * simk(a)(l)(a) * t(u)ru[m] * knari * um * tumisnis</p> <p><i>Sigríðr lét reisa stein þenna at Svein, sinn bónda.</i></p>	1010-1050	Sö 198

			<p><i>Hann oft siglt til Seimgala, dýrum knerri, um Dómisnes.</i></p> <p>Sigríðr fit ériger cette pierre en mémoire de Sveinn, son mari. Il naviguait souvent à bord d'un knörr vers Seimgalir, aux environs de Dómisnes.</p>		
Óttarr	Aska (Södermanland)		<p>[(u)tar : auk : -...]pis : a=ustr × ...uk-ma]</p> <p><i>Óttarr ok [enda]ðist austr ...</i></p> <p>Óttarr et ont trouvé la fin à l'Est ...</p>	Période viking	Sö 216
Tosti	Vansta (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire	<p>suan : auk stáin : raistu * stáin : at * tos(t)a : faþur : sin : is uarþ : tauþr * i liþi : ikuars : au(k) at * þo(r)stáin : auk kt : aystáin : alhiltar * s—</p> <p><i>Sveinn ok Steinn reistu stein at Tosta, fôður sinn, er varð dauðr í liði Ingvars, ok at Þorstein ok at Eystein, Alfhildar s[on].</i></p> <p>Sveinn et Steinn ont dressé cette pierre en mémoire</p>	1010-1050	Sö 254

			de Tosti, leur père, qui est mort dans la troupe d'Yngvarr, et en mémoire de Þorsteinn, et en mémoire d'Eysteinn, fils d'Alfildir.		
???	Strängnäs domkyrka (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire	u--r : auk : inki:burk : (l)itu : ra... ..- : ...a at * uerþr * iki : inkuars : ma... .. <i>... ok Ingibjörg létu re[isa] <at> verðr engi Ingvars ma[nna] ...</i> ... et Ingibjörg fit ériger en mémoire de ... n'est pas parmi les hommes d'Yngvarr ...	1020-1050	Sö 277
???	Strängnäs domkyrka (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	ai... ..(u)a : --(a)-uni ÷ aimunt... .. sunarla : a : se(r)kl... <i>Ei... .. [hogg]va [st]e[in] ... [s]onu Eimund[ar] ... sunnarla á Serkl[andi].</i> Ei-... .. pierre découpée/gravée ... fils d'Eimundr ... au sud du Serkland.	1020-1050	Sö 279

???	Strängnäs domkyrka (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	<p>...(a)lui : lit * kira : kubl : ifti... ... burður : ulfs * þiR * a(u)... ... (m)ip * ikuari : o : sirk*la(t)...</p> <p><i>...vé lét gera kuml epti[r] ... bróður Ulfs. Þeir au[stR]/au[starla] ... með Ingvari á Serkland[i].</i></p> <p>...-vé a fait réaliser ce monument en mémoire ... frère d'Ulfr. Ils / à l'Est ... avec Yngvarr en Serkland.</p>	1020-1050	Sö 281
Hugi	Hunhammar (Södermanland)	Guerrier/ Mercenaire (?)	<p>[× antuitR : reisti : stin : iftiR : huka : bruður sin eR : uar : tauþe(r) : miþ : ink... ...k : iftir : þurkils bruður : kuþan biarlaukr : irfi : lit : reisa : iftir : biaþr : sin]</p> <p><i>Andvéttr reisti stein eptir Huga, bróður sinn, er var dauðr með Ing[vari, o]k eptir Þorgísl, bróður góðan. Bjarnlaugr arfi(?) lét reisa eptir fôður(?) sinn.</i></p> <p>Andvéttr a dressé cette pierre en mémoire d'Hugi, son frère, qui est mort avec Yngvarr, et en mémoire de Þorgísl, (son) bon frère. Bjarnlaugr, l'héritier(?), a érigé (la pierre) en mémoire de son père (?)</p>	Période viking	Sö 287

<p>Ingifastr et ses frères</p>	<p>Vid Järnavägen (Södermanland)</p>		<p>hulmfastr ' ropelfr ' ---u ' [ri]sta ' run[a] ' a- (i)kifast ' suni : sina ['] -iR ua(R)u * hua=str * i(n) * ybir risti</p> <p><i>Holmfastr, Hróðelfr, [lét]u rista rúnar a[t] Ingifast, sonu sína, [þ]eir váru austr(?)vestr. En Æpir risti.</i></p> <p>Holmfastr (et) Hróðelfr firent graver ces runes en mémoire de Ingifastr, leurs fils. Ils s'en furent à l'Est/Ouest. Öpir grava.</p>	<p>1100-1130</p>	<p>?Sö 308</p>
<p>Bjórsteinn</p>	<p>Stäringe (Södermanland)</p>	<p>Guerrier/ Mercenaire (?)</p>	<p>: kaiRuatr : auk : anutr : auk : utamr : rita : stain : at : byrst(a)in * bruþur : sin : saR uaR : austr * miþ ikuari : trik : snialan : sun : lifayaR ×</p> <p><i>Geirhvatr ok Ônundr ok Ótamr [létu] rétta stein at Bjórstein, bróður sinn, sá var austr með Ingvari, dreng snjallan, son Lífeyjar.</i></p> <p>Geirhvatr et Ônundr et Ótamr ont fait ériger cette pierre en mémoire de Bjórsteinn, leur frère. Il était à l'Est avec Yngvarr, un homme compétent et vaillant,</p>	<p>1010-1050</p>	<p>Sö 320</p>

			le fils de Lífey.		
Ósníkin et Holmsteinn	Ärja ödekyrka (Södermanland)	Marins/Membres d'équipage	<p>u ulf=ui : raisti : stain þana at brúður sin : u:snikin saR furs : a:ust:arla : maþ : i:ikn:u:ari : ksibari hulmstains</p> <p><i>... Ulfr(?) reisti stein þenna at bróður sinn Ósníkin, sá fórst austarla með Ingvari, skipari Holmsteins.</i></p> <p><i>... Ulfr(?) érigea cette pierre en mémoire de son frère Ósníkin. Il voyagea à l'Est avec Yngvarr ; (il était) membre d'équipage d'Holmsteinn.</i></p>	1010-1050	Sö 335
Þorsteinn et ses compagnons	Turinge (Södermanland)	Guerriers/ Mercenaires	<p>A/ ketil : auk + biorn + þaiR + raistu + stain + þin[a] + at + þourstain : faður + sin + anuntr + at + brúður + sin + auk : hu[skar]laR + hifiR + iafna + ketilau at + buanta sin * ¶ brúðr uaRu þaR bistra mana : a : lanti auk : i liþi : uti : h(i)(l)(t)u sini huska(r)la : ui- +</p> <p>B/ han + fial + i + urustu + austr + i + garþum + lis + furugi + lanmana + bestr</p>	1000-1050	Sö 338

			<p>A/ <i>Ketill ok Björn þeir reistu stein þenna at Þorstein, fôður sinn, Ônundr at bróður sinn ok húskarlar eptir(?) jafna, Ketiley at bónda sinn. Bræðr vâru þeir beztra manna, á landi ok í liði úti, heldu sína húskarla ve[l].</i></p> <p>B/ <i>Hann fell í orrostu austr í Gôrðum, liðs forungi, landmanna beztr.</i></p> <p>A/ Ketill et Björn, ils ont érigé cette pierre en mémoire de Þorsteinn, leur frère ; Ônundr en mémoire de son frère et des compagnons (?) Ketiley en mémoire de son mari. Ces frères étaient les meilleurs hommes de la région et au-delà dans leur compagnie (...)</p> <p>B/ Il est tombé à l'Est en Garðar, commandant de la compagnie, le meilleur des seigneurs.</p>		
Sveinn et Ulfr	Lissby (Uppland)		<p>...[(u)](a)i- × [(a)]uk × ulf- litu × raisa × stai-(a) × e(f)tiR × hlftan * auk * eftiR × kunar × bryþr × sina × þaiR * antaþus × aust... ... (u)m</p> <p>[S]vei[nn] ok Ulf[r] létu reisa stei[n]a eptir Halfdan ok eptir Gunnar, bræðr sína. Þeir enduðust austr[r] ...</p>	Autour de 1050	U 153

			Sveinn et Ulfr ont fait ériger ces pierre sen mémoire d’Halfdan et en mémoire de Gunnarr, leurs frères. Ils ont trouvé la mort à l’Est ...		
??? et Geirbjörn	Lissby (Uppland)		<p>þ(o)]...r × lit × rai... ...fast * auk × at × (k)aiRbiarn × brup- ...i(R) * (t)o a(u)s... ×</p> <p><i>... lét rei[sa] ...fast ok at Geirbjörn, bræð[r] ... [þe]ir dóu aus[tr].</i></p> <p>... ont érigé ...-fastr et en mémoire de Geirbjörn, (leur) frères ... Ils sont morts à l’Est.</p>	Autour de 1050	U 154
Erinmundr	Veda (Uppland)		<p>þurtsain × kiarþi if×tiR irinmunt × sun sin auk kaubti þinsa bu × auk × aflaði × austr i karþum</p> <p><i>Þorsteinn gerði eptir Erinmund, son sinn, ok keypti þenna bý ok aflaði austr í Gôrðum.</i></p> <p>Þorsteinn fit (cette pierre) en mémoire d’Erinmundr, son fils, et acheta cet État et gagna (des richesses) à</p>	1060-1100	U 209

			l'Est en Garðar.		
???	Torsåker (Uppland)		<p>[× sibi × auk × irmuntr × auk × þoriR × litu × raisa × stain × iftiR × s(u)... ..-- (h)(a)n * to × austr × sun × kismuntaR]</p> <p><i>Sibbi ok Ernmundr ok Þórir létu reisa stein eptir Hann dó austr, sonr Gísmundar.</i></p> <p>Sibbi et Ernmundr et Þórir firent ériger cette pierre en mémoire de Lui, le fils de Gísmundr, mourut à l'Est.</p>	Autour de 1050 (?)	U 283
???	Gådersta (Uppland)		<p>[... uaR * tauþr × i austr*uih- ...]</p> <p><i>... var dauðr í austrveg[i] ...</i></p> <p>... est mort sur la route de l'Est ...</p>	1060-1100 (?)	U 366
Sæbjörn	Steninge (Uppland)	Commandant de navire/Guerrier/ Mercenaire	<p>[harlaif × auk × þurkarþr × litu × raisa × stain × þina at × sabi faþur sin × is sturþi × austr × skibi × maþ ikuari a/a askalat-/skalat-]</p>	1010-1050	U 439

			<p><i>Herleif ok Þorgerðr/Þorgarðr létu reisa stein þenna at Sæbjörn, fôður sinn. Er stýrði austr skipi með Ingvari á Eistaland(?)/Serkland[i](?).</i></p> <p>Herleif et Þorgerðr ont fait ériger cette pierre en mémoire de Sæbjörn, leur père, qui commandait un navire à l'Est avec Yngvarr vers l'Eistaland/Serkland.</p>		
Ásgautr	Ubby (Uppland)		<p>+ kitil×fastr × risti × stin + þina × iftiR × askut × faþur + sin × saR × uas × uistr × uk × ustr + kuþ ialbi × as × salu</p> <p><i>Ketilfastr reisti stein þenna eptir Ásgaut, fôður sinn. Sá var vestr ok austr. Guð hjalpi hans sálu.</i></p> <p>Ketilfastr a fait élever cette pierre à la mémoire d'Ásgautr, son père. Il fut à l'Ouest et à l'Est. Que Dieu aide son âme.</p>	990-1010	U 504
Arnfastr	Låddersta (Uppland)		<p>alui * lit * risa * stn * þtin * at * arfast * sun sin * hn * fur * ausR * i karþa</p>	Période Viking	U 636

			<p><i>Ólvé lét reisa stein þenna at Arnfast, son sinn. Hann fór austr í Garða.</i></p> <p>Alvi a fait dresser cette pierre en l'honneur d'Arnfastr, son fils. Il voyagea à l'Est vers le Garðar.</p>		
Gunnleifr	Ekilla bro (Uppland)	Guerrier/ Mercenaire	<p>an(u)(i)(t)r : auk * kiti : auk * kar : auk * blisi * auk * tiarfr * þir * raistu * stain þina * aftiR * kunlaif * foþur : sin han : fil * austr : miþ : ikuari kuþ heabi ontini</p> <p><i>Andvétrr ok <kiti> ok Kárr ok Blesi ok Djarfr þeir reistu stein þenna eptir Gunnleif, fôður sinn. Hann fell austr með Ingvari. Guð hjalpi ôndinni.</i></p> <p>Andvétrr et <kiti> et Kárr et Blesi et Djarfr, ont dressé cette pierre pour Gunnleifr, leur père. Il est tombé à l'Est avec Yngvarr. Que Dieu aide son âme.</p>	XIe siècle	U 644
Gunnleifr	Varpsund (Uppland)	Marin/Guerrier/ Mercenaire	<p>+ a--itr : auk * ka(r) auk : kiti : auk : -[l]isi : auk * tiarfr : ris[t]u : stain : þena : aftir : kunlaif : foþur sin is u[a]s nus(t)(r) * m[i](þ) ikuari : tribin kuþ : hialbi : o(t) þaira al-ikr raistik * runar is kuni + ual * knari stura</p>	1010-1050	U 654

			<p><i>A[ndv]éttr ok Kárr ok <kiti> ok [B]lesi ok Djarfr reistu stein þenna eptir Gunnleif, fôður sinn. Er var austr með Ingvari drepinn. Guð hjalpi ônd þeira. Al[r]íkr(?) reist-ek rúnar. Er kunni vel knerri stýra.</i></p> <p>Andvéttr et Kárr et <kiti> et Blesi et Djarfr ont érigé cette pierre à la mémoire de Gunnleifr, leur père, qui a été tué à l'Est avec Yngvarr. Que Dieu protège leurs esprits. Alríkr(?), j'ai gravé ces runes. Il pourrait diriger un knörr de belle manière.</p>		
Onundr	Råby (Uppland)	Guerrier/ Mercenaire	<p>kairui × auk × kula × ristu × stain þina × aftir × onunt × foþur sia is uas × austr × tauþr × miþ × ikuari × kuþ × hialbi ot × onutar</p> <p><i>Geirvé ok Gulla reistu stein þenna eptir Ônund, fôður sinn. Er var austr dauðr með Ingvari. Guð hjalpi ônd Ônundar.</i></p> <p>Geirvé et Gulla ont dressé cette pierre à la mémoire d'Onundr, leur père, qui est mort à l'Est avec Yngvarr.</p>	1010-1050	U 661

			Que Dieu aide l'âme d'Onundr.		
Spjallboði	Sjusta (Uppland)		<p>runa ' lit kiara ' mirki at ' sbialbuþa ' uk ' at ' suain ' uk ' at * antuit ' uk at ' raknaR ' suni ' sin ' uk ' ekla ' uk ' siri(p) ' at ' sbialbuþa ' bonta sin an uaR ' tauþr ' i hulmkarþi ' i olafs * kriki ' ubiR * risti ' ru</p> <p><i>Rúna lét gera merki at Spjallboða ok at Svein ok at Andvétt ok at Ragnar, sonu sína ok Helga/Egla/Engla, ok Sigríðr at Spjallboða, bónda sinn. Hann var dauðr í Holmgarði í Ólafs kirkju. Æpir risti rúnar.</i></p> <p>Rúna fit faire ce monument à la mémoire de Spjallboði et en la mémoire de Sveinn et en la mémoire d'Andvéttr et à la mémoire de Ragnarr, fils de celle-ci et d'Helgi/Egli/Engli ; et Sigríðr en la mémoire de Spjallboði, son mari. Il est mort à Hólmgarðr dans l'église de Saint Olaf. Öpir fit graver ces runes.</p>	1060-1100	U 687

<p>Ásgeirr et Freygeirr</p>	<p>Veckholms (Uppland)</p>	<p>Guerriers/ Mercenaires</p>	<p>[sufar lit : aristn * þin * afir * askir sun : sin : han * ut fai : a liflai n þ i i i n þ i * frai...]</p> <p><i><sufar> lét reisa stein eptir Ásgeir, son sinn. Hann úti fell á Líflandi í liði Frey[geirs](?).</i></p> <p><i><sufar> fit ériger cette pierre en mémoire d'Ásgeirr, son fils. Il tomba en Lífland, à l'étranger dans la compagnie de Freygeirr.</i></p>	<p>1020-1050</p>	<p>U 698</p>
<p>Banki/Baggi</p>	<p>Svinnegarns (Uppland)</p>	<p>Equipage/Guerrier/ Mercenaire</p>	<p>þjalfi × auk × hulmnlauk × litu × raisa × staina þisa × ala × at baka × sun sin × is ati × ain × sir × skib × auk × austr × stu[rþi ×] i × ikuars × liþ × kup hialbi × ot × baka × ask(i)l × raist</p> <p><i>Þjalfi ok Holmlaug létu reisa steina þessa alla at Banka/Bagga, son sinn. Er átti einn sér skip ok austr stýrði í Ingvars lið. Guð hjalpi ônd Banka/Bagga. Áskell reist.</i></p> <p>Þjalfi et Holmlaug ont dressé toutes ces pierres à la mémoire de Banki/Baggi, leur fils, qui possédait un navire et navigua vers l'Est dans la troupe d'Yngvarr.</p>	<p>1010-1050</p>	<p>U 778</p>

			Que Dieu aide l'âme de Banki/Baggi. Áskell le grava.		
???	Alsta, région de Nysätra (Uppland)	Guerrier/Mercenaire	<p>...k × hulmk... ... (r)s + liþ × kuþ × hialb(i) ...</p> <p><i>... [o]k Holmg[eirr](?) ... [Ingva]rs(?) lið. Guð hjalpi ...</i></p> <p>... Et à Hólmgarðr ... dans la compagnie d'Yngvarr ... que dieu lui vienne en aide ...</p>	Période viking	U 837
Ingimundr	Norby (Uppland)		<p>ali ' uk ' iufurfast * litu ' gera ' merki ' iftiR iarl faþur sin ' uk ' at ' kisl ' uk ' at ' ikimunt han ' uaR ' trebin ' hustr ' sun ' iarls ybiR risti</p> <p><i>Áli/Alli ok Jöfurfast létu gera merki eptir Jarl, fôður sinn, ok at Gísl ok at Ingimund. Hann var drepinn austr, sonr Jarls. Æpir risti.</i></p> <p>Áli/Alli et Jöfurfast on fait réaliser ce monument en la mémoire de Jarl, leur père et à la mémoire de Gísl et en la mémoire d'Ingimundr. Lui, fils de Jarl, fut tué à l'Est. Öpir grava.</p>	1060-1100	U 898

<p>Gunnviðr</p>	<p>Tierps (Uppland)</p>	<p>Guerrier/ Mercenaire</p>	<p>[klintr auk blikr × ristu stin × þinsi * iftiR kunu(i)þ] × fapur × sin + han [× foR bort miþ (i)kuari + kuþ trutin hialbi ont ...](r)[a *] kristin[a þuriR + t]r(o)(n)[i × ri]s[ti +]</p> <p><i>Klettr(?) ok Bleikr reistu stein þenna eptir Gunnvið, fôður sinn. Hann fór burt með Ingvari. Guð dróttinn hjalpi ônd [all]ra kristinna. Þórir Trani risti.</i></p> <p>Klettr(?) et Bleikr ont dressé cette pierre à la mémoire de Gunnviðr, leur père. Il voyagea au loin avec Yngvarr. Puisse le Seigneur aider les esprits de tous les Chrétiens. Þórir grava ces runes.</p>	<p>XIe siècle</p>	<p>U 1143</p>
<p>Þorsteinn</p>	<p>Arlanda, Måby ägor (Uppland)</p>	<p>Guerrier/ Mercenaire</p>	<p>× kunar : auk biurn : auk × þurkrimr × ra-... ...tain : þina * at þurst... × bruþur sin : is uas austr : tauþr * m... ...ari × auk × karþ... ...u þisi</p> <p><i>Gunnarr ok Björn ok Þorgrímr re[istu s]tein þenna at Þorst[ein] bróður sinn, er var austr dauðr m[eð Ingv]ari, ok gerð[u br]ú þessa.</i></p> <p>Gunnarr et Björn et Þorgrímr ont dressé cette pierre à</p>	<p>1010-1050</p>	<p>U Fv1992;157</p>

			la mémoire de Þorsteinn, leur frère, qui est mort à l'Est avec Yngvarr, et construit ce pont.		
Ásmundr	Hassla by (Västergötland)		<p>[brantr + risþi + stin + þinsi * eftiR nosmu × brupur sin * saR uarþ þrebin × o tustitki]μ</p> <p><i>Brandr reisti stein þenna eptir Ásmund(?), bróður sinn. Sá varð drepinn á austrvegi(?).</i></p> <p>Brandr érigea cette pierre en mémoire d'Ásmundr(?), son frère, il fut tué sur la route de l'Est(?).</p>	990-1010	?Vg 135
Ásbjörn et Juli	Smula kyrkogård (Västergötland)	Guerriers/ Mercenaires	<p>: kuli : rsþi : stin : þesi : eftiR : rþr : kunu : sinaR : esburn : ok : iula : treka : hrþa : kuþa : ian : þiR : urþu : tuþiR : i : lþi : ustr :</p> <p><i>Gulli/Kolli reisti stein þenna eptir bræðr konu sinnar, Ásbjörn ok Jula, drengi harða góða. En þeir urðu dauðir í liði austr.</i></p> <p>Gulli/Kolli fit ériger cette pierre en mémoire des frères de sa femme Ásbjörn et Juli, des hommes très bons et vaillants. Et ils moururent à l'Est dans la</p>	1010-1050	Vg 184

			compagnie.		
???	Dalums (Västergötland)		<p>tuki * auk * þiR * bryþr * ristu * stin * þesi * eftiR : bryþr : sína * eR : uarþ * tu(þ)r uestr : en * anar : au(s)tr :</p> <p><i>Tóki ok þeir bræðr reistu stein þenna eptir bræðr sína. Er varð dauðr vestr, en annarr austr.</i></p> <p>Tóki et ses frères ont fait ériger cette pierre en mémoire de leurs frères. L'un est mort à l'Ouest, l'autre à l'Est.</p>	990-1010	Vg 197
Slagvi	Stora Rytterns kyrkoruin (Västmanland)		<p>+ kuplefR + seti : stff : auk : sena : þasi : uftiR slakua : sun : sia : etaþr : austr * i * karusm *</p> <p><i>Guðleifr setti staf ok steina þessa eptir Slagva, son sinn, endaðr austr í Gôrðum(?)/Chorezm(?).</i></p> <p>Guðleifr fit placer ces inscriptions et cette pierre en mémoire de Slagvi, son fils, (qui) trouva la mort à</p>	1010-1040	Vs 1

			l'Est en Garðar(?)/Chorezm(?).		
Ormr	Berga (Västmanland)	Guerrier/ Mercenaire(?)	<p>khu[nal-](r) * [(l)it ... stain * þinsa ef]tir * horm * stob sen * trek ku-...n * auk * uas * farin * (o)(s)-r * miþ * ikuari * hiolbi k[-þ * salu h...ns *]</p> <p><i>Gunnval[d]r lét [reisa] stein þenna eptir Orm, stjúp sinn, dreng gó[ða]n, ok var farinn aus[t]r með Ingvari. Hjalpi G[u]ð sálu h[a]ns.</i></p> <p>Gunnvaldr fit ériger cette pierre en mémoire d'Ormr, son fils adoptif, un homme bon et valeureux. Et (il) voyagea vers l'Est avec Yngvarr. Que Dieu protège son âme.</p>	1010-1050	Vs 19
Grímmundr	Jädra (Västmanland)		<p>taf : lit : risa : estn : þina : hitiR : kri(m)ut ÷ uas : farin : sun : (u)ipfast-- : aust:arla ulfr : auk : uibiurn : -... kitilas : krþi : b-...(u) * (o) : s---</p> <p><i>Taf(?) lét reisa stein þenna eptir Grímmund. Var farinn, sonr Viðfast[ar], austarla. Ulfr ok Vébjörn ... Ketilas(?)/Ketilhôss(?) gerðu b[ryggj]u á ...</i></p>	1010-1050	Vs Fv1988;36

			Taf fit ériger cette pierre en mémoire de Grímmundr. Le fils de Viðfastr voyagea à l'Est. Ulfr et Vébjörn ... Ketilas(?)/Ketilhôss(?) construisirent le pont ...		
--	--	--	--	--	--

Annexe V : Stances Scaldiques évoquant les régions de l'Est

Référence	Texte	Auteur et Poème
Anon (<i>LaufE</i>) 3	Sigrunnit kœmr sunnu Serkland at mér grandi sílmakar; drepr serkjar Samland fyr mér gamni.	Auteur anonyme
Anon <i>Nkt</i> 33	Kom ágætr austan ór Gørðum einkason Óláfs konungs. Fekk Magnús ok mikit ríki óðalsjorð alla sína.	Auteur anonyme <i>Nóregs konungatal</i> XIIe siècle
Anon <i>Óldr</i> 3	Nefndr vas ungr, sás efnði ýta vørð í Gørðum, œski-Baldr, við aldir, Áleifr fyr mér stála; eldstökkvir sásk ekki, qll hugði vel snjollum,	Auteur anonyme <i>Óláfs drápa</i> <i>Tryggvasonar</i>

	<p>hafs nema hilmi jöfra, heims-byggð syni Tryggva.</p>	<p>XIIe siècle</p>
<p>Arn Hryn 5</p>	<p>Rauðar bôruð randir síðan, rimmu Yggr, of scenskar byggðir; eigi gaztu liðskost lágan; landsfolk sótti þér til handa. Austan þurðuð, ulfa ferðar öldum kunnr, með hvíta skjöldu, tungurjóðr, til tírarþinga teknir menn ok dorr in reknu.</p>	<p>Arnórr Þórðarson jarlaskáld</p> <p><i>Hrynhenda, Magnúsdrápa</i></p> <p>1046</p>
<p>Arn Hryn 6</p>	<p>Austan komt með allra hæstum, Yggjar mós, í þrænzkar byggðir, fiðrirjóðr, en fjandmenn yðra falma kvôðu, ægishjalmi. Breiðask vissu, blágamms fœðir benja kolgu, yðrir dolgar — hræddir urðu fjörvi at forða fjandmenn þínir — vesöld sína.</p>	<p>Arnórr Þórðarson jarlaskáld</p> <p><i>Hrynhenda, Magnúsdrápa</i></p> <p>1046</p>
<p>Arn Hardr 17</p>	<p>Bœnir hefð fyr beini bragna falls við snjallan Girkja vörð ok Garða; gjöf launak svá jöfri.</p>	<p>Arnórr Þórðarson jarlaskáld</p>

		<i>Haraldsdrápa</i> 1067
Arn Magnr 1	Nú hykk rjóðanda reiðu rógors, þvít veitk gǫrva, — þegi seimbrotar — segja seggjum hneitis eggja. Vasat ellifu allra ormsetrs hati vetra, hraustr þás herskip glæsti Hǫrða vinr ór Gǫrðum .	Arnórr Þórðarson jarlaskáld <i>Magnússdrápa</i>
Arn Magnr 2	Þing bauð út inn ungi eggrjóðandi þjóðum; fím bar hirð til hǫmlu hervæðr ara bræðis. Salt skar húfi héltum hraustr þjóðkonungr austan ; bôru brimlogs rýri brún veðr at Sigtúnum.	Arnórr Þórðarson jarlaskáld <i>Magnússdrápa</i>
Arn Magnr 3	Gekk á Svíþjóð sökkuvi Sveins, es fremð vann eina; fýstisk Ôleifs austan afkart sonar hjarta. Nótt beið ok dag dróttins dygg ferð Jaðarbyggva; fýst það gram* í geystu	Arnórr Þórðarson jarlaskáld <i>Magnússdrápa</i>

	gífrs veðri sér hlífa.	
Arn Rogndr 1	Deildisk af, svát aldin él grafninga þélar göndlar Njörðr í Gørðum gunnbráðr tíu háði.	Arnórr Þórðarson jarlaskáld <i>Rognvaldsdrápa</i> 1046
BjHall Kálffl 3	Austr réð allvaldr rísta ótála haf stáli; varð at vitja Garða vígmoðr Haralds bróðir; enn of íðnir manna emkak tamr at samna skrökvi; at skilnað ykkarn skjótt lézt Knút of sóttan.	Bjarni Hallbjarnarson gullbrárskáld <i>Kálfsflokkur</i>
BjHall Kálffl 6	Hafa lézt unga jöfra erfð, sem til réð hverfa; satt's at sitja knátti Sveinn at Danmørk einni; kenduð, Kalfr, til landa kappfúsum Magnúsi (olluð ér því's stillir jörð of fekk) ór Gørðum.	Bjarni Hallbjarnarson gullbrárskáld <i>Kálfsflokkur</i>

		1050
Bolv Hardr 1	Mildingr, straukt of mækis munn, es lézt af gunni; holds vannt hrafn of fylldan hrás; þaut vargr í ási. En, gramr — né frákr fremra friðskerði þér verða — austr vast ár it næsta, orðuglyndr, í Gørðum.	Bolverkr Arnórsson <i>Drápa sur Haraldr Harðráði</i>
Edáð Bandr 6	Oddhríðar fór eyða (óx hríð at þat) síðan logfágandi (logðis) land Valdamars brandi; Aldeigju brauzt, ægir (oss numnask skil) gumna; sú varð hildir með hólðum hørð, komt austr í Garða.	Eyjólfr dáðaskáld <i>Bandadrápa</i> 1010
Eskál Vell 8	Mart varð él, áðr, Ála austr lond at mun banda randar lauks, af ríki, rækilundr of tæki.	Einarr Helgason skálaglamm <i>Vellekla</i> Autour de 986

<p>Eskál Vell 11</p>	<p>Hjalmgrápi vann hilmir harðr, Lopts vinar, barða því kom vöxtr í Vínu vínheims, fíandr sína, at forsnjallir fellu fúrs í Þróttar skúrum (þat fær þjóðar snytri) þrír jarls synir (tírar).</p>	<p>Einarr Helgason skálaglamm</p> <p><i>Vellekla</i></p> <p>Autour de 986</p>
<p>Glúmr Gráf 4</p>	<p>Austrlondum fórsk undir allvaldr, sás gaf skoldum, (hann fekk gagn at gunni) gunnhørga, sløg, mǫrgum; slíðrtungur lét syngva sverðleiks reginn, ferðir sendi gramr at grundu gollvarpaða, snarpar.</p>	<p>Glúmr Geirason</p> <p><i>Gráfeldardrápa</i></p> <p>970</p>
<p>Glúmr Gráf 6</p>	<p>Austr rauð jøfra þrýstir orðrakkr fyr bý norðan brand, þars bjarmskar kindir, brinnanda, sák rinna; gótt hlaut gumna sættir, geirveðr, í fǫr þeiri, qðlingi feksk ungum orð, á Vínu borði.</p>	<p>Glúmr Geirason</p> <p><i>Gráfeldardrápa</i></p> <p>970</p>
<p>Hharð Gamv 1</p>	<p>Fundr vas þess, at Þrændir þeir høfðu lið meira; varð, sús vér of gerðum,</p>	<p>Haraldr Sigurðarson harðráð</p>

	<p>víst errilig snerra. Skilðumk ungr við ungan allvald í styr fallinn; þó lætr Gerðr í Gørðum gollhrings við mér skolla.</p>	<p><i>Gamanvísur</i></p>
Hharð Gamv 2	<p>Sneið fyr Sikiley víða súð; vörum þá prúðir; brýnt skreið vel til vánar vengis hjörtr und drengjum. Vættik miðr, at motti myni enn þinig nenna; þó lætr Gerðr í Gørðum gollhrings við mér skolla.</p>	<p>Haraldr Sigurðarson harðráð</p> <p><i>Gamanvísur</i></p>
Hharð Gamv 3	<p>Senn jósum vér, svanni, sextán, þás brim vexti, — dreif á hlaðna húfa húm — í fjórum rúmum. Vættik miðr, at motti myni enn þinig nenna; þó lætr Gerðr í Gørðum gollhrings við mér skolla.</p>	<p>Haraldr Sigurðarson harðráð</p> <p><i>Gamanvísur</i></p>
Hharð Gamv 5	<p>Oss munat ekkja kenna ung né mær, at værim, þars gerðum svip sverða, síð í borg of morgun. Ruddumk umb með oddi; eru merki þar verka; þó lætr Gerðr í Gørðum gollhrings við mér skolla.</p>	<p>Haraldr Sigurðarson harðráð</p> <p><i>Gamanvísur</i></p>

<p>Hharð Gamv 6</p>	<p>Fœddr vas ek, þars alma Upplendingar bendu; nú lætk við sker skolla skeiðr búmönnum leiðar. Vítt hef ek, sízt ýttum, eygarð skotit barði; þó lætr Gerðr í Gørðum gollhrings við mér skolla.</p>	<p>Haraldr Sigurðarson harðráð</p> <p><i>Gamanvísur</i></p>
<p>HSt Frag 1</p>	<p>Tolf vas elds at aldri ýsetrs hati vetra, hraustr þás herskip glæsti Hørða vinr ór Gørðum; hlóðu Hamðis klæðum hjørva gnýs ok skýjum hilmis menn sem hjölmum hlýrvigg, en mól stýri.</p>	<p>Hallfrøðr Óttarsson vandræðaskáld</p> <p><i>Fragment</i></p>
<p>HSt Rst 2</p>	<p>Vegmildr víðrar foldar vørðr þá fóstur í Gørðum, vellbjóðr, vísa, dáðir vann, sás hæstr gekk manna; blikruðr brigða miklum brátt réð, hann þeim's átti allprútt, éla Þróttar, Óláfr skipa, stóli.</p>	<p>Hallar-Steinn</p> <p><i>Rekstefja</i></p>
<p>HSt Rst 3</p>	<p>Senn ǫll síðan runnu snekkju þørð ór Gørðum hermorg, hola torguð,</p>	<p>Hallar-Steinn</p>

	<p>hildings und gram mildum; vestrlönd, virða kindir, verfökum lét herjat aldyggr arfi Tryggva Óláfr, ok klauf stólum.</p>	<p><i>Rekstefja</i></p>
<p>III Har 2</p>	<p>Enn helt ulfa brynnir — eiskaldi gramr beisku mildr réð orms of eldi — austrfyr þaðan gørva.</p>	<p>Illugi Bryndælaskáld</p> <p><i>Poème sur Haraldr harðráð</i></p>
<p>Mark Eindr 3</p>	<p>Fœðir sótti fremðarráða foldar vörðu austr í Garða; auði gæddu allvald prúðan ítrir menn, þeirs hnøggvi slíta. Stillir varð of austrveg allan einkar tíðr inn mærdarblíði; hinn vas engr, es hans nafn kunnit heiðarmanns í lofi reiða.</p>	<p>Markús Skeggjason</p> <p><i>Eiríksdrápa</i></p> <p>1104</p>
<p>Mark Eindr 4</p>	<p>Vár öndurt bjó Vinða rýrir veglig flaust ór Gørðum austan; hlýrum skaut á hola bôru helmings oddr í sumars broddi. Hlýðu studdi borðvið breiðan bróðir Knúts í veðri óðu; síðan knátti svikfolks eyðir snilli kenndr við Danmørk lenda.</p>	<p>Markús Skeggjason</p> <p><i>Eiríksdrápa</i></p> <p>1104</p>

<p>Ólhelg Lv 9</p>	<p>Ár stóð eik en dýra, jarladóms, með blómi harðla græn, sem hirðar, hvert misseri, vissu; nú hefr (bekkjar) tré bliknat brátt (Mardallar gráti lind hefr) laufi (bundit línu-jörð) í Görðum.</p>	<p>Óláfr Haraldsson enn helgi</p> <p><i>Lausavísur</i></p>
<p>Ótt Hfl 4-6</p>	<p>Óttuð ôrum skreyttum austr í salt með flaustum (bôruð) land af landi (landvörðr á skip randir); neyttuð segls ok sættuð sundvarpaði stundum; sleit mjök róin mikla morg ôr und þér bôru. Skôruð sköfnu stýri, skaut, sylgháar bylgjur, lék við hún á hreini hlunns, þats drósir spunnu. Drótt vas drjúgligr ótti, dólglinns, at fôr þinni, svanbræðir; namt síðan Svíþjóðar nes hrjóða.</p>	<p>Óttarr svartí</p> <p><i>Höfuðlausn</i></p> <p>Autour de 1023</p>
<p>RvHbreiðm Hl 71</p>	<p>Óláfr rauð í éli Yggjar slíðra bryggjur;</p>	<p>Rognvaldr jarl og Hallr Þórarinsson</p>

	<p>veitk at vísi átti víða brynju hríðir; hirð réð gramr í Gørðum gleðja þursa kveðju fœddr, en fylki studdu fróðan sygnskar þjóðir.</p>	<p><i>Háttalykill</i></p> <p>Autour de 1145</p>
Sigv Austv 1	<p>Hugstóra biðk heyra hressfærs jofurs (þessar) þolðak vás hvé (vísur) verðung (of fof gerðak); sendr vask upp af qndrum austr (svafk fátt) í hausti til Svíþjóðar (síðan) svanvangs í fof langa.</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p> <p><i>Austrfararvísur</i></p> <p>1019</p>
Sigv Austv 21	<p>Fast skalt, ríkr, við ríkan Rognvald, konungr, halda, hann es þýðr at þinni þorf nótt ok dag, sóttum; þann veitk, þinga kennir, þik baztan vin miklu á austrvega eiga alt með grœnu salti.</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p> <p><i>Austrfararvísur</i></p> <p>1019</p>
Sigv Erfól 8	<p>Qld vann Áleifr felda (opt vann sigr) enn dígri, gekk (sóknþorinn) sökja synjor framm í brynju;</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p>

	<p>en, þeirs austan nenna, (óx hildir) með gram mildum (mart segik bert) í bjarta blóðrøst, Svíar, óðu.</p>	<p><i>Erfidrápa Óláfs Helga</i></p> <p>Autour de 1040</p>
Sigv Erfól 23	<p>Lýgk, nema Áleifr eigi ýs sem kykvir tívar (gæðik helzt í hróðri) hárvøxt (konungs øru), enn helzk þeim's sýn seldi svørðr, es óx í Gørðum (hann fekk læs) af ljósum, (lausn) Valdamar, hausi.</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p> <p><i>Erfidrápa Óláfs Helga</i></p> <p>Autour de 1040</p>
Sigv Lv 25	<p>Enn lystir mik austan, erut of spørð, ór Gørðum frá øðlingi ungum, opt byrjuð lof, spyrja. Fréttik smás, þó at smæstir, smoglr ástar foglar, þinig ljúgumk fər, fljúgi, fylkis niðs, á miðli.</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p> <p><i>Lausavísur</i></p>
Sigv Lv 28	<p>Heim sóttir þú hættinn hønd, en vel mátt løndum (þinn stoðak mōtt) sem mōnnum, Magnús konungr, fagna; færak víst, þvít vørum</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p> <p><i>Lausavísur</i></p>

	<p>varðr at þér í Garða skrifnask skírínafna skript, þjóðkonungr, niptar.</p>	
Sigv Víkv 3	<p>Hríð varð stáls í stríðri ströng Herdala gongu Finnlendinga at fundi fylkis niðs en þriðja; en austr við ló leysti leið víkinga skeiðar; Bálagarðs at barði brimskíðum lá síða.</p>	<p>Sigvatr Þórðarson</p> <p><i>Víkingarvísur</i></p> <p>1014-15</p>
Valg Har 5	<p>Skauzt und farm inn frízta — frami veitisk þér — beiti; farðir goll ór Görðum grunlaust, Haraldr, austan. Stýrðir hvatt í hørðu, hugdyggr jøfurr, glyggvi, — sátt, þás sædrif létti, Sigtún — en skip hnigðu.</p>	<p>Valgarðr á Velli</p> <p><i>Poème sur Harðráði</i></p>
Þfisk Lv 3	<p>Víg lézt, Vinða mýgir, virðum kunn of unnin — Þrændr drifu ríkt und randir — rømm; en þat vas skømmu. Enn fyr Serkland sunnan snarr þengill hjó drengi; kunni gramr at gunni gong; vas þat fyr løngu.</p>	<p>Þörgils fiskimaðr</p> <p><i>Lausavísur</i></p>

		Autour de 1055
Þjóð Yt 8	Frák at Dagr dauða orði frægðar fúss of fara skyldi, þás valteins til Vörva kom spakfrömuðr spors at hefna, ok þat orð á austrvega vísa ferð frá vígi bar, at þann gram of geta skyldi sløngviþref Sleipnis verðar.	Þjóðólfr ou Hvini, enn hvinverski <i>Ynglingatal</i>
ÞjóðA Lv 4	Mildingr rauð í móðu — mót hart vas þar — spjóta (Dönum vöru goð) geira, (gröm) en þat vas skömmu. Setti niðr á sléttu Serklandi gramr merki; — stóð at stillis ráði stöng — en þat vas löngu.	Þjóðólfr Arnórsson <i>Lausavísur</i>
ÞjóðA Magnfl 1	Vast, Óleifs sonr, austan eflör á vatn it skeflða.	Þjóðólfr Arnórsson <i>Magnúsflokkur</i>

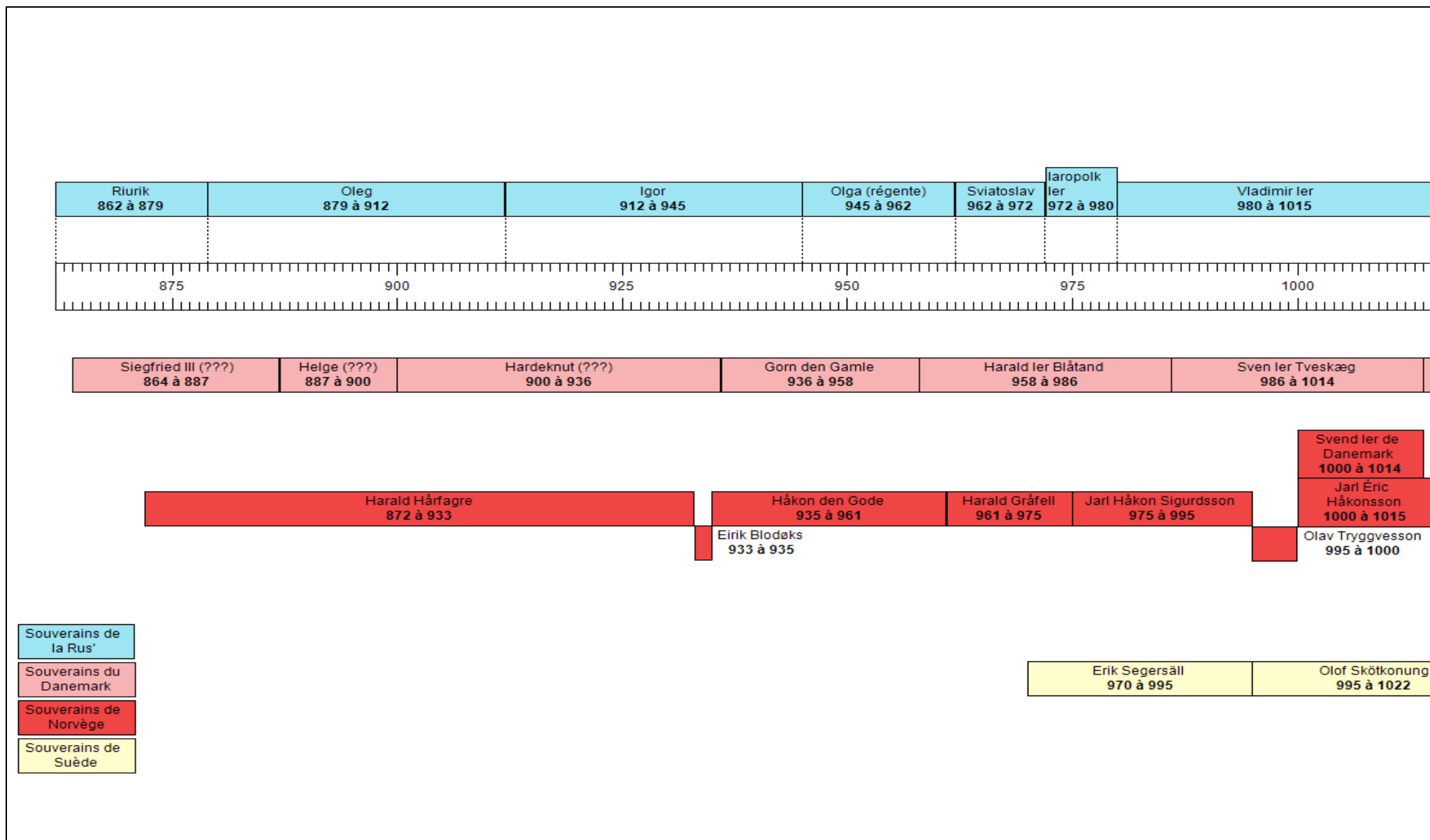
		Autour de 1045
Þjóða Magnfl 3	Aur spornuðuð, arnar ilrjóðr, af Svíþjóðu; herr fylgði þér, harri, hraustr í Nóreg austan. Flýði Sveinn enn síðan sannráðinn frá láði; erlendis frá undan Alfífu son drífa.	Þjóðolfr Arnórsson <i>Magnúsflokkur</i> Autour de 1045
Þjóða Run 3	Jarizleifr of sá, hvert jofri brá; hófsk hlýri frams ins helga grams.	Þjóðolfr Arnórsson <i>Poème sur Haraldr</i> Autour de 1055
Þjóða Sex 2	Tøgu má tekna segja (tandrauðs) á Serklandi (ungr hætti sér) átta (ormtorgs hǫtuðr) borga, áðr herskorðuðr harðan Hildar leik und skildi Serkjum hætrr í sléttri Sikileyju gekk heyja.	Þjóðolfr Arnórsson <i>Sexstefja</i> Autour de 1065

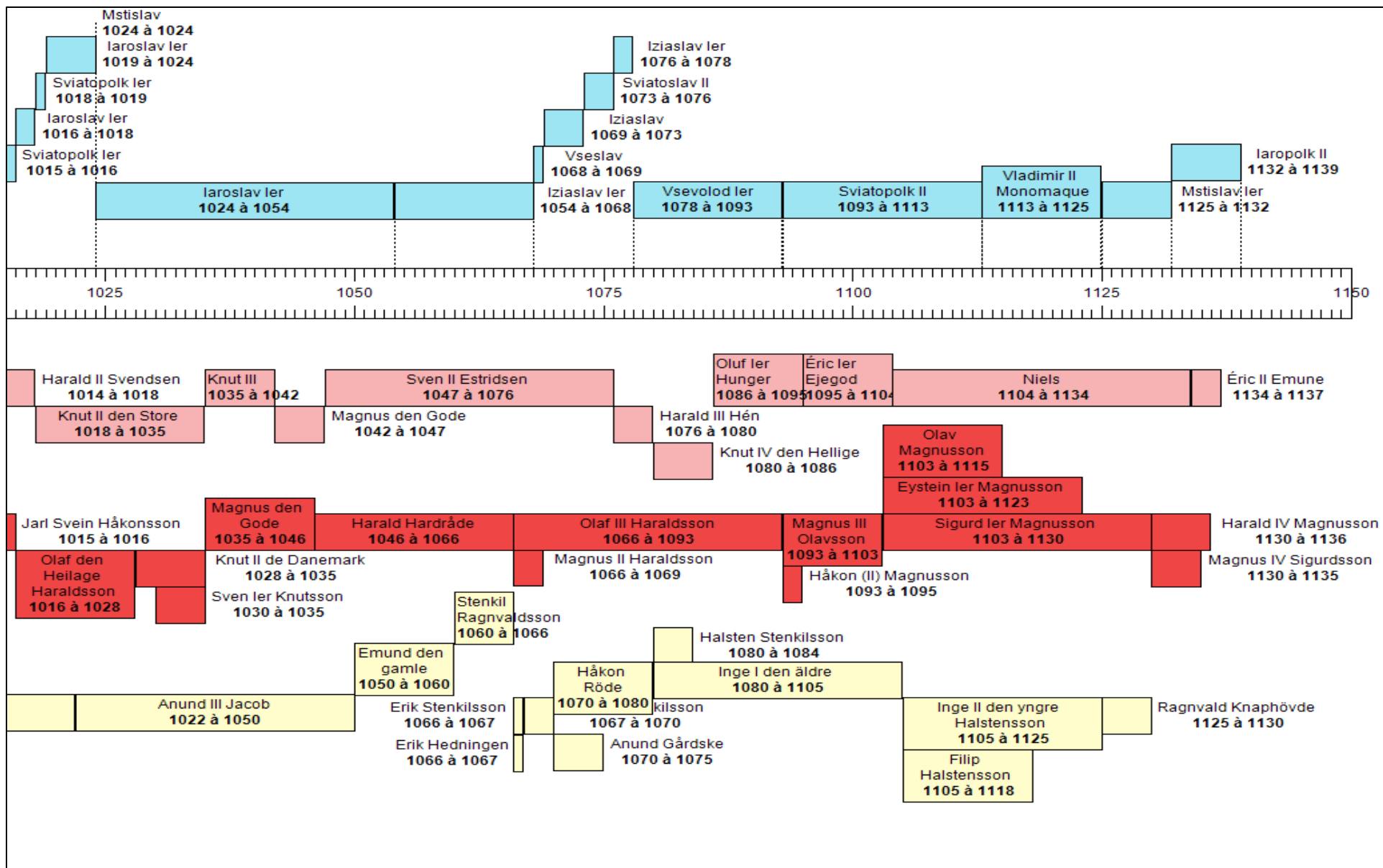
<p>Þjóða Sex 9</p>	<p>Reist eikikjölur austan órðigt vatn ór Görðum; Svíar tæðu þér síðan, snjallr landreki, allir. Gekkk með golli miklu — glygg fell ótt of tyggja — høll á hléborð sollin Haralds skeið und vef breiðum.</p>	<p>Þjóðolfr Arnórsson</p> <p><i>Sexstefja</i></p> <p>Autour de 1065</p>
<p>Þstf Lv 3</p>	<p>Fullvíða hefr frœðum Fjöruskeifr of her veifat lystr ok leiri kastat lastsamr ara ins gamla. Ok vannt eina krôku orðvandr á Serklandi — Skeifr, bart Høgna húfu hræddr! — varliga brædda.</p>	<p>Þórarinn stutfeldr</p> <p><i>Lausavísur</i></p> <p>Autour de 1120</p>
<p>Pul Á 3</p>	<p>Tífr, durn, vína, tems, vønd ok strind, mørn, móða, þrym, morn ok gautelfr, alín, uðr, olga, ok evfrátes, ógn, eiðrennir ok apardjón</p>	<p>Anonyme</p> <p><i>Á heiti</i></p> <p>XIIe siècle</p>
<p>Pul Á 4</p>	<p>Røgn, hrønn ok raun, raumelfr, hnípul, hnøpul, hjølmunló, humra, vína,</p>	<p>Anonyme</p>

	vil, vín, vella, valin, sæmð, salin, nepr, dröfn, strau- ma, nis, mynd, gnapa.	<i>Á heiti</i> XIIe siècle
--	--	-----------------------------------

Annexe VI : Chronologie comparée des souverains

russe et scandinaves (862-1139)





Bibliographie

Sources

Sources arabo-persannes

- Abu'l-Kâzim Obaidallah ibn Abdallah Ibn Khordâbdeh, *Kitâb al-Masâlik wa'l-Mamâlik (Liber varium et regnorum)*, M. J. de Goeje (éd. et trad.), Leiden : Brill, 1889.
- Abu'l-Kâsim ibn Hawqal al-Nasibi, *Kîtâb sûrat al-arz, Opus geographicum autore ibn Hawkal*, J. H. Kramers (éd.), La Haye, 1938
- Abû Hamid al-Andalusî al-Garnatî, Nuhbat al-Azhan fî Adjâib al-Buldân, G. Ferrand (trad.), *Journal Asiatique*, CCVII, 1925, p. 238-239.
- Abû Sa'îd 'Abd al-Hay ibn Zokhak Gardîzî, *Zaîn al-Akhbar*, dans В. В. Бартольд, *Отчет о поездке в Среднюю Азию в 1893-94 годах*, С.-Петербург, 1897.
- Al-Umarî, traduction dans V. Tiesenhausen (éd.), *Сборник материалов, относящихся к истории Золотой Орды*, С.-Петербург, 1884, p. 240-241.
- E. Bosworth, *Ornaments of Histories, A History of the Eastern Islamic Lands AD 650-1041, The Persian Text of Abu Sa'îd Abd Al-Hayy Gardizi*, London, 2011.
- Ibn Fadlan, *Voyage chez les Bulgares de la Volga*, M. Canard (trad.), Paris, 1988.
- Ibn Fadlan, *Récit de Voyage*, P. Charles-Dominique (trad.), Paris, 1995.
- Ibn Fadlân and the Land of Farkness, Arab Travellers in the Far North*, P. Lunde, C. Stone (trads.), London, 2012.
- Ibn Hauqal, *Configuration de la Terre*, J. H. Kramers, G. Wiet (trads.), Paris-Beirut, 1964.
- Ibn Khurradâhbih, dans *Ибн Хурдадбех, Книга путей и стран*, Н. Вадкхаловой, Баку, 1986.
- Ibn Rustah, *Kitâb al-A'lâk an-Nafîsa*, M. J. De Goeje (éd.), Bibliotheca Geographorum Arabicorum, Leiden : Brill, 1892.
- Le Livre de la Configuration de la Terre*, J. H. Kramers, G. Wiet (trad.), Beyrouth-Paris, 1964.

Sources byzantines

- A Manual of Eastern Roman Law, The Procheiros Nomos, Published by the Emperor Basil I at Constantinople between 867 and 879 A.D.*, E. H. Freshfield (trad.), Cambridge, 1928.
- Cecaumeni Strategicon Et Incerti Scriptoris de Officiis Regiis Libellus*, W. Wassiliewski, V. Jernstedt, Amsterdam : A. M. Hakkert, 1965.
- Constantin Porphyrogenetos, *The Book of Ceremonies*, A. Moffatt, M. Tall (trads.), Book I-II, *Byzantina Australiensi* 18 (2), Canberra : Australian Association for Byzantine Studies, 2012.
- Constantine Porphyrogenitus*, I. Bekker (éd.), vol. 3, CSHB, Bonn, 1840
- Constantinus Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, G. Moravcsik (éd.), R. J. H. Jenkins (trad.), Washington DC, 1972.
- Das Strategikon des Maurikios*, G. T. Dennis (éd.), Übersetzung von Ernst Gamillscheg Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien, 1981.
- Excerpta de Legationibus romanorum ad gentes*, C. de Boor (éd.), Berlin, 1903.
- Georges le Moine Continué*, dans *Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, I. Bekker (éd.), CSHB, Bonn, 1838.
- Georgius Cedrenus Joannis Scylitzae ope*, I. Bekker (éd.), vol. 2, CSHB, Bonn, 1838-1839.
- Georgius Monachus, *Chronicon*, C. De Boor (éd.), 2 vols, Leipzig, 1904 (réimp. Stuttgart 1974).
- Ilarion, *Slovo o zakone i blagodati*, A. M. Moldovan (éd.), Kiev, 1984.
- Ioannis Scylitzae, Synopsis historiarum*, H. I. Thurn (éd.), CFHB, Berlin, 1973.
- Ioannis Zonarae Epitomae historiarum*, t. III, M. Pinder (éd.), Bonn, 1897.
- Jean Skylitzès, *Synopsis Historiôn*, B. Flusin, J. C. Cheynet (éds. et trads.), sous le titre *Empereurs de Constantinople*, Paris : Lethielleux, 2003.
- Juan Zonaras, *Libro de los Imperadores*, A. Alvarez Rodriguez (éd.), Instituto de Estudios Altoaragoneses y Departamento de Educacion, Cultura y Deperte del Gobierno de Aragon, 1^{er} edicion, 2006.
- Leonis Diaconi Caloënsis Historiae libri decem et liber de velitatione bellica Nicephori Augusti*, C. B. Hase (éd.), CSHB, Bonn, 1928.
- Leonis Grammatici Chronographia*, I. Bekker (éd.), CSHB, Bonn, 1842.
- Les Nouvelles de Léon VI le Sage*, P. Noailles, A. Dain (éds.), Paris, 1944.
- C. Mango, *The Homilies of Photius the Patriarch of Constantinople*, Cambridge (Mass.), 1958.

- Michel Psellos, Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, I-II, E. Renauld (éd. et trad.), Paris, 1920.
- Michael Attaleiates, Historia*, I. Bekker (trad.), CSHB, Bonn, 1853.
- Michael Attaleiates, *Ιστορία*, I. Polemis (trad.), KBI, Athens, 1997, p. 19-20.
- Michael Attaleiates, The History*, A. Kaldellis, D. Krallis (trads.), Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 2012.
- J. P. Migne, *Patrologia Graeca*, 116, Harvard, 1864, col. 1325.
- Miguel Attalates, *Historia*, Nueva Roma 15, Madrid, 2002.
- Naumachica partim adhuc inedita in unum nunc primum congescit et indice auxit*, A. Dain (trad.), Paris, 1943.
- Nicephori archiepiscopi Constantinopolitam opuscula historica*, C. de Boor (éd.), Teubner, 1880.
- Nómos Rodiōn nautikós, The Rhodian Sea-Law*, W. Ashburner (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1909.
- Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, C. de Boor (éd.), Leipzig : Teubner, 1880.
- Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphiloquia*, B. Laourdas, L. G. Westernik (éds.), Leipzig, 1983.
- Procopius, *History of the wars*, vol. 2, H. B. Dewing (trad.), Cambridge-London, 1916.
- I. Sorlin, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (I), *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 2, n° 3, Paris, 1961, p. 313-360.
- I. Sorlin, Les traités de Byzance avec la Russie au Xe siècle (II), *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 2, n° 4, Paris, 1961, p. 447-475.
- Symeonis Magistri et Logothetae Chronicon, Recenuit Stephanus Wahlgren, CFHB, 44/1, Series Berolensis, W. de Gruyter (trad.), Berlin, 2006.
- Symeon Logothetae, Patrologiae Cursus Completus*, 116, J. P. Migne (éd.), Paris, 1893.
- The History of Leo the Deacon : Byzantine military expansion in the tenth century*, A. M. Talbot, D. F. Sullivan (trads.), Washington : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2005.
- Théodose de Mélitène*, Th. Tafel (éd.), Munich, 1859.
- Theophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, CSHB, I. Bekker (éd.), Bonn, 1838.
- A. Watson, *The Digest of Justinian*, Vol. 4, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1985.

Sources latines

- Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum, Histoire des archevêques de Hambourg*, J-B. Brunet-Jailly (trad.), Paris : Gallimard, 1998.
- Ambroise, *L'Estoire de la guerre sainte*, G. Paris (trad. et éd.), Paris, Imprimerie nationale, 1897.
- Annales Altahenses maiores*, E. L. B. Oefele (éd.), MGH SRG, 4, Hannover : Hahn, 1891.
- Annales Bertiniani*, F. Gratet *al.* (éd.), Paris, Klincksieck, 1964.
- Annales Hildesheimenses*, G. Waitz (éd.), MGH SRG, 8, Hannover : Hahn, 1878.
- Annales Ottenburani*, G. H. Pertz (éd.), MGH SS, 5, Hannover : Hahn, 1844.
- Annales Quedlinburgenses*, G. H. Pertz (éd.), MGH SS, 3, Hannover : Hahn, 1839.
- Annals of St. Bertin*, J. Nelson (éd.), Manchester-New York : Manchester University Press, 1991.
- Byrhtferth's Manual*, S. J. Crawford (éd.), London, 1929.
- Chronicon Salertnitenum*, U. Westerbergh (éd.), Stockholm, 1956.
- Coutumiers de Normandie, Le très ancien coutumier*, E. J. Tardif (éd.), Rouen, 1903.
- R. H. C. Davis, M. Chibnall, *The Gesta Guillelmi of William of Poitiers*, Oxford : Clarendon Press, 1998.
- Den jyske Lov, Text med Oversættelse og ordbog*, P. Skautrup (éd.), Århus : Universitetsforlag, 1941.
- Die Chronik des Bischofs Thietmar von Merseburg und ihre Korveier Überarbeitung*, R. Holtzmann (éd.), MGH SRG ns, 9, Berlin : Weidmann, 1935.
- F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches 565-1453*, 1, Regesten von 565-1025, Munchen, Berlin, 1924.
- J. Fontanel, *Le cartulaire du chapitre cathédral de Coutances, Étude et Édition critique*, Saint-Lô, 2003.
- Geffrei Gaimar, *L'Estoire des Engleis : The Anglo-Norman Chronicle of Geoffrey Gaimar*, T. Wright (éd.), vol. IX, New York : Publication of the Caxton Society, 1850, réimpr. B. Franklin, 1967.
- Gesta archiepiscoporum Magdeburgensium*, W. Schum (éd.), MGH SS, 14, Hannover : Hahn, 1883.
- W. Henze, *Epistolae VII (Epistolae Karolini aevi V)*, MGH, Berlin, 1928, p. 385-394.
- Hérodote, *Histoires d'Hérodote*, P. Giguet (trad.), Paris, 1913.
- Hérodote, *Histoires*, PH. E. Legrand (trad.), Paris, 2003.

- Historia ecclesiastica*, M. Chibnall (éd.), Oxford, 1980, vol. III, p. 144.
- Isidore de Seville, *Ethymologies*, dans *The Etymologies of Isidore of Seville*, S. A. Barney, W. J. Lewis, J. A. Beach, O. Berghof (trads.), Cambridge, 2006.
- Isidori hispalensis episkopi etymologiarum sive originum*, W. M. Lindsay (éd.), Oxonii e typographeo Clarendoniano, 1911.
- Jordanès, *Histoire des Goths*, O. Devillers (trad.), Paris : Les Belles Lettres, 1995.
- Konrad of Megenberg, *Das Buch der Natur, Die erste Naturgeschichte in deutscher Sprache*, F. Pfeiffer (éd.), Stuttgart, 1861, 3^{ème} réimpr. Hildesheim, 1994.
- La Vie de saint Alexis*, Ch. Storey (éd.), Genève, 1968.
- Le Compte du Clos des galées de Rouen au XIVe siècle (1382-1384)*, Ch. Bréard (éd.), Rouen : Cagniard, 1983.
- Liutprand de Crémone, *Antapodosis*, J. Bekker (éd.), MGH SRG, 41, Hanovre-Leipzig, 1915.
- J. Magnus, *Gothorum Sveonumque historia*, Upsala, 1554 (réédition de 1617).
- O. Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Copenhagen, 1555 (réédition de 1972).
- Miracula sancti Vulfranni episcopi, *Acta Sanctorum*, III, Société des Bollandistes (éd.), 3^{ème} éd., Paris-Rome, 1865.
- Nicolae I Papae epistolae*, E. Perels (éd.), MGH, Epistolae (Karolini aevi IV), Berlin, 1925.
- Nicole Oresme and the marvels of nature, a study of his De causis mirabilium with critical edition, translation and commentary by Bert Hansen*, B. Hansen (trad., éd.), Toronto, 1985.
- Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, P. Fisher, H. Higgens (trads.), P. Foote, J. Granlund (éds.), Londres : Hakluyt Society, 1996.
- Orderic Vital, Historia ecclesiastica : The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, M. Chinall (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1978.
- Paul Orose, *The Old English Orosius*, J. Bately (éd.), London, New-York, Toronto : Oxford University Press, 1980.
- Orosio Paulo, *Historias, Obra completa*, Madrid, 1982.
- Recueil des actes des ducs de Normandie, 911-1066*, M. Fauroux (éd.), Caen, 1961.
- Regesta Regum Anglo-normanorum, 1100-1135*, H. A. Cronne, C. Johnson (éds.), Oxford, 1962.
- Regesta Regum Anglo-Normanorum, 1066-1087*, D. Bates (éd.), Oxford : Clarendon Press, 1998.
- Regionis abbatis Prumiensis Chronicon cum continuatione Treverensi*, F. Kurze (éd.), MGH SRG, 50, Hannover : Hahn, 1890.

- C. H. Robinson, *Anskar, The Apostle of the North, 801-865, translated from the Vita Anskarii by Bishop Rimbert his fellow missionary and successor*, London, 1921.
- Saint-Augustin, *De civitate Dei*, Corpus Christianorum, B. Dombart, A. Kalb (éds.), Series Latina XLVII/XIV, Turnhout, 1995.
- Saxo Grammaticus, *The History of the Danes*, vol. I et II, H. R. Ellis Davidson, P. Fischer (trads.), Cambridge, 1979.
- Saxonis Gesta Danorum, Tomus I, Textum continens*, Olrik et Ræder (éds.), Hauniae : Levin & Munksgaard, 1931.
- Summa de legibus normannie in curia laicali ou coutumier latin de Normandie*, F. Simon (éd.), Rennes, 1896.
- The Anglo-Saxon chronicle*, M. J. Swanton (trad.), New York : Routledge, 1998.
- The Etymologies of Isidore of Seville*, S. A. Barney, W. J. Lewis, J. A. Beach, O. Berghof (trads.), Cambridge, 2006.
- The Gesta Normannorum Ducum of William of Jumieges, Orderic Vitalis, and Robert of Torigni*, VIII, 37, E. Van Houts (éd.), Oxford : Oxford University Press, 1992.
- The Works of Josephus, Complete and Unabridged New Updated Edition*, W. Whiston (trad.), A. M. Peabody, M. A. Hendrickson (éds.), Massachussets, 1987.
- Thomas Cantimpratensis, *Liber de natura rerum, I, Text, Editio princeps secundum codices manuscriptos*, Berlin et New York : de Gruyter, 1973.
- Two of the Saxon Chronicles Parallel*, Ch. Plumer, J. Earle (éds.), Oxford : Clarendon press, 1892.
- Wace, *Le Roman de Rou*, A. J. Holden (éd.), Paris : Picard, 1971.
- William de Newburg, The Church Historians of England*, J. Stevenson (trad., éd.), Londres, 1861.

Sources scandinaves

- Ágrip af Nóregskonunga sǫgum : Fagrskinna - Nóregs konunga tal*, B. Einarsson (éd.), ÍF, XXIX, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1984.
- A History of Norway and The Passion and Miracles of the Blessed Óláfr*, K. Devra (trad.), C. Phelpstead (éd.), London : Viking Society for Northern Research, 2011.

- Alfræði íslenzk, Islandsk encyklopædisk litteratur, udgivet for Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, N. Beckman, K. Kålund (éds), København : S. L. Møllers bogtrykkeri, 1908-18.
- Antiquités Russes d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, C. C. Rafn (éd.), 2 vols, København, 1850-1852.
- Bjarnar saga Hítðlakappa*, S. Nordal, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938.
- A. Blöndal Magnússon, *Íslensk orðsifjabók*, Reykjavík : Orðabók Háskólans, 1989.
- Bósa saga ok Herrauðs*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 206-227.
- R. Boyer, *La Russie des Vikings, Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur suivie du Dit d'Eymundr Hringsson*, Toulouse : Anacharsis, 2009.
- Brennu-Njáls saga*, E. O. Sveinsson (éd.), *ÍF*, XXII, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1954.
- Danmarks runeindskrifter*, Jacobsen *et al.* (éds.), København, 1941-2.
- A. Dennis, P. Foote, R. Perkins, *Laws of Early Iceland, Grágás*, Tome I, Winnipeg : University of Manitoba Press, 1980.
- A. Dennis, P. Foote, R. Perkins, *Laws of Early Iceland, Grágás*, Tome II, Winnipeg : University of, Manitoba Press, 2000.
- Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning, A- Text efter håndskrifterne, I: 800-1200*, F. Jónsson (éd.), Copenhagen, 1967.
- Den Norsk-Islandske Skjaldedigtning, B- Retter text, I: 800-1200*, F. Jónsson (éd.), Copenhagen, 1973.
- Det Arnamagnæanske håndskrift 81a fol, (Skálholtsbók yngsta), Inneholdende : Sverris saga, Böglunga sögur, Hákonar saga Hákonarsonar*, A. Kjær, L. Holm-Olsen (éds.), Kristiania, Oslo : Norsk Historisk Kjeldeskrift-Institut, 1910-1986.
- Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana, Drei Lygistögur*, Å. Lagerholm (éd.), Altnordische Saga-Bibliothek, 17, Halle (Saale), 1927, p. 1-83.
- Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 228-257.
- Egil's saga*, C. Fell (trad. et éd.), London : Everyman's Library, 1993 (2nd ed.).
- Eiríks saga víðförla*, H. Jensen (éd.), *Editiones Arnamagnææ*, Series B, 29, København, 1983.

- Eirikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVe siècle), Introduction, C. Péneau (trad.), Paris : Publications de la Sorbonne, 2005.*
- P. Fernandez Alvarez, T. Manrique, *Las leyes del Gulathing*, Salamanca : Universidad de Salamanca, 2005.
- G. T. Flom, The Old Norwegian General Law of the Gulathing according to codex Gl. k. s. 1154 folio, *Illinois Studies in Language and Literature*, vol. XX, University of Illinois : Urbana, 1937.
- Fornmanna sögur eptir gömlum handritum útgefnar að tilhlutun hins norræna fornfræða fèlags*, S. Egilsson, Th. Guðmundsson, Th. Helgason, F. Magnússon, N. M. Petersen, C. C. Rafn and R. C. Rask (éds.), XI, København : Kaupmannahøfn, 1825-1837.
- Fóstbræðra saga*, B. K. Þórólfsson, G. Jónsson (éds.), *ÍF*, VI, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1943.
- Göngu-Hrólfs saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Canongate, 1980.
- Guta Saga, The History of the Gotlanders*, C. Peel (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1999.
- Haralds saga Sigurðarsonar*, dans Snorri Sturluson, *Heimskringla*, III, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVIII, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1951.
- Hákonar saga Hákonarsonar*, dans *Icelandic sagas and other historical documents relating to the settlements and descents of the Northmen on the British Isles*, vol. II, London, Printed for H. M. Stationery Office, by Eyre and Spottiswoode, 1887.
- Hákonar saga Hákonarsonar etter Sth. 9 fol., AM 325 VIII(4) and AM 304(4)*, M. Mundt (éd.), *Norrøne tekster nr. 2*, Oslo : Forlagsentralen, 1977.
- Hálfðanar saga Eysteinsonar*, F. R. Schröder, (éd.), *Altnordische Saga-Bibliothek*, 15, Halle a.S. : Niemeyer, 1917.
- Hálfðanar Saga Eysteinsonar*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson and P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 171-198.
- Hauksbók, udgiven efter de arnamagnæanske håndskrifter, no. 371, 544 og 675, 4o samt forskellige papirshåndskrifter*, E. Jónsson, F. Jónsson (éds.), Copenhagen, 1892-1896.
- Heiðarvíga saga*, S. Nordal, G. Jónsson (éd.), *ÍF*, III, Reykjavík : Hið íslenska bókmenntafélag, 1938.
- Hervarar saga ok Heiðreks*, E. O. G. Turville-Petre (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1956.

- Historia Norwegiæ, A History of Norway and The Passion and Miracles of the Blessed Óláfr*, D. Kunin (trad.), University College London : Viking Society for Northern Research, 2001.
- Historia Norwegie*, P. Fisher (trad.), E. Inger, L. Boje Mortense (éds.), Copenhagen : Museum Tusulanum press, 2003.
- Islandske Annaler indtil 1578, Udgivne for det norske historiske kideskriftfon*, G. Storm (éd.), Kristiana, 1888 (reimpr. Oslo, 1977).
- Íslendingabók, Landnámabók*, J. Benediktsson (éd.), *ÍF*, I, Reykjavík : Hið íslenska fornritafélag, 1968.
- Íslendingabók, Kristni saga, The Book of Icelanders, The Story of the Conversion*, S. Grønlie (trad.), Text Series, 18, London : Viking Society for Northern Research, 2006.
- S. B. F. Jansson, *Runes in Sweden*, Stockholm : Gidlunds, 1987.
- P. J. Jørgensen, *Dansk Retshistorie*, Copenhagen : Gads Forlag, 1940.
- Knýtlinga saga, The history of the kings of Denmark*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Odense : Odense University Press, 1986.
- Konungs annáll, Annales islandorum regii, isländska handskriften n:o 2087 4:to i den gamla samlingen på det stora kungliga biblioteket i Köpenhamn*, Uppsala : Akademiska bokhandeln, 1906.
- Krakúmal dans The Saga of the Volsungs, The Saga of Ragnar Lodbrok together with the Lay of Kraka*, M. Schlauch (trad.), London : The American-Scandinavian Foundation, 1930, p. 259-267.
- L. M. Larson, *The Earliest Norwegian Laws*, New York : Columbia University Press, 1939.
- La saga de saint Ólaf, tirée de la Heimskringla de Snorri Sturluson*, R. Boyer (trad.), Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2007.
- La saga de Hervör et du roi Heidrekr*, R. Boyer (trad.), Paris : Berg international, 1988.
- La Saga des Orcadiens, Orkneyinga saga*, J. Renaud (trad.), Paris : Aubier, 1990.
- L'Edda Poétique*, R. Boyer (trad.), Paris : Fayard, 1992.
- Le livre de la colonisation de l'Islande : selon la version de Sturla Thordarson (Sturlubók)*, R. Boyer (trad.), Turnhout : Brepols, 2000
- Lögmannsannáll, dans Annálar og nafnaskrá*, G. Jónsson (éd.), Reykjavík : Íslendingasagnaútgáfan Haukadalsútgáfan, 1953 (2nd ed.), p. 75-158.
- Rómverja saga*, Þ. Helgadóttir (éd.), Reykjavík : Stofnun Árna Magnússonar í Íslenskum Fræðum, 2010.

- Morkinskinna*, F. Jónsson (éd.), *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, 53, København : Gad, 1932.
- Morkinskinna I-II*, Á. Jakobsson, Þ. I. Guðjónsson (éds.), *ÍF*, XXIII-XXIV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 2011.
- Norges Indskrifter med de ældre Runer*, 1-3, S. Bugge, M. Olsen (éds.), Christiania, 1891-1924.
- Norges innskripter med de yngre runer*, M. Olsen *et al.* (éds.), 1-6, Oslo, 1941-in progress.
- Oddr Snorrason, *Óláfs saga Tryggvasonar*, Ó. Halldórsson (éd.), *ÍF*, XXV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 2006.
- Óláfs saga ins helga*, A. Heinrichs (trad., éd.), Heidelberg, 1982.
- Óláfs saga helga*, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVI, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1945.
- Orkneyinga saga*, F. Guðmundsson (éd.), *ÍF*, XXXIV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1965.
- Óláfs saga Tryggvasonar en mesta*, Ó. Halldórsson (éd.), Copenhagen : Munksgaard, 1958-61.
- Örvar-Odds saga*, R. C. Boer (éd.), Leiden : Brill, 1888.
- Örvar-Odds saga*, dans *Seven Viking Romances*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Middlesex : Penguin Classics, 1985, p. 25-137.
- C. C. Rafn, *Supplement to the Antiquitates Americanae*, København : Royal Society of Northern Antiquaries, 1841.
- K. Robbestad, *Gulatingloven*, Oslo : Norrøne bokverk, Det Norske Samlaget, 1969.
- Saga d'Egill, fils de Grimr le Chauve*, dans *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987.
- Saga d'Egill le Manchot et d'Ásmundr meurtrier des Berserkir*, dans *Sagas légendaires islandaises*, R. Boyer, Toulouse : Anacharsis, 2012.
- Saga de Hákon le Bon*, dans F. Emion, *La Saga de Hákon le Bon : texte, traduction, notes et index précédés d'une étude de la saga*, Thèse de Doctorat sous la direction de R. Boyer, Paris, 1992, Lille : Atelier national de Reproduction des Thèses, 1994.
- Saga de Hrólfr sans Terre*, dans *Sagas légendaires islandaises*, R. Boyer, Toulouse : Anacharsis, 2012.
- Saga de Njáll le Brûlé*, dans *Sagas islandaises*, R. Boyer (trad.), Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987.

- Saga de Ragnarr aux Braies velues*, dans *Sagas légendaires islandaises*, R. Boyer, Toulouse : Anacharsis, 2012.
- Saga des Völsungar*, dans *Sagas légendaires islandaises*, R. Boyer, Toulouse : Anacharsis, 2012.
- Saga d'Oddr aux Flèches*, dans *Sagas légendaires islandaises*, R. Boyer, Toulouse : Anacharsis, 2012.
- Saga Heiðreiks Konungs ins Vitra : The Saga of King Heidrek the Wise*, C. Tolkien (trad.), London : T. Nelson and Sons, 1960.
- Saga Óláfs Tryggvasonar af Oddr Snorrason munkr*, F. Jónsson (éd.), København : Gad, 1932.
- Snorres Kongesagaer*, A. Holtsmark, D. Arup Seip (éds.), Oslo : Gyldendal, 1934.
- Snorre Sturlason, *Heimskringla or the Lives of the Norse Kings*, E. Monsen, A. H. Smith (éd.), New-York, 1990 (réimpr. Cambridge, 1932).
- Snorri Sturluson, *Heimskingla, or The Chronicle of the Kings of Norway*, S. Laing (trad.), London, 1844.
- Snorri Sturluson, *Heimskringla*, I, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVI, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1941.
- Snorri Sturluson, *Heimskringla*, II, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXVII, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1945.
- Snorri Sturluson, *Óláfs saga Tryggvasonar*, B. Aðalbjarnarson (éd.), *ÍF*, XXV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1945.
- Snorri Sturluson, *Heimskringla, History of the Kings of Norway*, L. M. Hollander (trad.), Austin: University of Texas Press, 1964.
- Snorri Sturluson, *Edda, Prologue and Gylfaginning*, A. Faulkes (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 1988.
- Snorri Sturluson, *Histoire des rois de Norvège, Heimskringla, Première partie : des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, F. X. Dillmann (trad.), Paris : Gallimard, L'Aube des Peuples, 2000.
- Snorri Sturluson, *The Uppsala Edda*, A. Faulkes (trad.), H. Pálsson (éd.), University College London : Viking Society for Northern Research, 2012.
- G. Storm, *Islandske Annaler indtil 1578, Udgivne for det norske historiske kideskriftfon*, London : British Library, 2010 (réimpr. Kristiana, 1888).
- J. P. Strid, M. Åhlén, Runfynd 1986, *Förnvannen*, 83, 1988, p. 34-38.

- Sturlunga Saga including the Islendinga Saga of Lawman Sturla Thordsson and other works*,
Dr Gudbrand Vigfusson (éd.), Oxford : Clarendon press, 1878.
- Sveriges runinskrifter*, 1-15, Stockholm : Kungle Vitterhets historie och antikvitets akademien, 1900-in progress.
- I *Ölands runinskrifter*, S. Söderberg, E. Brate (éds.), 1900-1906.
- II *Östergötlands runinskrifter*, E. Brate (éd.), 1911-1918.
- III *Södermanlands runinskrifter*, E. Brate, E. Wessén (éds.), Stockholm 1924-1936.
- IV *Smålands runinskrifter*, R. Kinander (éd.), 1935-1961.
- V *Västergötlands runinskrifter*, H. Jungner, E. Svärdström (éds.), 1940-1971.
- VI-IX *Upplands runinskrifter*, E. Wessén, S. B. F. Jansson (éds.), 1940-1958.
- XI-XII *Gotlands Runinskrifter*, S. B. F. Jansson, E. Wessén, E. Svärdström, T. Snædal, H. Gustavson (éds.), 1962-.
- XIII *Västmanlands runinskrifter*, S. B. F. Jansson (éd.), 1974.
- XIV *Närkes runinskrifter, Värmlands runinskrifter*, S. B. F. Jansson, 1975-1978.
- XV *Gästriklands runinskrifter*, S. B. F. Jansson (éd.), 1981.
- The Earliest Norwegian Laws, being the Gulathing law and the Frostathing law*, L. M. Larson (trad.), New-York : Morningside Heights, 1935.
- The Saga Manuscript 2845, 4to in the Old Royal Collection in the Library of Copenhagen*, Manuscripta Islandica, vol. 2, J. Helgason (éd.), Copenhagen, 1955.
- The saga of Hord, in *Three Icelandic outlaw sagas*, G. Johnston (trad.), A. Faulkes (trad. et éd.), London : Everyman, 2001.
- The saga of the Volsungs*, R. G. Finch, (trad., éd.), London, Edinburgh : T. Nelson, 1965.
- The Tale of Eirek the Traveller*, P. Tunstall (trad.), 2005, version en ligne sur le site <http://www.oe.eclipse.co.uk>.
- O. von Friesen, Runinskrifterna på en koppardosa funnen i Sigtuna Augusti 1911, *Förnvannen*, 7, Stockholm, 1912, p. 6-19.
- Ynglingatal og Ynglingesaga : en studie i historiske kilder*, C. Krag (éd.), Studia Humaniora, 2, Oslo : Universitetsforlaget, 1991.
- Yngvar saga víðförla*, E. Olson (éd.), *Samfund til utgivelse af gammel nordisk litteratur*, 39, Copenhagen : S. L. Møllers bogtrykkeri, 1912.
- Porvalds þátrr víðförla*, S. Steingrímsson, Ó. Halldórsson, P. Foote (éds.), *ÍF*, XV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 2003, p. 98-99.

Bórðar saga hreðu, J. Halldórsson (éd.), *ÍF*, XIV, Reykjavík : Hið ízlenska fornritafélag, 1959.

Sources slavonnes

E. Bláhová, Z. Hauptová, *Strumički (Makedonski) apostol : kirilski spomenik od XII vek*, Skopje, 1990.

V. Jagič, *Quatuor evangeliorum codex glagoliticus olim Zographensis nunc Petropolitanus*, Berlin, 1879, réimpr. Graz, 1954.

V. Jagič, *Quatuor evangeliorum versinis palaeoslavicae Codex Marianus glagoliticus*, St-Pétersbourg, 1883, réimpr. Graz, 1960.

Povest' vremennykh let, The Russian Primary Chronicle, Laurentian text, S. H. Cross, O. P. Sherbowitz-Wetzor (trads., éd.), Cambridge (Mass.), 1953.

The Chronicle of Novgorod (1016-1471), R. Michell, N. Forbes (trads., éd.), Camden 3rd series, XIV, Londres : Royal Historical Society Publications, 1914 (réimp. 1970).

J. Vajs, J. Kurz, *Evangeliarium Assemani : Codex Vaticanus 3, Slavicus glagoliticus*, t. I-II, Praha, 1929-1955.

В. С. Голышенко, В. Ф. Дубровина, *Книга нарицаема Козьма Индикоплов*, Москва, 1997.

И. В. Дергашева, *Вивляя, сирпч книги Ветхаго и Новаго Завпта по языку словенску : фототипическое переиздание текста с издания 1581 года*, Москва-Ленинград, 1988.

Новгородская Первая Летопись старшего и младшего изводов, А. Н. Насонова, М. Н. Тихомиров, Москва-Ленинград : Издательство Академии Наук СССР, 1950.

Ипатьевская Летопись, ПСРЛ, Москва, 1962.

Е. Ф. Карский, *Лаврентьевская летопись и суздальская летопись по академическому списку, ПСРЛ*, Москва, 1962.

Книги временныя и образныя Георгія Мниха, Хроника Георгія Амартола въ древнемъ славянорусскомъ переводѣ, текстъ изслѣдование и словарь, В. М. Истрин (éd.), Томъ 2, Петроградъ : Россійская Академія Наукъ, 1920.

А. Кошелев, *Лаврентьевская летопись, ПСРЛ*, Москва : Языки русской культуры, 2001.

- Псковские летописи, ПСРЛ, 5/2, Москва : Языки русской культуры, 2000.*
- Писцовая книга езовых дворцовых волостей и государевых оброчных угодий Белозерского уезда 1585 года, А. Г. Манькова (éd.), Москва-Ленинград, 1984.*
- Писцовые книги Обонежской Пятины 1496 и 1563 гг., Ленинград : Издательство Академии наук СССР, 1930.*
- Повесть временных лет, Д. С. Лихачева (éd.), Москва-Ленинград, 1950.*
- И. Посвирнин, *Вивлия 1499 года и вивлия в синодальном переводе с иллюстрациями в десяти томах, т. 8, Деяния святых апостолов, Послания святых апостолов, Апокалипсис, Москва, 1992.*
- С. Северьянов, *Супрасльская рукопись, Памятники старославянского языка, 2/1, С.-Петербург, 1904.*
- А. А. Шахматова, *Ипатьевская летопись, ПСРЛ, С.-петербург, 1908, réimpr. Москва, 1965.*
- В. Щепкин, *Саввина книга, Памятники старославянского языка, 1/2, С.-Петербург, 1903.*

Travaux critiques

- S. Aalto, V. Laakso, Karelia, Finland and Austrvegr, *Á austrvega Saga and East Scandinavia, Preprint papers of The 14th International Saga Conference Uppsala, 9th–15th August 2009, vol. 1, Uppsala, p. 6-12.*
- S. Aalto, Bjarmaland in Finnish Historiography, *Висы дружбы, Сборник статей в честь Т. Н. Джаксон, Университет Дмитрия Пожарского, Москва, 2011, p. 19-25.*
- R. P. Abels, *Lordship and Military Obligation in Anglo-Saxon England, Berkley, 1988.*
- J. Ahola, Outlaws, women and violence in the social margins of saga literature, *Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint papers of the 14th International Saga Conference, Uppsala 9th-15th August 2009, Gävle, 2009, p. 21-28.*
- H. Ahrweiler, *Byzance et la Mer, La Marine de Guerre, La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles, Paris : Presses Universitaires de France, 1966.*
- A. Al-Azmeh, Barbarians in Arab Eyes, *Past and Present, 134, 1993, p. 3-18.*
- H. Alopaeus, Der Schiffsfund von Lapuri, *Deutsches Schiffsarchiv, 11, 1988, p. 21-34.*

- H. Alopaeus, The Lapuri Finds, *Shipshape*, Roskilde : The Vikings Ship Museum, 1995, p. 127-134.
- E. Andersen, Square Sails of Wool, *Shipshape, Essays for Ole Crumlin Pedersen*, O. Olsen, J. Skamby Madsen, F. Rieck (éds.), Roskilde : Vikingskibshallen, 1995, p. 249-270.
- E. Andersen, O. Crumlin-Pedersen, S. Vadstrup, M. Vinner, *Roar Ege, Skuldelev 3 skibet som arkæologisk eksperiment*, Roskilde, 1997.
- F. Androščuk, Černigov et Šestovica, Birka et Hovgården : Le modèle urbain scandinave vu de l'Est, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 255-266.
- F. Androščuk, The Place of Dereva and Volhynia on Norse-Slav relations in the 9th to 11th centuries, *Situne Dei*, 2009, p. 7-20.
- D. W. Anthony, Migration in archeology : the baby and the bathwater, *American Anthropologist*, 92 : 4, 1990.
- H. Antonsson, The Cult of St Ólafr in the Eleventh Century and Kievan Rus, *Middelalderforum*, 1-2, 2003, p. 143-160.
- Archéologie de la France, 30 ans de découvertes*, Paris : Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1989.
- J. P. Arrignon, Le Dit d'Eymundr et le martyr du prince Boris de Russie (1015), *Médiévales*, 20, 1991, p. 53-60.
- J. P. Arrignon, La navigation sur la route des Varègues aux Grecs, *Tous Azimuts...*, *Mélanges de recherches en l'honneur du Professeur Georges Jehel*, vol. 13, Université de Picardie, 2002.
- W. Baetke, *Wörterbuch zur altornischen Prosaliteratur I*, Berlin, 1964.
- E. Balzamo, *Carta Marina*, Mayenne, 2005.
- M. P. Barnes, *Runes, A Handbook*, Woodbridge, 2012.
- J. H. Barrett, Viking Age Triggered by Shortage of Wives ?, *Antiquity*, vol. 82, September 2008, p. 671-685.
- R. Barthes, *Mythologies*, Paris : Éditions du Seuil, 1957.
- J. Bately, Text and translation : the three parts of the known world and the geography of Europe north of the Danube according to Orosius' *Historiae* and its Old English version, *Othere's Voyages, A late 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural context*, J. Bately, A. Englert (éds.), *Maritime Culture of the North*, 1, Roskilde, 2007, p. 41-59.

- G. Baudelle, O. David, Population, Peuplement et Migration, *Les fondamentaux de la géographie*, A. Ciattoni, Y. Veyret (dir.), Collection Cursus, Armand Colin, 2003, p. 41-70.
- N. Benachour, Voyage et écriture : penser la littérature autrement, *Synergies Algérie*, 3, 2008, p. 201-209.
- E. Berneker, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, t. I, Heidelberg, 1908-1913.
- J. Bill, Ships and Seamanship, *The Oxford Illustrated History of the Vikings*, P. H. Sawyer (éd.), Oxford, 1997, p. 181-201.
- A. L. Binns, Ohtheriana VI : Ohthere's Northern Voyage, *English and Germanic Studies*, 7, 1961, p. 43-52.
- BIOTEC, J. R. Malavoi, *Manuel de restauration hydromorphologique des cours d'eau*, Publication de l'Agence de l'Eau Seine-Normandie, 2007.
- D. I. Block, *The Book of Ezekiel : chapters 25-48*, Eerdmans, 1998.
- S. Blöndal, S. B. Benediktz, *The Varangians of Byzantium, an aspect of Byzantine military history*, Cambridge, London, New-York : Cambridge University Press, 1978.
- H. Blumenberg, *Arbeit am Mythos*, Frankfurt, 1979.
- H. Boissin, Les noms russes de la « voile », *Revue des études slaves*, XX, fasc. 1-4, Paris, 1942, p. 150-154.
- N. Bonde, O. Crumlin-Pedersen, The Dating of Wreck 2, the Longship, from Skuldelev, Denmark, *NewsWARP*, 7, 1990, p. 3-6.
- N. Bonde, *Dendrokronologisk undersøgelse af skibsvrag fra « Peberrenden » i Roskilde Fjord, ud for Skuldelev, Vrag 2 : « Det store krigsskib »*, Copenhagen, NNU, rapport 32, 1999.
- P. Botolf Maurseth, Historiske handelsstrømmer mellom Norge og Russland : betydningen av pomorhandelen fram mot første verdenskrig, *Historisk tidsskrift*, t. 1, 1997, p. 487-512.
- R. Boyer, La Notion de Leidangr (Levéé régulières des troupes dans l'ancien Nord) et son Évolution, *Inter-Nord, Revue Internationale d'études arctiques et nordiques*, 12, Paris, 1972, p. 271-281.
- R. Boyer, *Les sagas islandaises*, Paris : Payot, 1978.
- R. Boyer, Vita – historia – saga. Athugun formgerðar, *Gripla*, VI, Reykjavík, 1984, p. 113-128.

- R. Boyer, Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ?, *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset, Cahier des Annales de Normandie*, 23, Caen, 1990, p. 109-126.
- F. Braun, Das historische Russland im nordischen Schrifttum des X-XIV Jahrhunderts, *Festschrift Eugen Mogk zum 70. Geburtstag 19. Juli 1924*, Halle, 1924, p. 192-196.
- F. Braun, T. J. Arne, Den Svenska runstenen från ön Berezan utanför Dneprmyningen, *Fornvännen årgång*, 9, 1914, p. 44-48.
- K. A. Brook, *The Jews of Khazaria*, Rowman and Littlefield, 2006.
- F. S. Brown, W. B. Tyrell, ἐκτιλώσαντο : A Reading of Herodotus' Amazons, *The Classical Journal*, vol. 80, n° 4, Apr.-May 1985, p. 297-302.
- A. W. Brøgger, *Håløygenes Bjarmelands ferder*, Festskrift til Rektor J. Qvigstad, Tromsø Museums skrifter 2, Tromsø, 1928.
- H. Buergel Goodwin, *Konungs Annáll, Annales islandorum regii*, Uppsala, 1906.
- A. Burgess, *Hommages à Qwert Yuiop*, Paris : Grasset, 1988.
- J. B. Bury, The Treatise De Administrando Imperio, *BZ*, 15, 1906, p. 517-577.
- J. Callmer, The archeology of Kiev ca A.D. 500-1000, a survey, *Les Pays du Nord et Byzance (Scandinavie et Byzance) : actes du colloque nordique et international de byzantinologie tenu à Upsal (Acta Universitatis Upsaliensis, Figura N. S. 19)*, R. Zeitler (éd.), Uppsala, 1981, p. 29-52.
- J. Callmer, From West to East, The penetration of Scandinavians into eastern Europe ca. 500-900, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 45-94.
- C. O. Cederlund, The lodja and other bigger transport vessels in the east-European clinker-building technique, *Sewn plank boats : archaeological and ethnographic papers based on those presented to a conference at Greenwich in November, 1984*, S. McGrail, E. Kentley (éds.), Oxford, 1985, p. 233-252.
- S. Chadwick Hawkes, *Weapons and Warfare in Anglo-Saxon England*, Oxford, 1989.
- A. Chazelas, *Documents relatifs au Clos des Galées de Rouen et aux armées de mer du Roi et de France de 1293 à 1418*, t. 1, Paris : Bibliothèque Nationale, 1977.
- M. T. Clanchy, *From Memory to Written Record : England 1066-1307*, Oxford – Cambridge (Mass.) : Blackwell, 1993.
- A. E. Christansen, Ohthere's vessel, *Othere's Voyages, A late 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural context*, J. Bately, A. Englert (éds.), Maritime Culture of the North, 1, Roskilde, 2007, p. 112-116.

- R. Cleasby, G. Vigfusson, *An Icelandic-English Dictionnary*, 2nd éd., Oxford : Clarendon Press, 1957.
- R. Cook, Russian History, Icelandic Story, and Byzantine Strategy in Eymundar Þátr Hringssonar, *Viator*, 17, 1986, p. 64-89.
- N. Coulet, Introduction, « S'en divers Voyage n'est mis... », *Voyages et voyageurs au Moyen-Âge, Actes des Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 26^{ème} congrès, Aubazine, 1995*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1996, p. 9-11.
- B. E. Crawford, L'expansion scandinave en Europe de l'Ouest (VIIIe-XIe siècle), *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 15-32.
- O. Crumlin Pedersen, *Das Haithabushiff*, Neumunster, 1969.
- O. Crumlin Pedersen, Skind eller træ ? Et studie i den nordiske plankebåds konstruktive oprindelse, *Sømand, Fisker og Voerft*, Copenhague : Rosenkilde og Bagger, 1970.
- O. Crumlin-Pedersen, Experimental boat archaeology in Denmark, *Aspects of Maritime Archaeology and Ethnography*, 1984, London, p. 97-122.
- O. Crumlin-Pedersen, M. Vinner, Le projet Roar Ege, Reconstitution et expérimentation d'un caboteur viking, *Le Chasse-Marée*, 30, 1987, p. 18-45.
- O. Crumlin Pedersen, *Five Viking Ships from Roskilde Fjord*, 2^{ème} éd., Roskilde, 1990.
- O. Crumlin-Pedersen, Les types et les dimensions des bateaux de 800 à 1400 de notre ère, *Aspects of Maritime Scandinavia AD 200- 1200 : Proceedings of the Nordic Seminar on Maritime Aspects of Archaeology, Roskilde, 13th-15th March, 1989*, Århus : Kannike Tryk, 1991, p. 69-82.
- O. Crumlin Pedersen, *Viking-Age Ships and shipbuilding in Hedeby/Haithabu and Schleswig, Ships and boats of the North*, vol. 2, Schleswig-Roskilde, 1997.
- O. Crumlin-Pedersen, To be or not to be a cog : the Bremen Cog in perspective, *The International Journal of Nautical Archeology*, 29, August 2000, p. 230-246.
- O. Crumlin-Pedersen, O. Olsen (éd.), *The Skuldelev ships : topography, archaeology, history, conservation and display*, Ships and Boats of the North, vol. 1, Roskilde : Viking Ship Museum, 2002, p. 319-320.
- O. Crumlin Pedersen, M. Vinner, Le projet Roar Ege, Reconstitution et expérimentation d'un caboteur viking, *Le Chasse-Marée*, 30, 1987, p. 18-45

- T. Damgård-Sørensen, Les bateaux de Skuldelev (Roskilde) et leurs répliques modernes, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 199-227.
- G. Davy, Consuetudines maris et maritimas consuetudines : les coutumes maritimes en Normandie à la lumière des chartes ducales (fin X^e-milieu XII^e siècle), *Les Annales du droit*, 1, 2007, p. 91-110.
- T. K. Derry, *A history of Scandinavia : Norway, Sweden, Denmark, Finland, and Iceland*, University of Minnesota Press, 1979.
- K. Donnellan, Proper Names and Identifying Descriptions, *Synthèse*, 21, 1970, p. 335-358.
- U. Dronke, *The Poetic Edda Volume II, Mythological Poems*, Oxford, 1997.
- G. Dumézil, *Les Dieux Germaniques*, Paris, 1959.
- G. E. Dubrovin, A. V. Okorokov, V. F. Starkov, P. Yu. Chernosvitov, *History of shipbuilding in the north of Russia, Russian Academy of Sciences, История северорусского судостроения*, Russian Federation ministry of Culture, Russian institute of Cultural Research, St. Petersburg, 2001.
- W. Duczko, *Viking Rus', Studies on the Presence of Scandinavians in Eastern Europe*, Leiden, Boston : Brill, 2004.
- R. Edberg, *Expedition Holmgård, Vikingabåten Aifurs färd från Sigtuna till Novgorod, Ett arkeologiskt äventyr*, Sigtuna museers skiftserie, 5, Sigtuna, 1994.
- R. Edberg, From the Varangians to the Greek, The Experimental Voyage with the « Aifur » in 1994-1996, *Södertörns högskola, Research reports No. 1*, 1999, p. 60-64.
- R. Edberg, The Daugava 2001 expedition, its background and purpose, A short Summary, *Cross-Cultural Interaction of the Peoples in the Western Dvina-Daugava River Basin : History and Prospects*, Polotsk State University, Novopolotsk, Belarus, June 21, 2001.
- R. Edberg, Dnjeprs försvunna forsar fångslar vikingaforskare, *Populär Arkeologi*, 4, 2004, p. 34-36.
- R. Edberg, River Lovat – a Varangian *tour de force* : two experimental voyages on a legendary route through Russia, *The International Journal of Nautical Archeology*, 43.2, 2014, p. 449-451.
- H. R. Ellis Davidson, *The Viking Road to Byzantium*, London, 1976.
- C. Enckell, The Representation of the North of Europe in the Worldmap of Petrus Plancius of 1592, *Imago Mundi*, vol. 8, 1951, p. 55-69.

- A. Englert, Ohthere's voyages seen from a nautical angle, *A late 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural context*, J. Bately, A. Englert (éds.), *Maritime Culture of the North*, 1, Roskilde, 2007, p. 126-127.
- T. Engøy, *Havørn i Austerveg*, 1992. (document ronéotypé)
- C. Etchingham, Les Vikings dans les sources documentaires irlandaises : le cas des annales, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 35-56.
- H. Falk, Altnordisches Seewesen, *Wörter und Sachen*, IV, Heidelberg : Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1912, p. 85-113.
- K. O. Falk, *Dneprforsarnas namn i kejsar Konstantin VII Porfyrogennetos' De administrando imperio*, C. W. K. Gleerup (éd.), Lund, 1951.
- A. Faulkes, Descent from the gods, *Mediaeval Scandinavia*, 11, Odense University Press, 1982, p. 92-125.
- J. Featherstone, Olga's Visit to Constantinople, *Revue des Études Byzantines*, 61, 2003, p. 241-251.
- G. Federici Vescovini, *Le Moyen-Âge magique, La magie entre religion et science aux XIIIe et XVe siècles*, Paris : Vrin, 2011.
- M. V. Fekhner, On the Question of economic links between villages in medieval Russia, *Ocherki po istorii russkoi derevni X-XIII vv.*, *Trudy GIM* 33, Moscow, 1959, p. 71-78.
- C. Fell, Old English wicing : a question of semantics, *Proceedings of the British Academy*, 72, 1986, p. 311-313.
- A. Finlay, Skald Sagas in their Literary Contexte 2 : Possible European Contexts, *Skaldsagas : Text, Vocation, And Desire In The Icelandic Sagas Of Poets*, R. G. Poole (éd.), *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde - Ergänzungsbände* 27, Berlin : de Gruyter, p. 232-271.
- P. Foote, D. M. Wilson, *The Viking Achievement*, Great Civilization Series, London : Sigwick and Jackson, 1974.
- R. Foreville, *Guillaume de Poitiers : Histoire de Guillaume le Conquérant*, Les classiques de l'histoire de France au Moyen-Âge, 23, Paris : Les Belles Lettres, 1952.
- S. Franklin, J. Shepard, *The Emergence of Rus'*, London, New-York : Longman, 1996.
- J. B. Friedman, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge, Massachusetts and London, 1981.
- J. Fritzner, *Ordbog over det gamle norske Spro*, 2, Oslo, 1954.
- Sir A. Gardiner, *The Theory of Proper Names*, Oxford Univeristy Press, London, 1957.

- J. Gay, *Six millénaires d'histoire des ancres*, Paris : Presse Universitaires Paris-Sorbonne, 1997.
- P. George, Identité de Groupe – Identité de Territoire, *Sur les rapports entre population et espace, Espaces Populations Sociétés*, I, 1984, p. 13-16.
- M. Gil, The Rādhānite Merchants and the Lands of Rādhān, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 17.3, 1974, p. 299-328.
- C. Gillmor, War on the rivers : Vikings numbers and mobility on the Seine and Loire, 841-886, *Viator* 19, Brepols, 1988, p. 79-109.
- G. Gjessing, *Finnsk-ugriske vikingetidssmycker i Norge*, Universitetets Oldsakssmalings Årbok, Oslo, 1927.
- J. Glauser, Märchensagas, *Studien zur Prosaliteratur im spätmittelalterlichen Island*, Basel, 1983, p. 197-200,
- G. Glazyrina, On Heliopolis in saga víðförla, *Scandinavia and Christian Europe in the Middle Ages : Papers of the 12th International Saga Conference, Bonn, Germany, 28th July-2nd August 2003*, R. Simek, J. Meurer (éds.), Bonn : Universität Bonn, 2003, p. 175-178.
- R. B. Godolphin, Herodotus : On the Scythians, *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, vol. 32, n° 5, *From the Lands of the Scythians : Ancient Treasures from the Museums of the U.S.S.R 3 000 B.C-100 B.C.*, 1973-1974, p. 129-149.
- P. B. Golden, The Question of the Rus' Qaganate, *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 2, 1982, p. 77-99.
- P. Gonneau, I. Sorlin, V. Vodoff, Proposition pour une terminologie en langue française du passé des Slaves orientaux, *Revista Mediaevalis*, 9, 1997, p. 5-12.
- W. P. Gormley, The Development of the Rhodian-Roman Maritime Law to 1681, with Special Emphasis on the Problem of Collision, *Inter-American Law Review*, 3, 1961, p. 317-346.
- W. Grape, *La Tapisserie de Bayeux, monument à la gloire des Normands*, Munich, New York : Prestel, 1994.
- Great Soviet Encyclopedia*, New-York – London, 1977.
- D. Greene, The influence of Scandinavian in Irish, *Proceedings of the Seventh Viking Congress*, D. Greene, B. Almqvist (éds.), Dublin : Royal Irish Academy, 1976, p. 75-82.

- H. Grégoire, R. Jakobson, M. Sfetzel, *La Geste du prince Igor' : épopée russe du douzième siècle*, *Annuaire de l'institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. VIII (1945-47), New-York, 1948.
- Guillaume le duc, Guillaume le roi, Extraits du « Roman de Rou », présentés et traduits par R. Lepelley*, Caen : Centre de publication de l'Université de Caen, 1984.
- B. Guy, *Les rapports entre les concepts d'espace, de temps et de mouvement doivent être repensés, Conséquences en physique (relativité), Discussion préliminaire*, Lecture effectuée en juillet 2006 à l'École des Mines de Saint Etienne.
- M. Haavio, *Bjarmien vallan kukoistus ja tuho*, Porvoo Helsinki, 1965.
- G. Hafström, *Ledung och marklandsindelning*, Uppsala, 1949.
- L. I. Hansen, B. Olsen, *Samenes historie fram til 1750*, Oslo : Cappelen Akademisk Forlag, 2004.
- F. E. Harmer, *Anglo-Saxon Writs*, Paul Watkins (éd.), Stamford, 1989.
- M. Harrison, *Viking Hersir, 793-1066 AD*, Osprey : Osprey Publishing, 1993.
- D. Harrison, *Jarlens sekel, En berättelse om 1200-talets Sverige*, Stockholm : Ordfront, 2002.
- G. Harðarson, S. Karlsson, Hauksbók, *Medieval Scandinavia, an Encyclopedia*, P. Pusliano (éd.), New-York, London, 1993.
- C. H. Haskins, *Norman Institutions*, Harvard Historical Studies, XXIV, Cambridge, 1918.
- J. Haywood, *Atlas des Vikings 789-1100*, Paris : Autrement, 1996.
- F. J. Heineman, *Intertextuality in Bjarnar saga Hitdælakappa*, Saga Book, XXIII, University College London : Viking Society for the Northern Research, 1990-1993, p. 419-432.
- P. Heinsus, *Das Schiff der hansischen Frühzeit, Quellen und Darstellungen zur Hansischen Geschichte*, Neue Folge, XII, Weimar, 1956.
- A. Heusler, *Die Gelehrte Urgeschichte im altisländischen Schrifttum*, Berlin, 1908.
- D. Hofmann, *Die Yngvars saga víðförla und Odrr munkr inn fróði*, *Speculum Norroenum : Norse Studies in Memory of Gabriel Turville-Petre*, U. Dronke et al. (éds.), Odense, 1981, p. 188-222.
- T. Hofstra, K. Samplonius, *Viking Expansion Northwards : Mediaeval Sources*, *Arctic*, vol. 48, n° 3, Septembre 1995, p. 235-247.
- C. W. Hollister, *Anglo-Saxon military institutions on the eve of the Norman Conquest*, Oxford: Clarendon Press, 1962.
- C. W. Hollister, *The Military Organization of Norman England*, Oxford : Clarendon Press, 1965.

- F. Holthausen, *Vergleichendes und Etymologisches Wörterbuch des Altwestnordischen, Altnorwegisch-isländischen, einschliesslich der Lehn und Fremdwörter sowie der Eigennamen*, Göttingen, 1948.
- F. Holthausen, *Wörterbuch des Altwestnordischen, Altnorwegisch-isländischen, einschliesslich der Lehn- und Fremdwörter sowie der Eigennamen*, Göttingen, 1948.
- A. Holtsmark, Sankt Olavs liv og mirakler, *Festkrift til Francis Bul på 50 årsdagen*, S. Skard (éd.), Oslo : Gyldendal, 1937, p. 121-133.
- T. Honoré, *Justinian's Digest, Character and Compilation*, Oxford : Oxford University Press, 2010.
- J. Howard-Johnston, The De Administrando Imperio : A Re-Examination of the Text and Re-Evaluation of its Evidence about the Rus, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 302-356.
- T. J. Hraundal, *The Rus in Arabic Sources : Cultural Contacts and Identity*, Dissertation for the degree of Philosophiae doctor, University of Bergen : Center for Medieval Studies, February 2013.
- I. Hrbek, Der dritte Stamm der Rus nach arabischen Quellen, *Archiv Orientalní*, 25, 1957, p. 628-652.
- S. Hug, *Scandinavian Loanwords and their equivalents in Middle English*, Berne, Frankfurt, New-York, Paris, 1987.
- A. Hultgård, Odin – an immigrant in Scandinavia ?, *Á austrvega Saga and East Scandinavia, Preprint papers of The 14th International Saga Conference Uppsala, 9th–15th August 2009*, vol. 1, Uppsala, p. 405-410.
- M. Isaacharoff, L. Madrid, Nommer, *Littérature*, 97, Paris, 1995, p. 112-125.
- G. Ivakin, Kiev aux VIIIe-Xe siècles, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 225-239.
- J. Jaakkola, *Suomen varhaishistoria, Heimokausi ja « kalevalakulttuuri »*, Suomen historia, 2, Porvoo, 1956.
- S. Jacobsson, On the Road to Paradise : « Austrvegr » in the Icelandic Imagination, *The Fantastic in Old Norse/Icelandic Literature – Sagas and the British Isles*, Preprint papers of the 13th international Saga Conference, Durham and York, 6th-12th August 2006, J. McKinnell, D. Ashurst, D. Kick (éds.), Durham, 2006, p. 935-943.
- T. N. Jackson, Location of Bjarmaland, *Suomen varhaishistoria*, K. Julku (éd.), *Studia Historica septentrionala*, 21, Rovaniemi : Pohjois-Suomen Historiallinen Yhdistys, 1992, p. 122-130.

- T. N. Jackson, The North of Eastern Europe in Early Nordic Texts : the Study of Place-Names, *Arkiv för Nordisk Filologi*, 108, 1993, p. 38-46.
- T. N. Jackson, A. V. Podossinov, Norway in Old Norse Literature : Some Considerations on the Specific Character of Scandinavia Spatial Orientation, *Skandinavistik*, 27, 1997, p. 85-97.
- T. N. Jackson, Bjarmaland Revisited, *Acta Borealia : A Nordic Journal of Circumpolar Societies*, 19 (2), 2002, p. 165-179.
- T. N. Jackson, The Image of Old rus in Old Norse Literature (a place-name study), *Middelalderforum, Tverrfaglig Tidsskrift for Middelalderstudier*, 3, Oslo, 2003, p. 29-56.
- T. N. Jackson, Aldeigjuborg of the sagas in the light of archeological data, Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint papers of The 14th International Saga Conference, Uppsala, 9th-15th August 2009, vol. 1, Gävle, 2009, p. 438-442.
- T. N. Jackson, Ways on the «Mental Map» of Medieval Scandinavians, *Analecta Spetentrionalia*, 65, Berlin, 2009, p. 211-220.
- T. N. Jackson, The Cult of Saint Olaf and Early Novgorod, *Saints and Their Lives on the Periphery, Veneration of Saints in Scandinavia and Easter Europe (c. 1000-1200)*, H. Antonsson, I. H. Garipzanov (éd.), *Cursor Mundi*, vol. 9, 2010, p. 147-167.
- Á. Jakobsson, Royal Bibliography, *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*, R. MacTurk (éd.), Oxford : Blackwell, 2005, p. 388-402.
- S. Jakobsson, On the Road to Paradise : «Austrvegr» in the Icelandic Imagination, *The Fantastic in Old Norse/Icelandic Literature, Sagas and the British Isles, Preprints papers of the 13th International Saga Conference*, Durham : Centre for Medieval and Renaissance Studies, 2006, p. 935-943.
- S. Jakobsson, Icelandic Medieval Documents : From Diplomatarium Islandicum to Digital Publishing, *Almanach medievisty-editora*, Praha : Historický ústav, 2011, p. 42-45.
- S. Janiscek, Ibn Battuta's Journey to Bulghār : is it a Fabrication ?, *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1929, p. 791-800.
- S. B. F. Jansson, *The Runes of Sweden*, New York, 1962.
- I. Jansson, Warfare, Trade or Colonisation ? Some General Remarks on the Eastern Expansion of the Scandinavians in the Viking Period, *The Rural Viking in Russia and Sweden*, Örebro, 1997, p. 9-64.
- G. Jarring, Serkland, *Namn och bygd*, 71, 1983, p. 125-132.

- J. Jesch, *Ships and Men in the late Viking Age : the Vocabulary of Runic Inscriptions and Skaldic Verse*, Woodbridge, Suffolk : Boydell and Brewer, 2001.
- E. Johansen, K. Odner, Arkeologiske undersøkelser på Mortensnes ved Varangerfjorden, *Viking*, 32, p. 57-81.
- T. Jonnson Hraudal, *The Rus in Arabic Sources : Cultural Contacts and Identity*, Dissertation for the Degree of Philosophiae doctor (PhD), Center For Medieval Studies, University of Bergen, 2013.
- A. Jóhannesson, *Isländisches etymologisches Wörterbuch*, Bern, 1956.
- J. Jóhannesson, Um haf innan, *Saga*, 3, 1960, p. 17-23.
- F. Jónsson, *Bæjanöfn á Íslandi*, Kaupmannahöfn : Prentað hjá S. L. Möller, 1911.
- P. J. Jørgensen, *Dansk Retshistorie*, Copenhagen, 1940.
- A. Jungmann, *Monstrous Transformations in Old Icelandic Sagas*, PhD Thesis, Icelandic and Comparative Cultural Studies, Medieval Icelandic Studies, September 2011.
- S. Karlsson, Aldur Hauksbókar, *Fróðskaparrit*, 13, 1964, p. 114-121.
- G. Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, 2000.
- M. Kazanski, Les Slaves dans la zone forestière d'Europe orientale au début du Moyen-Âge, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 17-44.
- J. Kelleher, The mysterious case of the ship abandoned off Sark in 1608 : the customary law relating to choses gaives, G. Dawes (dir.), *Commise 1204. Studies in the History and Law of Continental and Insular Normandy*, St. Peter Port, 2005, p. 171-190.
- H. S. Khalilieh, *Admiralty and maritime laws in the Mediterranean Sea (ca. 800-1500)*, *The Kitāb Akriyat al-Sufun vis-à-vis the Nomos Rhodion Nautikos*, Leiden, Boston : Brill, 2006.
- J. E. Knirk, Konungasögur, *Medieval Scandinavia : An Encyclopedia*, P. Pusliano (éd.), New York, 1993, p. 365.
- F. Koivusalo, *Rus-projektet, Ett försök att förstå den vikingatida skeppsbyggaren och sjöfararen*, Vasa, 1996.
- I. Konovalova, Les Rūs sur les Voies de Commerce de l'Europe Orientale d'après les Sources Arabo-Persanes, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 395-408.
- M. Korhammer, The orientation system in the Old English Orosius : shifted or not ?, *Learning and Literature in Anglo-Saxon England*, Cambridge, 1985, p. 251-269.
- M. Koskela Vasaru, *Bjarmaland*, Leiden : Brill, 2010.

- M. Koskela Vasaru, On Bjarmaland, Vína, Viena and Dvina, *Stanzas of Friendship, Studies in Honour of Tatjana Jackson*, N. Y. Gvozdetskaja, I. G. Konovalova, E. A. Melnikova, A. V. Podossinov (éds.), Moscou, 2011, p. 176.
- M. Koskela Vasaru, Bjarmaland and Interaction in the North of Europe from the Viking Age until the Early Middle Ages, *Journal of Northern Studies*, vol. 6, n° 2, 2012, p. 37-58.
- R. K. Kovalev, The Infrastructure of the Northern Part of the « Fur Road » Between the Middle Volga and the East During Middle Ages, *Archivum*, 2001, p. 25-64.
- R. K. Kovalev, *The Infrastructure of the Novgorodian Fur Trade in the Pre-Mongol era (ca. 900-ca. 1240)*, A Thesis for the Degree of Doctor of Philosophy, University of Minnesota, 2002.
- R. Kroesen, Örvar-Odds saga, *Medieval Scandinavia : an encyclopedia*, P. Pusliano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 744.
- H. Kuhn, *Das altordnische Seekriegswesen*, Heidelberg, 1991.
- Kulturhistoriskt lexikon för Nordisk Medeltid*, vol. 10, Malmö, 1965.
- S. Kuz'min, Ladoga, le premier centre proto-urbain russe, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 123-142.
- S. Lallemand, Adoption, fosterage et alliance, *Anthropologies et Sociétés*, vol. 12, 1988, p. 25-40.
- O. Latyszzonek, A. Bely, On the Scandinavian origin of Rahvalod, *Annus Albaruthenicus 2005*, Krynky, 2005, p. 49-64.
- L. M. Larson, *The Earliest Norwegian Laws*, New York : Columbia University Press, 1939.
- G. Larsson, The Reconstruction of the Viks Boat, *Down the River to the Sea, Proceedings of the Eight International Symposium on Boat and Ship Archeology Gdańsk 1997*, J. Litwin (éd.), Gdańsk, 2000, p. 131-138.
- G. Larsson, Maritime aspects on a communication route, *Situne Dei*, 2009, p. 69-81.
- M. G. Larsson, Vart for Ingvar den vittfarme ?, *Fornvännen*, 78, 1983, p. 95-104.
- M. G. Larsson, Ingvarstågets arkeologiska bakgrund, *Fornvännen*, 81, 1986, p. 98-113.
- M. G. Larsson, Yngvarr's Expedition and the Georgian Chronicle, *Saga-Book*, vol. XXII, University College London : Viking Society for Northern Research, 1986-89, p. 98-108.
- P. Larsson, Runes, *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*, R. MacTurk (éd.), Oxford : Blackwell, 2005, p. 402-426.
- S. Lebecq, *Marchands et Navigateurs frisons du Haut Moyen-Âge*, Lille : Presses universitaires de Lille, 1983.

- S. Lebecq, La Neustrie et la mer, *La Neustrie, Les pays au nord de la Loire de 650 à 850*, H. Atsma (dir.), Sigmaringen, 1989, p. 405-440.
- Le christianisme et la formation d'une idéologie politique dans la Russie pré-mongole, *Mille Ans du christianisme russe, 988-1988 : actes du colloque international de l'université Paris X-Nanterre, 20 au 23 janvier 1988*, Paris, 1989, p. 17-25.
- P. Legros, *Introduction à une sociologie de la création imaginaire*, Paris, 1996.
- C. Lemée, L'évolution du bateau en Scandinavie : de l'âge de pierre aux Vikings, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 173-198.
- A. Mc Lennan, *Monstrosity in Old English and Old Icelandic Literature*, PhD Thesis, University of Glasgow, 2010.
- A. Leont'ev, Sarskoe et Rostov : Deux Centres de la Rus' du Nord-Est aux IXe- XIe siècles, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 199-214.
- J. Le Patourel, Le gouvernement de Henri II Plantagenêt et la mer de la Manche, *Hors série des Annales de Normandie, Recueil d'études en hommage au doyen Michel de Boüard*, vol. 2, n°2, Caen, 1982, p. 323-333.
- Les Vikings : les Scandinaves et l'Europe, 22^{ème} exposition d'art du Conseil de l'Europe*, Conseil de l'Europe (éd.), 1992.
- T. Lewicki, Les rites funéraires des Slaves Occidentaux et des Anciens Russes d'après les relations des voyageurs et des écrivains arabes, *Folia Orientalis*, 5, 1963, p. 1-74.
- C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris : Plon, 1962.
- L'héritage maritime des vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002.
- D. S. Likhachev, The Legend of the Calling-in of the Varangians and Political Purposes in Russian Chronicles writing from the 2nd half of the 11th to the beginning of the 12th centuries, *Scando-Slavica, Supplementum I*, Kobenhavn, 1970, p. 170-187.
- J. H. Lind, The Martyrium of Odense and a Twelfth-Century Russian Prayer : The Question of Bohemian Influence on Russian Religious Literature, *Slavonic and East European Review*, 68, 1990, p. 1-20.
- J. H. Lind, Varangians in Europe's Eastern and Northern Periphery, The Christianization of North and Eastern Europe c. 950-1050, A Plea for a Comparative Study, 2004, version en ligne sur le site <http://www.ennenjanyt.net>.
- J. Lindow, Supernatural Others and Ethnic Others : A Millenium of World View, *Scandinavian Studies*, 67.1, 1995, p. 8-31.

- J. Lindow, St Olaf and the Skalds, *Sancticity in the North : Saints, Lives, and Cults in Medieval Scandinavia*, T. A. Dubois (éd.), Toronto, 2008, p. 103-127.
- J. Litwin, Shipbuilding Techniques from the Medieval Age Onwards, *Baltic Sea Identity, Common Sea, Common Culture, 1st Cultural Heritage Forum, Gdansk 3rd-6th April 2003*, Gdansk, 2003, p. 147-155.
- E. Löfstrand, *V nacale bylo slovo — om språkhistorisk forskning vid Institutionen för slaviska och baltiska språk, Föreläsningar hållna vid Institutionens för slaviska och baltiska språk femtioårsjubileum 1994*, archivé en 2007 à partir de l'original présent sur le site <http://web.archive.org>.
- L. Lönnroth, Studier i Olav Tryggvasons saga, *Samlaren* 84, 1963, p. 54-94.
- L. Lönnroth, *From History to Legend : The Yngvar Stones and Yngvar saga viðförla*, London : Viking Society, 2012.
- N. Lund, If the Vikings knew a Leding, What was it like ?, B. Ambrosiani and H. Clarke (éds.), *Developments around the Baltic and the North Sea in the Viking Age, Birka Studies*, 3, Stockholm, 1994, p. 98-105.
- N. Lund, *Lið, leding og landvoern*, Roskilde, 1996.
- H. G. Lunt, *Concise Dictionnary of Old Russian, 11th-17th centuries, 2nd Revised Edition*, Edited and with Inflectional Tables by O. E. Swan, Slavica Publications, 2012.
- E. Mach, *La mécanique : Exposé historique et critique de son développement*, Paris, 1903, (rééd. 1987).
- S. Mac Grail, E. Kentley, *Sewn plank boats : Archeological and Ethnographic papers based on those presented to a conference at Greenwich in November 1984*, Greenwich : National Maritime Museum, 1985.
- W. B. Mac Queen, Relations between the Northmans and Byzantium 1071-1112, *Byzantion*, 56, 1986, p. 427-472.
- R. MacTurk, *Studies in Ragnars Saga Loðrókar and its Major Scandinavian Analogues*, Oxford : The Society for the Study of Mediaeval Languages and Literature, 1991.
- N. A. Makarov, Portages of the Russian North : Historical Geography and Archeology, *Fennoscandia archeological*, 11, 1994, p. 13-27.
- N. A. Makarov, The Land of the Beormas, *A late 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural context*, J. Bately, A. Englert (éds.), *Maritime Culture of the North*, 1, Roskilde, 2007, p. 140-149.
- N. A. Makarov, The Fur Trade in the Economy of the Northern Borderlands of Medieval Russia, *The Archeology of Medieval Novgorod in Context, Studies in centre/periphery*

- relations*, M. A. Brisbane, N. A. Makarov, E. N. Nosov (éds.), Oxford, 2012, p. 381-390.
- N. A. Makarov, Social elite at rural sites of the Suzdal region in North-Eastern Rus, *Hierarchies in rural settlements, Ruralia IX, Götzis (Austria) 26 September - 2 October 2011*, Turnhout : Brepols, 2013, p. 371-386.
- E. Malamut, Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale : Scythes et Occidentaux, *L'Étranger au Moyen-Âge, Congrès de la SHMESS (Göttingen 1999)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2000, p. 119-132.
- R. Malmros, Leding og skjaldekvad, Det elvte århundredes nordiske krigsflåder, deres teknologi og organisation og deres placering i samfundet belyst gennem den samtidige fyrstedigtning, *Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie*, 1985, p. 89-139.
- R. Malmros, Knýtlinga saga, *Medieval Scandinavia : an encyclopedia*, P. Pusliano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 359-360.
- M. Maltby, S. Hamilton-Dyer, Animal bone studies in Novgorod and its hinterland, *Novgorod: the Archeology of a Russian Medieval City and its Hinterland*, British Museum Occasional Papers, 141, London, 2001, p. 119-121.
- A. Marez, *Anthologie Runique*, Paris : Les Belles Lettres, 2007.
- A. Markopoulos, History writing at the End of the First Millenium, *Byzantium in the Year 1000*, Leiden, Boston : Brill, 2003, p. 183-198.
- P. Marsden, *Ships of the port of London, First to eleventh centuries AD*, Londres, 1993.
- J. Martin, *Treasure of the Land of Darkness, The Fur trade and Its Significance for Medieval Russia*, Cambridge : Cambridge University Press, 1986.
- H. Marwick, *Orkney Farm-Names*, W. R. Mackintosh (éd.), Kirkwall, 1952.
- G. Már Gunnlaugsson, Manuscripts and paleography, *A companion to Old Norse-Icelandic literature and culture*, R. McTurk, Malden (Mass.) : Blackwell Publishing, 2005, p. 245-264.
- A. Mc Bain, *An Etymological Dictionnary of the Gaelic Language*, Glasgow, Gairm, 1982 (reprinted from 1911).
- W. Mc Fee, *The Law of the Sea*, Philadelphia, 1950.
- B. R. S. Megaw, Norseman and Native in the Kingdom of the Isles : a Reassessment of the Manx Evidence, *Scottish Studies*, 20, 1976, p. 1-44.
- A. Meillet, De quelques mots relatifs à la navigation, *Revue des études slaves*, VII, Paris, 1927, p. 5-8.

- E. Melin, The names of the Dnieper Rapids in Chapter 9 of Constantine Porphyrogenitus' *De administrando imperio*, *Scando-Slavica*, 49, 2003, p. 35-62.
- E. Melin, Kønugarðr, the Name given to Kiev in the Icelandic Sagas, with an Excursus on *Kind* in Place-Names, *Arkiv för nordisk filologi*, 120, 2005, p. 55-68.
- E. A. Melnikova, *The Eastern World of the Vikings, Eight Essays about Scandinavia and Eastern Europe in the Middle Ages*, Göteborg Universitet, 1996.
- E. A. Melnikova, The Death in the Horse's Skull : The Interaction of Old Russian and Old Norse Literary Traditions, *Gudar på jorden*, L. Lönnroth, S. Hansson, M. Malm (éds.), Eslöv : Brutus Östlingsbokförl Symposion, 2000, p. 152-168.
- E. Melnikova, Eymundar saga Hringssonar : literary representation of oral tradition, *Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint Papers of The 14th International Saga Conference Uppsala, 9th – 15th August 2009*, vol. 2, p. 691-693.
- J. J. Mikkola, Ladoga, Laatokka, *Journal de la Société Finno-ougrienne*, XXIII, 1906, p. 1-12.
- Miroirs de Textes, Récits de Voyage et Intertextualité*, Études réunies et présentées par S. Linon-Chipon, V. Magri-Mourgues et S. Moussa, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nice, 1989.
- S. A. Mitchell, *Heroic Sagas and Ballad*, Ithaca : Cornell University Press, 1991.
- J. S. Munch, Sølvspennen fra Naevelen i Sørfold, *Ottar*, 27. I, 1961.
- J. S. Munch, Funne fra Eiterfjord i Beiarn og Vestvatn i Misvaerl, *Viking*, 31, 1967, p. 99-122.
- A. Musin, Paganisme, Christianisme et Structures Ecclésiastiques de la Ville de Novgorod, *Russie Viking, vers une autre Normandie ? Novgorod et la Russie du Nord, des Migrations Scandinaves à la Fin du Moyen-Âge (VIIIe-XVe s.)*, Paris, 2011, p. 126-137.
- L. Musset, *La Tapisserie de Bayeux, œuvre d'art et document historique*, La Pierre-Qui-Vire : Zodiaque, 1989.
- L. Musset, Quelques notes sur les baleiniers normands du Xe au XIIIe siècle, *Revue d'Histoire économique et sociale*, XLII, 1964, p. 147-161.
- L. Musset, Problèmes militaires du monde scandinave (VIIe-XIIe siècles), *Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo*, 15.1, Spoleto, 1968, p. 278-287 ; réédité dans L. Musset, *Nordica et Normannica, Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions Vikings et la Fondation de la Normandie*, Paris : Société des études nordiques, 1997, p. 89-96.

- L. Musset, Les apports scandinaves dans le plus ancien droit Normand, rééd. dans L. Musset, *Nordica et Normannica, Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions des Vikings et la fondation de la Normandie*, Paris : Société des études nordiques, 1997, p. 245-261.
- K. Müllenhoff, Zeugnisse und Excursus zur Deutschen Heldensaga, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, 12, 1-2, 1860, p. 253-386.
- F. Nansen, *Nord i Tåkeheimen*, Kristiania, 1911.
- H. P. Naumann, Hálfðanar saga Eysteinssonar, *Medieval Sandinavia : an Encyclopedia*, P. Pusliano (éd.), New York, 1993, p. 261-262.
- F. Neveux, *L'aventure des Normands, VIIIe-XIIIe siècle*, Paris : Perrin, 2006.
- W. F. H. Nicolaisen, Norse Settlement in the Northern and Western Isles, *Scottish Historical Review*, 48, 1969, p. 6-17.
- Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature*, R. Bouvet, A. Carpentier, D. Chartier (éds.), Paris : L'Harmattan, 2006.
- T. S. Noonan, Suzdalia's eastern trade in the century before the Mongol conquest, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 19, n° 4, Octobre-Décembre 1978, p. 371-384.
- T. S. Noonan, The Circulation of Byzantine Coins in Kievan Rus', *Études Byzantines*, 7, 1980, p. 143-181.
- T. S. Noonan, Russia, the Near East, and the Steppe in the Early Medieval Period : An Examination of Sasanian and Byzantine Finds from the Kama-Ural Region, *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 3, 1983, p. 269-302.
- T. S. Noonan, The Monetary History of Kiev in the Pre-Mongol Period, *Harvard Ukrainian Studies*, 11, Cambridge (Mass.), 1987, p. 384-443.
- T. S. Noonan, The Fur Road and Silk Road : The Relations Between Central Asia and Northern Russia in the Early Middle Ages, *Kontakte zwischen Iran, Byzanz und der Steppe*, C. Bálint (éd.), *Varia Archeologica Hungarica*, Bd. XI, 2000, p. 285.
- T. S. Noonan, The Impact of the Islamic Trade upon Urbanization in the Rus' Lands : The Tenth and Early Eleventh Centuries, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 379-393.
- T. S. Noonan, R. K. Kovalev, « The Furry 40s » : Packaging Pelts in Medieval Northern Europe, *States Societies, Cultures, East and West, Essays in Honor of Jaroslav Pelenski*, New-York, 2004, p. 653-682.
- E. Nosov, Rjurikovo Gorodišce et Novgorod, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 143-172.
- E. N. Nosov, O. V. Ovsyannikov, V. M. Potin, The arkhangel'sk Hoard, *Fennoscandia archeologia*, 9, 1992, p. 3-21.

- G. L. Novikova, Iron neck-rings with Thor's hammers found in Eastern Europe, *Fornvännen*, 87, Stockholm, 1992, p. 73-89.
- E. Nylén, *I österled, Med vikingaskepp mot Miklagård, I, Uppströms genom Polen*, Visby, 1983.
- E. Nylén, *Vikingaskepp mot Miklagård, Krampmacken i Österled*, Stockholm, 1987.
- E. Nylén, J. P. Lamn, *Stones, ships and symbols : the picture stones of Gotland from the Viking Age and before*, Stockholm, 1988.
- K. H. Ober, O. I. Senkovskij, Russia's First Icelandic Scholar, *Scandinavian Studies*, 40, 1968, p. 189-199.
- D. Obolensky, The Baptism of Princess Olga of Kiev : The Problem of the Sources, *Byzantina Sorbonensia*, 1984, p. 159-176.
- M. Oftedal, On the frequency of Norse loanwords in Scottish Gaelic, *Scottish Gaelic Studies*, vol. IX, 1962, p. 117-127.
- N. Ohler, *The Medieval Traveller*, Woodbridge : The Boydell Press, 1989.
- Ohthere's Voyages, A 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural context, J. Bately, A. Englert (éds.), *Maritime Culture of the North*, 1, Roskilde, 2007.
- O. Olsen, O. Crumlin Pedersen, *The Skuldelev Ships, I Topography, Archeology, History, Conservation and Display*, Ships and Boats of the North, 4.1, Roskilde, 2002.
- W. Ossowski, Medieval large river crafts from the Vistula River, Poland, Schriften des Archäologisches Landesmuseum, *Der Prahm aus dem Hafem von Haithabu, Beitrage zu antiken und mittelalterlichen Flachbodenschiffen, Schriften des Archaologischen Landsmuseums*, K. Brandt, H. J. Kuhn (éds.), Band 2, Schleswig, 2004, p. 83-96.
- O. V. Ovsyannikov, On Trade Routes to Zavolochye in the 11th-14th Centuries, *ISKOS*, 4, Helsinki, 1984, p. 98-106.
- Oxford Dictionnary of Byzantium*, A. Kazhdan et al. (éds.), 1991.
- J. Painter, Cartographic anxiety and the search for regionality, *Environment and Planning*, 40 (2), 2008, p. 342-361.
- H. Pálsson, *Vikings in Russia, Yngvar' Saga and Eymund's Saga*, H. Pálsson, P. Edwards (trads.), Edinburgh : Edinburgh University Press, 1989.
- H. Pálsson, *Oral tradition and saga writing*, Wien : Fassbaender, 1999.
- M. Peissel, *La route de l'ambre : De la Baltique à la mer Noire dans le sillage des Vikings russes*, R. Laffont (éd.), Paris, 1992.

- R. E. Peterson, Russenorsk : A little known aspect of Russian-Norwegian relations, *Studies in language*, 4/2, 1980, p. 249-256.
- L. Peterson, Scandinavian Runic-text Data Base : a Presentation, *Developments around the Baltic and the North Sea in the Viking Age, Birka Studies*, 3, B. Ambrosiani, H. Clarke (éds.), Stockholm, 1994, p. 305-309.
- V. Petrukhin, Les villes (Gardar) sur la « Voie des Varègues aux Grecs », *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 357-364.
- C. Phelpstead, Introduction, *A History of Norway and The Passion and Miracles of the Blessed Óláfr*, D. Kunin (trad.), C. Phelpstead (éd.), London : Viking Society for Northern Research, 2001, p. ix-xlv.
- E. A. Philipsson, *Die Genealogie der Götter in germanischer Religion, Mythologie und Theologie*, Urbana : University Press of Illinois, 1953.
- E. Piltz, De la Scandinavie à Byzance, *Médiévales*, 12, 1987, p. 11-17.
- A. Poppe, La dernière expédition russe contre Constantinople, *Byzantinoslavica*, 32, 1971, p. 1-29 et 233-268.
- A. Poppe, Political background to the baptism of Rus, *The Rise of Christian Russia*, London : Variorum Reprints, 1982, p. 229.
- A. Poppe, Once Again Concerning the Baptism of Olga, Archontissa of Rus', *Dumbarton Oaks Papers*, 46, 1992, p. 271-277.
- R. Power, Journey to the Otherworld in the Icelandic « Fornaldarsögir », *Folklore*, vol. 96, n° 2, 1985, p. 156-175.
- J. H. Prior, E. M. Jeffreys, *The Age of the Dromon, The Byzantine Navy ca. 500-1204*, Leiden, Boston : Brill, 2006.
- O. Pritsak, An Arabic Text on the Trade Route of the Corporation of Ar-Rus in the Second Half of the Ninth Century, *Folia Orientalia*, 12, 1970, p. 241-259.
- O. Pritsak, *The Origin of Rus', Volume One, Old Scandinavian Sources other than the Sagas*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1981.
- O. Pritsak, Hlǫðskviða, *Medieval Scandinavia : An Encyclopedia*, P. Pusliano, K. Wolf (éds.), New-York, 1993, p. 286-287.
- T. Puškina, Les Trouvailles monétaires de Gnezdovo : un marqueur des relations commerciales, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 215-225.
- E. Rae, *The White Sea Peninsula : A Journey in Russian Lapland and Karelia*, London, 1881 (rééd. 2006).

- J. Renaud, La Mer et le Bateau dans les Sagas, *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 229-245.
- E. Ridel, Viking Maritime Heritage in Normandy from a British Isles Perspective, *Northern Studies*, vol. XXXV, 2000, p. 79-93.
- E. Ridel, Bateaux de type scandinave en Normandie (Xe-XIIIe siècles), *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen : PUC, 2002, p. 289-320.
- E. Ridel, L'héritage des Vikings dans le domaine de la pêche en Normandie (du XIe siècle à nos jours), *L'héritage maritime des Vikings en Europe de l'Ouest*, E. Ridel (éd.), Caen, PUC, 2002, p. 363-376.
- E. Ridel, Navires et bateaux à clin dans les vitraux normands du XIIIe et du XIVe siècles : essai d'identification, *Hommes et navires dans la lumière du vitrail normand*, M. Callias Bey, J. F. Détrée et E. Ridel (dirs.), Saint-Vaast-la-Hougue, Musée maritime de l'île Tatihou, 2004, p. 51-64.
- E. Ridel, L'apport des Vikings à la langue française, *Histoire et images médiévales*, 3, 2005, p. 38-43.
- E. Ridel, La snekkja ou les pérégrinations d'un navire de guerre viking à travers l'Europe, *Les Vikings, premiers Européens, VIIIe-XIe siècles, Les nouvelles découvertes de l'archéologie*, R. Boyer (éd.), Paris : Autrement, 2005, p. 53-92.
- E. Ridel, From Scotland to Normandy : The Celtic Sea Route of the Vikings, *West Over Sea : Studies in Scandinavian Sea-Borne Expansion and Settlement before 1300*, The Northern World, vol. 31, Leiden, Boston : Brill, 2007, p. 81-94.
- E. Ridel, L'apport des Vikings aux parlers d'oïl de Normandie : une langue de marins, *L'identité : une question de langue ? Actes du colloque de Caen (2-4 novembre 2006)*, Caen, 2008, p. 17-29.
- E. Ridel, Les navires de la Tapisserie de Bayeux à la lumière du vocabulaire nautique normand, *La Tapisserie de Bayeux : une chronique des temps vikings ?*, Actes du congrès international de Bayeux, 29-30 mars 2007, S. Lemagnen (dir.), Bonsecours, 2009, p. 209-227.
- E. Ridel, *Les Vikings et les mots, L'apport de l'ancien scandinave à la langue française*, Paris : Éditions Errance, 2009.
- E. Ridel, *Les Navires de la conquête, Construction navale et navigation en Normandie à l'époque de Guillaume le Conquérant*, Cully : OREP, 2010.
- E. Ridel, Des Vikings venus des Îles Britanniques : un apport culturel original à la « colonisation » scandinave de la Normandie, *Les Anglais en Normandie, Actes du 45^e*

- congrès organisé par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Normandie à Saint Sauveur le Vicomte, 20-24 octobre 2010*, Louvier : Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Normandie, 2011, p. 105-114.
- E. Ridel, Langues et identités dans les établissements vikings d'Europe de l'Ouest, *Vers l'Orient et l'Occident : regards croisés sur les dynamiques et les transferts culturels des Vikings à la Rous ancienne*, Caen : PUC, 2014, p. 349-362.
- E. Ridel, J. Bill, Navires et navigation en Occident à l'époque viking, *La Progression des Vikings, des Raids à la Colonisation*, A. M. Flambard-Héricher (dir.), Rouen : Publications de l'Université de Rouen (Cahiers du GRHIS), 14, 2003, p. 27-56.
- E. Rieth, *Des Bateaux et des Fleuves, Archéologie de la Batellerie du Néolithique aux Temps modernes en France*, Paris : Errance, 1998.
- A. S. C. Ross, The Place Name Kandalaksha, *Third international Congress of Toponymy and Anthroponymy*, vol II, Louvains : International Centre of Onomastics, 1951, p. 429-432.
- A. S. C. Ross, *The Terfinnas and Beormas of Ohthere*, London : Viking Society for Northern Research, 1981.
- I. Rousse, *Migration in prehistory, Inferring populations movements from cultural remains*, New Haven : Yale University Press, 1986.
- Rude & barbarous kingdom, Russia in the accounts of sixteenth-century English voyagers*, L. E. Berry, R. O. Crumme (éds.), Milwaukee and London, 1968.
- E. A. Rybina, The Birch-Bark Letters : the Domestic Economy of Medieval Novgorod', *Novgorod : the Archeology of a Russian Medieval City and its Hinterland*, British Museum Occasional Papers 141, London, 2001, p. 129.
- L. Sadnik, R. Aitzetmüller, *Handwörterbuch zu den Altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg, 1955.
- E. Santos Marinas, Le lexique relatif à la navigation en vieux slave et vieux russe, *Revue des études slaves*, LXXIX/4, Paris, 2008, p. 485-503.
- P. H. Sawyer, *Kings and Vikings : Scandinavia and Europe AD 700-1100*, London, New York, 1982.
- G. Schramm, Die erste Generation der altrussischen Fürstendynastie, Philologie Argumente für die Historizität von Rjurik und seine Brüdern, *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 28, 1980, p. 312-333.
- K. Schulz, *Riesen, Von Wissenshüttern und Wildnisbewohnern in Edda und Saga*, Heidelberg, 2004.

- W. Schäfke, The « Wild East » in Late Medieval Icelandic Romances – Just a Prop(p)?, *Á austrvega, Saga and East Scandinavia, Preprint papers of the 14th International Saga Conference, Uppsala 9th-15th August 2009, Gävle, 2009*, p. 845-850.
- I. Serning, *Lapska Offerplatsfynd från järnålder och medeltid I de svenska Lapmarkerna*, Acta Lapponica I, Nordiska Museet II, Stockolm, 1956.
- J. D. Shafer, *Saga-Accounts of Norse Far-Travellers*, Durham theses, Durham University, 2010, Available at Durham E-Theses Online : <http://etheses.dur.ac.uk/286/>.
- J. Shepard, Yngvarr's Expedition to the East and a Russian Inscribed Stone Cross, *Saga Book*, vol. XXI, University College London : Viking Society for Northern Research, 1982-1985, p. 222-292.
- J. Shepard, The Rhôs guests of Louis the Pious : whence and wherefore ?, *Early Medieval Europe*, 4, 1995, p. 41-60.
- J. Shepard, Middle Byzantine Military Culture, Harald Hardrada and Tall Stories, *Stanzas of Friendship, Studies in Honour of Tatjana N. Jackson*, Moscow, 2011, p. 473-482.
- J. V. Sigurðsson, Historical Writing and the Political Situation in Iceland 1100-1400, *Negotiating Pasts in the Nordic Countries, Interdisciplinary Studies in History and Memory*, Lund : Nordic Academic Press, 2009, p. 59-78.
- A. Silverstein, *Postal Systems in the Pre-Modern Islamic World*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007, p. 90-140.
- R. Simek, Elusive Elysia, or which Way to Glæsisvellir ?, *Sagnaskemmtum, Studies Hermann Pálsson*, Vienne, 1986, p. 247-275.
- R. Simek, *Altnrodische Kosmographie*, Berlin, 1990.
- R. Simek, *Heaven and Earth in the Middle Ages*, Woodbridge, 1996.
- P. Simonsen, *Juntavadda og Assebakte to utgravningaer på Finnmarksvidda*, Acta Borealia, B 17, Tromsø, Oslo, Bergen, 1979.
- A. Sjöberg, Pop Upir' Lichoij and the Swedish rune carver Ofeigr Upir, *Scando-Slavica*, vol. 28, 1, 1982, p. 109-124.
- J. A. Sjögren, *Gesammelte Schriften*, 1, Saint-Pétersbourg, 1861.
- T. Sjøvold, *The Iron Age Settlement of Arctic Norway*, I, Tromsø : Museums Skrifter 10.1, 1962.
- T. Sjøvold, *The Iron Age Settlement of Arctic Norway*, II, Tromsø : Museums Skrifter 10.2, 1974.

- Skaldic and Runic Vocabulary and the Viking Age : a research Project, *Developments around the Baltic and the North Sea in the Viking Age, Birka Studies*, 3, B. Ambrosiani and H. Clarke (éds.), Stockholm, 1994, p. 294-301.
- J. Skamby Madsen, Fribrødre : a shipyard from the late 11th Century, *Aspects of Maritime Scandinavia AD 200-1200*, O. Crumlin Pedersen (éd.), Roskilde, 1991, p. 183-206.
- K. Smits, *Die frühmittelhochdeutsche Wiener Genesis*, Berlin, 1972.
- Snorres Knogesaer*, A. Holtsmark, D. Arup Seip, Oslo, 1934.
- I. Sorlin, Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du Xe siècle, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 6, n° 2, Paris, 1965, p. 147-188.
- I. Sorlin, Voies commerciales, villes et peuplement de la Rôsia au Xe siècle d'après le *De Administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 337-356.
- P. E. Sorokin, Waterways from the Varangians to the Greeks, Some results of experimental study on Medieval Navigation, *Between Continents, Proceedings of the 10th International Symposium on Boat and Ship Archeology, Roskilde 2003*, Oxford, 2006, p. 157-162.
- P. E. Sorokin, Waterways from the Varangians to the Greeks : Some Results of Experimental Study on Medieval Navigation, *Between Continents, Proceedings of the 12th Symposium on Boat and Ship Archeology, Istanbul, 2009*, p. 279-286.
- M. de la Soudière, Lieux dits : nommer, dé-nommer, re-nommer, *Ethnologie française*, vol. 34, 2004, p. 67-77.
- C. Sølver, The Ladby ship anchor, *Mariner's Mirror*, 44, 1958, p. 294-301.
- J. Staecker, *Rex Regnum et dominus dominorum : Der wikingerzeitlichen Kreuz- und Kruzifixanhänger als Ausdruck der Mission in Altdänemark und Schweden*, Lund Studies in Medieval Archaeology 23, Stockholm, 1999.
- M. T. Steblin-Kamenskij, On the etymology of the word Skáld, *Afmaelisrit Jóns Helgasonar*, Reykjavík, 1969, p. 421-430.
- A. Stender-Petersen, *Die Varägersage als Quelle der altrussischen Chronik*, Aarhus, 1934.
- A. Stender-Petersen, *Varangica*, Aarhus, 1953.
- J. Stewart, *Shetland Place-Names*, Lerwik, Shetland Library and Museum, 1987.
- G. Storli, Ohthere and his world, A contemporary Perspective, *Othere's Voyages, A late 9th-century account of voyages along the coasts of Norway and Denmark and its cultural*

- context, J. Bately, A. Englert (éds.), *Maritime Culture of the North*, 1, Roskilde, 2007, p. 76-99.
- G. Storm, *Monumenta historica Norvegiæ : Latinske kildekrifter til Norges historie i meddelalderen*, Kristiania, 1880.
- G. Storm, Om opdagelsen af « Nordkap » og veien til « det hvide hav », *Det Norske Geografiske Selskabs aarvog*, Kristiania, 1894, p. 91-106.
- B. Struminski, *Linguistic interrelations in Early Rus' : Northmen, Finns, and East Slavs (ninth to eleventh centuries)*, Edmonton, Toronto, Roma, 1996.
- D. Sturdy, *Alfred the Great Constable*, Trafalgar Square publishing, 1995.
- Suomen sanojen alkuperä : etymologinen sanakirja A-K*, T. E. Itkonen (éd.), Helsinki, 1992.
- Suomen Suku*, vol. 2, Helsinki, 1926-34.
- Sveriges Nationalatlas, Klimat sjöar och vattendrag*, Stockholm, 1995.
- M. Szeftel, *Documents de droit public relatifs à la Russie médiévale*, Bruxelles, 1963.
- E. Talbot, *Dictionnaire français-grec suivi d'un vocabulaire des noms propres*, 13ème éd., Paris : Delalain, 1894.
- A. M. Tallgren, *Zur Archäologie Eestis, von 500 bis etwa 1250 n. Chr.*, II, Dorpat, 1925.
- A. M. Tallgren, Bjarmienmaa, *Eripainos Kalevalseuran vuosikirjasta*, 10, 1930, p. 58-83.
- A. M. Tallgren, Bjarmia, *Eurasia Septentrionalis Antiqua*, 6, 1931, p. 16.
- J. Tally Lionarons, *The Medieval Dragon, The Nature of the Beast in Germanic Literature*, Trowbridge, Wiltshire, 1998.
- V. Tapkova-Zaimova, Quelques remarques sur les noms ethniques chez les auteurs byzantins, *Studien zur Geschichte and Philosophie des Altertums*, Budapest, 1968, p. 400-405.
- V. Tapkova-Zaimova, M. Vojnov, La politique de Byzance dans ses rapports avec les « barbares », *Byzance et les Balkans à partir du VIe siècle*, V. Tapkova-Zaimova (éd.), Londres : Variorum Reprints, 1979, p. 32-46.
- H. Taviani-Corozzi, *La principauté lombarde de Salerne (IXe-Xe siècles)*, Rome, 1991.
- The Laws of Rus' - Tenth to the Fifteenth Centuries*, D. H. Kaiser (trad.), Salt Lake City, 1992, p. 57-58.
- The National Archive Census Database, <http://www.manntal.is>.
- W. Thomsen, *Der Ursprung des Russischen Staates*, Gotha, 1879.
- A. Thulin, « The Third Tribe » of the Rus, *Slavia Antiqua*, XXV, 1978, p. 99-139.
- E. O. G. Turville-Petre, *Scaldic poetry*, Oxford : Clarendon press, 1976
- P. Uino, On the History of Staraja Ladoga, *Acta Archaeologica*, 59, København, 1988, p. 205-222.

- P. Uino, *Ancient Karelia*, Archeological Studies, Suomen Muinaismuistoyhdistyksen Aikakauskirja, 104, Helsinki, 1997.
- F. Uspenskij, *A new approach to the Etymology of the Old Norse Name of Kiev-Kǫnugarðr*, traduction anglaise disponible sur <http://www.academia.edu>.
- A. Van de Moortel, A new look at the Utrecht ship, *Boats, Ships and Shipyards, Proceedings of the ninth International Symposium on Boat and Ship Archeology, Venise 2000*, C. Beltrame (éd.), Oxford, 2003, p. 183-189.
- M. C. Van den Toorn, Über die Ethic in den Fornaldarsagas, *Acta Philologica Scandinavica*, 26, 193-1964, p. 19-66.
- E. Van Houts, The Shiplist of William the Conqueror, *Anglo-Norman Studies*, X, 1987, p. 159-174.
- M. Vasmer, Terfinnas, Zum namen der Terfinnas in König Ælfreds Orosius-übersetzung, *Englishce studien*, 56, 1922, p. 169-171.
- R. Vasmer, *Ein im Dorfe Staryi Dedin in Weissrussland gemachter Fund kufischer Münzen*, Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar, Stockholm, 1929.
- M. Vasmer, *Russisch Etymologisches Woerterbuch : Russian Etymological Dictionary*, Heidelberg, 1953-1958.
- O. Ventegodt, B. Poulsen, F. Rieck, J. Bill, Fra stammebåd til skib, Tiden indtil 1588, *Dansk søfarts historie*, 1, Gyldendal, 1997, p. 49-51.
- Vers l'Orient et vers l'Occident : regards croisés sur les dynamiques et les transferts culturels des Vikings à la Rus ancienne, Eastwards and Westwards : Multiple Perspectives on the Dynamics and Cultural Transfers from the Vikings to the Early Rus', На Занад и на Восток : сравнительное исследование динамики культурного обмена. От викингов к Древней Руси*, P. Bauduin, A. Musin (éds.), Caen : PUC, Publications du CRAHAM, 2014.
- O. Vésteinn, Family Sagas, *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*, R. MacTurk (éd.), Oxford : Blackwell, 2005, p. 101-118.
- Viajeros, peregrinos, mercaderes en el Occidente Medieval, XVIII Semana de Estudios Medievales, Estella, 22 a 26 de julio de 1991*, Pamplona : Gobierno de Navarra, Departamento de Educación y Cultura, 1992.
- K. Vilkuna, Bjarmer och Bjarmaland, *Kulturhistorisk leksikon for nordisk middelalder fra vikingetid til reformationstid*, vol. I, København, 1956, p. 647-651.
- K. Vilkuna, *Kihlakunta ja häävuode*, Helsinki, 1964.

- K. Vilkkuna, Karjala ja bjarmit, *Karjalan synty Symposio 30 June-2 July, 1976, Joensuu Alustukset*, Joensuu, 1977, p. 83-91.
- M. Vinner, *Med Vikingen som lods ved den danske kyst/Mit dem Wikingerlosten an den dänischen Küsten*, Roskilde : Vikingeskibshallen, 1997, p. 100-101.
- V. Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe*, Paris : Fayard, 1988.
- V. Voigt, Further Remarks on Othere's Beormas, *Á austrvega Saga and East Scandinavia, Preprint papers of The 14th International Saga Conference Uppsala, 9th-15th August 2009*, vol. 1, Uppsala, p. 1006-1008.
- Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen-Âge, *Croisés, missionnaires et voyageurs, Les perspectives orientales du monde latin médiéval*, J. Richard (éd.), Londres : Variorum, 1983, p. 211-220.
- J. de Vries, *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, Leiden : Brill, 1962.
- T. Vuorela, *Suomensukuiset kansat*, Helsinki : Suomalaisen kirjallisuuden seura, 1960.
- T. Wasilewski, Studia nad skladem społecznym wczesnosredniowiecznych sil zbrojnych na Rusi, *Studia Wczesnosredniowieczne*, IV, Wrocław, 1958.
- C. Westerdahl, Treenails and History, A Maritime Archeology Hypothesis, *In honorem Evert Baudou*, Archeology and Environment, 4, Umeå, 1985, p. 395-414.
- I. Whitaker, Othere's account reconsidered, *Arctic Anthropology*, 18, 1981, p. 1-10.
- L. Widerberg, Med Fornkåre till Novgorod 2012, En kort dokumentation av en långfärd med en kopia av en vikingatida båt med några erfarenheter och kommentarer, *Situne Dei*, 2013, p. 4-10.
- J. H. Wigmore, *A Panorama of the World's Legal System*, Saint Paul, 1928.
- P. J. Zepos, Les règlements juridiques sur le navire en droit byzantin, *La navigazione mediterranea nell'alto medioevo*, Spoleto : Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo, XXV, 1978, p. 741-746.
- K. Zilmer, *He drowned in Holmr's sea- his cargo ship drifted to the sea-bottom, only three came out alive : Records and Representation of Baltic Traffic in the Viking Age in Early Nordic Sources*, *Dissertationes Philologiae Scandinavicae Universitatis Tartuensis*, Nordistica Tartuensia, 12, Tartu, 2005.
- C. Zuckerman, Deux étapes de la formation de l'ancien État russe, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 95-120.
- C. Zuckerman, Introduction, *Centres proto-urbains*, Paris, 2000, p. 1-5.

- А. Авенариус, Христианство на Руси в IX в., *Beitrage zur byzantinischen Geschichte im 9-11 Jahrhundert*, Prague, 1978, p. 301-335.
- Д. В. Айналов, Очерки и заметки по истории древнерусского искусства : IV, Миниатюры Сказания о свв, Борисе и Глебе Сильвестрога сборника (Продолжение сл едует), *Известия отделения русского языка и словесности Императорского Академии наук*, XV, С.-Петербург, 1910, fasc. 3, p. 1-128.
- М. И. Артамонова, Первые страницы русской истории в археологическом освещении, *Советская археология*, 3, 1990, p. 277-296.
- Б. Л. Богородский, *Об одном термине из Слова о полку Игореве : насадъ - носадъ*, Ученые записки Ленинградского государственного педагогического института имени А. И. Герцена, t. 104, Ленинград, 1955.
- П. А. Богославский, *О купеческом судостроении в России, речном и прибрежном*, С.-Петербург, 1859.
- О. И. Богуславский, А. Д. Мачинская, Сясьское городище и поселения Нижнего Поволховья (опыт сопоставления), *Петербургский археологический вестник*, 6, С.-Петербург, 1993, p. 117-122.
- О. И. Богуславский, О. А. Щеглова, Новые исследования комплекса памятников у д. Городище, *Ладога и северная Русь*, С.-Петербург, 1996, p. 57-61.
- В. А. Брим, Путь из варяг в греки, *Из истории русской культуры*, II, Москва, 2002, p. 238-260.
- В. Д. Бубрих, *Происхождение карельского народа*, Петрозаводск, 1947.
- В. А. Булкин, И. В. Дубов, Г. С. Лебедев, *Археологические памятники Древней Рус IX-XI веков*, Ленинград, 1978.
- В. А. Буров, Усвятский волок по археологическим материалам, *Вестник Московского университета*, Серия IX, история, Москва, 1975, p. 78-85.
- Н. Н. Воронин, *Зодчество Северо-Восточной Руси XII-XV веков*, Москва, 1961, p. 27-36.
- С. А. Высоцкий, *Древнерусские надписи Софии Киевской XI-XIV вв.*, Киев, 1966.
- П. Г. Гайдуков, *Славенский конец средневекового Новгорода*, Нутный раскоп, Москва, 1992.
- С. Гедеонов, *Варяги и Русь*, Ч.1, С.-Петербург, 1876.

- А. А. Гиппиус, « Русская Правда » и « Вопрошание Кирика » в Новгородской Кормчей 1282 г., К характеристике языковой ситуации Древнего Новгорода, *Славяноведение*, 1, 1996, р. 48-62.
- Р. Д. Голдиной, В. А. Кананина, *Средневековые памятники верховьев Камы*, Свердловск, 1989.
- Л. А. Голубева, *Весь и славяне на Белом озере, X–XIII вв.*, Москва : Наука, 1973.
- А. А. Горский, К вопросу о роли норманнов в складывании Киевской Руси, По поводу книги К. Хеллера «Норманны в Восточной Европе», *Russia medievalis*, IX, 1, München, 1997, р. 129-135.
- Грамоты Великого Новгорода и Пскова*, Под редакцией С. Н. Валок, Москва-Ленинград, 1949.
- Б. Д. Греков, *Киевская Русь*, Избранные мруды, II, Москва, 1959.
- Н. Н. Гурина, Памятники эпохи раннего металла и раннего средневековья на кольском полуострове, *Доклады Третьего советско-финляндского симпозиума по вопросам археологии 11–15 мая 1981 г.*, Ленинград, 1984, р. 7-16.
- В. И. Даль, *Толковый словарь живого великорусского языка*, в 4-х томах, Москва : Русский язык, 1980 (репр. 1880-1882).
- Т. Н. Джаксон, Суздаль в древнескандинавской письменности, *Древнейшие государства на территории СССР, 1984 год.*, Москва, 1985, р. 212–228.
- Т. Н. Джаксон, Sýrnes и Gaðar, Загадки древнескандинавской топонимии Древней Руси, *Scando-Slavica*, 32, 1986, р. 73-83.
- Т. Н. Джаксон, Д. А. Мачинский, « Сага о Хальвдане сыне Эйстейна » как источник по истории и географии Северной Руси и сопредельных областей в IX–XI вв., *Вопросы истории Европейского Севера*, Петрозаводск, 1989, р. 128–145.
- Т. Н. Джаксон, А. А. Молчанов, Древнескандинавское название Новгорода в топонимии пути « из варяг в греки », *Вспомогательные исторические дисциплины*, XXI, 1990, р. 226–238.
- Т. Н. Джаксон, *Palteskia ok þat ríki allt, er þar liggir til*, *Scando-Slavica*, 37, 1991, р. 58-68.
- Т. Н. Джаксон, *Austr í Görðum : древнерусские топонимы в древнескандинавских источниках*, Москва : Языки русской культуры, 2001.
- Л. В. Дучиц, Е. А. Мельникова, Надписи и знаки на костях с городища Масковичи, (Северо-Западная Белоруссия), *Древнейшие государства на территории СССР : материалы и исследования 1980 год*, Москва, 1981, р. 185–216.
- Н. П. Загоскин, *Русские водные пути и судовое дело в донетровской Руси*, Казань, 1910.

- Я. Г. Зверуго, *Древний Волковыск (X–XIV вв.)*, Минск : Наука и техника, 1975.
- А. П. Зыков, С. Ф. Кокшаров, *Древний Эмдер, былины о богатырях города Эмдера*, Екатеринбург : Баско, 2008.
- Илариона, *Слово о законе и благодати*, А. М. Молдован (éd.), Киев : Наукова думка, 1984.
- Е. П. Казаков, О художественном металле угров Урало-Поволжья в средневековых комплексах Восточной Европы, *Archivium Eurasiae Medii Aevi*, 11, 2000-2001, р. 7-24.
- Н. Карамзин, *История государства Российского*, Т. 1, С.-Петербург, 1833.
- М. К. Каргер, *Древний Киев, очерки по истории материальной культуры древнерусского города*, I, Москва-Ленинград, 1959.
- А. Н. Кирпичников, Сказание о призвании варягов, Анализ и возможности источника, *Первые скандинавские чтения*, С.-Петербург, 1997, р. 7–18.
- М. Козлов, Беломорская шняка, *Русское судоходство*, 10, С.-Петербург, 1898, р. 98-105.
- В. Л. Комарович, Культ рода и земли в княжеской среде XI-XIII вв., *Труды Отдела древнерусской литературы*, 15, Москва, Ленинград : Издательство Академии наук СССР, 1960, р. 84-104.
- Ю. В. Коновалов, Русский княжеский дом в середине X века, *Историческая генеалогия*, 4, 1994, р. 86-97.
- А. В. Куза, Русские раннесредневековые города, *Тезисы докладов советской делегации на III Международном конгрессе славянской археологии, Братислава, сентябрь, 1975 год*, Институт археологии АН СССР, Москва, 1975, р. 62-65.
- С. Л. Кузьмин, Первые десятилетия истории Ладожского поселения, *Петербургский археологический вестник*, С.-Петербург – Кишинев, 1997, р. 228-235.
- М. П. Кучера, *Змиевы валы Среднего Поднепровья*, Киев : Наукова думка, 1987.
- Н. А. Лавровский, *Византийский элемент в языке договоров русских с греками*, Санкт-Петербург, 1904.
- В. А. Лапшин, Ранняя дата Владимирских курганов, *Краткие сообщения Института археологии*, 166, 1981, р. 45–48.
- Г. Лебедев, Ю. Жвиташвили, *Дракон Нево : на пути из варяг в греки, Археолого-навигационные исследования древних водных коммуникаций между Балтикой и Средиземноморьем*, С.-Петербург, 2000.
- А. Е. Леонтьев, *Археология мери, К предыстории Северо-Восточной Руси*, Москва : Геоэко, 1996.

- А. Е. Леонтьев, Ростов в X-XI вв., *Труды VI международного Конгресса славянской археологии*, 2, Москва, 1997, р. 210-217.
- В. Лещенко, *Серебро закамское*, Пермь, 1974.
- Г. Г. Литаврин, *Путешествие русской княгини Ольги в Константинополь, Проблема источников*, Византийский Временник, 42, Москва, 1981.
- Д. С. Лихачев, *Великое наследие : классические произведения литературы Древней Руси*, Москва, 1975.
- В. В. Мавродин, *Начало мореходства на Руси*, Издательство Ленинградского Государственного Университета, Ленинград, 1949.
- Н. А. Макаров, *Археологические данные о характере колонизации Русского Севера в X-XIII вв.*, Советская археология, 3, 1986.
- Н. А. Макаров, *Колонизация северных окраин Древней Руси в XI-XIII вв.*, Москва, 1997.
- С. Максимов, *Год на севере*, С.-Петербург, 1871.
- М. В. Малевская, *Раскопки древнего Торопца, Археологические открытия 1965 года*, Москва : Наука, 1966, р. 176.
- П. Д. Малыгин, *Работы в Торжке и его округе, Археологические открытия 1985 года*, Москва : Наука, 1987, р. 80.
- Д. А. Мачинский, С. Л. Кузьмин, А. Д. Мачинская, *Ранние скандинаво-славянские контакты по материалам Ладоги VIII-X вв., X Всесоюзная конференция по изучению истории, экономики, литературы и языка Скандинавских стран и Финляндии : Тезисы докладов*, Москва, 1986, р. 164-166.
- А. Ф. Медведев, *Новые материалы о Старой Руссе, Археологические открытия 1971 года*, Москва : Наука, 1972, р. 36.
- А. Ф. Медведев, *Раскопки в Старой Руссе, Археологические открытия 1972 года*, Москва : Наука, 1973, р. 25.
- А. Ф. Медведев, *Усадьбы ростовщика и ювелира в Старой Руссе, Археологические открытия 1977 года*, Москва : Наука, 1978, р. 24.
- Е. А. Мельникова, *Древняя Русь в исландских географических сочинениях*, — В кн.: *Древнейшие государства на территории СССР*, Москва, 1976.
- Е. А. Мельникова, *Восточноевропейские торонимы с корнем garð- в древнескандинавской письменности*, *Скандинавский сборник*, XXII, Таллин, 1977, р. 199-209.
- Е. А. Мельникова, *Древнескандинавские географические сочинения : Тексты, перевод, комментарий*, Под редакцией В. Л. Янина, Москва : Наука, 1986.

- Е. А. Мельникова, В. Я. Петрухин, "Ряд" легенды о призвании варягов в контексте раннесредневековой дипломатии, *Древнейшие государства на территории СССР*, Москва, 1990, р. 219-229.
- Е. А. Мельникова, Культ святого Олафа в Новгороде и Константинополе, *Византийский Временник*, 56, Москва, 1996, 78-133.
- Е. А. Мельникова, *Скандинавские рунические надписи, Новые находки и интерпретации, Тексты, перевод, комментарий*, Москва : Восточная литература, 2001.
- А. М. Микляев, Путь "из варяг в греки" (зимняя версия), *Новгород и Новгородская земля, история и археология*, Новгород, 1992, р. 133-138.
- В. Г. Миронова, Раскопки в Старой Руссе, *Археологические открытия 1986 года*, Москва : Наука, 1988, р. 29.
- А. М. Мурыгин, *Печорское Приуралье : эпоха средневековья*, Москва, 1992.
- А. В. Назаренко, *Немецкие латиноязычные источники IX-XI веков, Тексты, перевод, комментарий*, Москва : Наука, 1993.
- А. Н. Насонов, *Русская земля и образование территории Древнерусского государства*, Москва : Саратовский государственный социально-экономический университет, 1951.
- В. Е. Нахапетян, А. В. Фомин, Граффити на куфических монетах, обращавшихся в Европе в IX-X вв., *Древнейшие государства Восточной Европы, Материалы и исследования*, 1991 год, Москва : Наука, 1994, р. 139-208.
- В. П. Нерознак, *Названия древнерусских городов*, Москва : Наука, 1983.
- А. В. Никитин, Раскопки в Вологодской области, *Археологические открытия 1970 года*, Москва : Наука, 1971, р. 21.
- А. П. Новосельцев, Восточные источники о восточных славянах и руси VI-IX вв, *Древнерусское государство и его международное значение*, Москва : Наука, 1965, р. 355-419.
- А. П. Новосельцев, К вопросу об одном из древнейших титулов русского князя, *История СССР*, 4, Москва : Наука, 1982, р. 150-159.
- А. П. Новосельцев, *Хазарское государство и его роль в истории Восточной Европы и Кавказа*, Москва, 1990.
- А. П. Новосельцев, В. Т. Пашуто, *Внешняя политика Древней Руси*, Москва : Наука, 1968.

- Е. Н. Носов, *Поселения Приильменья и Поволховья в конце I тыс. н. э. Автореферат диссертации кандидата исторических наук*, Москва, 1977.
- Е. Н. Носов, Проблема происхождения первых городов Северной Руси, *Древности Северо-Запада*, С.-Петербург, 1993, р. 59-78.
- Е. Н. Носов, Раннегородские центры Поволховья: Проблемы возникновения и соотношения, *XIII конференция по изучению истории, экономики, литературы и языка Скандинавских стран и Финляндии*, Петрозаводск, 1997, р. 163-166.
- О. В. Овчинников, *Поморская промысловая «энциклопедия» конца XVIII в.*, Культура Русского Севера, Ленинград, 1988.
- А. И. Попов, *Следы времен минувших, Из истории географических названий Ленинградской, Псковской и Новгородской областей*, Ленинград, 1981.
- М. П. Рогодин, *Исследования, замечания и лекции по русской истортт*, Т. 1, Москва, 1846.
- Н. Ф. Рождественский, *Справочная книга рыбака*, Москва, Ленинград, 1930.
- С. Роспонд, Структура и стратиграфия древнерусских топонимов, *Восточно-славянская ономастика*, Москва, 1972, р. 12-25.
- Е. А. Рыздзевская, Сведения о Старой Ладоге в древнесеверной литературе, *Краткие сообщения Института истории материальной культуры*, 11, Москва-Ленинград: Академии наук СССР, 1945, р. 51-65.
- Е. А. Рыздзевская, К вопросу об устных преданиях в составе древнейшей русской летописи, *Древняя Русь и Скандинавия в IX-XIV вв., материалы и исследования*, Москва: Наука, 1978, р. 159-236.
- Е. А. Рябинин, Скандинавский производственный комплекс VIII в. из Старой Ладogi, *Скандинавский сборник*, 25, С.-Петербург, 1980, р. 161-178.
- Е. А. Рябинин, Бусы Старой Ладogi, По материалам раскопок 1973-1975 гг., *Северная Русь и ее соседи в эпоху раннего средневековья*, Ленинград, 1982, р. 165-173.
- Е. А. Рябинин, Новые археологические открытия и исследования, итоги раскопок на Земляном городище 1973-1975 гг., *Средневековая Ладога*, Ленинград, 1985, р. 28-76.
- Е. А. Рябинин, Начальный этап стеклоделия в Балтийском регионе, По материалам исследований Ладogi VIII—IX вв., *Дивинец староладожский*, С.-Петербург, 1997, р. 43-49.
- М. Н. Самонова, Полоцкое княжество в системе династических связей и политических взаимоотношений Руси со Скандинавией и Польшей в XI – начале XIII в., *Studia*

- Historica Europae Orientalis, Исследования по истории Восточной Европы*, А. В. Мартынюк, Г. Я. Голенченко (отв. ред.), Минск : РИВШ, 2012, р. 6-24.
- М. Б. Свердлов, *Сведения скандинавов о географии Восточной Европы в IX-XI вв., История географических знаний и открытий на севере Европы*, Ленинград, 1973, р. 39-58.
- Святитель Стефан Пермский*, Г. М. Прохоров (éd.), С.-Петербург, 1995, р. 117.
- В. В. Седов, *Древнерусские сельские поселения Смоленской земли (по материалам экспедиций 1956-1957 гг.)*, Краткие сообщения Института истории материальной культуры, 79, 1960, р. 43-56.
- Словарь русского языка XI-XVII вв*, 12, Москва : Наука, 1987.
- Слово о полку Игореве*, Д. С. Лихачев (éd.), Москва-Ленинград, 1950, р. 30.
- П. Е. Сорокин, *Пути средневековых мореходов : Черноморская навигация Венецианской республики в XIII—XV вв.*, Москва, 1994.
- П. Е. Сорокин, *Водные пути и судостроение на Северо-Западе Руси в средневековье*, С.-Петербург, 1997.
- И. И. Срезневский, *Материалы для словаря древне-русского языка по письменным памятникам*, Т. 2, С.-петербург, 1902, réimpr. Москва, 2003.
- Н. К. Стеценко, *История Ладужской крепости и проблемы ее изучения*, *Дивинец Староладужский*, С.-Петербург, 1997, р. 168-176.
- С. В. Тарасов, *Историческая топография древнего Полоцка (новые данные)*, *Археология и история Пскова и Псковской земли*, Псков, 1987, р. 33-35.
- В. Н. Татищев, *История Российская с самых древнейших времен*, Москва : Императорский Московский Университет, 1964.
- О. В. Творогов, *Лексический состав « Повести временных лет »*, Словоуказатели и частотный словник, Киев : Наукова думка, 1984.
- К. Тиандер, *Датско-русскія изслѣдованія*, С.-Петербургъ, 1915.
- М. Н. Тихомиров, *Древнерусские города*, Москва : Изд, 1956.
- А. И. Толкачев, *О названии днепровских порогов Константина Бягрянородного в « De Administrando imperio »*, *Историческая грамматика и лексикология русского языка*, Москва, 1962, р. 29-75.
- В. Томсен, *Начало русского государства, Из истории русской культуры*, II, Москва, 2002 (1891).
- М. Фасмер, *Этимологический словарь русского языка*, III, Москва, 1971.

- А. В. Фомин, Выжегский клад куфических монет первой половины IX в., *Проблемы изучения древнерусской культуры : расселение и этнические процессы в Северо-Восточной Руси*, Москва, 1988, р. 130-131.
- З. Ходаковский, Пути сообщения древней Руси, *Русский исторический сборник*, вып. I, Москва, 1837.
- К. Цукерман, Наблюдения над сложением древнейших источников летописи, *Борисоглебский сборник*, I, Париж, 2009, р. 183-306.
- С. З. Чернов, Изучение Кемского волока, *Археологические открытия 1979 года*, Москва : Наука, 1980, р. 37-38.
- И. П. Шаскольский, Когда же возник город Киев ?, *Культура средневековой Руси*, Ленинград, 1974, р. 70-72.
- С. К. Шамбинаго, *Иоакимовская летопись*, Исторические записки, 21, Москва, 1947.
- Н. М. Шанский, *Этимологический словарь русского языка*, I, 4, Москва, 1972.
- А. А. Шахматов, *Разысканія о древнѣйшихъ русскихъ лѣтописныхъ сводахъ*, С.-Петербургъ, 1908, réed. 1967.
- А. А. Шахматов, Повесть временных лет' и ее источники, *Труды Отдела древнерусской литературы*, 4, Москва, Ленинград, 1940, р. 9-150.
- Г. В. Штыхов, *Древний Полоцк IX–XIII вв*, Минск, 1975.
- М. Э. Ясински, О. В. Овсянников, *Взгляд на европейскую Арктику Архангельский Север, Проблемы и источники* 1, С.-Петербург, 1998.
- Г. Якобссон, Варяги и Путь из Варяг в Греки, *Scando-Slavica*, 29, 1983, р. 117-134.
- В. Л. Янин, *Денежно-весовые системы русского средневековья : Домонгольский период*, Москва, 1956.
- В. Л. Янин, М. Х. Алешковский, Происхождение Новгорода (к постановке проблемы), *История СССР*, 2, 1971, р. 32-61.

Résumé : La pénétration des Scandinaves en Russie, qui s'insère dans un vaste mouvement d'échanges qui entre les VIII^e et XII^e siècles fait circuler hommes et biens, apparaît à bien des égards comme un stimulant économique et politique d'envergure dans l'émergence d'organisations politiques et sociales qui aboutirent au développement de centres proto-urbains et du premier État russe. L'objectif de cette étude est donc de s'attacher à travers le traitement des sources historiographiques scandinaves et leur croisement avec les corpus slavon, byzantin et arabo-persan, à l'appréhension des modalités de transport de ces Scandinaves qui empruntèrent la voie de l'Est. Ce traitement nous permettra alors en plus de mesurer la variété et la richesse des contacts et des types de voyages entrepris, de redessiner des itinéraires, et d'appréhender plus en détail de quelle manière l'historiographie envisageait la géographie russe ainsi que le voyage en ces régions.

Title : The circulation of Scandinavians in Old Rus' through 9th-11th centuries. Comparative perspective with the Scandinavian western foundations: Normandy and Anglo-Saxons islands

Abstract : The penetration of the Scandinavians in Russia, which takes place in this vast movement of exchanges between the eighth and twelfth centuries where men and goods were circulating around Europe, appears in many respects as a political and economic stimulus in the emergence of political and social organizations that led to the development of proto-urban centers and to the creation of the first Russian state. So the aim of this study is through the analyze of the Scandinavian historiography and its crossing with the Slavonic, Byzantine and Arabo-persian corpuses, to focus on the transport modalities of these Scandinavians who took the road to the East. This treatment will allow us to underline the wide variety of contacts and journeys undertaken, and in addition to reconstruct itineraries, and to understand in a better way how historiography dealt with Russian geography and with the journey across those regions as a pattern.

Mots-Clés : Vikings, Rus', Varègues, Byzance, Mémoire et Transmission du Passé, Transferts culturels, Écriture du Passé, Migration, Diasporas, Identité et Altérité.

Keywords : Vikings, Rus', Varangians, Byzantium, Memory and Transmission of the Past, Cultural Transfers, Writing the Past, Migration, Diasporas, Identity and Otherness.